Université Paris Nanterre
200 av. de la République
92001 Nanterre Cedex
www.parisnanterre.fr

École doctorale 395 : Milieux, cultures et sociétés du passé et du présent.
Centre de Recherche sur l'Habitat
UMR 7218 LAVUE

Membre de l'université Paris Lumières

Darysleida Sosa Valdez

Autoconstruits, précaires, écologiques ?

Enquête sur la durabilité urbaine des barrios à Saint-Domingue

Thèse présentée et soutenue publiquement le 07/12/2020
en vue de l'obtention du doctorat en Aménagement et urbanisme de l'Université Paris Nanterre
sous la direction de Mme Laurence Feveile (Université Paris Nanterre)
et de M. Pedro José García Sánchez (codirecteur)

Jury :

Rapporteur :	M. Guillaume Faburel	Professeur, HDR, Université Lumière Lyon 2
Rapporteur :	M. Gabriel Andrés Nardacchione	Professeur, Université de Buenos Aires (Argentine)
Membre du jury :	Mme Valerie Clerc	Chargée de recherche, IRD, CESSMA
Membre du jury :	M. Michel Lussault	Professeur, HDR, ENS de Lyon
Membre du jury :	Mme Laurence Feveile Directrice de la thèse	Maître de conférences émérite, HDR, ENSAPVS, LAVUE
Membre du jury :	M. Pedro José García Sánchez Co-directeur de la thèse	Maître de conférences, Université Paris Nanterre, LAVUE

Résumé

Autoconstruits, précaires, écologiques ?
Enquête sur la durabilité urbaine des *barrios* à Saint-Domingue.

Cette thèse interroge l'application du modèle de la « ville durable » et ses conséquences socio-spatiales sur la base d'une enquête menée dans quatre *barrios* (quartiers « informels ») de Saint-Domingue. En prenant comme variables leur spatialité, les pratiques habitantes et les interventions urbaines, une mise en perspective critique sur la durabilité et la précarité est proposée. Dans le contexte où les théories de marginalité ont historiquement marqué les analyses des *barrios,* leur disparition se présente comme nécessaire face à la requalification et à un développement acceptable de la ville dominicaine. Or, ces quartiers matérialisent 75 % de la production de logements et constituent les principaux agents opérant sur la configuration de la trame urbaine dominicaine. Malgré les nombreuses opérations de réhabilitation et de rénovation, leur omniprésence questionne toutes les tentatives de régulation promues par les organisations internationales et les gouvernements locaux. Ainsi, visant principalement la protection environnementale, la politique de la ville n'arrive toujours pas à intégrer les *barrios* dans la conception d'un urbanisme contemporain.

Considérés comme des espaces capables d'accueillir des influences globales, les *barrios* ont, dans cette thèse, des potentialités reconnues dans leur contribution à l'évolution de la ville et à sa durabilité. En renouant avec l'esprit de l'écologie urbaine enseignée par Robert Park*,* l'examen de l'« ordre moral » et du « modèle spatial » permet d'exposer les pratiques des espaces et l'autoconstruction de l'écosystème *barrio.* L'objectif est celui de trouver quelles analogies avec la ville durable sont possibles en termes de densité, de proximité, d'adaptation, de flexibilité, de gestion des risques et des conflits. Alors que le souci de rendre la ville plus attractive et compétitive légitime l'effacement des caractéristiques des *barrios* - à travers notamment l'artificialisation des sols (disparition des *cañadas*) et l'homogénéisation de l'habitat, - comment l'imaginaire de la durabilité se construit-il au milieu d'intérêts locaux et globaux ? Il s'agit finalement de témoigner sur l´aspect incongru des opérations qui, inscrites dans un processus de mise à l'écart et de stigmatisation socio-spatiale, favorisent la reproduction des vulnérabilités urbaines.

Mots clés : durabilité urbaine, écologie urbaine, précarité urbaine, pratiques, intervention urbaine, influence, ville durable, écogestes, *barrios*, bidonville, République Dominicaine.

Self-constructed, precarious, ecological?
An investigation of *barrios* (slum) urban sustainability in Santo Domingo

This thesis questions the application of the "sustainable city" model and its socio-spatial consequences based on a survey conducted in four *barrios* (“informal” settlements) in Santo Domingo. By taking as variables their spatiality, inhabitant practices and urban interventions, a critical perspective on sustainability and precariousness has been proposed. In the context where the theories of marginality have historically marked the analyses of the *barrios*, their disappearance is necessary front of the requalification and the acceptable development of the Dominican capital city. However, these neighborhoods materialize 75% of the production of housing and constitute the main operating agents on the configuration of the Dominican urban fabric. Despite the numerous rehabilitation and renovation operations, the omnipresence of *barrios* in the city questions all efforts of regulation promoted by international organizations and local governments. Thus, the means of action, aimed mainly at environmental protection, still fail to integrate the *barrios* into the design of contemporary urban planning.

Considered as spaces able of hosting global influences, we recognize the potentialities of *barrios* and their contribution to the evolution of the city and its sustainability. By reconnecting with the spirit of urban ecology taught by Robert Park, the examination of the "moral order" and the "spatial model" allows us to expose the practices of spaces and the self-construction of the *barrio* ecosystem. The objective is to find out what analogies with the sustainable city are possible in terms of density, proximity, adaptation, flexibility, risk and conflict management. While the concern to make the city more attractive and competitive legitimizes the removal of the physic characteristics of the *barrios* - notably through the land artificialization (disappearance of the *cañadas*) and the homogenization of the habitat - how the imaginary of sustainability in the midst of local and global interests is built? Finally, we give evidence of the incongruous aspect of urban interventions, that inscribed in a process of marginalization and socio-spatial stigmatization, promote the reproduction of urban vulnerabilities.

Keywords: urban sustainability, urban ecology, urban precariousness, practices, urban intervention, influence, sustainable city, ecogestures, *barrios*, slum, Dominican Republic.

¿Autoconstruidos, precarios, ecológicos?
Estudio sobre la sostenibilidad urbana de *barrios* en Santo Domingo.

Esta tesis cuestiona la aplicación del modelo de "ciudad sostenible" y sus consecuencias socio-espaciales a partir de una investigación realizada en cuatro *barrios* informales de Santo Domingo. Se propone una perspectiva crítica de las nociones de sostenibilidad y precariedad tomando como variables la espacialidad, las prácticas de los habitantes y las intervenciones urbanas. En el contexto estudiado las teorías de la marginalidad han marcado históricamente los análisis de los *barrios.* Su desaparición aparece como necesaria para la recalificación y el desarrollo aceptable de la ciudad dominicana. Sin embargo, estos *barrios* representan el 75% de la producción de viviendas y son los principales agentes que operan en la configuración del tejido urbano dominicano. A pesar de las numerosas operaciones de rehabilitación y renovación, su omnipresencia pone en tela de juicio todos los intentos de reglamentación promovidos por las organizaciones internacionales y los gobiernos locales. Por lo tanto, las disposiciones, dirigidas principalmente a la protección del medio ambiente, todavía no integran los *barrios* en el diseño de la planificación urbana contemporánea.

En esta tesis los barrios son considerados como espacios capaces de albergar influencias globales. Reconocemos su contribución a la evolución de la ciudad y su sostenibilidad. Al reconectar con el espíritu de la ecología urbana enseñada por Robert Park, el examen del "orden moral" y del "modelo espacial" permite exponer las prácticas de los espacios y la autoconstrucción del *barrio* como espacio ecosistémico. El objetivo es mostrar cuales analogías son posibles con la ciudad sostenible en términos de densidad, proximidad, adaptación, flexibilidad, riesgo y gestión de conflictos. Si bien la preocupación actuales por hacer la ciudad más atractiva y competitiva legitima la destrucción de las características de los *barrios* -en particular mediante la artificialización del suelo (desaparición de las cañadas) y la homogeneización del hábitat-, esto permite ilustrar cómo se construye el imaginario de la sostenibilidad en medio de intereses locales y mundiales. Por último, se trata de mostrar el aspecto incongruente de las intervenciones urbanas que guiadas bajos los preceptos de marginalidad y estigmatización socio-espacial, favorecen la reproducción de las vulnerabilidades urbanas.

Palabras claves: sostenibilidad urbana, ecología urbana, precariedad urbana, prácticas, intervención urbana, influencia, ciudad sostenible, eco gestos, *barrios* marginales, República Dominicana.

Darysleida Sosa Valdez
Autoconstruits, précaires, écologiques ? Enquête sur la durabilité urbaine des *barrios* à Saint-Domingue.

Thèse présentée et soutenue publiquement le 07 décembre 2020 en vue de l'obtention du doctorat en Aménagement et urbanisme de l'Université Paris Nanterre sous la direction de Mme Laurence Feveile et de M. Pedro José García Sánchez.

Equipe d'accueil :
Centre de Recherche sur l'Habitat (UMR Lavue 7218)
CRH - UMR CNRS 7218 LAVUE - 7e Etage
ENSA Paris-Val-de-Seine
3-15, quai Panhard et Levassor
75013 Paris France

UMR CNRS 7218 LAVUE
Université Paris Nanterre
Bâtiment Max Weber - SHS - 4e étage
200 avenue de la République
92001 Nanterre

Université Paris Nanterre
ED 395 – Ecole doctorale Milieux, cultures et sociétés du passé et du présent
Bâtiment René REMOND
200 avenue de la République
92001 Nanterre

Composition du jury
M. Guillaume Faburel, rapporteur
M. Gabriel Andrés Nardacchione, rapporteur
Mme Valerie Clerc, membre du jury
M. Michel Lussault, membre du jury
Mme Laurence Feveile, directrice de la thèse
M. Pedro José García Sánchez, co-directeur de la thèse

Barrio El Libertador © 2016 Darysleida Sosa V.

A ma mère, ma sœur et mon frère ;
Al interesante ;
A mis amigos de la calle Holgin.

Remerciements

Je souhaite avant tout remercier Laurence Feveile et Pedro José Garcías Sanchez, directrice et co-directeur de cette thèse. L'accueil dans leurs équipes de recherche et la confiance qu'ils m'ont accordée ont été une chance. Je les remercie de m'avoir accompagné avec un regard exigeant tout en me laissant une grande liberté intellectuelle. Leurs qualités pédagogiques et scientifiques, ainsi que leurs franchises et bienveillances ont été fondamentales dans l'élaboration de cette thèse. Je leur suis infiniment reconnaissante.

Je souhaite remercier Amparo Chantada, professeure émérite à l'université Autonome de Saint-Domingue (UASD) qui m'a motivée à poursuivre mes études supérieures en France. Elle a profondément ancré en moi le désir de la recherche et la curiosité pour les phénomènes urbains dominicains.

Je remercie également Guillaume Faburel professeur à l'Ecole Urbaine de Lyon, et Gabriel Andrés Nardaccione professeur à l'université de Buenos Aires, qui ont accepté d'être les rapporteurs, ainsi que Valérie Clerc, chargée de recherche à l'Institut de Recherche pour le Développement et Michel Lussault professeur à l'École Normale Supérieure de Lyon, qui m'ont fait l'honneur de participer à ce jury.

La rédaction de cette thèse n'aurait pas été possible sans le soutien financier du Ministère d'Education Supérieur Science et Technologie (MESCYT) à travers leur programme de bourses internationales. Je tiens à remercier spécialement Noemí Calderon, mon interlocutrice au ministère, et Chloe Samson, responsable de Campus France République Dominicaine qui a administré le co-financement de cette thèse.

Merci aux habitants des *barrios El Libertador, La Ciénaga, Los Platanitos* et *Maquiteria* que j'ai rencontrés pendant mes séjours en République Dominicaine. Je les remercie d'avoir consacré leur temps pour répondre à mes questions et de m'avoir ouvert les portes de leurs foyers. Leurs paroles constituent l'essence de cette thèse. Mes remerciements vont à mes informateurs qui, malgré la distance, ont continué à me renseigner sur la situation dans leurs *barrios,* et ce, jusqu'à la dernière minute. Je remercie spécialement Domingo Cuello et Edward Rafael Figueroa (Macobi) pour leur disponibilité. À toute l'équipe de *Ciudad Alternativa*, en particulier à Ricardo Gonzalez, David Arbona, Fatima Lorenzo et Juan Luis Corporan, merci pour l'accueil chaleureux au sein de l'association, pour l'accès aux archives et l'introduition auprès des interlocuteurs clés.

Cette thèse a été réalisée dans un cadre institutionnel exceptionnel. Je remercie le laboratoire UMR-LAVUE et l'école doctorale « Espaces, Temps, Cultures » (ED 395) de l'université Paris Nanterre pour le financement de mes recherches de terrain, les multiples formations doctorales et le soutien à l'organisation des évènements scientifiques. Au sein du LAVUE, merci aux chercheur.e.s membres de l'axe 4 « Pratiques d'émancipation urbaine » d'avoir animé cet espace de discussions qui a enrichi ma pensée. Merci également au personnel soutien à la recherche en particulier Céline, Charles-Henri et Yves.

Ma profonde gratitude va aux chercheur.e.s, doctorants.e.s et membres de l'équipe CRH pour leur sympathie et leur bienveillance qui faisaient du 7e étage de l'ENSAPVS une maison si chaleureuse. Je remercie tout particulièrement Yankel Fijalkow, Claire Lévy-Vroelant, et Agnès Deboulet de m'avoir accueillie dans leurs séminaires doctoraux. À Vincent Laureau et Nadine Roudil, avec qui j'ai eu l'occasion de parler de mon travail, merci pour leurs commentaires avisés. À Sabrina Bresson et Joséphine Bastard, merci pour leur accompagnement et leur soutien si précieux lors de l'organisation du colloque sur l'habitat en Amérique Latine.

Pendant ces quatre ans de thèse, j'ai partagé des moments inoubliables auprès de mes camarades doctorant.e.s de la « 704 ». Ils ont joué un grand rôle personnel et professionnel. Merci pour leur dynamisme, énergie et solidarité. Merci aussi d'avoir fait rimer thèse avec coopération, soirées et apéros. Merci pour leur amitié : Mounia, Coralie, Leila, Yaneira, Aurélie, Benjamin, Xenia, Laura, Aurélien, Clara, Aurora, Amel, Yannick, Sarra, Margot, Alexandre, Romain, Vivien, Marion, Julia…

Je tiens également à remercier toutes les personnes qui ont contribué d'une manière ou d'une autre à l'aboutissement de ce travail. À mes relecteurs et relectrices, merci pour leurs remarques et recommandations : Margot, Laura, Clara, Aurélie, Aurélien, Benjamin, Mounia, Coralie, Xenia, Yannis, et Zied. À Ruth Cordero, merci de m'avoir aidé à compléter le corpus photographique. À Anyerlina Hernandez, Ana Francheska de Jésus et Alex Rosario merci pour leurs conseils en cartographie, ainsi que pour avoir créé avec moi le groupe *Investigacion Cientifica en Arquitectura y Urbanismo en Republica Dominicana* (ICAURD). Faire vivre ce projet avec eux a été passionnant et m'a fait grandir.

Je remercie mes ami.e.s d'avoir été présent.e.s ces années de recherche. Merci pour leur soutien dans les moments difficiles, leurs encouragements parfois à distance, les soirées de jeu, les sorties, les fêtes et les repas ensembles : Mélissande, Aurich, César, Nicole, Indhira, Jatna, Johanne, Gilkauris, Yadhira, Antonia, Olivier, Silvie, Cristal, Fati, Quintin, Dario, Alexis, Adel, Samir, Sabrina, Momo, Elsa, Isayris, Sarai, Angela, Josue, Luis, Fernando, Natali…

Enfin, je remercie mes parents, ma sœur Darismaldy et mon frère Danabel pour leur soutien inconditionnel malgré mes longues absences et les longues distances qui nous séparent. Merci à ma mère Ada Alberta qui m'a transmis sa sensibilité et son courage. Merci enfin à mon compagnon Mounir, pour sa présence, sa patience, ses relectures, son amour et sa force.

Mes plus sincères remerciements à tous et toutes.

Liste d´abréviations

ADEUS	Agence de Développement et d’Urbanisme de l’Agglomération Strasbourgeoise
ADN	*Ayuntamiento del Distrito Nacional* (Mairie du Distrito Nacional)
AEUB	*Agencia ecologica de urbanisme en Barcelona* (*Agence Ecologique d´Urbanisme en Barcelone)*
ALIDES	*La Alianza para el desarrollo sostenible* (Alliance pour le Développement Durable)
ASDO	*Ayuntamiento de Santo Domingo Oeste* (Mairie de Saint-Domingue Ouest)
BID	Banque Interaméricaine de Développement
BM	Banque Mondiale
CAASD	*Corporación Del Acueducto Y Alcantarillado De Santo Domingo* (Corporation des aqueducs et des égouts de Saint-Domingue)
CIGUA	*Plan de desarrollo urbano para la Ciénaga y los Guandules* (Plan pour le Développement Urbain de *La Ciénaga* y *Los Guandules*)
CNUEH	Commission des Etats-Unis pour les Etablissement Humains
CODECI	*Cordinadora para el desarrollo de la Ciénaga* (Association Coordinatrice pour le Développement de *La Ciénaga*)
CODECIGUA	*Coordinación para el desarrollo de La Ciénaga y Los Guandules* (groupe de coordination pour le développement de *La Ciénaga* y *Los Guandules*)
COFEBACOCI	*Consejo de Organizaciones de Fe y Base Comunitaria de La Ciénaga* (Conseil des Organisations de Foi et de Base communautaires dans le *barrio La Ciénaga*)
CONAU	*Consejo Nacional de Asuntos Urbanos* (Conseil National des Affaires Urbaines)
COOPHABITAT	*Cooperativa de produccion social de la vivienda y el habitat* (Coopérative pour la Production Sociale du logement et de l´Habitat)
COPADEBA	*Comité Para La Defensa De Derechos Barriales* (Comité pour la défense des droits des *barrios*)
CPADB	*Comisión Presidencial de Apoyo al Desarrollo Barrial* (Comission présidentielle pour l'appui au développement des *barrios*)
CUP	*Consejo de Unidad Popular* (Conseil d’unité populaire)
DGODT	*Dirección General De Ordenamiento y Desarrollo Territorial* (Direction générale de la planification et du développement territorial)
EDES	*Empresas distribuidoras de electricidad* (Sociétés de distribution d'électricité)
END	*Estrategia nacional de desarrollo* (Stratégie Nationale de Développement)
EPU	Écologie politique urbaine
ERE	Éducation Relative à l’Environnement
FC	*Foro Ciudadano* (Réseau citoyen)
FMI	Fond monétaire international
FUNGLODE	*Fundación Global* (Fondation Globale)
GTZ	*Deutsche Gesellschaft für Internationale Zusammenarbeit* (Agence Allemande de Coopération Internationale)
HABISO	*Habitat saludable y sostenible* (Habitat sain et durable)

HIC	*Habitat international coalition*
ICESCR	*International Covenant on Economic, Social and Cultural Rights* (Pacte International Relatif aux Droits Economiques, Sociaux et Culturels)
INAVI	*Instituto de Auxilios y Viviendas* (Institut pour le secours et le logement)
INM RD	*Instituto Nacional de Migracion Dominicana* (Institut National de la Migration Dominicaine)
INVI	*Instituto nacional de vivienda* (Institut National du Logement)
ISI	Industrialisation par Substitutions aux Importations
MOPC	*Ministerio de Obras Públicas* (Ministère des Ouvres Publiques)
NBI	*Necesidades basicas insastifechas* (besoins basiques insatisfaits)
NDS	*Nuevo Domingo Savio*
ODD	Objectifs de Développement Durable
OISOE	*Oficina de Ingenieros Supervisores de Obras del Estado* (Office des ingénieurs et superviseurs des opérations d'aménagement de l'Etat)
OMD	Objectifs du Millénaire pour le Développement
ONAPLA	*Oficina nacional de planificación* (Office National de Planification)
ONG	Organisation non gouvernementale
ONU	Organisation des Nations Unies
PGASE	*Procuraduría General Adjunta para el Sistema Eléctrico (procureur général adjoint du système électrique*)
PNPSP	*Plan nacional plurianual del sector público* (Plan National Pluriannuel du secteur public)
PNUD	Programme des Nations Unies pour le développement
PSH	Production sociale de l'habitat
PUI	*Proyectos Urbanos Integrales* (Projets urbains intégrés)
RESURE	*Restructuration socioeconómica, urbana y ecologica de los barrios marginados* (plan pour la restructuration socio-économique et écologique des *barrios* marginaux)
RSU	*Residuos solídos urbanos* (résidus solides urbains)
SISMAP	Sistema de Monitoreo de la Administración Pública (*système de surveillance et classement de l'action municipale*)
TOD	*Transit-Oriented-Development* (Développement orienté sur la mobilité)
UASD	*Universidad Autónoma de Santo Domingo* (Université autonome de Saint-Domingue)
UGAMS	*Unidades de Gestión Ambiental Municipales* (Unités Municipales de Gestion Environnementale)
URBE	*Unidad para la Readecuación de la Barquita y Entornos* (Unité pour l'intervention de la Barquita et ses alentours)
VBN	*Value, Belif and Norm theory* (La théorie Valeurs, Croyances et Normes)
WCED	*World Commission on Environment and Development* (Commission Brundtland)

Sommaire

RÉSUMÉ 3

REMERCIEMENTS 9

LISTE D´ABRÉVIATIONS 11

SOMMAIRE 13

AVANT-PROPOS 17

INTRODUCTION 19

PREMIÈRE PARTIE 43

AU-DELÀ DE L'HISTOIRE RACONTÉE, SAINT-DOMINGUE ET SES *BARRIOS* 45

CHAPITRE I 47

LE RÔLE DE *BARRIOS* DANS LA CONSTRUCTION DE LA VILLE DE SAINT-DOMINGUE 47

1.1. LA VILLE COLONIALE ET LES PREMIERS *BARRIOS* 49

1.2. LA VILLE SUR COMMANDE, LE PRIVILÈGE DE VIVRE DANS LA CAPITALE (1916-1961) 55

1.3. LES *BARRIOS* SUR COMMANDE (1960-1996) 61

1.4. LA VILLE ET SES *BARRIOS* (1996-2015) 67

CHAPITRE II 73

UN VOYAGE VERS L'ORDINAIRE MÉCONNU 73

2.1. QUATRE *BARRIOS* À SAINT-DOMINGUE 77

2.2. SAISIR LE *BARRIO* DANS SA COMPLEXITÉ, LA MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE 97

CONCLUSION PREMIÈRE PARTIE 112

DEUXIEME PARTIE 113

LE *BARRIO*, UN ÉCOSYSTÈME AUTOCONSTRUIT 115

CHAPITRE III 121

COMPRENDRE L'AUTOCONSTRUCTION DE L'ÉCOSYSTÈME *BARRIO* 121

3.1. LES PRATIQUES DE L'ESPACE DANS LE *BARRIO* : LE DEDANS, LE DEHORS, L'ENTRE-DEUX 123

3.2. LES ESPACES AUTOCONSTRUITS ENTRE NÉCESSITÉ ET CRÉATIVITÉ 145

CHAPITRE IV 179

CONFRONTER LA VILLE DURABLE AUX *BARRIOS*. 179

4.1. A LA CROISÉE DES THÉORIES DE MARGINALITÉ ET DES VARIABLES DE DURABILITÉ URBAINE 183

4.2. LES « COMPÉTENCES HABITANTES » AU PRISME DU DÉVELOPPEMENT DURABLE : LES FORMES D'ADAPTATION ET LES ÉCO-GESTES 193

4.3. UNE STRUCTURE URBAINE COMPLEXE ET COMPACTE 221

4.4. L'EXERCICE CITOYEN ET ÉCOCITOYEN DANS LES *BARRIOS :* ENTRE APPROPRIATION, PARTICIPATION ET CONSCIENCE ÉCOLOGIQUE 245

CONCLUSION DEUXIÈME PARTIE 269

TROISIÈME PARTIE 271

LE *BARRIO*, LIEU OÙ INTERVENIR AU NOM DE LA VILLE DURABLE 273

CHAPITRE V 279

À LA RECHERCHE D'UN REMÈDE POUR INTERVENIR DANS LES *BARRIOS* : ENTRE UTOPIES, ACTIONS URBAINES ET INJONCTIONS GLOBALES 279

5.1. ENTRE L'ÉVICTION ET LES FORMES ALTERNATIVES D'INTERVENTION : LES *BARRIOS* FACE AUX MODÈLES URBAINS D'ORDRE ET D'HYGIÉNISATION 285

5.2. LA TRANSFORMATION URBAINE, LES *BARRIOS* FACE AUX INJONCTIONS GLOBALES DE DÉVELOPPEMENT 341

CHAPITRE VI 353

SOUS INFLUENCES : DE L'INTERVENTION À LA RÉGÉNÉRATION DES *BARRIOS* 353

6.1. LES INTERVENTIONS DANS LES *BARRIOS* POUR ATTEINDRE LA VILLE DURABLE 357

6.2. L'IDÉAL D'URBAIN ET D'URBANITÉ QUI S'IMPOSE AUX HABITANTS DES *BARRIOS* 398

CONCLUSION TROISIÈME PARTIE 443

CONCLUSION GÉNÉRALE 447

BIBLIOGRAPHIE 459

TABLE DES FIGURES 495

TABLE DES TABLEAUX 500

TABLE DES ENCADRÉS 500

TABLE DES EXTRAITS DES ENTRETIENS 500

TABLE DES NOTES DE TERRAIN 502

GLOSSAIRE 503

ANNEXES 505

TABLE DES MATIÈRES 535

AVANT-PROPOS

J'ai grandi dans un *barrio*. Ce n'est jamais trop tard pour en rendre compte. À l'âge de sept ans, ma conscience de l'espace urbain se limitait à une seule rue, *la calle Holguín* : un cul-de-sac en pente limité par un mur qui nous protégeait de la *cañada* (un ruisseau pollué). Ma sœur et moi avions l'interdiction de passer de l'autre côté. Pour s'y rendre, il fallait contourner le mur et trouver un passage, un pont en béton sans garde-corps. Pendant la saison des pluies, les montées des eaux condamnaient ce chemin. Les parents nous racontaient comment des enfants mouraient noyés en le traversant. Seuls les plus téméraires, comme ma copine Mallelyn, osaient aller d'un côté à l'autre pour venir jouer avec nous. On jouait à cache-cache, à la maison de Barbie, aux jeux de marbre, on improvisait des groupes de danse, des séances de théâtre ou de chant. Cette rue réveillait constamment notre imagination…

Un souvenir en particulier me vient à l'esprit. Un jour, suite à de fortes pluies, le poteau qui alimentait en électricité les dix maisons de la rue était tombé. Un habitant de l'autre côté de la *cañada*, employé dans l'entreprise distributrice d'électricité, s'était proposé de nous rendre service et de rétablir l'électricité en échange de quelques centaines de *pesos* (monnaie locale). Avec les autres familles, nous avions mis en place une cagnotte commune pour le dépannage. Cette cagnotte servirait aussi plus tard, pour les fêtes d'anniversaire et les fêtes de Noël… Des liens de confiance entre voisins s'étaient créés au fur et à mesure. Pendant que nos parents travaillaient, Luz, la voisine de la maison au début de la rue nous faisait à manger. Le monsieur d'en face, Toño, faisait office d'arbitre dans les jeux de baseball. Mirian, la voisine d'à côté, nous faisait découvrir les plantes, les fleurs et les petits insectes.

La réalité, c'est que la calle Holguín semblait être coupée du reste du *barrio*, aucune histoire de maladie ou de délinquance ne nous avait jamais touchés. Même si administrativement parlant, la rue faisait partie d'un *barrio* dangereux, les habitants de la *calle Holguín* étaient des familles respectées qui entretenaient de vraies différences avec le reste de la population. Nous appartenions à une autre classe sociale, nous n'étions pas riches, mais nous construisions nos maisons en dur, mon père avait une voiture et ma mère était médecin…

Peu de temps après, nous avons déménagé dans un autre quartier, un lotissement construit par l'État dans les années 80. Ce nouveau quartier correspondait mieux à nos ambitions de famille de « classe moyenne ». Ainsi, nous sommes sortis du *barrio* mais n'avons jamais coupé nos contacts avec nos camarades de la calle Holguin…

Finalement, j'ai commencé mes études en architecture, j'ai étudié les formes, les perspectives, le mouvement moderne, l'architecture tropicale dans les Caraïbes… Durant mes trajets en bus en direction de l'université, chaque matin à la sortie de la municipalité, j'observais de loin les maisons en chantier, suspendues dans les collines de mon ancien *barrio* et je me demandais qui y habitait maintenant ? Qui construisait ces maisons de l'autre côté ? Pourquoi je ne pouvais toujours pas y aller ?
(Note de terrain 1. Socio-histoire de soi, 2015)

Introduction

Avec la publication d'ouvrages comme *Les printemps silencieux* [1] ou *Les limites à la croissance (dans un monde fini)*[2], le développement durable s'est imposé scientifiquement comme une alternative au modèle actuel de consommation et d'artificialisation de nos principales réserves naturelles. Soudain, nos modes de vies et de production sont devenus obsolètes, une menace pour les générations futures et le milieu où se déploient nos activités, la ville[3], est devenue l'enjeu majeur du développement durable.

Sans entrer immédiatement dans les controverses liées à la définition du développement durable, notamment en ce qui concerne le caractère utopique/dystopique de cette « narration » (Mancebo 2010)[4], parlons de la façon dont elle a été intégrée par l'urbanisme et l'architecture sous forme de « ville durable ». Reposant sur trois piliers : social, économique, environnemental, cette idée de durabilité s'est imposée globalement comme un modèle urbain touchant, entre autres, des aspects tels que la mobilité, les économies solidaires, les formes de gentrification, la croissance urbaine, la pollution urbaine. La déclaration de Vancouver (1976) a formalisé la volonté internationale de mieux planifier et réguler nos villes. Dans l'idéal, des décisions devaient être prises afin d'améliorer la qualité de

[1] Issu d'une série d'articles publiée dans le New York Times en 1962 par la biologiste Rachel Carson, cet ouvrage sera plus tard considéré comme un classique de la science de l'environnement. L'auteure y rend compte des dégâts causés par l'industrialisation, notamment l'incidence des pesticides dans la reproduction des oiseaux. Voir CARSON R., 1962, *Silent Spring*, Houghton Mifflin, 392 p.

[2] Rapport demandé par le Club de Rome à Dennis Meadows, Donella Meadows, Jorgen Randers en 1972 afin d'étudier les conséquences d'une croissance économique et démographique exponentielle dans un monde fini.

[3] Notons ici la définition de ville selon Marcel Roncayolo (1997 p. 27) « La notion de ville implique l'agglomération d'une population, c'est-à-dire, la concentration de l'habitat et ses activités, des activités qui se distinguent de l'exploitation directe du sol, conduisent à la spécialisation des tâches et contribuent notamment aux échanges et à l'encadrement d'une société, un mode de vie ou des formes de sociabilités particulières : un aménagement d'espaces et des objets urbains qui impliquent une organisation collective ». RONCAYOLO M., 1997, *La ville et ses territoires*, Paris, France, Gallimard, impr. 1997, 285 p.

[4] Nous utilisons le mot « narration » plutôt que « concept » pour désigner le développement durable vu qu'il n'y a pas de socle théorique qui puisse encore le définir, voir MANCEBO F., 2010, *Le développement durable*, Armand Colin, 251 p.

vie des populations et, l'accès équitable aux opportunités économiques, garantir l'intégration des femmes ou encore assurer la protection environnementale[5].

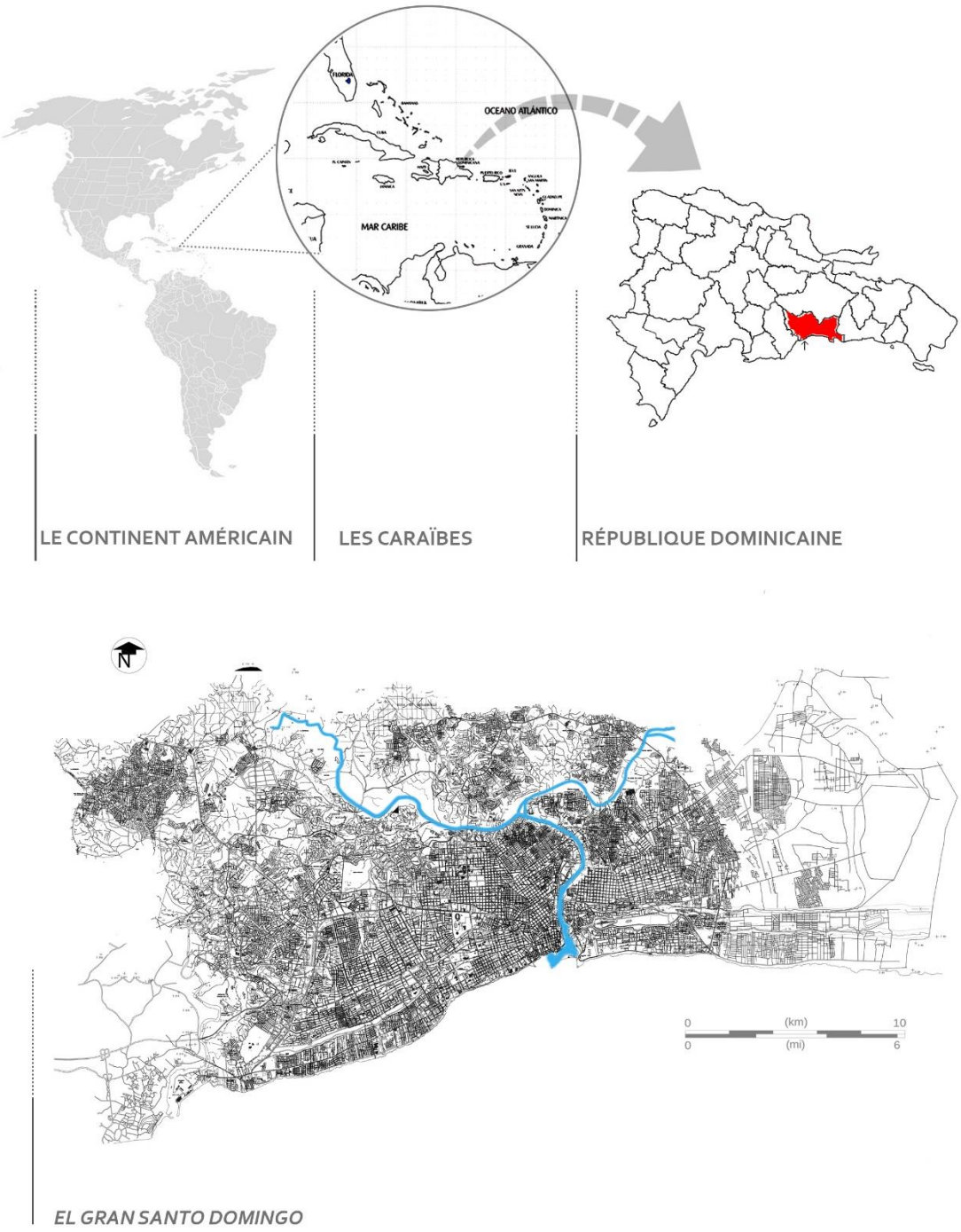
C'est dans ce contexte que des références de durabilité urbaine ont surgi, autour d'un cadre sémantique, des projets prédéfinis et des échelles spécifiques. Jérôme Boissonade (2019) identifie trois tendances. (1) La première est régie par un cadre écologique/environnemental et propose la construction d'un habitat plus harmonieux avec la nature : des maisons solaires, des serres bioclimatiques et une production artisanale. (2) La deuxième tendance surgit aux alentours de 1990 et intègre pleinement la notion de développement durable à travers les écoquartiers, les matériaux écologiques et une gouvernance participative. À partir de 2010, (3) la troisième tendance se focalise sur la transition énergétique, les réseaux intelligents, une production de services et une perspective anthropologique autour des comportements individuels et collectifs (Boissonade, 2019).

La construction de la ville durable repose ainsi sur une remise aux normes des villes existantes impliquant l'intervention urbaine dans tout quartier ne respectant pas les préceptes de durabilité. Mais, un problème d'échelle et de contexte apparaît. Si ces réflexions autour de la ville durable semblent pouvoir se projeter dans les pays du Nord[6], imaginer des villes durables pour les pays des Suds s'annonce d'ores et déjà comme un défi inouï. Économiquement parlant, ceci signifierait de renoncer aux sources traditionnelles de développement : les industries polluantes, l'exploitation indiscriminée ou l'étalement urbain. Cela rejoint d'ailleurs la planification, la régulation et l'intégration urbaine qui sont des aspects équivoques dans ces pays — et plus particulièrement dans les pays latino-américains comme la République Dominicaine (cf. Fig. 1) —, où une certaine tolérance, voire un laisser–faire urbain ont généré des villes à plusieurs vitesses.

[5] Voir Document ONU-HABITAT I, 1976, « The Vancouver Declaration On Human Settlements », Vancouver, Canada.

[6] À travers les conférences européennes sur les villes durables, notamment la charte d'Aalborg signée en 1994 qui définit la notion et les principes de durabilité en proposant une approche locale et écosystémique afin de résoudre les problématiques urbaines. Cette charte promeut l'élaboration de l'outil « les agendas 21 » dont l'objectif principal est la définition des méthodes de planification, la participation active des populations dans la prise de décisions, la définition de priorités ainsi que l'établissement d'un plan d'action local à mettre en place dans une période établie.

Figure 1. Localisation de la ville de Saint-Domingue.



Réalisation : DSV, 2016.

L'existence des *barrios* dans la ville dominicaine en est un exemple. Spontanés, informels et précaires, dans l'imaginaire collectif, ils doivent disparaître pour que la ville atteigne un niveau de développement acceptable. Cependant, les *barrios* matérialisent 75 % de la production de logement en République Dominicaine et constituent les principaux agents dans la structuration de la trame urbaine (Shlomo, 2001). Pour certains, ces quartiers questionnent en réalité toutes les tentatives de régulation issues des appareils planificateurs mobilisés et maintenus depuis des siècles par les institutions nationales et les organisations internationales (Clerc, Criqui et Josse, 2017). Leur omniprésence dans les villes d'aujourd'hui pourrait signaler que ce sont des endroits cruciaux pour la définition et le développement d'un urbanisme contemporain (Bolay, 2006 ; Damon, 2017). Leurs habitants seraient ainsi des acteurs clés, capables d'accueillir des transformations significatives, notamment en termes écologiques (McGuirk 2015).

Dans ce sens, cette thèse doctorale propose une étude sur l'écologie et la durabilité des *barrios* et leur rôle dans la construction de la ville durable. Est-ce un rôle intrinsèque ? Plus précisément, existe-t-il un ordre écologique urbain implicite qui régirait les *barrios* et qui serait susceptible de favoriser une réflexion autour de la durabilité urbaine ? Et s'ils comportaient déjà des caractéristiques de durabilité ? Ou bien même ont-ils toujours été écologiques ? Que pourrait bien signifier un quartier écologique dans le contexte dominicain ? Ces questionnements visent à repenser les injonctions du modèle de développement urbain durable à partir des *barrios* et non le contraire. Cette démarche implique également un positionnement épistémologique remettant en question des postulats établis (extrême précarité, marginalité et dangerosité de ces quartiers) et d'assumer les *barrios* comme des espaces essentiels permettant d'expérimenter d'autres conceptions de la durabilité urbaine dominicaine.

À la recherche de l'écologie et la durabilité urbaine des *barrios*

La vision d'écologique urbaine portée ici est celle qui révèle les mystères de la ville pensée en tant qu'écosystème, avec ses liens, ses interactions complexes, ses nouveautés et son métabolisme. Il s'agit d'une écologie urbaine contemporaine qui accorde une importance particulière aux espaces publics dans leurs dimensions sociale, philosophique et urbaine, et qui privilégie les formes d'interdépendances entre les hommes et leurs milieux (Grafmeyer & Authier, 2015; Micoud, 2000; Soubeyran & Berdoulay, 2010). Pour rendre compte de ces interactions, nous nous intéresserons aux formes d'adaptation individuelles et collectives dans un environnement – les *barrios* — en mutation constante (Grafmeyer et Joseph, 1979).

L'écologie urbaine telle qu'elle a été décrite par Robert Park et Patrick Geddes serait « un discours et une pratique utopique » (Micoud 2000, p.102) qui se traduit dans une approche opérationnelle par un modèle urbain, celui de la ville durable (Blanc, 1998; Soubeyran & Berdoulay, 2010). Il s'agit d'un modèle alternatif/optimiste pour la survie des milieux urbains qui cherche à améliorer les échanges et le fonctionnement de la biosphère (Micoud, 2000; Soubeyran & Berdoulay, 2010). La ville durable participe ainsi d'« une véritable transformation anthropologique » (Boissonade, 2019, p.191), notamment quand sa traduction dans l'action locale implique des responsabilités individuelles et collectives. Les pratiques écologiques ou écogestes ainsi que la performance des systèmes et structures urbains deviennent les unités de mesure écologique d'une part, et c'est la capacité d'adaptation et de résilience urbaine[7] qui conditionnent la durabilité des milieux urbains d'autre part (Toubin *et al.*, 2012).

Dans cette optique, nous faisons l'hypothèse que l'analyse de la configuration urbaine des *barrios* peut permettre d'identifier certaines caractéristiques de la ville durable, surtout en termes de densité, de proximité, d'urbanité, d'adaptation, de partage, de sobriété, de

[7] Par résilience nous entendons « la capacité à absorber puis se remettre de perturbations, [la résilience] a pour objectif, dans l'acception qui est la nôtre, de permettre le maintien ou l'adaptation de la trajectoire d'un système urbain dont les composantes et le fonctionnement peuvent être définis selon les principes du développement durable ». Voir TOUBIN M., LHOMME S., DIAB Y., SERRE D., LAGANIER R., 2012, « La Résilience urbaine : un nouveau concept opérationnel vecteur de durabilité urbaine ? », *Développement durable et territoires. Économie, géographie, politique, droit, sociologie*, Vol. 3, n° 1, p. 19.

flexibilité[8], mais aussi, en termes de gestion de risques et des conflits. Il s'agit d'observer à l'intérieur des *barrios*, les dynamiques de construction/autoconstruction, de réhabilitation/régénération urbaine en distinguant les modes de vie et les pratiques[9] (Lannoy 2004) pour y trouver des principes d'écologie et de durabilité urbaine.

Mais, dans quelle mesure les *barrios* de Saint-Domingue peuvent-ils définir ces principes ? Si confronter l'écologie et la durabilité urbaine (des utopies) aux *barrios* (une réalité) peut être considéré comme une aporie, nous affirmons notre volonté de questionner la mise en pratique du modèle urbain durable dans les territoires dits « en marge », des espaces pourtant reliés (physiquement et idéologiquement) au reste de la ville. En d'autres mots, nous cherchons à comprendre comment des idéaux sociaux et économiques dominants conditionnent les formes de durabilité urbaine dans les *barrios* dominicains, notamment quand les références d'actions urbaines restent celles promues par les organisations internationales.

En effet, le développement durable est un objectif global qui se traduit en urbanisme (dans une échelle locale) par la durabilité urbaine. Pourtant, d'après Romain Felli (2015), il existe une différence diachronique entre développement durable et durabilité. Selon lui, les fins initiales du développement durable (satisfaction des besoins des plus démunis)[10] ont été escamotées par la rationalité instrumentale et partielle de la durabilité, ainsi que par un processus d'optimisation accrue qui relève du domaine des moyens territoriaux sans soulever des questionnements de fond et sans référentiels d'action. Dans ce sens, les deux objectifs

[8] Dans l'article *Embracing the paradox of planning for informality,* Mayra Madriz et Jeff Risom — associés de Jan Gehl — énumèrent les cinq principaux apprentissages en termes de design urbain observé dans les quartiers dits informels de Buenos Aires, Argentine : (1) la proximité ; (2) la densité qui profite à l'échelle humaine ; (3) la rue comme un espace joyeux et sécurisé ; (4) une architecture flexible qui génère des opportunités économiques ; (5) un tissu urbain personnifié. Voir RISOM J., MADRIZ M., 2018, « Embracing the Paradox of Planning for Informality», *Next city*.

[9] Ce qui relève des habitudes culturelles (*folkways*), c'est-à-dire des traditions, des passions, des goûts ou des intérêts. Voir LANNOY P., 2004, « Quand Robert Park écrit « La ville » (1915). Essai de scientométrie qualitative, Abstract », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, *no 11*, 2, p. 157-184.

[10] En exposant la définition de la notion du développement durable « Le développement durable est un développement qui répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures de répondre aux leurs », l'auteur explique que souvent la deuxième partie de la citation est laissée de côté et pourtant, cette partie résume l'intérêt principal du postulat. « Ce sont les besoins (et non les limites) qui sont déterminants, surtout ceux des plus démunis. De surcroît les limitations viennent de l'organisation sociale et de la technologie, non de la nature ! Elles peuvent dont être dépassées… » (p.150). Voir FELLI R., 2015, « La durabilité ou l'escamotage du développement durable », *Raisons politiques*, *N° 60*, 4, p. 149-160.

peuvent être antagonistes, spécialement quand la durabilité est réduite à « la question de la compatibilité entre croissance et environnement… [et] les riches relations biologiques, métaboliques, éthiques, esthétiques qui constituent l'environnement à un capital dont il s'agit d'optimiser le rendement par rapport au prélèvement » (Felli, 2015, p.150).

Concilier la durabilité urbaine avec ses fins initiales implique donc de sortir d'une vision positiviste en partant « des contradictions et des possibilités de changement à l'œuvre dans la société » (Felli, 2015, p.158). Il s'agit de recréer une communauté humaine, globale solidaire avec les plus démunis et vis-à-vis des générations futures (Felli, 2015). C'est dans ce sens que la confrontation entre les *barrios* et les idéaux de ville durable est intelligible. Cette enquête cherche à repositionner les *barrios* dans les débats sur les durabilités urbaines au-delà des conceptions hygiénistes, environnementalistes ou progressistes. Nous adoptons ainsi une posture pragmatique qui met en relation le jugement de fait avec le jugement des valeurs, et le savoir savant avec le savoir vulgaire. Ceci implique également de considérer la diffusion du modèle de durabilité urbaine comme une rupture idéologique qui provoque des modifications — ou non — des formes de représentations et des pratiques, dont la recherche urbaine est amenée à se saisir (Béal *et al.*, 2011 ; Mathieu & Guermond, 2011).

Sur un plan plus local, la confrontation de l'informalité/précarité avec la durabilité urbaine suppose de ne plus considérer les *barrios* comme des lieux à part avec des caractéristiques immobiles, ou limités par un périmètre défini (Massey, 2004). Ils sont repensés ici comme des quartiers, dont les relations sociales se tissent à différentes échelles, et à leur tour, ces mêmes échelles définissent la configuration des espaces à des moments précis. Il s'agit de comprendre les *barrios* dans le temps et l'espace de leur construction en prenant en compte que leur évolution est liée aux registres du présent, du passé et du futur (Tapia Barría, 2015).

Pour illustrer cette dernière idée, regardons un des éléments empiriques recueillis auprès de Teresa (Habitant du *barrio El Libertador*), pendant les travaux d'assainissement de la *Cañada Guajimía*, dans son ancien jardin (une espèce de terrasse improvisée partiellement jardinée) occupé en partie par la nouvelle rue du *barrio*. En décrivant les futurs aménagements de sa maison, elle commente :

> « Là-bas, je pense construire une place de parking fermée par une porte, vous voyez, celle qui descend et qui monte (porte de garage motorisée). En fait, il me faut une porte comme cela parce qu'il y a beaucoup des cambrioleurs dans ce *barrio* […] De l'autre côté (côté droit du jardin), j'aimerais faire construire un escalier, de cette façon, une fois qu'on sera arrivé à la maison, on pourra descendre de la voiture, fermer la porte du garage et monter par les escaliers en toute sécurité […] [Plus tard dans la conversation avec une attitude de fierté] Vous savez, j'ai travaillé pendant 14 ans comme femme de ménage à *Gazcue* [Quartier au centre de Saint-Domingue où habite une population de classes moyennes]. »[11]
> (Extrait d'entretien 1. Teresa, habitante du *barrio el Libertador,* 2016).

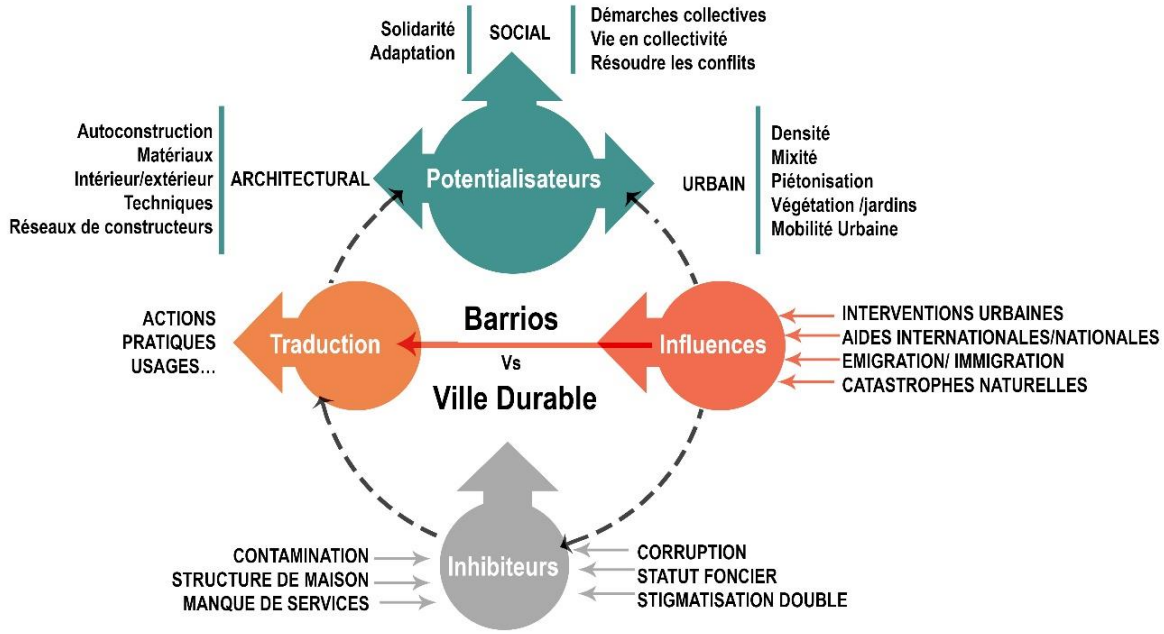
Cet extrait d'entretien de Teresa ainsi que d'autres observations de terrain ont également soulevé l'hypothèse sur les *influences.* Il s'agit d'un système d'idéaux culturels et sociaux qui sont générés par des interventions urbaines, par des aides nationales et internationales, par des idées d'aménagement et des modes de vie importés des pays dits « industrialisés », par de catastrophes naturelles, par des orientations économiques comme le néolibéralisme[12] ou par de nouvelles visions du monde comme l'hypermodernité[13]. Ces *influences* conditionneraient les transformations écologiques des *barrios* à plusieurs degrés. Dans certains cas, elles se comporteraient comme des moteurs du développement durable des *barrios,* ou bien au contraire, elles pourraient constituer des inhibiteurs : des situations, des problèmes ou des éléments qui l'empêchent (cf. Fig. 2). Nous verrons combien ces *influences* jouent un rôle sur la construction, le développement et l'évolution de l'habitat et de l'habiter dans les *barrios* en modifiant souvent la perception de la qualité de vie, la conscience de la qualité de l'espace ainsi que les demandes de services et d'infrastructures urbaines portées par les habitants.

[11] Cet extrait d'entretien sera davantage développé dans le chapitre VI.

[12] Défini comme « une variante des doctrines favorables au capital qui tendent à devenir dominantes dans les phases financières d'expansion du capitalisme. Comme ses variantes antérieures, le néolibéralisme tend à l'établissement d'un environnement favorisant l'accumulation du capital par le biais du prêt, de l'emprunt et de la spéculation financière, plutôt que par l'investissement dans le commerce et la production » (p.13). Voir AMIN S., ARRIGHI G., CHESNAIS F., HARVEY D., ITOH M., KATZ C., 2006, « Qu'est-ce que le néolibéralisme ? », *Actuel Marx*, 40, p. 12 - 23.

[13] La société hypermoderne s'appuie sur le principe d'une « modernité radicale » qui ne comporte pas de contre-pouvoir suffisant pour arrêter son développement. En effet, il s'agit d'une « modernité exacerbée » encadrée par les excès, les incertitudes et la fragmentation individualiste du « soi ». A ce sujet voir AUBERT N., 2004, *L'individu hypermoderne*, Erès, 328 p. et SABATINI F., 2015, « Hacia una política de integración social urbana: cinco carencias de la Política Nacional de Desarrollo Urbano », *Biblioteca del Congreso Nacional de Chile (BCN)*, p. 84.

Figure 2 : Schèma des *barrios* versus la ville durable.



Réalisation et conception : DSV. 2017

Reconnaitre le rôle des *influences* dans le développement durable de *barrios*, implique le refus des théories dualistes de la marginalité basées essentiellement sur des approches économiques qui séparent les intégrés des marginaux (Quijano, 1971; Sunkel *et al.*, 1980). Ce positionnement permet en outre de rendre compte des stratégies d'intégration sociale et économique qui se matérialisent dans ces quartiers à travers des stratégies de survie, des réseaux d'entraides, de commerce informel, entre autres. Dans cette optique, les *barrios* ne seraient pas uniquement le produit d'une sous-urbanisation, ni exclusivement des refuges pour les rejetés du système économique (Sabatini 1981), mais ils seraient un reflet et une partie intégrante de la société et du système urbain dominicain.

Les *barrios* de Saint-Domingue comme objet d'étude

> « Les *barrios* sont toutes les zones de la ville caractérisée par leur haute densité, manque de service et une mauvaise qualité des services existants. Ces quartiers présentent des caractéristiques de vulnérabilité sociale et économique » (CECAPO, 1987 p.19)

En République Dominicaine, plus de la moitié de la population urbaine habite dans des quartiers dits « informels », « pauvres », « insalubres » et « dangereux ». *El barrio,* pour reprendre la dénomination espagnole de ces quartiers, est souvent synonyme de précarité, de vulnérabilité, de violence et de délinquance (Davis, 2007). Ce terme qui se référait à des divisions administratives dans la ville coloniale, est devenu une appellation péjorative suite à la dictature des années 30-60. À la place du mot *barrio*, les termes : *Urbanización a grupo de ingresos bajos* (urbanisation des classes à faible revenu)[14], *Asentamientos humanos informales* (établissements humains informels)[15] ou *Asentamientos precarios* (établissements précaires)[16] ont été privilégiés dans la sphère institutionnelle. Le mot *barrio* n'a été repris que par les associations communautaires et les institutions religieuses[17] dans les années 80 qui défendaient le droit à la ville de cette population, et plus récemment, à partir des années 2012, à travers la campagne de discrimination positive de l'État « *somos de barrio* »[18].

En terme sémantique, le nom *barrio* devient, dans le langage populaire, un adjectif dévalorisant « *barrial* » pour décrire les personnes ou les comportements issus du *barrio*. Il

[14] Ce terme est utilisé dans le plan de développement urbain de la municipalité de Saint-Domingue Nord « Plan indicativo para el desarrollo de la zona norte de Santo Domingo ». Informe final, 1987.

[15] Nous notons l'utilisation de ce terme dans le rapport de l'Etat dominicain pour la rencontre internationale d'Habitat III. Voir, MEPyD, 2016, « Informe nacional sobre vivienda y desarrollo urbano sostenible », p.143.

[16] Terme utilisé dans le site internet dédié au projet des logements sociaux La Nueva Barquita. ONU-HABITAT définit les quartiers précaires comme les parties de la ville qui n'ont pas accès aux services basiques, dont les logements sont en dessous des standards structurels et en situation d'illégalité. Ce sont aussi de quartiers en condition de surpopulation soumis à des risques et en état de pauvreté. « Ce sont les parties oubliées de la ville où les conditions de vie empêchent le développement des pauvres urbains. » Voir le rapport de réunion, ONU, 2000, « La Alianza de las Ciudades », N° 32985.

[17] Notons le recensement de l'église catholique réalisé en 1983, *Un barrio se estudia a sí mismo : Los Guandules Santo Domingo, Ediciones Populares*.

[18] *Somos de barrio* est une campagne virtuelle en format vidéo qui essaie de mettre en valeur les personnes qui habitent les *barrios*, leurs métiers et leur fierté d'habiter dans leurs *barrios*. Dans le site web de la présidence de la République Dominicaine apparaît l'inscription : « Nos *barrios* sont remplis de bonnes personnes, honnêtes et travailleuses. Au sein du gouvernement de Danilo Medina, nous sympathisons avec des hommes et des femmes de talent qui, grâce à leur travail et à leur sensibilité sociale, parviennent à se forger un chemin avec dignité et, en même temps, consacrent leur vie au métier de porte-parole de ceux qui ont besoin d'être entendus et servis. Le *barrio* est synonyme de joie, d'humilité et d'amour » (Traduction personnelle).
https://www.youtube.com/playlist?list=PLhBGcV-myjGg5gA6AZukVTzdOO6vQy_-2

peut aussi s'accompagner d'autres adjectifs tels que *barrio pobre* (pauvre), *barrio malo* (mauvais) ou *barrio peligroso* (dangereux)(Guerrero, 2012). Employer le mot *barrio* dans la rédaction de ce manuscrit est donc une prise de position assumée malgré son caractère politiquement incorrect et son association fréquente aux aspects négatifs de l'urbanisation et au clientélisme politique. Nous accordons aux *barrios* une capacité autoconstructive[19] bien que dans l'imaginaire collectif, ils représentent les formes les plus prolifiques de la précarité urbaine (Perlman 2017), l'antithèse de l'idéal urbain et le principal frein au développement durable de la ville de Saint-Domingue (Moré et Dominguez Rodriguez, 2013 ; Pérez Montás, 1998 ; Rancier, s. d.). Nous considérons la construction des *barrios* comme synonyme d'actions collectives qui, d'une manière ou d'une autre, interfèrent dans l'évolution de la trame urbaine et qui, par conséquent, seraient directement impliqués dans la conception de la ville durable dominicaine. Cette thèse volontariste et provocatrice ne doit pas occulter les aspects moins favorables des *barrios* tels que la stigmatisation, l'insécurité et l'insalubrité.

Barrio : les approches conceptuelles

Aborder la question de l'écologie et la durabilité urbaine dépend de la définition même du concept *barrio.* Dans la littérature sur les études urbaines, trois approches conceptuelles sont identifiables : (1) Le *barrio* comme un tout et un espace isolé, (2) le *barrio* comme un espace intermédiaire et symbolique, et (3) le *barrio* comme un espace en interaction constante.

Dans la première approche, le *barrio* correspond à une unité structurelle, il est muni d'un paysage urbain particulier et d'éléments sociaux qui définissent sa fonction propre (Carvajalino Bayona *et al.*, 1998 ; Merlin & Choay, 1988). Il s'agit d'une forme d'urbanisation distincte du reste de la ville (Busquets et Grau, 1999). Il serait la représentation la plus légitime de l'espace urbain ou encore, une petite nation ou un gouvernement (Cândido, 1964 ; Wilheim, 1982).

[19] Nous gardons le terme *barrio*, cette dénomination nous semble la plus pertinente parmi les nombreuses dénominations et appellations qui sont souvent mobilisées pour faire référence à ces types de quartiers: quartiers pauvres, autoconstruits, et illégaux ; spontané, primordial et authentique (Simonet) ; *bad-lands* (Dikes) ; *gated communities, slum* (en anglais) ; bidonvilles, taudis, faubourgs (en français) ; *campamentos, poblados* (en espagnol) ; favelas (en portugais).

Dans la deuxième approche, le *barrio* symbolise un espace de transition, c'est-à-dire, un élément de médiation entre la ville et l'individu (Pétonnet & Leroi-Gourhan, 1979; Rapoport, 1978). Cette forme authentique de construction matérielle de la ville et de développement urbain anticipe la création des zones urbaines consolidées (Busquets et Grau, 1999). Il appartient à un collectif de façon individualisée (Barros 2012) et constitue un berceau du militantisme qui définit les bases de l'activisme social (Faxas 2005; Lopes 2005). En outre, une dimension socio-émotionnelle fait du *barrio* non seulement une entité physiquement spécifique, mais aussi un concept abstrait qui va au-delà d'une quelconque définition (Pérgolis, G et Hernández, 1998).

Si ces deux premières conceptualisations guident souvent les approches analytiques pour l'étude des *barrios*, elles relèvent cependant de la naïveté ethnologique et sociologique (Tapia Barría, 2015). Suggérer que les *barrios* constituent une unité urbaine en autarcie, coupée des processus sociaux, économiques, politiques et culturels, signifie aussi d'assumer que les *barrios* produisent des valeurs éthiques et démocratiques dans un environnement où les conflits n'existent pas (Massey 2004; Tapia Barría 2015). Définir le *barrio* en termes de relations et d'interrelations — en effaçant les frontières entre ce qui est à l'intérieur et ce qui est à l'extérieur (Massey 2004; Tapia Barría 2015) — est ici l'approche privilégiée. Dans cette perspective, le *barrio* devient un espace ouvert en relation étroite avec la ville. Il est constitué par une multitude d'individus aux trajectoires et aux identités différentes, à savoir, des communautés hétéroclites qui peuvent se projeter ailleurs. Ces individus se retrouvent dans un espace territorialement situé, construit dans un moment précis, à partir d'une somme de relations, de connexions, d'activités et de pratiques au quotidien. Il s'agit d'un lieu physique où des influences globales se constituent, se réinventent, se coordonnent et se reproduisent. Cela implique de considérer le *barrio* comme l'agent catalyseur d'éléments plus globalisants et de reconnaître ses responsabilités vis-à-vis de l'évolution de la ville.

Les *barrios* face à la dualité de la ville « formelle » et de la ville « informelle »

À Saint-Domingue les *barrios* sont considérés comme des quartiers informels développés en toute illégalité qui s'opposent à la ville formelle et, par conséquent, aussi à la ville durable. Or, la légalité urbaine est un concept relativement nouveau dans le contexte dominicain. En effet, l'acquisition de terrains entre la période de la colonisation (1496) et la première occupation nord-américaine (1916) a été le résultat de donations ou d'appropriations autoritaires de la bourgeoisie (Moré et Dominguez Rodriguez, 2013). La commune de *San Carlos* où habitaient les expatriés venant des îles Canaries et le village de *Los Minas* où habitaient les esclaves fugitifs venant de la partie française de l'île l'Hispaniola, en sont des exemples (cf. Fig. 3).

Figure 3. Villages précaires autour de la ville coloniale.

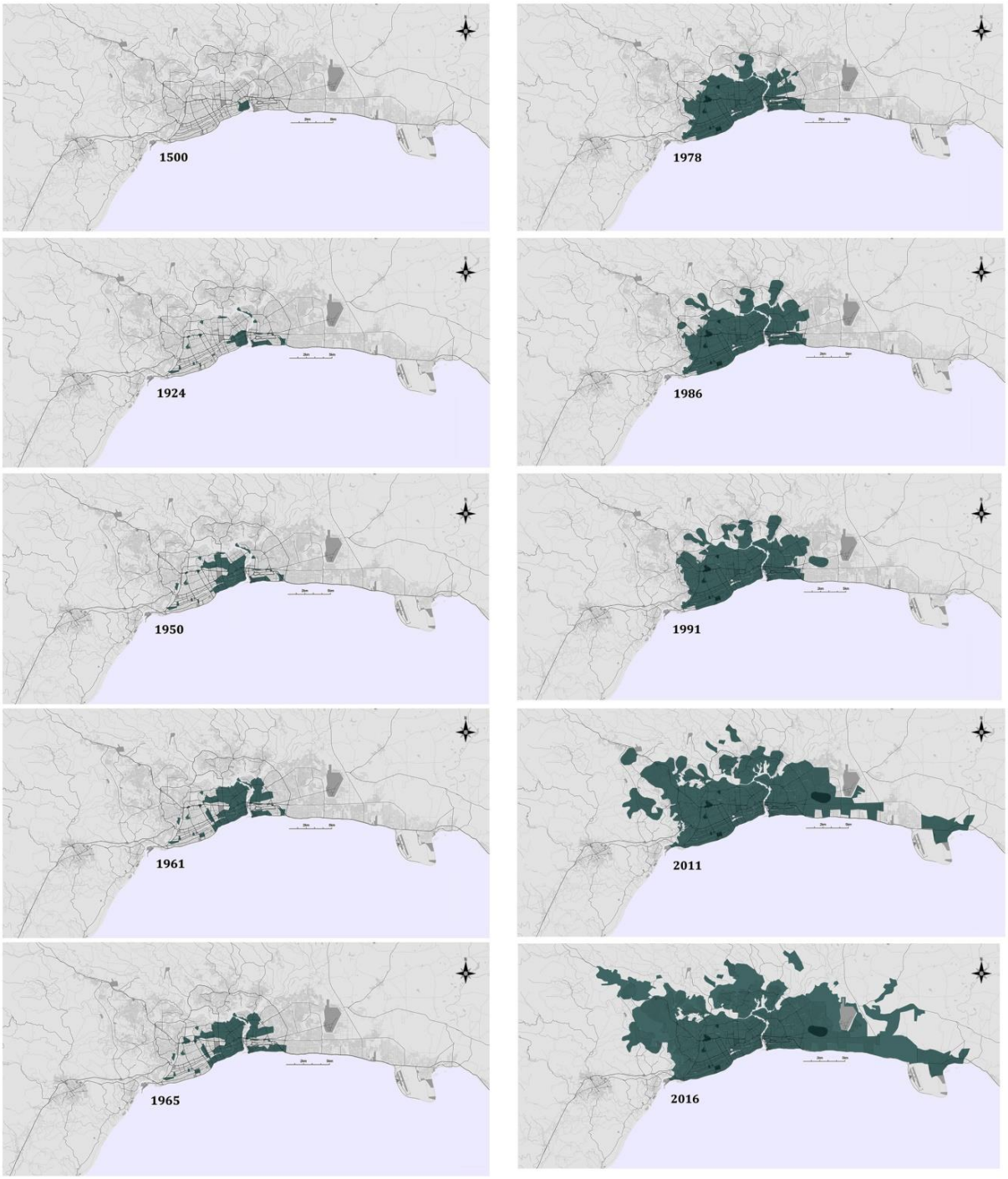
Source de l'illustration HAZARD S., 1873, Santo Domingo : past and present, with a glance at Hayti, New York : Harper & Brothers, p. 264.

Le développement de l'informalité urbaine dominicaine s'est fait suite à la dictature des années 1930-1960, une période pendant laquelle la capitale dominicaine était devenue une *ville privée*[20]. La concentration foncière promue par le dictateur Léonidas Trujillo explose au début des années 1960 et provoque l'occupation informelle des grandes extensions de terrains publics autour de la capitale par des populations issues des exodes ruraux. Ensuite, dans les années 80, c'est le processus d'industrialisation et les inégalités entre la vie en ville et la vie à la campagne qui engendrent la propagation d'une nouvelle « ceinture de précarité urbaine » (Montás 1998). Avec le temps, comme dans d'autres villes latino-américaines, à Saint-Domingue l'illégalité urbaine devient un palliatif à la crise de logements et une solution économique à la politique d'acquisition du sol (Durand-Lasserve & Tribillon, 2000 ; Godard & Mérat, 2003 ; Pinedo López *et al.*, 2015). La densification des *barrios* comme *la Ciénaga, Guachupita y Los Guandules* justifie ensuite une volonté gouvernementale pour l'expulsion des habitants des *barrios* vers les périphéries (cf. Fig. 4). Ces *barrios* qui s'étaient implantés dans des zones initialement considérées comme indésirables par les acteurs publics et privés, deviennent progressivement des terrains centraux et séduisants nécessaires à l'optimisation foncière (Perlman 2017). Ainsi, plusieurs tentatives d'expulsion et normalisation urbaine se mettent en place à travers des projets de rénovation urbaine comme la construction du phare de Colomb[21] ou la construction des infrastructures urbaines (l'avenue *El Quinto Centenario,* le pont *de la 17*).

[20] Cette dénomination de *ville privée* veut décrire une situation de concentration foncière. Par exemple, l'accès à la ville était restreint, seulement les personnes autorisées par le dictateur Léonidas Trujillo pouvaient y habiter ou la visiter.

[21] Il s'agit s'un monument construit pour célébrer les 500 ans de la découverte du *novo mondo* et en hommage à Christophe Colomb. La construction du monument commence en 1948 et finit en 1992 sous la direction de l'architecte dominicain Teofilio Carbonell. Une partie de la population du *barrio Maquiteria* est délogée pendant la construction du monument et des logements sociaux ont été construits entre le monument et le *barrio*.

Figure 4 : Extension urbaine de la ville de Saint-Domingue.



Source : René Sánchez Córdoba. Perfil Del Distrito Nacional. Ordenamiento Territorial, Movilidad, Adaptación al Cambio Climático Gestión de Riesgo (2016). Réalisation : DSV, 2016.

Pourtant, ces opérations ne sont jamais parvenues à remédier l'informalité urbaine. De nouveaux *barrios* ont surgi dans la périphérie de la ville et les familles concernées par les projets de rénovation urbaine ont été relogées dans des logements sociaux sans prise en compte de leurs pratiques socio-économiques. Ils ont été par exemple éloignés des zones d'activités économiques et mis à l'écart des services et des infrastructures urbaines disponibles seulement en centre-ville. Pour certains, ces situations justifient l'échec des opérations et le retour des familles à leurs *barrios* d'origine (Cela, Duarte et Gomez, 1987). D'autres, considèrent qu'il s'agit d'un mythe nourri par un imaginaire sur l'incapacité des habitants des *barrios* à s'adapter à la vie urbaine, notamment car de nombreuses familles n'ont jamais été vraiment relogées, et plusieurs logements sociaux n'ont finalement bénéficié qu'aux familles des classes moyennes (Hirojo 2009).

Malgré l'échec de ces politiques urbaines, les urbanistes dominicains privilégient encore des logiques incitant des interventions radicales et une planification urbaine plus poussée dans les *barrios* afin de régler les problèmes de salubrité, de qualité de logement et d'illégalité urbaine (Moré et Dominguez Rodriguez, 2013 ; Pérez Montás, 1998 ; Rancier, s. d.). Les *barrios* deviennent l'incarnation des pires maux urbains dont la disparition est impérative afin de permettre le développement durable de la ville et de répondre convenablement aux injonctions internationales. Ainsi, des acteurs tant publics que privés et associatifs se réapproprient ce « problème ». D'une part, les secteurs privés approchent ces territoires afin d'investir dans des projets immobiliers et touristiques[22]. D'autre part, les gouvernements recréent dans les *barrios* des espaces clientélistes où se déploient des systèmes paternalistes. Finalement, les ONG locales reproduisent une demarche misérabiliste vis-à-vis les habitants et l'habitat *barrio* qui nourrit les logiques dominantes des acteurs privés et publics leur permettant de justifier des actions en faveur de l'éviction ou la gentrification urbaine.

[22] Un exemple est le projet de *Sansoucis*, méga projet touristique qui cherche faire de Saint-Domingue une destination pour les croisières et dont le périmètre d'action comprend les *barrios* localisés le long de berges du de la rivière Ozama.

Une solution au problème de l'informalité urbaine en Amérique Latine a déjà été proposée par Hernando de Soto en 1980 autour de la régularisation et la légalisation massives des terrains urbains. Selon lui, elle apportait un double avantage aux économies nationales : les habitants des quartiers illégaux allaient pouvoir jouir de titres de propriété transmissibles et ouverts au marché, et les collectivités locales récupèreraient de la liquidité. L'adoption de cette politique libérale dans les pays comme le Mexique et le Brésil ont pourtant accentué les inégalités, généré des problèmes de distributions de terres ou encore une régularisation incomplète et pas entièrement reconnue (Soares Gonçalves, 2016).

En République Dominicaine, les actions pour les légalisations massives des sols urbains commencent officiellement en 2012. La commission permanente des titres de propriété de terrains de l'État[23] est désignée pour accélérer les adjudications et mettre à jour les actes déjà émis par les institutions gouvernementales. En 2015, la commission découvre que plus de 80 % des ventes foncières dans les zones urbaines n'ont jamais été enregistrées[24] et qu'elle doit faire face à une ville quasi entièrement informelle au regard des titres de propriété et de la fiscalisation.

Ainsi, l'informalité ne constitue pas ici un frein dans les réflexions autour de l'écologie et de la durabilité urbaine des *barrios*. Au contraire, l'informel s'avère être un « principe » (Lussault, 2016) permettant que chaque individu se comporte en aménageur-urbaniste qui construit et organise l'urbain à travers ses pratiques, ses moyens et selon sa position sociale et ses outils cognitifs (Lussault, 2016). Il s'agit de « prendre au sérieux cette fonction "aménagiste" inhérente à l'exercice par les individus de leur spatialité, même s'il faut à chaque occasion bien examiner les conditions de réalisation de l'acte spatial pour se donner les moyens de saisir leur *influence*. Parce qu'organiser l'espace est une aptitude largement partagée et peu contrôlable dans les faits, parce que les actions qui le fabriquent sont en nombre indéfini, d'une incroyable

[23] Traduction personnelle de « *Comisión Permanente de Titulación de Terrenos del Estado ».*
[24] Voir DANTES DÍAZ J., 2015, « Comisión de Titulación: 80% de inmuebles en ciudades carecen de documentos definitivos », *Acento.com.do*, p. Actualidad.

hétérogénéité de surcroît, et ne s'ajustant que par une sorte de bricolage permanent, puisqu'il n'y a pas de métaplan qui guide le tout — et que d'ailleurs s'il existait, il ne serait pas respecté ! […] Toute nouvelle politique de l'urbain devrait se fonder sur le principe de cette informalité et de cette auto-organisation, qui participe du jeu des acteurs, et tenter d'en inférer de nouvelles manières de faire » (Lussault, 2016, p.35).

Les *barrios* à l'épreuve des interventions urbaines : entre insalubrité et conscience écologique

Au-delà de l'informalité, la question de l'insalubrité revient souvent dans les discussions sur la nécessité d'intervenir et normaliser les *barrios.* La propagation de maladies, la surpopulation et le manque de services sanitaires empêcheraient le développement de tout principe écologique, et rendrait aussi difficile l'accomplissement des Objectifs globaux de Développement Durable (Alianza ONG, 2018 ; Álvarez *et al.*, 2006). De ce fait, les organisations internationales proposent une série de solutions prédéfinies comme la réhabilitation *in situ*, la régularisation, la restructuration, la construction des habitats progressifs ou encore, la construction des logements sociaux. Pourtant, quand ces référents d'actions sont traduits localement, les opérations urbaines se limitent aux actions de transformation des conditions uniquement matérielles guidées souvent par le clientélisme et le paternalisme. De plus, elles provoquent souvent l'oppression des habitants des *barrios* et leur expulsion du centre-ville (Prévôt-Schapira, 2014 ; Varnai & Moles, 2018).

Toujours inspirées des modèles hygiénistes et fordistes, les interventions urbaines à Saint-Domingue au nom de la ville durable réactivent en réalité un processus de délégitimation du rôle des *barrios* dans le développement urbain. Avec des projets comme l'assainissement de *la cañada Guajimía*, *la cañada Los Platanitos,* et les projets de rénovation urbaine la *Nueva Barquita* et le *Nuevo Domingo Savio* qui seront examinéss dans ce manuscrit, l'objectif est

d'effacer toute manifestation urbaine alternative qui ne serait pas « digne »[25] d'avoir une place dans la ville. La matérialisation de ces projets reproduit pourtant des vulnérabilités territoriales tant sociales (enfermement, individualisation) qu'environnementales à travers des actions technocratiques qui vont à en contre des pratiques écologiques locales. Par ailleurs, les problèmes d'insalubrité ne sont toujours pas résolus et ces opérations provoquent, au contraire, la reproduction précaire de la ville formelle.

À cet effet, l'étude de ces interventions urbaines représente ici un objet d'analyse nous permettant de mieux saisir les *influences* qui conditionnent l'écologie et la durabilité urbaine des *barrios.* Il s'agit de dévoiler les référentiels idéologiques et les effets à court, moyen et long termes des politiques publiques, qui au nom des objectifs internationaux et des représentations socioéconomiques locales, légitiment des actions relevant du développement urbain durable. Nous retrouvons un exemple de ceci dans l'extrait d'entretien de Teresa. Les nouveaux aménagements dans son *barrio* lui permettent d'imaginer une entrée avec garage du côté de l'ancienne *cañada*. Même en étant triste de la disparition de son jardin qui laisse place à une nouvelle rue, elle conçoit désormais la possibilité d'avoir une voiture. Dans le projet de rénovation de sa maison, Teresa reproduit d'ailleurs les codes architecturaux caractéristiques du quartier *Gazcue* en décrivant l'escalier et la porte de garage motorisée.

Ces éléments empiriques et d'autres permettent également de nuancer un regard trop naïf sur la durabilité des *barrios*. Il n'est pas question dans ce manuscrit d'affirmer qu'il existe une conscience implicite et des valeurs écologiques dans les *barrios* à Saint-Domingue parce leur population est issue des exodes ruraux ou parce qu'elle a une attache forte avec la nature[26] (Sletto *et al.*, 2012). Mais, c'est justement en prenant les *influences* en compte que cette affirmation mystificatrice des *barrios* et d'autres sont élucidées. La théorie de Juan Martinez

[25] Nous verrons au long du manuscrit que l'expression « rendre les *barrios* dignes » est souvent utilisée dans les discours des acteurs publics pour justifier les plans et programmes d'interventions urbaines.

[26] Cette hypothèse a été énoncée dans le rapport pour justifier la création de quatre centres de lombricultures dans le *barrio* Los Platanitos. Voir SLETTO B., CLIFTON M., DÁVILA T., DÍAZ O., DIE R., GENOVA J., RIZZO R., ROJAS D., ROSENBARGER B., SERTZEN P., BRIGMON N., 2012, « Los cinco corazones. Desarrollo integral y salud ambiental a través de la lombricultura comunitaria», 3, Santo Domingo, Université de Texas Austin, p.226.

Alier (2014) sur un « écologisme des pauvres » affirmant le caractère pragmatique des valeurs écologies des individus dont l'environnement constitue une ressource vitale (Martinez-Alier, 2014 ; Naoufal, 2016), est ici confrontée aux idéaux socioéconomiques progressistes toujours déterminants tant pour les acteurs publics et privés que pour les habitants des *barrios*. Ceci fait que le lien Homme-Nature dans le contexte des *barrios* est souvent conditionné aux situations, évènements et profits qu'il est possible d'en tirer (Folchi D. 2001). Nous verrons par exemple qu'après les interventions urbaines, ce lien est corrompu. Le jardin de Teresa qui symbolisait en fonction des moments un espace de création d'identité ou de déploiement de stratégies économiques et sociales, devient finalement une réserve foncière et un outil de négociation lui permettant de rénover la façade de sa maison.

Pourtant, réduire les pratiques « destructrices » qui seraient à l'origine de l'insalubrité, la surpopulation et le manque de service est bien l'objectif de ces opérations de requalification des *barrios*. Pour cela, les paramètres de la ville planifiée s'avèrent le modèle de ville idéale, et l'artificialisation des sols[27] devient un exemple de bonne pratique urbaine. Guidées par des idéaux progressistes (Kokoreff, 1991) et limitées par une tradition aménagiste coloniale et partielle, ces opérations urbaines nuisent en réalité à toute possibilité de développement de la durabilité urbain de la ville de Saint-Domingue. En voulant reconfigurer la structure des *barrios*, elles reproduisent les maux de la ville planifiée : la ségrégation, l'homogénéisation, l'artificialisation, entre autres. Or c'est envisagé comme le prix à payer afin de figurer dans le classement des villes développées, compétitives et globales (Carrión, 2016; Gustavo Luis Moré *et al.*, 2008 ; Rancier, s. d.-a ; Sassen, 2004). Un message clair est ainsi envoyé aux habitants des *barrios* : pour être considérés pleinement des citadins, il faut suivre, reproduire et intégrer les codes urbains et architecturaux dominants dictés par les professionnels de la ville, même si cela signifie l'abandon des pratiques écologiques et l'effacement des caractéristiques urbaines durables des *barrios*.

[27] Le terme « artificialisation des sols » fait référence aux processus d'imperméabilisation totale ou partielle du sol. Voir la définition d'artificialisation encyclo-ecolo.com

Le cycle de vie des *barrios* et la structure du texte

Nous constatons que la construction des *barrios* dominicains et leur développement suivent un processus circulaire comprenant trois étapes : l'autoconstruction, l'intervention et la régénération après les opérations urbaines (cf. Fig. 5). Il s'agit d'un cycle de vie[28] qui rend visibles les dynamiques internes et les liens avec les mutations de l'espace urbain (Colombert *et al.*, 2011). C'est aussi un facteur explicatif qui permet de comprendre la répartition des populations dans l'espace urbain (Grafmeyer and Joseph 2004). C'est pourquoi nous étudions les *barrios* à partir de ces trois étapes en pointant les *influences* locales et globales qui inhibent ou potentialisent leur écologie et leur durabilité urbaine. Autrement dit, nous portons une vision dynamique du cycle de vie en tenant compte des séquences d'évènements qui accompagnent le passage d'une étape à une autre (ATEMHA, 2004). L'objectif est de comprendre les interactions entre les différentes phases en accordant une importance particulière à l'interrelation individus - quartier - territoire.

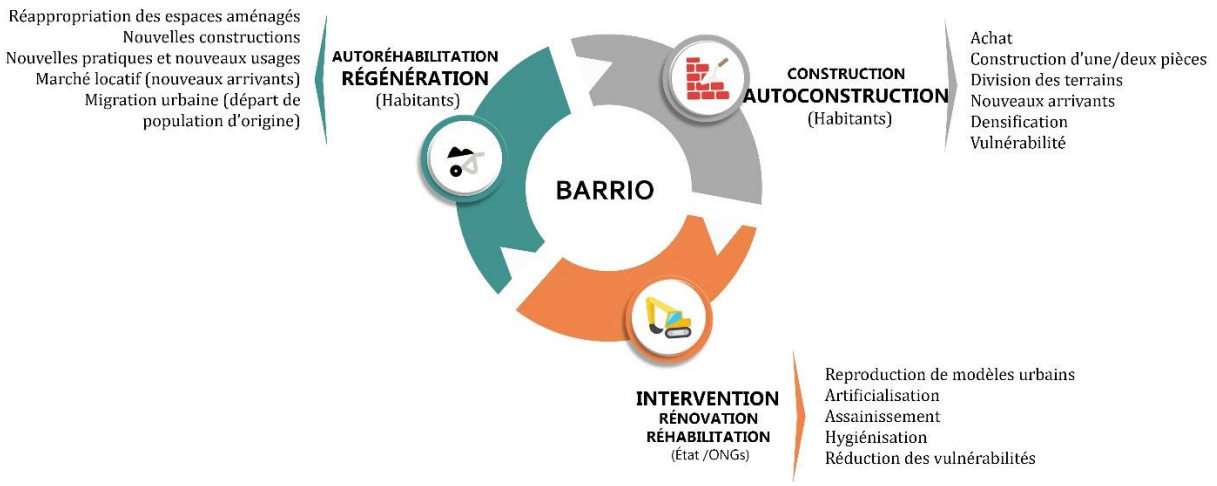
L'autoconstruction commence quand les habitants occupent ou sont introduits dans le *barrio* par le biais d'un marchand de terrains. Les nouveaux arrivants construisent un abri et ensuite, une/deux pièces en fonction des moyens économiques et besoins familiaux (Drummond, 1981). Puis, ils invitent leurs familles et leurs amis à s'y s'installer. En parallèle, certains réalisent des divisions des terrains et construisent des pièces pour la location ou pour le commerce. Le *barrio* se densifie et les vulnérabilités s'accroissent[29]. L'autoconstruction atteint ses limites et l'intervention de l'État s'avère nécessaire aux yeux des habitants eux-mêmes. Pour illustrer cette première étape du cycle de vie des *barrios,* il nous a fallu, au préalable,

[28] Normalement les cycles de vie à l'échelle d'un quartier comprennent quatre phases : (1) Sa construction qui implique l'extraction des matières premières, production et transport des matériaux. (2) Son utilisation mesurable à partir de la consommation d'eau, l'utilisation des espaces publics, etc. (3) Sa rénovation afin d'améliorer les infrastructures et structures urbaines. (4) Sa démolition et les systèmes de traitement des déchets. Dans les *barrios*, les phases construction et utilisation deviennent une seule phase et la phase démolition devient la phase de réappropriation ou de régénération. Voir COLOMBERT M., DE CHASTENET C., DIAB Y., GOBIN C., HERFRAY G., JARRIN T., PEUPORTIER B., TARDIEU C., TROCMÉ M., 2011, « Analyse de cycle de vie à l'échelle du quartier : un outil d'aide à la décision ? », *EUE Environnement Urbain*. [en ligne] http://journals.openedition.org/eue/690

[29] Dans le cas du *barrio El Libertador*, la présence d'une *cañada* générait des risques d'inondation et les catastrophes naturelles augmentaient les vulnérabilités des populations sur place.

comprendre le contexte historique et les raisons du développement des *barrios* dans la ville de Saint-Domingue (chapitre I). La définition et la description de quatre *barrios* étudiés ainsi que la méthodologie d'enquête pour la vérification des hypothèses sont ensuite exposées (chapitre II).

Figure 5 : Cycle de vie du *barrio*.



Réalisation et conception : DSV, 2018.

Nous profitons de cette première étape d'autoconstruction pour montrer les aspects écologiques et les caractéristiques de durabilité des *barrios*. Considérés comme un écosystème autoconstruit où se conjuguent des moments d'équilibre et de dynamisme, l'objectif est premièrement d'identifier les pratiques — selon l'approche de Robert Park (1939) — qui recréent un ordre moral à partir des *folkways* : les habitudes, les traditions, les passions, les goûts et les intérêts (Lannoy 2004). Il s'agit aussi de saisir en parallèle la traduction de ces pratiques dans un modèle spatial qui relève à la fois de la créativité et de la débrouillardise, en permettant la construction des espaces privés, publics et intermédiaires (chapitre III). Deuxièmement, les *barrios* sont confrontés aux caractéristiques de durabilité urbaine à travers trois catégories d'indicateurs : (1) les compétences habitantes (l'adaptation et les écogestes), (2)

la structure urbaine (la complexité et la compacité) et (3) l'exercice citoyen (l'appropriation et la participation) (chapitre IV). Ces indicateurs correspondent à une sélection des variables des différents modèles d'évaluation durable de quartiers (Castillo Féliz, 2013 ; Grafmeyer & Authier, 2015 ; Nacif, 2016 ; Orduña Gañán, 2016 ; Rogers, 1998 ; Ruedas *et al.*, 2012 ; Saheb, 2008 ; Simón Rojo & Hernández Aja, 2011) (cf. Annexe 2). Finalement, les limites d'un modèle urbain durable fondé sur la conception spéciale du *barrio* sont signalées, notamment les problèmes de pauvreté et d'insalubrité qui sont à l'origine des programmes d'intervention dans ces quartiers.

Débute alors la deuxième étape du cycle de vie des *barrios* quand l'État intervient avec un temps politique restreint et des objectifs budgétaires fixes. Les projets reproduisent le modèle urbain de la ville *à l'américaine*[30] où la conception de l'espace urbain se limite à la construction des infrastructures et réseaux. Ici la logique est de promouvoir la transformation radicale de l'espace *barrio*, dans l'optique de permettre son développement. Nous analysons par conséquent les *remèdes* dominants et alternatifs définis par les utopies urbaines et les injonctions internationales telles que la modernisation, la réhabilitation intégrée, ou encore la construction sociale de l'habitat. Il s'agit d'illustrer comment les imaginaires et les idéaux de la ville sont transformés localement en action urbaine (chapitre V). Nous verrons que ces remèdes importés sont employés directement sur les territoires sans questionnements sur leurs potentielles répercussions sociales et culturelles. Les solutions et objectifs globaux de développement souvent imposés par des organisations internationales comme l'ONU et le FMI manquent de contextualisation et sont incapables de faire face à l'hétérogénéité de situations et de conditions présentes dans les *barrios*.

La troisième étape correspond à la régénération des *barrios* à la suite des opérations de réhabilitation ou de rénovation des *barrios.* À cet égard, nous constatons deux types de manifestations : (1) les habitants sur place se réapproprient des aménagements en réalisant des travaux de rénovation tels que la réhabilitation de façade, la construction d'une nouvelle pièce, un nouvel appartement ou un local commercial. Ils aménagent aussi des jardins privés ou de

[30] C'est un modèle d'extension type « tache d'huile », polycentrique, éloigné de la réalité urbaine dominicaine. A ce sujet voir l'article de VICTORIANO A., 2006, « Memoria y espacio en Santo Domingo ».

nouvelles clôtures. (2) D'autres construisent de nouvelles maisons dans les espaces libérés[31]. Certaines familles délogées retournent dans l'ancien *barrio* (réaménagé ou pas) pour y reconstruire leurs maisons. Dans d'autres cas, ils revendent ou sous-louent l'appartement qui leur a été assigné par l'État pour acheter un terrain et construire une maison dans un *barrio* périphérique.

Cette dernière étape du cycle de vie confirme l'intérêt d'explorer les conséquences des opérations urbaines dans l'écologie et la durabilité urbaine des *barrios.* Il s'agit de décrire comment les opérations se matérialisent et deviennent des *influences* en modifiant les représentations sociales, les réappropriations des espaces urbains et le développement de la ville durable dominicaine (chapitre VI). Présentée ici comme la dernière partie du manuscrit, cette étape est en réalité un recommencement de l'habitat *barrio,* qui sous *influence* continue à recréer perpétuellement des processus de construction de l'urbain (Morel et Villaman, 1996). En permettant sa régénération, ces interventions agissent ainsi comme des *influences* et provoquent à nouveau le démarrage du cycle de vie des *barrios*.

[31] Les espaces libérés dans la première étape du projet *Guajimía*, ont été à nouveau occupés par des maisons. Il y a même eu des altercations entre voisins qui se disputaient les bouts de terrains laissés libres.

PREMIÈRE PARTIE

AU-DELÀ DE L'HISTOIRE RACONTÉE, SAINT-DOMINGUE ET SES *BARRIOS*

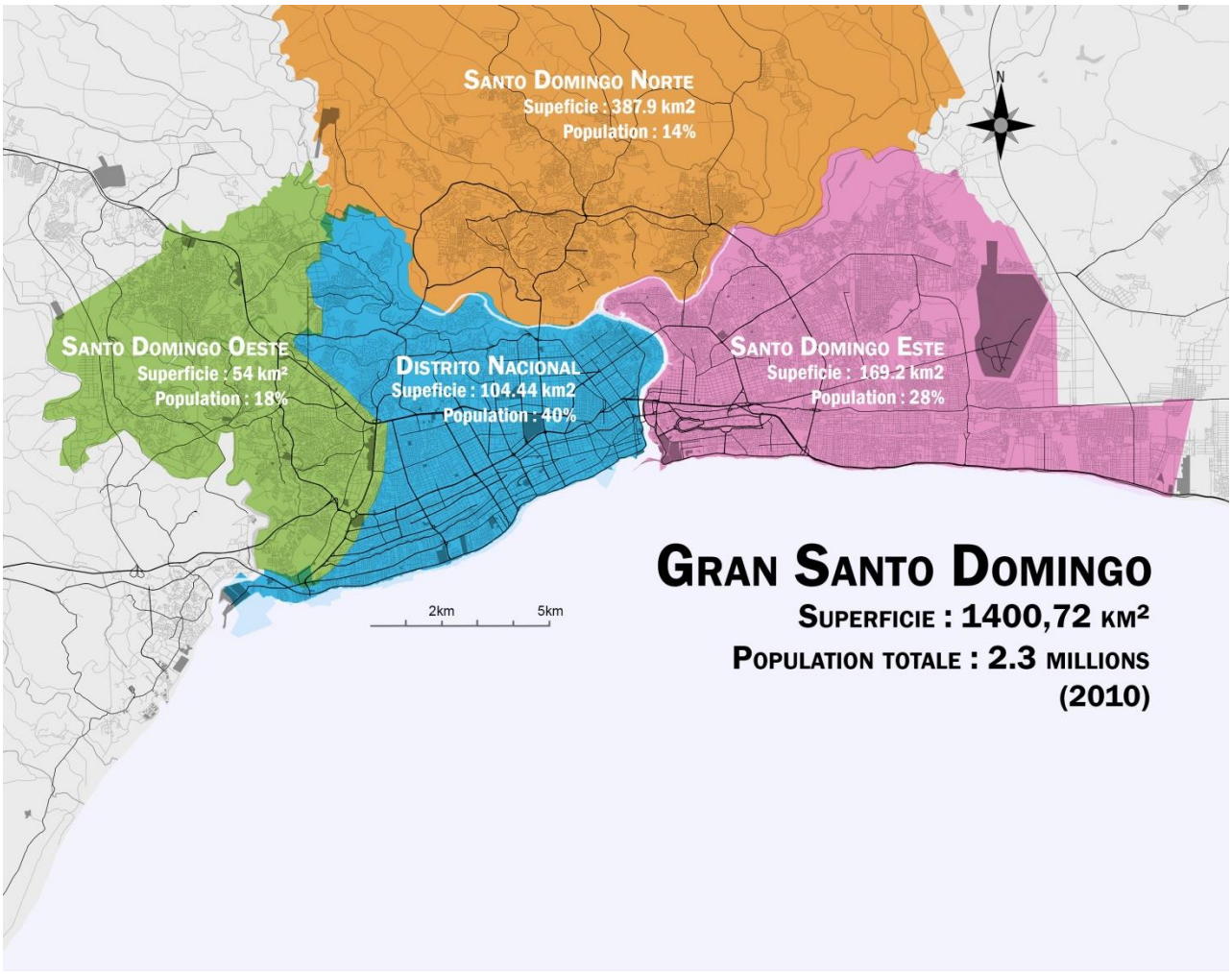
Saint-Domingue est la capitale de la République Dominicaine. Elle a été fondée en 1496, par Bartolomeo Colomb (Frère de Christophe Colomb) dans la partie orientale de la rivière Ozama. Connue à l'époque sur le nom de « la nouvelle Isabela », elle a été pour plus d'un demi-siècle la capitale des Indes Occidentales et s'est développée autour de la première cathédrale du Nouveau Monde. La construction de cette ville a symbolisé le début d'un nouveau modèle de société (Fidèle, Regueillet et Cordette, 2010), inspirée des modèles théoriques de la Renaissance, des anciennes traditions romaines (Vitruve) et des principes de la ville idéale chrétienne (Gutiérrez, 2002).

Considérée une ville mégapole, une « capitale macrocéphalique » (Chantada, 1998 ; CONAU, 2007), Saint-Domingue est la capitale économique et commerciale de la République Dominicaine et devient en 2001 *El Gran Santo Domingo*[32] (cf. Fig. 6). Elle concentre la plupart de réseaux routiers et c'est la seule ville dominicaine qui compte deux lignes de métro. Son extension territoriale est passée de 2 km² pendant l'époque coloniale à 1400 km² aujourd'hui. En 2010, la population métropolitaine excédait les 2,3 millions d'habitants pour 9,4 millions d'habitants sur le territoire national. Selon les projections de l'office national de statistiques, la ville devrait atteindre le 3 millions d'habitants aux alentours de l'année 2020 (ONE, 2016).

Nous verrons dans cette première partie du manuscrit que l'évolution de la ville de Saint-Domingue est due en grande partie à la présence historique des *barrios* sur le territoire. Nous présentons ici également les quatre *barrios* étudiés et la méthodologie d'enquête employée.

[32] D'après la loi 163-01 qui crée la région de *Santo Domingo.* Cette loi redessine les limites de la ville en incluant les municipalités du *Distrito national, Santo Domingo Oeste, Santo Domingo Norte et Santo Domingo Este.*

Figure 6 : Division actuelle territoriale du *Gran Santo Domingo*.



Source de carte : Loi No. 163-01. Source des données : ONE, 2010. Mise en page : DSV, 2016.

CHAPITRE I

LE RÔLE DE *BARRIOS* DANS LA CONSTRUCTION DE LA VILLE DE SAINT-DOMINGUE

Ceux qui racontent l'histoire de la ville de Saint-Domingue entretiennent encore l'idée que les *barrios* sont des maladies urbaines (Moré & Dominguez Rodriguez, 2013 ; Pérez, 2013 ; Pérez Montás, 1998). Pour eux, les différents gouvernements et opérations urbaines ne sont pas parvenus correctement à les faire disparaître. En effet, chaque grande période de construction et reconstruction urbaine a généré de nouveaux *barrios*. La ville coloniale a donné naissance aux *barrios San Lorenzo de Los Minas et San Carlos*. La ville moderne sous la dictature a créé des espaces interstitiels qui ont accueilli les *barrios Los Praditos, La Yuca, La Puya, Enriquillo, El Manguito*, etc. La ville à l'américaine, quant à elle, a généré la prolifération des *barrios* en périphérie tels que le *barrio La Esperanza, Barrio Pedro Brand, Barrio Nuevo, El Majagual, Borojol*, entre autres. Ainsi, revenir sur l'histoire de la ville de Saint-Domingue permet de comprendre à quel point les *barrios* sont ancrés dans le territoire et combien leurs habitants participent à la configuration de la ville à travers notamment leurs pratiques autoconstructives et leurs mobilités résidentielles (forcées ou volontaires).

Nous retraçons ici brièvement cette histoire à partir de quatre grandes périodes historiques : la colonisation espagnole (1492-1821), la première occupation américaine et la dictature de Rafael Leónidas Trujillo (1916-1961), les gouvernements de Joaquin Balaguer (1960-1996) et la période contemporaine de 1996 à 2015. Avec ce découpage historico-textuel, nous cherchons à restituer le rôle joué par les *barrios* dans le développement et l'évolution de la trame urbaine dominicaine.

1.1. La ville coloniale et les premiers *barrios*

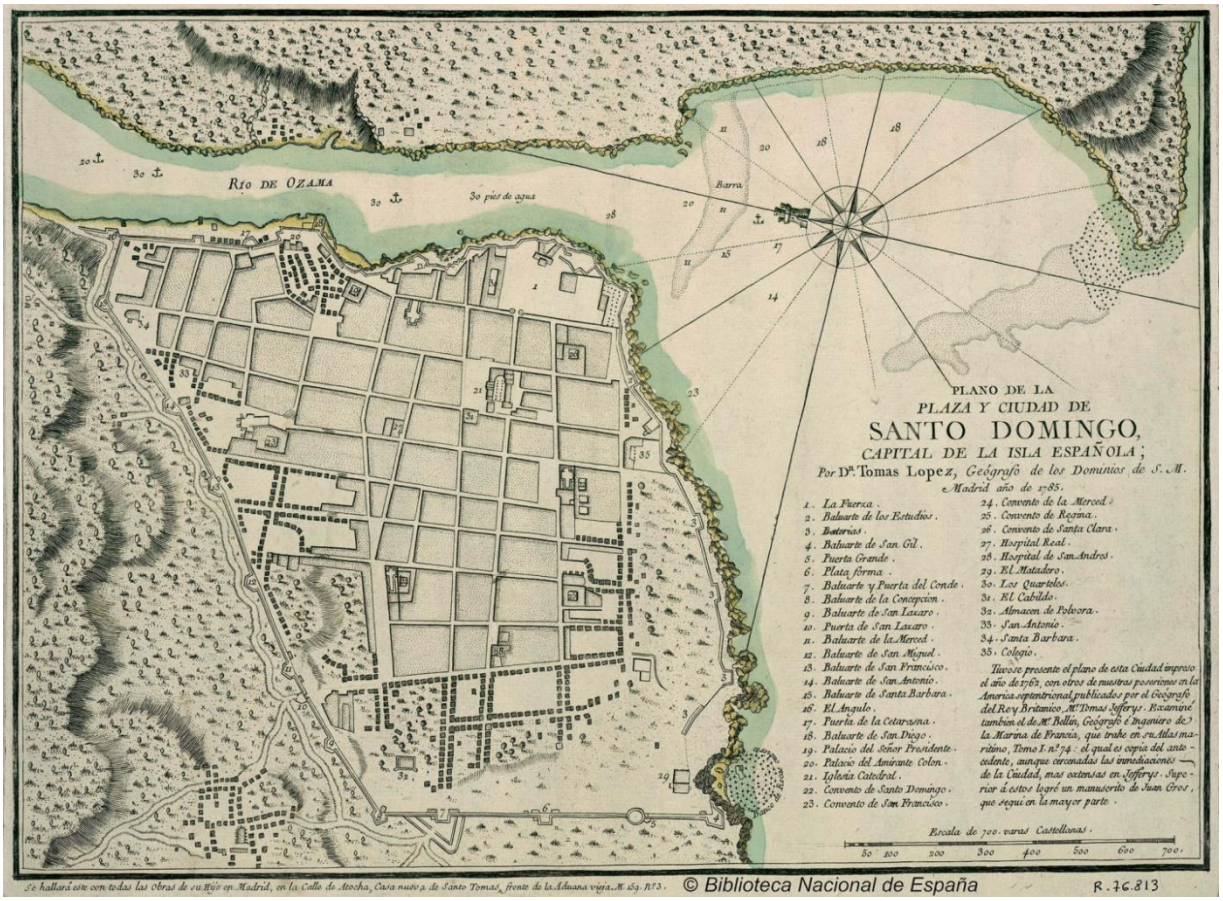
La nouvelle Isabela, première ville du Nouveau Monde a été imaginé par Nicolas d'Ovando, gouverneur de l'Hispaniola entre 1502 et 1509 (cf. Fig. 7). Inspiré des utopies urbaines de la Renaissance, il propose un tracé géométrique autour d'une place et une cathédrale. Il emploie une logique ordinatrice qui cherche à effacer les références locales, notamment les établissements précoloniaux *Taïnos*[33] considérés très primitifs aux yeux des colonisateurs. Contrairement aux tissus urbains développés dans la péninsule ibérique où les noyaux générateurs (église, marché, place, château) déterminaient la croissance des villes, Saint-Domingue se caractérise plutôt pour sa construction *ex nihilo*, expérimentale et partielle. Elle permet plus tard de définir de meilleurs critères organisationnels, opérationnels et esthétiques des autres colonies espagnoles dans le continent américain.

Imaginée comme une ville d'éclectismes architecturaux et un laboratoire de théories urbaines, cette ville des expatriés espagnols accueille dans un premier temps les influences constructives musulmanes, juives et chrétiennes qui lui donnent sa « splendeur »[34]. La création des conseils municipaux avec leurs compétences juridiques, politiques et administratives permet aussi son ordonnancement et la délégation de l'autorité royale (Fidèle, Regueillet et Cordette, 2010). Cependant, à la fin du 17^{e} siècle, une pauvreté générale menace les familles résidentes de l'île qui voient diminuer leurs aides économiques venant de la couronne espagnole. À cela se joignent les pillages des pirates anglais et les tensions politiques entre les rois français et espagnols qui provoquent un dérèglement administratif ainsi que la migration massive des familles vers d'autres colonies.

[33] Les *Tainos* sont l'ethnie amérindienne d'origine *Arawaks* qui se trouvait sur l'ile de l'Hispaniola à l'arrivée des colonisateurs espagnols.

[34] Plusieurs chroniques de voyageurs témoignent la qualité urbaine de la nouvelle Isabella : « ses rues sont beaucoup plus droites et plus plates que celles de Barcelona » (Oviedo), « des édifices très importants, la ville est très belle » (Echegoian), « les maisons sont très belles à deux étages, de style simple et uniforme » (Saint-Méry). Voir PÉREZ MONTÁS E., 1998, *La ciudad del Ozama: 500 años de historia urbana*, BPR Publishers, 550 p.

Figure 7. Carte de la Ville coloniale en 1785.



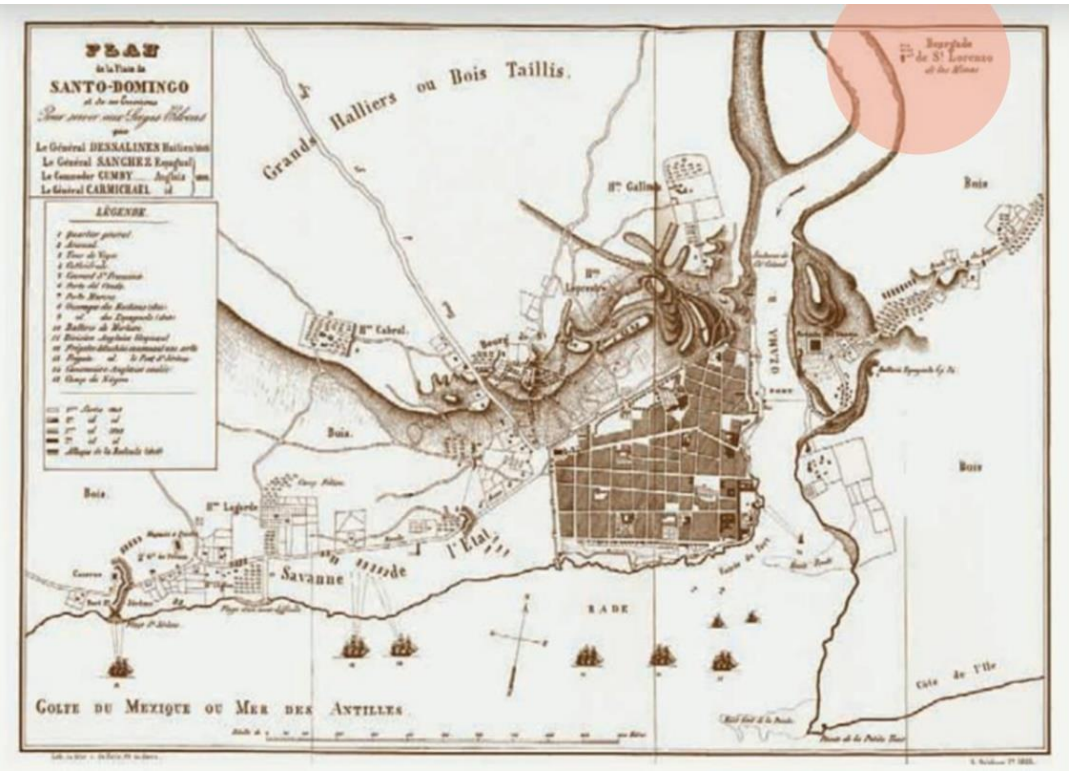
Source : Santo Domingo (República Dominicana). Planos de población. — 1785 http://www.bne.es

S'il faut revenir loin en arrière jusqu'à la construction de la ville coloniale, c'est parce que nous y retrouvons l'origine des *barrios.* À la suite de ces évènements apparaissent les premières manifestations de précarité et marginalité urbaine à Saint-Domingue. Dans les cartographies faites par Tomàs Lopez (1785), il décrit la dégradation de la ville coloniale (Pérez Montás, 1998). D'autres récits de l'époque confirment également l'abandon des infrastructures, des maisons et l'émergence de nouveaux quartiers autour des murs (Hazard, 1873). Il s'agit des premiers *barrios* à Saint-Domingue connus à l'époque comme « le village de *San Lorenzo de Los Minas* » et « la commune de *San Carlos* » (Alemar, 1980; Pérez Montás, 1998). Par la suite, d'autres parcelles sont également occupées laissant apparaître d'autres *barrios* tels que *Jobo Bonito, El Embudo, La Noria, El Naranjito* (Santana, 2004).

1.1.1. Le village de *Los Minas*

San Lorenzo de Los minas est le Premier établissement urbain informel dans la partie orientale de la ville de Saint-Domingue (cf. Fig. 8). D'après les récits de Moreau de Saint-Mery (1750), à la fin du 18e siècle, ce village comptait une population de 30 habitants, la plupart des esclaves fugitifs de la partie française de l'île (Pérez Montás, 1998). Dédiés à la production agricole et au nettoyage des champs agricoles, les habitants du village s'étaient organisé auteur d'un espace central boisé avec une disposition circulaire de maisons. Plus tard, dans les années 50, les récits d'Ignacio Martinez témoignent d'une augmentation de la population d'environ 250 habitants ainsi que du développement organique de la trame urbaine du quartier (Fermin Caamaño, 2009).

Figure 8. Carte de la ville de Saint-Domingue en 1846



Localisation du village *San Lorenzo de Los Minas* (en rose). Source : CHECO J.C., 2008, *Imágenes insulares: cartografía histórica dominicana*, Banco Popular Dominicano, 418 p.

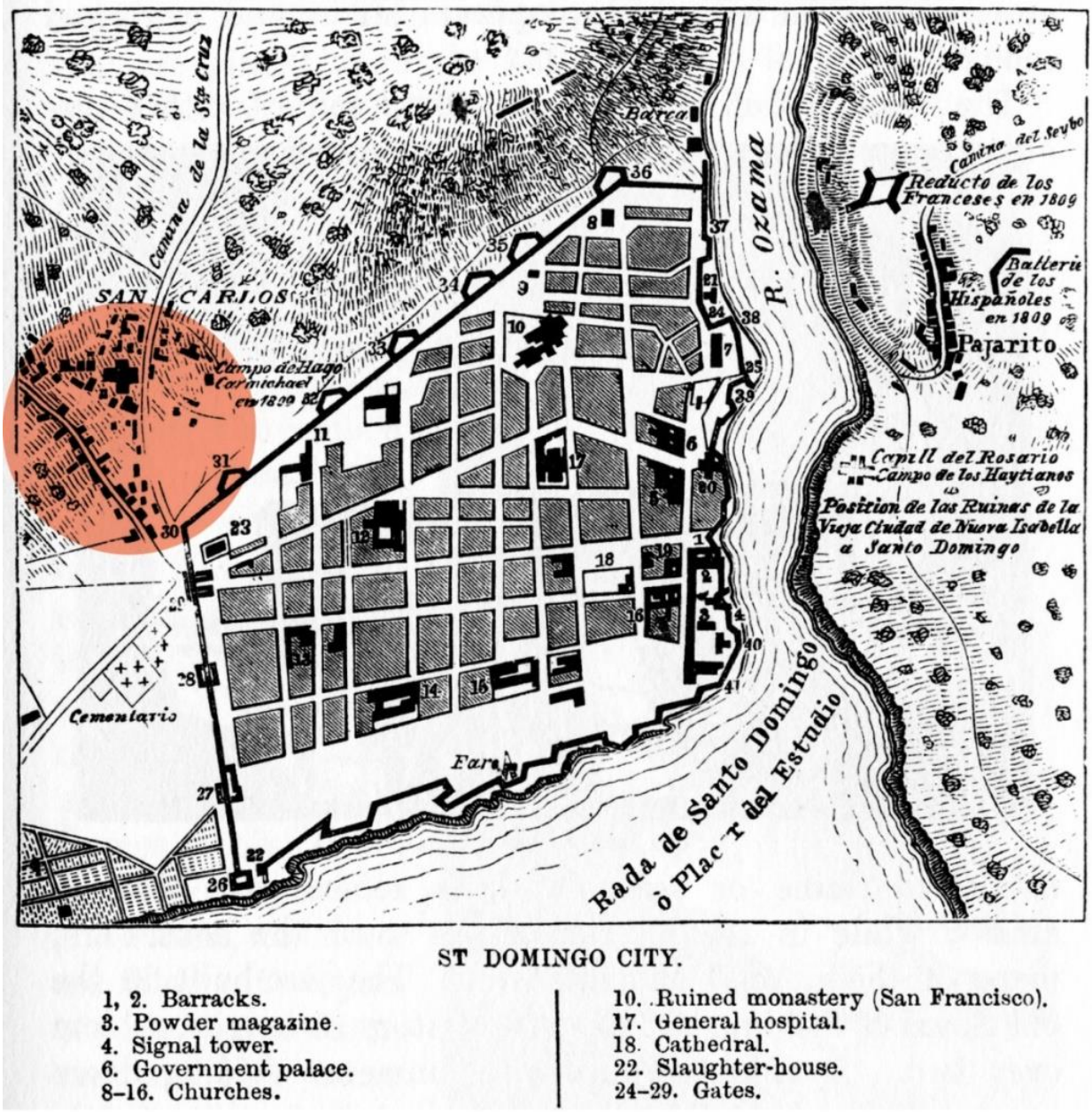
Établissement humain souvent oublié dans la plupart des cartes, les habitants du *barrio San Lorenzo de Los Minas* ont été expulsés de la ville à deux occasions entre les 18e et 20e siècles. La première fois, en 1792, quand l'archevêque Carvajal y Rivera demande l'autorisation du roi espagnol pour démolir le village. Ces actions provoquent la migration d'une partie des familles vers des zones plus éloignées, occupant ainsi les terrains des actuels *barrios* dans les secteurs de *sabana perdida, villa mella; tamarindo*. En 1876, la construction d'une raffinerie de sucre attire à nouveau une population ouvrière qui s'installe dans le *barrio* de *Villa Duarte* au sud de *San Lorenzo de los Minas*. La deuxième expulsion a eu lieu avec l'arrivée au pouvoir du dictateur Trujillo.

1.1.2. La commune de *San Carlos*

Dans les récits de Saint-Méri (1750), la commune de *San Carlos,* deuxieme établissement informel, est décrite comme un « petit village formé de rues coupées en angles droits dans le sens des quatre points cardinaux » (Pérez Montás, 1998). En 1740, cette commune était considérée comme une municipalité indépendante appartenant à la section de *Gala*. Elle comptait une population de 882 habitants dédiés à l'agriculture et l'élevage, en général des familles venant des îles Canaries et dotées d'une bonne réputation par leur religion et leur mode de vie. À la fin du 18e siècle, les limites géographiques de la commune de *San Carlos* s'étendent 4 kilomètres au nord de la ville et se développent autour d'une disposition en damier (cf. Fig. 9). À la moitié du 20e siècle, *San Carlos* devient la zone industrielle agricole la plus importante du pays générant la première grande vague d'exode rural, ainsi que l'apparition des *barrios* ouvriers tels que *villa consuelo*, *villa agricola* et *ensanche Luperon* (Lozano, Duarte et Reyes, 1997).

En 1838, lors de l'occupation haïtienne, s'installe dans le *barrio San Carlos* le siège central du mouvement secret la *trinitaria* qui a organisé et proclamé l'indépendance dominicaine en 1844. Voulant à nouveau la protection espagnole, les descendants de migrants canariens se sont opposés aux nouvelles dispositions du gouvernement haïtien, notamment l'abolition de l'esclavage et la participation égalitaire des blancs, des noirs et des mulâtres dans les conseils municipaux.

Figure 9. Carte localisation de la commune *San Carlos* (en rose).



Source : HAZARD S., 1873, *Santo Domingo : past and present, with a glance at Hayti*, New York : Harper & Brothers, 648 p.

Le *barrio de San Carlos* a été transformé à plusieurs reprises. Entre 1882 et 1899, ses rues ont été connectées avec la ville coloniale et les voies carrossables ont été améliorées par les gouvernements successifs d'Ulises Heureaux (1882-1899), Rafael Leonidad Trujillo (1930-1960) et Joaquin Balaguer (1960-1996). Susan de Forets Days (1898) décrit dans son récit de voyage un système de transport tiré par des mules qui assurait la connexion entre la vieille ville et le *Barrio*, Otto Schoenrich (1918) décrit aussi un puits d'eau publique qui alimentait la communauté (Pérez Montás, 1998).

1.2. La ville sur commande[35], le privilège de vivre dans la capitale (1916-1961)

Le XX[e] siècle représente, pour la ville de Saint-Domingue, une période de stagnation en ce qui concerne le développement urbain. L'instabilité politique et économique suite au meurtre du président Ramon Caceres en 1911 et la dette extérieure provoquent une fracture sociale. Le pays est divisé en deux groupes : ceux partisans d'une nouvelle annexion de l'Espagne afin de garantir certaine stabilité et protection au pays, et les nationalistes défendant la souveraineté de la République Dominicaine. De cette division naît une guerre civile qui durera pendant six ans. Il s'agit d'un conflit armé à l'origine de la première occupation nord-américaine (1916-1924)[36].

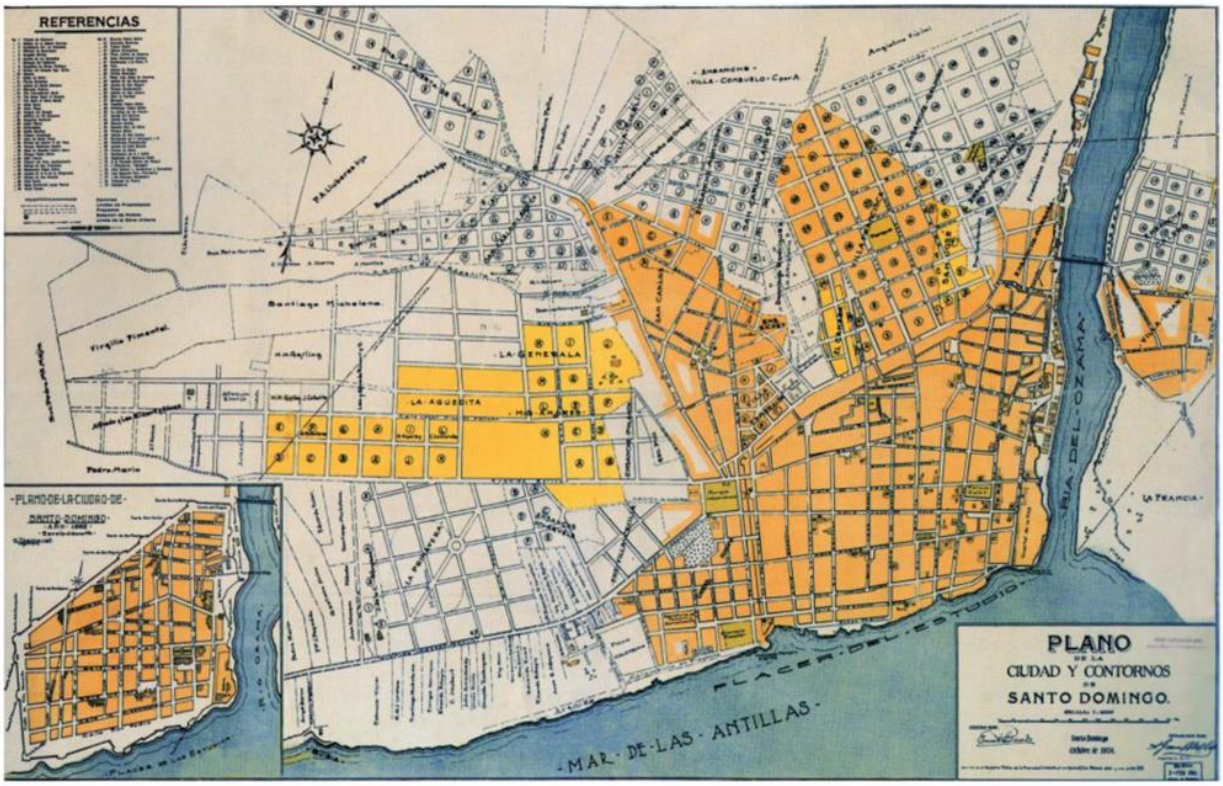
1.2.1. Saint-Domingue à l'américaine

La première occupation nord-américaine se caractérise par un processus de régulation des biens immobiliers. À l'aide du système *Torrens*, les Nord-Américains construisent un plan cadastral et enregistrent les titres des propriétés des habitants occupants des terres en périphérique de la ville (cf. Fig. 10). Pour ce faire, deux institutions ont été créées : le registre des titres et la direction des mesures cadastrale, elles constituent la première instance pour la création de la juridiction immobilière, attachée aujourd'hui à la Cour suprême de justice (Balasse, 2008).

[35] « L'évolution territoriale et sociale d'une cité liée à l'autorité, avec ses valeurs domestiques de paternalisme, de force et de confiance endogène, s'ancre d'ores et déjà dans les institutions, les us et les coutumes du pays… Caracas effectue ainsi son passage de *pueblo* à ville et de ville à métropole dans un contexte marqué par l'idée selon laquelle, la cité moderne peut aussi se faire sur commande ». Voir GARCÍA SÁNCHEZ P.J., 2010, « Caracas : (habiter la) ville « fragilisée », (se rendre compétent dans la) cité vulnérable », dans *Villes internationales. Entre tensions et réactions des habitants*, La Découverte.

[36] Il y a eu deux occupations américaines en République Dominicaine. La première de 1916 à 1924 et la deuxième de 1965 à 1966.

Figure 10. Carte de Saint-Domingue réalisée par Ernesto Paradas en 1924.



Source : CHECO J.C., 2008, *Imágenes insulares: cartografía histórica dominicana*, Banco Popular Dominicano, 418 p.

En terme architectural, cette période se caractérise par l'adoption des styles californien et anglais qui influencent la conception architecturale à l'ouest de capitale où se sont implantées les classes moyennes hautes. La croissance verticale de la ville est pour la première fois privilégiée à l'aide des nouveaux matériaux (le béton et l'acier) et des nouvelles techniques de construction qui permettent la surélévation sur pilotis et l'imbrication de volumes. Les Nord-Américains introduisent aussi l'architecture néo-classique et les constructions dans des terrains de grandes dimensions. Ces constructions resteront cependant très marginales, puisqu'en 1920, plus de 80 % de la population urbaine[37] habitaient encore dans des conditions dites « rustiques » (Gómez, 1980).

[37] À cette époque la République Dominicaine comptait une population de 900000 habitants.

> « Ces agriculteurs ont des habits très primitif, vivent dans des bâtiments rustiques créoles en bois, couverts de feuilles de palmier, composés de deux travées qui sont aussi meubles rustiquement […] habitat rudimentaire : généralement avec une chambre et un salon » (Gómez, 1980, p. 44).

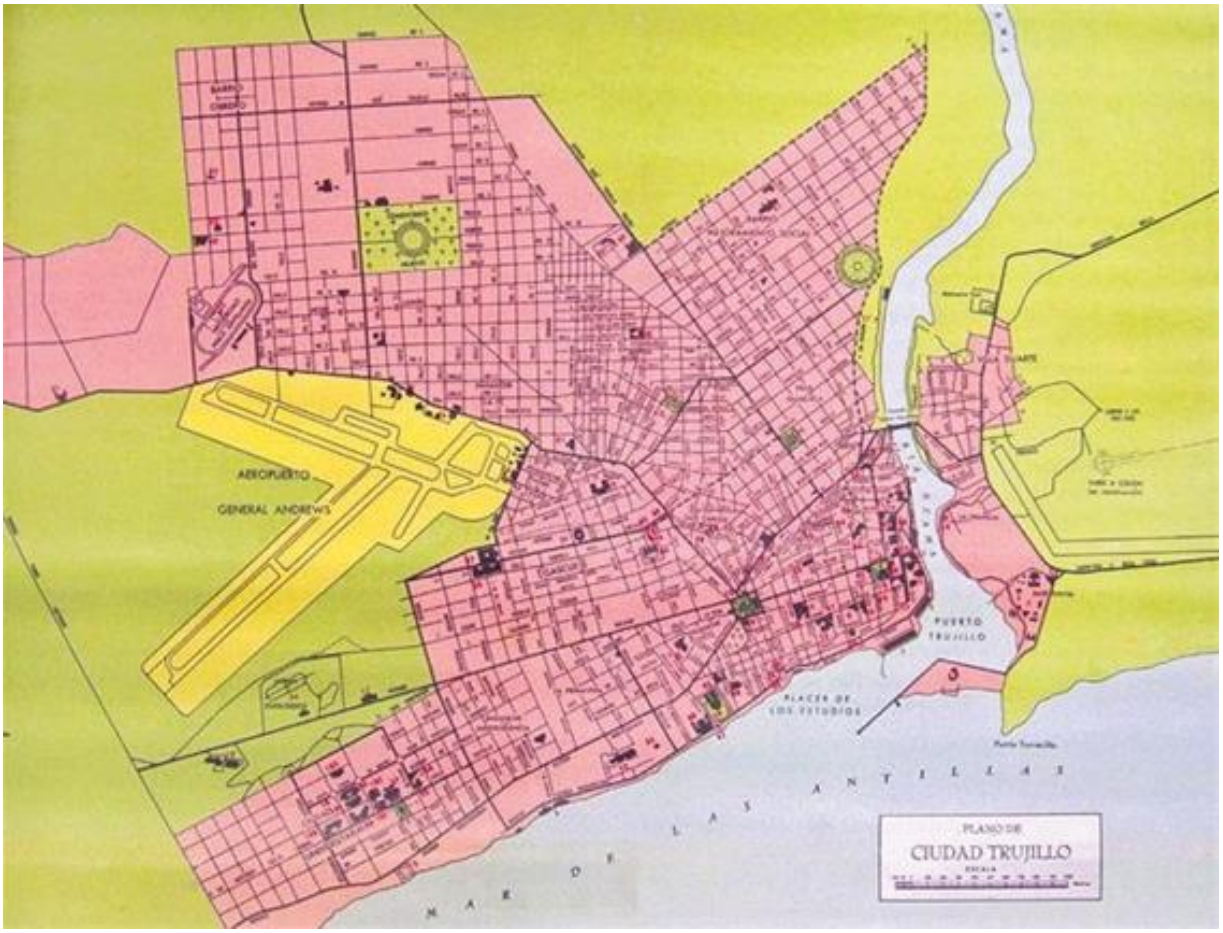
Si cette occupation nord-américaine n'a pas eu une incidence directe sur l'émergence de nouveaux *barrios*, ses influences en termes d'architecture et d'urbanisme ont marqué profondément l'imaginaire dominicain. En effet, l'idealtype de la ville à l'americaine s´oppose aux modes de construction dans *barrios*, sourtout quand ils ne répondent pas aux critères prédéfinis de planification urbaine.

1.2.2. De *Santo Domingo* à *Ciudad Trujillo*

En 1930, peu après le début de la dictature de Rafael Leonidas Trujillo, la ville de Saint-Domingue est quasiment détruite par l'ouragan San Zenon. Les dégâts sont estimés à 50 millions de dollars, 2000 personnes sont mortes et 8000 personnes sont blessées[38]. Face à cette catastrophe, un plan massif de reconstruction urbaine est mis en place par le dictateur qui en profite pour dessiner une ville à son image (cf. Fig. 11). En combinant le style moderne et néoclassique avec la monumentalité et l'iconographie, il construit des parcs, des hôtels et de nouvelles infrastructures. Or, ces opérations cherchaient en réalité à dissimuler la précarité des *barrios* et l'oppression politique et sociale des habitants (Chantada, 1998; Pérez Montás, 1998).

[38] Voir *Edward N., Jose Fernandez-Partagas; Jack Beven (1997).* "The Deadliest Atlantic Tropical Cyclones, 1492-1996". NOAA. *[en ligne]* https://www.nhc.noaa.gov/pastdeadly.shtml

Figure 11. Carte de la Ciudad Trujillo, 1957.



Source : CHECO J.C., 2008, *Imágenes insulares: cartografía histórica dominicana*, Banco Popular Dominicano, 418 p.

La conception d'une ville que pour les élites, héritée de la première occupation nord-américaine prend ici son véritable essor. Les espaces récréatifs sont destinés à quelques privilégiés, notamment la famille et les amis du dictateur. Le tracé des voies répond à leurs intérêts et goûts personnels, comme l'illustre la célèbre phrase du dictateur *«Je n'aime pas les courbes»* qui oblige alors la prolongation du damier colonial imposé d'abord par les lois des Indes[39] (Kubler, 1957) et puis représentatif du modèle urbain de la *ciudad Trujillo*.

[39] Les lois des Indes étaient l'ensemble de règlements et de décrets émis par la Couronne espagnole lors de la découverte des Amériques. La ville coloniale dominicaine a été en particulier régie par les dispositions légales accordées à Christophe Colomb dans les capitulations de Santa Fe. Signées en 1492, elles lui attribuaient le titre de vice-roi et gouverneur général. En termes d'urbanisme, cela a signifié une organisation territoriale *colombina* dont la

Souvent décrite comme une période de modernisation et transformation urbaine, l'ère de Trujillo se caractérise par la concentration foncière (Alemar, 1980; Genao Núñez, 2018; Gómez, 1980). En 30 ans, Saint-Domingue est devenue une propriété privée dont l'accès était restreint, seules les personnes autorisées par le dictateur pouvaient y habiter ou la visiter. En 1953, le décret N^{O} 7533 relatif à la migration rurale urbaine établit que toute personne venant d'autres régions du pays devait être munie d'une autorisation spéciale du pouvoir exécutif (Chantada, 1996). La *ciudad Trujillo* reste donc une ville peu étalée[40]. Le projet de développement urbain *« Plano de la ciudad de trujillo y sus futuras urbanizaciones »*[41] proposé par le régime en 1938 s'est limité aux zones déjà occupées (cf. Fig. 12). Les habitants des *barrios* tels que *Galindo*, *La Feria, La Aguedita,* entre autres, ont été expulsés vers la périphérie de la ville pour libérer les terrains constructibles. À leur place, des logements pour les ouvriers de la filière BTP, la filière industrie et les militaires ont été construits générant ainsi le *Barrio Mejoramiento Social* (1940), le *Barrio Obrero* (1944) et le *Barrio Maria Auxiliadora* (1945). Ces *barrios* localisés au nord de la ville coloniale comprenaient une architecture moderne, en béton, standard et bon marché :

> « Les premiers logements de la *Ciudad Trujillo* étaient composés de 60 maisons de 65 m², avec des murs en pierre de 30 cm d'épaisseur, également en briques creuses et renforcée par un toit en béton, enduit de ciment. La distribution comprenait plusieurs divisions pour un salon, deux chambres, une cuisine, une salle de bains avec douche, w.c. et lavabo. Le prix : 2000 dollars par unité. Un autre ensemble de logements d'habitations étaient de plus petite taille; 45 m², avec des parois plus minces; 13 cm d'épaisseur. Le prix : 1100 dollars par unité ». (Pérez Montás, 1998, p.284).

ville était le centre des opérations extractiviste et où se déployait le monopole commercial entre le colonisateur et la Couronne espagnole.

[40] Entre 1930 et 1960 la ville de Saint-Domingue *s'étendait sur 25 km² environ et se développait à partir de cinq axes de voiries principales : Deux transversales, Av. Maximo Gomez et Av. Abraham Lincoln (Est-Ouest) et Trois longitudinales, av. Bolivar, Av. Independencia, et av. George Washington (Sud-Nord).*

[41] Aussi connu comme le « *Plan Vargas Mera &. Solov* ».

Figure 12. Plan de rénovation urbaine de la *Ciudad Trujillo* réalisé par les architectes Vargas Mera et Solov, 1938.

Source : CHECO J.C., 2008, *Imágenes insulares: cartografía histórica dominicana*, Banco Popular Dominicano, 418 p.

Malgré les efforts pour garder les limites de la capitale, à la fin de la dictature, la concentration foncière explose et les grands terrains autour de la capitale sont occupés. Pour Eugenio Perez Montas (1998), c'est le processus d'industrialisation et les inégalités entre la vie en ville et la vie de la campagne qui ont favorisé la propagation d'une nouvelle « ceinture de précarité urbaine » (Pérez Montás, 1998). D'autres considèrent que les expulsions forcées du dictateur combinées à la dégradation des conditions socio-économiques et politiques nationales ont participé fortement à la densification progressive des *barrios* tels que *Gualey*, *La Ciénaga y Guachupita* (Lozano, Duarte et Reyes, 1997). En définitive, l'ensemble de restructurations urbaines serait à l'origine de la polarisation sociospatiale de la ville faisant qu'en 1950, les classes

pauvres habitent majoritairement au nord pendant que les populations aisées occupaient la partie ouest de la ville (Lozano, Duarte et Reyes, 1997).

1.3. Les *barrios* sur commande (1960-1996)

Entre 1960 et 1980, Saint-Domingue s'accroît de 600000 habitants à un 1 million d'habitants. 80 % de la population urbaine s'installe dans les *barrios Espaillat, Simon Bolivar, La Zursa, La Cuarenta, Cristo Rey, El Caliche, Hoyo de Chulin, La Chivera, Los Mamayes, La Agustina et La Puya* (Faxas, 2005 ; Lozano *et al.*, 1997). Il s'agit d'après Eugenio Perez Montas (1998) d'une « ville marginale[42] » qui s'étend exponentiellement sans contrôle et qui empêche le développement d'un urbanisme moderne. Pour faire face, le leader politique de l'époque Joaquin Balaguer propose une politique publique basée sur les grands travaux d'aménagement, de restructuration des *barrios* et la construction des logements sociaux.

Mais, pour comprendre la logique interventionniste de Joaquin Balaguer, il faut d'abord se rappeler du mouvement *24 Abril.* Il s'agit de manifestations contre le coup d'État contre Juan Bosch, premier président élu démocratiquement à la fin de la dictature. Ce mouvement avait généré des affrontements entre militaires et civils entrainant ainsi la deuxième occupation militaire nord-américaine en 1965[43]. Dirigés par l'ex-militaire Francisco Camaño, les militants du mouvement *24 Abril* étaient en général des habitants des *barrios.* Leur connaissance du territoire, les petits passages, les ruelles et les cachettes ainsi que l'organisation du voisinage[44] en petits commandos,[45] leur avait permis de résister pendant un an face aux forces nord-américaines. Cette lutte devient un des grands évènements d'action collective vécue au sein des

[42] Eugenio Perez Montas (1998) décrit la ville marginale comme une ville parallèle caractérisée par l'autoconstruction, l'architecture vernaculaire, spontanée et écologique.
[43] Les États-Unis ont envoyé 42000 soldats sur le territoire dominicain et l'opération d'occupation s'est appelée « Power Pack ».
[44] « On savait où ils cachaient les armes » témoignage de Luis La Fontaine, entretien téléphonique le 10 mars 2016.
[45] « Le commando B-3 opérait dans la rue Félix María Ruiz du *barrio Villa Francisca* et le commando 14 de Juin se trouvait dans la rue José Gabriel García dans le *barrio Ciudad Nueva* ». Voir l'article de DE LEÓN A., 2015, «¡ 50 Aniversario de la Guerra de Abril de 1965! Los comandos cívicos militares », *Memoria de Abril*.

barrios, un symbole de la résistance nationale et le début d'un « imaginaire national populaire » qui n'a pourtant pas persisté lors des opérations urbaines commanditées par les gouvernements de Joaquin Balaguer (Faxas, 2005).

1.3.1. Le bâtisseur Joaquin Balaguer

Joaquin Balaguer arrive au pouvoir (1966-1978)[46] avec une vision autoritaire hérité de l'ère de Trujillo dont il était le secrétaire d'État. Il voit dans la configuration des *barrios* une menace pour son mandat notamment suite à l'expérience avec le mouvement du *24 Abril*. Les conditions de dégradation des immeubles lors de la guerre civile lui apportent l'argument nécessaire pour légitimer les opérations de reconstruction et de restructuration des *barrios* (Chantada, 1998). Cette nouvelle configuration tant spatiale que sociale devrait alors limiter les rassemblements populaires et garantir le contrôle des *barrios* (Chantada, 1998 ; Faxas, 2005).

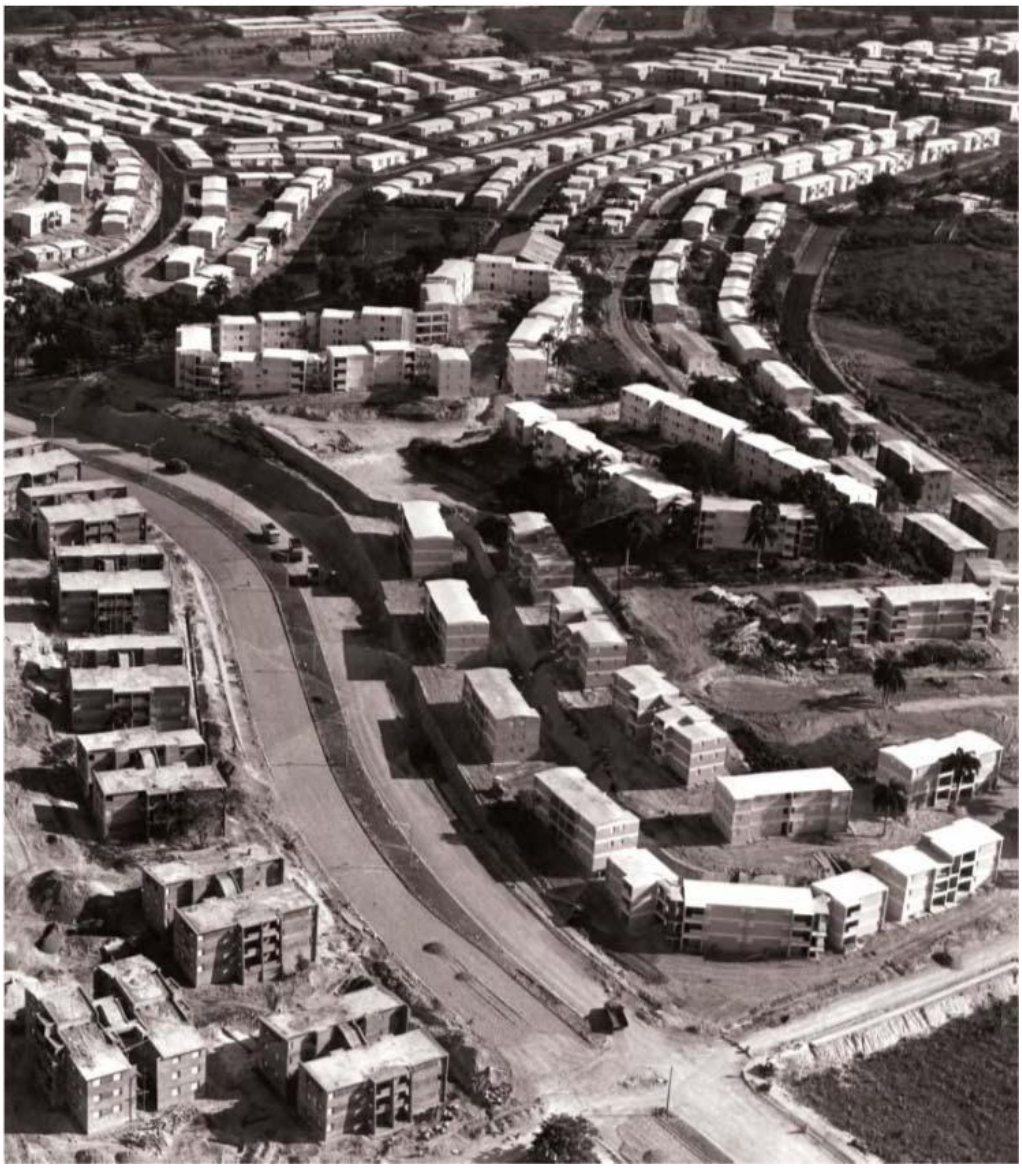
La rénovation urbaine devient une priorité du gouvernement de Joaquin Balaguer. Il commande la construction d'immeubles de trois/quatre étages, autorise les opérations de lotissement ainsi que la requalification et restructuration des *barrios*. Parmi les réalisations les plus connues se trouvent les logements multifamiliaux de l'avenue *Mexico*, logements multifamiliaux du *V Centenario*, le projet de logements sociaux de *Las Caobas* (cf. Fig. 13) *, Guachupita* (cf. Fig. 14), *La Anacaona*, *Invivienda* et *Hoyo de Chulin* (cf. Fig. 15)[47]. Ces interventions suivaient en général les mêmes principes : (1) la construction des logements en zones périphériques ou au bord des avenues, (2) les expropriations des « zones à risques » et (3) l'attribution des logements aux familles. Pour certains, il s'agissait d'un urbanisme et d'une architecture sociale d'accompagnement qui cherchait à intégrer les *barrios* à la trame urbaine existante (Moré et Dominguez Rodriguez, 2013). Pourtant, le succès de ces opérations suscite des débats. Si les travaux visaient une amélioration du cadre de vie des *barrios* et ses habitants,

[46] Joaquin Balaguer a occupé le poste de président a trois époques différentes : de 1960 au 1962 suite à la mort du dictateur, de 1966-1978 et de 1986 au 1996.

[47] L'ensemble de ces opérations ont été recueilles dans le document : 1993, *Renovación urbana en Santo Domingo 1986-1994: Historia de un proceso que ha transformado barriadas temerarias o suicidas incorporándolas al tejido urbano con nuevas oportunidades de redención*, Santo Domingo, Editora Robiou.

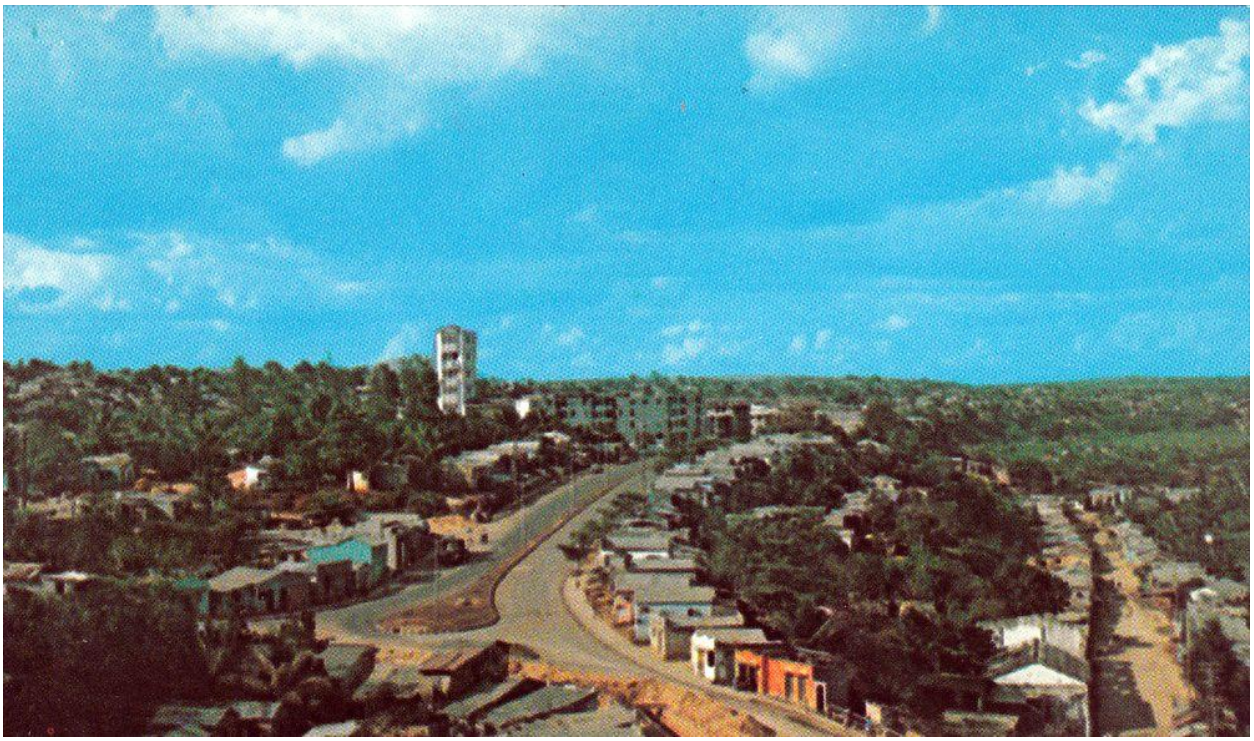
les résultats en termes socioéconomiques, architecturaux et urbains ont été mitigés. Plusieurs parlent de l'échec de la politique urbaine de Balaguer (Cela, 1996 ; Chantada, 1998 ; Luna, 1991 ; Morel & Villaman, 1996). D'autres encore dénoncent l'application du modèle nord-américain qui a provoqué une expansion territoriale en « tache d'huile » polycentrique et éloignée de la réalité culturelle dominicaine (German & Guevara, 1994 ; Victoriano, 2006).

Figure 13. Complexe de logements sociaux *Las Caobas*, 1976



Source : CACERES N.U., 2017, La vivienda social en Santo Domingo. Oportunidades de reciclaje del parque construido., http://purl.org/dc/dcmitype/Text, Universitat Politècnica de València.

Figure 14. Photo du *barrio Guachupita* dans les années 70.



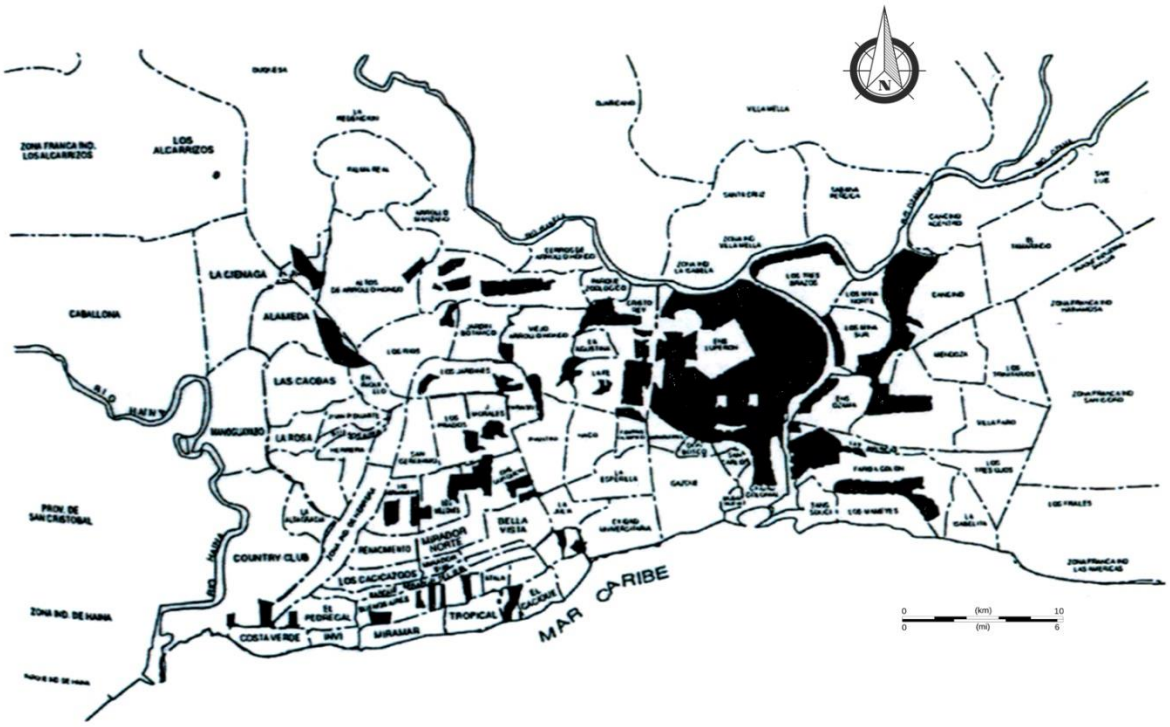
Source : Caceres N.U., 2017, La vivienda social en Santo Domingo. Oportunidades de reciclaje del parque construido., http://purl.org/dc/dcmitype/Text, Universitat Politècnica de València.

Figure 15 : Photo *Barrio Hoyo de chulin* prise en 1989 (à gauche), photo du projet de logement social « *Puerto Isabela* » où ont été logées les familles du *barrio Hoyo de chulin* (à droite).

Source : LUNA L., 1991, « Balaguer se impone. En medio de carencias, Dominicana se prepara para festejar con lujo el V Centenario », *Proceso*.

Par conséquent, ces actions ont incité l'apparition et la densification des *barrios* (cf. Fig. 16). Les nouveaux complexes de logements sociaux ont par exemple, été entourés par des *barrios* encore plus denses, et les zones délogées ont été à nouveau occupées par de nouvelles familles. Il s'agissait d'une politique urbaine qui engendrait une économie vulnérable basée sur les grands travaux et aménagements publics (Faxas, 2005). En fracturant les relations sociospatiales, ces interventions ont brisé les réseaux de voisinages dans les *barrios*, promouvant ainsi des comportements individualistes (Chantada, 1996 ; Faxas, 2005 ; German & Guevara, 1994 ; Morel & Villaman, 1996).

Figure 16. Localisation des *barrios* dans la ville de Santo Domingo en 1981



Source : LOZANO W., 1995, « La construcción social del espacio urbano en Santo Domingo (1950-1990) », Santo Domingo 2000. Veinte años después, p. 145-161.

1.4. La ville et ses *barrios* (1996-2015)

À l'image d'une métropole new-yorkaise (le petit New York de Léonel Fernandez, 1996), d'une métropole singapourienne (l'île artificielle Novo Mondo XXI de Pedro J. Borrell, 2005) et d'une métropole Doubaïenne (le Dubaï du Caraïbe de Karin Abu, 2014), des leaders politiques et architectes reconnus dominicains ont pendant le XXI[e] siècle essayé de trouver les solutions urbaines en s'inspirant d'autres métropoles autour du monde (cf. Fig. 17, 18 et 19). Il semblerait que l'héritage colonial d'Ovando, l'époque dictatoriale de Trujillo et l'influence hégémonique des États-Unis pour construire une ville *ex nihilo* persistent face à d'autres formes d'inspiration et d'auto-inspiration. Une imitation indiscriminée de modèles urbains qui a engendré une « logique perverse » de développement urbain où l'exclusion sociale prend aujourd'hui énormément de place (Ceara Hatton, 2013).

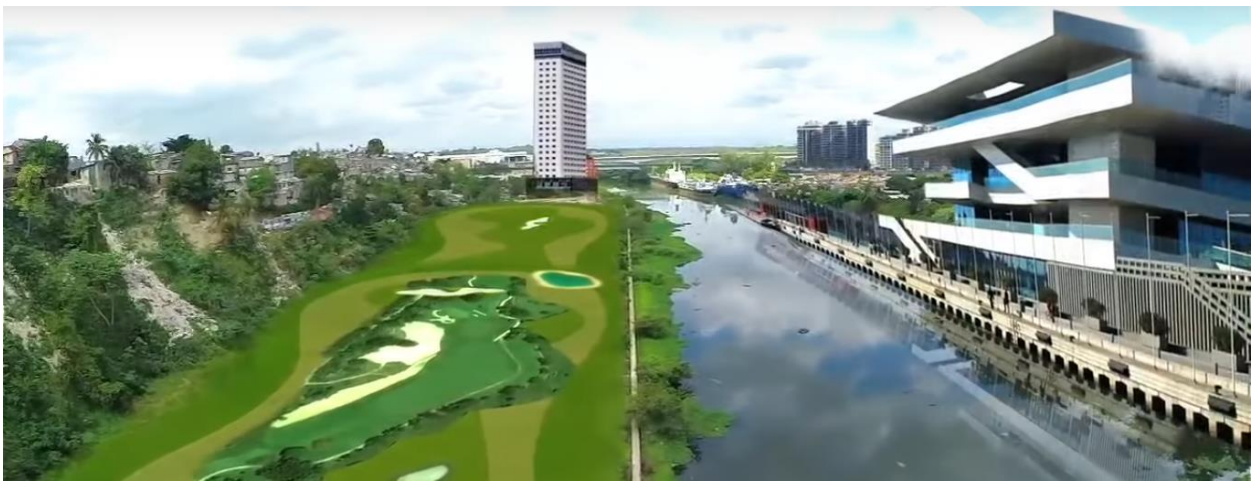
Figure 17. Réaction des caricaturistes dominicains sur le projet du Président Léonel Fernandez (1996-2012) de reconstruire la ville de Saint-Domingue à l'image de New York.

À gauche, le dessin de Rosca Izquierda (2012) « Je me demande, en essayant de faire de la ville un petit New York, quelle partie de la ville coloniale sera démolie ? ». À droite, le dessin de Cristian Hernández (2012) « Attention s'il vous plait, nous arrivons au petit New York. », « oh ! Est-ce que c'est le Bronx ? », « Non, là-bas c'est la colline de la chèvre ! (Allusion aux *barrios*) ». (Traduction personnelle)

Figure 18. Projet de l'île artificielle Novo Mondo XXI de l'architecte Pedro J. Borrell (2005).

Source : https://manueldelmonte.wordpress.com/2015/03/26/la-isla-artificial-un-sueno-intrascendente/

Figure 19. Photo montage de la vision de Karin Abu, candidat aux municipales en 2016 et candidat à la présidence en 2018



Source : http://mivision.do/app/default.asp

Entre 1990 et 2015, Saint-Domingue bénéficie d'interventions urbaines exceptionnelles : la construction des autoponts, des tunnels, deux lignes de métro, entre autres. À ceci se joignent le développement immobilier du secteur privé et l'accueil des multinationales. Les gouvernements successifs laissent place à une économie libérale dont l'objectif est d'attirer le plus d'investisseurs internationaux et de favoriser le développement économique du pays. Les opérations urbaines se caractérisent ainsi par la monumentalité architecturale, hors contexte et où l'élitisme social dicte les règles (Almánzar, 1997 ; Castellanos, 2014 ; Ceara Hatton, 2013). Les riverains perdent leurs repères (Chantada, s. d.). Les centralités sont floues, la ville coloniale n'est plus le centre. Il a été délocalisé au nord-ouest de la ville, là où se concentrent les centres commerciaux et les multinationales.

Figure 20. Le *barrio Las 800ta* (partie inferieur de la photo), et le quartier fermé *Altos d'Arroyo Hondo III* (partie supérieure).

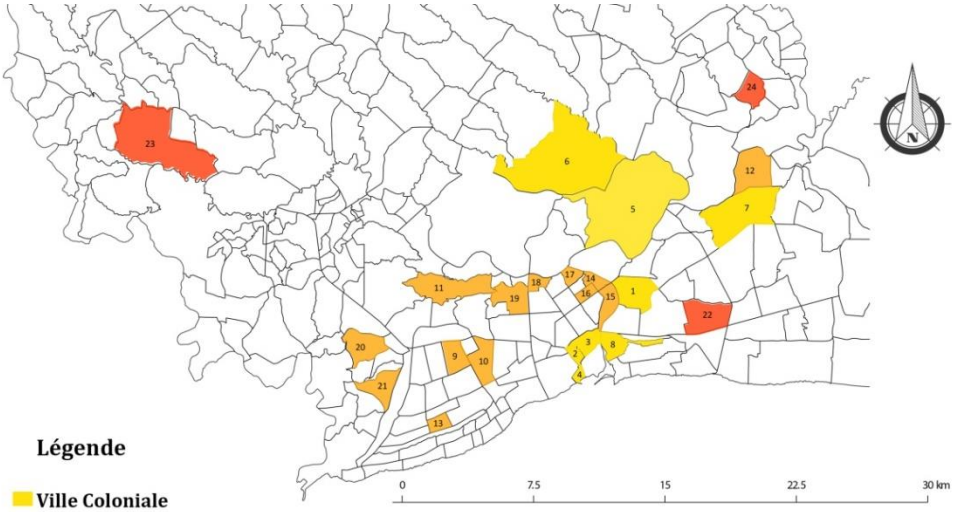
Source : BAZIL P., 2018, « Las cicatrices de la ciudad », diariolibre.

Progressivement, Saint-Domingue devient une ville impersonnelle et minérale (Chantada, 2005), voire une ville « générique » (Koolhaas, 2011). Les aménageurs privilégient le développement économique face au développement social et environnemental. Les *barrios* ne

sont plus une priorité. L'état se concentre sur les grands travaux d'infrastructure viaire et confie la tâche de la construction des logements au secteur privé (Castellanos, 2014). De ce fait, des quartiers fermés (*Gated Communities* en anglais, *Los Residenciales,* en espagnol) deviennent la norme et génèrent aussi à leur tour des nouveaux *barrios*, *Le Residencial Altos de Arroyo Hondo III* et le *barrio Los 800ta* en sont un exemple (cf. Fig. 20).

Il est inapproprié de comparer les différentes époques, en termes économiques, sociaux et politiques. Cependant en accord avec ce que Carl Schmitt [1939] dit : « Il n'y a pas d'idées politiques sans espace ni, réciproquement, d'espaces sans idées ou de principes d'espace sans idées politique » (Schmitt, 1939 cité Schmitt, 2011). En termes d'aménagement urbain et d'urbanisme, Saint-Domingue a été et reste encore une ville qui réponde aux dispositions de la ville sous dictature, une ville clientéliste, *una no-ciudad* (Sosa Valdez, 2016). Les professionnels de la ville ont adopté une pensée autocratique considérant les *barrios* comme une négation de l'urbanisme sans s'intéresser et sans essayer de comprendre le mode de vie qui s'y génère. Ils ont depuis longtemps intégré l'idée que tout ce qui ne faisait pas partie d'un ordre logique et connu était une négation de la ville. Actuellement, face aux impératifs internationaux promouvant la durabilité urbaine, ces non-dits sur l'histoire des *barrios* continuent à façonner les politiques publiques dominicaines. Occultés par les cartographies jusqu'à en 1972, le rôle des *barrios* dans la configuration de la capitale dominicaine a été sous-estimé. En retraçant l'histoire à partir des *barrios*, nous illustrons qu'ils ont été à l'origine de la densification et la diversification sociale de la capitale. Mais sans un regard critique sur les différentes interventions urbaines cherchant à les éliminer, nous verrons que l'histoire semble se répéter. Les efforts restent ainsi vains face à l'ancrage territorial de ces quartiers.

Figure 21. Carte de localisation des *barrios* mentionnés dans ce chapitre.



Légende

Ville Coloniale
1. San Lorenzo de los Minas
2. San Carlos
3. Jobo Bonito
3. El Embudo
3. La Noria
4. El Naranjito
5. Sabana Perdida
6. Villa Mella
7. Tamarindo
8. Villa Duarte

Ville Moderne (ciudad Trujillo + Balaguer)
9. Los Praditos
10. La Yuca
11. La Puya
12. Enrriquillo
13. El Manguito
14. Gualey
15. La Cienaga
15. Guachupita
16. Espaillat
17. Simon Bolivar
18. La Zurza
19. Cristo Rey
20. El Caliche
21. El Libertador

Ville à l'amèricaine
22. La esperanza
23. Pedro Brand
24. El Mayagual

Cette liste de *barrios* est indicative. Pour certains cas, la localisation des *barrios* est, approximative (notamment pour les *barrios* qui n'existent plus).

Source de photos :

[2] https://www.pinterest.com.mx/pin/387239267944911547/

[8] https://ar.pinterest.com/pin/593067844648923038/

[10] BAZIL P., 2018, « Las cicatrices de la ciudad », diariolibre.

CHAPITRE II

UN VOYAGE VERS L'ORDINAIRE MÉCONNU

> « J'étais impressionnée ! Je n'avais jamais vu une situation pareille… Moi, j'habite dans un *Residencial* [quartier fermé…] et même si, derrière mon quartier il y a un *barrio*, je ne sais pas comment il s'appelle et je n'y suis jamais entrée. » - Pendant la visite du *barrio*, vous avez marché à pied ? - « Non ! On était en voiture et le professeur nous avait dit de faire attention. On devait regarder de loin. »
> (Extrait d'entretien 2. Nicole, étudiante d'architecture UASD, 2016).

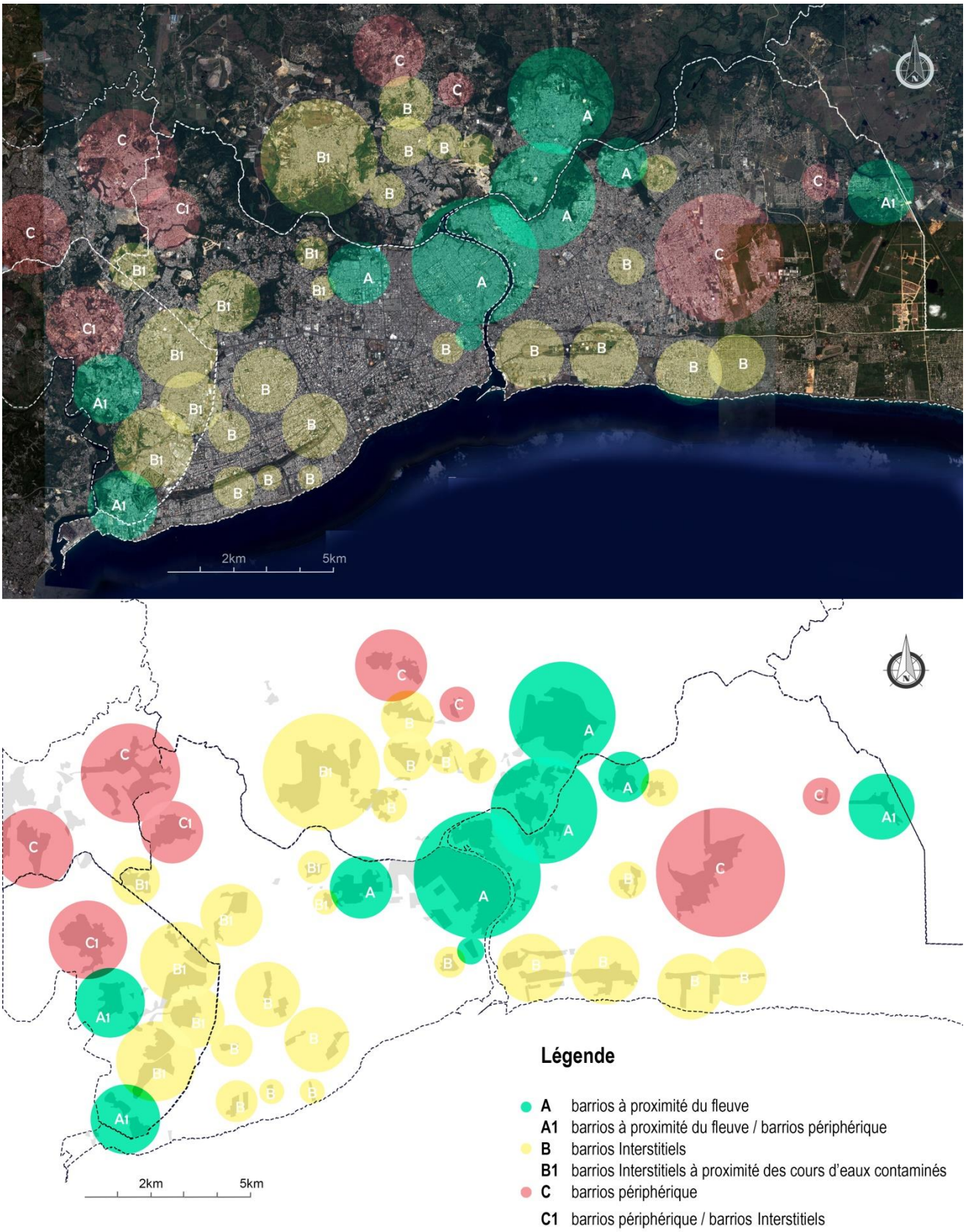
Assis dans une salle de classe avec une vingtaine d'étudiants en architecture, nous discutions de leurs observations à la suite d'une visite urbaine (cf. Extrait d'entretien 2). En quatrième année, ils suivaient la matière « Urbanisme II » et réalisaient un exercice en lien avec le PMOT[48] de Saint-Domingue Ouest (l'équivalent français du Plan local d'urbanisme - PLU). Le diagnostic territorial leur imposait de comptabiliser les multiples formes urbaines et d'habitat de leur périmètre d'étude. Divisés en groupes, ils se sont réparti les visites par zones urbaines. Chaque groupe a eu l'opportunité de visiter un ou plusieurs *barrios* indépendamment de la zone choisie (centre-ville, zone industrielle, zone commerciale, zone périphérique). Dans la restitution de leurs visites, les *barrios* semblaient être omniprésents sur le territoire.

En analysant la configuration du tissu urbain de la ville de Saint-Domingue, nous observons en effet un déploiement des *barrios* qui ont suivi les lignes du développement urbain pour compléter les vides de la ville dite « formelle ». Nous pouvons distinger ainsi trois catégories par localisation géographique[49] : (1) les *barrios* à proximité de la rivière, (2) les *barrios* interstitiels et (3) les *barrios* périphériques (cf. Fig. 22).

[48] Il s'agit d'un document d'urbanisme qui articule, à travers les processus de planifications à long terme, les objectifs territoriaux et de « soutenabilité » de la population et du gouvernement local. Voir DGODT, 2016, « Guía Metodológica para la formulación del plan municipal de ordenamiento territorial ».

[49] La localisation géographique est déterminée selon les caractéristiques suivantes : (1) structure organique de rues : existence de petites ruelles qui font la liaison avec les rues et les avenues principales, (2) existence d'escaliers entre deux logements ou comme voie d'accès à un groupe de logement et (3) haute densité, c'est-à-dire, la division parcellaire imperceptible. Cette classification est générale et non exhaustive, un barrio peut se trouver dans deux des trois catégories.

Figure 22 : Localisation géographique des *barrios* à Saint-Domingue par catégories.



Source de carte : Googlemaps. Réalisation et conception : DSV, 2016.

(1) Les *barrios* « à proximité de la rivière » constituent un ensemble de *barrios* malfamés qui se sont pour la plupart développés pendant les dernières années de la dictature (1930-1960) à cause des exodes ruraux. La surpopulation de ces quartiers a été accélérée d'une part, par les divisions de terrains (le premier occupant vendait une partie de son terrain ou le donnait à un membre de sa famille) et d'autre part par la construction d'une pièce annexe destinée à la location.

(2) Les *barrios* « interstitiels » sont le résultat du développement urbain et de l'urbanisation. Cette typologie comprend également les *barrios* à proximité des *cañadas*. À la différence des *barrios* à proximité de la rivière dont la population est issue majoritairement de la migration rurale urbaine, les *barrios* interstitiels sont le produit des migrations interurbaines. Ces quartiers se sont densifiés à la suite des projets de rénovations urbaines des années 70-80. Les ouvriers travaillant dans ces opérations ont construit des maisons dans les terrains vides proches des lieux des chantiers afin d'éviter les longs déplacements.

(3) Enfin, les *barrios* « périphériques » sont issus de trois phénomènes. D'abord, le développement du marché immobilier qui, en cherchant réduire le coût des terrains de construction, a incité l'étalement de la ville vers la périphérie. Les habitants des *barrios* suivent aussi cette stratégie et se déplacent là où c'est moins cher. Ensuite les évictions des *barrios* du centre-ville sont liées à la construction des logements à « intérêt social » dans ces périphéries. Finalement, les populations relogées dans les projets de logement social vendent souvent leur appartement pour acheter un terrain excentré.

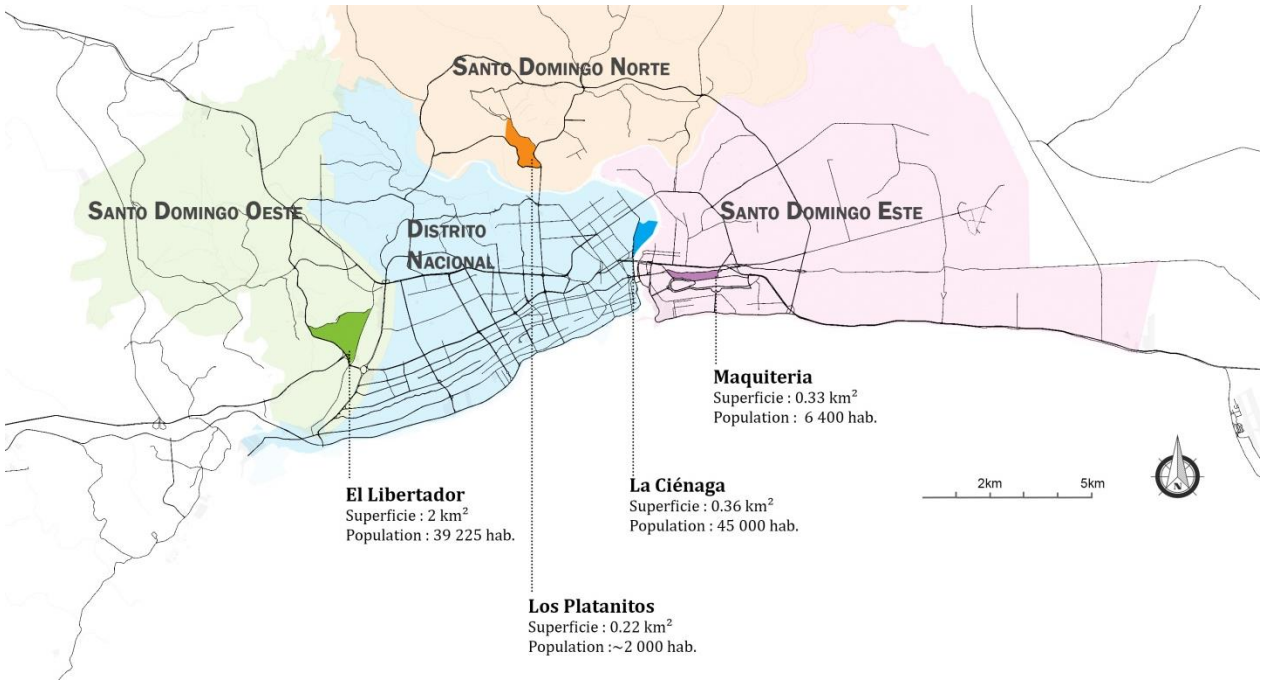
D'autres auteurs latino-américains proposent de classer les *barrios* en quatre catégories liant localisation géographique et niveau de densification : les *barrios* centraux à densité haute, les *barrios* suburbains à densité moyenne, les *barrios* suburbains à densité faible et les *barrios*-dortoirs en périphérie à densité faible (Murillo et Schweitzer, 2011). UN-HABITAT (2003) ne fait que deux categories : d'un côté, les établissements précaires et informels de « l'espoir » et de l'autre côté, ceux « du désespoir ». Les *barrios* de « l'espoir » sont définis comme autoconstruits et progressifs, bénéficiant des programmes de développement urbain, et les *barrios* « du désespoir » se caractérisent par la dégradation soutenue de leurs conditions environnementales (UN-HABITAT, 2003).

Ces classifications apparaissent pourtant peu concluantes sur la complexité et la diversité sociale, morphologique, géographique, historique des *barrios*. Dans ce chapitre, nous illustrons cette hétérogénéité à partir de l'expérience du terrain et présentons les différents questionnements qui ont surgi lors des visites des quatre *barrios* à Saint-Domingue (2.1). Ensuite, nous expliquons le choix méthodologique pour saisir les caractéristiques écologiques et durables de ces *barrios* (2.2).

2.1. Quatre *barrios* à Saint-Domingue.

Sans une sélection *a priori* du type de *barrio* à enquêter, nous avons construit un échantillonnage diversifié comprenant quatre *barrios* appartenant à quatre municipalités de la capitale[50] : Le *barrio El Libertador* à Saint-Domingue Ouest, *La Ciénaga* au *Distrito Nacional*, *Los Platanitos* à Saint-Domingue Nord et *Maquitaria* à Saint-Domingue Est (cf. Fig. 23).

Figure 23 : Localisation de *barrios* visités.



Réalisation et conception : DSV, 2016.

Nous avons profité de facilités sur place pour mener cette enquête : disponibilité d'un guide, accès aux *barrios* grâce aux associations ou à des projets de rénovations urbaines en cours. Nous avons réalisé trois visites de terrain de durée variable entre 2016 et 2018[51]. Chacune de ces visites coïncidait avec un évènement local : en 2016, les élections présidentielles, en 2017, deux de quatre

[50] La capitale dominicaine se trouve dans la région Ozama. Cette région est constituée du *Distrito Nacional* et de la *provincia Santo Domingo.* Cette dernière est divisée en sept *distritos municipales* : *Santo Domingo Este, Santo Domingo Oeste, Santo Domingo Norte, Boca Chica, San Antonio de Guerra, Los Alcarrizos et Pedro Brand.* Les *Distritos Municiples* se divisent en secteurs ou Circunscripción (pour le cas du *Distrito Nacional*) et ensuite en *barrio* ou *sub-barrio.*

[51] En 2016, nous restons trois mois sur le terrain en effectuant des visites régulières dans les quatre *barrios*. En 2017, nous revisitons les *barrios* durant un mois afin de corroborer l'hypothèse sur les « influences ». En 2018, une dernière visite de deux mois permet de comprendre la matérialisation de l'hypothèse sur les « influences » à la suite des interventions urbaines.

barrios enquêtés ont été l'objet d'interventions urbaines et en 2018, le gouvernement annonce le mégaprojet *el nuevo Domingo Savio* visant la requalification des *barrios La Ciénaga* et *Los Guandules*.

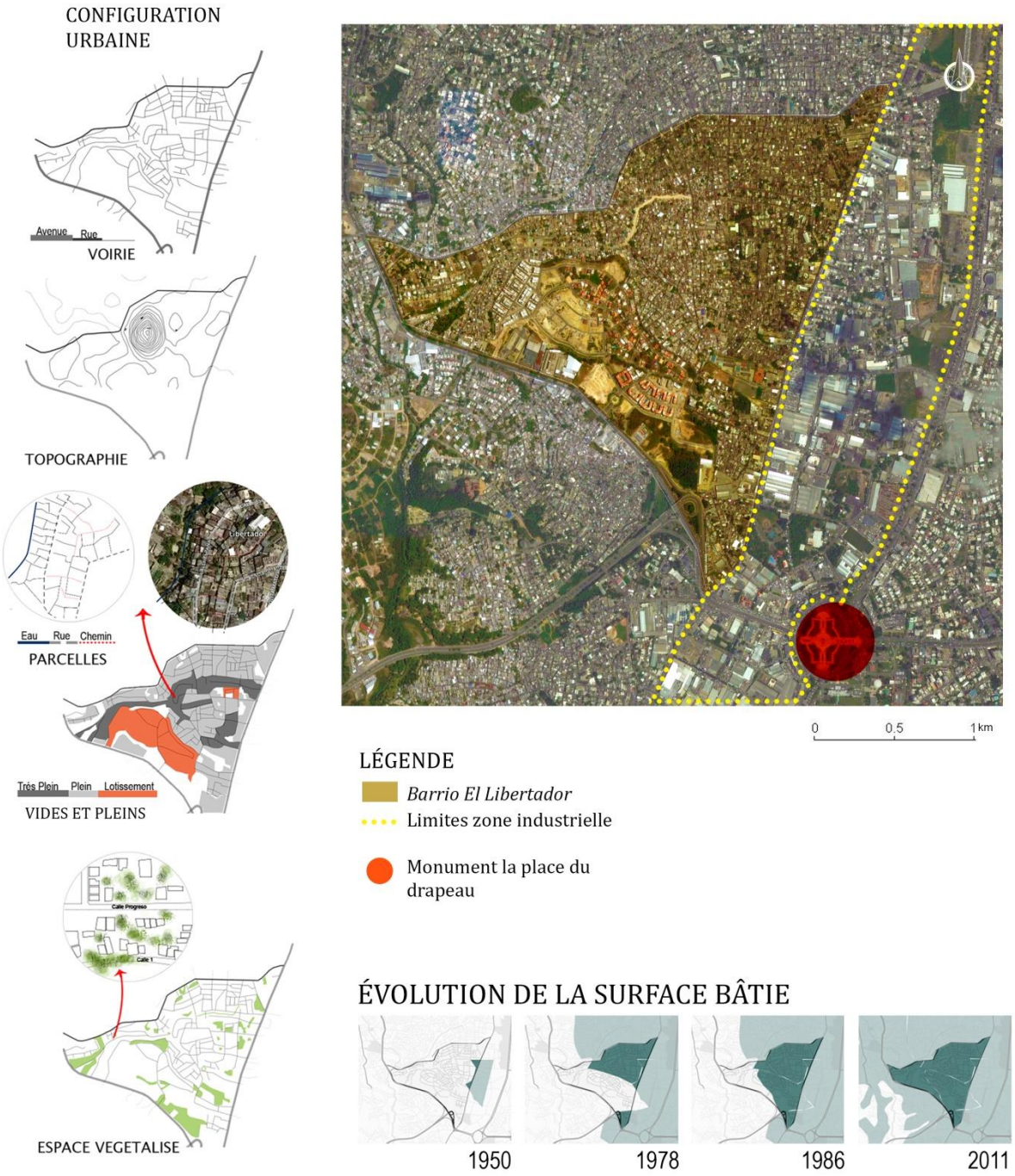
2.1.1 Le *barrio El Libertador*

El Libertador se trouve dans la municipalité de Saint-Domingue Ouest et compte une population d'environ 39 225[52] habitants. Son histoire commence avec l'implantation de la famille Aguiar dans les années 1940 qui, en étant proche du dictateur Leonidas Trujillo, avait disposé de la partie Est des limites actuelles du *barrio*. Avec le temps, cette famille divise et vend des parcelles permettant les premières occupations[53]. Ensuite, la construction de la zone industrielle de Herrera en 1968 et les expulsions des quartiers centraux au début des années 70 entraînent la densification progressive du quartier (cf. Fig. 24).

Faisant partie du secteur *El Libertador de Herrera,* le *barrio El Libertador* partage le territoire avec quatre autres *barrios* : *Colina del Oeste, barrio Luz divina, barrio La Rosa et barrio El Josué* (Cf. Fig. 25). À l'intérieur du *barrio, El Libertador* se trouvent les *sub-barrios Urbanización Miosotis, Los Coroneles, Los Héroes, El Holguín, Los Camioneros* et *las Malvinas*. Ces derniers sont le résultat des divisions internes faites par les habitants du *barrio* dont les limites géographiques n'ont pas encore été définies officiellement.

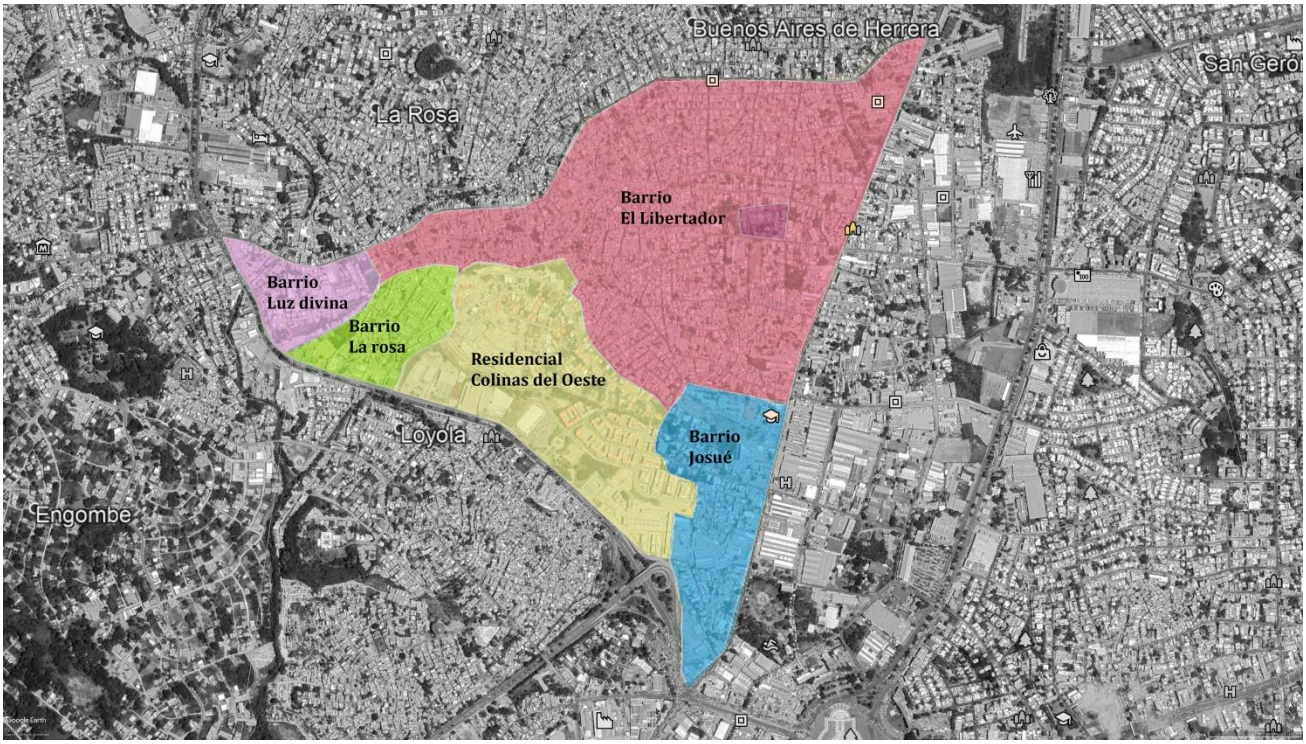
[52] Données du 2010, ONE Oficina Nacional de estadística.
[53] D'après l'entretien avec Tumuno en 2016, habitant du *barrio El Libertador* et descendant de la famille Aguiar.

Figure 24. Secteur *El Libertador*, vue satellite, configuration urbaine et évolution de la surface bâtie



Source du plan : Google Maps. Réalisation et conception : DSV, 2016.

Figure 25. Division par *barrio* du secteur *Libertador de Herrera*.



Source du plan : Google Maps. Réalisation et conception : DSV, 2020.

Connu publiquement par les épisodes de violence, de trafic de drogue et de catastrophes naturelles, le *barrio El Libertador* a souvent fait les unes des journaux[54]. Pour les agents municipaux, la composition spatiale serait à l'origine de ces actes et accidents[55]. La haute densité, la promiscuité et le manque d'espace public provoqueraient des comportements déviants et violents chez les plus jeunes. La *Cañada Guajimía*, ruisseau pollué qui traverse le *barrio*, accroîtrait les risques d'inondation et de propagation de maladies, et les *callejones,* petites ruelles labyrinthiques, faciliteraient la vente des produits illicites. Pour améliorer les conditions matérielles et sociales du *barrio,* de multiples opérations de requalification urbaine ont ainsi été réalisées par la municipalité :

> « Il y a 10 ans, le *Libertador* était encore plus désordonné. Les personnes construisaient très proche de la *cañada* et parfois directement par-dessus. Nous avons essayé de couvrir la *cañada* avec un coffrage en béton, mais les gens construisaient à nouveau par-dessus du coffrage. En effet, en couvrant la *cañada*, au lieu de dégager de l'espace public, nous avons préparé le terrain pour que les gens continuent à construire des maisons. »
> (Extrait d'entretien 3. Alexandra Oviedo, directrice du département de planification urbaine SDO, 2016).

[54] La presse dominicaine a documenté les multiples meurtres, les batailles entre gangs, les arrestations des dealers de drogue et les enfants noyés à cause de la montée des eaux du ruisseau pollué qui traverse le *barrio*.
[55] D'après les entretiens en 2016 avec Alexandra Oviedo, directrice du département de planification urbaine et Johnny Segura, directeur de la planification et du budget de la municipalité de Saint-Domingue Ouest.

Parmi ces opérations, la plus ambitieuse a été l'assainissement de la *cañada Guajimía* en 2006. Ce projet porté par la CAASD[56] et l'entreprise Canadienne DESSAU avait comme objectif de doter le *barrio* des canalisations d'eaux, de construire une nouvelle voie d'accès et une station d'épuration d'eaux résiduelles (cf. Fig. 26). 1 320 familles[57] ont été ainsi relogées dans de logements à intérêt social (les *residenciales Guajimía I, II et III)*.

Figure 26. Etapes de l´opération pour l´assainissement de la *cañada Guajimía*.

A gauche, carte indiquant la progression de travaux. Source : DESSAU-SOPRIN, 2007, « Proyecto de saneamiento pluvial y sanitario de la *cañada Guajimía*. Plan de Acción de Implementación del PAR ». A droite, photo du processus de délogement des habitants. © 2007 Miguel Angel Lopez Pichardo

Après huit ans d'arrêt, notre visite coïncidait avec la reprise des travaux (cf. Fig. 27). Observer cette opération nous a permis de décrire deux des étapes du cycle de vie des *barrios* (intervention et régénération). Nous avons pu documenter le quotidien des habitants avant et après l'intervention de la *cañada* et récolter leurs opinions, inquiétudes et rêves. Nous avons constaté également que la matérialisation de ce projet symbolisait - tant pour les habitants que pour les acteurs publics - le développement du *barrio* préservé dorénavant des risques d'inondation et contamination. Les aspects considérés comme durables pour les aménageurs étaient compris dans la dotation de logements dignes aux familles délogées et dans l'accès aux services et aux infrastructures sanitaires pour la population restée sur place[58].

[56] Entité régulatrice des services d'eau : canalisation, dotation, assainissement et traitement. *Corporación de acueducto y alcantarillado de la Republica Dominicana* (CAASD par ses sigles en espagnol).
[57] Voir document DESSAU-SOPRIN, 2007, « Proyecto de saneamiento pluvial y sanitario de la cañada Guajimia. Plan de Acción de Implementación del PAR », p.78.
[58] D'après l'entretien avec Miguel Angel Lopez en 2016, chargé du projet d'assainissement de la *cañada Guajimia* du côté de la CAASD. Voir aussi les documents annexe du rapport DESSAU-SOPRIN, 2007, « Proyecto de saneamiento pluvial y sanitario de la cañada *Guajimía*. Plan de Acción de Implementación del PAR », p.78.

Figure 27 : Photo *barrio El Libertador*. Exécution de la deuxième étape du projet d'assainissement de la *cañada Guajinía*.

© 2016 Darysleida Sosa V.

L'assainissement de la *cañada* soulevait cependant quelques interrogations. Quels impacts sur la population et sur leur rapport à l'espace et sa production ? Quelles répercussions en termes d'écologie et de durabilité urbaine à court, moyen et long termes ? Plus précisément, jusqu'à quel point les projets de réhabilitation urbaine dominicaine peuvent-ils assurer la durabilité des *barrios* ? Comment ces travaux interfèrent-ils dans l'ordre moral et l'ordre spatial de *barrios* ? Les *barrios* sont-ils plus ou moins écologiques après ces interventions urbaines ? Par ailleurs, quelle vision de développement promeuvent les financeurs internationaux du projet, à cette occasion, l'opérateur canadien ?

2.1.2 Le *barrio La Ciénaga*[59]

La Ciénaga se trouve à proximité de la rivière *Ozama*[60]. Il fait partie de la *Circunscripción 3* du *Distrito nacional* et partage les limites du secteur *Domingo Savio* avec le *barrio Los Guandules* (cf. Fig. 28). Avec une population de 45 000 habitants[61], il figure parmi les *barrios* les plus denses de la capitale. Selon les statistiques nationales, 2082 personnes s'y trouvent en situation de risque[62]. Il s'agit aussi d'un des *barrios* les plus violents comptant 32 des 311 homicides sur tout le territoire métropolitain en 2014[63].

Destiné dans un premier temps, aux cultures de riz, ce terrain a été occupé à la suite des évictions commanditées par le dictateur Leonidas Trujillo dans les années 1940. Puis à la fin de la dictature (1955-1961), le *barrio* accueille la vague de migration rurale-urbaine qui participe à sa densification progressive. Depuis, plusieurs mesures gouvernementales ont été prises pour libérer la zone. En 1975, le décret N° 1337-75 dispose l'éviction des habitants des *barrios La Ciénaga et Los Guandules* et leur relogement partiel dans la périphérie ouest de la ville. En 1979, le *barrio* s'est

[59] Le mot *Ciénaga* signifie marécage en français : terrain spongieux, saturé d'eau, impropre à la culture, où s'étendent des marais, et qui est d'accès difficile en raison d'une dense végétation aquatique verticale. Voir la définition de marécage du site www.cnrtl.fr

[60] La rivière *Ozama* sert de frontière naturelle entre la municipalité du *Distrito Nacional*, Saint-Domingue Est et Saint-Domingue Nord. Elle prend sa source dans les chaines de montagnes de *Yamasa* pour se jeter dans la mer des caraïbes.

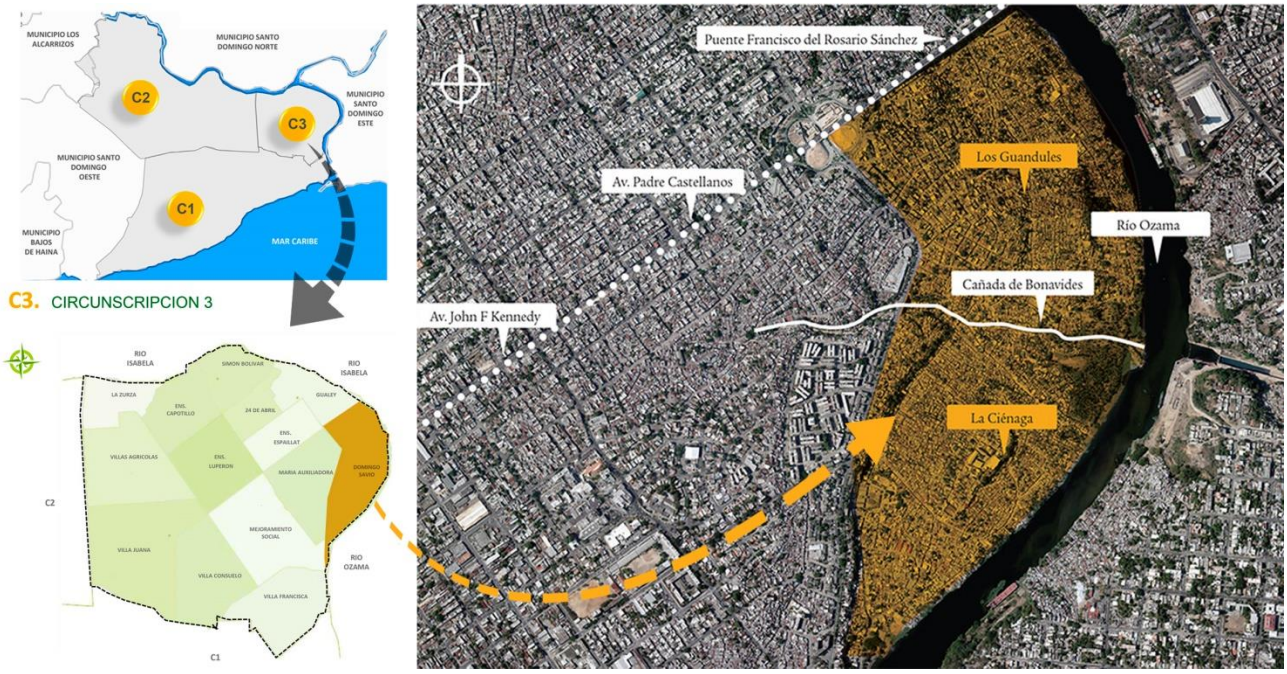
[61] Voir le rapport général du Ministère dominicain d'économie, planification, et développement de 2014. MORILLO PÉREZ A., 2014, « Atlas de la Pobreza 2010. Provincia 01 Distrito Nacional », MEPyD.

[62] D'après le document URBE, 2016, « Algunas consideraciones sobre la situación social en sub-*Barrios* de Domingo Savio: La Ciénaga y Los Guandules »,.

[63] Données issues d'une enquête en 2014, voir : MORILLO PÉREZ A., 2014, « Atlas de la Pobreza 2010. Provincia 01 Distrito Nacional », MEPyD.

retrouvé au milieu des litiges publics-privés pour déterminer la reconnaissance légale sur la propriété des terrains. Des acteurs privés évoquaient qu'un acte de vente non respecté de la part de l'État les rendait toujours propriétaires des lieux, et par conséquent ils étaient dans leurs droits d'expulser les familles. Pour se défendre, les habitants de *La Ciénaga,* avec l'aide des prêtres jésuites ont organisé des comités de défense pour faire valoir leurs droits[64].

Figure 28. Carte division administrative du *Distrito Nacional.* Localisation du *barrio La Ciénaga*.



Source : ADN, 2019, « Acción barrial estrategia para el mejoramiento integral del hábitat en los *barrios* de la Cuenca Ozama - Isabela » et Valdez M., 2018, « Nuevo Domingo Savio », *Arquitexto*.

Malgré les expulsions, la croissance démographique du quartier n'a pas cessé. Les statistiques montrent une augmentation de 63 % entre les années 1981 et 1991 (Chantada, 1996) (cf. Fig. 29 et 30). Apparaissent alors les problèmes liés à l'insalubrité. L'épidémie de rougeole en 1991 est à l'origine du décret N° 356-91 qui, pour des raisons sanitaires, déclare inhabitable et non apte à l'urbanisation les *barrios La Ciénaga* et *Los Guandules*. Le gouvernement demande l'évacuation immédiate des habitants et l'interdiction de tout type de construction (Atelier Metropolitano et URBE, 2017). Ces dispositions s'accompagnent des actions répressives de la part des militaires qui ont établi un système de « péage » (Santana, 2004). En d'autres mots, pour

[64] Le comité connu comme COPADEBA et l'association *Ciudad Alternativa* naissent de cette volonté pour défendre les droits de familles habitant dans ce barrio.

autoriser l'entrée ou la sortie du *barrio* avec des matériaux de construction, ils demandaient de l'argent aux habitants : une entrave à la libre circulation qui a duré jusqu'à 1996.

Figure 29. Photos du *barrio La Ciénaga* en 1993.

Figure 30. Densification du Secteur *Domingo Savio* entre 1959 et 1993.

Source : Molon M., 1995, *La Ciénaga y los guandules, Milano*, Unicopli, 92 p.

À partir des années 1994, le décret N° 76-94 déclare l'intervention urbaine du *barrio La Ciénaga* d'« intérêt national » en disposant la création du plan pour la restructuration socio-économique et écologique des *barrios* marginaux (RESURE par son acronyme en espagnol). Les associations communautaires (COPADEBA et *Ciudad Alternativa*[65]) élaborent alors, en parallèle le plan participatif CIGUA afin d'orienter les institutions publiques sur les aspirations des habitants (Navarro, 2004). À long terme, ces plans servent de guide pour des opérations urbaines ponctuelles,

[65] *Ciudad Alternativa* est une association créée en 1989 après les premiers essais d'éviction de *barrios* situés sur les berges de la rivière Ozama pour défendre les habitants et faire des contre-propositions aux programmes de rénovation urbaine de l'époque. Cette association devient ainsi l'organisme exécuteur de l'association COPADEBA, le comité de défense des droits des *barrios.*

notamment en 1998 pour la deuxième version du plan RESURE et en 2013 pour le projet « habitat sain et durable » (HABISO par son acronyme en espagnol).

Figure 31 : Photo du *barrio La Ciénaga* pendant la visite des zones affectées par les inondations après le passage de l'ouragan Mathieu.

© 2016 Darysleida Sosa V.

Nous avons réalisé une première visite à *La Ciénaga* en collaboration avec l'équipe de suivi de l'association *Ciudad Alternativa* (cf. Fig. 31). Cette dernière avait décidé de comptabiliser les dégâts causés par les fortes pluies lors du passage de l'ouragan Mathieu et en même temps, recueillir des informations concernant les mesures d'évacuation, tant de la part des autorités responsables que des habitants en situation de risque d'inondation. Cette visite nous avait confrontés à une réalité différente de celle observée dans le *Libertador*. Notre conviction sur les caractéristiques écologiques et durables des *barrios* a été mise à l'épreuve d'une multiplicité d'aspects politiques, sociaux, économiques et culturels qui n'avaient pas été considérés auparavant. Nous avons constaté que pour les *barrios* soumis à des vulnérabilités avérées, les pratiques quotidiennes ne dépendent pas uniquement de la bienveillance ou des stratégies des habitants, que des dangers et des inégalités réelles pour les enfants et les personnes âgées (risque d'infection, de contamination, mais aussi des problèmes de mobilité, d'isolement, etc.) existent. Ces mêmes vulnérabilités se transforment d'ailleurs en outil pour les formes de clientélisme et paternalisme. Les inondations par exemple ont suscité les demandes habitantes pour les opérations de relogement. Des appartements d´intérêt social sont réclamés pour sortir du *barrio*. Face à ce constat, nous avons eu la même impression que Hilary Cottam (1999) à savoir qu'après les nombreuses tentatives pour l'éliminer, *La Ciénega* est devenue un endroit éphémère, un endroit de passage en attente des opérations de relogement[66] (Cottam, 1999).

Du fait de son histoire riche en rebondissements, ce *barrio* a été souvent l'objet d'études des sociologues, anthropologues, urbanistes et économistes[67]. En s'appuyant sur les postulats marxistes, les théories de la marginalité ou encore la géographie radicale, ces recherches ont explorer le *barrio La Ciénaga* en le décrivant comme une maladie urbaine à éradiquer. Face à cet argument, notre objectif était de trouver dans ce *barrio* ce qui empêche la durabilité. Quelle est l'incidence du clientélisme sur la durabilité urbaine des *barrios* ? Comment les habitants font face aux situations de risque ?

[66] Rappelons qu'en République Dominicaine et en Amérique Latine en général, la politique publique promeut l'accession sociale à la propriété des logements, à différence de la politique sociale française qui propose en parallèle un régime locatif de logements sociaux.

[67] Voir notamment, les travaux de CHANTADA Amparo, *Del proceso de urbanización a la planificación urbana de Santo Domingo: (la política urbana del gobierno del Dr. Balaguer, 1986-1992)*, Editora Universitaria--UASD, Dirección de Publicaciones, 1998. Les travaux de NAVARRO Andrés, « Plan Cigua. Plan de desarrollo urbano para la *Ciénaga* y los Guandules ». 2004, BARBERO W., MOLON M., 1995, *La Ciénaga y los guandules*, Milano, Unicopli, 92 p., TAYLOR E.B., 2013, *Materializing Poverty: How the Poor Transform Their Lives*, Rowman & Littlefield, 193 p., COTTAM H., 1999, *Zozobra: the tensions of urban space*, PhD, The Open University, 453 p.

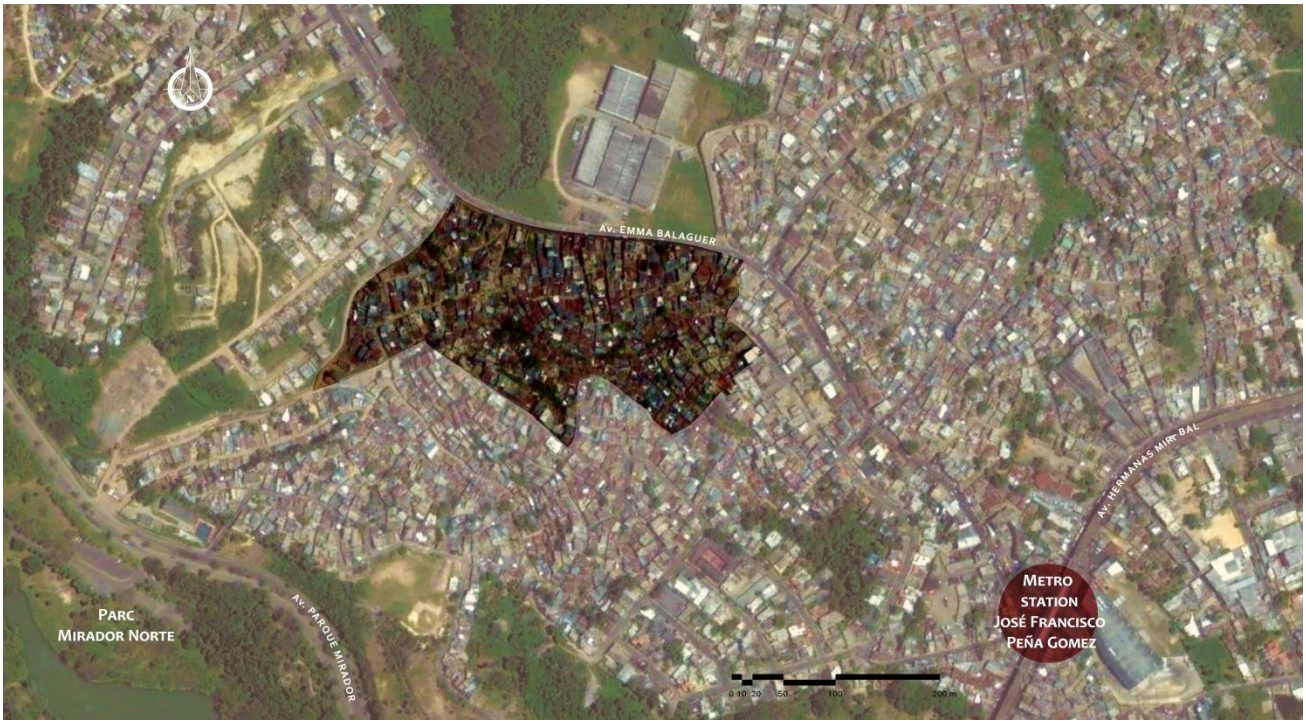
Figure 32 : Photo aérienne du *barrio La Ciénaga* et *Los Guandules*

© 2018 URBE/Cuenca Ozama

2.1.3 *Le barrio Los Platanitos*[68]

Dans l'optique d'identifier des écogestes et par recommandation de notre informateur de *Ciudad Alternativa*[69], nous avons continué nos visites dans le *barrio Los Platanitos*. Ce *barrio* se trouve dans un ravin à l'Est du secteur de *Los Guaricanos* (Cf. Fig. 33 et 34). Ancienne plantation de bananes plantains, ce terrain a été occupé dans les années 1980. Ses premiers habitants ont réaménagé les terrains en utilisant une fine couche de gravier pour bâtir leurs maisons (Sletto *et al.*, 2012). Environ 2 000 personnes habiteraient dans ce *barrio* doté d'infrastructures urbaines et de services qu'ils ont mis en place eux-mêmes : électricité, raccordement à l'eau potable et collecte d'ordure (Sletto *et al.*, 2012).

Figure 33. Vue satellite et localisation du *barrio Los Platanitos*



Source : Google Maps. Mise en page : DSV, 2017.

[68] *Platanitos*, petite banane plantain pour sa traduction en français.

[69] En exposant les attentes et objectifs de notre recherche, notre informateur de l'association *Ciudad Alternativa,* nous avait conseillé d'aller visiter le *barrio Los Platanitos* où un projet de lombriculture porté par les habitants avait été mis en place.

Figure 34. Photo du *barrio Los Platanitos*

© 2016 Darysleida Sosa V.

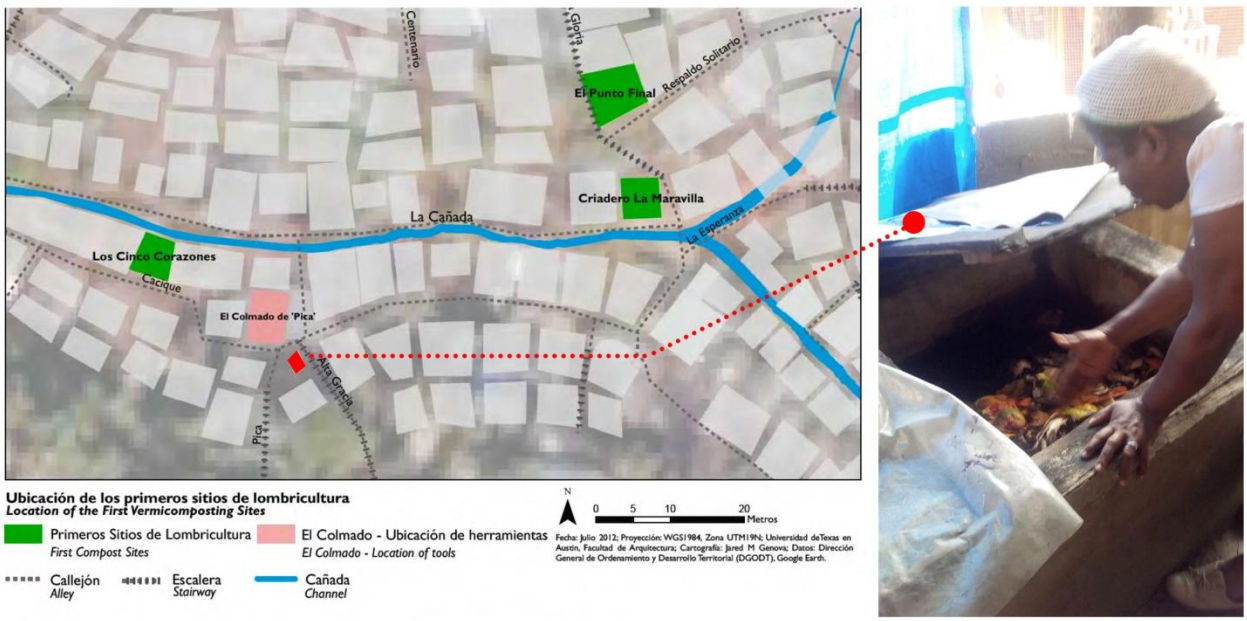
Depuis 2008, *Los Platanitos* est le terrain d'expérimentation d'un groupe d'étudiants en Master de l'université du Texas à Austin. En 2012, avec le soutien de la communauté, ils construisent plusieurs postes de lombriculture (cf. Fig. 35). L'objectif était de réduire les déchets et d'éviter la contamination de la *cañada* qui longe le *barrio*. Des quatre postes de lombricultures inaugurés en 2012, seulement un poste demeurait en 2016. Ce dernier poste de lombriculture, construit en 2014, menaçait néanmoins de fermer suite à l'annonce du gouvernement des travaux d'assainissement de la *cañada Los Platanitos*. L'association locale porteuse du projet (*Mujeres Unidas*) perdait ses principaux contributeurs et en l'absence des interlocuteurs internationaux, le projet était en train de sombrer dans l'oubli.

À la suite de ces observations, l'hypothèse sur les *influences acquiert* une plus grande importance dans notre enquête. Les projets urbains, les aides internationales et l'action des associations semblent modifier constamment l'équilibre et le dynamisme des *barrios*. Pour des initiatives comme la lombriculture — motivées par des groupes internationaux, promues par des

associations locales et tenues finalement par des populations sur place —, le défi pour les habitants est de surmonter les contradictions entre les idéologies d'intervention portées par les différents acteurs publics et associatifs. En d'autres mots, faire face à l'instabilité[70] en tenant compte des contradictions entre ce qui est promu par les associations en termes d'écogeste et ce qui est légitimé par les opérations de requalification urbaine de la part de l'État.

Quelle conscience écologique est développée chez les habitants des *barrios* ? Dans quelle mesure ces interventions promeuvent des pratiques écologiques ? Comment l'assainissement de la *cañada* modifie l'écologie des *barrios* ?

Figure 35. Localisation des postes de lombriculture dans le *barrio Los Platanitos* (à gauche), en rouge le seul poste en fonctionnement en 2016



Source du plan : Sletto B., Clifton M., Dávila T., Díaz O., Die R., Genova J., Rizzo R., Rojas D., Rosenbarger B., Sertzen P., Brigmon N., 2012, « Los cinco corazones. Desarrollo integral y salud ambiental a través de la lombricultura comunitaria », 3, Santo Domingo, Université de Texas Austin. À droite, Photo du Poste toujours en activité en 2016. Photo : © 2016 Darysleida Sosa V.

[70] Il s'agit d'une sensation d'inconstance qui oblige à la passivité et à l'attente. Ce phénomène d'instabilité est dû au manque de légitimité des quartiers autoconstruits. Cela est par ailleurs décrit comme le facteur qui empêche les habitants d'envisager l'amélioration de leur habitat immédiat. Propos de HATZFELD H., (2016) recueillis lors du colloque « Les bidonvilles dans la cité, enseignent de l'habitat précaire et valorisation patrimoniale. Le croisement des outils pédagogiques auteur de l'habitat précaire », Marseille.

2.1.4 *Le barrio Maquiteria*

Maquiteria se trouve dans le secteur *Villa Duarte* à Saint-Domingue Est. Délimité au Nord par l'autoroute *Las Americas*[71], au Sud par le monument le Phare à Colomb et le parc *Mirador del Este*, et à l'Est par le parc national *Los Tres Ojos*[72] (cf. Fig. 36), sa localisation géographique s'avère déjà un élément d'analyse intéressant. Nous avons observé un quotidien où les habitants de *Maquiteria* s'approprient ces différentes infrastructures urbaines. Certains habitants, par exemple, profitent de coachings sportifs gratuits dispensés dans le parc *Mirador del Este*. Ils déposent aussi leurs ordures sur le *boulevard del Faro* afin que le camion de collecte puisse les récupérer.

Figure 36. Vue satellite et localisation du *barrio Maquiteria*

Source : Google Maps. Mise en page : DSV, 2017.

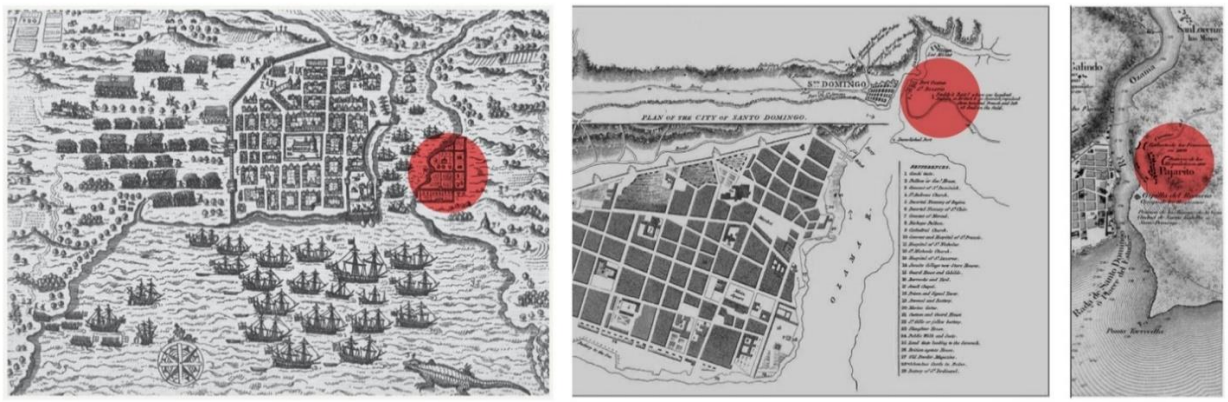
[71] Il s'agit d'une des autoroutes les plus fréquentées de la ville de Saint-Domingue. *Las Americas* est l'autoroute qui amène à l'aéroport international de Saint-Domingue.

[72] Le parc *Los tres ojos* est un ensemble de grottes de calcaire et lacs souterrains entourés de stalactites et stalagmites. Il s'agit d'un des parcs les plus touristiques de la ville de Saint-Domingue.

L'existence de ces infrastructures permet de retracer l'évolution du *barrio*, notamment en ce qui concerne les histoires d'évictions. Nous retiendrons deux dates : 1948 lorsque des expulsions ont été réalisées pour la construction du pont *Duarte*, le premier à connecter le côté occidental et oriental de la rivière Ozama (Morel et Mejia, 1998). La deuxième, 1987 quand la célébration du cinquième centenaire de l'arrivée des Espagnols en Amérique sert d'alibi pour l'éviction massive des habitants du *barrio* (Cela, 1987; Morel et Mejia, 1998). À leur place, le phare à Colomb et le parc ont été construits.

Maquiteria est surtout le plus ancien des quatre *barrios* visité. Les premières occupations remontent aux années 1500 pendant la construction de la ville coloniale. Les anciens plans de la ville indiquent le développement d'un établissement humain dénommé d'abord *St. Rosario* en 1810 (selon le plan dessiné par Wiliam Wolton) et puis *Los Pajarito* en 1858 (d'après le plan dessiné par Robert H. Schomburgk) (Checo, 2008) (cf. Fig. 37). Finalement, à partir de 1889 la zone est appelée *Villa Duarte* en honneur au père de la patrie Juan Pablo Duarte (Rodríguez Sierra, 2018).

Figure 37. Plans anciens de la ville de Saint-Domingue. Identification du *barrio Maquiteria* à l'est de la ville fortifié



Source : CHECO J.C., 2008, *Imágenes insulares: cartografía histórica dominicana*, Banco Popular Dominicano, 418 p.

La densification massive de *Maquiteria* commence vraiment en 1965 lors de la guerre civile d'avril (Rosario M., 2006). En 2010, le *barrio* comptait une population de 6 400 habitants en 260 000 m^2 (ONE, 2013). Jusqu'en 2001, le *barrio* faisait partie du *Distrito Nacional* et avec la division par municipalités de la ville de Saint-Domingue[73], il devient un *barrio* appartenant à la démarcation de Saint-Domingue Est. Aujourd'hui, dans les zones aux alentours du *barrio Maquiteria* se développent des circuits touristiques liant le phare à Colomb, le parc *Los Tres Ojos* et les corniches avec vue sur la mer des Caraïbes (cf. Fig. 38).

Les observations réalisées dans ce quartier ont permis de visualiser la dernière étape du cycle de vie des *barrios*. D'abord éphémère, puis autoconstruit, ensuite transformé par les opérations urbaines, ce *barrio* arrive finalement à coexister avec les infrastructures et s'adapter aux changements. Son statut de précaire n'a pas pourtant évolué. Malgré son ancienneté et les multiples interventions urbaines, il est toujours considéré comme un *barrio* à éliminer d'autant plus qu'il se trouve à proximité des sites touristiques (ASDE, 2015). Face à ces constats, le cadre analytique sur l'écologie et la durabilité urbaine des *barrios* devrait nous permettre de rompre avec des processus de délégitimation sociospatiale. Après la visite de *Maquiteria*, l'objectif était d'identifier dans les *barrios* les caractéristiques et pratiques à valoriser dans la définition de la ville durable dominicaine laissant de côté les aprioris socioéconomiques qui ont structuré traditionnellement l'étude et la transformation de ces *barrios*.

Cette expérience de terrain combiné avec la recherche bibliographique a montré que les *barrios* situés dans des terrains considérés tout d'abord comme indésirables par les acteurs publics et privés devenaient de plus en plus centraux et séduisants avec la croissance urbaine (Perlman, 2017). Nous avons également compris que les « dimensions de précarité » : logement en état de fragilité, manque d'infrastructure ou mobilité urbaine erratique des habitants (Perlman, 2017) n'expliquaient plus les conditions actuelles des *barrios*. En effet, ces dimensions peuvent évoluer, disparaître ou dévoiler d'autres aspects (clientélisme, rapport de domination, entre autres) sans que cela implique la disparition (physique ou imaginaire) des *barrios.*

[73] D'après la Loi 163-01 qui crée la province de Saint-Domingue.

Figure 38. Vue aérienne du *barrio Maquiteria* et alentours

Photo : © 2018 Edwin Reyes Guzman. Mise en page : DSV, 2020.

2.2. Saisir le *barrio* dans sa complexité, la méthodologie de recherche.

Justifiée par un paradigme interprétatif constructiviste (Denzin et Lincoln, 1998)[74], notre recherche s'appuie sur une méthodologique qualitative. Nous avons employé des outils d'enquête de l'ethnographie urbaine : l'observation prolongée et la description systématique des espaces et des situations. Nous avons également produit une base de données verbale par le biais des entretiens non directifs destinés aux habitants des *barrios* et des entretiens semi-directifs menés avec des acteurs publics. Ces outils, nous les avons combinés avec des modalités ethnoarchitecturales[75] nous permettant une analyse par l'espace à travers des relevés urbains et la traduction graphique des entretiens ouverts.

Nous portons une perspective déductive assimilée à la méthodologie de la théorisation enracinée (MTE) (Glaser et Strauss, 1967), où les données du terrain construisent le cadre théorique. Autrement dit, notre recherche est d'abord et essentiellement empirique (Blumer, 1986), et l'objectif est de « faire face et de s'ajuster progressivement à la résistance de la réalité » (Guillemette et Luckerhoff, 2009 p.7).

Adopter cette méthode a été nécessaire face aux dynamiques récentes d'intervention dans les *barrios* qui n'avait jamais été observée dans la durée auparavant. Chacune des visites a été une redécouverte du terrain impliquant des nouveaux interlocuteurs et des nouvelles expériences. Ainsi, à l'image de Suchman (1987) dans la théorie de l'action située, nous

[74] C'est le paradigme d'orientation de recherche dont la dimension ontologie s'appuie sur des réalités multiples qui forment un tout interdépendant. Dans cette approche, les causalités sont réfutées et les phénomènes se façonnent mutuellement en entretenant entre eux des relations multidirectionnelles. Finalement, il s'agit de produire des connaissances transférables. Selon les propos d'Olivier Brito, 2017, Formation de l'école doctorale ED 395 « Analyse de discours »

[75] Les modalités ethnoarchitecturales constituent un ensemble des outils de représentation graphiques qui permettent la connaissance des formes urbaines : la configuration des objets, des artefacts matériels, et qui aident à l'interprétation des interactions, des pratiques et des représentations habitantes. Voir PINSON D., 2016, « L'habitat, relevé et révélé par le dessin : observer l'espace construit et son appropriation, *The Habitat, Described and Revealed Through Drawing: Observing Constructed Space and its Appropriation* », *Espaces et sociétés*, 164-165, p. 49-66.

cherchions à comprendre comment les habitants de *barrios* réagissent et produisent des réponses face aux actions urbaines en cours. Nous accordons alors « un véritable statut épistémique aux expériences » (Chateauraynaud, 2015 p.1) ainsi qu'au vécu et à la manière dans laquelle les individus se projettent dans l'espace urbain.

> « Dans cette perspective, ce qui existe réellement, ce ne sont pas les choses, mais les choses en train de se faire [dans notre cas, en train de se construire]. Lorsqu'il étudie une réalité au moment où elle se crée, comme la planification environnementale, le chercheur ne peut adopter un point de vue théorique classique : il ne peut attendre que la signification du phénomène soit stabilisée pour la penser après coup. Cette posture rétrospective lui est interdite par son objet d'étude puisque la connaissance vient en même temps que l'action transformatrice. Ceci requiert l'implication du chercheur dans l'évolution en cours… Le pragmatisme s'impose alors puisqu'il propose moins une nouvelle définition de la vérité, qu'une méthode d'expérimentation, de construction pour les nouvelles vérités. Expérimenter, c'est considérer la théorie comme une pratique créatrice. C'est pourquoi il ne s'agit plus seulement de savoir ce qui est vrai, mais également comme se fait le vrai » (Lolive, 2010 p.281).

Notons finalement que penser les *barrios* au prisme de la ville durable est un sujet encore non étudié et non discuté à Saint-Domingue. La disponibilité de données officielles (cartographiques, statistiques, etc.) reste faible et les études scientifiques sur l'urbain les plus récentes datent de 1996. De ce fait, les visites du terrain ont été des sources directes d'information. La démarque méthodologique a dû s'adapter aux circonstances et évènements surgis au fur et mesure des visites et des périodes d'enquête (Patton, 2002). Nous avons dû réagir et readapter nos questions face à la réélection présidentielle ou l'annonce du projet de réhabilitation urbaine *el nuevo Domingo Savio,* pour citer quelques exemples.

Tableau 1. Résumé cadrage d'enquête.

1E VISITE DE TERRAIN (Visite exploratoire de quatre mois 2016)			
Cadrage d'enquête (Objectif général = identifier les éléments écologiques et durables des *barrios* à Saint-Domingue)			
	Questions	**Objectifs**	**Activités d´enquête**
Habitants	Peut-on s'inspirer des *barrios* pour construire la ville durable ? Quelles pratiques écologiques à l'intérieur des barrios ? Les habitants connaissent-ils les concepts de Developpement Durrable, Ville Durable ?	1. Croiser ville durable et quotidien dans les *barrios.* 2. Comptabiliser les pratiques écologiques au sein des *barrios* et dans la vie au quotidienne dans les *barrios* . 3. Identifier la compréhension de concepts D.D/V.D. 4. Comprendre la temporalité des *barrios.* 5. Comprendre la structure des *barrios* (physiquement, socialement).	Observation / description. Visites guidées. Séjour dans les *barrios* / relevé habité et urbain Entretiens non-directifs : Comment êtes-vous arrivez ici? Qu'est-ce que vous aimez dans votre quartier? Qu'est-ce que vous voudrez changer de votre quartier? En quoi la vie est ici différente d'ailleurs? Comment imaginez-vous ce quartier d'ici quelques années? Si vous pouviez faire quelque chose pour votre quartier, vous feriez quoi? Changeriez-vous votre maison, comment? Où voudriez-vous habiter si vous n'habitiez pas ici? Etc.
Institutions	Quelle interprétation de la durabilité dans les politiques urbaine ? Comment sont considérés les *barrios* dans ces politiques ?	6. Comprendre l'interprétation de ville durable pour les interventions urbaines 7. Identifier le rôle des *barrios* dans la construction d'une ville durable 8. Examiner les projets urbains destinés à la requalification des *barrios*	Entretiens semi-directifs. Une question d'ouverture (sur les Interventions actuelle dans un barrio, projet de loi) + Trois questions ciblées : (1) Définissez ce que signifie pour vous la ville durable ? (2) Comment s'intègre la notion de développement urbain durable dans votre projet ? (3) Comment réhabiliter les *barrios* de manière durable ou écologique ?
3E - 4 E VISITE DE TERRAIN (Visite de corroboration de trois mois 2017 - 2018)			
Cadrage d'enquête (Objectif général = Corroborer les hypothèses sur les *influences* et leur matérialisation dans les *barrios*)			
Habitants	Comment les opperations urbaines se reflètent, s'interprètent et influencent la construction/auto construction des *barrios* ? Que pensent les habitants des changements ? Comment les *influences* modifient la perception de qualité de vie, de demande de services, de conscience de la qualité de l'espace? Ces *influences* sont-elles plus ou moins écologiques ?	1. Revisiter les barrios visités en 2016 2. Revoir les habitants interrogés pendant la 2e visite de terrain 3. Définir plus clairement les *influences* 4. Comprendre les répercussions des interventions urbaines sur la durabilité des *barrios* 5. Comptabiliser les changements après les interventions urbaines	Observation / description. Visites guidées. Entretiens non-directifs.
Institutions	Quels projets se mettent en place pour la réhabilitation des *barrios* ? Sur quelle vision de développement s'appuient-ils ?	6. Revisiter les institutions et associations visitées en 2016 7. Comprendre le processus pour la coordination des interventions et le suivi des opérations	Entretiens semi-directifs. Assistance aux réunions.
Données produits			
Données verbales		**Données graphiques**	**Données écrites**
Visités guidées, entretiens ouverts et semi-directifs, conversations spontanées, rencontres par hasard, présence aux réunions		Relevé urbain, croquis urbains, corpus photos	Liste d´actions descriptives , cahier de terrain, recherche documentaire (rapports, livres, articles, thèses)
Analyse de données			
Analyse qualitative de données verbales. **Support :** Logiciel Quirkos		Analyse qualitative de données graphiques. **Restitution :** traduction graphique des entretiens ouverts	Analyse Documentaire. **Restitution** : référentielle bibliographique

Réalisation et conception : DSV, 2015-2019.

2.2.1 Les informateurs

Dans un premier temps, les visites des *barrios* ont été faites avec l'aide des informateurs/guides qui, en fonction du *barrio* et des circonstances, nous ont accompagnés et introduits auprès d´interlocuteurs clés. Nous avons eu accès à trois types d'informateurs (cf. Tableau 2) : Informateur habitant (personne qui habite dans le *barrio*), informateur engagé (personne qui n'habite pas dans le *barrio*, mais qui s'est engagé dans une association à l'intérieur du *barrio*) et informateur religieux (souvent un médiateur entre les décideurs et les habitants des *barrios* pendant la réalisation des opérations urbaines).

> « Ce *barrio* est composé par trois rues principales : *la calle 1er, la calle San Aton et la calle El Libertador*, elles sont toutes des rues en pente, il faut tout le temps monter et descendre. Surtout il y a ici beaucoup de *callejones (*ruelles, couloirs) et beaucoup d'escaliers. Vous pouvez prendre n'importe quel *callejon* pour sortir d'ici. En fait, se déplacer par les *callejones* est beaucoup plus pratique, mais il faut les connaître. Je les connais très bien parce que pendant mon adolescence, j'ai fait pas mal de bêtises ».
>
> (Extrait d'entretien 4. Domingo, commentaire pendant une visite guidée du *barrio El Libertador*, 2016)

En déclarant sa connaissance du territoire, Domingo (informateur habitant) dans l'extrait ci-dessus, nous décrivait la topographie, la composition urbaine et les symboliques des espaces du *barrio* (espace interdit, espace convivial, espace de conflit, etc.). Il s'agit ici d'un ensemble de connaissances conceptualisées sous la forme de « savoir ordinaire » ou « savoir d'usage » qui se construisent dans la durée et les pratiques répétées d'un environnement (De Biase et Zanini, 2018 ; Nez, 2011 ; Sintomer, 2008). Souvent valorisés dans le processus participatif pour les aménagements urbains, ces savoirs ont représenté pour nous une source d'information essentielle qui révélait un vécu dont seulement les usagers peuvent témoigner[76]. Ces savoirs, nous les avons exploités à travers les visites guidées, les balades accompagnées et commentées

[76] À ce sujet l'exposition de *Résistances ordinaires de quartiers populaires* de la photographe et sociologue Sylvaine Conord illustre de l'importance du regard des habitants vis-à-vis leurs quartiers. Pour la réalisation de son corpus photographique, elle s'est laissée guider par les habitants de quartiers populaires de Volkert à Vienne, la Mouraria à Lisbonne, Heyvaert à Bruxelles et la Goutte d'Or à Paris. Voir TERSIGNI S., 2016, « Quartiers populaires, une visite guidée », *Métropolitiques*, 2016.

qui nous ont permis une introduction aux terrains « sensibles » (Bouillon, Fresia et Tallio, 2005). Ici les contacts se sont formalisés à l'aide des recommandations personnelles « allez voir… [un ami, une connaissance ou un membre de la famille] ». Ces visites nous ont particulièrement servi pour comprendre le rapport entre nos informateurs et leur quartier, surtout quand ils pointaient des éléments à valoriser ou des aspects et des situations fâcheuses. Il s'agissait d'affiner des observations qui, expliquées par un deuxième observateur, permettait une meilleure « observabilité » des situations et pratiques urbaines (Garcia Sanchez 2002).

Tableau 2. Portrait des informateurs de terrain

BARRIO	INFORMATEUR	PORTRAIT
EL LIBERTADOR	**Domingo** (Informateur habitant)	Domingo est né au *Libertador*. Il a vécu toute sa vie dans le quartier. Il connaît très bien le *barrio* et les gens qui y habitent. Actuellement, cette connaissance lui permet de travailler à l'hôpital municipal *Marcelino Velez Santana*, en étant la personne en charge du « lien social » entre l'hôpital et la population du *barrio*. Il joue un rôle d'intermédiaire entre la communauté et l'hôpital. Il veille à ce que les personnes en mobilité réduite puissent être soignées à domicile ou ce qu'elles puissent recevoir des médicaments. Il informe également la population de services offerts par l'hôpital. En 2016, Domingo nous a été présenté par un ami en commun. Il nous a accompagnés dans la plupart des visites pendant les trois ans de terrain et il nous a mis en contact avec des habitants (ses voisins et ses amis d'enfance).
LOS PLATANITOS	**Megarita** (informatrice engagée)	Margarita est une militante de COPADEBA, une association qui travaille pour défendre les droits des habitants des *barrios*. Cette association a été la première association à manifester contre les évictions de populations dans les années 80. Elle travaille en appui avec l'association *Mujeres unidas* et fait l'accompagnement de l'association FUNPLA (*Fundación Los Platanitos*). Avec l'association *Mujeres Unidas* et en partenariat avec la faculté d'architecture d'Austin Texas, Margarita aide les femmes de l'association au développer des actions collectives. Nous avons rencontré Margaria en 2016 via l´association COPADEBA, elle nous a introduits aux femmes qui s´occupaient du poste de lombriculture.
MAQUITERIA	**Moreno** (informateur habitant)	Moreno est ingénieur civil. Il est né à *Maquiteria* et il est le seul de sa famille qui vit encore à *Maquiteria*. Il est resté dans le quartier pour sa mère. Il est locataire d'un appartement où il habite avec sa femme et ses enfants. Il va souvent chez sa mère qui a besoin d'être régulièrement soignée. Il nous a raconté l'histoire de *Maquiteria* à travers la vie quotidienne : les accidents sur la route, les épisodes de violence dans le *barrio*, les manifestations pour le pavement de ruelles, etc. Rencontré en 2016, Moreno est l´oncle d´une collègue architecte.

LA CIÉNAGA	**Enrique** (informateur engagé - habitant)	Enrique est le représentant du réseau local pour les actions d'urgence en ce qui concerne l'évacuation des populations à la suite de catastrophes naturelles (inondation, tremblement de terre). Il est aussi président du conseil de parents d'élèves de l'école *Virgen del Carmen*, la seule école publique dans le quartier. Il est un des informateurs de l'association *Ciudad Alternativa.* Avec lui, nous avons eu l'opportunité de visiter la *Ciénaga* suite au passage de l'ouragan Mathieu. Il nous a expliqué les principaux problèmes en termes d'évacuation du *barrio* et la nécessité de développer un système efficace pour la prise en charge des personnes touchées par les catastrophes naturelles. Nous avons rencontré Enrique en 2017 via l´association *Ciudad Alternativa*.
	Macoby (informateur religieux)	Macoby est prêtre catholique jésuite, représentant du *Centro bono* et vicaire des églises dans la circonscription trois du *Distrito Nacional*. Il fait partie de COFEBACOCI (Conseil d'organisations de foi et base communautaire de la *Ciénaga*, *Consejo de organizacion de fe y base comunitaria de la Ciénaga*). Il a rempli le rôle de modérateur (lien avec la communauté) dans le processus de réhabilitation et intervention urbaine du *Nuevo Domingo Savio.* Nous l´avons rencontré en 2017 à l´issu d´une réunion avec les représentants de la communauté (associations, églises, clubs) afin de transmettre les informations sur le projet, mais aussi faire remonter les interrogations et demandes des habitants vers les aménageurs.

Réalisation : DSV, 2019.

Ces rencontres ont facilité l´entrée sur le terrain. Elles nous ont aidés dans la construction des expériences spatiales dans les *barrios,* notamment en nous guidant pendant les visites et en nous racontant des anecdotes. Nous avons gardé contact avec la plupart de ces informateurs. Ils nous ont renseignés sur la crise sanitaire provoquée par le Covid-19. Nos derniers échanges ont été realisés à partir d'appels en visio-conférence.

2.2.2 La production de données verbales et écrites

Pendant les visitées guidées, nous avons rencontré nos principaux interlocuteurs : une veuve, un commerçant, une couturière, un vendeur ambulant, une femme au foyer, une victime d'inondation, une militante sociale, un chômeur, entre autres. Au total, 117 échanges verbaux - entretiens non directifs, rencontres/conversations informelles et réunions ont eu lieu dans les quatre *barrios* à des occasions et moments différents (cf. Annexes 1). En fonction des circonstances, certains de ces échanges se faisaient *incognito*, c'est-à-dire que certains des interlocuteurs ne connaissaient pas les raisons de la visite ni le but des questions (Fournier et Arborio, 2010). L'*incognito* a surtout été employé face à des interlocuteurs hostiles qui attendaient des négociations avec l'État à la suite des interventions urbaines ou des habitants qui cherchaient à bénéficier d'une façon ou d'une autre, de projets de relogement. Nous avons alors incarné différents personnages (la cousine, la journaliste, le médecin, l'ancienne voisine, etc.) et ces couvertures ont provoqué des commentaires qui se disent seulement aux « gens de confiance »[77]. Nous cherchions en effet la spontanéité dans les réponses en évitant l'exagération ou l'omission de détails. Il s'agit donc d'un « corpus ouvert » enrichi par des anecdotes racontées lors des conversations ordinaires (Chateauraynaud, 2015). En écoutant et en participant naturellement aux conversations, nous avons pu comprendre les aspects sociaux, les pratiques habitantes, les temporalités, les échelles, les ambiguïtés et les paradoxes (Cefaï 2010).

Un cahier de bord nous a permis de restituer les observations, entretiens réalisés *incognito* et les échanges informels. Limités quelquefois par notre fausse identité, il a fallu développer des stratégies de collecte *in situ*[78], telles que l'enregistrement continu de visites à

[77] Cette expression nous l'avons entendu plusieurs fois pendant des entretiens en *incognito* réalisés avec notre informateur Domingo. Souvent, les interlocuteurs parlaient de leur vie quotidienne en pensant que nous étions la cousine venant de la campagne.

[78] Pendant le séminaire Doctoral « Culture, Habitat, Sociétés » en 2017 dédié au retour de terrain, Laurent Gaissad parlait des stratégies d'enquêteur développées dans des terrains sensibles pour réussir à collecter de données : masquer son identité, s'approprier des interprétations des interlocuteurs concernant les motifs de sa présence sur le terrain, entre autres.

l'aide d'un dictaphone, la réalisation de listes descriptives[79], les croquis urbains[80] et l'utilisation de l'application pour *smartphone* « mon parcours[81] » (cf. Fig. 39). Quand l'*incognito* n'était pas nécessaire, nous avons réalisé des entretiens non directifs[82] sans appliquer de règles préalables à leur construction, hormis celle d'éviter les questions causales du « pourquoi » et privilégier les questions du « comment » qui révèlent en même temps, les processus et le pourquoi des actions (Cefaï, 2010). En effet, « chaque entretien est un cas particulier, une histoire singulière (où) l'intervention de l'interviewer et les discours de l'interviewé s'engendrent de façon imprévisible » (Blanchet 1985 p. 48). Dans les *barrios*, il a fallu s'adapter aux différents types de situations, aux différents discours, en étant assez créatifs pour faire des relances au moment où les discussions partaient dans le sens opposé des objectifs de la recherche. La flexibilité de cette méthode a permis un rapprochement important à l'égard des habitants, qui à leur rythme, racontaient leurs histoires de manière évolutive ou pas, avec ou sans fil conducteur. Il s'agissait d´échanges, sans limite de temps et acceptant toute autre personne pouvant interrompre une conversation déjà en cours pour apporter des éclaircissements sur les situations ou les événements décrits. De cette manière, la parole habitante était considéré « non plus comme une matière inerte [...] mais, au contraire, comme un événement verbal qui convoque une complexité dialogique et existentielle » (Arfuch, 2002, p. 190).

[79] C'est un procédé narratif qui permet de consigner, classer, sélectionner un ensemble d'objets observés. À cet exercice George Perec et Christian Boltanski ont consacré une place centrale dans leurs travaux. Les listes précédent le travail formel d'écriture et constituent une forme neutre d'analyse du réel. À ce sujet, voir : SÈVE B., 2013, *De haut en bas : Philosophie des listes*, Seuil, 160 p.

[80] Utilisée par Manuel Joao Ramos dans le séminaire « L'œil et la main au terrain » en 2016, il s'agit d'un outil d'observation issu de l'anthropologie visuelle qui s'appuie en la pratique du dessin.

[81] Application Google pour *smartphone* qui a permis de tracer en temps réel, sur une carte, les parcours que nous avons réalisés dans les *barrios*.

[82] D'après Alain Blanchet et Anne Gotman (1992), l'entretien non directif est une méthode de production de données verbales qui s'impose au protocole d'enquête dont le « monde de référence » est inconnu.

Figure 39. Cartes indiquant les parcours dans les *barrios El Libertador et Los Platanitos* entre 2016 et 2017

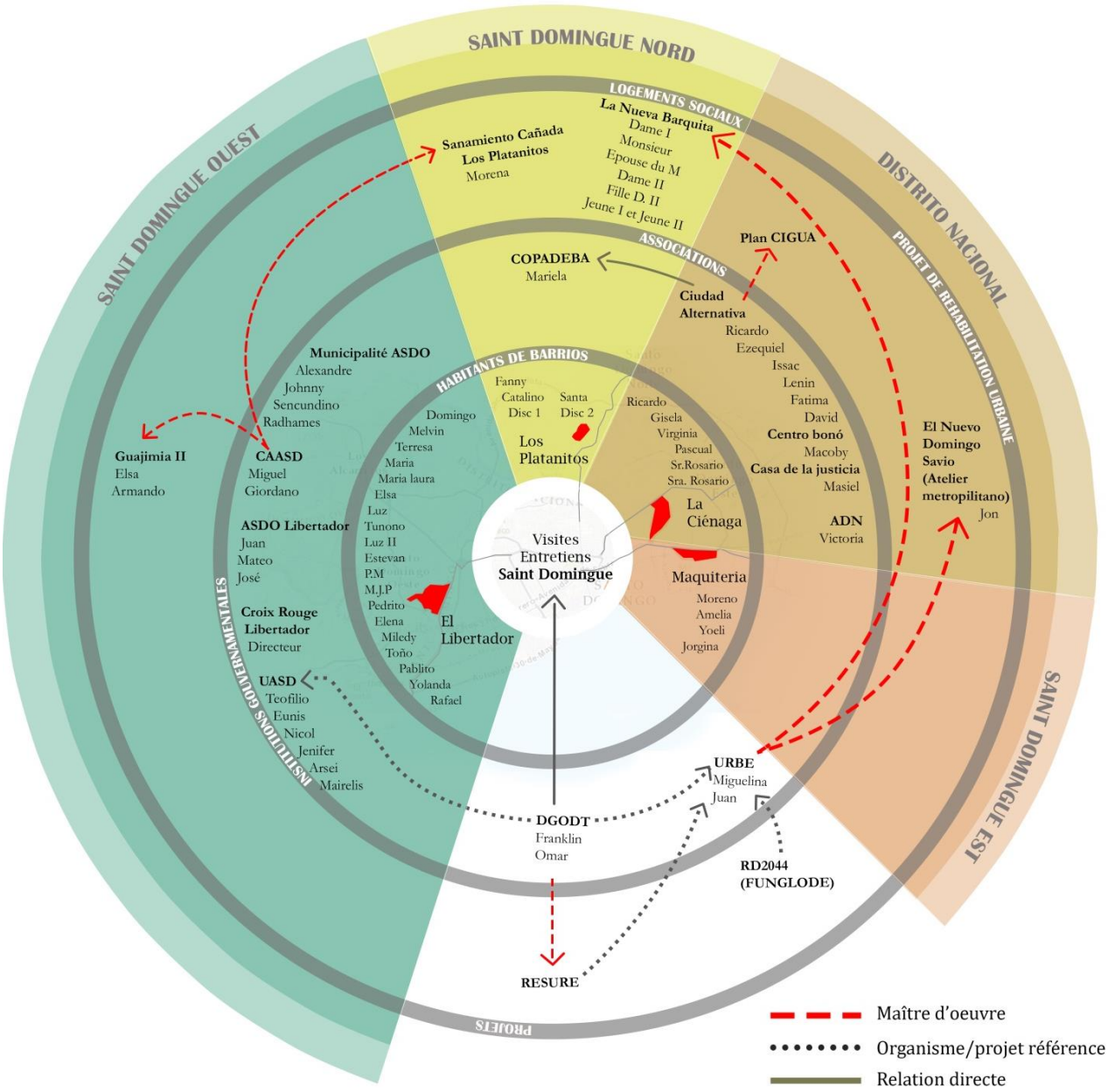
Réalisés via l´application pour smartphone « mon parcours » et Google Earth. Mise en page : DSV, 2019.

Comme dans l'approche interactionniste de Howard Becker (2002) et par l'effet de « boule de neige », chaque entretien entraînait le suivant. Les entretiens avec les habitants menaient souvent vers d'autres interlocuteurs, des acteurs publics ou des militants locaux. Face aux acteurs publics, les entretiens semi-directifs ont été privilégiés, mais des conversations informelles, hors le cadre d´un entretien, nous ont permis de mieux comprendre leurs opinions

personnelles et positionnement. Ici, le cadrage d'entretien consistait à poser une question introductive concernant les projets en cours et puis nos questions ciblées sur l'écologie et la durabilité de *barrios*. Nous voulions comprendre quelle interprétation de durabilité est utilisée dans les politiques urbaines. Comment sont considérés les *barrios* par ces politiques ? Quels projets sont définis pour le réaménagement d'un *barrio* ? Sur quelle vision de développement s'appuient-ils ?

Le schéma ci-dessous (cf. Fig. 40) montre le contexte des entretiens réalisés. À l'aide des cercles concentriques, nous avons représenté chaque groupe d'interviewés par localisation géographique. Dans le premier cercle sont illustrés les *barrios* visités et les habitants rencontrés. Le deuxième cercle comporte les institutions ainsi que les acteurs publics et associatifs qui interviennent dans ces *barrios*. Nous avons aussi établi les relations entre ces institutions, les anciens projets de référence et les actuelles opérations de requalification urbaine. Ces relations sont représentées ici par des flèches qui connectent les institutions publiques et associatives aux interventions urbaines indiquées dans le quatrième cercle.

Figure 40. Contexte des entretiens réalisés



Réalisation et conception : DSV, 2018.

Figure 41. Photos des escaliers et liste des activités quotidiennes observées pendant les visites de terrain

© 2016-2018 Darysleida Sosa V.

2.2.3 L'observation directe et l'analyse par l'espace

> « J'admire la hardiesse des techniciens actuels de l'urbanisme qui, dans l'application de cette science à une ville, considèrent avant tout le dehors des choses, comme si la considération des habitants qui forment la ville ne s'imposait pas au préalable ? C'est à travers ceux-ci qu'il faut regarder la ville, au lieu de l'observer simplement du point de vue des pleins et des vides qu'elle découpe sur le sol. Pour comprendre une cité, il importe d'en connaître la population ; une ville est un fait d'âmes » (Marcel Poëte, 1924-1931 cité par Choay, 1965, p. 354).

Notre principale activité d'enquête consistait à observer les *barrios*, les personnes qui y habitent et leurs pratiques (écologiques). Ceci, nous l'avons fait de manière instinctive dans un premier temps, et ensuite, les observations sont devenues plus ciblées, approfondies et affinées avec le temps et la répétition (Fournier et Arborio, 2010). Nous avons utilisé des outils tels que la photo pour capter certains moments de la vie quotidienne des habitants et les esquisses urbaines pour reproduire des observations *in situ* dans une logique d'interprétation des ambiances.

En tenant en compte des conclusions du travail ethnographique de Tahira Vargas, « il n'y a pas vraiment de limites physiques ou imaginaires entre l'espace public et l'espace privé dans les *barrios*… La rue et la maison sont des espaces identiques » (Vargas, 1998, p. 39), nous avons visité différentes zones des quartiers, observé l'intérieur des maisons pour décrire les espaces et leurs fonctionnalités. Nous avons ainsi constaté que la *galeria*, le trottoir, la rue, *el callejon* sont des espaces clés et dynamiques où se déroulent de multiples actions que nous avons énumérées sous forme de liste (cf. Fig. 41).

Durant les dernières visites, pour cerner les multiples formes de matérialisation des *influences* et les effets des interventions en cours ou déjà réalisées dans les *barrios*, nous avons employé des méthodes ethnoarchitecturales. Il s'agit de relevés urbains et architecturaux qui ont rendu visible la capacité habitante d'appropriation des espaces aménagés par l'État. L'évolution, les modifications et les nouvelles pratiques constructives ont été ici particulièrement examinées.

L'analyse par l'espace s'inspire en outre des travaux de rythme-analyse d'Henri Lefebvre qui permettent de décoder le quotidien des *barrios*. La démarche rythme-analytique implique l'étude de l'espace dans le temps sachant que ces deux aspects s'opposent (Lefebvre et Régulier, 1985). Il s'agit de comprendre l'espace-temps à l'égard des pratiques habitantes, en examinant les ruptures, les rythmes, la relativité et l'adaptation ainsi que les ambiguïtés et les contradictions de gestes (Lefebvre et Régulier, 1985).

2.2.4 La restitution des données du terrain

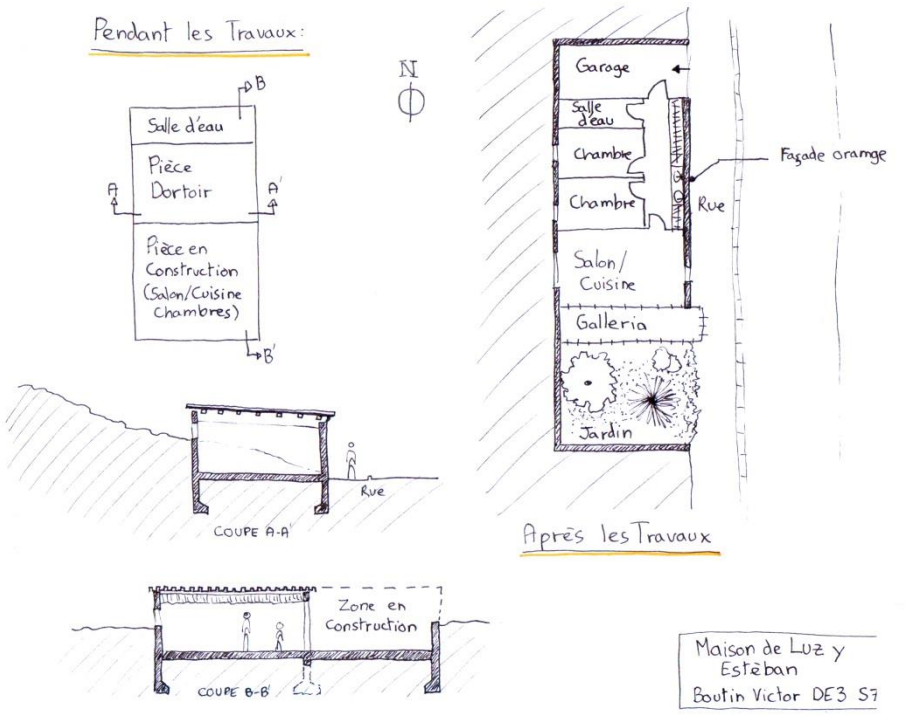
Afin de saisir le terrain dans sa complexité, un système d'organisation et de codification des données a été employé. En ce qui concerne les entretiens, nous avons utilisé le logiciel *Quirkos* permettant une analyse qualitative des données verbales. Nous avons effectué un codage ouvert avec l'attribution d'un nom ou d'une expression. Par exemple, si dans la transcription d'un entretien l'interlocuteur parlait des services qu'il partage avec son voisin, nous assignons le code « réseaux d'entraide ». Ces codes sont en effet abstraits et non pas descriptifs, ils permettent de gérer la masse des données recueillies et facilitent l'analyse des citations. L'idée était « d'identifier les paradigmes, les logiques hypothétiques et contre-factuelles »[83] à partir d'une base de données classée et suffisamment flexible pour admettre des confrontations avec des nouvelles données. Cette classification par famille de codes se présente, depuis la plateforme du logiciel, sous forme de rapport en format PDF. Ce document nous a servi à la construction thématique et la structuration du manuscrit.

Certains de ces entretiens ont aussi été traduits graphiquement (cf. Fig. 42). À travers la traduction graphique des entretiens ouverts, nous avons pu illustrer l'évolution et le processus d'autoconstruction/construction, réhabilitation/autoréhabilitation des *barrios*. La traduction graphique peut comprendre une ligne sur une carte pour montrer la trajectoire urbaine des

[83] Expression utilisée lors de la formation « analyse de données qualitatives » présentée par Olivier Brito, 2017. Cette formation a été facilitée par l'École doctorale Espaces, Temps, Cultures ED395, Université Paris Nanterre.

habitants (Iturra et Jirón, 2015) ou bien l'état de sa maison à un moment déterminé. Elle comprend trois étapes. Premièrement, il est nécessaire de faire une transcription de la parole en signalant les *moments* où l'enquêté décrit un espace, le processus dans la création de celle-ci ou des stratagèmes pour finaliser le projet de construction/réhabilitation de son habitat. Ensuite, ces *moments* peuvent être traduits en image, figure ou dessin pour permettre une mise en ordre des images afin de produire une représentation graphique de l'entretien.

Figure 42. Traduction graphique de l´entretien de Luz et Esteban, habitants du *barrio El Libertador*



Dessin : interprétation de Victor Boutin, étudiant en architecture à l'Ecole Nationale Supérieure d´Architecture Paris-Val de Seine dans le cadre du seminaire Processus de conception (S7). Institulé de l'intervention en Master 1 : « De l'entretien ouvert à la représentation graphique. L'évolution de l'habitat précaire à Saint-Domingue », 2018.

À cette base de données empirique, nous ajoutons finalement un travail bibliographique : la consultation de documents écrits (rapports gouvernementaux, archives historiques, comptes rendus des réunions publiques, thèses, memoires) et de documents graphiques (cartes, photos) qui ont constitué les repères de nos argumentations et construit les entrecroisements des analyses à des degrés variés.

Conclusion première partie

Cette première partie visait à présenter le contexte historique et les jalons méthodologiques de notre recherche. Dans le premier chapitre, nous avons montré comment depuis la construction de la ville coloniale jusqu'à l'actualité, les *barrios* ont joué un rôle significatif dans la densification de la capitale dominicaine. Soumis aux aléas politiques, socioéconomiques et climatiques, ils se sont inscrits durablement dans le paysage urbain, remplissant les vides de la ville formelle et en y apportant de la diversité sociospatiale.

En pointant les évènements historiques et les principales opérations urbaines, le deuxième chapitre révèle les caractéristiques générales et particulières des quatre *barrios* (*El Libertador, La Ciénaga, Los Platanitos, Maquiteria*) et présente les outils de l´enquête. Des éléments empiriques, les trajectoires, les expériences quotidiennes des habitants ainsi que des observations directes de l'espace et sa transformation, ont été recueillis. Dans les parties du manuscrit qui suivent et par l´analyse de ces données, nous illustrons la construction continue des écosystèmes *barrios* en tenant en compte des interdépendances sociales et des échelles spatiales.

DEUXIEME PARTIE

LE *BARRIO*, UN ÉCOSYSTÈME AUTOCONSTRUIT

> Arrivée à 7 heures. Accès en voiture par la partie haute du *barrio*. Le ciel est clair et dégagé. La visite commence. Un premier constat, il y a déjà des gens assis dans les *galerias*. Ils saluent les passants. Certains racontent des ragots avec leurs voisins d'en face, d'autres commentent les informations dites à la télévision la veille au soir. Avec un café à la main, une dame demande des conseils pour l'arrosage des plantes et l'entretien de son jardin. Un monsieur passe en courant dans la rue et la salue avec un geste rapide. Deuxième constat, les commerces et institutions sont déjà ouverts : le petit hôpital, l'école, les *colmados* (petite épicerie), la vendeuse de café… Troisième constat, les *callejones* [ruelles] permettent un déplacement plus rapide : « Venez, nous allons passer par ce *callejon*. Je vais vous faire rencontrer Papo. Il est vendeur ambulant de papier toilette et des petits objets de cuisine. Pour vendre ces produits, il se balade l'après-midi dans la rue avec un sac. Tout le monde le connaît… »
>
> (Note de terrain 2. Conversation pendant la visite guidée du *barrio El Libertador* avec Domingo, 2016).

La thèse défendue dans cette partie est que le *barrio* est un écosystème urbain, et que cela est intelligible à travers l'analyse de l'espace et les pratiques des espaces. Une première échelle de cet écosystème est décrite dans l'extrait ci-dessus. Il expose les interactions et les modes d'interdépendance éventuels entre les habitants et leur *barrio*. Il s'agit d'un rapport à l'espace qui rappelle en effet la définition d'écosystème de Arthur G. Tansley (1934), « un sous-ensemble du monde de la nature qui représente une certaine unité fonctionnelle… l'homme fait partie de la biocénose[84] et l'espace qu'il construit, transforme et utilise, c'est le biotope[85] » (Armand Fargues, 1996). Pour certains chercheurs comme Noel Castree (2005), William Cronon (1996), Michel Golman, Rachel Schurman (2000) et David Harvey (1996), l'urbain est bien le résultat des processus socio-environnementaux spécifiques qui génèrent des relations complexes avec la nature, notamment la richesse biologique et la diversité écologique des écosystème (Contreras-Escandón, 2017).

[84] « Une biocénose est constituée par la totalité des êtres vivants qui peuplent un écosystème donné. Ce terme de biocénose, qui est pris souvent par les écologistes francophones comme synonyme de communauté, désigne l'ensemble des organismes qui peuplent tout écosystème ». Source : Institut de l'information scientifique et technique (INIST) www.inist.fr.

[85] La biocénose est le « Composante d'un écosystème constituée par ses dimensions physico-chimiques et spatiales ». Voir : BARBAULT R., ATRAMENTOWICZ M., 2010, *Les invasions biologiques, une question de natures et de sociétés*, Editions Quæ, (Synthèses).

En sciences humaines et sociales, la prise en compte de l'approche écosystémique dans les études urbaines s'inscrit dans une tendance qui débute au XXe siècle, notamment avec Adel Wolman (1965), Paul Duvigneaud (1974) et Ian Douglas (1983). Tous les trois cherchent à décrire le métabolisme de la ville, Wolman et Douglas à travers l'étude des entrées et sorties des ressources (nourriture, carburant, vêtement, biens et énergie : le biotope) et Duvigneaud ajoute à ceci, le décompte des populations animales et végétales se trouvant dans la ville[86] (la biocénose). Ces travaux portent sur une réflexion politico-écologique et normative afin de garantir l'équilibre des milieux urbains et justifient l'importance de concevoir un modèle urbain idéal et en harmonie avec la nature. Mais, pour comprendre cet intérêt naissant sur l'écosystème urbain, il faut revenir sur la pensée de Federick Law Olmsted (1856), Patrick Geddes (1915) et Robert Park (1928) qui sont les premiers à avoir pensé la société urbaine comme un organisme vivant où prévaut une réciprocité entre le milieu et ses habitants (Blanc, 1998). Ceci est à la base de l'écologie urbaine. Définie d'une part comme méthode d'analyse de l'écosystème ville (Grafmeyer et Authier, 2015a) et d'autre part comme l'ensemble d'actions pour l'amélioration et la construction de milieu de la vie urbaine (Soubeyran et Berdoulay, 2010), ses applications et interprétations diffèrent en effet d'une discipline à une autre.

Pour Patrick Geddes, l'écologie urbaine est d'abord une science descriptive «*ce qui est*» et puis une science appliquée «*ce qui peut être*» (Emelianoff, 2000; Maumi, 2016). Il s'agit d'une pratique spécifique au biorégionalisme[87] qui consiste à observer, compiler des données pour mieux comprendre les phénomènes urbains, et ensuite intervenir avec un seul objectif, celui de rendre le milieu de l'homme plus digne. En proposant un plan d'action pour atteindre le bien-être physique et le plaisir esthétique des populations, cette écologie urbaine visait l'accompagnement de la ville dans son évolution (Maumi, 2016). Pour ce faire, Geddes définissait la ville comme un tout indissociable du monde naturel et donc l'importance de les

[86] L'ensemble de résultats obtenus de cette étude figurent dans l'article de DUVIGNEAUD P., DENAYER-DE SMET S., 1977, « L'écosystème URBS : L'écosystème urbain bruxellois », *Scope*.

[87] Cette science est définie par Lewis Mumford (1940) comme « un ordonnancement ou une visualisation complète [*comprehensive*] des mouvements, activités ou flux possibles ou potentiels (à partir de la source) des eaux, des marchandises, ou de la population, à l'intérieur d'une aire définie, ou sphère, dans l'objectif de poser la base physique d'une "bonne vie" ou d'une vie humaine optimale… Le *régional planning* est l'écologie. C'est l'*écologie humaine* ; sa préoccupation est la relation entre l'organisme humain et son environnement ». Voir article de MAUMI C., 2016, « Pour une écologie humaine, de Patrick Geddes à Benton MacKaye », *Espaces et sociétés*, *n° 167*, 4, p. 27-42.

faire cohabiter, notamment à travers l'esthétique de la terre. Sur ce point, il rejoint la pensée d'Olmsted (1856). Ce dernier défendait surtout la valeur thérapeutique de la nature en ville contre les maux liés à l'industrialisation et l'urbanisation. Central Park à New York ou encore, la Cité-Jardin, utopie de Ebenezer Howard (1898), sont des exemples de la mise en application de ces théories.

Néanmoins, au-delà du plaisir esthétique, Geddes attribuait un pouvoir social et politique à la nature en ville. D'abord social, parce qu'il voyait dans la mobilisation de l'écologie et la sociologie, les sciences qui pouvaient ensemble révéler les dynamiques de la ville et ses potentiels d'évolution par l'intermédiation de l'urbanisme (Maumi, 2016). Ensuite, dans une approche politique, il considérait l'homme comme « un agent géologique actif » (Marsh, 1864) qui devait s'impliquer dans les processus de construction de l'urbain. Il soulevait ainsi sa capacité autoconstructive lui permettant de définir l'organisation matérielle, sociale et économique de son milieu. « Cultiver l'habitude de l'action directe plutôt que d'attendre les agences représentatives » disait Geddes (1918) (Oyón et Serra-Permanyer, 2016 p,46)[88].

Mais, tellement concentrés sur ce qui éloignait la ville des milieux naturels, ni Geddes ni Olmsted n'ont envisagé la ville comme phénomène naturel, ce qui était pourtant évident dans la pensée de Robert Park (1939). Dans l'étude de la ville de Chicago, il introduit un nouveau regard : la ville comme le produit de la nature humaine (Park, 1939). Dans cette logique, la nature ne faisait pas uniquement partie de l'environnement des hommes, mais la ville elle-même était le résultat des processus écologiques. Autrement dit, les lois de la nature lui donneraient sa forme générale et son unité organique permettant à chaque individu d'exprimer sa propre nature (Blanc, 1998).

Si nous nous fions à la l'écologie urbaine de Robert Park, les *barrios* seraient des « régions morales » réunissant un groupe d'individus qui partagent des émotions, intérêts,

[88] Ces réflexions inspirent plus tard les travaux de John Turner (1918) sur l'autoconstruction urbaine. En reprenant les quatre quadrants de Geddes, *acts, deeds, facts et thoughts or dreams* (actions, activités, faits et pensées ou rêves pour sa traduction en français), Turner cherche à établir les relations entre milieu, organisme et fonction.

goûts et comportements (Park et Burgess, 1925)[89]. Il s'agirait d'espaces naturellement ségrégués et organiquement reliés qui attestent de la diversité sociale et culturelle de la ville, spécialement dans la capacité de former et stimuler les processus d'adaptation et de changement des comportements. Dans cette perspective, l'objectif central de cette écologie urbaine était de comprendre l'évolution du système de relations entre les groupes urbains (Chapoulie, 2008). Mais, il ne s'agissait tant de comprendre uniquement le rapport d'une population à son territoire, que « le rapport de [au moins] deux populations entre elles sur le même territoire » (Joseph, 2004 p.130). Ainsi, étudier les espaces urbains avec une approche écologique nécessiterait de les considérer comme « des milieux pleins dans lesquels les activités d'adaptation et de coopération des individus ou des collectifs trouvent leurs ressources ; ce sont des univers de plis et de niches qui gardent une opacité relative et qui sont instrumentalisés comme tels » (Joseph, 2004 p.131).

Apparu *a posteriori*, le terme écosystème ne fait pas partie du vocable de l'école de Chicago. Pourtant, en essayant de décrire les dynamiques concourantes dans le milieu urbain - les périodes de crise et d'instabilité par exemple-, Robert Park et ses acolytes dressent les bases pour comprendre le système urbain, désormais social et écologique (Armand Fargues, 1996). Ils effacent la catégorie « objet géographiquement habituel », fixe et schématiquement représentable de la ville. Ils la redéfinissent comme un ensemble « d'entités spatiales » qui prennent forme en suivant des dynamiques (Armand Fargues, 1996), et des processus socioécologiques ainsi que les exigences de vie et les compromis locaux qui les produisent (Barles et Blanc, 2016).

Définir le *barrio* en termes d'écosystème autoconstruit permet de le libérer d'une pensée fragmentaire héritée de l'urbanisme fonctionnel[90]. Cela implique de rompre avec une tradition analytique et opérationnelle, et de dépasser les visions binaires ville/campagne,

[89] Amplement critiquée, cette théorie propose que le contexte physique joue un rôle important dans la structuration des comportements sociaux. Cette posture a été aussi définie comme culturaliste car elle insinue que la culture urbaine possède sa propre logique historique et autonome au sein de la formation sociale. Voir, HAYOT A., 2002, « Pour une anthropologie de la ville et dans la ville : questions de méthodes », *Revue européenne des migrations internationales*, *18*, vol. 18-n°3, p. 93-105.

[90] D'après Grafmeyer et Joseph (1990), l'hypothèse écologique a permis aux chercheurs de l'école de Chicago de rompre avec l'histoire traditionnelle des villes des États-Unis. Ils n'envisagent plus la ville comme le résultat des politiques dont seul un groupe serait détenteur de sa construction, mais liée à l'évolution de la société urbaine qui l'occupe.

formelle/informelle, pauvre/riche, qui ont été mobilisées depuis les années soixante par les aménageurs dominicains. Affranchi des seules variables territoriales (espace à risque, espace délabré, espace précaire), l'espace *barrio* est dans le chapitre III étudié dans son aspect dynamique (interaction, interdépendance, adaptation, évolution des espaces).

En outre, l'écologique urbaine introduit une réflexion sur les échelles. Désormais, il ne s'agit plus de traiter les échelles dissociées les unes des autres, mais de raccorder le global et le local pour répondre aux objectifs de durabilité urbaine (Blanc, 1998). Ceci permet de faire le lien avec le concept de « ville durable » qui met à l'épreuve ces échelles, notamment face aux nouveaux modes de penser la ville : compacte, recyclable, mixte, participative, etc. Considérée comme le nouveau modèle de construction urbain, la ville durable s'impose comme une référence portant tant sur la conception de l'urbain que sur la protection de l'environnement. Dans cette optique, l'approche écosystémique de la ville durable s'avère décisive du bon fonctionnement des systèmes urbains. Il s'agit d'améliorer la qualité de vie des habitants et d'optimiser en même temps l'utilisation de ressources territoriales. Dans le chapitre IV, les *barrios* sont aussi analysés en tant qu'échelle privilégiée pour la transition écologique et urbaine de la ville dominicaine. Très peu étudié dans ce sens, l'espace *barrio* est ici confronté aux indicateurs de durabilité urbaine.

Cette approche de la ville durable par les *barrios* est nécessaire dans la mesure où, depuis les années 1980, une lecture sectorielle des problématiques environnementales a été privilégiée, laissant dans un deuxième plan les facteurs sociaux, politiques et économiques (Desse *et al.*, 2017). Pour Jacques Theys (2015), il est impératif d'ouvrir les problématiques écologiques vers d'autres champs disciplinaires et les faire sortir de l'enfermement « climato-centrée » ou « physico-chimique » (Theys, 2015). Cela pourrait ainsi permettre l'émergence d'actions différenciées et adaptées aux différents territoires, et la prise en compte des sociétés ainsi que de l'évolution de leurs modes de vie (Desse *et al.*, 2017). En définitive, nous essayons ici de saisir la structure des *barrios*. L'objectif est de dépasser les aprioris sur son apparent désordre avec l'exigence d'une lecture audacieuse.

CHAPITRE III

COMPRENDRE L'AUTOCONSTRUCTION DE L'ÉCOSYSTÈME *BARRIO*

Compris comme catégorie mathématique par Descartes et Kant, comme totalité immanente par Spinoza et Leibniz, ou bien comme « chose mentale » par Platon, l'espace est un concept fétiche, polysémique et polémique. Pour Claude Lévi-Strauss (1949), l'espace est surtout une condition anthropologique, un outil pour comprendre le fonctionnement des sociétés. Henri Lefebvre (1974) lui attribue une composante sociale dont la production est le résultat même des relations sociales. Pour lui l'espace n'est plus un objet abstrait, il se construit matériellement en lien avec d'autres processus (économiques, culturels, sociaux) desquels il ne peut pas être séparé. Pour Erving Goffman (1979), l'espace est aussi une circonstance qui existe uniquement si l'homme se l'approprie. En dépassant l'idée d'espace comme « processus » proposée par Lefebvre, Goffman le redéfinit comme le « territoire » où coexistent des relations sociales publiques qui permettent le mouvement de l'Homme et la mobilisation des Hommes. Michel de Certeau (1990) quant à lui, établit que l'espace est d'abord un « lieu pratiqué », celui qui peut être lu, écrit, décrit, c'est-à-dire, l'espace se construit en racontant les histoires des lieux.

> « L'espace serait un lieu, ce que devient le mot quand il est parlé, c'est-à-dire quand il est saisi dans l'ambiguïté d'une affectation, muée en un terme relevant de multiples convections, posées comme l'acte d'un présent (ou d'un temps), et modifié par les transformations dues à des voisinages successifs. À la différence de lieu, il n'a donc ni l'univocité ni la stabilité d'un propre » (Certeau, Giard et Mayol, 1990 p.173).

Dans ce chapitre nous décrivons les *barrios* en tant que des espaces sociaux (Lefebvre, 1974), circonstanciels (Goffman, 1979), symboliques et identitaires (Certeau, Giard et Mayol, 1990). En d´autres mots, nous saisons l´ensemble d´objets et d´actions qui le conforment de manière « inséparable, solidaire et contradictoire » (Milton Santos, 1996 cité par Gómez Lende, 2006). Nous analysons le *barrio* non plus comme un lieu fermé, mais comme un espace composé de lieux dont les frontières ne se limitent pas uniquement aux délimitations

physiques et géographiques. Le *barrio* est donc observé dans sa globalité : la conformation et le sens des lieux, les valeurs, les histoires, les traditions. Il s'agit de le définir comme un écosystème qui s'autoconstruit à travers les relations sociales, les interdépendances, les connexions spatiales et les pratiques quotidiennes. Mais, comment expliquer la construction collective de l'espace *barrio* ? D'après, Marc Augé (1992) l'espace est en réalité un ensemble de « lieux anthropologiques », d'univers remplis de symboles où les habitants se connaissent ou se reconnaissent (Lazo et Calderón, 2010).

Les observations lors des visites exploratoires, nous ont permis d´identifier ces « lieux antropologiques » (Augé, 1992). Dans ce chapitre, nous aborderons d´abord les principaux niveaux spatiaux des *barrios* : La *galeria*[91], la rue et le *callejon*[92] (3.1). Nous verrons ensuite comment ces espaces s´articulent autour de l'autoconstruction de la maison, l'autodotation des services à la création des espaces communs (3.2). En renouant avec l'esprit de l'écologie urbaine enseignée par Robert Park (1925), il s´agit ainsi d´illustrer l´ordre moral[93] et le modèle spatial des *barrios.*

[91] Espace devant la maison, espace de socialisation, seuil d'entrée à la maison ou espace entre la rue et la maison.

[92] Petite ruelle qui permet de circuler au sein d´un ensemble de maisons.

[93] Sur ce sujet, Emilio Martinez (1999) prévient que Park ne traitait pas les phénomènes sociaux seulement à partir des conceptions biologiques. Le fait d'intégrer dans sa pensée l'ordre moral qui comprend autant des aspects écologiques que culturels, économiques et politiques, en est une preuve. A ce sujet voir : MARTINEZ E., 1999, *La ciudad y otros ensayos de ecología urbana*, Ediciones del Serbal, 148 p. Pour Isaac Joseph (1993), l'étude de l'ordre moral permet de « comprendre les processus de composition et de décomposition de la communauté… et la manière dont ces communautés ajustent leur forme et leurs comportements à leur environnement. Ces processus ne peuvent être saisis par la seule distribution des populations dans l'espace, mais par les tensions, les écarts et les distances entre différents localismes. Tout espace local est donc travaillé doublement, de l'intérieur, par la diversification ou concentration – et de l'extérieur, par la rétroalimentation des transformations qui opèrent sur un autre quartier » JOSEPH I., 1997, *La Ville sans qualités*, FeniXX, 333 p. « En définitive, la société dans laquelle nous vivons nous apparaît comme un ordre moral dans lequel la position d'un individu, aussi bien que l'idée qu'il se fait de lui-même — et qui est le cœur de sa personnalité —, est déterminé par les attitudes des autres individus et par les normes observées dans les groupes » Park, traduit par GRAFMEYER Y., JOSEPH I., 1979, *L'école de Chicago: naissance de l'écologie urbaine*, Champ urbain, 377 p.

3.1. Les pratiques de l'espace dans le *barrio* : le dedans, le dehors, l'entre-deux

> « Une société ne peut exister que si une série des fonctions sont constamment accomplies […] Mais elle ne se réduit pas à cela […] Elle s'invente et définit aussi bien de nouveaux modes de réponses à ses besoins que de nouveaux besoins. Cette invention permanente est liée au fait que tout ce qui se présente à nous est tissé au symbolique […] les actes réels […] sont impossibles en dehors d'un réseau symbolique » (Castoriadis, 1975, cité par Bonetti, 1994 p.50).

L'analyse de l'espace *barrio* met en évidence cette réinvention symbolique des « actes réels » dont parle Castoriadis. En décrivant les niveaux spatiaux qui structurent le *barrio* (la *galeria*, la rue et le *callejon*) se recrée le système complexe où prennent place les pratiques quotidiennes des habitants (*folkways),* les symboles, les temporalités et les identités. Ces espaces remplissent en outre des fonctions économiques, environnementales et sociales répondant globalement aux piliers de la durabilité urbaine.

3.1.1 Prendre le café dans la *galeria* de Maria Luisa

La Galeria est un espace archétype intérieur, extérieur, ouvert, fonctionnel et représentatif. Connu sur le nom de *Zanguan* au Venezuela, *corredor* au Chili ou *retiro* au Pérou, il est souvent traduit par le mot *porch* en anglais qui désigne de manière générale l'entrée d'une maison. Etymologiquement, *galeria* vient du latin médiéval *galilaea* qui signifie « porche d'églises » et qui définit les lieux de passage et de rencontre dans les monastères. En Europe, la galerie peut indiquer un espace commercial couvert par une toiture en verre ou bien un espace fermé où sont exposés des tableaux et objets d'art (Rey, 1992). Or, loin de nous attarder sur le caractère polysémique de cette dénomination, ce qui intéresse ici est de décrire un espace intermédiaire qui se construit entre la rue et les habitations dans les *barrios.*

Définir la *galeria* dans le contexte dominicain nécessite par conséquent de remonter dans l'histoire et d'examiner l'habitat des *taïnos*[94]. En regardant le mode d'habiter des

[94] Les *taïnos* sont les premiers habitants de l´ile l´Hispaniola partagée aujourd´hui par Haïti et la République Dominicaine.

civilisations précoloniales et plus particulièrement le *caney* (la demeure) du *cacique* (chef de la tribu), nous nous apercevons qu'un petit espace précédait l'entrée (cf. Fig. 43). Il était carré, couvert et délimité par deux troncs en guise de colonne qui d'après Prieto (2008), servait principalement à l'accueil des invités (Prieto Vicioso, 2007). La *galeria* serait donc un vestige de l'architecture précoloniale au point qu'aujourd'hui, elle représente un espace distinctif de l'architecture vernaculaire et rurale dominicaine (Duran et Nunez, 2009).

Dans son passage de la maison rurale à la maison urbaine, la *galeria* perdure malgré les influences architecturales anglaises, françaises, néerlandaises et nord-américaines. Elles s'intègrent aussi dans la construction d'une architecture domestique et moderne dont témoignent les maisons de *Gazcue*[95]. Toujours construites en rez-de-chaussée dans la partie frontale du logis, elles sont couvertes par un toit en continuité avec la toiture de la maison. Il s'agit d'un espace carré ou rectangulaire, souvent plus long que large, allant d'un à trois mètres carrés et comportant un portique avec des colonnes ornementées (cf. Fig. 43). Elle s'organise ainsi autant comme un espace intérieur que comme une partie intégrante de la façade (Nuñez Zorrilla, 2011).

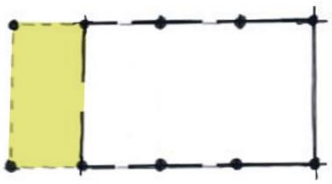
3.1.1.1 Habiter la *galeria*

Boire un café, saluer les voisins, commenter les informations avec les passants, demander un conseil, s'assoir, observer, etc., la *galeria* dans les *barrios* est plus qu'un espace de passage, résiduel à caractère décoratif, elle est un espace multifonctionnel. Au même titre qu'un sas[96], elle sert de vestibule quand elle permet aux invités de s'y assoir. Comme sur une estrade, elle invite à surveiller ce qui se passe dans la rue : les enfants qui jouent dehors, les disputes conjugales, ou bien regarder le temps qu'il fait à l'extérieur. Car elle constitue en effet, un véritable refuge climatique faisant office de protection face aux intempéries quotidiennes des pays tropicaux, le fort soleil et les pluies sporadiques. Ainsi, orientée vers l'Est ou Sud-Est, la *galeria* protège la maison du soleil, permet l'entrée de l'air frais et tamise la lumière aveuglante du jour.

[95] Quartier au centre de Saint-Domingue où habite une population de classes moyennes.
[96] Le mot sas est utilisé pour faire référence à un compartiment qui sépare deux milieux, intérieur et extérieur, dont la pression atmosphérique n'est pas la même.

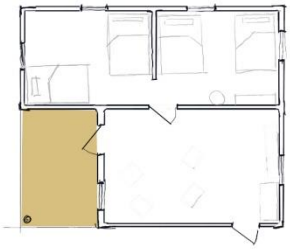
Figure 43. La *galeria* dans les différents habitats dominicains

CANEY
La maison des *Caciques* (chef de tribu) *taïnos* (ethnie amérindienne) était construites avec des feuilles de hinea et du bois.



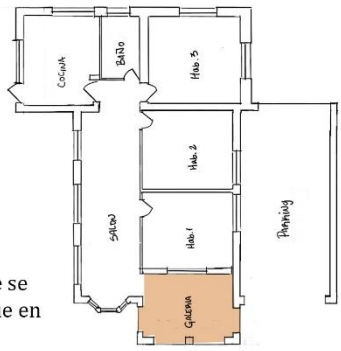
Premier vestige de l´espace ***galería***. Il s´agissait d´un petit espace précédant l'entrée. Espace rectangulaire, couvert et délimité par deux troncs en guise de colonne., il servait principalement à l'accueil des invités.

MAISON RURALE
La maison rurale traditionnelle dominicaine est construite en bois avec une toiture inclinée en tôle de zinc ou en chaume.



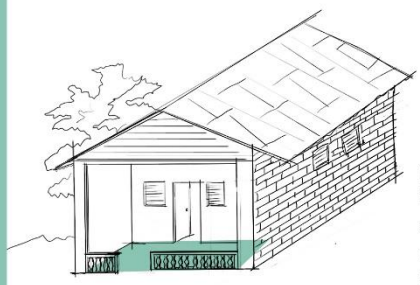
La maison rurale dominicaine se divise en trois zones : la zone fraîche (chambres, salon, ***galería*** ou terrasse), la zone chaude (la cuisine, le grenier) et la zone humide (toilette, douche).

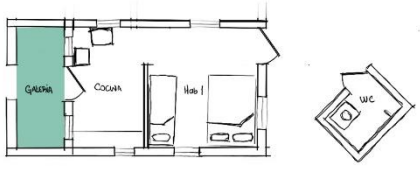
MAISON DE GAZCUE
La maison de Gazcue construite en béton armé suit un style éclectique et victorien. (Gazcue est un des premiers lotissements planifiés hors la ville coloniale au début des années 1900.)



La ***galería*** fait partie ici de l´entrée de la maison. Elle se trouve au bout du trajet qui sépare la maison de la rue en passant par l´espace jardiné qui précède la ***galería***.

MAISON DE *BARRIO*
Maison en perpétuelle évolution qui répond aux caractéristiques de l´habitat tant rural qu'urbain.





Dans le barrios la ***galería*** est un espace multi-fonctionnel qui peut servir au commerce, aux rencontres quotidiennes, entre autres. Il s´agit d´un espace symbolique où se recréent des imaginaires individuels et collectifs.

Réalisation et conception : DSV, 2017.

Fermée souvent par des grillages à motifs variés, elle devient aussi un espace qui protège. Pour Teresa (habitante du *barrio El Libertador*), la *galeria* est un espace tampon qui permet d'encercler un cambrioleur. Maria Luisa (habitante du *barrio El Libertador*), par exemple, vend du café et du thé dans sa *galeria* à partir de cinq heures du matin. Avant l'aube, elle se débrouille pour passer les boissons chaudes à travers les grillages et elle n'ouvre la porte qu'à 9 heures quand l'affluence des passants augmente.

Dans ce cas, la *galeria* se définit comme un petit espace commercial. On y retrouve un poste de glace, une vitrine avec des crayons et cahiers, une étagère avec des bouteilles d'eau, une grande corbeille avec des fruits, un réfrigérateur rempli de jus de fruits naturels. Les grillages sont souvent utilisés pour installer des panneaux afin de faire la promotion des produits. Elle devient souvent la scène privilégiée des entrepreneurs qui offrent des services divers : coupes de cheveux (100 pesos), trois photocopies (2 pesos) ou appels aux États-Unis (20 pesos l'heure).

S'il semble que la *galeria* est en occupation perpétuelle, qu'il y a toujours quelqu'un qui observe, qui attend l'arrivée d'une livraison ou qui achète quelque chose, en observant plus attentivement, quand la *galeria* est exclusivement à l'usage domestique, elle est utilisée de manière différente le long de la journée. Très tôt le matin, elle assume pleinement sa fonction d'espace de passage. Les enfants et les parents la traversent pour aller à l'école ou au travail. Les femmes au foyer et les personnes âgées l'occupent en mi-matinée pour prendre le petit déjeuner ou pour discuter avec les passants. À midi, la *galeria* est vide. L'après-midi, les enfants s'en servent pour jouer. À ce moment, la porte de la grille reste ouverte pour que d'autres enfants puissent aussi venir jouer ou faire leurs devoirs. Le soir, la *galeria* est un espace de réunion, pour manger, boire, discuter avec les voisins ou encore pour que les jeunes couples s'y retrouvent (cf. Fig. 44).

Figure 44. Photos de la *galeria* et liste des activités quotidiennes observées pendant les visites de terrain

LA *GALERÍA*

S'asseoir
Recevoir
Surveiller
Observer
Appeler
Discuter
Réunir
Attendre
Demander
Entendre (la musique)
Regarder (la télévision)
Ecouter
Se monter
Ornementer
Jardiner
Vendre
Acheter
Nettoyer
Coiffer
Jouer
Boire
Manger

(1) La Ciénaga
(2) El Libertador
(3) El Libertador
(4) Maquiteria
(5) El Libertador
(6) El Libertador
(7) El Libertador
(8) El Libertador
(9) El Libertador
(10) El Libertador
(11) El Libertador
(12) El Libertador
(13) Maquiteria
(14) El Libertador
(15) El Libertador
(16) Los Platanitos

© 2016-2018 Darysleida Sosa V.

La *galeria* se présente alors comme un espace protecteur qui apporte des solutions tant dans l'aspect économique (petits commerces), social (lieu de rencontre) qu'environnemental (refuge climatique). De cette sorte, elle fait partie de ce que Bonetti (1994) définit comme « support de médiation dans les transactions entre l'homme et la nature. Il construit cet artefact pour se protéger en apportant des réponses appropriées aux divers problèmes qu'elle lui pose, de manière spécifique en chaque lieu, en posant en elle les matériaux et les ressources nécessaires, en développant des capacités techniques prodigieuses, pour les transformer en fonction des exigences qu'il se fixe et de contraintes qu'elle lui impose, selon une subtile dialectique » (Bonetti, 1994 p.135).

3.1.1.2 Construire et aménager l'espace *galeria*

Dans une logique de construction par étapes, la *galeria* est la dernière pièce de la maison à être achevée, mais elle est souvent le premier espace à être imaginé par les habitants. Au départ des travaux de construction, la *galeria* est délimitée par un avant-toit rudimentaire (structure en bois et zinc) ou par un sol en béton. Ensuite, un garde-corps en balustres de 80/90 centimètres de haut vient se construire autour de l'espace en laissant une ouverture pour la porte. Des grillages en fer sont par la suite installés enveloppant partiellement l'espace comme une volière. L'ensemble de grilles est placé dans la partie supérieure des balustres jusqu'au plafond. Parfois, elles sont en forme de signe d'interrogation inversée, ce qui permet de s'en servir comme dossier pour s'assoir (cf. Fig. 44, photo 9).

Il suffit, en outre, d'emprunter les escaliers dans les *barrios* pour se rendre compte que la *galeria* se construit quels que soient les accidents et les conditions du terrain (cf. Fig. 44, photo 16). Des *galerias* à moitié suspendues se différencient des balcons par leur relation directe avec l'espace de circulation, dans ce cas les escaliers. Dans d'autres cas, elles sont décaissées à cause des travaux pour l'asphalte des rues réalisés après sa construction (cf. Fig. 44, photo 12).

Une *galeria* peut comprendre un petit espace avec un pot de fleurs et une chaise, ou bien un grand salon avec une table et quatre fauteuils à bascule pour accueillir des invités. Il

s'agit souvent de mobiliers variables, ceux qui sont faciles à déplacer entre l'extérieur et l'intérieur, mais aussi résistants à la pluie et la chaleur. Le plus marquant dans certaines *galerias* observées, c'est leur capacité à être converties aussi en jardin. Les pots de fleurs sont omniprésents. Des plantes décoratives poussent dans des bouteilles en plastique ou dans de vieux seaux de peinture. Les *galerias*-jardins débordent vers l'espace extérieur avec des jardinières placées dans la partie extérieure basse de la rambarde. À ceci, nous additionnons l'utilisation des couleurs sur les murs (cf. Fig. 45). Dans certains cas, un contraste de deux couleurs est employé, un à l'extérieur et un autre à l'intérieur. Ainsi, nous retrouvons la couleur verte associée au jaune, à l'orange et au blanc. Dans d'autres cas, surtout quand la maison n'est pas finie, la couleur grise des parpaings est dissimulée par des plantes grimpantes.

Figure 45. Photo d'une *galeria* végétalisée dans le *barrio La Ciénaga*

© 2017 Darysleida Sosa V.

3.1.1.3 Montre-moi ta *galeria* et je te dirai qui tu es

Au-delà de sa multifonctionnalité, la *galeria* incarne des symboliques plus profondes d'ordre socioculturel. Elle est un luxe face à la carence d'espace constructible dans les *barrios* et une preuve de réussite économique pour les habitants. Dans les *barrios*, les maisons avec *galeria* atteignent un certain niveau de finition, chose qui n'est pas constatée dans les maisons sans *galeria.* Cela peut signifier que son existence détermine la classe sociale à laquelle appartiennent certains foyers. La façon dont elle est aménagée indique, en outre, la présence ou non d'une figure féminine, les moyens économiques de la famille, ou encore les types de fréquentations. Qui est accueilli dans la *galeria* fait qu'elle puisse être considérée comme inadaptée aux enfants par exemple, ou interdites à l'objectif d'une caméra.

Elle occupe alors une place capitale dans l'imaginaire collectif et dans la définition des individualités en participant à la construction du social. Néanmoins, la *galeria* rappelle le passé rural de cette configuration architecturale. Sous l'influence de l'architecture moderne et contemporaine, l'obsolescence de la *galeria* gagne du terrain. Elle est considérée comme une réserve foncière prédestinée à disparaître pour répondre à d'autres priorités, spécialement la survie économique ou l'incorporation à la société de consommation. Dans le cas d'Elena (habitante du *barrio El Libertador*), la *galeria* devient un garage. Dans d'autres cas, elle fait place à un escalier pour donner accès aux étages supérieurs en location.

Au *barrio El Libertador*, les maisons construites pour reloger les personnes expropriées après l'assainissement de la *cañada Guajimía*, ne comptent pas de *galeria*. Les aménageurs cherchent à garantir que ces nouvelles maisons à toitures inclinées ne seront pas facilement modifiables par les habitants. Ils promeuvent un modèle de maison spécialement pensé « pour les pauvres », sans *galeria,* tentant ainsi de limiter la surpopulation du *barrio* et d'atténuer son effet sur la densité urbaine.

Tandis qu'elle disparaît progressivement des *barrios*, la *galeria* est incorporée à l'architecture touristique. Les projets Costamar, Rio Arriba et Punta Minitas de l'architecte Francisco Feaugas, constituent des exemples illustrant la disposition de la *galeria* comme espace intermédiaire entre l'intérieur des résidences et les zones de loisir (piscine, jardin).

Dans les grands hôtels, la *galeria* se convertit aussi en *lobby* ouvert pour accueillir les nouveaux arrivants. Les adeptes de l'architecture tropicale contemporaine[97] défendent également l'importance de la *galeria* dans la configuration architectonique destinée aux zones équatoriales et tropicales. En étant un espace mi — ouvert, elle est privilégiée notamment pour son potentiel écologique en matière d'économie d'énergie, de ventilation naturelle, d'ombre portée, entre autres.

3.1.2 Jouer aux cartes sur les trottoirs, jouer dans la rue avec les enfants

> « La rue : essayer de décrire la rue, de quoi c'est fait, à quoi ça sert ? Les gens dans les rues. Les voitures. Quel genre de voitures ? Les immeubles : noter qu'ils sont plutôt confortables, plutôt cossus ; distinguer les immeubles d'habitation et les bâtiments officiels. Les magasins. Que vend-on dans les magasins ? Il n'y a pas de magasins d'alimentation. Ah ! Si, il y a une boulangerie. Se demander où les gens du quartier font leur marché. Le café. Combien y a-t-il des cafés ? Un, deux, trois, quatre. Pourquoi avoir choisi celui-là ? Parce qu'on le connaît, parce qu'il est au soleil, parce que c'est un tabac… S'obliger à voir plus platement… Déceler un rythme : le passage de voiture… Regarder les plaques de voitures… Lire ce qui est écrit dans la rue… » (Perec, 1985 p. 70)

Marquée par l'enseignement de la ville haussmannienne, avec ses amples voies et ses percées visuelles végétalisées, la rue est souvent définie comme un espace de circulation, délimité par des édifices d'un côté et de l'autre. Elle se veut synonyme de linéarité, de clarté et de continuité. Dans l'idéal, les rues doivent s'articuler de manière hiérarchique afin de clarifier la structure la ville (Véron, 1997). Sous l'allure d'un espace public, elle est censée permettre le libre passage, les rencontres et les manifestations citoyennes. Composée de deux parties principales, le trottoir et la chaussée, elle différencie généralement l'espace dédié au passage des piétons du passage des véhicules[98]. D'après les normes d'urbanisme dominicaines, la largeur minimum des rues dans les zones d'habitation doit être de 14 mètres[99]. Le trottoir doit mesurer au minimum 2 mètres, 0,5 mètre est occupé par la végétation[100]. Or, pour Alexandre Gady (1996) cette conception trop rigoureuse héritée de

[97] Les travaux de l'architecte Luis Flores en sont un exemple.
[98] Dans le contexte dominicain, la modalité « rues partagées » n'est pas officiellement comprise dans les normes. La rue est strictement dédiée au passage des véhicules.
[99] Voir la ley n° 675-44, *sobre urbanización, ornato público y construcciones*, 1944.
[100] D'autres formes de déplacement sont aujourd'hui intégrées dans la conception de la rue, notamment par la construction des pistes de vélo dans la ville-centre et la prise en compte des personnes handicapées à travers l'installation de rampes.

l'urbanisme fonctionnel empêche les citoyens de profiter pleinement leur droit à la cité (Gady, 1996).

À l'opposé de la ville projetée où les rues définissent l'espace urbain, dans les *barrios* la rue est déterminée par la construction même des habitations. Elle figure comme un élément complémentaire d'accès et de circulation dont la particularité est sa relation directe avec l'espace domestique et commercial. Elle est l'espace privilégié pour les familles (Douzant-Rosenfeld et Faxas, 1993 ; Vargas, 1998) qui la considèrent comme l'extension de la maison (Hernandez Garcia, 2013), là où ils peuvent faire sécher leur linge, s'en servir d'entrepôt pour les matériaux de construction ou s'installer pour une célébration. Car, en effet, la rue n'appartient à personne, mais chacun est responsable d'une portion. Son nettoyage par exemple est un acte individuel limité au *frente de la casa* (front de maison, cf. Fig. 46). Les familles ont le devoir de s'occuper d'une tranche imaginaire comprenant le trottoir, le long de la façade et ce, depuis la porte d'entrée de la maison jusqu'à la moitié de la rue, et ainsi de suite.

Figure 46. Schéma de la maison et sa continuité dans la rue

Réalisation et conception : DSV, 2017.

La rue se construit à partir d'un processus évolutif qui comprend le passage de chemin à chemin aménagé, et de chemin pavé à rue asphaltée. Sa transformation atteste de l'évolution même du quartier et témoigne du degré de diligence de ses habitants. Estéban

(habitant du *barrio El Libertador*), nous a raconté la démarche entreprise pour « faire[101] » la rue. *La calle Holgin* en pente sur un terrain rocailleux devenait — autant en période sèche qu'en période de pluie —, une rue glissante qui empêchait tout véhicule de sortir. Elle était aussi un danger pour les piétons surtout quand subitement quelqu'un tombait et glissait jusqu'à la partie basse de la rue. Pour ces raisons et après consultation collective, une lettre demandant son asphalte a été envoyée à la mairie qui a réalisé les travaux dans les années 2001[102].

3.1.2.1 Espace représentatif

La rue, c'est là où tout se passe, les fêtes d'anniversaire, les projections des films des matchs de baseball depuis la maison de Maria la couturière, ou encore les combats entre gangs. C'est le lieu où convergent les voitures, les motos, les piétons et quelques chiens qui cherchent à manger dans les poubelles. Comme pour la *galeria*, la rue répond également à une temporalité affirmée entre des journées telles que les vendredis et samedis avec un afflux considérable, ainsi que des après-midi et soirées très mouvementés. Si pendant la journée il est possible d'identifier certaines activités, actions et parcours des personnes qui s'y côtoient, son usage exacerbé le soir empêche toute approximation théorique rapide. *De facto*, nos sens sont là, sous stimulation constante. Sur une longueur de 200 mètres, la rue devient la scène qui rassemble les bruits des enfants qui jouent, les cris des adolescents qui se disputent et la concomitance entre deux ou trois radios sur des fréquences différentes. Participer à une discussion, même si l'on est de l'autre côté de la rue, est habituel dans les *barrios*. Ainsi, une traversée peut provoquer des moments d'assourdissement sans préavis. Ceci explique le fait de devoir être attentif aux obstacles : les piles des parpaings, les chaises et les groupes de personnes qui obligent à monter et descendre le trottoir ou à aller d'un côté et de l'autre de la rue.

La rue s'affirme dès lors en étant un espace hétéroclite, énigmatique et par conséquent troublant pour ceux qui ne la connaissent pas. L'intermittence des parcours la

[101] L'expression « *Hacer la calle* » ou « *hicierón la calle* » fait référence aux démarches entreprises pour demander l'asphalte de la rue.
[102] Noter ici que la municipalité de Saint-Domingue Ouest a été créée dans les années 2001 et que la demande d'asphalte de la rue Holguín coïncide avec l'élection du maire Francisco Peña dont le programme électoral prévoyait l'aménagement des rues des *barrios*.

rend imprévisible. Car, en réalité elle incarne un espace de liberté individuelle et collective, là où l'on peut presque tout faire, s'amuser, regarder, bavarder. La rue admet toutes sortes d'usages que la maison par la taille ou la disposition ne peut pas satisfaire. Elle se substitue aux équipements publics sportifs et de loisir. Les enfants se l'approprient en improvisant des espaces de jeu, des terrains de basket avec un panier fait en carton et de la vieille ferraille. Les hommes jouent aux cartes en misant avec des bonbons (cf. Fig. 47). Ainsi, les parties les plus larges de la rue, les culs-de-sac et les ronds-points deviennent des parcs éphémères ou des zones de jeux improvisées.

Figure 47.Usage de la rue dans les *barrios.*

De gauche à droite : joueurs de poker dans un coin de rue dans le *barrio* El Libertador (2016). Panier de basketball en carton et ferraille. Pour les matchs, il est mis au centre de la rue (2016). Vendeur de rue dans le *barrio La Ciénaga* (2017). © 2016-2017 Darysleida Sosa V.

Selon Kevin Lynch (1960), les rues, les trottoirs et les promenades sont les éléments prédominants dont ont besoin les individus pour se construire une image de leur ville. Ces éléments permettent de saisir la cité tout en observant les autres composants de l'environnement (Choay, 2014 p.391). En aménageant la rue, les habitants de *barrios* définissent donc leur propre identité. Qui habite dans telle ou telle rue ? Qui circule par-là ? Qui peut se déplacer par ici ? La rue est chargée de représentations symboliques qui déterminent, à la fois, les normes de comportement et les limites spatiales. Chaque coin de

rue a, par exemple, sa propre appellation : le coin des retraités, le coin des amoureux, le coin des dealers ou le coin des religieux. Elles fonctionnent comme un repère social, par exemple, ceux qui habitent dans la rue *Los Americanos* appartient à une classe sociale plus aisée que ceux qui habitent dans la rue *Progreso*. Sur le plan cognitif, elle forge aussi les mémoires. D'anciens délinquants interrogés se souviennent encore de la meilleure route pour échapper à police dans les années 1990 ou encore de la rue N.12 où ils se sont battus contre un gang rival en 1991.

Ainsi, entre la rue et les individus existe un rapport de réciprocité où l'habitant construit matériellement la rue qui par la suite, le définit symboliquement en tant qu'individu. La manière de nommer les rues témoigne, en outre, de ce caractère symbolique. Des événements et noms de personnes connues ont été souvent utilisés pour indiquer une adresse pendant les visites de terrain. Généralement, le nom d'une rue honore une personne qui a lutté pour sa construction. Certaines portent le nom des anciens propriétaires qui en divisant les parcelles ont permis l'urbanisation de la zone, d'autres adoptent les noms des arbres, des saints, des *taïnos* ou des commerces sur place.

3.1.2.2 Espace commercial

La rue dans les *barrios* est avant tout un espace commercial. Elle accueille le long de la journée, les vendeurs ambulants qui proposent des produits de saison à l'aide d'un haut-parleur[103]. Du manioc, de la banane plantain, de la papaye, de la mangue ou des ananas sont vendus dans des camionnettes qu'on peut arrêter d'un geste ou en criant depuis sa *galeria*. Sur la même modalité, il est possible de retrouver des camionnettes qui collectent d'anciens meubles et des appareils électroniques afin de les vendre en pièces détachées. Les avocats, les salades, les citrons sont transportés souvent à l'aide d'un vélo ou d'un tricycle. À pied, avec la marchandise sur les épaules ou sur la tête, sont vendus des petits objets à usage quotidien tels que du dentifrice, des éponges pour la vaisselle, entre autres.

[103] En boucle et à l'aide d'un hautparleur, l'assistante du conducteur communique les produits disponibles. Souvent pour attirer les clients, des rhétoriques poétiques et comiques sont utilisées : « Venez les voisines, je vous apporte de la canne du sucre pour faire du jus, je vous achete le vieux réfrigérateur, les meubles vieux, le vieux lit, je vais même prendre la vieille batterie. Venez les voisines, je vous apporte des raisins, des œufs et du salami, le salami et l'œuf, je vous apporte des betteraves pour la fille, vous pouvez acheter votre petite plante d'orchidée, un oiseau qui vous parlera quand vous serez triste [...] » (traduction personnelle). Source : remolacha.net « Guagua anunciadoras y el doble sentido ».

Figure 48. Photos des rues et liste des activités quotidiennes observées pendant les visites de terrain

LA RUE

Accéder
Circuler
Marcher
Garer la voiture
Commercialiser
Négocier
Echanger
Socialiser
Parler
Bavarder
Réunir
Saluer
Socialiser
Attendre
Demander
Entendre (la musique)
Ecouter
Jeter (ordures)
Nettoyer
Jouer
Danser
Boire
Manger
Surveiller
Découvrir

(1) El Libertador
(2) El Libertador
(3) El Libertador
(4) El Libertador
(5) El Libertador
(6) El Libertador
(7) Maquiteria
(8) El Libertador
(9) El Libertador
(10) El Libertador
(11) Residencial Guajimia II

© 2016-2018 Darysleida Sosa V.

Le soir, d'autres types des commerces s'installent. Certaines rues sont d'ailleurs connues pour leur *chimichurri*[104], leur *frio-frio*[105] alcoolisé, leur friture et leurs poste d'*empanadas*[106]. Les queues des kiosques de loterie et les gens qui se retrouvent pour boire une bière et jouer au domino face au *colmado*[107] débordent dans la rue. Les mototaxis[108] assurent aussi et régulièrement le transport à l'intérieur des *barrios*. En un mot, les rues du *barrio* ont une forte capacité d'accueil. Un espace, où de manière simultanée, des dealers de drogues posés sur une voiture attendent des clients, un homme vend des bonbons, pendant que des enfants achètent un hot-dog, le tout dans un même fragment de rue.

À Saint-Domingue, ces commerçants de rue sont connus sur le nom de *chiriperos*[109]. Ils représentent les visages de l'économie informelle (Méndez, 2015) et correspondent à 48,4 %[110] des emplois en République Dominicaine (CEPAL, 2016). En mettant à profit « l'ingéniosité populaire », être *chiripero* fait partie des stratégies de survie et constitue souvent la principale source de revenu pour certains habitants des *barrios* (Douzant-

[104] C'est un hamburger dominicain fait à base de la viande, tomate, chou, oignon.

[105] « Cône de neige » dans sa traduction en français.

[106] Beignet salé qu'on peut déguster à toute heure. Il représente un des *fast-foods* les plus connus dans le marché dominicain.

[107] « *Colmado* : c'est plus que le café du coin, c'est tout à la fois, épicerie, bar et lieu de rencontre, le *colmado* est un lieu de vie populaire et intergénérationnel partagé par tout un quartier… c'est aussi l'endroit de divertissement du quartier où les gens se retrouvent… paient leurs factures : le téléphone, l'électricité, la poubelle, l'eau… Dans le *colmado* on trouve les produits de première nécessité, le riz, l'huile, le pain, le chocolat… On peut aussi acheter du caramel, du chewing-gum, du vin… Au *colmado* on discute aussi bien de politique, de baseball que des ragots du quartier… c'est un lieu démocratique, le *colmado* permet le mélange de différentes personnes… Certains soirs le *colmado* se transforme en karaoké… l'idée est de recréer une ambiance familière… » (Extrait de l'émission Echappées belles, entretien avec Miguel Bonilla, propriétaire d'un colmado) Echappées belles. (2018, février 12). Éblouissante République dominicaine [video] https://www.youtube.com/watch?v=wyr5yJY7Tno

[108] Localement connu sur le nom de *motoconchos*, ils assurent le déplacement motorisé à l'intérieur des *barrios* où le transport public est absent. Douzant-Rosenfeld et Faxas, (1995) constatent dans les année 90 qu'en période de crise « la moto est moins chère que la voiture et c'est mieux que le vélo… à partir de 1986 la moto devient, dans la capitale comme dans les plus petites villes du pays un service de remplacement pour répondre à la demande de transport public non satisfaite, massivement investi par les jeunes, puis devient la source de revenus de certaines familles … ainsi le premier investissement des dominicains qui arrivent à travailler aux États-Unis, c'est une moto, source d'emploi pour la famille laissée au pays. Le transport en moto est un phénomène de société. C'est une voie d'accès au marché du travail pour les jeunes, une stratégie de survie familiale qui favorise l'individualisme, la culture du petit propriétaire et l'orgueil du travailleur indépendant [...] » DOUZANT-ROSENFELD D., FAXAS L., 1993, « Équipements urbains et services de remplacement : le cas de Santo Domingo (République dominicaine) », *Revue Tiers Monde*, *34*, 133, p. 139-151.

[109] A ce sujet voir le court métrage #batata de Marte, J. J. (2020). *Batata, corto-documental y cine forum virtual*. https://www.youtube.com/watch?v=O7n6R8IHwCY

[110] Le rapport de la Banque Centrale Dominicaine indique que ce pourcentage augment a 51% si se prennent en compte les salaries prives sans contrat de travail, les entrepreneurs sans licence, et les employés domestiques. Voir le document : SEEPYD, BCRD, BANQUE MONDIALE, 2007, « La informalidad en el mercado laboral urbano de La República Dominicana ».

Rosenfeld et Faxas, 1993). Depuis les années 80, plusieurs chercheurs observent ce phénomène (Duarte, 1980; Lozano, Duarte et Reyes, 1997; Rodríguez, Segura et Otanez, 1991). Les économistes en particulier se sont demandé jusqu'à quel point ces commerces informels généraient des flux économiques parallèles et permettaient le développement économique de cette population (Bastidas Castañeda, 2003). Les sociologues expliquent le développement de l'économie informel par une politique d'État discriminatoire et dénoncent le manque de protection sociale. Par ailleurs, les chercheurs les plus inquiets pointent le fait que cette population était incapable d'accumuler du capital et donc de vivre dignement (Lozano, Duarte et Reyes, 1997).

3.1.2.3 Espace de conflit

Un voisin [A] avait décidé de peindre sa voiture dans la rue, juste devant de sa maison (*en su frente*). L'odeur de la peinture se répandait de manière forte et perturbait le repas de famille du voisin [B]. Après plusieurs demandes pour que le voisin [A] arrête son activité, le voisin [B] décida de passer à l'action en le menaçant avec une machette. Si la caractéristique principale de la rue est sa plurifonctionnalité, l'incompatibilité des usages, combinée aux limitations spatiales, la réduit souvent à un lieu de conflit (Ascher et Apel-Muller, 2007). Ceci n'est pas spécialement l'effet de la compétition ou de la concurrence, mais plutôt de l'interprétation différente des règles selon les individus. Des histoires comme celle-ci que nous a racontée Domingo (habitant du *barrio El Libertador*), confirment la définition que Paul Cassia (2006) donne à la rue, « un monde du droit » où l'équilibre entre les libertés individuelles et les contraintes du vivre ensemble sont constamment mises à l'épreuve (Cassia, 2006; Revelli, 2015).

Naturellement, le conflit de rue n'est pas une exclusivité des *barrios*. Il se révèle très courant dans la ville elle-même, mais c'est dans les *barrios* que la médiatisation du conflit prend vraiment de l'ampleur. Les bagarres entre adolescents, les disputes conjugales et les affrontements de gangs sont de plus en plus diffusés dans les médias télévisés et les vidéos internet. La rue se transforme ainsi en lieu de pouvoir. Qui contrôle ? Qui est le propriétaire ? Un endroit où la loi se subordonne aux envies du plus fort. Miledy (habitante du *barrio El Libertador*) a vécu personnellement cette expérience. Elle raconte l'altercation entre son fils

et un homme, un soir dans une rue du *barrio*. L'homme en question aurait confondu le fils de Miledy avec une autre enfant qui lui avait volé de l'argent. Après plusieurs coups, l'enfant réussit à s'échapper. Dépassée par l'évènement, Miledy évite désormais d'envoyer ses enfants à l'épicerie le soir. Elle rêve d'aller habiter dans un autre *barrio* où il y aurait moins de monde, et où ses enfants ne se mélangeraient pas avec des gens qui « vivent »[111] dans la rue.

A partir de ces situations, deux catégories de confits sont identifiables, ceux *pour* la rue et ceux *dans* la rue. Les conflits *pour* la rue renvoient aux problèmes de propriété, d'accessibilité, d'usage et d'appropriation d'un territoire. Par exemple, lorsqu'un groupe d'habitants se mobilise pour demander l'asphalte de sa rue. Dans le deuxième cas, il s'agit plutôt de problèmes d'antagonisme, des malentendus et de cohabitation qui relèvent notamment de l'individuel et du domestique comme l'ont bien montré Domingo et Miledy. Pour les habitants des *barrios,* la rue devient alors et en même temps, sujet, objet et espace de conflit. C'est pour cette raison que certaines rues peuvent être considérées tranquilles, d'autres violentes ou interdites.

3.1.3 Se cacher dans un *callejon.*

> « Le *callejón* a défini ce que signifie vivre et la façon dont le *barrio* [*La Ciénaga*] doit être vécu [...] ce lieu est le cadre, et souvent la cause, des expériences amères accumulées qui cicatrisent les corps et fracturent les émotions [...] associées à tout ce que les habitants souhaitent le plus bloquer, il semble dominer la vie et les conversations quotidiennes » (Cottam, 1999 p,70)

Si les *barrios* sont connus par leur trame labyrinthique c'est majoritairement à cause des *callejones.* Ils constituent un réseau d'allées, de passages et de rues étroites qui s'étendent dans l'ensemble des *barrios,* et qui permettent leurs connexions intérieures. Il s'agit d'espaces résiduels, souvent des lieux sombres entre deux rangées de maisons principalement employés pour la circulation piétonne. Déchiffrer la structure des *callejones* représente le premier chaînon pour comprendre physiquement et socialement les *barrios* (Garcia, 1967). En effet, pour Domingo (habitant du *barrio El Libertador*) et Macoby (prêtre

[111] Cette expression est souvent employée pour désigner les personnes qui n'ont pas d'emploi et qui sont souvent en train de flâner dans les rues des *barrios*.

jésuite dans le *barrio La Ciénaga*), s'introduire dans les *callejones* sans être désorienté est une compétence réservée aux habitants des *barrios* qui révèle la pratique et l'expérience de l'espace. Ainsi dans la plupart de cas, les visites de terrain impliquaient la traversée d'un *callejon* ou de plusieurs *callejones* qui amenaient vers une rue principale, un escalier ou une impasse[112] :

> « Il y a ici beaucoup de *callejones* et beaucoup d'escaliers, en traversant n'importe quel *callejon*, on peut sortir dans une autre rue. En fait, se déplacer par les *callejones* est beaucoup plus pratique, mais il faut les connaitre. Moi, je les connais bien parce que pendant mon adolescence j'ai fait pas mal de bêtises. »
> (Extrait d'entretien 5. Domingo, habitant du *barrio El Libertador*, 2016).

Le *callejon* est pourtant loin d'être une spécificité des *barrios*. Dans les anciens villages médiévaux de Cordoue, Naples et Prague, des réseaux d'allées servaient à la livraison de charbon (Passini, 2001). Au XVIe siècle, le *callejon de los curas* dans la vieille ville de Saint-Domingue était le lieu d'accueil des catholiques. Les médinas arabes et les villes grecques comprennent encore un vaste système de ruelles qui protègent de la chaleur d'été et du vent pendant l'hiver. Dans les quartiers informelles au Chili, un double système de passage, interne et externe fonctionne comme bouclier protecteur vis-à-vis des autorités régulatrices des habitations en situation d'illégalité (Skewes, 2005). Des exemples qui montrent la dimension intemporelle et récurrente du *callejon* dans l'autoconstruction urbaine. Or, ce n'est pas tant par hasard que par convenance ou par logique qu'ils se façonnent. Ils répondent en réalité à une rationalité issue de la construction même de l'habitat.

Dans les *barrios*, le *callejon* peut constituer un espace de séparation entre des maisons pour laisser passer l'air et pour que les maisons puissent disposer de fenêtres sur le flanc. Quand il est tracé, les dimensions de sa largeur ne sont pas formellement prévues. C'est l'espace qui reste, celui qui équivaut au passage d'une personne de face ou de profil. Ils sont souvent disposés en arrière de la maison ou en partie latérale pour accueillir les canalisations d'eaux ou petits fossés ouverts permettant le passage des eaux usées comme observé dans certains *callejones* de la *Ciénaga* (cf. Fig. 49). Son rôle de circulation et de socialisation est particulièrement assumé quand il fait la transition/continuité avec la rue. Dans ce cas, les entrées de maisons sont aménagées du côté de l'allée et le *callejon* fonctionne comme la rue,

[112] Dans des *barrios* comme *El Libertador* et *Los Platanitos*, les impasses correspondaient habituellement aux ruisseaux pollués.

les gens s'y assoient, les motos s'y garent et les enfants y jouent. D'autres fois, le *callejon* se construit à l'arrière des maisons donnant accès à une latrine commune ou encore à un *patio*[113] pour faire sécher et laver le linge.

Figure 49. Photos des *callejones* et liste des activités quotidiennes observées pendant les visites de terrain.

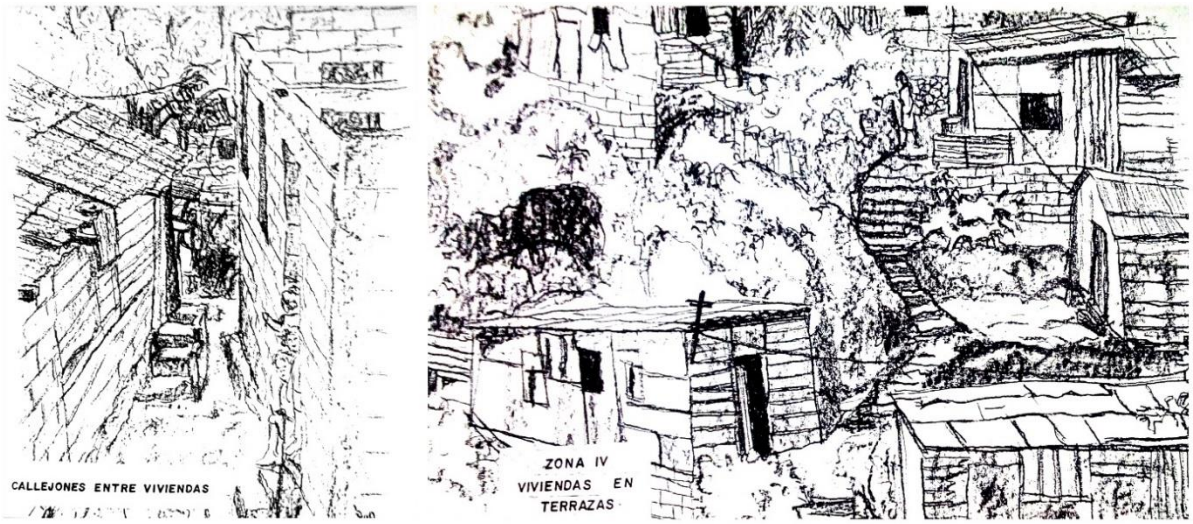
© 2016-2018 Darysleida Sosa V.

[113] En République Dominicaine, espace postérieur de la maison. Jardin, débarrage derrière la maison. Cour intérieure à ciel ouvert entourée de plusieurs maisons.

3.1.3.1 À qui appartient le *callejon* ?

La propriété d'un *callejon* se partage entre les propriétaires des maisons attenantes et la responsabilité de son nettoyage retombe sur ses utilisateurs. Teresa (habitant du *barrio El Libertador),* par exemple, partage la garde d'un *callejon* latéral avec son voisin. Tous les deux se sont mis d'accord pour le fermer et ne laisser passer que les personnes de confiance. Cependant, d'autres *callejones* ne relèvent pas de la responsabilité d'une personne en particulier. Ils sont ouverts à toute utilisation et accueillent des activités clandestines. Que ce soit pour se cacher, pour vendre des produits illégaux ou pour sympathiser avec une personne, le *callejon* se pratique comme un lieu intime et d'intimité. Contrairement à la rue et la *galeria* qui s'avèrent être un endroit plus ouvert, le *callejon* permet d'être à l'abri du regard des autres pour enfreindre la loi ou les normes sociales.

Figure 50. Croquis d'un *callejon* et d'un ensemble de maisons autour d'un escalier dans les années 1990 (de gauche à droite)



Source : PÉREZ MADERA I., ACOSTA TORIBIO M.O., 1991, *Mejoramiento urbano Los Guandules, Cañada Bonávide y La Ciénaga, Santo Domingo, D.N*, Thèse de doctorat, Santo Domingo, UASD.

Le poème « *El callejon de las flores* » relate les aventures d'un couple homosexuel qui se retrouve dans un *callejon* (Minaya, 2011). Au Mexique une légende d'amour associée à une tragédie de famille est racontée dans le *Callejon de los besos*[114]. Mario Emilio Perez (1983),

[114] La légende raconte qu'un couple d'amoureux se seraient côtoyés à travers deux fenêtres d'un côté et de l'autre d'un *callejon*. Le père de la fille, qui était en désaccord avec la relation, aurait mal réagi de les voir ensemble et dans la précipitation il a enfoncé une dague dans le corps de sa fille qui essayait de protéger son amant.

quand il décrit les *callejones* du *barrio* San Miguel[115], classifie d'abord les plus populaires. Parmi eux, celui appelé « l'entonnoir » connu comme l'endroit où se réunissaient les voisins pour discuter, jouer au domino ou simplement pour se rafraîchir en été. S'il avait besoin d'échapper à la police ou à un clan ennemi, il conseillait d'emprunter *le callejon Salsipuedes* puisque ses habitats étaient solidaires et permettaient souvent au fugitif de se cacher dans une des maisons. Le *callejon Concon* était les plus apprécié des enfants qui profitaient de l'obscurité de l'allée pour jouer à cache-cache. Dans le *callejon de Maria la O*, il fut témoin de disputes conjugales, il a rencontré de personnes ivres qui vomissaient ou bien des couples qui flirtaient (Pérez, 1983 p. 28). Le *callejon* désigne ainsi un endroit mythique, un lieu de mémoire où se créent souvent les légendes.

Le *callejon* se présente comme un espace de transition à double effet. D'une part, il permet aux habitants l'évasion à l'intérieur même du *barrio*, d'autre part, il sert de tampon entre le *barrio* et le reste de la ville. Plus que d'un lieu de rassemblement, il s'agit d'un lieu commun, partagé et partageable. Il s'agit d'un espace « entre-deux […] Celui qui permet de passer d'une scène à une autre en sauvegardant l'unité d'action, ce sont aussi les lieux des péripéties et des retournements comme ressorts de l'action. Ce n'est pas l'espace lisse sur lequel se pose ou glisse l'œillade de la raison, c'est au contraire l'espace de la tension, de l'hésitation et de la délibération, le nœud comme moment de mise au point, de mise au présent ou de crise entre deux territoires ou entre deux épisodes dramatiques. Et ce nœud n'est pensable qu'à partir de l'expérience du double langage ou dans l'opposition minimale entre deux espaces privés, entre le chez-soi et le dehors, ou entre deux rues » (Joseph, 1992 p. 215).

[115] *Barrio* du Distrito National inscrit dans le périmètre 1 de la municipalité, il se trouve au nord de la ville coloniale. Les *Callejones* décrits dans le livre n'existent plus actuellement.

3.2. Les espaces autoconstruits entre nécessité et créativité

Construire pour ensuite habiter semblerait être l'ordre logique des choses. Or, pour Heidegger (1958) bâtir est d'ores et déjà habiter (Choay, 2014 p. 433), car l'habitat « trait fondamental de l'être » (Heidegger, 1958) concerne toute l'espèce humaine. La conception de l'habitat est donc un processus collectif, résultat des investissements affectifs et esthétiques (Bonetti, 1994) entre lieu et groupe d'individus (Segaud, 2010).

A partir de l'analyse de la construction de la maison, les systèmes de dotation de services et les espaces publics, nous verrons dans cette deuxième partie du chapitre que le *barrio* est un habitat bâti et vécu en même temps. Il est d'abord le produit d'actions collectives et ensuite, un processus dicté par les usages quotidiens (Saez Giraldez, García Calderón et Roch Peña, 2010).

3.2.1 Toujours en chantier : la maison

> « La maison dans la vie de l'homme évince les contingences, elle multiplie ses conseils de continuité. Sans elle, l'homme serait un être dispersé. Elle maintient l'homme à travers les orages de la vie. Elle est corps et âme. Elle est le premier monde de l'être humain » (Bachelard, 1957, cité par Segaud 2010 p.71).

L'histoire d'un *barrio* ne pourrait pas seulement se raconter à partir d'un plan cadastral ou des registres indiquant les anciens propriétaires et les divisions parcellaires, car ces documents sont quasi inexistants. C'est à travers les récits personnels, intimement liés à l'habitat qu'il est possible de retracer cette histoire. Les transformations des habitations sont racontées de manière anecdotique, et coïncident souvent avec des épisodes spécifiques dans les parcours des habitants : les histoires des expulsions, la fondation d'une famille ou les ambitions particulières. Gaston Bachelard (1958) appelle ceci le « principe de la rêverie ». Pour lui, la maison potentialise l'intégration de l'homme en lui permettant de devenir un être social et en

régulant en même temps son passé, son présent et son futur (Bachelard, 1958). Oswald Spengler (1948) de son côté, considère la maison comme le fondement de toute culture permettant de différencier la maison kabyle de la maison espagnole ou de la maison tribale amazonienne. Il fait de la maison une métaphore, une plante qui pousse et qui à la fois renforce le lien physique entre l'homme et son milieu (Spengler, 1948). Toujours est-il que la construction d'une maison est un acte d'émancipation autant qu'un acte de survie pour ce qui concerne les habitants des *barrios* (Cottam, 1999). Gorge Celas (1996) évoque par exemple, l'expression « enfin, ma maison »[116] d'une dame qu'il avait rencontrée au *barrio La Ciénaga*, « Elle montrait sa maison en bois comme si elle avait remporté une victoire » (Cela, 1996). D'après Hillarie Cottam (1999) qui avait enquêté dans le même *barrio* la raison de cette fierté est parce que « la construction de la maison est un acte de défi et l'achèvement réussi qui signifie d'être constamment sur ses gardes ».

Les récits de Luz, Esteban et Maria (habitants du *barrio El Libertador*) montrent en effet comment face à des contraintes sociales et économiques (pauvreté, illégalité de terrain), l'autoconstruction leur permet de s'affirmer en étant des sujets agissants. Avoir une maison signifie pour eux une réussite, supposant une certaine indépendance économique et donnant accès à une nouvelle échelle sociale, celle des propriétaires[117]. Ces trajectoires dévoilent d'ailleurs les épreuves, les logistiques de mobilité, les débrouillardises qui dépassent l'espace géographique du *barrio*. En retraçant les processus de construction de la maison, apparaissent aussi des dynamiques inscrites dans l'urbain, qui par conséquent, construisent un ordre écologique.

[116] « *Por fin casa propia* » pour sa traduction en espagnol « L'autre jour, je rendais visite à une famille dans la *Ciénaga*, au bord de la rivière Ozama. Une petite maison ancienne en bois avec un toit de tôle. La cuisine n'a toujours pas de sol en ciment. Et devant elle, les premières rangées de blocs ont été soulevées. La dame m'a montré la maison comme sa plus grande réalisation : "enfin, une maison à moi". Elle et son mari économisent pour l'améliorer. Un endroit calme, une belle vue sur la rivière. Un patio avec un mât d'ombrage et plus de vingt espèces de plantes différentes. Une chambre douillette avec un ensemble de meubles, un peu vieux mais en bon état, ses tableaux et ses rideaux. Un quartier avec lequel on s'entend bien… » (traduction personnelle). Voir : CELA J., 1996, « En busca de alternativas. La problematica habitacional en Santo Domingo », dans *Antologia Urbana*, 1er édition, Ciudad Alternativa, p. 317-327.

[117] À ce sujet, Rochefort (1988) dit « Sacro-sainte catégorie des propriétaires qui obsède les pauvres urbains ». Voir, AGIER M., 1996, « Les savoirs urbains de l'anthropologie », *Enquête. Archives de la revue Enquête*, 4, p. 35-58.

La maison témoin

Luz et Esteban sont arrivés au *barrio Las Palmas de Herrera*[118] depuis la ville de San Francisco de Macoris. Ils ont d'abord trouvé refuge chez la tante Margarita, expatriée aux États-Unis. Durant quelques années, ils ont entretenu sa maison et en même temps, ils ont fait des économies pour réaliser leur propre projet de construction. La naissance de leur premier enfant les pousse fortement à acheter le terrain mise en vente par la famille Holguin. C'était un terrain accidenté, rocailleux et en pente, mais le prix s'accordait à leurs moyens financiers. Chaque samedi, dimanche et jour férié, Esteban travaillait pour mettre à niveau le terrain afin de poser les fondations.

Une fois les fondations construites, des murs en brique de béton sans crépi s'élevaient partiellement en dessinant la silhouette d'une maison. Seules deux pièces pouvaient être considérées comme à peu près finies, car elles étaient couvertes par une structure en bois et tôle qui permettait d'y s'abriter. « Nous avons emménagé ici sans installation électrique, sans avoir d'eau courante, mais ce n'était pas grave, on était chez nous » dit Luz.

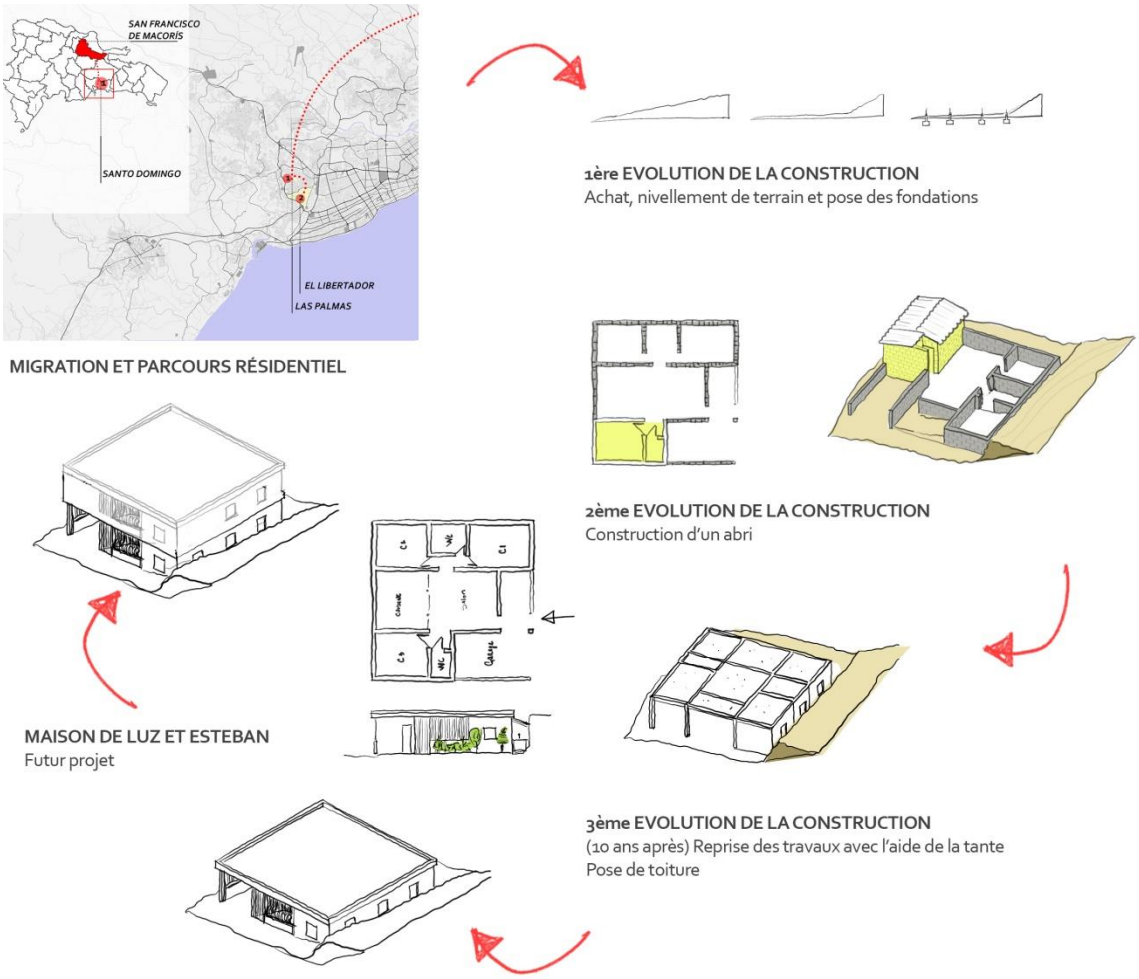
À l'époque, le chantier été divisé en deux zones : au sud, les pièces en construction (le salon, la cuisine et les chambres) ; au nord, une pièce-dortoir pour les parents et les enfants, suivies d'une salle d'eau, où ils effectuaient l'ensemble des activités domestiques. Ils ont vécu dans ces conditions pendant presque dix ans, mais l'arrivée d'un troisième enfant atteint d'une maladie à la naissance a révélé l'urgence de finir la maison.

Avec le soutien économique de la tante Margarita qui leur envoyait de l'argent depuis l'étranger, les travaux ont donc repris progressivement. Le salaire d'Esteban permettait seulement d'acheter des produits basiques. Luz, sa femme, de son côté, improvisait un salon de coiffure les samedis et dimanches dans la partie sud du terrain en chantier. Parfois, elle gagnait de l'argent en vendant les numéros de loteries qu'elle organisait. Elle participait aussi aux

[118] Las Palmas de Herrera est un quartier de classe moyenne qui se trouve au nord du *barrio El Libertador*.

multiples *sanes*[119] avec les voisins de la rue. Quand il a été temps de couler la dalle de la toiture de la maison, ils sont allés dormir quelques jours dans la maison d'un voisin. Les finitions des dernières pièces — le salon, la cuisine et la *galeria* — se sont faites *a posteriori*. Esteban a profité des prêts à taux réduits accordés par son entreprise pour faire enduire les murs, peindre et acheter des meubles. Plus tard, un garage a été également aménagé pour accueillir la voiture familiale.

Figure 51. Traduction graphique de l'entretien de Luz et Esteban, évolution et processus de construction de leur maison



Réalisation et conception : DSV, 2018.

[119] Considéré comme le plus ancien système bancaire, *los sanes* sont aussi connus comme des associations rotatives d'épargne et prêt. Ils sont désignés en anglais par le sigle ROSCA (*Rotating Savings and Credit Association).*

« On peut dire que la maison est finie », dit Esteban en regardant de gauche à droite. Aujourd'hui, un crépi lisse orange couvre la façade. La *galeria* avec son jardin déborde vers le trottoir. Dans l'espace semi-souterrain en forme de couloir, entre les chambres et le mur de soutènement qui sépare la maison de la rue, un espace laverie a été improvisé par Luz (cf. Fig. 51). Elle a fait installer un lavabo et des câbles suspendus pour faire sécher les vêtements. Leur fils étudiant en architecture imagine déjà construire un appartement dans l'étage supérieur.

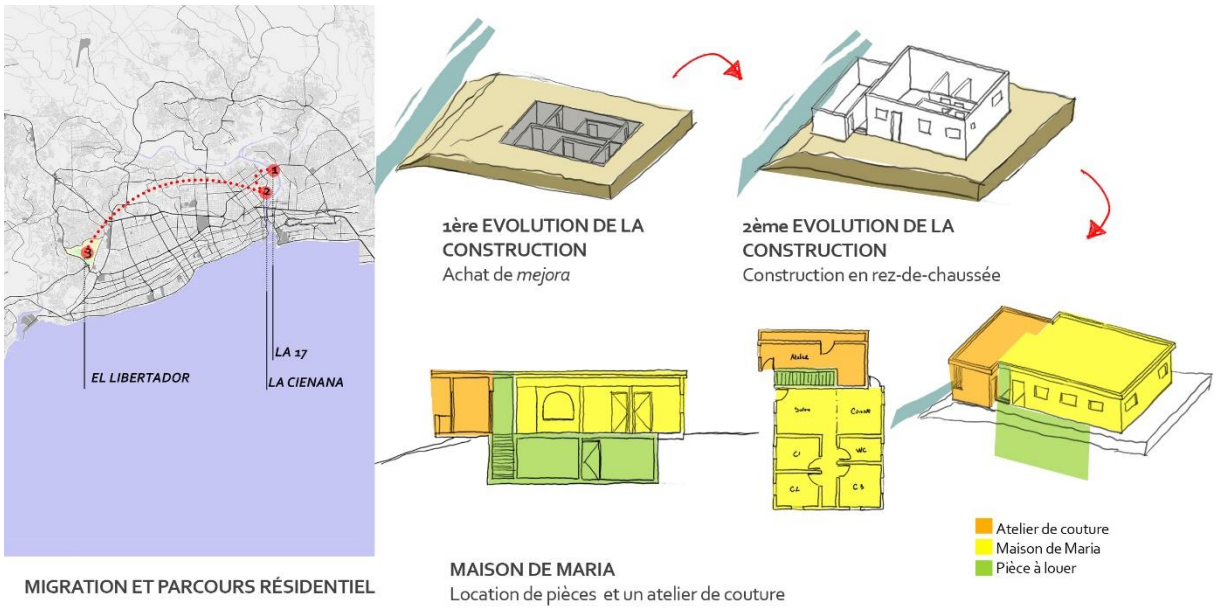
De la *mejora* à la maison

Le processus de construction ne commence pas toujours par l'achat d'un terrain nu. Dans certains cas, le terrain contient déjà les bases d'une maison qui peut être transformée selon les goûts personnels de l'acquéreur. C'est le cas de la construction de la maison de Maria. Quand elle est arrivée au *Libertador*, elle avait déjà vécu dans plusieurs *barrios* centraux de la capitale (*La 17, La Ciénaga* et d'autres qu'elle a comptés à voix basse). En 1992, fatiguée de retrouver son logis inondé par les pluies et d'attendre les programmes de délogement par l'État, elle décide de rejoindre sa sœur au *barrio El Libertador* avec qui elle négocie l'achat d'une *mejora*. Il s'agissait d'un terrain avec des fondations et des murs en béton à moitié construits. En général, c'est le début d'un processus constructif qui n'a pas abouti, soit parce que le propriétaire d'origine manquait de moyens pour continuer, soit parce qu'il est décédé avant de finaliser le projet.

La *mejora* de Maria se trouvait sur les berges d'un ruisseau et sur un terrain dont la pente s'élevait sur l'équivalent d'un étage. Ceci a obligé la construction d'habitations à semi-enterrées, et comme il s'agissait d'une *mejora,* les travaux ont directement commencé en coulant une toiture plate en béton permettant ensuite de protéger de nouvelles pièces au niveau de la rue. Maria a occupé les pièces en sous-sol jusqu'en 2007. Ensuite, elle déménage dans les pièces du rez-de-chaussée et ouvre son atelier de couture dans la partie postérieure de la maison. Des poteaux au bord du ruisseau servent de support pour la partie arrière où se trouve l'atelier. On peut en effet observer la *cañada* depuis un petit balcon attenant à l'atelier de couture.

Aujourd'hui, la maison est divisée en trois grandes parties accessibles par un *callejon* latéral : (1) la maison principale de Maria avec deux chambres, une salle d'eau et une cuisine ouverte sur le salon ; (2) l'atelier de couture où Maria reçoit des clients pour la réparation de vêtement, confection des rideaux, chemins de table, etc., et où elle vend également du prêt-à-porter ; (3) les habitations semi-enterrées qui seront mises en location après quelques travaux de réparation, notamment la pose du carrelage sur le sol (cf. Fig. 52). Au moment de notre rencontre, Maria avait déjà demandé à un voisin — connu pour ses capacités de carreleur — de venir faire les travaux. Avec ce projet de location des pièces, Maria suit le modèle de sa sœur qui possède environ dix maisons en location dans le *barrio*.

Figure 52. Traduction graphique de l'entretien de Maria, évolution et processus de construction de sa maison.



Réalisation et conception : DSV, 2018.

Dans la transformation d'un *barrio,* la projection et la construction de la maison font partie d'un seul processus à la fois simultané, réciproque et flexible. Il s'agit d'un « fait social total » (Mauss, 2013), une clé analytique pour comprendre la réalité sociale actuelle du *barrio.* Ces exemples montrent, en effet comment la maison est un projet en perpétuelle évolution constitué par un ensemble d'espaces intérieurs où l'on séjourne et que l'on construit en même

temps. Elle s'érige en fonction des besoins qui définissent les étapes de sa fabrication (Saez Giraldez, García Calderón et Roch Peña, 2010).

Ainsi, en garantissant d'abord son rôle de refuge immédiat, la construction de la maison commence par la fabrication d'une pièce multifonction. D'après Walter Cordero (2002), cette première étape évoque une transmission technique et symbolique de l'habitat précolonial (*bohio*) et l'habitat rural jusqu'aux manifestations urbaines actuelles, dites « précaires ». Cette corrélation – entre abri multifonction et l'habitat précolonial — semble dissimulée par l'utilisation de matériaux industriels disponibles en zones urbaines, mais dont les formes, dispositions et fonctions de l'habitat restent dans les deux cas, les mêmes (Cordero, 2002). Structurellement, ceci se traduit par l'utilisation de matériaux moins résistants (carton, bois, zinc) dans la construction des abris et plus résistants (brique, parpaing) pour les maisons finies et les immeubles. Dans le processus de construction, le niveau d'évolution de la maison atteste donc de la condition temporaire économique et sociale de l'individu.

De manière schématique et non exhaustive, nous identifions trois groupes : le nouvel arrivant qui construit un abri, le plus ancien qui bâtit une pièce annexe et finalement, l'habitant marchand qui construit un appartement pour la location. Esther Wiesenfeld (1998), décrit aussi les étapes de la construction de la maison dans les *barrios* en Venezuela. Elle constate qu'au fur et à mesure que le logement change physiquement, la valeur symbolique qui lui est attribué par les habitants se transforme aussi. Elle parle des trois étapes symboliques : la *barraque* (construction rapide), la maison (évolution de la barraque avec plus de commodités et des qualités d'habitabilité) et finalement le foyer (lieu où grandissent les enfants) (Wiesenfeld, 1998).

Dans ce sens, la maison du *barrio* s'inscrit dans plusieurs registres. Premièrement, la construction de la maison est tant physique que social et psychologique. Deuxièmement, sa construction implique une gestion de ressources uniquement accessibles depuis l'informalité urbaine (par exemple, l'achat du terrain) (Soares Gonçalves, 2017). Troisièmement, les pratiques constructives suffisamment souples s'adaptent au fur et mesure aux besoins familiaux (naissance

d'un enfant, divorce, relogement). La maison n'est pas seulement un objet, « elle interagit avec les conditions des habitants, en prenant compte des variables contextuelles » (Oyón et Serra-Permanyer, 2016). Finalement, l'autoconstruction de la maison suscite des formes élaborées d'organisation collective (couler une toiture, nettoyer un terrain, etc.).

3.2.1.1 La maison est aussi l'atelier, la garderie, l'asile, l'école…

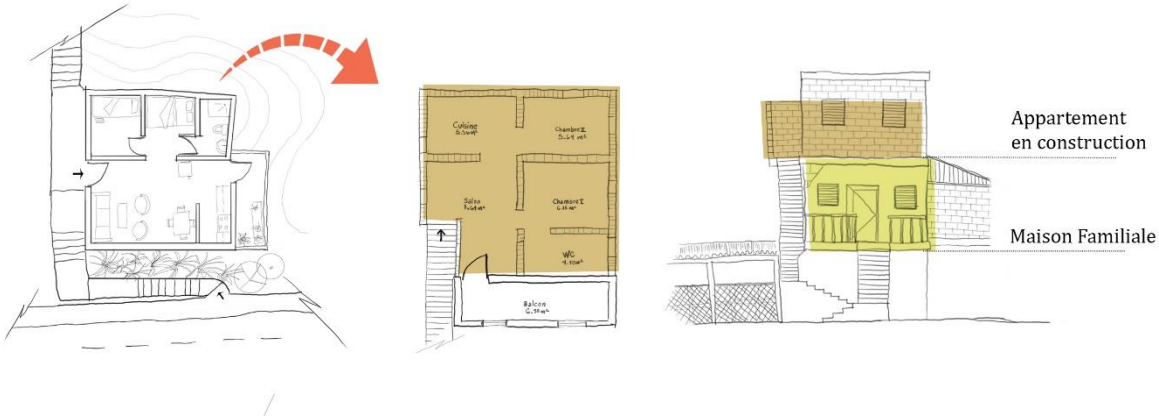
Quand la maison évolue en immeuble ou quand elle permet la création d'un commerce, elle s'inscrit dans une logique de prospérité financière. En devenant une unité de production, elle peut constituer une source de revenus directs. Rappelons que la maison de Maria est divisée en trois parties dont deux sont destinées à une activité commerciale (la location de pièces, et la commercialisation et la réparation de vêtements). Ici, la maison articule ces deux parties, notamment grâce au salon *showroom* où Maria expose les rideaux qu'elle conçoit. La pièce lui sert également pour réaliser les transactions monétaires concernant les règlements des loyers. Michel Rochefort dénonçait déjà en 1988 l'apparition d'une hiérarchisation « entre les plus et les moins pauvres urbains » articulés autour d'une « petite promotion immobilière informelle » (Rochefort, 1988). Or, ces pratiques de location dans les *barrios* en plus de constituer un revenu supplémentaire pour les familles, révèlent en réalité le partage de biens en augmentant les offres et modalités de logements disponibles en zone urbaine.

La maison représente également un patrimoine familier à hériter, et fait souvent objet d'actes de donations quand elle est pensée comme le soubassement[120] d'une édification. En d'autres mots, le premier étage devient un terrain exploitable pour la descendance. C'est la raison pour laquelle Domingo (habitant du *barrio el Libertador*), attribue une importance capitale à la toiture plate en béton de la maison de sa mère. Il envisage d'y construire son appartement et transformer la maison en immeuble familial (cf. Fig. 53). Pourtant, cette pratique ne concerne pas uniquement les *barrios* dominicains, elle est amplement inscrite dans la culture arabe où les étages d'une maison accueillent les nouvelles générations d'une famille (Nowik, Azammam et Sajoux, 2010). Il s'agit d'un arrangement qui profite de manière simultanée aux occupants de la

[120] Nous parlons ici de soubassement en hérisson, quand le RDC repose directement sur les fondations.

maison. Dans les *barrios*, cette forme d'habitat intergénérationnel offre, entre autres, une réponse au déficit de logement et à la carence des terrains constructibles. Elle permet également la protection mutuelle entre les différentes générations. Étant donné qu'il n'y a ni maisons de retraite ni crèches officielles, ce système de colocation familiale établit des réseaux d'entraide qui combinent l'aide aux personnes âgées, la surveillance des enfants et la réduction des frais pour les habitants en activité.

Figure 53. Plan de maison en location où habite Domingo (à gauche) et plan de l'appartement que construit Domingo sur la maison de sa mère (à droite)



Réalisation et conception : DSV, 2018.

Dans d'autres cas, la maison constitue le berceau d'activités culturelles et éducatives. Elle peut partiellement devenir un équipement scolaire, culturel ou religieux. Ainsi, le salon d'une maison peut servir de salle de cours comme dans le cas de Pedro Aponte[121], ou celui de Luz Maria Aguiar dont le *patio* de sa maison a servi de centre de formation :

[121] Le lycée Pedro Aponte a été construit par l'Etat à la demande des responsables communautaires, des pères des églises et du conseil des voisins. Ils ont insisté pour que l'école soit appelée Pedro Aponte en l'honneur d'un leader communautaire qui avait initié cette école dans le salon de sa maison, car il n'y avait pas de lycées à proximité du *barrio*. Quand la population d'étudiants a augmenté au point de ne plus tenir dans son salon, il a déménagé l'école à la *sociedad Socorre* qui servait aussi de salle de veillée pour les décès dans le *barrio*. Finalement, un club sportif leur a cédé un espace où ils pouvaient accueillir encore plus d'étudiants. Cependant, la demande était trop élevée et la nécessité de construire une école était évidente.

> « Ma mère et moi avons créé une école de formation pour les enfants, les adolescents et les adultes. Nous essayons d'inculquer plus qu'une bonne éducation, une autre manière de voir la vie, une occupation aux têtes anxieuses. Aujourd'hui, nous comptons avec l'aide d'un député qui a financé la location d'un local. Mais cela fait plus de 20 ans que nous travaillons dans le *patio* de la maison de ma mère. Actuellement, nous avons 300 enfants dont 116 filles qui sont inscrites au cours de ballet classique. Les filles sont acceptées dès qu'elles ont trois ans et les garçons dès sept ans. On fait aussi des cours de peinture, de décoration et de création d'objets de déco avec des déchets plastiques et du carton. Chaque année, on propose au moins une formation musicale et des ateliers de cuisine […] Tous les objets sont commercialisés, cela permet aux gens de gagner un peu d'autonomie économique. »
> (Extrait d'entretien 6. Luz Maria Aguiar, habitante du *barrio El Libertador,* 2017).

Dans son livre autobiographique, Mario Emilio Pérez (1983) décrit également son expérience dans une école dans le *barrio* :

> « Mes premières lettres je les ai écrites avec l'aide de Madame Diana Santiago. Elle avait une petite école dans la rue Noria. C'était la petite maison en bois où habitait sa famille et dont *patio* était ornementé, presque en totalité par des magnifiques fleurs qui le parfumaient, des dahlias. » (Pérez, 1983).

Disposer de la maison afin de répondre aux besoins en équipement trouve une explication autant dans la densité exacerbée du *barrio* que dans l'incapacité de l'État à satisfaire la demande. Ainsi, la maison, institution omniprésente dans les *barrios*, remplace les équipements publics notamment les écoles dans une logique de privatisation précaire.

Ramos Flores (1997) parle des « écoles privées marginales ». Pour lui, face au manque de place ainsi que la dégradation physique des équipements et les longues distances pour arriver aux écoles publiques, elles représentent la seule option en matière d'offre éducative pour les familles qui ont une certaine capacité de paiement dans les *barrios*. Il s'agit de petits centres précaires créés à l'initiative des groupes religieux, des groupes communautaires ou des professeurs retraités quand le dysfonctionnement de l'école publique représente un marché économique à exploiter (Ramón Flores, 1997). Ces installations se sont développées de manière provisoire et dans la mesure des possibilités avec un budget flexible pour équilibrer la production du service, le choix des locaux à louer ou à construire, le mobilier et les matériaux à acheter. Ces écoles reçoivent désormais les aides de l'État et le soutien de la communauté dans un esprit de

solidarité. Elles instaurent un schéma de « financement mixte » où l'État prend en charge certaines dépenses (les salaires des professeurs et le loyer du local) et la communauté (parents, entreprise, organisation syndicale, et mairies) assume le financement de la maintenance du bâtiment, la dotation de matériels scolaires, livres, etc. (Ramón Flores 1997). Dans certains cas, elles finissent par devenir entièrement des écoles publiques[122] notamment depuis 2012 à la suite du programme de construction des écoles lancées par le gouvernement dominicain.

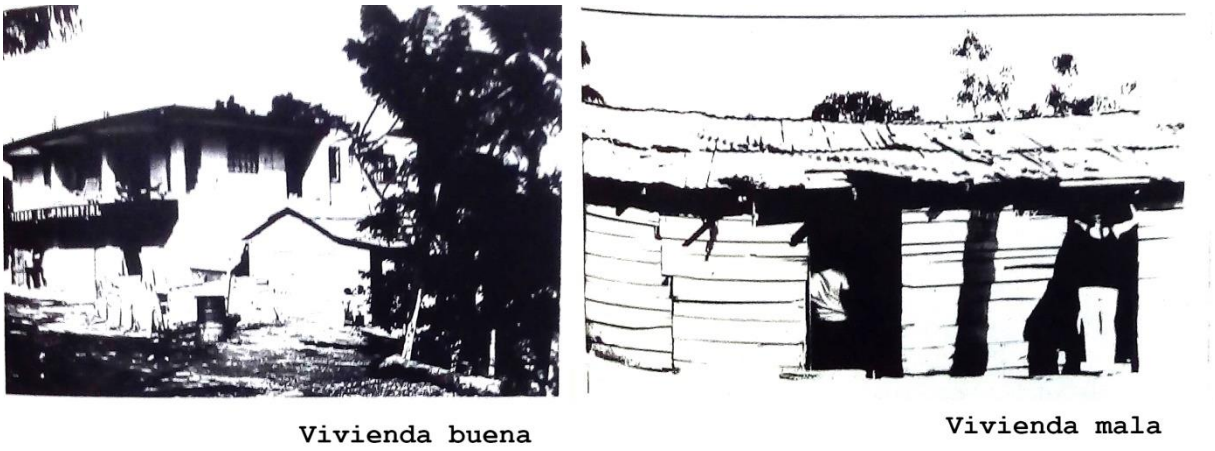
3.2.1.2 Les typologies des maisons

Si nous décrivons ici des maisons *protées* capables de se transformer dans le temps et s'adapter pour répondre à certains besoins, nous constatons cependant que dans la plupart des documents académiques et gouvernementaux trois types de maisons sont constamment définies : la maison en mauvais état, la maison en état moyen et la maison en bon état (Atelier Metropolitano, 2017 ; Calzado Rodríguez, 1990 ; Hernández, Rivera B. et Bautista C., 1990 ; Matos Ogando, Casado Ramos et Ellis Machuca, 1983 ; Pérez Madera et Acosta Toribio, 1991). La catégorie « mauvais état » comprend les logements provisoires, les abris construits en zinc, bois et carton qui remplissent les premiers besoins en logement des habitants. La catégorie de « maison en état moyen » est attribuée aux édifices plus résistants ayant des murs en parpaings et des toitures en zinc. Ceci correspond donc à la première évolution de la maison. « Les maisons en bon état » sont finalement celles qui comportent des toitures plates en béton, des murs en crépi, et qui sont ou peuvent potentiellement devenir un immeuble.

Cette typologie MRB (*mala, regular, buena*) accorde une importance capitale aux matériaux de construction et laisse supposer que cela suffit pour comprendre le niveau de développement des *barrios* (cf. Fig. 54).

[122] Tel est le cas de l'école Juan Bosch Gaviño et l'école Pedro Aponte dans le *barrio El Libertador*.

Figure 54. Photos illustrant les catégories « maison en bon état » et « maison en mauvais état »

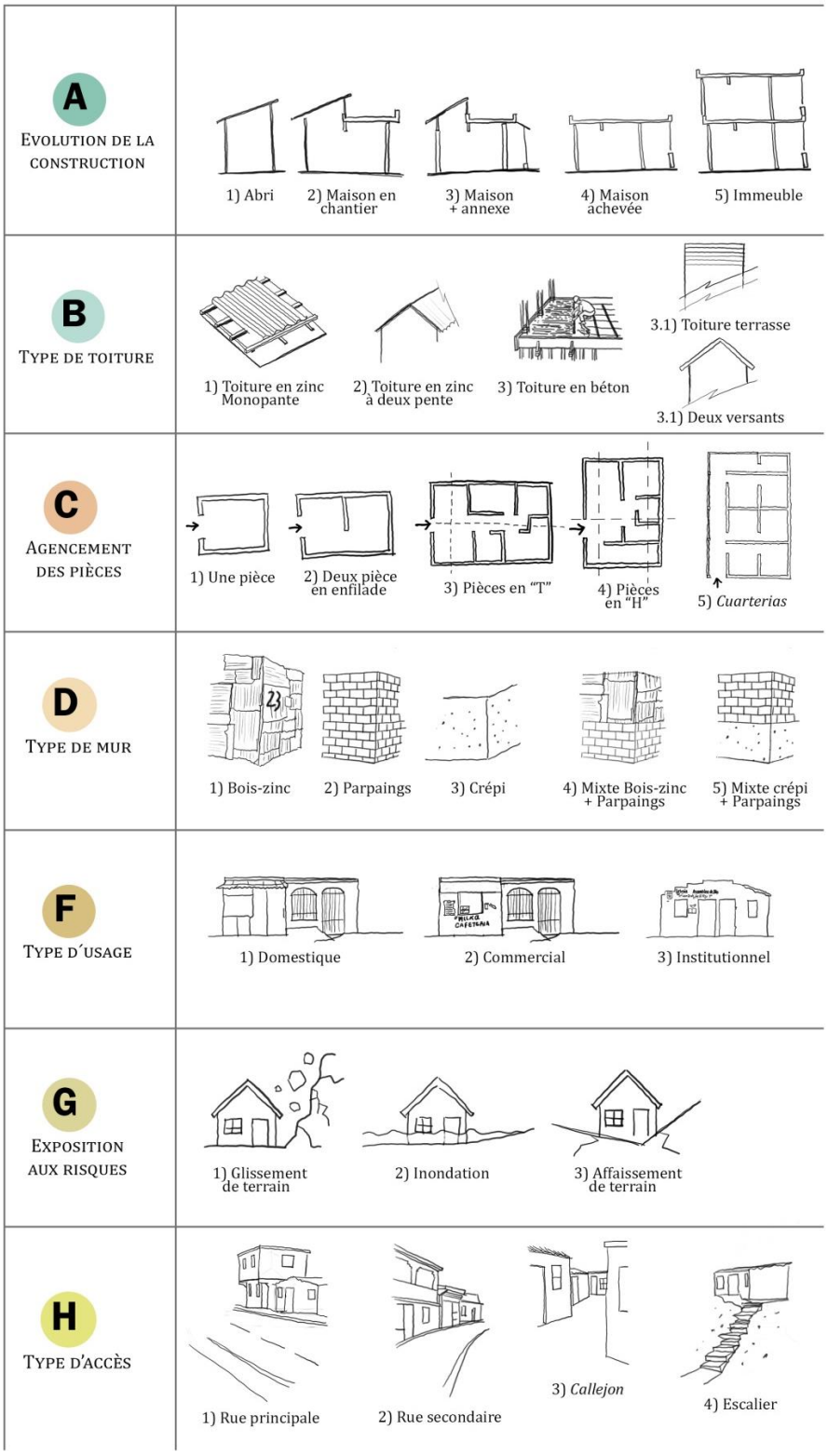


Source : MATOS OGANDO C.V., CASADO RAMOS A., ELLIS MACHUCA M.A., 1983, *Renovación urbana del Barrio Buenos Aires*, Thèse de doctorat, Santo Domingo, UASD, 210 p.

En 2013, sans vraiment modifier les catégories MRB, la ONE[123] intègre la variable « environnement » [124] qui mesure entre autres, l'accessibilité à la maison, la disponibilité des mototaxis, le type de véhicule des familles ainsi que les risques de glissement ou abaissement du terrain, l'impact de débris, les risques d'incendie, etc. (ONE, 2013a). En 2017, dans le document diagnostic du *barrio Domingo Savio*, l'Atelier Métropolitain[125] s'approprie également la typologie MRB, mais identifie trois autres types de maisons, celles qui sont abandonnées, en construction ou en rénovation. En effet, en allant plus loin qu'une analyse matérielle de la maison et en prenant compte l'aspect social, économique, écologique et la dimension effort personnel, les observations sur le terrain révèlent une typologie de maison dont les ramifications sont plus complexes (cf. Fig. 55).

[123] Pour ses sigles en espagnol « *Oficina nacional de estadisticas* », c'est l'institution équivalente à L'Institut national de la statistique et des études économiques (INSEE).
[124] En espagnol, ils emploient le mot *entorno* qui est traduit ici par « environnement ».
[125] Atelier Metropolitano est une agence d'architecture et immobilière dont le siège situé au Brésil a mené les études de diagnostic urbain pour l'intervention dans le *barrio Domingo Savio* (*La Ciénaga* et *Los Guandules*).

Figure 55. Typologie des maisons d'après les observations et les visites des *barrios*



Ce tableau est représentatif des multiples types de maisons dans les *barrios*. Réalisation et conception : DSV, 2018.

Certains chercheurs latino-américains ne se limitent pas à une typologie matérielle et contextuelle des maisons, ils attribuent plutôt cinq fonctions principales :

1. Fonction urbaine, la maison est une unité morphologique qui constitue le tissu urbain, ses qualités de densité et d'échelle humaine.
2. Fonction productive, notamment à travers les maisons-ateliers et les maisons-entrepôt et production agraires.
3. Fonction tertiaire, par exemple les typologies maison-épicerie ou les petits équipements comme les garderies, les centres médicaux ou les petits restaurants.
4. Fonction sociale, la maison se comporte comme unité sociale à travers l'espace d'extension en tant qu'espace de relation entre voisins.
5. Fonction environnementale, la maison génère une trame verte à travers les jardins dans les *galerias* ou les arbres fruitiers dans les *patios* (Saez Giraldez, García Calderón et Roch Peña, 2010).

3.2.1.3 La maison, source de densification urbaine

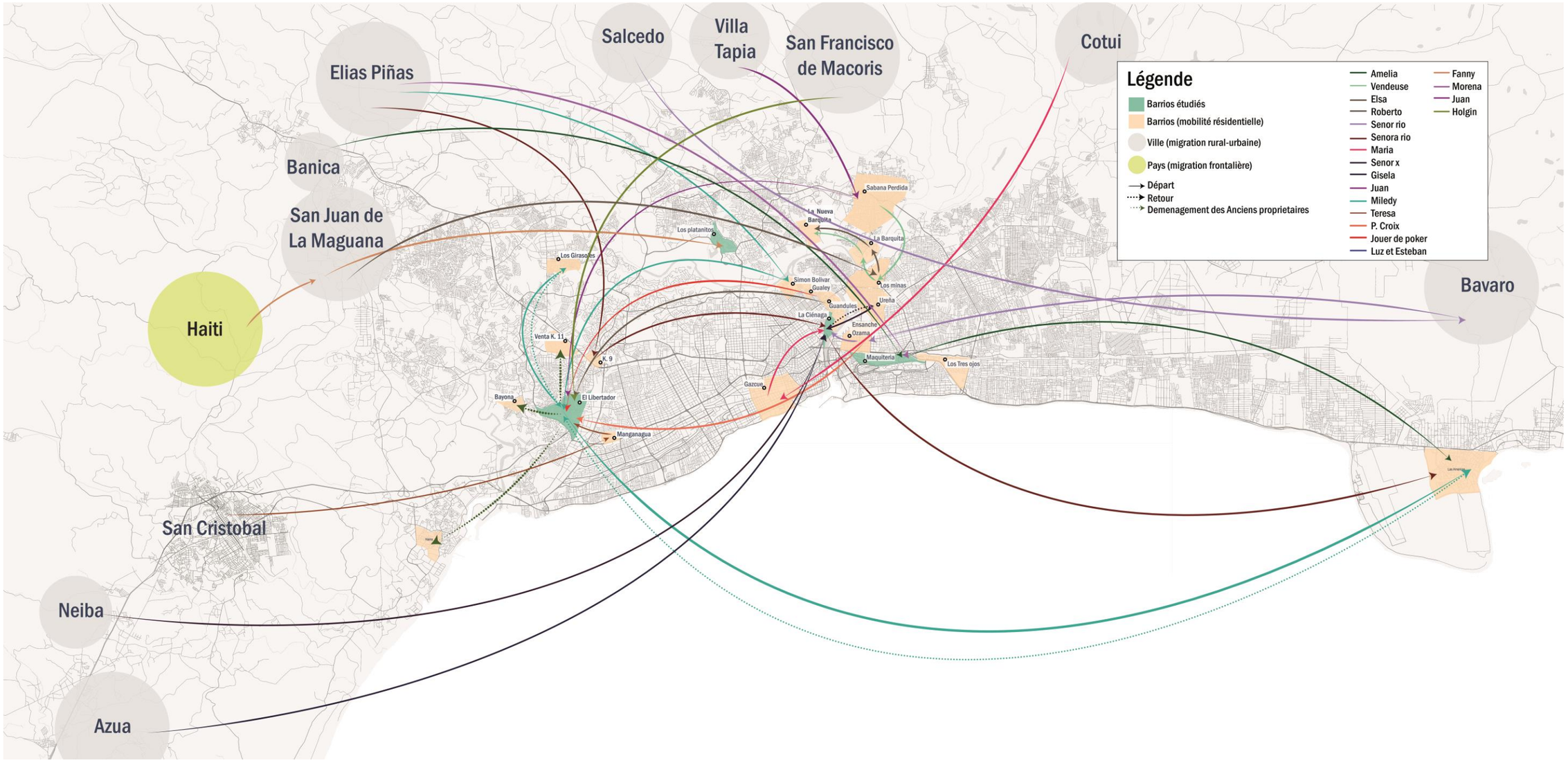
En partant du constat que la maison représente autant un espace protecteur que lucratif, générationnel et patrimonial, évolutif et altruiste, elle devient par conséquent la principale source de densification du *barrio.* Il s'agit d'après Teolinda Bolivar (1994) d'une « violence constructive » dictée principalement par l'urgence de se loger. Cette frénésie constructive génère également la densification et l'expansion de la ville. Emilio Duhau (2013) confirme en effet le rôle joué par l'informalité dans la configuration de l'espace urbain métropolitain des villes mexicaines où les *barrios* s'insèrent progressivement dans les tissus urbains depuis la colonisation (Duhau, 2013). Signalons ici, que dans les différents récits, la maison se construit à la suite d'une ou plusieurs expériences urbaines. César Garcia (1967) l'avait déjà constaté, le développement des *barrios* n'est pas uniquement le résultat de la migration rurale-urbaine. Il s'agit dans la plupart de cas des déplacements urbains provoqués par les évictions, les risques naturels ou encore les problèmes sociaux tels que la délinquance et les cohabitations difficiles (cf. Fig. 56). Le parcours de Miledy illustre cela. Quand elle migre de la ville d'Elias Pinas à la ville de Saint-Domingue à la fin des années quatre-vingt, elle est accueillie par sa tante au *barrio*

Simon Bolivar. Elle connaît le père de ses enfants et décide de vivre en famille dans le *barrio El Libertador*. Rapidement, elle trouve du travail comme gouvernante chez un médecin qui l'a aidé à finaliser les travaux de construction de sa maison. À la fin des années quatre-vingt-dix, à cause des épisodes de violence qui se multipliaient dans le *barrio El libertador*, Miledy décide de déménager à proximité de sa mère dans le *barrio Los Guirazoles*. Elle construit une nouvelle maison avec l'aide de la famille du médecin et ses économies. Mais peu de temps après, le *barrio Los Girazoles* est aussi contrôlé par des gangs et des dealers. Elle décide alors de déménager dans le *barrio Las Americas* et de rejoindre son ex-mari. Finalement, après quelques problèmes de ménage, elle retourne à sa première maison dans le *barrio El Libertador*.

Cet exemple montre en effet que le choix de lieu à habiter est un compromis entre les aspirations, les moyens dont disposent les individus et les offres immobilières disponibles sur le marché (Bonetti, 1994). Souhaitant un lieu sans danger et guidée par des attaches familiales, Miledy se sert pleinement de sa «capacité locomotrice» (Grafmeyer et Joseph, 1979 p. 204) pour changer d'un lieu de vie à un autre. Ses moyens économiques lui permettent certes, une mobilité résidentielle limitée à certains *barrios*, mais elle va là où elle compte des moyens humains (la grand-mère ou l'ex-mari pour garder les enfants, par exemple). Lors des entretiens, elle nous avait signalé le désir de partir dans un nouveau *barrio*, plus sécurisé et plus calme. Laura Faxas (2005) a constaté que plus du 50% des habitants des *barrios* y habitent depuis plus de dix ans, et que ceci leurs a permis de développer une expérience de mobilité spatiale. « Il s´agit d´une migration attachée à un univers culturel proprement urbain et moderne, avec une expérience de la vie en ville. Il n´est plus possible de continuer à [les] analyser, même les plus pauvres, comme une masse d´origine rurale déracinée » (Faxas, 2005).

Résumons donc que par un effet d'enchaînement, la densification du *barrio* est un résultat direct de la construction des maisons, et que l'étalement de la ville est directement lié à la mobilité résidentielle des habitants quand le *barrio* ne représente plus un support de leurs statuts sociaux. C'est-à-dire que l'étalement de la ville par le biais des *barrios* est en réalité le reflet du souhait des habitants de gravir les échelles sociales et de se détacher d'un groupe social stigmatisé.

Figure 56. Carte de mobilité résidentielle des personnes rencontrées



Réalisation : DSV. 2018

3.2.2 S'autodoter, partager certains services, voler d'autres

Si officiellement, la construction d'une maison implique un ensemble d'activités divisées en trois grandes parties : le gros-œuvre (terrassement, fondation, pose du plancher, etc.), le second-œuvre (installation électrique et sanitaire, pose de fenêtres et portes) et la décoration (moulures, peinture, etc.), dans les *barrios*, ces étapes se superposent et se prolongent. C'est une logique d'auto-implantation où l'occupant n'atteint pas obligatoirement la fin des travaux ni l'installation de tous les services pour s'installer. Par conséquent, l'autoconstruction de la maison est intuitivement liée à l'autodotation et au partage de services tels que l'eau, l'électricité ou encore le ramassage des poubelles. En réalité, se trouvant souvent dans des terrains considérés « non urbanisables » et en étant le produit direct d'un développement urbain accéléré, les *barrios* n'ont pas bénéficié pendant longtemps des réseaux locaux de la ville. Pour une partie des habitants, aménager dans un *barrio* impliquait par exemple, des investissements supplémentaires dans la construction d'un système de captage d'eau souterraine ou dans l'achat de câbles électriques pour atteindre le réseau local. Ainsi, l'accès direct aux services s'est converti en repère social et économique. En d'autres mots, il existe ceux qui contrôlent les sources (vendeurs ou consommateurs officiels d'eau, d'électricité, d'internet, etc.) et ceux qui achètent, partagent ou volent les services (consommateurs *bis*).

3.2.2.1 Consommateur *bis*

Quand Domingo (habitant du *barrio El Libertador*) partage le paiement de la facture d'internet avec son voisin, il représente une partie des consommateurs *bis* du *barrio*. Étant donné que seul son voisin peut figurer comme consommateur officiel[126] face à l'entreprise de communications, un échange de mot de passe et un chèque chaque mois permet à Domingo d'avoir une source permanente de WIFI, aujourd'hui indispensable pour les devoirs d'école de ses enfants. En réalité dans les *barrios*, être un consommateur *bis* est un statut parfois nécessaire. Dans le cas de Gladis (habitant de *Maquiteria*) la seule façon de se ravitailler en eau

[126] Pour souscrire ce type de service, il faut un casier judiciaire vierge.

pendant les premières années de construction de sa maison, était d'entrer par effraction dans une ferme où se trouvait une source d'eau[127] et où elle pouvait remplir des bidons pour se laver et réaliser les tâches ménagères. Elle nous explique aussi que les câbles suspendus devant la maison correspondent à deux différents réseaux qui l'approvisionnent en électricité. Il s'agit d'un double branchement[128], un officiel et un illégal. A l'aide d'un dispositif, il lui est possible de déclencher ou d'éteindre l'électricité venant d'un réseau ou de l'autre. Ici, il ne s'agit pourtant pas d'un détournement d'énergie pour échapper uniquement aux factures, mais plutôt pour s'assurer que le petit salon de coiffure de sa fille, installé dans le garage de la maison, fonctionne malgré les interruptions quotidiennes d'électricité[129].

Retenons que la dotation en énergie électrique à couverture nationale en République dominicaine n'a pu se faire qu'à la fin des années quatre-vingt-dix avec la privatisation des entreprises d'énergie[130]. Depuis, la distribution journalière d'électricité se fait officiellement par nombre d'habitants régularisés dans un secteur, c'est-à-dire, que plus il y a de personnes qui paient le service, plus la dotation est forte. D'après nos informateurs, dans certains *barrios*, la dotation s'élève à 8 heures d'électricité maximum par jour, tandis que les quartiers à proximité comportant une population plus aisée reçoivent 24 heures d'électricité[131]. Ainsi, en installant et en superposant de nouveaux câbles électriques, les habitants détournent l'électricité des

[127] D'après les statistiques de l'ONE pour la seule année 2000, 10,5 % de la population dominicaine profite d'un approvisionnement permanent en eau. Dans les *barrios* visités, le service en eau est disponible que deux jours par semaine en incitant l'installation des systèmes d'extraction d'eau souterraine ou la construction de systèmes de stockage d'eau comme les citernes en béton ou les cuves plastiques sur le toit (*tinacos*).

[128] En 2010, le procureur général adjoint du système électrique (PGASE) déclarait à la presse que 2074 cas de fraude électrique — dans les différentes couches sociales — avaient été repérés. Il s'agit d'une bande organisée qui propose différents services de fraude électrique : du branchement illégal aux appareils qui faussent les compteurs. Voir : LIRIANDO J., 2010, « Robo de electricidad es coordinado por mafia », *Listin Diario*.

[129] D'autres moyens sont utilisés pour garantir l'alimentation en électricité. Le plus répandu est un système composé de batteries qui se chargent pendant les heures d'approvisionnement, et qui se déclenchent lors des coupures électriques. Les petits commerces se servent aussi des petits générateurs électriques à gaz pour maintenir la chaine de froid dans leurs frigos. A ce sujet, Douzant-Rosenfeld et Faxas (1995), décrivent les différents moyens improvisés et utilisé par les habitants des *barrios* pour se doter en électricité.

[130] *Corporación Dominicana de empresas eléctricas estatales* (EDES pour ses sigles en espagnol).

[131] Les EDES en partenariat avec la Banque Interaméricaine de Développement (BID) lancent en 2007 le Programme « 24 heures d'électricité ». Il s'agit d'un plan pour doter les quartiers de compteurs électriques et réhabiliter les réseaux électriques existants. D'après Esteban Delgado (2015) le programme « 24 heures d'électricité » atteint 54 % de la population dominicaine. Voir : DELGADO E., 2015, « Sólo 53% de los clientes tiene energía eléctrica las 24 horas », *Periódico elDinero*.

quartiers énergétiquement plus favorisés. Ils existent d'ailleurs tout un marché autour du branchement électrique illégal qui, d'après le Procureur général adjoint pour le système électrique[132] atteint la majorité de la communauté urbaine dominicaine.

Rendre compte que la dotation de services - et spécialement l'électricité - reproduit des inégalités territoriales, n'a rien de nouveau. Douzant-Rosenfeld et Faxas (1993) décrivent comment déjà, dans les années 1995, ces coupures de courant conditionnaient le quotidien des habitants des *barrios* :

> « On se lève en pleine nuit pour repasser, faire tourner le lave-linge, taper sur l'ordinateur, étudier, etc. On achète les produits frais au jour le jour, on n'a plus confiance dans les produits alimentaires surgelés, on supprime le poisson et les fruits de mer des menus… On se rassure en discutant entre voisins dans la rue pendant les longs moments de loisirs forcés […] On renforce les rapports de voisinage et la solidarité (échanges mutuels) face à la pénurie. » (Douzant-Rosenfeld et Faxas, 1993 p.145).

3.2.2.2 Les marchands de services

À l'image de l'installateur illégal d'électricité, il est possible de se procurer un ensemble de services payants fournis par les vendeurs d'eau, les guérisseurs, ou encore les porteurs de poubelles qui, si l'on croit à la théorie de Roger Guesnerie (1997), existent par l'effet de l'offre et de la demande. Face à la difficulté de circulation des camions de collecte des ordures et l'impossibilité de certaines personnes à monter et à descendre des escaliers, un groupe de jeunes dans le *barrio Los Platanitos* propose de porter les poubelles jusqu'aux points de collectes officiels en échange de quelques sous. Dans le *barrio La Ciénaga*, ce service prend une dimension plus communautaire avec la création de l'association FUCOSAGUACISGUA-27[133] qui, directement rémunérée par les municipalités[134], collecte les ordures dans les endroits moins

[132] Traduction personnelle de *Procuraduría General Adjunta para el Sistema Eléctrico* PGASE

[133] Cette association a été créée dans le cadre du projet « Assainissement environnemental de cinq *barrios* marginaux de la ville de Saint-Domingue, destiné à la collecte et l'élimination des déchets solides urbains », *« Saneamiento ambiental básico para 5 barrios marginales de la ciudad de Santo Domingo, con énfasis en la recolección y disposición de residuos sólidos urbanos* (La Ciénaga y Los Guandules , María Auxiliadora, La Zurza, Capotillo y Los Tres Brazos) » (SABAMAR pour ses sigles en espagnol) se crée l'association FUCOSAGUACISGUA-27.

[134] Cette association communautaire a une relation contractuelle avec la municipalité du district national (ADN) qui en 2008 a convenu de payer 20,00 USD par tonne de déchet solide transportée à la station. Le contrat en cours prévoit que le surplus produit soit remboursé à la communauté.

accessibles du *barrio*. Dans le *barrio El Libertador,* les points de collecte d'ordure improvisés sont défendus par les enfants qui les aménagent :

> « Nous avons essayé d'éliminer les points de collecte d´ordure improvisés. Mais nous avons été arrêtés par un groupe d'enfants entre 8 et 13 ans qui se sont mobilisés. Ils demandaient qu'on leur laisse ces points de collectes puisque c´était leur moyen de vie. Ils gagnaient un peu d´argent en déposant les ordures des habitants du quartier qui payaient quelques monnaies pour s´en débarrasser. Ces points de collètes avaient été créée par les enfants […] Ils n'habitaient pas dans ce *residencial* [quartier fermé] mais dans le *barrio* à côté […] Il y avait environ 15 enfants qui nous faisaient front. »
> (Extrait d'entretien 7. Radhames Sosa et Saturnino Valdez, employées de la municipalité à Saint-Domingue Oeste dans l'unité de gestion environnementale, 2016).

Figure 57. Dispositifs contre les déchets dans les lieux publics

De gauche à droite : panneau accroché à un arbre dans le *barrios La Ciénaga* avec l'inscription "Pas des déchets ici" (traduction personnelle) et photo des espaces pour le dépôt d'ordure dans le *barrio El Libertador.* © 2016-2018 Darysleida Sosa V.

D'après Pedro Pírez (2000), en Amérique latine, la dotation des services urbains est assujettie à des formes d'exclusion territoriales et sociales qui peuvent être totales ou relatives (Pírez 2000). Quand un habitant d'un *barrio* doit payer les services d'un porteur de poubelles,

nous sommes face à une exclusion « territoriale et sociale totale » du service urbain. D'une part, l'exclusion est territoriale parce que le *barrio* n'est pas couvert par les services de collectes officiels d'ordures, et d'autre part, elle est sociale parce que les services sont soumis à la capacité de paiement des habitants : ceux qui peuvent payer les porteurs de poubelles et ceux qui ne le peuvent pas. De la même manière, Gladis (habitant de *Maquiteria*) est face à une exclusion « territoriale et sociale relative » quand elle doit en courant, se diriger vers l'avenue du *Faro* pour pouvoir y déposer ses ordures. Car même si son *barrio* est connecté au service, les conditions du service tant en termes quantitatif que qualitatif sont déficients.

L'exemple de la poubelle est ici intéressant, parce qu'associé souvent aux problèmes d'insalubrité urbaine : les déchets générés par les *barrios* est une des justifications principales des programmes de requalification urbaine (cf. Fig. 58). Les acteurs publics considèrent les habitants des *barrios* comme incapables d'avoir un mode de vie sain, responsable et compatible avec leur milieu, en d'autres termes, les habitants sont jugés comme des individus sans « conscience environnementale ». Or, le travail de terrain permet d'identifier les multiples démarches habitantes qui contredisent ce préjugé sur un désintérêt général pour la propreté de leur milieu. Au *Libertador*, le directeur du mini-conseil municipal[135] décrit avec une certaine fierté la propreté du *barrio.* Elle est assurée chaque matin par les femmes balayeuses[136]. Chacune d'entre elles nettoient le devant de sa maison et celui de maisons voisines. Il s'agit d'un dispositif pour contrecarrer les déficits budgétaires de la municipalité qui ne parvient pas à récupérer des impôts locaux.

[135] La municipalité de Saint-Domingue Ouest compte 14 mini-conseils municipaux (*Mini-cabildos* pour sa désignation en espagnol).

[136] Ces femmes font partie des systèmes de gestion de déchets communautaires. Comme celui-ci, d'autres programmes de gestion communautaire de déchets ont été expérimentés par les habitants des *barrios*, notamment, *La Escoba*, initié dans les années 1995 avec de petites brouettes. À l'époque, le service coûtait 10 pesos (16 centimes d'euros) par semaine aux habitants. Aujourd'hui, d'autres organisations comme *Fundsazuraza, Funsaco* récupèrent les déchets et les vendent à la municipalité. En contrepartie, ces organisations doivent réinvestir leurs profits dans l'amélioration des conditions physique des *barrios*.

Figure 58. Photos illustrant l'arrivée du camion à ordures dans le *barrio Buenos Aires*

« La plupart du temps, les déchets sont empilés dans un coin de rue en attendant les passages sporadiques des camions à ordures ménagères. L'arrivée d'un camion est un spectacle, les gens courent derrière lui pour déposer leurs ordures ». Source : MATOS OGANDO C.V., CASADO RAMOS A., ELLIS MACHUCA M.A., 1983, *Renovación urbana del Barrio Buenos Aires*, Thèse de doctorat, Santo Domingo, UASD, 210 p.

À ce propos, Raquel Rolnik (2017) parle d'un désintérêt de la part des habitants d'accéder à une régularisation totale des services, notamment parce que cela implique des frais et des obligations administratives qui ne conviennent pas aux groupes à faibles revenus. Pour Rafael Soares Gonçalves (2017), ce désintérêt démontre que le statut d'informalité est, en réalité, une ressource pour les habitants. Dans le cas des *barrios* dominicains visités, les habitants s'intéressent surtout à l'amélioration des services urbains, spécialement ce qui relève des infrastructures comme les rues ou la sécurité.

3.2.3 Les coins de rues et d'autres appropriations collectives de l'espace *barrio*.

Au-delà des besoins en services urbains, la construction de la maison génère de multiples interactions avec l'espace extérieur en le formant et en le consolidant. Au fur et à mesure que la maison se construit, se définissent les espaces urbains (Giraldez, Calderón et Peña, 2010) : La rue, les *callejones* ou encore les cours internes. De sorte que dans les *barrios,* l'espace public se situe souvent autour du logis, dans des espaces de transition et en transition entre la sphère publique et privée. Il s'agit de l'espace le plus immédiat, le premier rapport à la vie en communauté, lié essentiellement à l'espace piéton (Segovia et Oviedo, 2000). Depuis la *galeria* jusqu'à la rue, et de la rue jusqu'au *callejon*, aux escaliers, aux coins de rue et aux *colmados,* ce sont les espaces où les rencontres, les interactions et les relations sociales locales ont lieu. Pourtant, l'utilisation du mot « public » ne doit pas ici renvoyer à la dimension politico-normative (propriété publique), mais plutôt à une perspective pragmatique soulignant les usages collectifs des espaces disponibles dans les *barrios* (Valenzuela *et al.*, 2010).

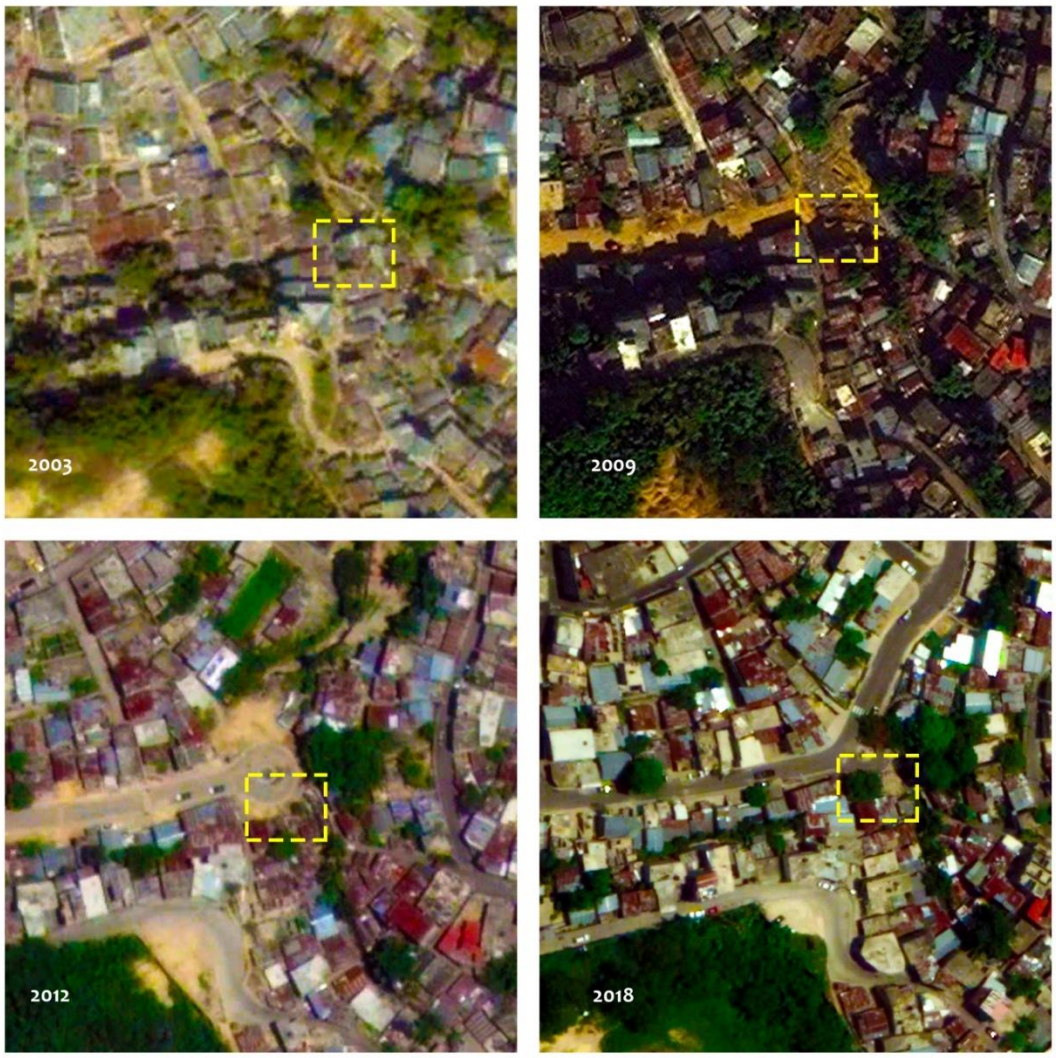
Lieux et dispositifs de circulation, de socialisation et d'appropriation, ces espaces permettent d'explorer l'urbain dans son ordre moral et spatial. Il s'agit ici de comprendre « les processus de composition et de décomposition de la communauté… et la manière dont, ces communautés ajustent leur forme et leur comportement à leur environnement. Ces processus ne peuvent être saisis par la seule distribution des populations dans l'espace, mais par les tensions, les écarts et les distances entre différents localismes » (Joseph, 1993 p.96).

3.2.3.1 Les coins de rue des joueurs de poker, appropriation et vulnérabilité urbaine

En essayant de conceptualiser la production collective des espaces, à la fois de socialisation, fonctionnels et symboliques, certains parlent de « construction sociale de l'espace public » (Garcia, 2013 ; Pérez López et Barragán Rodríguez, 2012). Pour Jaime Hernandez Garcia (2013), ces lieux sont le résultat d'une « culture de spatialisation »[137], matérialisés à partir des besoins, des expectatives, des facilités et de la disposition de l'espace. Ceci est intelligible à travers les observations faites au coin de la rue investie par des joueurs de poker. Il s'agit d'un espace libéré après les travaux d'assainissement de la *cañada Guajimía*. Dans le passé, il servait de cours interne entre différentes maisons. Aujourd'hui, au-dessous d'un arbre, à l'angle de la nouvelle rue et du bras du ruisseau pollué (encore découvert), il devient un espace à usages et temporalités multiples (cf. Fig. 59). Le matin, les vendeurs ambulants se servent de l'espace comme lieu d'échange commercial. Certains enfants en uniforme attendent leurs camarades. Très tôt, au matin, une voiture est souvent stationnée. Les mototaxis peuvent l'occuper occasionnellement pour déposer un client ou pour en récupérer un nouveau. Les camions y déposent aussi la marchandise destinée au *colmado* qui se trouve en face. Mais c'est surtout dans l'après-midi avec les joueurs de pokers, qu'il est possible d'identifier une occupation continue et intergénérationnelle. Quatre chaises, quatre joueurs chacun avec des bonbons en guise d'argent et une table en bois, suffisent pour s'installer et commencer la partie. Hommes, femmes, personnes âgées ou adolescents sont aptes à s'intégrer s'ils connaissent les règles du poker. Quand un jouer n'a plus de bonbons pour la mise, il laisse sa place à un nouveau joueur pour aller s'approvisionner au *colmado* juste en face. Ainsi, le jeu continue sans qu'aucune distraction ne le perturbe.

[137] D'après la définition de Low (2000), la culture de spécialisation consiste à « localiser, physiquement, historiquement et contextuellement les relations sociales et les pratiques sociales dans un espace ». Voir : LOW S.M., 2010, *On the Plaza: The Politics of Public Space and Culture*, University of Texas Press, 262 p.

Figure 59. Évolution de l'espace où se retrouvent les joueurs de poker avant et après l'intervention de la *cañada Guajimía*



Source de la vue satellite : Google Earth. Mise en page : DSV, 2020.

Comme les *desire paths*[138], ces espaces se construisent par l'usage quotidien, familier, régulier et s'adaptent aux nombreuses interactions sociales tant individuelles que collectives (Hernandez Garcia, 2013). L'exemple du coin de rue des joueurs de pokers soulève en outre, un rapport à la proximité et à la centralité. Si cet espace remplit un rôle de place du marché, d'arrêt de mototaxi et d'aire de jeu, c'est bien parce que les personnes qui s'y retrouvent habitent dans

[138] La ligne de désir (*desire path*) est un passage alternatif défini par les piétons face aux passages officiels.

un rayon d'environ 100 mètres. De plus, en décortiquant plus finement ce coin de rue, on s'aperçoit qu'il se trouve à l'entrée d'une maison, juste au pied d'un escalier avec des fenêtres disposées pour observer de l'intérieur vers l'extérieur — et vice-versa — permettant ainsi une promiscuité coutumière. Il s'agit du basculement avéré entre sphères privées et publiques confirmant tant la malléabilité que l'anarchie de l'espace *barrio.*

Dans ce sens, ces espaces peuvent être considérés comme « publics » en termes d'accessibilité et de propriété, mais ils ne le sont pas en termes d'usage et d'appropriation (Hernandez Garcia, 2013). En réalité, l'ancrage à l'espace public dépendra des relations de voisinage, du degré d'amitié, de familiarité et de confiance entre les habitants, qui de manière collective, participent à sa définition. Ceci rejoint les modalités des rencontres et des échanges collectifs souvent confrontés au degré d'insécurité ou de violence, notamment face à des lieux ou parties du *barrio* contrôlés par des groupes spécifiques (Saraví, 2004). En effet, les informateurs de terrain avaient signalé les zones du *barrio* (trottoirs, coins de rue ou îlots) fermées ou sous vigilance, où seules les personnes autorisées peuvent accéder, s'arrêter, parler ou prendre des photos.

> « Faites attention et traversez le trottoir, ces jeunes nous regardent bizarrement », « ne prenez pas la photo maintenant, attendez que je vous dise où la faire » ou encore, « vous voyez dans ce coin de rue, la fille qui s'y trouve c'est une vendeuse de marijuana, marchez plus vite ». (Commentaires divers faits par nos informateurs pendant les visites guidées)

Ces commentaires montrent que les espaces collectifs produisent des formes de vulnérabilité sociale assujetties aux expériences individuelles et collectives, ainsi qu'aux conditions de vie de ceux qui participent à sa définition (Saraví, 2004). En d'autres mots, leur utilisation dépend du type d'appropriation et du groupe social qui se les approprie. Les *barrios* deviennent alors de vrais dispositifs d'exclusion aussi bien pour les habitants locaux que pour les visiteurs extérieurs (Saraví, 2004). Or ce n'est pas un cas particulier, les *gated communities* ou quartiers fermés reproduisent eux aussi des formes d'exclusion sociale. Rappelons le concept « *Defensible space* » d'Oscar Newman (1996) ou celui de Michel Conan (1988) « espace dissuasif » qui, inspirés de travaux de Jane Jacobs, attribuent aux résidents la capacité de défendre leurs

espaces collectifs de tout intrus. Dans leur conception de l'urbain, les dispositifs d'exclusion sont justifiables quand il s'agit de garantir le contrôle des espaces publics[139].

Les lieux publics planifiés (places, parcs) ne sont pas non plus une exception. Pedro José García Sánchez (2006), en étudiant l'écologie des usages de la place de Caracas, décrit comment les différents groupes sociaux s'approprient respectivement un espace spécifique dans la place[140]. En mettant à l'épreuve les limites de « l'emprise organisationnelle […] les usagers doivent s'ajuster sans cesse aux impératifs moraux, sensibles, sociaux et écologiques des lieux publics » (García Sánchez, 2006 p.117).

Isaac Joseph (1993) déclare que traiter les modes de socialisation en milieu urbain « c'est n'oublier aucune exclusion et se persuader qu'elles sont multiples » (Joseph, 1993 p.71). Or ceci ne nie pas leurs coexistences, même composées d'éléments distinctifs et singuliers, rien n'empêche de penser leurs relations et identités partagées qui permettent l'occupation des lieux communs. Dans ce sens, Michel Agier (1996), en analysant les favelas du Brésil, révèle que les frontières internes d'ordre social ou politique, spatialement visibles à travers les coins de rue ou les terrains de basket, sont en réalité une recherche d'identité de la part de certains groupes sociaux (Agier, 1996). Les observations de terrain dévoilent d'ailleurs que ces frontières internes dans les *barrios* sont franchissables, en particulier par les leaders religieux ou par d'anciens délinquants qui s'introduisent dans certains de ces espaces exclusifs[141].

[139] Oscar Newman propose quatre types d'aménagement de l'espace. (1) Zonage de l'espace de vie où les résidents peuvent exercer leur rôle de propriétaires. (2) Emplacement de fenêtres favorisant la surveillance. (3) Utilisation de formes et à des matériaux de construction qui évitent la stigmatisation liée à une trop forte singularité. (4) Chercher un emplacement pour le lotissement résidentiel dans une zone sûre et sécuritaire. Voir : NEWMAN O., 1996, *Creating Defensible Space*, DIANE Publishing, 139 p.

[140] « La Plaza Caracas, espace public stigmatisé, car lieu de séjour régulier de différentes catégories de marginaux : enfants des rues, ivrognes, fous, prostitué(e)s, clochards, charlatans, petits voyous, trafiquants… Cependant, l'usage des bancs et d'autres supports pour s'installer n'est pas le monopole de cette population. Ainsi, les bouches d'aération ou les jardinières et les bacs à eau à l'abandon sont souvent utilisés par d'autres usagers pour s'asseoir, s'allonger ou poser leurs pieds : jeunes hommes, couples d'amoureux, groupes de travailleurs des administrations environnantes. » GARCÍA SÁNCHEZ P.J., 2006, « Entre urbanité et ordre public. Une écologie de l'usage des places à Caracas », *Espaces et sociétés*, *n° 126*, 3, p. 103-118.

[141] Les visites guidées avec des informateurs religieux et anciens délinquants ont permis d'observer qu'il existe une certaine forme de courtoisie entre eux et les groupes qui occupent l'espace public de manière autoritaire.

En définissant leurs dimensions symboliques et subjectives, ces espaces publics deviennent tant un dispositif d'identification qu'un support garantissant l'existence même des groupements (groupes des jeunes, femmes, retraités). Ainsi, à travers les usages, les moyens d'appropriation et d'exclusion, ces espaces témoignent d'un équilibre et d'une autorégulation urbaine, évidence d'un ordre moral et spatial du *barrio*.

3.2.3.2 Les espaces publics, support des initiatives « écologiques »

Les espaces publics, au-delà de construire des subjectivités, de participer aux processus d'appropriation et d'exclusion — plus ou moins conflictuels —, sont également le lieux d'actions collectives (Berroeta, 2012 ; Castellano Caldera et Pérez Valecillos, 2003 ; Certeau, 1999 ; Gehl et Avia, 2006 ; Pol et Castrechini, 2002). Parlons ici de comment ces espaces constituent aussi un support pour les pratiques écologiques et la communication sur les écogestes. La description d'une zone piétonne dans le *barrio Los Platanitos* et d'un ancien chantier naval dans le *barrio El Dique*, montre comment ces deux espaces permettent d'exposer les processus d'ajustement de l'écosystème *barrio*.

La « place » de la lombriculture

À l'intersection de deux escaliers, deux *callejones* et un chemin qui amène à la *cañada de Los Platanitos*, un espace triangulaire se distingue en guise de place centrale (cf. Fig. 60). Au pied d'une colline de maisons superposées, cet espace permet l'accès direct à un dixième des maisons, ainsi qu'un *colmado*, un poste de vente d'*empanadas* et un lombricomposteur. Cette « place » suit le rythme caractéristique des espaces publics dans les *barrios* (spontanéité, quotidienneté, flexibilité). Le matin, les enfants s'y arrêtent pour acheter une *empanada* et l'après-midi, ils l'utilisent comme une aire de jeu. Les clients habituels du *colmado* s'y réunissent et échangent sur des thématiques diverses. Souvent, des femmes assises sur des chaises en plastique — par groupe de deux ou trois — tissent les filets pour les bouteilles de rhum[142].

[142] Il s'agit d'un filet fabriqué à partir d'une maille qui sert d'étui de protection des bouteilles de rhum. Certaines femmes du *barrio* tissent ces filets de façon artisanale et elles sont payées pour la quantité de filets produits. Souvent, les femmes se font aider par leurs filles, cousines et amies afin d'augmenter la productivité.

Figure 60. Plan et photos de la « place » de la lombriculture

© 2016-2018 Darysleida Sosa V.

Cet espace est intéressant parce qu'il accueille une fois par mois les réunions de l'association *Mujeres Unidas* chargée du lombricomposteur et, chaque année, la commission de l'école d'architecture du Texas à l'initiative du projet. Depuis 2008, cette « place » est le lieu des actions locales pour l'organisation communautaire concernant la réduction de déchets

organiques du *barrio*. À travers l'affichage, elle sert de support pour communiquer les activités et réunions de l'association ou bien pour informer verbalement de l'arrivée de la commission étrangère. Elle a aussi assumé un rôle éducatif en étant le lieu des formations sur le fonctionnement de la lombriculture, ou encore, un rôle ludique quand les murs du lombricomposteur ont été couverts par un art urbain participatif en 2015[143].

El Dique recyclage

À la différence de la « place » pour la lombriculture, le chantier naval *El Dique* est à l'origine un espace privé, devenu à la suite d'une série d'évènements, un point de recyclage destiné aux habitants des *barrios* autour de la rivière *Ozama*. Ancien site industriel[144], il a servi à la fabrication des barres métalliques, à la réparation de bateaux et au dépôt des ordures jusqu'à la résolution 13-2016, interdisant toute activité polluante le long d'une bande fluviale de trente mètres. En 2013, une partie de ces installations a été choisie pour lancer le programme *vida sobre el Ozama*[145]. Il s'agit d'un projet aux composantes sociales, économiques et environnementales proposé par l'Église catholique, le Ministère de l'Éducation, la banque *Banrevervas* et le bureau de la première dame dominicaine. L'objectif est de diminuer les déchets plastiques dans la rivière en instaurant un système d'échange local : les habitants apportent des déchets plastiques, et en échange, ils obtiennent un sac de nourriture.

Désormais, deux vendredis par mois, le chantier naval *El Dique,* accueille environ 1300 personnes[146] venant de différents *barrios* en bordure de la rivière. Ceci provoque, d'une part, un débordement de la file d'attente jusqu'aux rues principales du *barrio,* qui bénéficie aux vendeurs ambulants des glaces, et d'autre part, la multiplicité des déplacements en bateau qui profitent

[143] En 2016, la commission texane a fait appel à deux artistes reconnus dans l'art urbain participatif, Xavier Ringer et Eddaviel, qui ont travaillé en collaboration avec la communauté.
[144] L'entreprise *METALDON* a occupé l'endroit entre 1968-2001 pour la fabrication de barres métalliques et l'entreprise *Legus entreprises* entre 2011-2012 pour la réparation de bateaux.
[145] Vie sur l'*Ozama,* pour sa traduction personnelle en français.
[146] Les porteurs du programme *vida sobre el Ozama* ont dû remettre des cartes d'adhérents aux habitants habitués, car chaque année d'autres habitants s'intéressaient au projet. Limitée par les sacs de nourritures à échanger, en 2016, l'attribution des cartes a été suspendue. Les habitants qui ne possèdent pas de carte ne peuvent pas échanger du plastique.

au transport fluvial informel[147] (cf. Fig. 61). De plus, ces échanges ont eu un impact direct dans le quotidien des habitants. Certains ont développé un marché autour de la vente de déchets plastiques destinée aux personnes âgées qui ont besoin des sacs de nourritures, mais qui ne peuvent pas se déplacer pour récupérer les bouteilles. D'autres ne se limitent plus au périmètre du *barrio* et se déplacent vers d'autres secteurs afin de réunir les plastiques nécessaires[148].

Figure 61. Photos de l'ancien chantier naval *el Disque*

© 2014 *acento.*

Le projet sur la lombriculture et le programme de recyclage s'inscrivent dans une tendance affirmant que l'intervention urbaine destinée aux quartiers précaires doit se focaliser dans la production ou l'aménagement des espaces publics (Bolivar B., 1987; Janice E. Perlman, 2003). En considérant ces espaces comme catalyseurs des transformations intégrées, cela permettrait d'améliorer les conditions de vie des populations (Berroeta, 2012). Il est question de garantir la cohésion sociale, le sentiment d'appropriation des collectivités et de promouvoir des usages et pratiques responsables et responsabilisants (García-Doménech, 2017). Ainsi, les espaces publics disponibles comme la « place » et l'ancien chantier naval, entendus comme lieux de discursivité, de socialisation et d'organisation communautaire (Arendt et Ricœur, 1988;

[147] En espagnol dominicain, on parle de *Yolero*. Il s'agit d'une offre de transport fluvial informel qui s'est développée sur la rivière *Ozama* pour relier les *barrios* entre eux. Les embarcations sont souvent de condition précaire, il n'y a pas de système de protection comme les gilets de sauvetage. Les *yoleros* tirent profit du projet *vida sobre el Ozama*, en augmentant de dix pesos les tarifs pour les passagers avec plastiques.

[148] Une des raisons de ces longs déplacements est la montée en popularité du programme dans les *barrios* (1300 habitants inscrits). « Quand il n'a pas plu, il n'y a plus de plastiques dans le *barrio* ni en proximité de la rivière » (Conversation informelle, habitante de *La Ciénaga*). Puisque ce sont les pluies qui emportent les bouteilles plastique depuis les *barrios* de la partie haute de la ville jusqu'à la rivière.

Habermas et Launay, 1988; Jacobs, 2016), deviennent les lieux privilégies dans la promotion des gestes écologiques.

Mais, faisons abstraction de l'aspect interventionniste de l'éco-urbanisme pour le moment. En analysant ces exemples, il est possible d'esquisser le fonctionnement de *barrios* à partir d'acteurs externes (les étudiants du Texas et les volontaires de la fondation *Banreservas*). Pour les habitants, cela implique de s'inscrire dans un processus d'ajustement aux nouvelles habitudes et formes de comportement (Joseph, 1993). Qu'il s'agisse d'entasser des déchets plastiques sur le trottoir, d'être dans une file d'attente deux vendredis par mois, d'avoir une carte d'adhérent, de maintenir un lombricomposteur et de mobiliser d'autres habitants, il s'agit ici d'un dérèglement du quotidien du *barrio* et de l'usage de l'espace public. C'est d'autant plus visible dans les moments d'euphorie — les vendredis d'échange, ou encore à la veille de l'arrivée de la commission texane —, quand un nouvel ordre moral et spatial chevauche l'ancien. Les femmes de *Los Platanitos* nettoient la place et empruntent des chaises en plastique aux voisins pour accueillir les étudiants du Texas. Même en payant plus cher le conducteur du bateau, Gladis et sa fille (Habitantes de *La Ciénaga*) traversent la rivière pour arriver à l'ancien chantier naval. Ainsi, ces espaces sont doublement écologiques. D'une part, ils deviennent le support des initiatives écologiques, en particulier sur ce qui concerne la valorisation de déchet (voir Objectif de Développement durable N°11), d'autre part, ils révèlent des dynamiques internes d'ajustement, de composition et de décomposition des comportements (Joseph, 1993). Les espaces publics dans les *barrios,* qu'ils soient issus d'un usage quotidien ou temporel, montrent en réalité la capacité d'adaptation individuelle et collective, la malléabilité spatiale ainsi que la réceptivité des habitants vis-à-vis de ces variations.

CHAPITRE IV

CONFRONTER LA VILLE DURABLE AUX *BARRIOS*.

Dans le chapitre précédent, nous avons pu esquisser rapidement le dédoublement écologique de l'espace *barrio*. D'une part, il est défini comme écologique en raison des dynamiques propres à sa construction, son développement, ses implications culturelles et les formes d'interrelation qui s'y déploient, et d'autre part, il serait le support des gestes écologiques. Cette dernière affirmation s'inscrit dans l'analyse des *barrios* à partir d'une approche de durabilité urbaine, en supposant que la confrontation ''ville durable''/*barrios* permet d'identifier des autres caractéristiques écologiques parallèles.

L'écologie urbaine serait « un discours et une pratique utopique » (Micoud 2000) qui dans une approche opérationnelle s'est traduit en « modèle urbain », à savoir la ville durable (Blanc, 1998 ; Soubeyran et Berdoulay, 2010). Pourtant, la ville durable annoncée comme un nouveau modèle urbain (Diab, 2012 ; Emelianoff, 2000) fait polémique. Elle se détache des idéologies spatiales bien connues jusqu'alors : le culturalisme d'Howard et le progressisme de Le Corbusier (Carriou et Ratouis, 2014). Il lui est reproché l'absence d'exemplarité et de reproductivité auquel d'après la définition de Françoise Choay (1965) tout nouveau modèle urbain devrait s'accorder. Ainsi, la ville durable serrait « une utopie sans modèle » (Carriou et Ratouis, 2014). Cela est un aspect positif pour certains qui voient dans le modèle le fondement de l'héritage fonctionnaliste vivement mis en cause par la durabilité urbaine (Faburel, 2014 ; Puech, 2015). La ville durable est donc un terme générique, une catégorie d'action publique urbaine dans des contextes tellement divers qu'il serait nécessaire d'imaginer et de réadapter continuellement son aménagement spatial (Hajek, 2018).

De ce fait, pour Frédéric Héran (2015), il convient plutôt de parler de « nouveau paradigme ». Sans une solution prédéfinie, la durabilité urbaine serait plutôt un objectif

(Héran, 2015), la convergence des volontés, des intentions et des nouveaux modes de penser, d'intervenir et de gérer la ville (Diab, 2012 ; Héran, 2015). Il s'agit d'un postulat universel qui prime sur le spécifique en tenant compte des conditions locales (Armand Fargues, 1996). L'imaginer ne serait pas simplement une option mais une nécessité (Héran, 2015) permettant de reconquérir la ville et valoriser son histoire et ses ressources (Emelianoff, 2000). Le succès de cette notion s'explique, d'après Jérôme Boissonade (2019), par la présence des temporalités (« les générations futures ») et des catégories d'actions (« penser global, agir local ») que la ville durable invoque. Elle est vue comme une réponse aux problèmes environnementaux et comme un instrument pouvant permettre le développement économique et le bien-être des populations (Boissonade, 2019).

La ville contemporaine se développe alors dans la juxtaposition de deux paradigmes : d'une part l'urbanisme moderne, prédominant depuis les années 1950 et pensé pour résoudre les problèmes de l'après-guerre et d'autre part, l'urbanisme durable de la charte d'Aalborg (1994)[149] imaginé pour résoudre les problèmes environnementaux (Héran, 2015). Ainsi, s'inscrivant dans un période de changement erratique, le passage d'un paradigme à un autre suit un processus non linéaire qui consiste à transformer le modèle de la ville moderne - sectorielle, homogène, déterministe et arbitraire - pour faire place aux processus systématiques, hétérogènes, pragmatiques et participatifs de la ville durable (Héran, 2015). A ceci s'ajoute une nouvelle approche sur la temporalité. Si la vitesse justifiait le bien-fondé de la ville moderne tant dans sa construction que dans son utilisation, la ville durable implique plutôt du long terme permettant d'améliorer simultanément l'environnement naturel, aménagé et culturel (Maclaren, 1996).

Ce caractère universaliste de la ville durable génère une diversité d'interprétations : ville fertile[150], *energy cities*[151], écoquartier[152], ville frugale (Haëntjens, 2011), ville

[149] La charte d'Aalborg a été adoptée par les participants à la conférence européenne sur les villes durable tenue à Aalborg en 1994. Il s'agit d'une critique de la charte d'Athènes qui prône la densité et la mixité des fonctions urbaines au service du développement durable.

[150] Intitulé de l'exposition à la Cité de l'architecture et du patrimoine à Paris du 23 mars au 24 juillet 2011. Constituée de deux séquences installées par les architectes paysagistes Nicolas Gilsoul et Michel Péna, l'exposition interroge la place du vivant dans la ville.

[151] Nom de l'association européenne des villes en transition énergétique. Réunissant 1 000 autorités locales de 30 pays différents, cette association cherche à renfoncer le rôle de collectivités ainsi que promouvoir le partage d'expériences et de savoir-faire dans le domaine de l'énergie renouvelable.

recyclable[153], ville compacte (Fouchier, 1998), ville mixte (Emelianoff, 2007), ville participative (Thys, 2001)… En se constituant comme des idéologies socio-spatiales, ces imaginaires rendent complexe la conceptualisation des enjeux et pratiques urbaines dans des contextes spécifiques, notamment celui des villes des Suds (Diab, 2012). En Amérique latine par exemple, ONU-Habitat visant à transposer ses imaginaires de durabilité, a opté pour dégager quelques instructions générales : favoriser la mobilité douce et la verticalité, la diversité culturelle et associative, l'hétérogénéité sociale, la diminution des inégalités ainsi qu'une meilleure distribution de richesse (Velásquez, 2014). Il a été également conseillé d'intensifier le rôle régulateur des Etats dans la production des instruments de politique publique et de planification urbaine. Les Etats doivent désormais concentrer leurs efforts sur la construction qualitative de la ville, notamment l'accessibilité aux transports et aux espaces publics (Velásquez, 2014). Historiquement concentrés sur la construction massive de logements, ces pays sont aujourd´hui contraints de reconfigurer leurs politiques urbaines en tenant compte des conditions du contexte ainsi que des ressources matérielles et immatérielles disponibles localement.

Révélant un caractère protéiforme, la ville durable[154] est censée avoir une capacité à se transformer et à saisir des formes urbaines multiples. C'est dans cette optique que l'hypothèse sur une possible confrontation entre ville durable et *barrios* est intelligible. Après avoir illustré dans le chapitre précédent comment se construit l'écosystème *barrio*, ce chapitre examine les potentialités et les limites d'une certaine durabilité urbaine des *barrios.* Comment confronter la ville durable (une utopie) aux *barrios* (une réalité urbaine) ? Est-ce qu'on peut s'inspirer des *barrios* pour la construction de la ville durable ? La ville durable dominicaine serait-elle un ensemble de *barrios* ? Ainsi, partant d'une revue critique de la littérature, nous exposons tout d'abord les théories de marginalité à l´égard des préceptes de la durabilité urbaine (4.1). Puis, en nous appuyant sur des données empiriques (extraits

[152] D'après le dictionnaire environnement en ligne, le mot Ecoquartier « désigne une zone urbaine aménagée et gérée selon des objectifs et des pratiques de développement durable qui appellent l'engagement de l'ensemble de ses habitants ». Source : https://www.dictionnaire-environnement.com/ecoquartier_ID5933.html

[153] Concept utilisé par Marc Kaszynski, président du Laboratoire d'Initiatives Foncières et Territoires Innovants (LIFTI). La ville recyclable consiste utiliser les friches urbaines délaissées par le secteur économique pour réintroduire de la biodiversité en ville.

[154] Comme tout concept, la ville durable est le résultat d'un consensus au sein d'un groupe de chercheurs. Nous avons choisi de l'utiliser comme un outil intellectuel de description et d'analyse du réel en gardant à l'esprit ses limites et son absence d'universalité, à l'instar de tout concept.

d'entretiens semi-directifs, échanges informels et observations) récoltées lors des phases exploratoires du terrain, les pratiques habitantes et les caractéristiques des *barrios* sont confrontées à l´imaginaire de la ville durable (4.2, 4.3, 4.4) pour illustrer leurs analogies.

4.1. A la croisée des théories de marginalité et des variables de durabilité urbaine.

> « Voler sur l'eau, se déplacer en maîtrisant les émissions de CO2, profiter d'un trafic fluide à toute heure, produire sa propre énergie, consommer des fruits et légumes provenant du quartier, telles sont les promesses de la ville de demain »[155].

Vincent Callebaut[156], John Robertson et Tsvetan Toshkov se sont prêtés à l'exercice d'imaginer la ville durable de demain. Projetant un Paris plus *smart*, la ville verticale de New Delhi, un Londres plus dynamique et la naturapolis de New York, ils ont imaginé des oasis urbaines entourées de nature. Dans cette vision futuriste de la ville, la précarité urbaine et d'autres enjeux sociaux actuels semblent avoir été résolus. A l'inverse, Olalekan Jeyifous (2015) anticipe déjà l'émergence des *Shanty-megastructures*[157], un ensemble de quartiers précaires verticaux à Lagos en Nigeria. Influencé par le travail de Yona Friedman (1978) sur l´architecture de survie et à partir d'une série de photos modifiées par de logiciels d'imagerie, l'artiste montre une ville dominée par des bâtiments délabrés, construits complètement avec des matériaux recyclés. Il dénonce le manque de prise en compte des populations défavorisées dans le développement urbain centré de plus en plus sur la technologie (cf. Fig. 62). En imaginant ce qui est dissimulé dans les propositions des villes futuristes, Jeyifous cherche à provoquer une prise de conscience politique. Réfléchir à la ville de demain sans considérer les différentes classes sociales signifie reproduire les mêmes inégalités urbaines et sociales que les villes actuelles. Par ailleurs, ces images illustrent une durabilité urbaine implicite des quartiers précaires où les habitants, contraints par la question de la survie, développeraient d'emblée des pratiques écologiques.

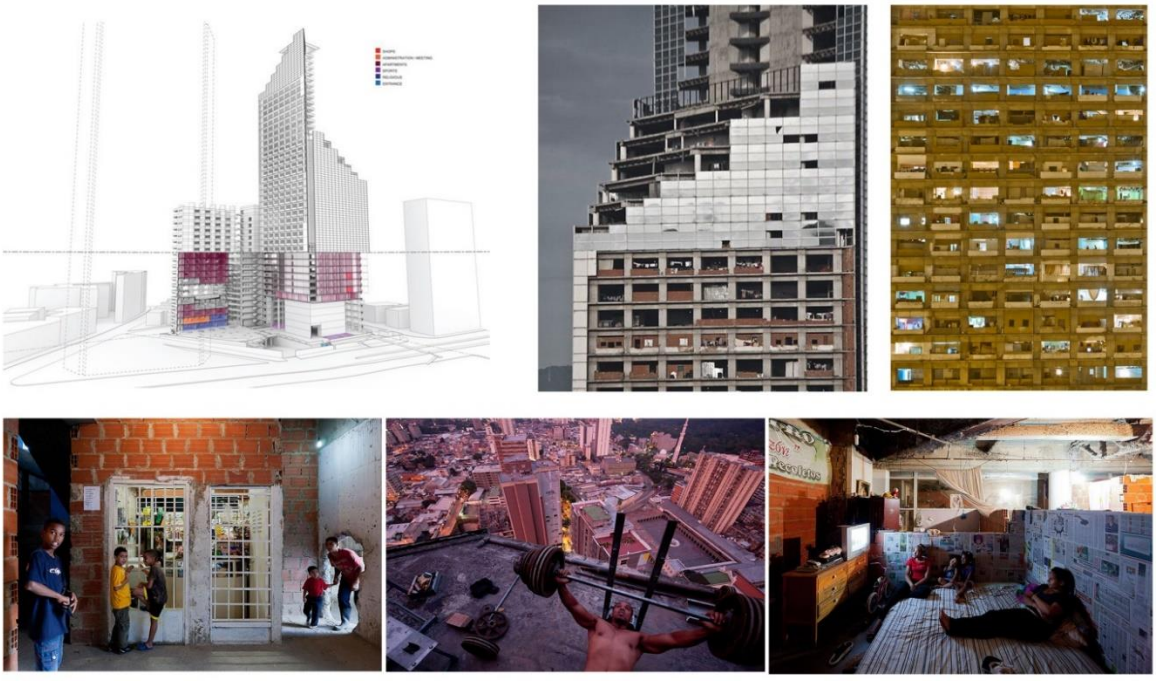
[155] Note introductive de la conférence "La ville de demain s'invente aujourd'hui" 18 avril 2017 à l'université Panthéon-Sorbonne.
[156] Source : http://vincent.callebaut.org/object/150105_parissmartcity2050/parissmartcity2050/projects/user
[157] Rubrique internationales « Las favelas del futuro o cómo podrían ser los *barrios* pobres dentro de 50 años ». *Idealista/new.com* [en ligne] https://www.idealista.com/ (consulté le 2 mai 2017).

Figure 62. Comparaison entre la visión de Vincent Callebaut sur la ville de demain (première image) et celle d´Olalekan Jeyifous quand il imagine les *Shanty-megastructures* (deuxième image)

Sources : (première image) https://www.20minutes.fr/paris/1515779-20150113-paris-2050-age-or-grandes-tours-vertes (deuxième image) Rubrique internationales « Las favelas del futuro o cómo podrían ser los *barrios* pobres dentro de 50 años ». *Idealista/new.com* [en ligne] https://www.idealista.com/ (consulté le 2 mai 2017)

A Caracas, Venezuela, la fiction est dépassée par la réalité. La tour de David imaginée comme le plus important centre de finance du pays est devenu le plus haut *barrio* du monde (cf. Fig. 63). Abandonnée suite à la mort de David Brillembourg (principal financier) et suite à la crise économique de 1994, l'immeuble de 45 étages n'a été construit qu'à 60 %. En 2007, pour faire face aux problèmes de logement, la mairie de Caracas autorise les sans-abri à investir le premier étage de la tour. En 2014, ils étaient 4 400 personnes à y habiter. Malgré le manque de services et d'infrastructures, les habitants se sont organisés pour doter la tour en électricité et eau potable. Les espaces comme l'héliport et les balcons ont été reconvertis en gymnase, en aire de jeu pour les enfants, en église, etc. Des commerces tels que des salons de beauté, des épiceries, un tailleur, un dentiste, ont aussi ouvert à l'intérieur de la tour. D'après le photographe Jorge Silva (2015), il s'agit d'une petite ville verticale dont il est possible de vivre sans jamais avoir besoin de sortir. Pour les architectes Alfredo Brillembourg et Hubert Klumpner (D-ARCH/ETH Zurich), ces différentes appropriations constituent un processus transformation créatif qui peuvent inspirer des nouveaux modèles urbains et architecturaux durables (Brillembourg Tamayo et Klumpner, 2013).

Figure 63. Images de la Tour de David, Caracas, Venezuela



Sources de photos : https://www.arquitecturayempresa.es/noticia/torre-davidcaracas-un-proyecto-arquitectonico-de-complejo-comercial-edificio-de-ocupas-mas et SILVA J., 2015, « The Tower of David », *reuters.com*.

Dans quelle mesure les *barrios* peuvent-ils participer à la définition de la ville durable dominicaine ? Bien que démontrées, les dimensions socioculturelles, historiques (Saez Giraldez, García Calderón et Roch Peña, 2010) et la capacité de transformation et d'adaptation des *barrios* (Soares Gonçalves, 2017) ne semblent toujours pas prouver leur potentialité à l'égard de la durabilité urbaine. Trop rapide et spontané, la construction de ces quartiers serait une menace pour la stabilité de l'environnement, notamment quand ils participent à l'artificialisation massive des espaces naturels et agricoles (Davis, 2007 ; Saez Giraldez, García Calderón et Roch Peña, 2010). Cela serait lié à l'irrégularité des titres de propriété et à l'incapacité à gérer les déchets et les eaux usées. « Les excréments polluent l'ensemble du paysage : plages, rues, cours et rivières […] En réalité, les experts estiment que facilement 90% des eaux usées d'Amérique Latine sont rejetés tels quels dans les ruisseaux et les rivières. Sur le plan sanitaire, les villes pauvres de tous les continents ne sont autres que de gigantesques égouts bouchés qui débordent" (Davis, 2007 p.142).

De plus, le développement durable de ces quartiers serait conditionné à leur développement économique. Comme a pu l'annoncer Wilfred Beckerman (1992) « la meilleure -et probablement la seule- façon d'avoir un environnement décent [pour les pays en développement] est de s'enrichir » (Beckerman, 1992 p.23). Ainsi, au-delà de la relation destructrice entre les *barrios* et leur milieu et des problématiques de salubrité, ce qui empêcherait de discerner des aspects de durabilité dans les *barrios*, c'est surtout leur condition de pauvreté.

4.1.1. Les théories de marginalité pour expliquer les *barrios*

En Amérique Latine, la pauvreté a été souvent associée à la marginalité. Dans cette région, depuis les années soixante-dix, deux théories de marginalité ont essayé d'encadrer les études urbaines : la « marginalité duale » et la « marginalité polaire ». Amplement développée par la CEPAL (Commission économique pour l'Amérique latine), la théorie de la marginalité duale suggère que les dynamiques économiques finissent toujours pour rattraper les groupes moins favorisés. En s´appuyant sur des variables économiques, cette théorie établit une corrélation entre accès au marché économique et accès à l´espace urbain. En ce

sens, la marginalité serait d´une part conditionnée au manque de ressources économiques (non accès à l'emploi), et d´autre part, elle serait intelligible à partir des aspects physiques, liés notamment aux conditions de l´habitat. En parallèle, la théorie polaire initiée par le groupe DESAL (*Desarrollo Económico en América Latina*) montre que le développement des uns met en péril celui des autres (Sabatini, 1981). Pour les chercheurs du DESAL, la marginalité urbaine s'explique à partir des variables culturelles. Ils indiquent que le manque d'intégration à la vie sociale et politique des individus empeche leur participation fiscale ou citoyenne. De sorte que la marginalité serait d´abord et surtout culturelle. En soulignant que certaines zones urbaines sont marginales par défaut d´intégration économique ou culturelle des habitants, ces deux conceptions de la marginalité admettent ainsi une réciprocité entre condition spatiale et conformation sociale. De manière générale, les pauvres urbains sont ici pointés comme incapables d'intégrer le marché immobilier ou la sphère culturelle du fait de leur lieu de résidence.

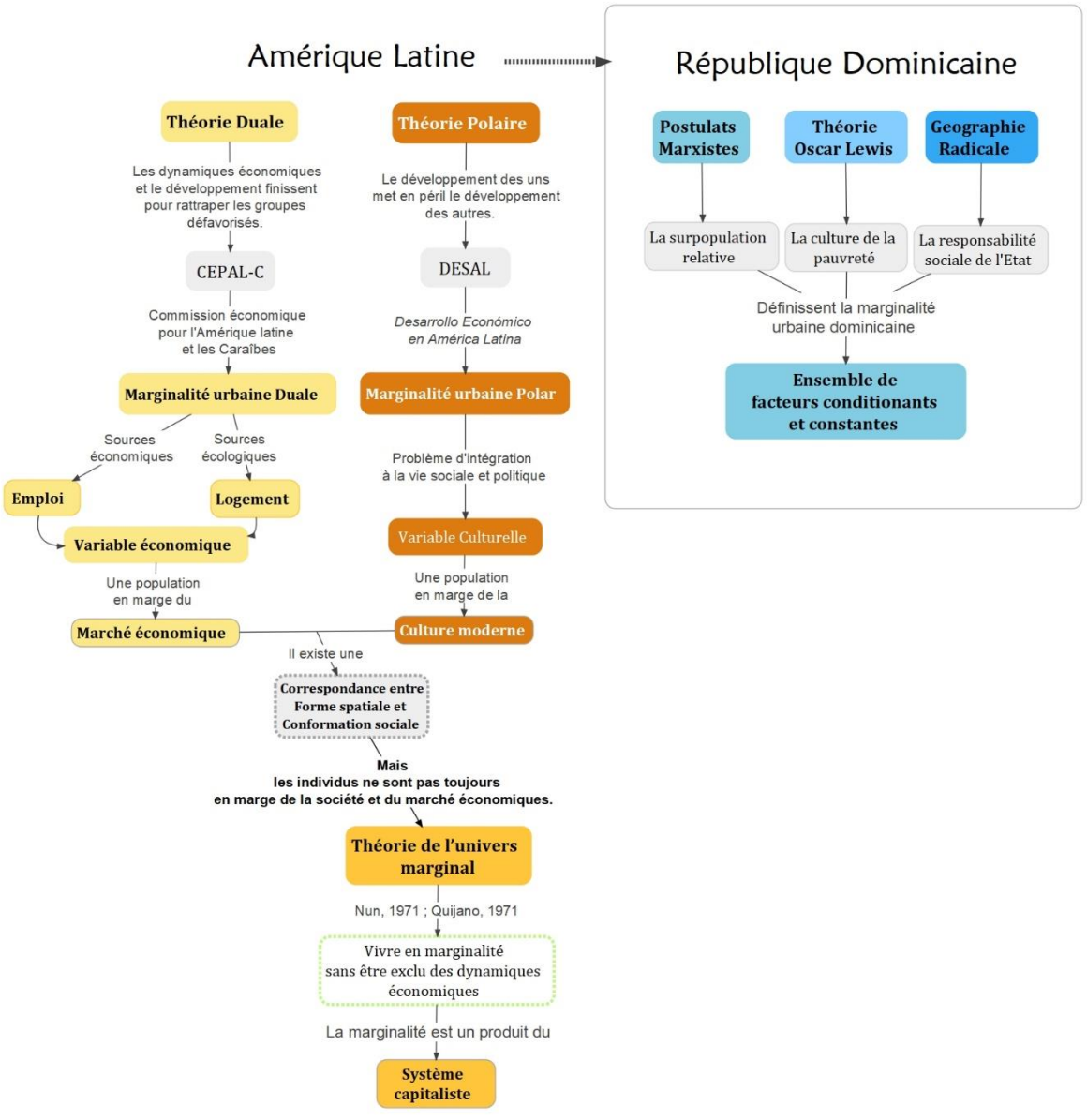
Par la suite, d´autres apports théoriques et empiriques démontrent cependant que ces individus ne sont pas toujours en marge de la société ni du marché économique (Nun, 1971 ; Perlman, 1980 ; Quijano, 1971). Cette perspective montre qu´il existe une relation entre marginalité et fonctionnement du système capitaliste. Abordée sous cet angle, la marginalité urbaine serait d´abord le résultat de la

Encadré 1. La culture de la pauvreté

Le mot « culture » a été ici employé dans le sens anthropologique du terme, c'est-à-dire défini comme un ensemble de pratiques, normes et croyances spécifiques à un groupe social et qui le différencie des autres groupes sociaux. Employé pour la première fois par Oscar Lewis dans les années 1960, il s'agit d'une hypothèse applicable aux groupes sociaux qui habitent dans des zones marginales comme les *barrios*. Pour Lewis, les « pauvres » adopteraient certains types de comportements qui seraient transmissibles de génération à génération. Ces individus, dépouillés de toute opportunité, auraient développé des pratiques errantes telles que l'addiction aux substances illicites, l'alcoolisme ou des manifestations de violence. L'affirmation de l'existence d'une culture de la pauvreté amène à rendre les habitants fautifs. C'est-à-dire, qu'à cause de leur comportement, ils s'empêcheraient eux-mêmes de faire partie de la société marchande et de trouver un travail. Les progressistes américains et européens refusent cette théorie de Lewis entendant qu'une culture impliquerait un maintien dans la pauvreté. Récemment ce concept a été repris par Hugues Lagrange dans l'ouvrage *Le déni de cultures* (2010). Pour certains, la persistance de cette théorie signifie une résistance de certaines couches sociales à accepter les responsabilités du système et de le *statut quo* dans la situation des classes défavorisées (De Rudder, 2010).

compétitivité du marché économique et puis, la conséquence directe des politiques sociales et urbaines unilatérales développées par les gouvernements. Appelons cet ajustement la théorie de « l'univers marginal »[158] puisque inspirée largement de la littérature marxiste, elle voit la marginalité par essence, nécessaire au maintien du système qui exclut ces individus des appareils productifs.

Figure 64. Schéma de synthèse sur les théories de la marginalité en Amérique latine et les études sur la marginalité en Républiques Dominicaine



Réalisation et conception : DSV, 2018.

[158] Pour faire référence au titre de l'article de QUIJANO A., 1971, « La formacion de un universo marginal en las ciudades de America Latina », *Scribd*, *3*, p. 320-356.

En République Dominicaine, les études sur la marginalité s'appuient sur l'analyse des *barrios* et oscillent entre trois courants : (1) le postulat marxiste de « surpopulation relative », (2) la théorie d'Oscar Lewis sur la « culture de la pauvreté » et (3) le mouvement de la géographie radicale de David Harvey. Le premier postulat sert de support analytique pour énoncer les manifestations subordonnées à la marginalité urbaine (l'emploi et l'habitat informel), ainsi que pour décrire les caractéristiques sociales et modes de vie des habitants (éducation, mobilité résidentielle, travail, composition familiale) (Duarte, 1980 ; Lozano, Duarte et Reyes, 1997). Les *barrios* sont alors définis à partir du concept de « surpopulation urbaine » (Duarte, 1980 ; García Romero et Zacarías Mejía, 1987). Il s'agit d'une population en surnombre, résultat des exodes ruraux et victimes de l'attractivité économique de la ville de Saint-Domingue. Leur expression permanente, perturbatrice des schémas préfabriqués sociaux et économiques, provoquerait une configuration spatiale écologique, révélatrice de la distribution inégale de l'espace urbain (Duarte, 1980). Fortement contestée, cette approximation analytique omettrait un des facteurs décisifs de la marginalité : la culture. Pour les adhérents à la théorie de la « culture de la pauvreté », définir les *barrios* comme les avatars d'une culture (pauvre) auto-productive permettrait de mieux comprendre les conditions matérielles de leur émergence et de leur possible restructuration (Cela, 1999, 2001). Ceci implique au préalable, de considérer qu'il existe une relation entre l'environnement immédiat marginal, les pratiques et les comportements qui façonnent les traits d'une « culture des pauvres » (Encarnación Jiménez, 2004). Cette hypothèse, utilisée encore aujourd'hui pour expliquer les tendances politiques clientélistes dans les *barrios* (Álvarez et Objío, 2007), justifie et légitime la ségrégation socio-spatiale de la ville de Saint-Domingue.

Le troisième courant, plus contestataire et inspiré de la géographie radicale, introduit la question de la responsabilité sociale de l'Etat vis-à-vis des *barrios* et de leurs conditions de précarité. Les chercheurs s'inscrivant dans ce courant critiquent les politiques de rénovation urbaine et demandent des plans d'actions concrets. Sécurisation foncière, construction de voies d´accès et d´infrastructures, participation citoyenne et recensements[159] (décomptes de

[159] Des documents descriptifs avec le décompte de population dans le *barrio* Los Guandules ont été rédigés avec la participation des populations. Ils reconstituent l'histoire du *barrio* et listent les principales institutions éducatives, religieuses et financières (coopératives) ainsi que les moments de lutte pour les services publics, les

la populations des *barrios*) sont leurs principales suggestions visant à amener la « modernité » dans ces quartiers (Cela, 1996 ; Chantada, 1998 ; Morel et Villaman, 1996 ; Navarro et Mercedes, 1996).

La marginalité urbaine dominicaine est donc définie comme une constante, elle est assimilée à un environnement urbain spécifique (les *barrios*) où les conditions de cet environnement obligent les habitants à rester dans des cercles vicieux de subsistance. Faire cet état de l'art permet de comprendre pourquoi le rapprochement *barrio*/ville durable n'avait jamais été fait dans le contexte dominicain. Influencés par un imaginaire collectif, les décideurs considèrent, d'une part que les *barrios* doivent disparaître pour faciliter le développement durable de la ville, et d'autre part que la durabilité urbaine de *barrios* serait conditionnée aux « revenus des gens » comme affirmée par certain de nos enquêtés :

> « Qu'est-ce que signifie pour vous la ville durable ?
> – Une ville où les gens reçoivent un bon salaire […] je ne sais pas, c´est un concept qui englobe beaucoup de choses… la construction des voies d´accès, dotation des services […] Je ne sais pas si je l'ai déjà dit, mais je pense que les revenus de personnes sont assez fondamentaux. »
> (Extrait d'entretien 8. Ezéquiel, Ingénieur Ciudad Alternativa, 2016)
> « La ville durable c'est d'abord le respect pour l'environnement qui nous entoure, mais cela ne peut pas se faire sans une source de revenu assurée. Puis, il faudrait des espaces ouverts où les jeunes pourraient se divertir. Par exemple, là où j'habite il y a deux salles de sport qui sont occupées souvent par des petits groupes de délinquants et qui empêchent d'autres jeunes d'utiliser les installations […] vous voyez là où je vais en venir, je ne peux pas imaginer quelconque durabilité urbaine s'il existe encore ces formes d'exclusion. »
> (Extrait d'entretien 9, Isaat, militant Ciudad Alternativa, 2016)

4.1.2 De la marginalité à la durabilité urbaine ?

Dépassant les théories de la marginalité, l'équipe de Gehl Architects, après avoir été engagé pour définir un mode d'intervention d'un quartier autoconstruit en Argentine, a fini pour y trouver les indicateurs clés de la durabilité urbaine. Ils ont particulièrement admiré les rues piétonnières et la vie publique dynamique, des qualités urbaines souhaitées et recherchées dans l'aménagement de la plupart des villes européennes (Risom et Madriz, 2018). Récemment, ces quartiers soulèvent un intérêt croissant. Ils figurent comme une source de connaissances et d'innovations urbaines en ce qui concerne l'économie de ressources, la réutilisation et l'adaptation (Brillembourg, 2004 ; Risom et Madriz, 2018 ;

activités économiques, entre autres. A ce sujet voir : PANTALEÓN D., 1983, « Un barrio se estudia a sí mismo: un estudio socio-económico del barrio de Los Guandules », *Estudios sociales*, p. 3-29.

Smedley, 2013). Pour Christophe Hutin, ces quartiers deviennent un symbole et une « façon de dignité » (Hutin et Goulet, 2009) qui surpasse toute description centrée sur la pauvreté. Plus que des quartiers précaires, il faudrait les voir comme des foyers où se développent des modes de créativité culturelle, d'inventivité économique et d'innovation sociale (Bolay, 2006b). Ainsi, loin de concevoir des principes globaux et technocratiques de planification, souvent minés par les pratiques sociales et les besoins immédiats des habitants des *barrios*, il faudrait explorer leurs ressources pour réévaluer les perspectives d'un urbanisme contemporain (Bolay, 2006b). A cet égard, Jean-Claude Bolay et Magali Schmid (2004) suggèrent d'utiliser la durabilité urbaine comme « stratégie et instrument d'analyse ». Ceci permettrait de déconstruire les dimensions urbaines établies et de donner la priorité aux *barrios* d'initier des dynamiques pour un changement social et urbain.

Utiliser la durabilité urbaine comme instrument d'analyse n'est pas pour autant à portée de main. Si plusieurs outils d'évaluation et indicateurs de durabilité urbaine ont été créés, ils s'appuient souvent sur des données quantitatives et cherchent à évaluer des procédés techniques. Les outils disponibles tels que *Practical Evaluation Tools for Urban Sustainability (PETUS)* ou *City Related Sustainability Indicators Projet (CRISP),* valorisent plus les aspects physiques de flux de matériaux et d'énergie que les aspects sociaux et économiques. Ceci s'explique par la difficulté de dégager des indicateurs socioéconomiques mesurables, mais aussi parce qu'il s'agit de facteurs qui dépassent les seuls enjeux des interventions urbaines (Simón Rojo et Hernández Aja, 2011). Par ailleurs, la plupart de ces outils ont été conçus pour évaluer la ville et les bâtiments. Les évaluations à l'échelle de quartier restent donc peu représentées et peu pertinentes pour évaluer le contexte latino-américain.

Pour l'analyse de la durabilité des *barrios*, au-delà de déterminer leur « empreinte écologique »[160] (Wackernagel et Rees, 1998), l'objectif de ce chapitre sera plutôt d'analyser dans le domaine du concret et dans des situations très spécifiques, à quel point les *barrios* répondent à une dimension urbaine de durabilité, et quelles sont leurs limites. Pour cela,

[160] La notion "empreinte écologique" correspond à la pression qu'une zone urbaine exerce sur un environnement. Voir WACKERNAGEL, M., & REES, W. (1998). *Our Ecological Footprint: Reducing Human Impact on the Earth*. New Society Publishers, 176 p.

après un inventaire détaillé des outils et indicateurs[161] d'évaluation de durabilité à l'échelle des quartiers[162], trois catégories[163] ont été identifiées : (1) la compétence habitant, (2) la structure urbaine et (3) l'exercice citoyen. Ces catégories se justifient par la nature et la spécificité de l'espace *barrio*, très peu abordé dans les évaluations de durabilité urbaine. L'idée est d'exposer les éléments empiriques permettant de mettre à l'épreuve les outils d'évaluation de durabilité existants. Il s'agit d'une approche par « l'expérience individuelle et collective des individus, des données aussi fondamentales que les caractéristiques physiques de cet environnement… [Car] l'environnement urbain ne peut être réduit à ses composantes naturelles. La qualité de l'eau, de l'air, du sol et des énergies qui s'y déploient est évidemment un élément de base de la vie en société, mais le développement urbain dépend également de leur transformation et de leur intégration à un environnement construit. Logements, voies de circulation, canalisations, réseaux d'électricité et d'autres équipements collectifs sont tout aussi indispensables à la reproduction humaine que les éléments biologiques essentiels » (Bolay et Schmid, 2004 p.141).

Exposer ainsi les compétences habitantes (4.2) nous permet d'aborder les pratiques et de relever comment la durabilité urbaine s'avère être une démarche principalement pragmatique. Dans la même lignée, l'analyse de la structure urbaine (4.3) à partir des paramètres de complexité et compacité, démontre combien il est nécessaire de se détacher des logiques structurelles de la ville formelle pour identifier une structure propre aux *barrios*. Finalement, nous analyserons l'exercice citoyen (4.4) des habitants des *barrios* à travers les mobilisations, qui depuis les années 1960 semblent s'inscrire dans des mouvements globaux de revendications citoyennes et éco-citoyennes.

[161] D'après la définition de Hernandez Ajá (2009), un indicateur représente une situation complexe d'une manière simple permettant de la mesurer dans le temps et de la comparer à d'autres contextes et situations. Un indicateur est une variable qui surpasse sa valeur afin de représenter une réalité plus complexe, mais en restant compressible et re-évaluable. Voir : HERNÁNDEZ AJA A., 2009, « Calidad de vida y medio ambiente urbano: indicadores locales de sostenibilidad y calidad de vida urbana », *Revista INVI*, *24*, 65, p. 79-111.

[162] Selon Simon Rojo et Hernandez Aja (2011), l'échelle du quartier est considérée comme l'échelle la plus importante pour satisfaire les préceptes de la ville durable. Il s'agit d'une unité assez large pour permettre des transformations en terme de durabilité urbaine et assez compacte pour permettre l'implication des habitants dans ces transformations. Voir : SIMÓN ROJO M., HERNÁNDEZ AJA A., 2011, « Herramientas para evaluar la sostenibilidad de las intervenciones urbanas en *barrios*: Sustainability assessment tools for urban design at neighbourhood scale », *Informes de la Construccion, 63, Extra, (Octobre), 2011*.

[163] Nous avons consulté plusieurs modèles d'indicateurs pour dégager ces trois catégories : le modèle à trois niveaux Compacité, Efficience et Complexité (C.E.C) crée pour la ville de Séville, le modèle SAHEB et le triptyque classique de Grafmeyer et Authier (2009), entre autres (cf. annexe 2)

Il ne s'agit pas ici d'idéaliser les *barrios* ou de nier leurs problèmes structurels, mais de reconnaitre les ressources humaines et matérielles qu'ils peuvent apporter à la conception de la ville durable dominicaine.

4.2. Les « compétences habitantes » au prisme du développement durable : les formes d'adaptation et les éco-gestes.

Si la notion de compétence a été source de controverse en sociologie politique (voir les disputes intellectuelles de Pierre Bourdieu et Raymond Boudon), en sociologie urbaine, les « compétences habitantes » se construisent souvent comme des catégories analytiques et descriptives dans des contextes de relégation urbaine. Laurence Roulleau-Berger l'avait déjà employé en 1999 pour rendre compte des parcours de jeunes en situation précaire. Nous retiendrons sa catégorie « compétences urbaines » définie comme la capacité de circuler dans un espace et se l'approprier dans sa dimension matérielle et symbolique. Plus tard, Isabelle Berry-Chikhaoui et Agnès Deboulet (2002) définissent les compétences comme la capacité des habitants à produire des « actions ajoutées » s'avérant déterminantes dans la production des villes magrébines. Il s'agit des micro-actions qui contribuent à définir tant la matérialité que les fonctionnalités des espaces urbains et plus particulièrement, des quartiers précaires. Ces compétences impliquent une capacité à se positionner face aux autorités et aux projets d'intervention urbaine permettant ainsi l'émergence des formes de résistances politiques (Berry-Chikhaoui et Deboulet, 2002). Vincent Renauld (2014) parle de « virtuosité » pour se référer au savoir-vivre et au savoir-faire. Selon lui cela relève des compétences habitantes qui sont « l'ensemble de techniques *d'usage* qui rendent possible à chaque instant l'habiter par l'utilisation de notre corps et des environnements matériels » (Renauld, 2014 p.94). Florence Bouillon (2007) prévient pourtant sur les effets pervers et potentiellement stigmatisants de la notion de compétence. Elle met en garde sur son caractère responsabilisant vis-à-vis des individus et leurs capacités, sur les possibles interprétations et apologies libérales, sur la construction d'un analyse trop romantique de la situation des habitants et leurs compétences, ou encore, sur l'éloge de la débrouillardise (Bouillon, 2007, 2009). Elle propose alors la catégorie « compétence précaire » lui permettant d'illustrer la

capacité d'action des habitants sans négliger les emprises, les formes de domination et les inégalités auxquelles ils sont souvent confrontés.

Définie comme l'ensemble d' « aptitudes développées dans des cadres fortement contraints et peu reconnus socialement » (Bouillon, 2009 p.202), ces compétences sont, d´après les observations de Florence Bouillon (2007), précaires à cause de trois facteurs. D´abord, elles sont inégalement réparties aux seins d´un groupe d´individu dont les histoires et les ressources ne sont pas les mêmes. En effet elles sont conditionnées par les vécus, les expériences et les capitaux sociaux individuels préexistants. Elles peuvent également être socialement enfermantes et stigmatisantes, notamment quand elles produisent des effets réversibles (Bouillon, 2007). C´est à dire, quand l´habitant est incapable de s´affranchir des identités assignées (squatteur, habitant du *barrio*, sans-abri). Finalement, certaines compétences seraient précaires car inconvertibles dans d´autres espaces ou sphère sociale. Néanmoins, leur mise en lumière permettrait de décrire « les ressources à partir desquelles pourrait aussi être construite la ville de demain » (Bouillon, 2007 p.204).

La notion de compétence devrait nous permettre d´illustrer les actions des habitants des *barrios* face à un système de domination et d'inégalité, sans interprétations libérales ou romancées. Cette catégorie d'analyse est en accord avec le concept « *capability »* d´Armatya Sen (1999), considérant que non seulement le capital économique et matériel des individus compte, mais aussi la capacité à choisir leur propre mode de vie et leur système de valeurs (Sen, 1999). Nous prenons en considération aussi la définition de compétence apporté par la sociologie réflective moderne qui nie toute séparation entre le savoir scientifique et le savoir populaire (Latour, 2013). Dans ce sens, les habitants des *barrios* seraient capables d'interprétation et d'esprit critique.

Analyser les compétences précaires (Bouillon, 2007), issues d´un mode de vie et d´un système de valeurs (Sen, 1999) ou de réflectivité (Latour, 2013) permet, à l'instar de notre confrontation *barrios*/ville durable, de décrire des actions implicitement écologiques des habitants des *barrios*. Nous proposons ainsi d'aborder la capacité d'adaptation (4.2.1) et les éco-gestes (4.2.2) - qu'en étant des actions disqualifiées, ignorées et contraintes - se construisent dans la quotidienneté, et en relation avec les expériences individuelles et

collectives. Il s'agit ici de montrer les actions qui désignent un savoir, un savoir-faire et un savoir-être déployés en fonction de différentes situations.

4.2.1 S'adapter au changement climatique[164] comme aux conditions de vie

> « Construire la ville durable, c'est construire une ville intrinsèquement adaptable, qui se caractérise par la diversité de l'environnement naturel et artificiel » (OCDE, 1996 p.20)

A la fois processus (action) et finalité (résultat), l'adaptation est une réponse à un changement (Simonet, 2017). Il s'agit d'un « processus permanent » par lequel les systèmes s'organisent en fonction de leur évolution et de leur environnement (Sanchez-Rodriguez, 2013 ; Simonet, 2017). Nous mobilisons ici la définition de l'adaptation développée par le courant de l'écologie urbaine qui appréhende l'ensemble des actions permettant aux individus d'échapper aux contraintes du milieu (Simonet, 2009).

Depuis la fin des années quatre-vingt, la science de l'environnement mesure l'adaptation des écosystèmes par rapport aux variations climatiques considérant que le climat influence les phénomènes écologiques, module la distribution et les activités des organismes (Rankovic, Pacteau et Abbadie, 2012). De ce fait, employer aujourd'hui le terme adaptation implique fondamentalement le climat. « L'adaptation au changement climatique »[165] est l'une des orientations[166] proposées dans le premier rapport du GIEC[167]. Ce groupe connu par ses modèles prospectifs et statistiques sur l'évolution du système climatique, insiste sur l'urgence de définir des actions pour la protection des écosystèmes. L'adaptation est, par la suite, rapidement assimilée à la « résilience », définie comme l'action d'aménagement de territoire (Simonet, 2017). La résilience est pourtant une « réponse palliative » composée d'une liste

[164] Le changement climatique est défini comme un dérèglement du climat global à cause des processus naturels ou plus récemment, à cause de l´activité humaine qui provoquent une accélération de ces changements. Voir : HULME M., 2017, « Climate Change, Concept of », dans *International Encyclopedia of Geography*, American Cancer Society, p. 1 6.

[165] Une recherche rapide sur Google Scholar propose environ 28 700 résultats à la recherche de l'expression « adaptation au changement climatique ».

[166] L'autre réponse est la « mitigation » (réduction ou atténuation en français). Voir : SIMONET G., 2017, « Note de recherche. L'adaptation, un concept systémique pour mieux panser les changements climatiques », *Norois. Environnement, aménagement, société*, 245, p. 113-125.

[167] Goupe d'Experts Intergouvernemental sur l'Evolution du Climat (GIEC par ses sigles en anglais).

d'actions pragmatiques et techniques qui ne prend pas en compte l'ordre social et politique établi (Simonet, 2017). Elle déploie une lecture hors-sol (Desse *et al.*, 2017) sans remise en question de la distribution de ressources, de la pauvreté ou du pouvoir (Simonet, 2017). Il s'agit d'une démarche *top down* qui « se développe au détriment d'une adaptation plus sociétale fondée sur les principes de solidarité et d'éthique, condition critique d'un développement urbain durable » (Simonet, 2017 p.116).

L'engouement autour de la résilience et la difficulté d'aborder l'adaptation et ses nombreuses variables sociales s'expliquent en réalité par la persistance de deux tendances épistémologiques. La première, une monopolisation scientifique autour de l'adaptation au changement climatique, approche héritée des *disasters studies* et largement développée par le groupe nord-américain NORC à l´Université de Chicago. Ce groupe affirme que les causes des catastrophes naturelles sont extérieures à la société touchée et développent une démarche « aléa-centrée »[168]. Puis, la deuxième, une pensée grecque et aristotélicienne considérant que le monde « avait été créé » en négligeant les postulats de la biologie, que le monde « est créé » en continu (Simonet, 2017), donc il évolue en s'adaptant. Fortement critiquées, l´approche aléa-centrée et la logique aristotélicienne ne suffisent pas à saisir la question de l´adaptation. Les sciences humaines et sociales proposent une approche sociale et dynamique où les acteurs territoriaux développent leurs propres conceptions d'adaptation en tenant compte des vulnérabilités éco-socio-systémiques (Simonet, 2017).

Parler d'adaptation dans le cas spécifique des *barrios*, renvoie ici à leur capacité à surmonter les moments d´instabilité. Il s'agit d'adopter une approche constructiviste à l'interface climat-société pour dépasser les seules dimensions physiques du climat (Desse *et al.*, 2017). Les extraits d'entretien de Gisela et Melvin laissent voir en effet ces formes d'ajustement. Ainsi, considérant que la capacité d´adaptation des *barrios* est un « canal d'application des principes de durabilité urbaine » (Magnan, 2010 p.330), nous examinons les

[168] La dénomination « démarche aléa centrée » est attribué à une série de recherche autour des comportements des populations face aux situations de risque et de crise développée à l'université de Chicago et financée par le *National Opinion Research Center* NORC entre 1949 et 1954. Ces travaux de recherche se sont concentrés sur l'analyse perspective des catastrophes naturelles et technologiques pouvant toucher le sol nord-américain, notamment des attaques nucléaires. Voir : REVET, S. (2011). Penser et affronter les désastres : Un panorama des recherches en sciences sociales et des politiques internationales. Critique internationale, n° 52(3), 157–173.

actions « silencieuses » (Simonet, 2017), c'est-à-dire des initiatives locales portées « sans bruit » qui se façonnent en réponses aux aléas.

4.2.1.1 Gisela, l'habituée des ouragans

> « Gisela n'était pas sortie de chez elle. La pluie n'était pas suffisamment forte pour l'inquiéter. L'inondation était minime, seulement dix centimètres cette fois-ci. Ça fait quinze ans qu´elle habite dans le *barrio La Ciénaga*, elle a vu tellement d'ouragans, qu'il lui arrive parfois de les confondre. « Non, mamá, ce n'était pas l'ouragan George, c'était l'ouragan Noël » la corrige son enfant de douze ans. En saison de pluie, les inondations deviennent son quotidien, d'autant plus parce que la maison en tôle et bois où nous l'avons rencontrée, et où elle habite depuis trois ans, se trouve à environ 10 mètres de la rivière Ozama. De la partie postérieure de la maison, il est possible d'observer le mouvement des algues et des ordures qui se frottent dans un va-et-vient constant. « Mais pourquoi vous ne déménagez pas d'ici ? » demande la journaliste. Gisela s'est aussi posée cette question mais arrive toujours à la même conclusion. Elle a besoin de sa sœur qui habite juste en face et qui s'occupe de ses enfants à la sortie de l'école, les fait manger et les aide à faire leurs devoirs. Après avoir quitté son mari, Gisela n'avait pas les moyens de louer une pièce dans la partie haute du *barrio*, alors sa sœur l'a convaincue de venir s'installer dans ce terrain. Elle est tout à fait consciente du danger, mais elle compte sur un réseau familial qui habite dans la partie haute du *barrio* et qui, dans le cas d'inondation grave, est prêt à la recevoir avec ses enfants. C'est justement ce qu'elle a fait lors du passage de l'ouragan Mathieu. Les enfants sont partis la première nuit de l'évènement climatique et Gisela est restée pour garder ses affaires. Le lit est surélevé sur plusieurs briques, les vides de fenêtres et portes sont comblés avec du linge, et les appareils électroménagers sont débranchés en prévention d´inondation. Le jour après le passage de l'ouragan, Gisela profite pour nettoyer la maison. Elle prend une journée de congé [pas payé] dans le restaurant où elle travaille car souvent à cause des rues inondées, les mototaxis ne fournissent pas le service de transport. »
> (Note de terrain 3. Rencontre avec Gisela, habitante du *barrio La Ciénaga*, 2016)

Gisela a été interviewée dans le salon de sa maison lors du passage de l'ouragan Mathieu[169]. Ce travail d'entretien et d'observation post-catastrophe a été réalisé en collaboration avec l'équipe de *Ciudad Alternativa.* Accompagnés d'une journaliste, l'objectif était de prendre contact avec une des familles affectées par les inondations et l'interroger[170] sur l'efficacité des évacuations officielles en cas d'inondation. S´il est important pour cette association de réaliser des suivis lors des évènements climatiques c´est parce que la République Dominicaine, par sa localisation géographique (dans les Caraïbes) est chaque

[169] Cyclone tropical de 2016, ce phénomène de catégorie cinq a tué 603 personnes.
[170] Les questions prédéfinies par l´équipe étaient : Où habitiez-vous avant ? Combien de personnes habitent dans cette maison ? Avez-vous reçu des informations sur les zones-refuge disponibles à proximité du *barrio* ? Quelles actions ont été prises pour mitiger les situations de danger ?

année[171] exposée à différents phénomènes climatiques (ouragans, tempêtes et tremblement de terre). Même quand tout le pays est concerné, c´est dans les *barrios* – du fait de la proximité de la rivière ou des cours d'eaux contaminés, du manque d'infrastructure et des maisons délabrées- que les catastrophes les plus frappantes ont historiquement eu lieu (ADN, 2016). Le pays fait partie en outre du programme européen *Disaster Preparedness ECHO* (DIPECHO) qui finance les initiatives visant la réduction des vulnérabilités territoriales des populations en situation de risque. Ce programme impose un suivi des protocoles déployés face aux désastres, des informations qui sont rassemblées dans le *Documento Pais*[172] et qui servent à établir les déficiences des plans d´actions.

Le cas de Gisela est intéressant puisqu'il permet de constater son indifférence face au risque d'une part, et le déploiement d'un protocole domestique pré et post aléa d'autre part (cf. Fig. 65). Habituée aux ouragans, Gisela prend une série de mesures instinctives comprenant la protection des objets matériels (le lit et les appareils électroménagers) jusqu'à la protection des enfants en les envoyant en partie haute du *barrio*. Pour cette dernière mesure, elle compte sur son réseau familial qui fonctionne comme n´importe quelle autre institution ou unité de secours. Nous verrons par ailleurs qu'en prévision de catastrophes, ces réseaux familiaux font partie intégrante des protocoles officiels et communautaires eux-mêmes.

> « Hier, de ma propre initiative, j´ai parlé avec les pompiers pour qu'ils aménagent un salon. J'ai voulu reconstituer un hébergement d'urgence en cas de catastrophe majeure. Dieu Merci ! on n'en a pas eu besoin […] Mais vous savez, il y a quand même des familles en zone de risque qu'il fallait absolument déplacer. J'ai donc parlé avec le directeur de la défense civile qui nous a prêté une camionnette pour déplacer les familles les plus exposées aux inondations. Finalement, nous avons aidé 65 familles, toutes déplacées chez leurs familles ou leurs voisins. »
> (Extrait d'entretien 10. Enrique, représentant de la Red Comunitaria de emergencia dans le *barrio La Ciénaga* et président de l'association des parents, 2016)

[171] Durant la saison de pluie - entre le mois de mai et le mois novembre-, les inondations, sécheresses, glissements de terrain figurent parmi les menaces principales.
[172] Le *Documento Pais* est un rapport annuel dont les objectifs sont d´identifier les principales menaces en terme de risque au niveau de la municipalité, évaluer les réponses qui ont été apportés face aux situations de catastrophes et d´indiquer les zones prioritaires, les plus affectées nécessitant d´une attention particulière.

Se réfugier chez la famille constitue un moyen plus fiable par rapport aux protocoles improvisés des organisations locales qui ne disposent pas d'infrastructures nécessaires pour abriter les victimes de catastrophes. Ces réseaux familiaux constituent ainsi un support à l'adaptation des individus face au changement climatique (aléas) ou au changement des conditions sociales (divorce, travail). Néanmoins, les processus d'adaptation au changement climatique semblent modérés par une certaine accoutumance au risque. D'après Sandrine Revet (2006), la perception du risque est conditionnée aux hiérarchies et à la concurrence entre les différents risques sociaux auxquels ces populations sont exposées. « Le risque de voir sa maison emportée par la rivière est à resituer sur une échelle qui prend en compte d'autres menaces dont la probabilité est perçue comme plus importante… risques de maladie, de violence, de chômage ou d'accident » (Revet, 2006 p.172). Dans le cas de Gisela et d´autres habitants de *La Ciénaga*, au-delà du risque d´inondation, c´est le risque du cambriolage qui est ici le souci principal. La peur de perdre les seuls biens matériels l´emporte sur la peur des catastrophes, d´autant plus lorsque les habitants soupçonnent une exagération dans les prédictions météorologiques :

Encadré 2. La gestion du risque en République Dominicaine

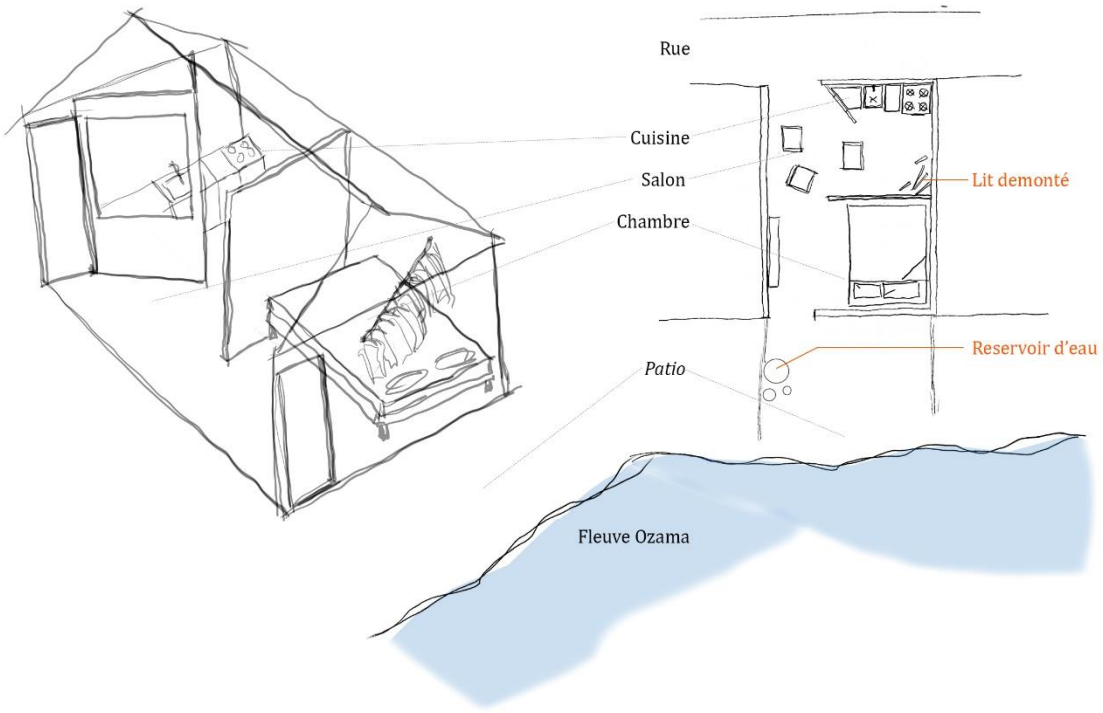
Par sa position geographique la République Dominicaine est un pays vulnérable aux aléas climatiques tels que l'augmentation de températures et les niveaux des océans. Chaque année le pays fait face aux phénomènes hydrométéologiques extremes (ouragan, tempêtes tropicales). D'après l'indice mondial des risques climatiques (2015), il est le huitième pays le plus vulnérable aux effets du changement climatique.

Depuis les années 2000, dans le pays ont été créé des instruments de gestion des risques. En 2001, la publication d´une proposition de Plan national de gestion des risques réalisée par la Banque interaméricaine de développement (BID), représente les premiers pas vers un cadre légal, institutionnel, budgétaire et de dispositifs d'évaluation de risques. (Daria Cardona, 2001). En 2002, la loi 147-02 ordonne la création d'un plan national de gestion des risques et catastrophes mais il a fallu attendre jusqu´à l´année 2013 pour sa réalisation. Entre temps, le rapport Hyogo publié en 2008 conseille aux autorités dominicaines de se doter d'une stratégie nationale de développement ainsi que des politiques de réduction de risques.

Ce rapport insiste sur la création des institutions et des instruments au niveau du gouvernement et communautaire. Finalement, il est recommandé d'intégrer des critères de réduction des risques dans les phases mêmes de construction et reconstruction urbaine. En 2010, le diagnostic sur la réduction des risques de la UNISDR, établit une série de recommandations parmi lesquelles, la création d'instruments d´alerte rapide, le développement d´une culture du risque et la gestion du risque dans les politiques d´Etat. Ces trois documents ont servi de références pour la création du plan national de gestion des risques et des catastrophes naturelles (GIRD).

> « Le problème avec les gens ici est qu´ils ne veulent jamais laisser leurs affaires. Il m´est arrivé d´essayer de convaincre des familles de quitter leur maison mais elles refusent. Elles me disent souvent qu´elles ne sortiront pas de leur maison tant qu'elles n'auront pas la promesse d'un relogement de la part du président. »
> (Extrait d'entretien 11. Enrique, représentante de la *Red Comunitaria de emergencia* dans le *barrio La Ciénaga* et président de l'association des parents, 2016).

Figure 65. Schéma de la maison de Gisela



Réalisation : DSV, 2017.

Si en apparence la minimisation accordée par Gisela au risque d´inondation semble s´appuyer sur l´expérience et l´exposition constante aux aléas, nous constatons qu´il ne s´agit pas d´un acte de résignation mais plutôt d´une « stratégie habitante » (Godard, 1990). Habiter dans une zone à risque devient ainsi une « variable négociable » (Revet, 2006) qui permet aux habitants de demander un relogement. C´est dans ce cas que l´approche par la résilience est compromise. La résilience, définie par UNISDR comme la capacité à résister aux changements afin de retrouver un niveau acceptable de fonctionnement, est critiquable puisque « c'est précisément la situation précédant la catastrophe qui est responsable des dégâts causés et qu'il s'agit non pas de résister aux changements mais de les favoriser »

(Revet, 2011 p.171). Ainsi, la stratégie d´habiter en zone de risques afin de négocier l´attribution d´un appartement fait partie en réalité d´un processus d´adaptation dynamique permettant des changements dans la structure sociale et urbaine dans laquelle s'inscrivent les habitants des *barrios*.

4.2.1.2 Les souvenirs orages de Melvin

> « J'avais 4 ans quand l'ouragan David a frappé le *barrio*. Je me souviens que mon lit s'est envolé jusqu'au jardin de la maison du voisin, exactement à côté de son avocatier. Le frigo de la voisine se trouvait sur le toit de la maison pour empêcher les plaques de zinc de se détacher […] Je me rappelle aussi comment le vent avait tordu la barre de métal de l'entrée de la blanchisserie […] Le problème à cette époque, ce n'était pas le nombre de personnes qui habitaient dans le *barrio*, mais le mauvais état des maisons, elles étaient construites en tôle et en carton. D'ailleurs, les personnes utilisaient les cartons détachés après l'ouragan pour allumer un feu et faire la cuisine [il rigole…] Ah oui, manger pendant les pluies, c'était la seule chose que j'aimais bien. On avait le droit à des crèmes de maïzena. Ma mère nous préparait des sandwichs de sardines très piquantes, c'était délicieux ! [...] Ce que j'aimais moins, c'était le fait de devoir aller à la rivière de *Manoguayabo* à pied (4 km de distance) pour laver nos vêtements. En plus, on n'avait ni électricité, ni eau courante […] Chez moi, la seule chose qui restait, c'était le sol, les murs et le toit, tout était arraché par l'ouragan [...] Sincèrement, c'était incroyable ! Je me rappelle qu'avec ma famille on s'était réfugié dans la seule maison qui possédait une toiture en béton. D'autres personnes s'étaient réfugiées chez Zarzuela. Ils ont accroché des hamacs à la charpente. À chaque fois que le vent soufflait très fort, les personnes dans les hamacs étaient soulevées en même temps que la toiture [il rigole...] Certains racontent aussi l'histoire d'un bébé qui serait tombé des escaliers à cause du vent. Apparemment, il était très proche de la porte et le vent l'avait emporté […] Mais, je vais vous dire une chose, ces catastrophes ont un côté positif. Par exemple, mon père s'est dit que c'était la dernière fois qu'il faisait une maison en bois. Quand nous avons reconstruit la maison, elle était en parpaings. Après l'ouragan David, les personnes ont presque toutes arrêté de construire des maisons en bois […] Je vais vous faire une confidence. J'ai eu un traumatisme lors de cet ouragan. Je me suis coupé avec une lame de zinc qui s'est détachée de la toiture du voisin. J'ai eu 17 points de suture sans anesthésie à 4 ans. Après cela, j'ai développé une phobie de la pluie. À chaque fois qu'il était annoncé un ouragan, mon cœur battait très fort, même quand il s'agissait d'une petite pluie ou même quand il faisait un peu gris […] C'est beaucoup plus tard, avec l'ouragan George, que j'ai pu surmonter cette peur, surtout parce qu'il a fallu que je m'occupe de mes enfants. »
> (Extrait d'entretien 12. Melvin, habitant du *barrio El Libertador,* 2016)

Décrit comme un souvenir d'enfance, David (1979), de catégorie cinq dans l'échelle de *Saffir-Simpson,* a été l'ouragan le plus mortel qui ait jamais frappé la République Dominicaine. Il a provoqué près de 2000 morts et 600 familles ont perdu leurs maisons. Une lecture approfondie de l'extrait d'entretiende Melvin permet de dégager trois constats. Le premier, le réseau de voisinage qui fonctionne avec la même efficacité que le réseau familial décrit par

Gisela (cf. 4.2.1.1). Le deuxième, les mesures permettant la protection physique de la maison, le frigo ou les blocs de parpaing (utilisés encore aujourd'hui) sur la toiture en tôle pour l'empêcher de s'envoler. Le troisième, l'évolution de la maison suite à une catastrophe naturelle, un dernier élément que nous proposons ici de creuser pour cerner plus concrètement les processus d'adaptation des *barrios*.

Rappelons d'abord que le passage de l'ouragan David coïncide avec l'achèvement de la politique de rénovation urbaine menée par le président Joaquin Balaguer[173] qui avait causé la proliferation des *barrios* dans la périphérie de la ville de Saint-Domingue. Le *barrio El Libertador* fait partie des zones à être occupées après l'éviction des *barrios* centraux. Ceci signifie qu'au moment du passage de l'ouragan les constructions existantes dans le *barrio* correspondaient au premier niveau d'évolution de la maison (abri). Comme évoqué par Melvin, ce qui a favorisé la catastrophe, ce n'était pas le nombre d'habitants, mais les conditions matérielles dans laquelle se trouvaient une grande partie de maisons.

Ce constat entre en résonance avec le concept de *vulnérabilité* proposé en 1983 par un groupe de chercheurs du *Centro de prevención de desastres* (PREDES)[174]. Ce groupe de chercheurs latino-américains cherche à démontrer que les causes profondes des catastrophes naturelles sont en réalité produites par une série des facteurs sociaux, structurels et historiques. En d'autres termes, un évènement climatique devient une catastrophe si des conditions de vulnérabilités sont déjà présentes dans un territoire donné. Réfléchir donc à la capacité d'adaptation des habitants des *barrios* nécessite une prise en compte des stratégies qui permettent de surmonter ces vulnérabilités. En effet pour Michael Scott (1995) l'adaptation comprend toute action inscrite dans un processus permettant d'atténuer les risques qui affecte la qualité de vie. Reconstruire alors la maison « en dur » après qu'elle ait été rasée par un ouragan, et promettre — comme l'a fait le père de Melvin — de ne plus construire une maison en bois et tôle, sont des actions qui s'inscrivent autant dans un processus d'adaptation que dans une prise de conscience face au risque. Selon Sandrine

[173] Cf. Chapitre I.

[174] Le *Centro de prevención de desastres, Centre de prévention de catastrophes* (PREDES) a été fondé à Lima, Pérou en 1983. C'est la première institution à s'intéresser à la question des risques et vulnérabilités territoriales en Amérique Latine. La notion de vulnérabilité est d'ailleurs un concept développé par un groupe de chercheurs du PREDES devenant ainsi une notion propre à la littérature sur le risque en Amérique latine.

Revet (2006), cette prise de conscience ainsi que les dynamiques de reconstruction et d'émergence de nouveaux discours de la part des habitants face au risque démontrent le « caractère déclencheur » des catastrophes. Il s'agit d'une série de transformations qui guide le processus d'adaptation et permet « la rencontre d'acteurs aux stratégies différemment ancrées, du niveau micro local au niveau global » (Revet, 2006 p.163). A ce sujet, la commission texane travaillant dans le *barrio Los Platanitos* explique aussi que :

> « Le développement lent de la communauté [*Los Platanitos*] et l'aménagement progressif du *barrio,* ancien dépotoir abandonné, est une preuve de leur capacité d'adaptation face à une diversité de situations quotidiennes et face aux phénomènes naturels comme les ouragans. » (Sletto *et al.*, 2016 p.20).

L'adaptation au changement climatique dans les *barrios* comprend ainsi trois actions principales : (1) des actions anticipatrices issues d'un protocole domestique en relation directe avec les protocoles locaux officiels, (2) des actions protectrices des biens matériels et (3) des actions d'aménagement ou de reconfiguration de l'habitat. Ces réponses intuitives et pragmatiques des habitants sont pourtant peu reconnues dans la logique de résilience basée uniquement sur l'adéquation à l'environnement urbain. Ceci serait d'ailleurs une des limites de l'urbanisme opérationnel pour faire face aux problématiques du changement climatique (Desse *et al.*, 2017). Les urbanistes et les spécialistes de la ville peuvent certes proposer une cartographie des vulnérabilités territoriales en fonction de paramètres bien précis, mais des observations plus larges permettent d'intégrer les actions et les solidarités locales nécessaires au processus d'adaptation (Desse *et al.*, 2017). Ainsi, comme il a été explicité dans l'analyse de deux extraits d'entretien, face aux catastrophes, les habitants des *barrios* développent des capacités d'auto-organisation et de récupération : deux paramètres qui légitiment la résilience territoriale, notamment quand elle est réfléchie dans sa dimension historique, sociale en tenant compte des compétences locales (Arnold, Carlin et Kreimer, 2003 ; Magis, 2010).

4.2.2 La reproduction d'écogestes

Dans les *barrios,* la capacité d'adaptation ne se limite pas au changement climatique. Le sens de la débrouillardise, de « faire avec les moyens du bord » comprend une série des « compétences ordinaires » (García Sánchez, 2007) qui se façonnent au-delà des contraintes structurelles de l'habitat. Les habitants de *barrios* font souvent preuve d'imagination et de sens de l'opportunité pour affronter les tensions et les incertitudes urbaines (García Sánchez, 2007). Ainsi, ces quartiers sont le résultat d'une construction bricolée et montrent ce qui devrait être la règle : une grande faculté d'adaptation (Hutin et Goulet, 2009)

Cette logique pragmatique pensée en termes de durabilité pourrait correspondre aux pratiques des écogestes. Désigné comme un néologisme, le mot écogeste fait référence aux activités du quotidien qui visent la protection ou la préservation de l'environnement. Ces gestes peuvent varier d'un pays à l'autre, selon les coutumes et le niveau de vie du pays concerné. Très peu théorisé, mais largement utilisé, le concept d'« écogeste » comprend une liste d'actions réalisées par des « écocitoyens »[175] responsables : produire moins de déchets, recycler et valoriser les déchets, maîtriser la consommation d'eau et d'énergie, manger localement, entre autres. Face à une écologie qui se construit à partir des normes, des règles et des ajustements entre les uns et les autres, les observations dans les *barrios*, ont permis d´identifier certains de ces écogestes, en particulier trois : le recyclage, la réutilisation des déchets et le jardinage. Nous verrons cependant que ces gestes habitants, même s'ils peuvent s'inscrire dans une démarche écologique (normative) ne relèvent pas forcément de la légitimité d'une écocitoyenneté des habitants de *barrios*.

[175] Bernabdo Secchi (2014) explique que chaque société détermine les hommes qu'ils veulent devenir. Aujourd'hui, ce nouvel Homme doit s'accorder au développement durable pour devenir un écocitoyen : « l'enfant à qui l'on inculque le goût de la nature et le respect de son cadre de vie et qui deviendra un individu responsable et exemplaire ». Voir : DUBOST F., LIZET B., 2003, « La nature dans la cité : de l'hygiénisme au développement durable », *Communications*, 74, p. 5-18.

4.2.2.1 Les *buzos*[176] : les recycleurs informels urbains

> En marchant dans la limite de la *cañada Guajimía*, nous apercevons un jeune garçon qui se trouve à l'intérieur (cf. Fig. 66) : « Mon ami, vous faites quoi là-dedans ? Vous pouvez vous faire mal ! » crie Domingo. Ce jeune garçon, pieds nus et habillé légèrement cherchait parmi différents types de déchets, les sacs à gravats tissés qui lui avaient été demandés par sa mère. Interpellé par notre guide, il lui montre ses techniques pour grimper les murs et sortir facilement de la *cañada*. « Vous allez voir, ce garçon deviendra un *buzo*. Vous connaissez le terme, non ? Ce sont les gens qui cherchent dans la poubelle des articles pour ensuite les marchander. »
>
> (Note de terrain 4. Domingo pendant une visité guidée dans le *barrio El Libertador*, 2016).

Figure 66. Enfant à la recherche des sacs dans la cañada de *Guajimía*.

© 2016 Darysleida Sosa Valdez.

En République Dominicaine, la pratique du recyclage est perçue comme une activité profitable aux recycleurs informels urbains. Populairement connus comme *buzos*, il s'agit d'un groupe d'hommes, femmes et enfants qui récupèrent dans les déchetteries locales tout objet avec une valeur commerciale : métal, verre, carton ainsi que les objets électroniques, les

[176] Le mot *buzo* en espagnol peut se traduire par le mot *plongeur* en français et peut être relié à la notion d'éboueurs informels.

meubles[177]. La vente de ces articles représente leur principale source de revenus[178], d'autant puisque le pays ne dispose pas d'un système de recyclage national, seul le travail de *buzos* garantit à l'échelle locale, une sélection de matériaux à recycler.

Le *buzo* est donc un maillon essentiel du système dominicain de recyclage « visible et invisible à la fois »[179]. Ce réseau comprend d'autres acteurs, notamment ceux qui achètent directement aux *buzos*, les détaillants et les grossistes qui contribuent au marché national et international. D'après le réseau de recycleurs latino-américain (Red Lacre), en 2012, la République Dominicaine comptait 12000 *buzos* déployés sur les 237 déchetteries qui opèrent dans le territoire national (Álvarez, 2018). Ceci ne représente qu'une infime partie des *buzos* dans le monde puisqu'il a été estimé qu'environ quatre millions de personnes pratiquent le recyclage informel comme activité principale, et que cela équivaut 1 % de la population urbaine mondialle (EIU, 2017).

Conjoncturellement informelle, cette activité s'inscrit dans un réseau commercial établi et fonctionne comme toute autre activité libérale. Chaque *buzo* a une spécialité : ceux qui collectent du papier, ceux qui collectent du plastique ou ceux qui s'occupent des matériaux électroniques. À Duquesa, principal site de décharge à Saint-Domingue[180], le travail des recycleurs informels est assuré par l'association de *buzos* qui veille aux relations marchandes *buzo*/acheteur et qui assigne des horaires d'exploration et de récupération des matériaux aux différents groupes (Álvarez, 2018). Jorge Gonzales (2015) avait également constaté l'organisation et la détermination de certains de ces *buzos* qui chaque jour se

[177] D'après le report de l'observatoire des politiques sociales et de développement. Voir OPSD, 2017, « Boletín 11 del Observatorio de Políticas Sociales y Desarrollo », *Residuos sólidos urbanos en república dominicana: desafío y oportunidad para una gestión de desechos ambientalmente sostenible*, 11, Observatorio de Políticas Sociales y Desarrollo.

[178] Almicar Nivar (2012) estime que les recycleurs informels font des profits entre 7 et 17 euros chaque jour (RD 400 $ et RD 1000 $). Cela équivaut à un revenu mensuel entre 210 et 500 euros, une rémunération en au-dessus du salaire minimum dominicain. Voir NIVAR A., 2012, « "Buzos" han comprado casas y hasta vehículos, con basura », *Periódico El Caribe - Mereces verdaderas respuestas*.

[179] Sylvie Fanchette, membre de l'association Système Des Déchets et des Hommes décrit le recyclage informel comme une activité visible et invisible à la fois. Propos recueilils lors de la soirée-débat « Vers le 0 déchet ? Ville et architecture au prisme du recyclage » organisée par le réseau SUD le 3 juin 2019.

[180] Le site *Duqueza* est utilisé pour les décharges depuis les années 1990. En 1995 la ville de Saint-Domingue est arrivée à un accord pour son utilisation durant 20 ans à titre gratuit, la ville a pu utiliser 36,7 hectares de terrain pour y verser ses déchets. Voir DÍAZ K., 2017, « Duquesa, un vertedero fuera de control », *Diario Libre*.

rendent sur les sites de décharge, et qui à des horaires précis, utilisent les camions à ordure ménagère comme moyen de transport pour y entrer et sortir.

Ainsi, exercée en grande majorité par une population vivant dans les *barrios*, cette activité stigmatisée suscite aujourd'hui un intérêt croissant. Partout dans le pays les associations et mouvements de recycleurs informels se créent. La Red Lacre plaide pour l'intégration des *buzos* dans les programmes de régulation de déchets. L'ONU à travers l'Initiative Pauvreté Environnement (IPMA) du PNUD-PNUE, recommande une gestion de déchet inclusif comme outil servant au développement durable.

Ces initiatives n'arrivent pourtant pas à être reconnues dans les politiques locales. Toujours considéré comme une activité dangereuse, le recyclage informel expose les populations les plus vulnérables aux maladies infectieuses (Ballesteros *et al.*, 2008), et renforce leur condition de précarité. Ces arguments justifient leur interdiction dans certains pays. Au Cambodge, par exemple, les recycleurs informels sont délocalisés vers la périphérie pour qu'ils ne gênent pas les touristes[181]. Au Japon, les collecteurs de cannettes sont signalés comme des voleurs par les municipalités lorsque celles-ci mettent en place de systèmes de collecte public-privé (Pinet, 2016).

En 2017, la mairie de Santiago de los Caballeros[182] expulse un groupe de *buzos* de la déchetterie qui avait été concédée à une entreprise de recyclage. Une série de manifestations revendiquant les aspects écologiques et sociaux de cette pratique ont eu lieu. Les *buzos* mettaient en avant leurs expériences et leur efficacité dans l'identification et la collecte des matériaux à recycler. N'étant pas en désaccord avec l'amélioration du système, ils demandaient seulement à être intégrés. Pour les manifestants, leur expulsion et le fait d'avoir cédé exclusivement le traitement de la déchetterie à une entreprise privée était une atteinte à leur mode de vie et de travail, et cela participait à l'aggravation du chômage dans le pays. Le comité dominicain des droits humains a d'ailleurs condamné cette décision d'expulsion et a revendiqué la reconnaissance de cette activité comme une activité pouvant réduire les

[181] D'après les informations du site EFEverde.com, « Camboyana recogedora de basura: un euro por 11 horas de trabajo al día ».
[182] Santiago de los Caballeros est la deuxième ville la plus peuplée de la République Dominicaine.

vulnérabilités sociales, territoriales et environnementales de certains groupes sociaux. Ainsi, susceptible de contribuer au projet de développement durable, pour Lise Debout (2014) qui a analysé la gestion des dechets au Caire, ces conflits naissent de la « reproduction d'un modèle international de gestion des services urbains incapable de prendre en compte une économie informelle importante » (Debout, 2014, p. 161).

Comme il a été illustré empiriquement, cette occupation, même si elle est stigmatisée et considérée comme informelle par les autorités, représente pour les *buzos*, une activité professionnelle qui demande des compétences précises, notamment celle de la reconnaissance des produits recyclables. Toutefois, la catégorie « *buzos* en déchetterie » correspond seulement à une de trois catégories de recycleurs de déchets urbains. Une autre catégorie désigne les *buzos* qui se limitent à l'exploration de poubelles à proximité de leur lieu de résidence. Ils récupèrent des objets directement dans des lieux informels de dépôts d'ordures : dans les coins de rue ou dans les entrées de certains *barrios*. La troisième catégorie se détache de deux derniers puisqu'elle comprend les collecteurs mobiles d'appareils électroménagers. Il s'agit souvent de deux personnes qui se déplacent en camionnettes. D'un *barrio* à un autre, ces *buzos* mobiles récupèrent directement chez l'habitant tout objet recyclable qu'il veut jeter, mais qu'il ne peut pas transporter jusqu'à la déchetterie à cause de la taille ou du poids de l'appareil[183].

Ainsi, la phase « déchet » dans la vie sociale des objets, moment où il est sans usage et sans valeur (Benelli *et al.*, 2017) n'est que passagère dans le système administré par les recycleurs informels. Certes, le geste du recyclage n'est pas encore associé au tri sélectif dans les ménages[184], mais il se structure et s'organise autour d'un réseau d'acteurs bien définis : les entreprises achètent les déchets aux *buzos* et les collecteurs mobiles achètent les appareils abîmés ou non utilisés aux habitants, pour ensuite les vendre aux entreprises (cf. Fig. 67). Il s'agit globalement d'une activité dont le marché d'exportation génère environ US

[183] Les b*uzos* mobiles se déplacent exclusivement dans les *barrios* de la capitale, ils ont été interdits d'accès dans les quartiers fermés.

[184] Dans une brève conversation avec Mateo, employé du *minicabildo* du *barrio* el Libertador, il nous avait indiqué que dans la rue 4 du *barrio*, les habitants pouvaient vendre leurs déchets plastiques.

$285,3 millions de dollars par an[185]. Ce système s'inscrit dans une dynamique économique, sociale et solidaire devenant ainsi une condition nécessaire au fonctionnement de l'économie formelle (Coraggio, 2015). Huyen Nguyen Thai (2019) énonce par ailleurs comment le marché du recyclage informel relève surtout d'une économie circulaire : « là-bas [Hanoi, Vietnam] 20 % des déchets sont récupérés par les éboueurs informels, les matériaux recyclés sont déposés dans des *baï* et les administrateurs de *baï* les vendent aux quartiers artisanaux qui transforment ensuite la matière »[186].

Figure 67. Schéma d'acteurs formels et informels du système de recyclage dominicain.

Réalisation et conception : DSV, 2018.

[185] D'après les données de 2018 communiquées dans l'article « Los recicladores se sustentan mientras ayudan al medio ambiante » eldinero.com.do.

[186] Propos recueils lors de la soirée-débat « Vers le 0 déchet ? Ville et architecture au prisme du recyclage » organisée par le réseau SUD le 3 juin 2019.

4.2.2.2 Décorer ou meubler sa maison avec des éléments récupérés

A la fin d'une visite guide du *barrio E Libertador*, Domingo a insisté pour nous présenter sa famille : sa femme institutrice dans une maternelle, sa fille étudiante à l'université et son petit garçon encore à l'école. Tous les quatre vivent dans une petite maison en location (cf. chapitre II). De l'entrée de la maison, nous constatons que la structure en bois et tôle de zinc du salon était couverte par des lambris en PVC qui avaient été installé par Domingo. Un ami, travaillant dans une entreprise de rénovation de bureau avait proposé de lui ramener les lambris en PVC qui allaient être jetés à la poubelle. Il a tout de suite accepté avec l'idée de les réutiliser pour décorer le salon de la maison.

En 2008, la directive européenne 2008/98/CE définit le réemploi comme « toute opération par laquelle des produits ou des composants qui ne sont pas des déchets sont utilisés à nouveau pour un usage identique à celui pour lequel ils avaient été conçus » (Benelli *et al.*, 2017). Cette définition coïncide avec celle établie par les normes dominicaines pour la gestion intégrale des déchets solides non dangereux[187] considérant le réemploi comme toute activité où un produit ou matériel est réutilisé plusieurs fois sans besoin d'un traitement spécial. Il s'agit ainsi d'un « recyclage direct »[188] comme dans le cas des lambris en PVC installés dans le salon de Domingo, ou encore, le lit superposé qui avait été récupéré par Gisela lors du déménagement de son patron (cf. Figure 65. Schéma de la maison de Gisela).

Dans les *barrios*, le réemploi est une activité courante qui implique autant la réutilisation de matériaux de construction (les tôles de zinc ou le bois) que celle des meubles, des éléments de décoration ou des contenants (cf. Fig. 68). Teresa, par exemple garde ses bidons plastiques pour les donner à une voisine qui vend du jus de fruits à la sortie des écoles. Après lavage, ces bidons permettent le transport du liquide et sont utilisés plusieurs fois pour le stockage de la marchandise. Un pot de peinture peut ainsi devenir un pot de fleurs et une toile publicitaire servir de tonnelle pour couvrir la terrasse ou le devant de la maison. Néanmoins, cette pratique n'est que représentative d'une dynamique propre aux pays des suds où le réemploi est largement répandu, confirmant ainsi que les frontières entre déchet

[187] Voir la norme pour la gestion des déchets solides en République Dominicaine. Ministerio de medio ambiente y recursos naturales, 2003 "Norma Para La Gestión Ambiental De Residuos Sólidos No Peligrosos".
[188] Idem.

et ressource sont floues et comportent des aspects culturels divergents (Godin, 2007). Nous verrons d'ailleurs que cette activité est dans certains cas financée par des donations venant des associations internationales. Domingo par exemple reçoit chaque année des donations en nourriture qu'il distribue aux fidèles de l'église. Ces donations arrivent souvent dans des réservoirs en plastique qu'il redistribue aussi chez ceux qui le nécessitent comme réserve d'eau. Il pourrait d'ailleurs les vendre dans le grand marché aux puces comme font souvent les femmes qui reçoivent des dons de vêtements usés, ou encore publier une offre sur les plateformes internet disponibles pour la vente et l'achat d'objets de deuxième main[189].

Figure 68. Le réemploi dans les *barrios*.

De gauche à droite : (1) toile publicitaire utilisée pour couvrir la façade d'une maison dans le *barrio El Libertador* ; (2) sacs de bouteilles en plastique à recycler dans le *patio* d'une maison dans le *barrio La Ciénaga* ; (3) réutilisation de bouteilles en plastique pour couvrir le poste de lombriculture dans le *barrio Los Platanitos* et (4) réutilisation de mosaïques en ciment pour décorer une allée entre une rangée de maisons dans le *barrio La Ciénaga*. © 2016, 2017, 2018 Darysleida Sosa Valdez.

Inexistante dans les écosystèmes naturels, le terme déchet désigne tout résidu inutilisable et devient un élément caractéristique de la société de consommation. La demande croissante de biens et services afin de satisfaire les exigences et de garantir le bien-être des populations provoque, en effet la prolifération de déchets. Pour certains, il existerait une corrélation entre développement économique et production de déchets (Pardo, 1998). Pour d'autres, il faudrait sortir du schéma économique linéaire (extraction, fabrication, consommation, éjection) pour développer une économie circulaire où les objets et les matériaux qui ont été utilisés une première fois peuvent à nouveau intégrer des cycles

[189] Plusieurs plateformes de vente et achat d'objets existent : marketplace.com.do, coroto.com.do, lapulga.com.do.

d'échanges : trouver un nouvel usage et un nouveau propriétaire (Benelli *et al.*, 2017). C'est ainsi qui l'avaient imaginé William Mc Donaugh et Michael Braurgart (2002) quand ils ont développé la théorie de *cradle to cradle* qui promeut un cycle vertueux et optimiste où le déchet devient « le nutriment de l'avenir » (Donough et Braungart, 2012).

Rappelons-nous que le déchet en tant que problématique urbaine est relativement récent. En République Dominicaine, avant la colonisation, les déchets de *Tainos* étaient composés uniquement de matière organique. Les *Tainos* jetaient directement leurs déchets dans la nature où ils étaient naturellement décomposés par la suite. La ville et la vie urbaine dominicaine commencent à se développer avec l'arrivée des colonisateurs mais, toujours inscrits dans un esprit rural avec une économie basée sur l'extraction de l'or, puis l'agriculture et l'élevage, les déchets ne semblent pas être un problème significatif à l'époque[190]. Ce n'est qu'à la fin de la dictature de Trujillo que les lois sur la gestion de déchets commencent à apparaître. En 1952 sont décrétées les lois n° 3455 et n° 3456 qui attribuent aux municipalités les compétences nécessaires à la gestion et le nettoyage de zones urbaines. À la fin du 20e siècle, avec le développement de l'industrie et l'apparition de nouveaux produits (matériaux synthétiques, emballages, produits chimiques, etc.), l'Etat Dominicain promulgue en 1984 la loi n° 218 qui interdit l'introduction de tous produits pharmaceutiques et pesticides pouvant nuire à l'environnement naturel ou provoquer des effets nocifs à la santé de la population[191].

Dans les années 1980, avec un taux de croissance de la population s'élevant à 2,3 %[192], la ville de Saint-Domingue est confrontée également à une prolifération des déchets. Pour tenter de remédier à ceci, la loi n° 83-89 de 1989 interdit le dépôt de tout type de déchets sur les espaces et voies publics et stipule des sanctions légales qui ne figuraient pas dans la loi de 1952. En 1999, la loi n° 120-99 ratifie cette interdiction, mais cette fois-ci en justifiant un intérêt pour le maintien de l'harmonie entre l'homme et son environnement ainsi que pour corriger, voire éliminer toute situation portant préjudice à la qualité de

[190] Nous n'avons pas trouvé des documents sur la prolifération de déchet ou la gestion du déchet à l'époque.
[191] Notons qu'à cette époque, la gestion de déchets est une compétence du ministère de santé.
[192] D'après les données de la Banque Mondiale sur la République dominicaine : taux de croissance de la population pour l'année 1980.

ressources naturelles et de la biosphère[193]. Fait révélateur, dans les deux lois, c'est le comportement de la population et pas la chaîne de production de déchets qui est remise en cause. Il a fallu attendre jusqu'à 2009 pour que la législation dominicaine considère le réemploi comme une activité nécessaire à la gestion de déchets. Ce terme est pour la première fois défini et encouragé dans la loi n° 15-2009 qui établit un régime juridique contraignant tout producteur, importateur et agent du marché à fabriquer ou utiliser des produits qui favorisent leur réutilisation. Répondant à trois principes : les principes d'utilité (art 7-2), de gestion intégrale (art 7-14) et de réutilisation (art 7-29), le réemploi se positionne comme un instrument permettant la réduction des déchets.

Remarquons finalement que le réemploi devient une activité valorisée et valorisante seulement quand elle est encadrée par des politiques publiques, par des associations ou une dynamique de marché (comme pour le cas du programme *vida para el Ozama*). Quand le réemploi est exercé par des groupes sociaux marginalisés, il n'est pas considéré comme vertueux ou à encourager, mais plutôt comme une activité d'incivilité et de nécessiteux, souvent marquée par la disqualification sociale (Benelli *et al.*, 2017). Force est de constater que le réemploi est souvent attribué aux populations de pays des suds, même si cette activité est autant pratiquée de manière informelle dans les pays dits industrialisés. En France, par exemple, les bidonvilles à Marseille sont construits en grand partie avec des matériaux récupérés[194], la pratique du chiffonnage, de la « biffe » ou de la « chine », est adoptée par la plupart des classes sociales et se développe même via des applications et plateformes numériques[195]. Cela confirme que le réemploi est en réalité un geste qui relève du sens pratique et d'une logique d'économie de ressources.

[193] Loi N° 120-99 « *prohíbe a toda persona física o moral tirar desperdicios sólidos y de cualesquiera naturaleza en calles, aceras, parques, carreteras, contenes, caminos, balnearios, mares, ríos, etc* »
[194] Voir l'exemple du bidonville de Roms installés dans le Garage Ford, 15ème arrondissement de Marseille.
[195] Leboncoin.com, vinted.com, entre autres.

4.2.2.3 Le rapport aux jardins des habitants des *barrios*[196]

Le focus sur la pratique du jardinage dans les *barrios* s'inscrit ici dans le champ de l'« écologie urbaine localisée » (Marc, 2011). Le jardinage dans l'approche pragmatique de la ville durable serait aussi un moyen de subsistance pour la population des *barrios* qui, issue de l'exode rural, aurait une attache traditionnelle forte avec la terre ainsi qu'un intérêt économique à cultiver les sols[197]. Si cette hypothèse suggère que la pauvreté se traduit souvent par des actions écologiques implicites, dans les *barrios* le rapport au jardin et au jardinage permettront de réévaluer ce postulat.

Dans le *barrio El Libertador*, Teresa avait deux variétés de manguiers de chaque côté de son jardin. Elle avait aussi des pommiers, trois orangers, un cerisier et un sapotillier. Pour elle, ses arbres avaient une valeur sentimentale. Avec nostalgie, elle a décrit la tristesse ressentie de voir ses arbres coupés. « Dans ce terrain, on avait du manioc, de la patate douce et de la banane plantain [...] ». Beaucoup de souvenirs étaient liés à son jardin et spécialement à la période de récolte quand elle vendait directement de sa *galeria* les fruits à ses voisins. Le jardin de Teresa qui se trouvait au bord de la *cañada Guajimía* (cours d'eau polluée) est devenu un bout de la rue principale d'accès au *barrio* après l'intervention du programme national de réhabilitation des systèmes d'égout. D'après le site du ministère de l'Environnement, les arbres coupés suite aux interventions urbaines devaient faire l'objet d'un dédommagement de 5000 pesos dominicains (l'équivalent à 100 euros). Consciente de cela, Teresa a négocié un dédommagement avec les chargés du projet. Elle ne demande pas seulement un remboursement ou la replantation de ses arbres, elle souhaite refaire la façade de sa maison donnant sur la nouvelle rue. L'entrée principale de la maison actuellement du côté de la cour partagée avec d'autres voisins et où se trouve son carambolier, n'était plus adaptée aux transformations du *barrio*. Elle voudrait agrandir sa maison en construisant un étage qui servira à ses deux fils (un appartement pour chacun). En attendant la suite de sa

[196] Les propos exposés dans cette partie du manuscrit sont issus d'un article publié dans les actes du colloque international « Jardins de demain ».

[197] Cette hypothèse a été également énoncée dans le rapport qui décrit le processus de création de quatre centres de lombricultures dans le *barrio Los Platanitos*. Voir : SLETTO B., CLIFTON M., DÁVILA T., DÍAZ O., DIE R., GENOVA J., RIZZO R., ROJAS D., ROSENBARGER B., SERTZEN P., BRIGMON N., 2012, « Los cinco corazones. Desarrollo integral y salud ambiental a través de la lombricultura comunitaria », 3, Santo Domingo, Université de Texas Austin.

demande, Teresa utilise l'espace latéral entre sa maison et celle de ses voisins (cf. Figure 69) pour faire pousser quelques arbres fruitiers.

Figure 69. Jardins de Teresa, habitante du *barrio El Libertador*

De gauche à droite, nouveau jardin de Teresa, le carambolier dans la cour et les arbres restés à la suite de travaux pour la construction de la nouvelle rue. *Barrio* El Libertador © Darysleida Sosa Valdez, 2016

> « Seules quelques personnes font du jardinage, restant dans un cadre privé. Le jardinage est en réalité une activité pour les plus pauvres du quartier, moi, si je veux des légumes ou des fruits, je vais directement au supermarché. »
> (Extrait d'entretien 13. Domingo habitant du *barrio El Libertador*, 2016)

Pour Domingo, le jardin doit être un espace public que seul l'Etat peut construire en libérant de la place dans le *barrio*. Lui-même, avait détruit le jardin en face de la maison de sa mère pour construire l'escalier qui mène à son futur appartement. À *La Ciénaga*, Pascual explique aussi ce *modus operandi* :

> « Les gens ici préfèrent construire une maison plutôt que d'avoir un jardin. Seules les femmes décorent les galerias avec des petits pots fleuris. S'ils veulent des légumes, ils les demandent à leurs familles à la campagne. »
> (Extrait d'entretien 14. Pascual habitant du *barrio La Ciénaga* 2016)

Tant l'histoire de Teresa que les commentaires de Domingo et Pascual révèlent les enjeux du rapport au jardin des habitants des *barrios*. Ici, il ne s'agit pas seulement d'une approche contradictoire « […] d'amour et d'exploitation destructrice », mais de plusieurs

registres qui modifient les rapports habitant et milieu naturel. En effet, « la société "invente" […] ses natures acceptables et, en retour, cette invention contribue à la configurer et à l'organiser » (Lussault, 2003 cité par Chanvallon et Héas, 2012). Dans les *barrios* dominicains, ces « natures acceptables » sont le résultat d'un système de nouveaux idéaux culturels et sociaux qui se construisent sous *influences.* Ces *influences* peuvent être engendrées par des interventions urbaines, par des aides nationales et internationales ou par des idées d'aménagement et des modes de vie importés des pays industrialisés. Par conséquent, le rapport à la nature n'est pas toujours explicite dans les discours des habitants. Ce lien habitant et milieu naturel semble plutôt dépendre de la situation et être motivé par des intérêts individuels (Folchi, 2001). Ainsi, le jardin représente, en fonction des lieux ou des moments, des espaces de création des identités, de déploiement des stratégies économiques et sociales ou bien des réserves foncières.

Figure 70. Jardin potager privé découvert pendant une visite guidée du *barrio El Libertador*

Le propriétaire du jardin n´habite pas dans le *barrio*. © 2017 Darysleida Sosa V.

Prenons d'abord l'exemple de Pascual (cf. Extrait d'entretien 14) pour illustrer le caractère situationnel qui conditionne l'existence des jardins. Il déclare leur fonction principalement ornementale et renvoie la pratique du jardinage au genre féminin. Cette dernière particularité est confirmée par le rapport de l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture montrant que la plupart des jardins urbains latino-américains

sont tenus par des femmes[198]. Dans les *barrios* à Saint-Domingue, nos observations le confirment. Pour organiser leurs compositions jardinières, les espaces intermédiaires entre la rue et la maison comme les *galerias*[199]*,* les cours internes ou les espaces de passage comme les ruelles deviennent des vitrines, des jardins d'agrément révélant le savoir-faire des femmes. Leurs dispositions et leurs dimensions sont aussi révélatrices du statut socio-économique du foyer. La variété des fleurs, la taille et les motifs des plantations participent aux différenciations sociales et spatiales. En effet, à l'échelle du *barrio,* des catégories socio-économiques sont reconnaissables. Elles indiquent des éléments internes de différenciation : les habitants avec voiture, ceux avec une maison en dur, ceux avec jardin, les propriétaires, les locataires, etc. Aníbal Quijano (1971), parle d'ailleurs de l'existence d'une classification sociale distinguant une petite bourgeoisie, des salariés, des chômeurs, qui serait spécifique à ces quartiers et confirmerait ainsi le caractère hétérogène de cette population.

Si dans les *barrios* les jardins d'agrément sont montrés avec fierté, les jardins potagers sont souvent cachés des passants et relégués à l'arrière des maisons (*el patio*) car ils rappellent le passé rural des quartiers. Ainsi, en étant un symbole de la pauvreté, ils représentent un signe de régression sociale incompatible à la recherche d'urbanité souhaitée par les habitants. Ceci est contraire à ce qui se passe en Europe[200] où l'on assiste à un intérêt croissant attesté par l'agriculture urbaine et le locavorisme. Le retour de la pratique du jardinage en ville, notamment à travers les jardins partagés, relève du bon citoyen écologique. Par ailleurs, de plus en plus, les espaces de jardinage sont assimilés à l'espace public et deviennent partie intégrante de la politique urbaine (Helbert, 1998).

Cette comparaison met en évidence le décalage historique entre les pays du Sud et du Nord. En France par exemple, les jardins ouvriers ont quasiment disparu pendant la période de « progrès » et réapparu avec le temps sous d'autres formes (jardins familiaux, jardins partagés) (Marboeuf, 2006). Dans les *barrios*, c'est en effet l'idée de « progrès » qui bannit la production agricole du sol comme pratique urbaine. Cette dévalorisation est également

[198] A ce sujet voir : FAO, Ciudades más verdes en América Latina y el Caribe. Un informe de la FAO sobre la agricultura urbana y periurbana en la región, Université de Texas Austin, 2014.
[199] Espace devant la maison, espace de socialisation, seuil d'entrée à la maison ou espace entre la rue et la maison.
[200] Les villes étudiées et présentées lors du colloque international « Jardins de Demain » organisé en 2017 nous permettent d'arriver à cette conclusion.

renforcée par les programmes de subventions alimentaires comme *Comer es primero*[201] qui verse mensuellement l'équivalent de dix-sept euros aux familles les plus défavorisées. En contribuant à l'achat des aliments en magasin ou au supermarché, *Comer es primero* cherche à compléter l'alimentation de ces familles qui, face aux aléas climatiques caractéristiques des zones tropicales, voient leur autonomie alimentaire se fragiliser. D'après les données de l'office des statistiques, en 2016, ce programme bénéficie environ à 2000 familles dans la ville de Saint-Domingue, dont celles de Teresa et Domingo (habitants du *barrio El Libertador*).

Reparlons maintenant du cas de Teresa pour qui le jardin était bien un moyen de subsistance, mais est devenu un argument de négociation permettant de peser dans les rapports de force entre elle et les aménageurs. En 1988, grâce au programme international *« Los amiguitos »,* Teresa a obtenu un certificat de propriété. D'après la loi, elle est de son plein droit en demandant un dédommagement pour les arbres abattus ainsi que pour la partie de son terrain récupérée par les aménageurs lors de travaux d'assainissement de la *cañada*. Pourtant, la négociation s'est avérée difficile. En ayant un jardin potager en lieu et place d'une habitation construite en dur, la première offre de dédommagement n'atteignait pas la somme ambitionnée par Teresa. Seul le terrain était pris en compte et la valeur du jardin potager ne figurait pas dans le calcul. Cela voulait dire que les chargés du projet de réhabilitation du *barrio* ne respectaient pas les normes de dédommagement, Teresa a pu ainsi s'appuyer sur cette objection pour bénéficier de la construction de la nouvelle façade de sa maison.

Ces exemples permettent de faire ressortir des éléments d'analyse. Premièrement, dans les *barrios,* la valeur sentimentale, économique ou marchande de l'espace jardiné fluctue en fonction de besoins des familles et des ambitions individuelles. Jean-Valéry Marc (2011), l'avait constaté dans les quartiers populaires de Fort-de-France, Martinique où les jardins s'inscrivent souvent dans les dynamiques d'économie informelle. Les habitants vendent le produit de leur récolte dans la rue ou dans les marchés locaux. Certains se déplacent à pied avec une bassine sur la tête, d'autres offrent leurs produits à l'arrière d'une camionnette ou d'un charriot (Marc, 2011). Mais, si le commerce informel fait aussi partie des caractéristiques des *barrios* dominicains, force est de constater que le lien jardin-commerce

[201] Traduction en français : Manger d'abord.

informel reste aujourd'hui marginal. Le commerce informel s'approvisionne en général dans le commerce formel (Méndez, 2015) et très peu dans les jardins vivriers ou fruitiers locaux. En outre, la densité élévée dans les *barrios* (9000 habitants par kilomètre carré dans le cas du *barrio El Libertador*) empêche l'exploitation marchande du jardin potager privilégiant plutôt une consommation domestique.

Un autre constat relève ce que Teolinda Bolivar (1987) appelle la « violence constructive » dictée dans ces quartiers par l'urgence de se loger. Dans les *barrios*, les jardins, tant ornementaux que potagers, représentent des réserves foncières qui peuvent à tout moment servir à l'agrandissement de la maison ou encore à la construction de nouvelles habitations pour la location (comme dans le cas de Domingo). Ici, la dimension économique prend le dessus. Pour les habitants des *barrios*, avoir des jardins potagers représente une perte d'espace et d'argent qui les empêche de profiter pleinement des opportunités que représente l'entrée dans la société de consommation. À ce sujet, la thèse de Hélène Gorge (2014) explique comment aujourd'hui les « pauvres » sont identifiés comme des consommateurs à part entière et souligne la nécessité de prendre en compte cet aspect dans l'analyse de cette population et ses pratiques (Gorge, 2014). L'accès à la société de consommation conditionne, voire *influence* le rapport habitant-jardin, et vus sous cet angle, les jardins manquent de rentabilité face à la location d'une pièce.

***

Aborder ces trois pratiques — le recyclage informel, la réutilisation et le jardinage — révèle que la production des écogestes dans les *barrios* est subordonnée aux (1) échanges économiques souvent ancrés dans des structures économiques formelles ; comme nous l'avons observé dans la description de la pratique du recyclage, et (2) par la disqualification sociale quand il s'agit de la réutilisation et du jardinage. Dans les trois cas, le jeu d'*influences* est perceptible. Les *buzos* légitimement l'aspect écologique et de droit humain de leur pratique, souvent appuyé dans des logiques des ONGs locales et des mouvements internationaux, et les jardins potagers se transforment en activité discrète quand les subventions de l'État promeuvent l'achat des aliments plutôt que leur production locale.

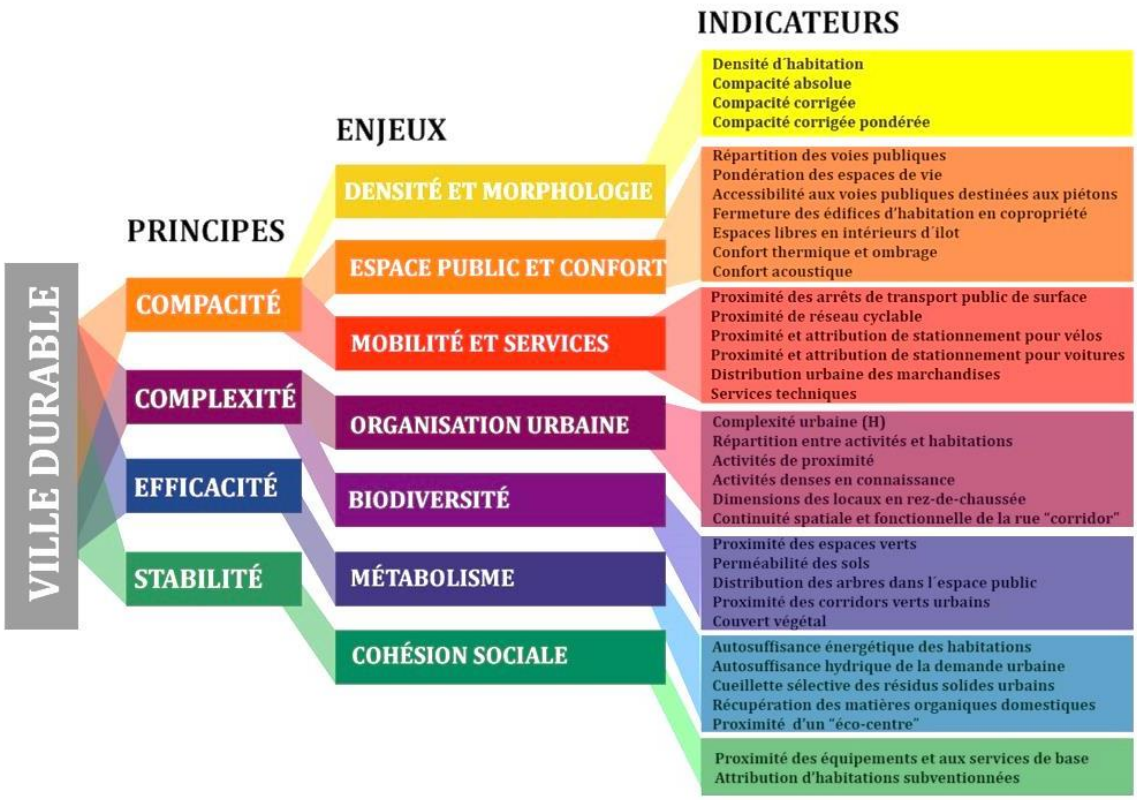
4.3. Une structure urbaine complexe et compacte

> Aujourd'hui, Domingo nous a montré les installations d'une ancienne usine de production des pâtes alimentaires. Il ne les avait jamais goûtées, il s'agissait d'un produit exclusif à l'exportation. Nous continuons notre chemin et il montre plus loin un ancien atelier en bois. Ceci lui rappelle sa période d'apprenti ébéniste. Il regrette que les meubles de cuisine se fassent maintenant de manière modulaire. "Avant on faisait le meuble de cuisine pour une seule pièce sur mesure, maintenant on doit seulement aller chez Ikea et on peut l'acheter en kit". Nous passons en suite face à un magasin de vêtements, le propriétaire est un ami de Domingo. Il nous raconte que son ami travaillait comme vendeur de chaussures dans un des magasins les plus grands de la région. Le magasin se trouvait dans la rue Mexico à la limite du *barrio El Libertador* et du *barrio Herrera*. Puis, son ami est venu travailler dans un magasin de meubles et finalement il a ouvert son propre commerce dans le *barrio* […] La visite se termine dans un terrain de basket-ball, ancienne friche où Domingo passait des après-midi entières à jouer avec ces camarades.
> (Note de terrain 5. Visite guidée *barrio El Libertador* avec Domingo, 2016)

D'après le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL), le mot « structure » correspond aux « agencements, entre eux, des éléments constitutifs d'un ensemble construit, qui fait de cet ensemble un tout cohérent et lui donne son aspect spécifique ». L'utiliser pour définir l'espace urbain suppose qu'il répond à un ordre déterminé et à une organisation précise (Munizaga Vigil, 1999), perceptible à travers des composantes physiques : occupation du sol et flux (Carpentier, 2006). Pour les géographes Frank Horton et David Reynolds (2016), la structure urbaine est définie par la relation entre forme, distance et morphologie, ainsi que par la disposition des éléments qui la constituent (habitations, espace publics, infrastructures) (Horton et Reynolds, 2016). Pour Manuel Castells (2002), la structure urbaine ne peut pas pourtant être dissociée de la structure sociale, puisqu'elle est un reflet des processus sociaux selon leur type et leur évolution. Cela implique de tenir compte tant des aspects physiques, concrets et réels, que des aspects historiques de l'espace et des usagers qui le construisent et l'utilisent (Castells, 2002)[202].

[202] Pour Manuel Castells, nous tendons à croire que les problèmes de délinquance, de trafic de drogue sont des problèmes naturellement urbains, mais qu'il s'agit en réalité d'une conséquence de ce traitement « technique, logique, rationnel » de la planification de la ville. Voir: Manuel CASTELLS., 1974, *Movimientos sociales urbanos*. p. 8.

Figure 71. Synthèse des principes, enjeux et indicateurs sélectionnés pour le projet de la ville espagnole de Séville



Source : MERTENAT C.C., 2013, *Entre ville complexe et projet urbain durable, l'exemple de l'Agence d'Écologie Urbaine de Barcelone*, Thèse de doctorat, Université de Montréal, 187 p

Face à l'impératif développement durable, les aspects physiques et sociaux des structures urbaines sont interrogés vis-à-vis de la préservation de l'environnement. En étant le principal consommateur d'espace naturel et responsable de 80 % de l'émission globale des gaz à effet de serre (GES), la ville devrait revoir son caractère dispersé, monofonctionnel en se dissociant des seules idéologies du marché économique[203]. Il s'agit de réfléchir à des projets de ville plus globaux qui tiennent compte tant des aspects physiques et sociaux qu'environnementaux. À cela, ajoutons que l'idéal de durabilité prône une structure urbaine capable de s'adapter aux contextes et aux situations sociales diverses. Dans cette logique, l'Agence Ecologique d'Urbanisme en Barcelone (AEUB), a défini quatre principes nécessaires à la production de structures urbaines durables : la complexité, la compacité, l'efficacité et la stabilité (cf. Fig. 71). Ces principes sont censés créer la synergie nécessaire pour assurer la résilience des écosystèmes urbains et des systèmes qui les supportent (Mertenat, 2013).

[203] D'après le communiqué de presse « city planning will determine pace of global warming, un-habitat chief tells second committee as she links urban poverty with climate change »
https://www.un.org/press/en/2007/gaef3190.doc.htm

Parmi ces quatre principes, nous avons choisi d'analyser la complexité (4.3.1), puis la compacité de *barrios* (4.3.2) entendant qu'ils correspondent mieux aux modalités qualitatives et aux objectifs de cette recherche et notamment, parce que les aspects de compacité et complexité apparaissent de façon récurrente dans les définitions de ville durable (Barnier et Tucoulet, 1999 ; Couret, Oualet et Tamru, 2005).

4.3.1 Chaos ou complexité de l´espace *barrio*

La complexité urbaine figure parmi les indicateurs qui permettent de mesurer l'écart entre les villes actuelles et l'objectif de la ville durable. Souvent considéré comme un indicateur, la complexité sert à qualifier le niveau d'organisation des structures urbaines à partir de la diversité des usages et des services[204]. Selon l'Agence de Développement et d'Urbanisme de l'Agglomération Strasbourgeoise (ADEUS), elle peut être synthétisée en cinq dimensions fondamentales : (1) l'évolution des structures urbaines et leurs composantes physiques et sociales; (2) les boucles de rétroaction et la capacité de stabilisation; (3) la capacité à capter des ressources extérieures au territoire tant au niveau national qu'international; (4) les formes d'adaptation, parfois invisibles, mais qui définissent un ensemble d'interactions, et (5) le caractère flou des frontières physiques et du rayonnement d'influence de la structure urbaine (ADEUS 218, 2016). Dans d'autres contextes, Salvador Rueda (2002) et l'AEUB désignent la complexité comme un principe majeur du développement de l'écologie urbaine. Il s'agit d'un ensemble de caractéristiques urbaines qui renforcent les interactions entre les habitants, les activités associatives et économiques et les actions institutionnelles (Rueda Palenzuela, 1995).

Mélange de formel et informel, la complexité urbaine serait pourtant un des principes les plus difficiles à appréhender notamment quand il s'agit de milieux urbains planifiés. En effet, « plus un milieu est complexe, plus il est chaotique, plus il a le potentiel de s'auto-organiser [...] Or les domaines qui balisent le développement urbain (le droit, la politique, l'économie, l'urbanisme, etc.) fonctionnent dans une optique décisionnelle de contrôle et de

[204] D'après le site CAT-MED, la complexité figure parmi les indicateurs dans la catégorie "Territoire et configuration de la ville". Elle est mesurée grâce à l'indice de Shannon : Complexité urbaine = —Σ Pi x Log2 (Pi) http://www.catmed.eu/dic/fr/49/complexite-urbaine

prévision » (Mertenat, 2013, p.90). La complexité est donc un domaine de l'autoconstruction urbaine quand elle désigne un système divers, mixte et compact. D'ailleurs, pour le chimiste Ilya Prigogine (1977, 1984), le principe de complexité est nécessaire à l'émergence des organisations microscopiques qui à l'issue d'une situation de non-équilibre deviennent des systèmes complexes, capables de s'adapter aux changements de leur environnement.

C'est dans ce sens que nous envisageons la complexité comme une des caractéristiques pouvant démontrer la durabilité urbaine des *barrios*[205]. En effet, si l'étude de la complexité urbaine consiste à quantifier les activités économiques, sociales et culturelles d'une structure urbaine, les *barrios* se désignent comme les seules structures complexes de la ville de Saint-Domingue. La description des *galerias*, des trottoirs et des *callejones* le démontre, ainsi que les différents rôles accomplis par la maison et par les espaces communs (cf. chapitre III). Rappelons que la maison, par exemple, ne se construit pas seulement comme un abri, elle représente aussi un projet de vie, une source de revenus, un patrimoine familial et souvent le berceau d'activités commerciales, culturelles et éducatives. Les espaces communs accueillent des multiples activités associatives de loisirs, culturelles et politiques qui deviennent des mécanismes de survie face aux situations de vulnérabilité sociale (Hernández de Padrón, 2006). Ajoutons à ceci le fait que dans les *barrios* les espaces communs sont continuellement occupés par des groupes de voisins ou des piétons incitant les rencontres et la surveillance des espaces[206].

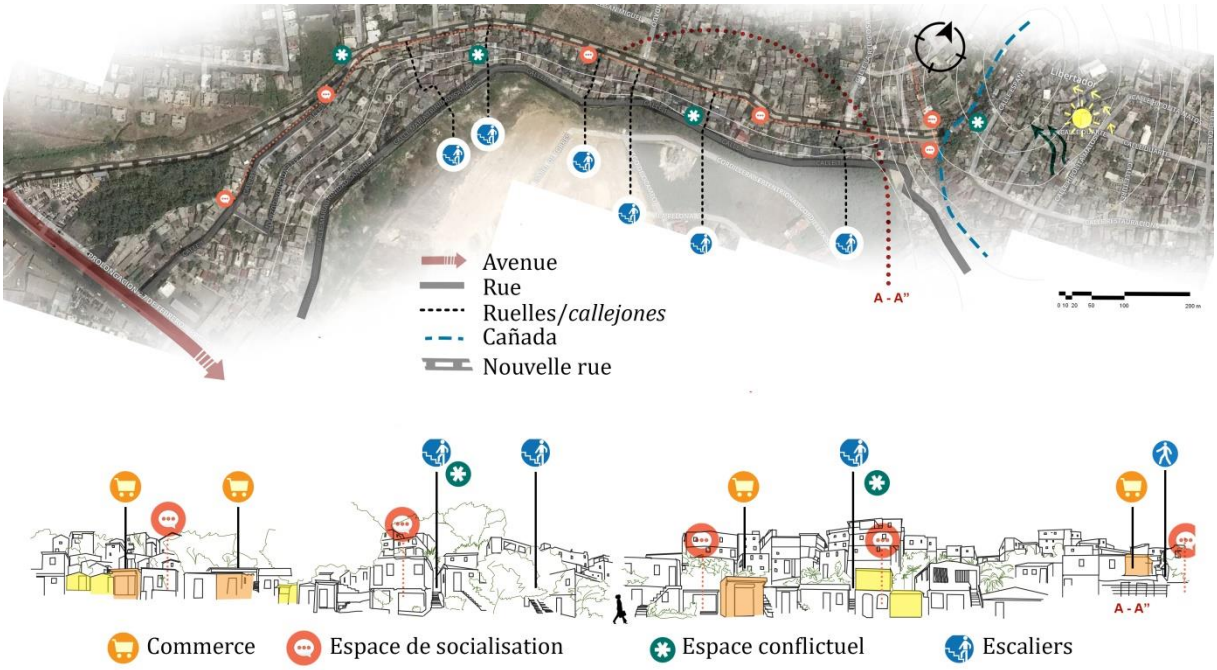
[205] À ce sujet, Hernández Aja (2009) parle de *barrio-ville* qu´elle définit comme une unité supérieure et complexe. Il s'agit d'un espace intermédiaire entre la familiarité du *barrio* et l'anonymat de la ville qui développe une capacité à contenir un maximum de complexité par sa variété de formes de vie et de culture. Voir : HERNÁNDEZ AJA A., 2009, « Calidad de vida y medio ambiente urbano: indicadores locales de sostenibilidad y calidad de vida urbana », *Revista INVI*, *24*, 65, p. 79-111.

[206] Quand Jane Jacobs (1961) décrit le déclin et la survie des grandes villes américaines, elle apporte une attention particulière à l´occupation des trottoirs et à la présence des habitants dans la rue. Ce dernier aspect permettrait entre autres d´expliquer pourquoi certains quartiers sont plus fréquentables que d´autres. Voir : JACOBS J., 1961, *The Death and Life of Great American Cities*, Vintage Books, 466 p.

4.3.1.1 L'organisation complexe de l'espace *barrio*

Aborder les *barrios* en tant que systèmes urbains complexes nécessite néanmoins un regard critique sur la qualité des structures en tenant compte de la qualité de vie des habitants et de l'impact des activités sur l'environnement. Regardons par exemple les indicateurs de l'AEUB correspondent à l'enjeu de l'« organisation urbaine » qui prévoit la diversification d´activités, service et commerce dans les quartiers durables (cf. Fig. 72).

Figure 72. Relevé des activités dans la rue Anacaona *du barrio El Libertador*



Réalisation et conception : DSV, 2017.

En l'appliquant au cas du *barrio*, il est nécessaire d'admettre que malgré un notable dynamisme et une diversité des activités associatives et commerciales (cf. Fig. 73), les espaces, parfois en état délaissé, délabré ou structurellement instable, ne remplissent pas toujours les conditions propices à leur bon fonctionnement. Par exemple, dans les « écoles privées marginales » (Ramón Flores, 1997), les programmes pédagogiques peuvent être organisés en fonction des disponibilités des enseignants, ou encore, des intérêts personnels (religieux ou politiques) des propriétaires/directeurs. Un autre exemple provient des nouveaux commerces de vente, réparation et consommation de chicha observée pendant les

visites de terrains qui proscrits du contrôle qualité admettent l'utilisation des substances dangereuses pour la santé[207].

Figure 73. Commerces dans les *barrios*

De gauche à droite : (1) panneau informatif sur les horaires de vente de chicha dans une maison dans le *barrio El Libertador*. « D. Carlos Hookah. De 8 h à 12 h. À partir de 12 h à 300 $, (5 euros). Cordialement : l'administration. Merci pour votre achat » (traduction personnelle). (2) Panneau commercial sur la vente de plats typiques dominicains les dimanches. (3) Inscription sur le mur d'une maison informant la vente de jus naturels. (4) Inscription sur le mur d'un immueble « emprunt *la vieja* » (5) Panneau commercial sur la vente des crèmes glacées et des glaçons © 2016, 2017, 2018 Darysleida Sosa V.

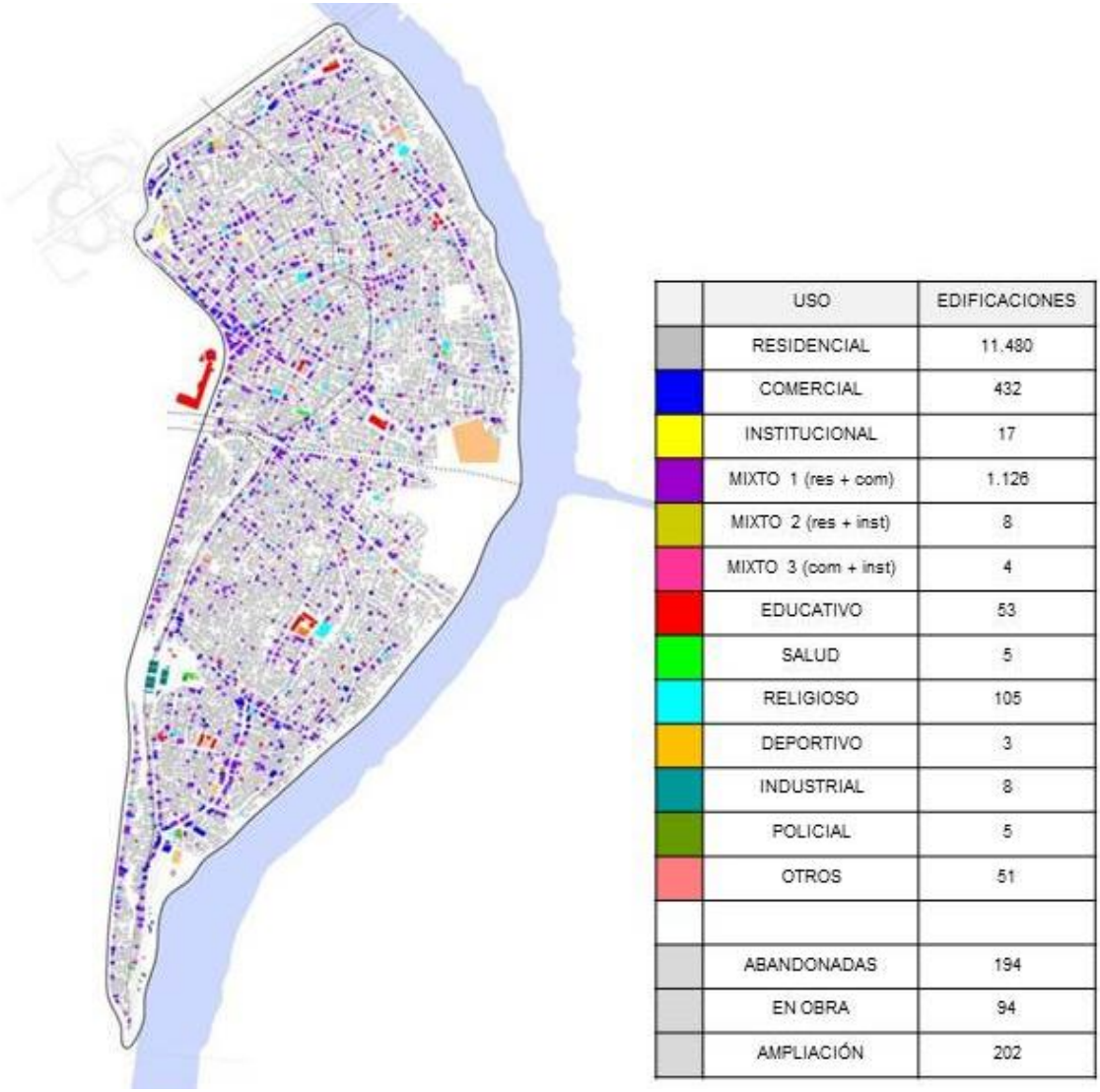
Les *colmados*, les centres internet, les terrains de basquets, les salons de coiffure, *les barber shops*, les guérisseurs, les petits magasins; les services de bricolage, de nounous, de réparation de voiture, les locations de pièces, les écoles de danses, de théâtre, de chant, les réunions de voisins, les jeux de dominos, les fêtes d'anniversaires dans la rue, constituent effectivement une palette de services et d'activités qui se distribuent dans l´espace *barrio*. Mais souvent invisibles des visiteurs externes, ces activités ne sont accessibles que pour ceux

[207] En février de 2019, la loi 16-19 interdit l'utilisation de la chicha dans les endroits publics et privés en République Dominicaine.

qui habitent, connaissent et pratiquent ces espaces. Par ailleurs, sauf quelques exceptions[208], cette diversité n'a pas été l'objet d'une réflexion plus profonde sur la composition de l'espace *barrio* et sa relation avec le développement urbain durable, notamment à cause des manières d'aborder les *barrios* depuis les théories de marginalité.

Les cartes d´occupation de sol du *barrio Domingo Savio* et *Los Platanitos* montrent en effet cette diversité d´usages (cf. Fig. 74 et 75)

Figure 74. Carte d'occupation du sol des *barrios La Ciénaga* et *Los Guandules*.

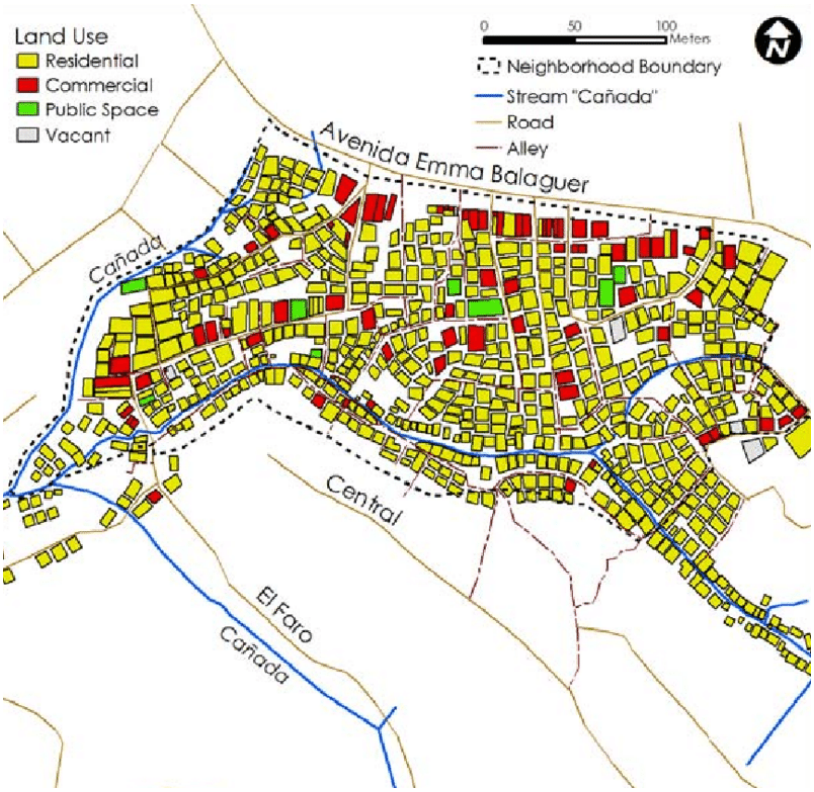


	USO	EDIFICACIONES
	RESIDENCIAL	11.480
	COMERCIAL	432
	INSTITUCIONAL	17
	MIXTO 1 (res + com)	1.126
	MIXTO 2 (res + inst)	8
	MIXTO 3 (com + inst)	4
	EDUCATIVO	53
	SALUD	5
	RELIGIOSO	105
	DEPORTIVO	3
	INDUSTRIAL	8
	POLICIAL	5
	OTROS	51
	ABANDONADAS	194
	EN OBRA	94
	AMPLIACIÓN	202

Source : http://www.jauregui.arq.br/obra-santo-domingo.html

[208] Voir notamment SLETTO B., CLIFTON M., DÁVILA T., DÍAZ O., DIE R., GENOVA J., RIZZO R., ROJAS D., ROSENBARGER B., SERTZEN P., BRIGMON N., 2012, « Los cinco corazones. Desarrollo integral y salud ambiental a través de la lombricultura comunitaria », 3, Santo Domingo, Université de Texas Austin.

Figure 75. Carte d'occupation du sol du *barrio Los Platanitos*.

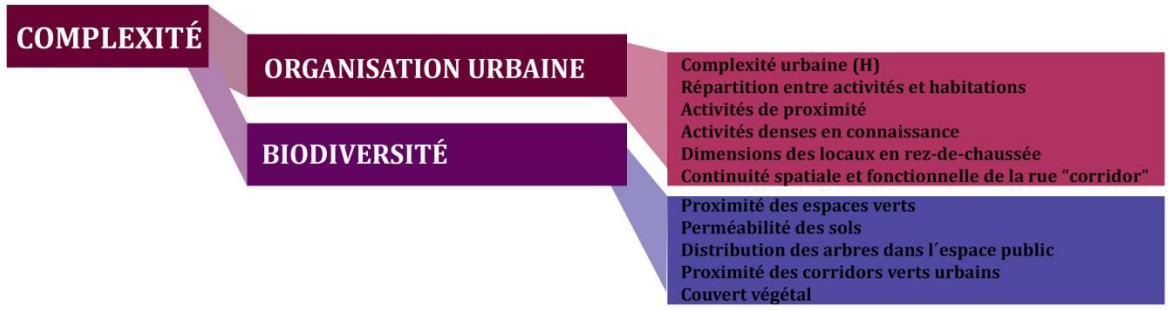


Source : SLETTO B., MUNOZ S., STRANGE S., DONOSO R., THOMEN M., 2010, « El Rincón de los Olvidados: Participatory GIS, Experiential Learning and Critical Pedagogy in Santo Domingo, Dominican Republic », *Journal of Latin American Geography*, *9*, p. 111-135.

4.3.1.2 La biodiversité pour garantir la complexité des *barrios*

Le deuxième enjeu de la complexité urbaine comprend la valorisation de la biodiversité qui se déploie en cinq indicateurs principaux : (1) la proximité et l'existence des espaces verts, (2) la perméabilité du sol, (3) la distribution des arbres dans les espaces publics, (4) la proximité des corridors verts urbains et (5) l'existence d'un couvert végétal (Mertenat, 2013) (cf. Fig. 76). Ces indicateurs veulent rendre compte du capital écologique des espaces urbains et leur relation avec l'espace construit et les habitants.

Figure 76. Schéma sur le principe complexité et les enjeux de la biodiversité



Source : MERTENAT C.C., 2013, *Entre ville complexe et projet urbain durable, l'exemple de l'Agence d'Écologie Urbaine de Barcelone*, Thèse de doctorat, Université de Montréal, 187 p.

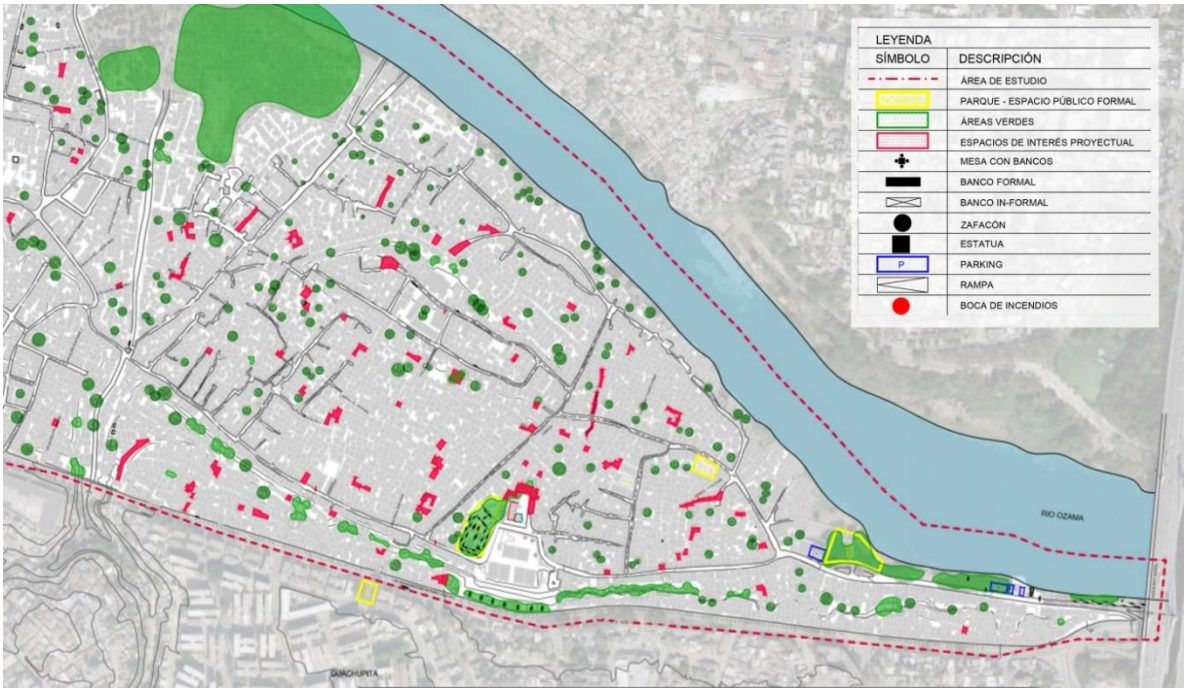
En ce qui concerne les *barrios*, l'analyse spatiale permet de constater qu'ils répondent en effet à certains de ces indicateurs, notamment quand ils se développent en cohabitation et en adaptation avec la végétation spontanée et les espèces endémiques (cf. Fig. 77 et 78). Ceci mérite pourtant quelques précisions. Dans les *barrios*, la densité du couvert végétal dépendra du besoin de construction d'habitations. Ceci explique pourquoi la répartition des espèces végétales ne se fait pas toujours dans les espaces publics ou communs[209], mais surtout dans les espaces privatifs, comme pour le cas des *galerias* et des *patios*. D'après certaines études, ces espaces privés de jardinage constituent aussi des noyaux importants pour le développement de la biodiversité urbaine, spécialement quand ils sont valorisés et pris en compte par les politiques publiques (Riboulot-Chetrit, 2015).

[209] Même si la plupart des espaces de réunion de voisins se trouvent à proximité d'un arbre, comme l'exemple du coin de joueurs de poker. Les arbres délimitent des endroits ombragés propices à la création d'espaces communs où les habitants se regroupent et sociabilisent.

Figure 77. Photo panoramique de la rue Anacaona dans le *barrio El Libertador*

Nous avons réalisé les contours des maisons et de la masse végétale. © 2016 Darysleida Sosa Valdez.

Figure 78. Carte de l´espace public, mobiliers urbains et espace végétalisés du *barrio La Ciénaga*



Source : ATELIER METROPOLITANO, URBE, 2017, « Informe diagnostico urbano. Domingo Savio - La Ciénaga y Los Guandules », STD-NDS-D-UR-08-R00.

Au niveau de la structure de *barrios*, la couverture végétale la plus dense se trouve autour des *cañadas*[210] (cf. Fig. 79). Souvent associées aux risques d'inondation et aux problèmes d'insalubrité,[211] elles n'ont que très peu été assimilées au maintien de la biodiversité dans les *barrios* (Tejeda Lachapel et Valenzuela García, 2008). Francisco Luciano (2013) décrit l'évolution de la *cañada Guajimía* de site naturel à site pollué :

> « Dans les années 1970, les alentours de la *cañada* étaient remplis de goyavier, *guacimas, caimitos, mamones, limoncillos*[212], etc. Nous étions des enfants heureux en mangeant des fruits [...] Après, les occupations sont arrivées, et les familles ont commencé à construire de chaque côté de la *cañada Guajimía*. Les nouveaux occupants ont installé des tuyaux pour décharger les eaux usées dans les ruisseaux… puis, les gens ont commencé à y jeter la poubelle, et encore plus tard, des maisons ont été construites par-dessus de la *cañada* […] » (Luciano, 2013)

Figure 79. Photos des *cañadas* dans *les barrios El Libertador* (première et deuxième photo à gauche) et *Los Platanitos* (troisième photo à droite)

© 2016 Darysleida Sosa V.

[210] Ruisseaux pollués qui engendrent des risques d'inondation et la propagation de maladies.

[211] À ce sujet, plusieurs publications dénoncent les problèmes sanitaires causés par les *cañadas*. Voir le document, « Contexto actuel del agua en la Republica Dominicana » réalisé par le Ministere d'économie, planification et développement (*Ministerio de Economia, Planificacion y Desarrollo*). Voir aussi, Guzmán G., R. A., & Ovalle O., M. del C., 1986. *La contaminación en la cañada del sector El Abanico de Herrera y sus repercuciónes en los habitantes que la rodean*. UASD, Santo Domingo, R. D.

[212] L'auteur énonce plusieurs espèces endémiques de la République Dominicaine.

En effet, avec la surpopulation des *barrios*, certaines *cañadas* sont devenues des égouts à ciel ouvert et dépotoirs de déchets domestiques et industriels. En d'autres mots, elles constituent les sources les plus importantes de contamination dans les *barrios*, spécialement parce qu'elles font partie du réseau d'évacuations naturelles des zones hydrologiques de la ville de Saint-Domingue. Dans la plupart des cas, les *cañadas* traversent différents quartiers faisant partie d'un réseau de micro bassins plus larges. Nous verrons plus tard que les *cañadas* font partie du « Programme de Réhabilitation du Système d'égouts de Saint-Domingue », et que leurs masses végétales disparaissent progressivement pour laisser place aux voies carrosables.

Le dernier indicateur sur la complexité urbaine comprenne la « perméabilité du sol » qui dans une approche de biodiversité promeut le maintien des milliers de cellules, des bactéries et des champignons, des organismes et des microorganismes qui contribuent à l'équilibre des écosystèmes naturels. Compter la perméabilité du sol parmi les objectifs de la ville durable s'inscrit en réalité dans la nécessité de concilier la ville et la nature ainsi que l'optimisation du foncier (Bucheli, Gonzalez-Alvarez et Goussot, 2015). Il s'agit de réfléchir à d'autres modes d'aménagement urbain que ceux basés sur l'imperméabilité des sols, puisqu'ils contribuent à la dégradation, voire à la destruction irréversible de la biodiversité. La perméabilité du sol se positionne également comme une solution face aux accidents du cycle de l'eau (inondations, pollution de la nappe phréatique, etc.), surtout quand elle réduit les vulnérabilités des milieux urbains face aux changements climatiques. Dans les *barrios*, la perméabilité du sol est cependant vue comme un indice de sous-développement. Les rues non asphaltées par exemple, sont objet de mobilisations habitantes qui demandent leur aménagement[213]. Les habitants déplorent la difficulté de se promener en temps de pluie à cause de la boue ou en temps de sécheresse à cause de la poussière.

L'asphalte de rue est une des demandes publiques mobilisée par la communauté internet *Municipio.do* qui fait souvent appel aux autorités municipales pour que les *barrios* soient dotés de rues carrossables (cf. Fig. 80). Sans une remise en cause des effets

[213] Voir les articles de presse : PONCE M., 2017, « Comunitarios reclaman el arreglo de calles », *Periódico El Caribe*. Et GARCÍA H., 2019, « Llevan 22 años reclamando asfaltado de calles en Los Arqueanos », *Zol 106.5*.

environnementaux de l´asphalte, tant les habitants, les associations que les décideurs publics plaident pour ce type d'opération qui symbolise pour eux l´intégration des *barrios* à la ville formelle. Nous verrons plus tard comment les opérations urbaines dans les *barrios* favorisent en effet l´artificialisation du sol et quelles sont leurs répercussions sociales, urbaines et écologiques.

Figure 80. Photos de la communauté Municipio.do pour dénoncer les rues de la ville qui n'ont pas encore été asphaltées

© 2017 Municipio.DO

4.3.2 Ce que l'étude de la compacité révèle des *barrios*

La ville de demain serait une ville compacte, à forte densité et à l'urbanisation continue (Bochet, 2007; Hilman, 1996; Sadoux, 2010). Elle s'oppose à l'étalement urbain et à la surexploitation du sol en proposant une structure urbaine qui favorise les courts déplacements, les déplacements non motorisés, et les transports collectifs. Ceci permettrait de réduire les dépenses en énergie, d'améliorer la qualité de l'air dans les zones urbaines, et de favoriser des moments de rencontres, d'échange et de communication entre les habitants et les institutions (Bochet, 2007; Fouchier, 1998; Nacif, 2016; Næss, Sandberg et Roe, 1996;

Newman et Kenworthy, 1999). Si l'imaginaire des villes compactes semble se populariser avec l'impératif de développement durable, notamment avec les mouvements du *smartgrowth*[214], du *New Urbanism*[215] et du *Transit-Oriented-Development* (TOD)[216], déjà en 1961 Jane Jacobs remettait en question le déterminisme spatial et social du modèle urbain à l'américaine. Elle préconisait une forte densité indispensable à la mixité fonctionnelle et à la construction des lieux communs accueillants et vivants (Parin, 2012).

> « Une forte densité résidentielle, en même temps qu'un tissu urbain serré est nécessaire pour assurer la diversité et le plein fonctionnement de la ville. Les choses ont bien changé depuis le temps où Ebenezer Howard, étudiant les taudis de Londres, concluait que, pour sauver leurs habitants, il fallait abandonner la vie urbaine. Les progrès accomplis dans divers domaines — médecine, hygiène, épidémiologie, diététique, législation du travail — ont révolutionnairement transformé des conditions dangereuses et dégradantes, qui furent un temps l'inévitable accompagnement de la vie dans les grandes villes. » (Jacobs, 1961 cité par Choay, 1965 p. 376)

Qualifié de romantique, l'idéal d'une compacité urbaine a été fortement critiqué (Breheny, 1996). Certains dénonçaient le retour à la ville médiévale, *overcrowded*, une ville qui perdrait en qualité urbaine, notamment à cause du manque d'espace, de la cogestion et de la pollution (Breheny, 1996; Thomas et Cousins, 1996). D'autres parlent même d'une « paradoxe d'intensification » concluant que la densification sans les dispositifs adéquats de mobilité multimodale peut produire encore plus de problèmes de contamination qu'elle ne devrait en résoudre (Melia, Parkhurst et Barton, 2011). Pour Ascher (2008), même si la

[214] Le *smartgrowth* est une théorie de planification urbaine développée à la fin des années 1990 qui propose de concentrer la croissance des centres-ville pour éviter la dispersion et favoriser la ville compacte. « C'est une réaction à l'étalement urbain nord-américain et ses conséquences sur la vie sociale des villes. Il s'agit de développer une forme d'urbanisation compacte, plus en accords avec les usagers piétons ». Voir : BOCHET B., 2007, « Débat ville étalée - ville compacte : la réponse des projets lausannois », *Société d'Etudes Economiques et Sociales / RES*, *55*, p. 95-108.

[215] Concept développé par Robert S. Davis dans les années 1979, il comprend les projets urbains dont la structure et la morphologie s'inspirent des villages traditionnels nord-américains, mais en incorporant la voiture comme élément indispensable à la mobilité. Un premier projet du *New Urbainism* a été le quartier de Seaside en Floride dont la conception urbaine devrait répondre aux impératifs de proximité, d'échelle humaine, entre autres.

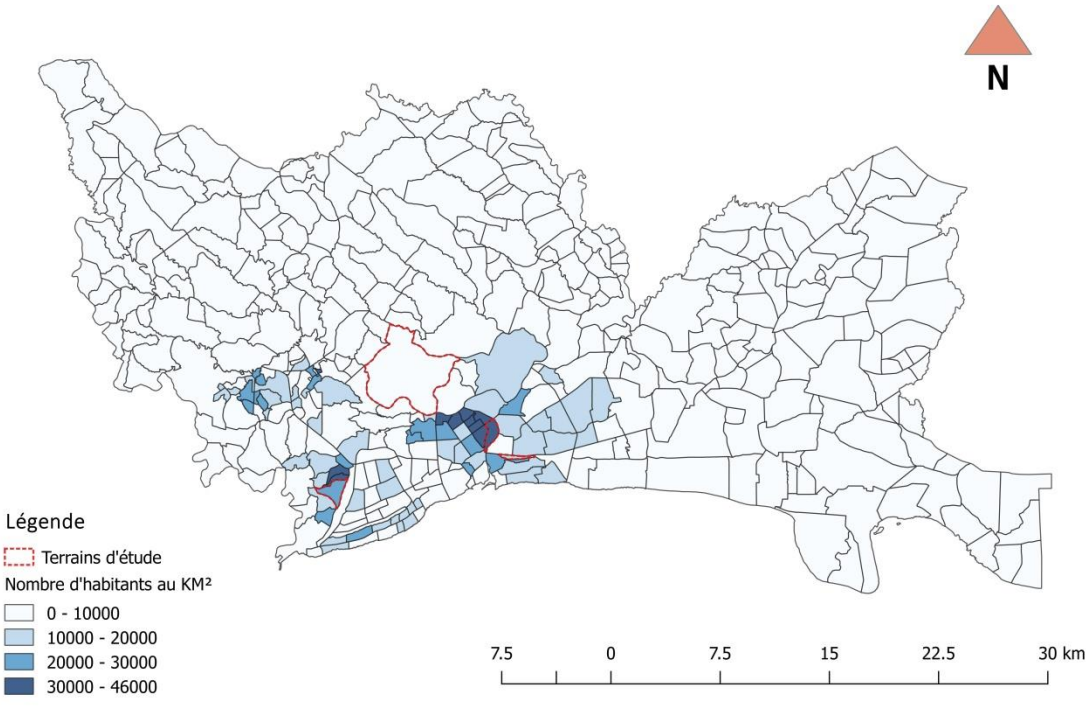
[216] Défini par Peter Calthorpe (1993) comme «une communauté à usage mixte qui encourage les gens à vivre à proximité des services de transport en commun et à réduire leur dépendance à la conduite». « Calthorpe y voyait un guide néo-traditionnel sur la conception de communauté durable. Au-delà de sa définition de la forme construite, il s'agissait également d'une théorie de la conception communautaire qui promettait de traiter une multitude de problèmes sociaux ». Voir : CARLTON I., 2009, « Histories of Transit-Oriented Development: Perspectives on the Development of the TOD Concept », *University of California, Berkeley*.

densité urbaine semble être écologiquement légitime, elle condamne les aspirations d'une grande partie de la population qui souhaite disposer d'une maison individuelle et davantage d'espace (Ascher, 2008).

A l'inverse pour Mayer Hilman (1996) la compacité urbaine relève plus d'une question d'équité que de densité. Dans une structure urbaine dispersée, l'accès à la mobilité est exclusif pour ceux qui ont un moyen de déplacement motorisé. Développer une structure compacte s'avère plus juste, permettant à tous les citoyens, peu importe leur classe sociale, de profiter pleinement de leur capacité de déplacement. Selon cet auteur, la compacité urbaine aurait un impact direct sur la qualité de vie et la santé, notamment grâce à la diminution de la congestion, des accidents et du stress produit par la circulation (Hilman, 1996). Pour Richard Rogers (2000), c'est une question d'économie de ressources. Il imagine des villes moins énergivores, moins pollué qui éviteraient davantage le mitage des espaces ruraux. Il croit aux qualités des villes denses, socialement diversifiées où les activité économiques et sociales se recoupent autour des quartiers (Rogers, 2008). Pour lui, « Le principe même de la ville compacte est que toute intervention crée de nouvelles occasions d'être efficace [...] » (Rogers, 2008 p.72).

En Europe, la Commission Economique Européennes (CEE) au travers la publication du *Livre vert sur l'environnement* (1990) désigne la compacité urbaine comme une solution permettant de contrecarrer les effets néfastes du fonctionnalisme et de freiner la course pour le développement qui avait généralisé l'utilisation de l'automobile et la dégradation de l'environnement (Fouchier, 1998). La densification se positionne comme un dénominateur commun pour la construction de la ville durable, mais ceci, prévient Fouchier (1998), va dépendre de différents facteurs, certains mesurables et d'autres perceptibles comme le contexte et les échelles (Fouchier, 1998). En Espagne, l'Agence Ecologique d'Urbanisme de Barcelone (AEUB) définit la compacité comme un indicateur de qualité de vie et de stabilité. Il n'est pas uniquement question de calcul de densité, mais de considérer « l'interaction des dimensions morphologiques (bâti et non bâti), de densité (construite et humaine), de mobilité (individus, produits et infrastructures) et de la qualité des milieux de vie qui sont générés » (Mertenat, 2013 p.89).

Figure 81 Carte des densités par *barrios* étudiés. Source des Données ONE (2010)



Réalisation : DSV, 2019.

En République Dominicaine, les linéaments de compacité impliquant l'augmentation de la densité urbaine comme un outil nécessaire au développement durable n'ont pas eu le même succès que dans les pays d'Europe. Influencée par un développement urbain à l'américaine, la ville dominicaine s'est structurée à partir d'un tissu dispersé, polaire et fractionnaire. Avec une densité d'environ 2 300 hab/km², Saint-Domingue est la ville la plus dense du pays[217] mais structurellement étalée, seuls les *barrios* constituent les zones les plus compactes (cf. Fig. 81). Pourtant, pour les professionnels de la ville, la haute densité des *barrios* est synonyme de non-habitabilité et de pauvreté (Navarro García, 1994 ; Torres *et al.*, 2017). Dans le rapport sur le logement et le développement durable des villes dominicaines[218], la densité des *barrios* représente la principale menace environnementale en contexte urbain. Ici, la densité est réduite au calcul mathématique - nombre d'habitants par hectare carré - et devient en fonction des intérêts un indicateur de santé publique, un

[217] Cette évaluation inclut tout le territoire du Gran Santo Domingo 1393,8 km². Le nombre d'habitants d'après le recensement en 2017 « population et logement » s'élève à 3 339 410 habitants.
[218] Voir : MEPyD, 2016, « Informe nacional sobre vivienda y desarrollo urbano sostenible ».

argument politique ou un instrument de dépopulation (Amphoux, Grosjean et Salomon, 2001). Traditionnellement, les *barrios* ont été étudies en supposant qu'il existe une corrélation entre haute densité et surpeuplement. Ainsi, la densité est considérée comme une variable à contrôler voire à diminuer pour garantir le développement des *barrios* (Murillo et Schweitzer, 2011).

4.3.2.1 Démentir la relation densité/surpeuplement

Dans l'imaginaire général, vivre dans un *barrios* équivaut à vivre entassé et soumis à une promiscuité constante[219]. D'après les données de l'ONE[220], 20 % des ménages vivent en surpeuplement dans la ville de Saint-Domingue. La variable surpeuplement est définie par la relation entre le nombre d'habitants et le nombre de chambres disponibles dans le logement quand elle excède le 2.5 des personnes par chambre[221]. Cette information nous permet en réalité, par un simple calcul mathématique, de démontrer la disjonction entre la haute densité des *barrios* et le présupposé général de leur surpeuplement. Si, comme nous l'avons évoqué, 75 % de la production de logements est issu du secteur informel et qu'au niveau du Grand Saint-Domingue seulement 20 % de ménages se trouvent en condition de surpeuplement, cette croyance reste donc infondée. Jorge Celas (1987) l'avait déjà déduit en comparant les taux de croissance de la ville de Saint-Domingue entre les années 1950-1981 :

> « Souvent, il est assumé que les *barrios* marginaux et pauvres sont surpeuplés puisqu'ils auraient des hautes densités en comparaison avec d'autres quartiers de classe moyenne ou riche. Cependant, selon des critères non conventionnels de la relation population/espace, le surpeuplement n'est pas un phénomène général des *barrios*. Seules certaines zones à l'intérieur des *barrios* présentent des caractéristiques de surpeuplement » (Cela, Duarte et Gomez, 1987).

[219] Cet imaginaire a été souvent diffusé par nombreux chercheurs et militants défenseurs des *barrios* dans les années 80. Nous retrouvons par exemple la citation suivante : « Carmen Gomez Carrasco, révèle dans son article qu'en considérant le seuil de densité de 14000 habitants par kilomètre carré, nous pouvons qualifier 31 des 93 *barrios* en état de surpeuplement » (CECAPO, 1987 p.19).

[220] Voir : Cuadro 6.30-8 : República Dominicana: Número y porcentaje de hogares por nivel de hacinamiento según provincia, 2002 y 2010.

[221] Il y a eu une évolution des référentiels quantitatifs dans les documents d'analyses statistiques. En 2007, la valeur considérée pour établir qu'un ménage était en surpeuplement était de cinq personnes par chambre. En 2013, la variable de surpeuplement s'est alignée aux paramètres internationaux indiquant que les ménages qui occupent plus de 2,5 personnes par chambre se trouvent en condition de surpeuplement. Voir : ONE, 2013, « Panorama estadístico. Hacinamiento en República Dominicana à partir de datos del IX censo de población y vivienda 2010 », Panorama estadístico., 62, Ofinina Nacional de Estadística.

La carte de surpeuplement de *La Ciénaga* ci-dessous (cf. Fig. 82) montre en effet le pourcentage des foyers en conditions de surpeuplement. Issu du diagnostic dirigé par Andres Navarro (2004) pour la réalisation du *Plan Cigua*, cette carte évidence que les foyers avec un surpeuplement le plus élevé se trouvent regroupés dans des zones spécifiques du *barrio (*zones rouges).

Figure 82. Carte de surpeuplement du *barrio La Ciénaga*

Source Projet Plan CIGUA (2004)

Certains chercheurs considèrent qu´une densité élevée ne suffit pas à conditionner des expériences de surpeuplement (Hombrados Mendieta, Montalbán et Gómez, 1994). Ajoutons à cela que la densité est une variable qui peut être quantitative par rapport à un référentiel institutionnel[222], mais elle est aussi une variable qualitative à l'aune de la perception propre à chaque individu. Fouchier (1998) appelle ceci la « densité perçue » qui, n'étant pas l'équivalent de la densité mesurable, comprend des aspects tels que la diversité de formes, la hauteur, les détails des bâtiments et les éléments du paysage (Fouchier, 1998). Par ailleurs, du point de vue de la psychologie sociale, le sentiment d'entassement dans des espaces urbains denses comme les *barrios* dépend de la capacité de chaque habitant à développer des stratégies de coopération, d'appui social et de sens qu'il attribue à la vie en communauté (Hombrados Mendieta, Montalbán et Gómez, 1994). Il n'est donc pas prudent de parler de surpeuplement de manière universelle puisque ceci dépend du développement de la société, du moment historique et des particularités culturelles (Lentini et Palero, 1997).

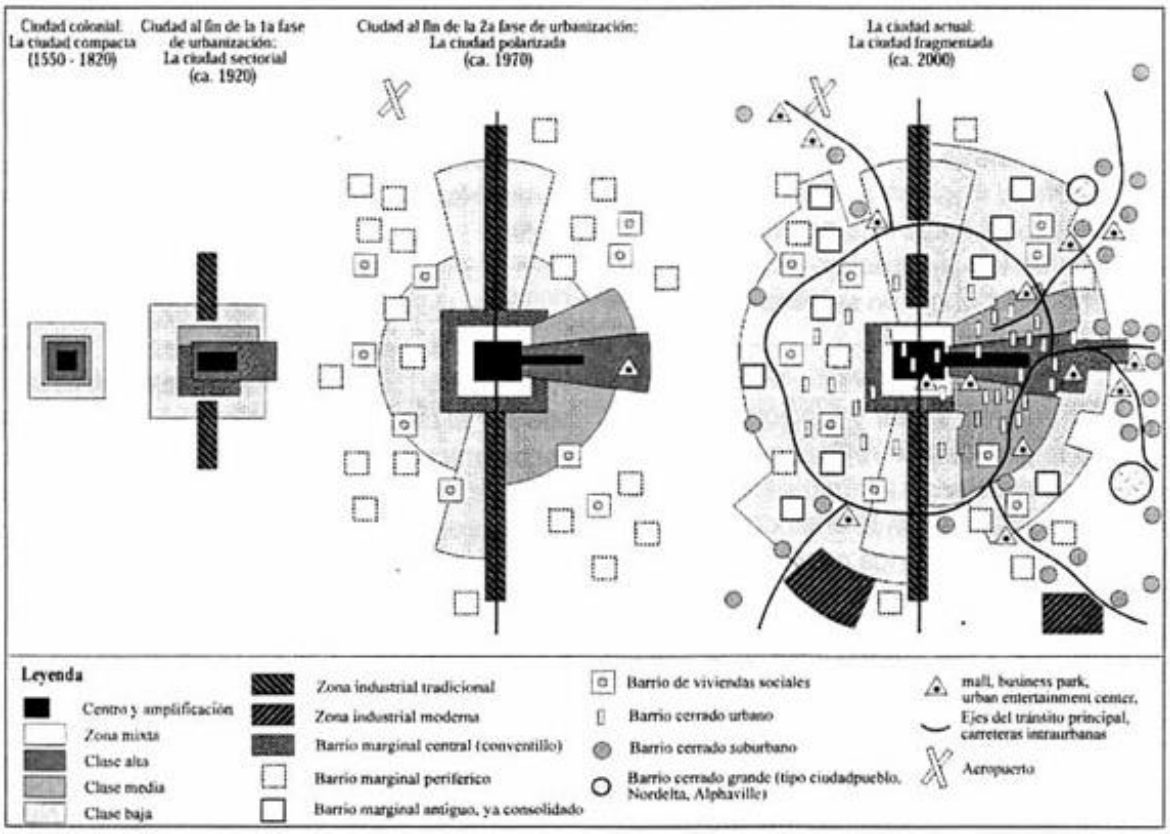
4.3.2.2 Les modèles compacts et intermittents des villes latino-américaines

À ce propos, Axel Borsdorf (2003), en retraçant les vagues historiques d'accroissement et consolidation des villes latino-américaines, distingue quatre phases de compacité et d'étalement : les villes coloniales, les villes sectorielles, les villes polarisées et les villes fragmentées (Borsdorf, 2003). Parmi les quatre catégories, seules les deux premières présentent une structure compacte (cf. Fig. 83). À partir des années 1970, avec les vagues des exodes ruraux, les villes latino-américaines se sont polarisées avec l'intensification des contrastes entre les différentes classes sociales. Les quartiers fermés ont été construits dans les périphéries et les espaces interstitiels ont été occupés par les quartiers précaires. Finalement la ville fragmentée s'inscrit dans une logique d'urbanisation basée sur le développement des espaces périurbains propre aux modèles économiques d´Industrialisation par Substitution aux Importations (ISI)[223] et en s'appuyant dans une logique d'État providence (Hermida *et al.*, 2015).

[222] Un exemple de référentiel institutionnel est la résolution 85-2009 qui établit les normes des densités acceptées par zones urbaines. Voir : Resolicion 85-2009 « zonificación indicativa sobre densidades (ZID) en la circunscripción 1 del distrito nacional ».

[223] L´Industrialisation par Substitutions aux Importations (ISI) est une stratégie de développement économique déployé par les pays en Amérique Latine dans les années 1960. Elle prône pour l'Indépendence économique de pays à travers l´industrialisation et une production nationale.

Figure 83. Modèle de développement structurel de la ville latino-américaine

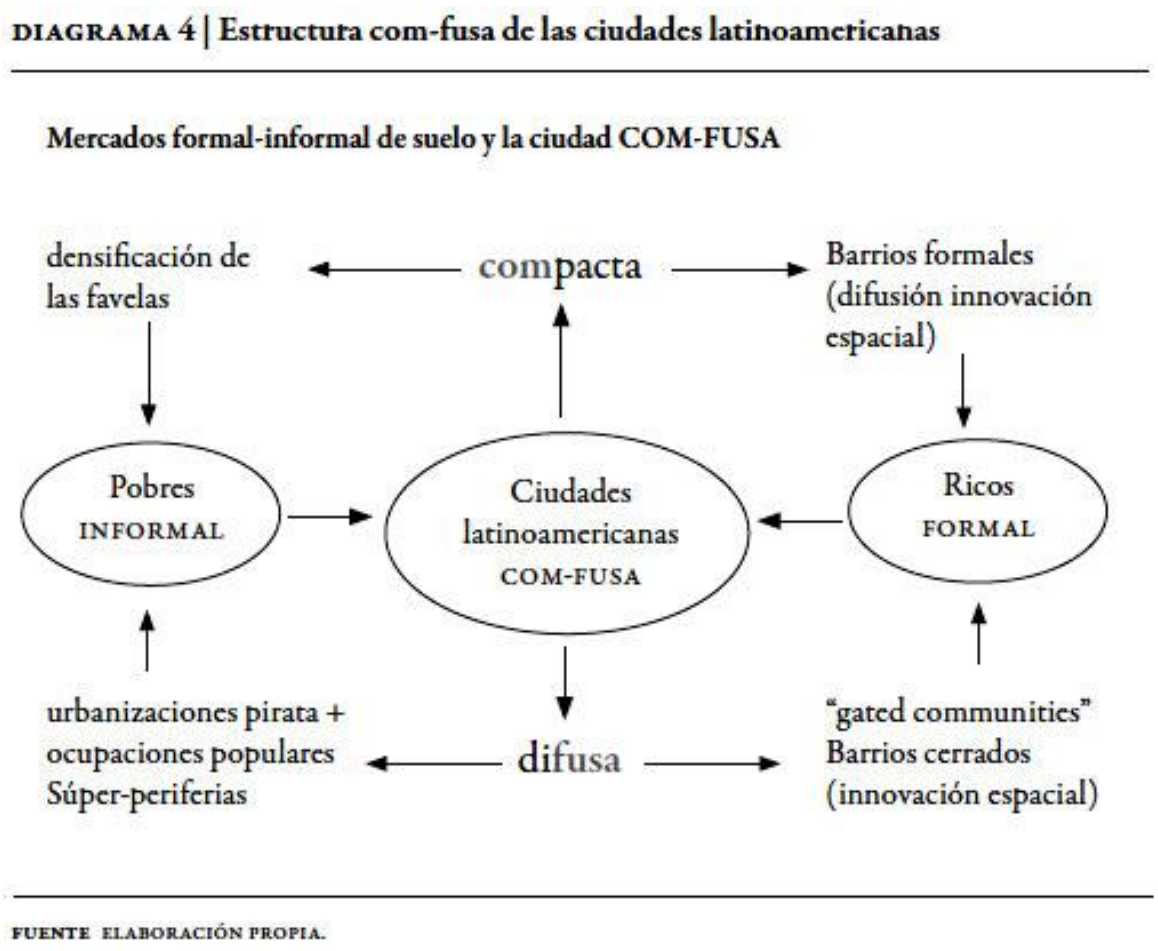


Source : BORSDORF A., 2003, « Cómo modelar el desarrollo y la dinámica de la ciudad latinoamericana », *Revista EURE - Revista de Estudios Urbano Regionales*, *29*, 86.

Pour Pedro Abramo (2012) les villes latino-américaines suivent plutôt des cycles simultanés de compacité et de dispersion urbaine qui produisent des villes kaléidoscopiques (Abramo, 2012). Dans cette logique, les structures urbaines formelles et informelles produisent des structures urbaines compactes et étalées à la fois. Il s'agit de deux cercles interdépendants. Dans le premier cercle, la structure formelle provoque l'étalement urbain affectant les coûts des transports publics d'un côté, et de l'autre, la structure informelle produit une compacité limitée par leur condition de précarité (Gómez Mata et Rosas Chavarría, 2018). Dans le second cercle, les structures informelles produisent de l'étalement urbain quand elles suivent les changements du marché économique obligeant les habitants à la mobilité résidentielle, pendant que la compacité se développe sous forme de quartiers fermés dans les structures urbaines formelles (cf. Fig. 84). Dans le contexte spécifique de la ville dominicaine, César Perez Nuñez avait en effet constaté ce dernier phénomène. Les zones urbaines où se trouvent les *barrios* ont suivi des moments de surpopulation (exodes ruraux)

et des moments de dépeuplement à cause des expropriations et des activités commerciales et industrielles qui se sont installées, obligeant les habitants à partir vers la périphérie.

Figure 84. Schéma de la ville kaléidoscopique Latino-américaine



Source : ABRAMO P., 2012, « La ciudad com-fusa: mercado y producción de la estructura urbana en las grandes metrópolis latinoamericanas », *EURE (Santiago)*, *38*, 114, p. 35-69.

4.3.2.3 Les *barrios* et l'enjeu de la compacité

Pendant les visites des terrains, la configuration et la relation entre les espaces privés et communs ont été pour nous révélatrices de la compacité des *barrios*. Nous avons observé une proximité des commerces, des réseaux familiaux et des endroits de travail, un environnement qui permet en effet le côtoiement entre les différentes classes sociales à l'intérieur des *barrios*. La piétonisation a été également une des caractéristiques remarquée. Le manque de transport public officiel et les contraintes du terrain empêchent une mobilité motorisée et les habitants s'autorisent la marche et la montée et descente des escaliers.

Malgré le nombre de personnes habitant dans les *barrios* visités et l'apparent empilement des baraques sur les collines, nous n´avons pas eu la sensation d'entassement. Chaque élément semble trouver sa place naturellement et en relation avec une nécessité immédiate. Ici, plus qu'ailleurs dans la ville de Saint-Domingue, nous avons trouvé la sensation de *serendipity* dont parle Issac Joseph (1997 p. 63), « la capacité à faire des heureuses découvertes par hasard, à découvrir une chose ou une situation alors qu'on en cherchait une autre. Autrement dit, la distraction y a été une qualité à la fois structurelle et dynamique, subjective et socialement productive ». L´expérience de l'équipe de Gehl Architects dans la *Villa 31* en Argentine a été semblable :

> « Les rues étroites et la forme compacte de la *Villa 31* en Argentine offrent une pause du bruit et de l'agitation de la vie urbaine. Bien que la *Villa 31* soit l'un des quartiers les plus denses de la ville, la plupart des bâtiments ont moins de cinq étages. La largeur des rues varie de 3 à 16 mètres générant un réseau de rues partagées et un microclimat agréable. Les blocs denses formés par des bâtiments étroits avec des rez-de-chaussée commerçants et des balcons ouverts garantissent qu'il y a toujours des yeux sur la rue… Les ruelles étroites servent de raccourci entre les rues parallèles, permettant aux piétons d'emprunter des itinéraires plus courts et plus directs que ce que les véhicules peuvent emprunter. » (Risom et Madriz, 2018)

La compacité serait un des attributs principaux des *barrios* qui, déterminant sa forme, influence la cohésion et la fonctionnalité sociologique des lieux (Gallastegui Vega et Galea Alarcón, 2008 ; Risom et Madriz, 2018). Pour Richard Rogers (2000), chaque quartier doit être un symbole de la ville dense en s'appuyant sur des espaces publics variés et interconnectés pour donner corps à la villa compacte (Charles, Sadoux et Novarina, 2008). Pourtant, imaginé souvent depuis une approche *top-down* de planification et de gestion pour la construction des villes durables, la compacité urbaine n'est que très peu associée aux caractéristiques des *barrios* car elle doit s'accorder simultanément à une forte densité sans se livrer au surpeuplement et en garantissant certaines qualités urbaines. En effet, pour L'AEUB atteindre la compacité implique la convergence entre la densité, la morphologie urbaine et les espaces publics confortables (thermiquement et acoustiquement), ainsi qu'une mobilité multimodale de proximité.

Si plusieurs des indicateurs de compacité énoncées par l'AEUB sont perceptibles dans les *barrios* - la forte densité, l'existence des espaces publics, de voies piétonnes et de modes de transport comme les mototaxis -, ce sont néanmoins les conditions d'habitabilité, de

qualité de vie et de confort qui restent encore à aborder. Pour Reyna Valladares (2015) l'habitabilité est un facteur conditionnant de la durabilité urbaine. Il s'agit d'un ensemble de standards reliés aux conditions acoustiques, thermiques et de salubrité déterminés par les groupes sociaux dominants (Valladares Anguiano, 2015). En termes d'urbanisme, l'habitabilité comprend une série de qualités liées à la perméabilité, la diversité et la lisibilité, des caractéristiques importantes, notamment quand les villes s'inscrivent dans une démarche de compacité (Moreno Olmos, 2008).

En Amérique Latine, la question d'habitabilité urbaine a été étouffée par les programmes d'amélioration des conditions et du déficit de logements (Valladares Anguiano, 2015). Plusieurs pays dans la région ont entrepris des projets de rénovation urbaine sans tenir compte des éléments nécessaires à la qualité de l'espace urbain[224]. À Saint-Domingue, c'est le marché immobilier qui établit les règles d'habitabilité avec des lotissements fermés et des complexes d'habitation uniformes, dans les périphéries de la ville et déconnectés des réseaux des transports publics. Cela influence l'imaginaire collectif qui attribue une qualité urbaine implicite à ces formes de production urbaine. Laura Alcalá Pallini (2007) rappelle pourtant que les bonnes conditions physiques d'un logement ne suffisent pas à recréer les conditions nécessaires à l'habitabilité, surtout quand ces logements se trouvent dans des zones marginales inaccessibles et sans services de proximité (Alcalá Pallini, 2007).

Il faudrait donc séparer la question d'habitabilité urbaine des caractéristiques purement physiques qui définissent les conditions des habitations dans les *barrios,* puisque cela dépend en réalité du degré d'évolution de la structure spatiale, de l'appropriation et du niveau socio-économique des habitants. Réfléchir á l'habitabilité urbaine des *barrios* implique ainsi de prendre en compte la diversité d'usage, la variété et les formes alternatives d'espaces produits, et comment ces espaces garantissent certains niveaux de satisfactions et de dynamisme social. Sans vouloir nier le manque de certains aspects d'habitabilité, ce que nous cherchons à montrer est que jamais les *barrios* dominicains n'ont été analysés au-delà d'un calcul primaire de densité territoriale. Cela engendre des conclusions trop rapides sur les conditions de vie dans ces quartiers, notamment ce qui relève entre autres d´un

[224] Des exemples de ce type de projets ont été constatés au Chili (*Programa Habitacional de Integración Social*) au Venezuela (*La Gran Mision Vivienda*), en République Dominicaine (*Boca Cachon* et *Ciudad Juan Bosch*).

misérabilisme et d'une promiscuité généralisés. Il a été déterminé que la densité a différents impacts sur l'espace physique, social et économique où elle est appliquée (Gómez Mata et Rosas Chavarría, 2018). Ce qui fonctionne pour une ville ne fonctionne pas forcément pour une autre. La densification doit ainsi répondre aux priorités, nécessités et réalités spécifiques de chaque contexte (Gómez Mata et Rosas Chavarría, 2018).

La compacité des *barrios* est ici redéfinie par la relation entre le volume bâti[225] et leur propre structure spatiale. C'est à dire, qu'elle ne doit pas être mesurée par rapport aux nombres de places, de rues piétonnes, de boulevards, de parcs et de jardins publics qui font partie intégrante de la structure urbaine dit « planifiée », mais plutôt, par rapport au nombre de coins de rue, de ruelles et d'escaliers, ou encore de *patios* et de *galeries* des maisons qui structurent l'espace *barrio.* En fin de compte « un développement urbain plus dense accompagné d'un système intégré de transport en commun, d'usage mixte de l'espace (activité, logement, loisir, emploi), du brassage social et ethnique : tels sont les éléments clefs de la ville durable » (Charles, Sadoux et Novarina, 2008, p. 20).

[225] D'après le site de Cat Med, la capacité urbaine peut-être absolue (Σ Volume bâti/ Σ Surface urbaine) ou corrigé (Σ Volume bâti/ Σ Surface d'espace public piétonnier).

4.4. L'exercice citoyen et écocitoyen dans les *barrios :* entre appropriation, participation et conscience écologique

Abordons maintenant l'exercice citoyen comme dernière catégorie d'analyse pouvant nous aider dans la confrontation *barrios*-ville durable. Si jusqu'à maintenant dans le développement de ce manuscrit, nous avons implicitement montré les formes d'appropriation des habitants de l'espace *barrio*, il reste encore à élucider leur caractère politique. Pour cela, définissons dans un premier temps ce qui signifie d'être un habitant et un citoyen des *barrios* (4.4.1) tout en abordant les théories sur la définition du citoyen dans les contextes de l'Amérique Latine et de la République Dominicaine, pour finalement, tracer un parallèle avec l'émergence d'une écocitoyenneté (4.4.2).

4.4.1 Être à la fois habitant du *barrio* et citoyen

Aristote considérait le citoyen comme une personne qui gouvernait et qui se laissait gouverner. Pour les Romains, l'exercice citoyen s'exerçait dans la relation entre les individus et la ville. En abandonnant son indifférence, le citoyen serait capable de participer à la vie de la cité et contribuer au bien-être de la société où il s'inscrit (Garduño, 2018). Dans cette logique, le citoyen n'est pas seulement un récepteur de droits, mais il a des devoirs à accomplir. C'est donc l'exercice du droit et l'accomplissement de devoirs qui transforment un individu en citoyen, c'est-à-dire, quand il exerce le vote ou quand il se présente en tant que candidat aux élections. Dans la vie quotidienne, son rôle de citoyen peut s'inscrire dans l'animation d'une association ou la création d'un parti politique.

En science sociale, au-delà des pratiques électorales ou des pratiques politiques instituées, la citoyenneté est définie aussi à partir de la dimension des rapports sociaux. Dans ce sens, l´analyse de la vie publique urbaine permet d´observer l´évolution des rapports au sein des groupes sociaux, leurs pratiques des espaces, de côtoiement ainsi que la définition des responsabilités collectives (Gayet-Viaud, Bidet et Méner, 2019). Ce sont donc les relations

et les rapports au quotidien qui ont une portée politique (Gayet-Viaud, Bidet et Méner, 2019 ; Vitiello, 2013). Catherine Neveu et Marion Carrel (2014), parlent, dans la même perspective, de « citoyenneté ordinaire ». Redéfinir d´ordinaire la citoyenneté permettrait l´analyse des appartenances sociales et modes de participation à la vie publique aux niveaux micro et macrosocial (Blanchard, 2015 ; Carrel, Neveu et Collectif, 2014). Nous verrons que ces deux dimensions de la citoyenneté sont présentes dans les *barrios*, notamment à travers les mobilisations politiques collectives (clubs, partis politiques, conseil de quartier, etc.) ainsi que des initiatives et pratiques quotidiennes des habitants.

4.4.1.1 De la citoyenneté des classes « populaires » en Amérique Latine à celle des *barrios* à Saint-Domingue

Les études sur la citoyenneté des classes « populaires » en Amérique Latine ont été marquées par les courants de la pensée structuralistes (Germani, Ianni et Tella, 1973), marxistes (Borja, 1975 ; Castells, 1974 ; Harvey, 2015 ; Soja, 2013) et plus récemment, par la sociologie du conflit (Bobbio et Melé, 2015 ; Melé, 2016) qui ont essayé de rendre compte des enjeux de l'exercice citoyen dans les villes latino-américaines face à la relégation urbaine. Pour les structuralistes, les *barrios* sont le berceau du populisme politique latino-américain où se développent des formes de dominations autoritaires cherchant à redonner le pouvoir aux exclus du système (Germani, Ianni et Tella, 1973). Des leaders politiques comme Juan Perón (Argentine), Getúlio Vargas (Brasil), Lazaro Cardenas del Rio (Mexique), entre autres, se seraient servi d'une « démocratie organique » (Germani, Ianni et Tella, 1973) basée sur la participation politique non-organisée des populations marginales pour devenir des leaders autoritaires (Torre, 2013). Cela correspond à une forme de populisme classique qui s'est développée dans les années 1940 jusqu'aux années 1970, suivie d'un populisme libéral dans les années 1990 et plus récemment, d'un populisme radical représenté par les leaders de gauche comme Hugo Chavez, Hugo Morales ou Rafael Correa (Torre, 2013).

De leur côté, les marxistes associent les territoires urbains relégués et ses habitants à l'apparition de nouveaux acteurs sociaux capables de transformer la ville et la société (Borja, 1975 ; Castells, 1974). Pour eux, ces territoires sont le lieux où se déploient les « mouvements sociaux urbains » (Castells, 1997), un conglomérat d'organisations, de luttes et de revendications pour l'amélioration des conditions de vie en milieu urbain. Ces nouveaux

acteurs auraient d'ailleurs, la capacité de remédier aux impacts de l'hégémonie urbaine néo-libérale avec des actions qui relèvent du droit à la ville et de la justice spatiale (Harvey, 2015 ; Soja, 2013). Plus que les théories sur le populisme, c'est surtout les théories marxistes qui ont largement inspiré les militants dominicains. Les chercheurs dominicains se sont accordés pour affirmer qu'il n'y a jamais vraiment eu de mouvements populistes dans le pays en raison du caractère conservateur, élitiste et clientéliste des partis politiques (Espinal, 2016 ; Genao Núñez, 2018 ; Ramírez Morillo, 1991).

Dans les années soixante-dix naissent les *movimientos barriales* qui sont définis comme un « système de pratiques sociales qui s'opposent à l'ordre établi à partir des contradictions spécifiques à la problématique urbaine » (Castells, 1974 cité par CECAPO, 1987 p.10). Dans cette logique, les mouvements *barriales* font partie d'un mouvement populaire[226] plus large dont les habitants des *barrios* sont les acteurs les plus dynamiques (CECAPO, 1987). Ils défendent l'idée que les acteurs de ce mouvement s'inscrivent dans une démarche consciente, politique et idéologique de leurs conditions qui se détache d'autres cas latino-américains dont les objectifs des luttes sont purement économiques (CECAPO, 1987). Les habitants des *barrios* se constituent ainsi en sujets politiques, notamment contre les groupes sociaux dominants et, tout particulièrement contre les politiques d'intervention urbaines (CECAPO, 1987). L'amélioration et l'accès aux services de qualité (eau, transport public, système d'égouts et infrastructures urbaines), la baisse du prix des services publics et l'accès au logement ainsi qu'un droit d'occupation des terrains urbains font partie des revendications des habitants. Ils bloquent les passages, brûlent des pneus, marchent en faisant des bruits avec des casseroles et occupent les rues avec des bougies allumées (CECAPO, 1987 ; Pérez et Artiles, 1992). Les mouvements *barriales* pratiqueraient ainsi une conception plus large de la citoyenneté qui dépasse le simple droit/devoir au vote, mais qui inclut des droits d'accès aux infrastructures et aux services urbains.

[226] Dans le contexte social dominicain, le mouvement populaire a été défini depuis les années 1980 comme : "tous les secteurs subordonnés politiquement, économiquement et idéologiquement au capital impérialiste et national, constitués d'ouvriers, paysans, femmes de ménage, vendeurs ambulants, chômeurs, petits et moyens commerçants, professionnels, étudiants et religieux, etc. Les ouvriers, les paysans et les habitants des *barrios* constituent les éléments les plus dynamiques des secteurs populaires dans leur ensemble" (CECAPO, 1987 p.14).

Principal lieu des luttes sociales, les *barrios* des années 1980 se constituent en espaces d'action et d'opposition au gouvernement de Balaguer. Cela est en grande partie dû aux campagnes de politisation entreprise par les partis de gauche, les organisations religieuses, et plus tard (dans les années 1990) par les ONG, tous les trois responsables d'une production massive de littérature pour l'organisation et la reconnaissance politique des habitants des *barrios* (Faxas, 2005). Plusieurs organisations ont été ainsi créées, notamment des clubs sportifs et culturels, des groupes de jeunes et de femmes et des conseils de quartier, mais rapidement, ils ont été objet de répression, de clientélisme et de non-légitimation par le gouvernement en place. Plusieurs militants ont été par exemple, intégrés au ministère de la culture, ont reçu des exonérations pour l'achat des logements ou encore, des organisations politiques de la même couleur que le gouvernement ont été créées en parallèle aux organisations existantes (CECAPO, 1987). De sorte que, loin de constituer un mouvement social capable de redéfinir l'urbain, à Saint-Domingue, les mouvements *barriales* auraient été limités dans leur portée communautaire et contextuelle donc les revendications n'ont pas eu d'incidence significative sur le terrain politique (CECAPO, 1987 ; Faxas, 2005).

Pour Laura Faxas, avec le temps, ces organisations auraient d'ailleurs perdu leur sens contestataire au nom d'un idéal de transformation sociale et d'anti-impérialisme pour s'inscrire dans une

Encadré 3. Los Movimientos barriales

Il a fallu attendre jusqu'en 1962 pour voir émerger les premières formes d´organisations des habitants dans les *barrios* grâce à la création de clubs à caractère sportif et culturel (*club de estudiantes y jóvenes amantes de la cultura fondé en 1962*). Très fortement inspirés par des idées démocratiques, progressistes et de gauche, ces clubs ont été majoritairement fondés par des étudiants qui ont joué un rôle important dans les mouvements contra la dictature de Trujillo, mais aussi dans une campagne contre l'empire américain avec la réalisation d'activités culturelles et éducatives. En 1970, malgré l'occupation américaine (1965) et une campagne de répression de la part du gouvernement de Balaguer, les clubs des *barrios* réussissent à se regrouper en association et créent *La Asociación de Clubes del Distrito Nacional* (ASOCLUDISNA). Dans la même période se créent *Las Comunidades Eclesiásticas de base* (CEB) promues par les églises dans les *barrios*, les groupes de réflexion juvéniles, les comités chrétiens pour la solidarité, le comité de santé ainsi que des coopératives.

En 1972, apparaît le comité des femmes au foyer (Comité d'Amas de Casa CAC) pour lutter contre les problèmes sanitaires des *barrios* et les coûts des aliments. En 1979, la mairie de Saint-Domingue promeut la création des conseils de quartiers qui, dans la première année, ont réalisé des travaux de nettoyage et d'aménagement dans les *barrios*. En 1983, avec la décadence des clubs, la disparition des comités et face à de processus d'éviction, d'autres organisations ont surgi, notamment le *Comité para la Defensa de los Derechos Barriales* (COPADEBA), une organisation apolitique et religieuse dont les intérêts principaux relèvent de l'éducation des habitants des *barrios* et leur politisation. La grève nationale d'avril 1984, témoigne de l'influence des *movimientos barriales* dans la lutte contre les politiques économiques libérales de l'époque.

démarche clientéliste (Faxas, 2005). Pour d'autres, il faudrait redéfinir ces mouvements en prenant compte des ambigüités et des conditions sociales et culturelles pour identifier comment elles provoquent des changements sociaux à l'échelle microspatiale (Antinoe Fiallo, 2001 ; Vargas, 2000). Il s'agit en effet de mouvements qui ont changé la structure sociale de la ville telle qu'elle était imaginée dans les années post-dictature pour donner place à une représentation d'autres classes sociales dans la sphère publique (Antinoe Fiallo, 2001). Pour Carlos Andújar Persinal (2019), il ne faudrait pas oublier que ces mouvements se sont formés autour de la ville quand la vie urbaine est devenue motrice d'une démarche politico-revendicative nationale. Ceci est en réalité le réflexe d'une société qui a abandonné le monde rural et qui demande désormais des conditions appropriées à la vie urbaine. Si ces mouvements et les revendications *barriales* ont ralenti à la fin des années 1990, notamment à cause d'un manque de militants et leaders communautaires et la dissociation des principes du « mouvement populaire » (Castells, 1997), ils s'inscrivent aujourd'hui, dans des mobilisations civiles plus larges comme la marche *Toy Jarto* (2009), la marche sur le 4 % pour l'éducation (2011) ou la marche *verde* (2017, cf. Fig. 85) (Andújar Persinal, 2019). De nombreuses recherches démontrent d'ailleurs que si ces mouvements « populaires » n'arrivent pas à provoquer de transformations sociales structurelles, ils constituent des actes de socialisation qui renforcent les relations entre la population et la politique (Melé, 2016).

Figure 85. Les *barrios* dans les mobilisations civiles.

À Gauche : une photo de la marche *Verde* contre la corruption © 2017 ListinDiario.com.do. À droite : Appel à mobilisation de trois *barrios Guachupita, Los Guandules et La Ciénaga*. Source : Blogger « *Espejismo de luna llena* »

Cette intermittence apparente des luttes urbaines est expliquée par un autre courant de la sociologie qui s'appuie sur l'analyse des conflits urbains comme élément déclencheur des acteurs et des actes politiques. Le conflit est ici considéré comme un acte et une expérience de citoyenneté (Isin et Nielsen, 2013). Il est examiné dans une approche critique qui détache l'exercice citoyen des dispositifs institutionnels, pour l'expliquer à travers des pratiques individuelles et collectives qui mettent en question le politique, et participent à la construction du bien commun à différentes échelles (Clarke et Coll, 2014 ; Melé, 2016 ; Neveu, 2011). La prise en compte des échelles est importante puisque, comme nous l'avons constaté dans la description des *movimientos barriales*, souvent les mobilisations sont connectées à d'autres groupes d'acteurs comme les ONG, les partis politiques, les églises, entre autres. Les entretiens avec Catalino et Isaat ci-dessous montrent en effet ce lien entre habitants et associations locales :

> « COPADEBA est une institution qui lutte pour les droits des *barrios*, pour leur défense. Cette organisation s'occupe de nous informer comment il faut se comporter dans les *barrios*, c'est-à-dire, les stratégies que nous devons adopter face aux abus des dominants. Nous apprenons quels sont les droits qui correspondent aux habitants des *barrios*, bref, COPADEBA est une école. Nous apprenons beaucoup, surtout à identifier les maltraitances, par exemple la démarche à suivre si l'on est viré d'une entreprise privée… »
> (Extrait d'entretien 15. Catalino, habitant du *barrio* Los Platanitos, 2016).

> « *Casa Ya*[227] d'une campagne dirigée par *Foro Ciudadano*[228] et coordonnée par la *Red Urbana Popular*[229]. Nous exigeons de l'État, spécifiquement au sénat de la république, d'approuver une loi sur le logement et l'habitat, ainsi que la réglementation de la construction des logements à l'intérieur des *barrios*. Je ne sais pas si vous êtes au courant que dans ce pays il y a un déficit qualitatif de plus de deux millions des logements. Il existe encore des logements sans accès aux services, en zone vulnérable et en zone à risque, des personnes qui habitent entassées avec leur famille… C'est pour cela que *Casa Ya* est un mouvement fort, nous avons fait plusieurs manifestations pour demander à l'Etat l'approbation de cette loi. Nous avons été soutenus par plus de cent associations qui souhaitent aussi une augmentation du budget national destiné à la construction des logements à caractère social. Nous exigeons également la diminution des institutions publiques qui travaillent le thème du logement. C'est incroyable que même s'il existe l'INVI[230], une institution qui doit

[227] Nous pouvons traduire *Casa Ya* par « maison maintenant » en français.
[228] *Foro Ciudadano* (FC) est un réseau qui réunit une grande partie des organisations de la société civile. Avec l'objectif de transformer la société dominicaine pour atteindre l'équité et la justice sociale, cette organisation travaille sur des problématiques autour du genre, des politiques sociales, de la transparence, de la participation et de la migration.
[229] *La Red Urbana Popular*, est un autre réseau qui s'occupe plus précisément des problématiques urbaines et réunit des organisations intéressées par le développement communautaire, les conseils de quartiers, les mouvements de travailleurs, entre autres.
[230] Issat parle ici de l'institut National du logement, par ses sigles en espagnol INVI *Instituto nacional de la vivienda*.

> s'occuper exclusivement de la question de logement, dans ce pays, toutes les institutions veulent construire des logements : les municipalités, les ministères, la première dame ! Ceci représente la principale raison du gaspillage des ressources de l'État puisqu'on laisse un nombre impensable d'institutions se mêler de la question et de la production de l'habitat. Actuellement, l'État fait beaucoup de bruit médiatique pour communiquer sur les nouveaux projets de logements sociaux, mais qui en réalité, ne sont pas si nombreux. Parmi les projets en cours : *Boca Cachon*, de *La Nueva Barquita* et de *Ciudad Juan Bosch*, seul celui de *La Nueva Barquita* est vraiment destiné aux populations des *barrios*, les autres bénéficient aux classes moyennes et au secteur immobilier. De plus, les chiffres ne trompent pas, l'investissement public en matière de logement a diminué de 0,03 % par rapport à l'année dernière.
> (Extrait d'entretien 16. Isaat, habitant du *barrio La Ciénaga* et militant de ciudad Alternativa, 2016).

L'étude de la citoyenneté à partir du conflit permet en outre d'identifier les relations entre les composants territoriaux, juridiques et politique des luttes urbaines (Melé, 2016). Ceci a été identifié par Jean-Michel Fourniau (2007). En examinant des projets d'infrastructure, il a souligné l'importance qu'accordent les habitants à la qualité, à ce qui est juste et à la nécessité que leurs usages, leurs intérêts et leurs opinions soient pris en compte. Il préfigure l'existence d'une nouvelle figure citoyenne définie à partir de la qualité de « riverain » (Fourniau, 2007) et sa capacité à revendiquer une plus grande participation aux discussions publiques (Melé, 2016). Remarquées lors des entretiens avec Moreno, Amelia et Lennin, ces deux formes de citoyenneté identifiées par Fourniau, nous les avons synthétisées en deux catégories : (1) le voisin-citoyen et (2) le citoyen-revendicatif.

> « L´année dernière, un camion venait verser ses déchets organiques dans les égouts du *barrio* presque toutes les soir. Quand on se réveillait, le *barrio* était rempli des déchets qui produisaient des mauvaises odeurs. Avec les voisins, nous avons décidé d'attendre tard la nuit pour attraper la personne qui versait les déchets. Sans surprise, il s´agissait d´une entreprise privée. Alors, les personnes se sont mises en colère et ont décidé monter la garde avec nous la nuit d´après [...] C´est pour cela que je pense que le conseil de quartier ne marche pas très bien, parce que c´est nous avec les voisins qui avons résolu le problème. »
> (Extrait d'entretien 17. Moreno, habitant du *barrio Maquiteria,* 2016).

> « Ici, cette zone a toujours été très propre. Les voisins n´osent pas nous laisser des ordures en face de chez nous. Ils respectent ce *callejon* parce qu´ils savent que nous sommes les plus propres du quartier. »
> (Extrait d'entretien 18. Amelia, habitante du *barrio Maquiteria,* 2016).

> « J'habite à Villa Consuelo[231]. Je suis membre de l'église et je suis clubiste. Je suis aussi entraineur sportif. Je m'inquiète pour les problèmes de mon *barrio*. Cela m'a généré quelques soucis avec d'autres voisins qui n'ont pas la même vision que moi sur la

[231] Villa Consuelo est un *barrio* connu pour son dynamisme commercial. Il fait partie des *barrios* reconstruits par le dictateur Trujillo en 1931.

> propreté des espaces sportifs, notamment avec les commerçants et les politiciens[232]. Je ne vous le nie pas, j'ai une position un peu rigide à ce sujet. Il existe une loi qui interdit de jeter la poubelle dans la rue et les espaces publics et les gens qui le font devraient aller en prison, point ! Je suis déjà resté debout toute une nuit pour veiller et voir les voisins qui laissaient les sacs de poubelles dans les espaces sportifs. J'ai même fait une liste que j'ai déposée au commissariat… »
> (Extrait d'entretien 19. Lennin, militant *Ciudad Alternativa*, 2016).

Le voisin-citoyen est d'ailleurs une des compétences habitantes qu´Isabelle Berry-Chikhaoui et Agnès Deboulet (2002) considèrent comme la capacité à internaliser des règles communes et à les faire respecter afin de garantir une certaine harmonie et paix dans le quartier. Ce système de règles basés sur le principe du « bon voisinage » (Berry-Chikhaoui et Deboulet, 2002) implique tant des actions de solidarité (partage de mur, se rendre disponible pour des services divers, etc.) qu'un ensemble de normes, de comportement et d'usage des espaces communs.

Les mobilisations issues des conflits font ressortir des acteurs politiques avec une plus forte capacité d'action. Elles jouent un rôle dans la construction de l'émancipation individuelle et collective, notamment quand il s'agit de lutter contre l'exclusion ou la sous-intégration urbaine (Melé, 2016). Pour Peter Marcuse (2009), « la ville constitue en effet un lieu et un espace politique privilégié dans la construction des alliances objectives entre les intérêts de clases divergentes : les "exclus" et les "dominés" étant considérés comme plus à même de se fédérer autour de luttes urbaines qu´autour de luttes sociales » (Marcuse (2009) cité par Morange et Spire, 2017). Dans ce sens, nous pouvons avancer que l'exercice citoyen chez les habitants des *barrios* est plus ou moins actif face aux situations qui engendrent des conflits d'intérêts. L'activation ou la désactivation des luttes dépendra du contexte, des stratégies et des négociations avec l'État. Il s'agit d'une fluctuation entre moments actifs (fortes mobilisations des habitants) et passifs (les leaders perdent en force et les habitants mobilisés doivent reprendre leurs vies de familles).

[232] Il parle des déchets qui sont produits notamment lors de campagnes électorales.

4.4.2 Du citoyen à l'écocitoyen, la conscience écologique des habitants des *barrios*

> « Comme l'écrit Nicolas Hulot dans la préface : "Notre environnement commence à notre porte." Face aux grands défis écologiques planétaires, les auteurs nous invitent à regarder ce que chacun peut faire à son échelle, dans sa maison, dans son jardin, son quartier pour se comporter en écocitoyen responsable ». (Extrait de la deuxième de couverture du livre *Ecocitoyen au quotidien* de Jérome Chaïb et Jean-Paul Thorez publié en 2007).

Apparu à la fin du 20e siècle dans les discours politiques en matière d'environnement et rapidement repris par les recherches autour de la théorie de la politique environnementale (Bell, 2005), le terme écocitoyen est un mot valise constitué du grec *oïkos* (maison ou habitat) et de citoyen (acteur politique qui participe à la vie de cité) (Naoufal, 2016b). Malgré sa récente formulation, en 1970 le champ de l'Éducation Relative à l'Environnement (ERE)[233] proposait déjà le développement d'une citoyenneté environnementale permettant la conscientisation sur les effets de la dégradation de milieux naturels ainsi qu'une meilleure implication des acteurs à l'échelle locale (Stapp, 1969 ; Tanner, 1980). Depuis, le mot « écocitoyenneté » est objet d'une diversité de définitions et d'interprétations parfois complémentaires et d'autres fois contrastées (Naoufal, 2016b). Derek Bell (2005), par exemple, considère l'écocitoyenneté comme un acte politique qui s'exerce à travers le vote en faveur de la promotion de la justice environnementale. Pour Andrew Dobson (2007), il s'agit d'une prise de conscience individuelle sur les conséquences de nos actes vis-à-vis de l'environnement, et compris dans l'enceinte privée. Cette prise de conscience doit, pour Marie-Louise Verdier Martinez (2010) dépasser le simple comportement et les gestes écologiques pour s'inscrire dans un système de valeurs issues d'une dimension identitaire construite au sein des actions partagées. Plus récemment, l'écocitoyenneté est vue comme

[233] D'apres A. Giordan et C Souchon (1991), « l'éducation relative à l'environnement n'est pas une nouvelle discipline mais un moyen pour enrichir le contenu des disciplines existantes (concepts nouveaux, introduction des dimensions attitudes, méthodes et clarification des valeurs) et les formes et les modalités de l'éducation en général, - l'éducation relative à l'environnement ne doit pas rester une vue de l'esprit, elle doit s'enraciner dans le quotidien, stimuler l'initiative, la recherche de solution, la participation sociale dans une concertation d'intérêt. L'éducation relative à l'environnement doit préparer en priorité les populations à mieux gérer-en tant que producteur, consommateur et aménageur- leurs relations avec l'environnement. » Voir GIORDAN A., SOUCHON C., 2008, *Une éducation pour l'environnement : vers un développement durable*, Delagrave, 271 p.

une citoyenneté critique et engagée dans des processus de participation pour la recherche de solutions tant envers des problèmes environnementaux que sociaux (Sauvé, 2014).

Regardons comment les actions des habitants des *barrios* s´inscrivent dans des mouvements écocitoyens globaux, notamment à travers des initiatives comme *The Cañada Projet* et les actions pour le nettoyage et la salubrité des *barrios*. Cela nous permettra en suite d´illustrer la construction idéologique de la conscience écologique et comment les habitants s´approprient des discours dominants et reproduisent à leur tour des stigmates territoriaux.

4.4.2.1 L'inscription des *barrios* dans les mouvements écocitoyens globaux

Deux mouvements écocitoyens ont été décrits dans la littérature scientifique : le mouvement *Environmental Justice* développée aux États-Unis dans les années 1980 et « l'écologisme populaire » introduit par Joan Martinez Alier au début des années 2000 pour faire référence aux mouvements émergents dans les pays « en développement ». Ces deux mouvements dénoncent des injustices socio-environnementales et s'inscrivent dans des formes d'activisme réflexif autour des conflits écologiques (Naoufal, 2016a). Leur intérêt commun est de mettre en lumière les conséquences sociales des problématiques écologiques qui étaient complètement ignorées des mouvements environnementalistes. Pour ces derniers, la représentation de l'environnement était figée à l'idée d'une nature sauvage, négligeant le fait que l'environnement est aussi l'endroit où « nous vivons, nous travaillons et nous nous amusons » (Novotny, 2000 p.36).

A l'origine, des différences significatives semblaient pourtant distancier les mouvements de justice environnementale et celui de l'écologisme populaire, notamment par leur dichotomie nord/sud, rural/urbain, local/global, et par leurs approches divergentes socio-raciales ethniques/socio-économiques. Notons que les premières actions du mouvement *Environnemental Justice* luttaient contre la contamination des zones urbaines et dénonçaient la concentration des déchets municipaux et dangereux dans des zones habitées par les populations afro-américaines et défavorisées (Naoufal, 2016a). Apparaît ainsi l'expression « racisme environnemental » de Benjamin Chavis pour dénoncer l'émergence d'une forme d'injustice environnementale, qui serait renforcée par les institutions gouvernementales à

travers des décisions politiques liées à la « race » et la condition sociale des individus (Naoufal, 2016a).

Mais, pour Martinez Alier (2014), au-delà du racisme, la justice environnementale met en relation la dégradation de l'environnement et la violation des droits humains ce qui implique de considérer les inégalités environnementales à l'échelle mondiale. Il suffit selon lui de regarder les mobilisations contre les pratiques d'exploitation des ressources de certaines multinationales dans les pays en Amérique Latine, en Inde ou en Afrique. Ces mouvements que Martinez Alier appelle « l'écologisme des pauvres » ou « écologisme populaire » sont constitués par des groupes d'habitants qui luttent contre les problèmes environnementaux provoqués par un capitalisme effréné (Guha et Martinez-Alier, 1997 ; Martinez-Alier, 2014). Il s'agit autant de manifestations revendicatives (contre la contamination de l'eau ou la destruction d'une forêt[234]) que d'actions concrètes pour la conservation des ressources (systèmes de cogestion de l'eau, jardins potagers ou des coopératives solidaires). Par ailleurs, à la différence du mouvement *Environmental Justice* animé par des activistes de droits civils, des sociologues et des experts en question raciale ou ethnique qui revendiquent une approche écologique, les acteurs de l'écologisme populaire ne s'inscrivent pas nécessairement dans des démarches environnementalistes ou des préoccupations écologiques. Il s'agit d'un écologisme implicite dans les actions des individus quand l'environnement constitue une ressource vitale (Naoufal, 2016a).

Fortement critiqué, l'écologisme populaire prônerait une approche condescendante et généralisatrice des conflits socio-environnementaux, sans tenir vraiment compte des aspects culturels, identitaires ou de l'attachement des populations vis-à-vis de leur territoire (Naoufal, 2016). Le mouvement *Environmental Justice* devrait lui-aussi être repensé pour qu'il puisse appréhender des problématiques environnementales au-delà des aspects raciaux et ethniques qui ne sont pas toujours représentatifs des communautés dans le monde (Guha, Martinez-Alier et Alier, 1997). Mais en faisant synergie, ces deux mouvements forgent un mouvement mondial pour la justice environnementale soucieux des problématiques à la fois rurales et urbaines, capable de mobiliser et relier une diversité de discours, de revendications

[234] La mobilisation de Chico Mendes contre la déforestation de la forêt amazonienne est considérée comme la première manifestation de l'écologisme populaire.

et d'acteurs politiques (Guha, Martinez-Alier et Alier, 1997). En effet, les différences entre ces deux mouvements s'effacent, surtout parce qu'avec l'exportation du mouvement *Environmental Justice* vers d'autres pays, notamment dans les pays d'Afrique, le mouvement commence à élargir son champ d'action. Les revendications se sont tournées désormais vers la lutte contre les problèmes de pollution à l'amiante et aux pesticides, l'amélioration des conditions de travail dans les mines et l'absence de services dans les zones urbaines défavorisées (Naoufal, 2016). En outre, tant le mouvement de justice environnementale que celui de l'écologisme populaire peuvent s'inscrire dans les luttes pour la survie dans des pays dits « développés » en contextes ruraux, que dans des revendications pour l'amélioration des conditions sanitaires des milieux urbains, dans des pays dits « en développement »(Barca, 2015 ; Naoufal, 2016a).

C'est justement au croisement de ces deux mouvements que se situent les actions écocitoyennes dans les *barrios* : d'une part, les revendications pour une distribution équitable de biens et services en zone urbaine[235] propre au mouvement de justice environnementale actuel, et d'autre part, des actions de l'ordre d'un écologisme implicite, dans une logique de survie propre au mouvement de l'écologisme populaire. Pour en rendre compte, regardons les formes d'écocitoyenneté proactives dans les *barrios*. Cela sans négliger le rôle des acteurs associatifs et universitaires qui, en déployant leurs propres capitaux culturels, sociaux, exercent une pression dans la construction des projets communautaires et participent à l'invisibilité des pratiques écologiques implicites.

L'initiative *The Cañada Projet*

Prenons l'exemple de l'initiative *The Cañada Projet* qui, depuis 2008, propose à un groupe d'étudiants, venant de l'université du Texas, Austin, de travailler avec les habitants du *barrio Los Platanitos*. Ils développent ensemble des projets de planification et d'amélioration d'infrastructures. Tous les six mois, les étudiants s'installent environ deux semaines dans le *barrio* et réalisent des études techniques/empiriques avec l'aide des habitants : des analyses socio-économiques, des relevés cartographiques et statistiques ainsi que des projets

[235] L'accès des communautés démunies aux espaces verts, aux aires de jeu, aux équipements municipaux, aux transports en commun, à des logements sains et à une alimentation abordable et diversifiée.

d'aménagement. Guidé par un cadre théorique autour de la justice environnementale, de l'écologie politique et des théories critiques sur le développement (Sletto *et al.*, 2008), ce groupe cherche à créer des synergies communautaires pour aborder des problématiques telles que la vulnérabilité et la dignité des communautés vivant dans des environnements dégradés. Après plusieurs échanges, en 2010, les habitants de *Los Platanitos* créent la Fondation *Los Platanitos* (FUNPLA) responsable du maintien de la propreté du *barrio*. Ils ont également entrepris un projet de lombriculture qui avait été conseillé dans les rapports finaux des anciens étudiants (Sletto *et al.*, 2008, 2010). Dans l'idéal, les postes de lombriculture allaient permettre une réduction et une gestion alternative des déchets organiques. Pour réaliser ce projet, les étudiants ont participé au concours *P3 Program* qui finance des initiatives universitaires liées, entre autres, au développement écologique des communautés[236].

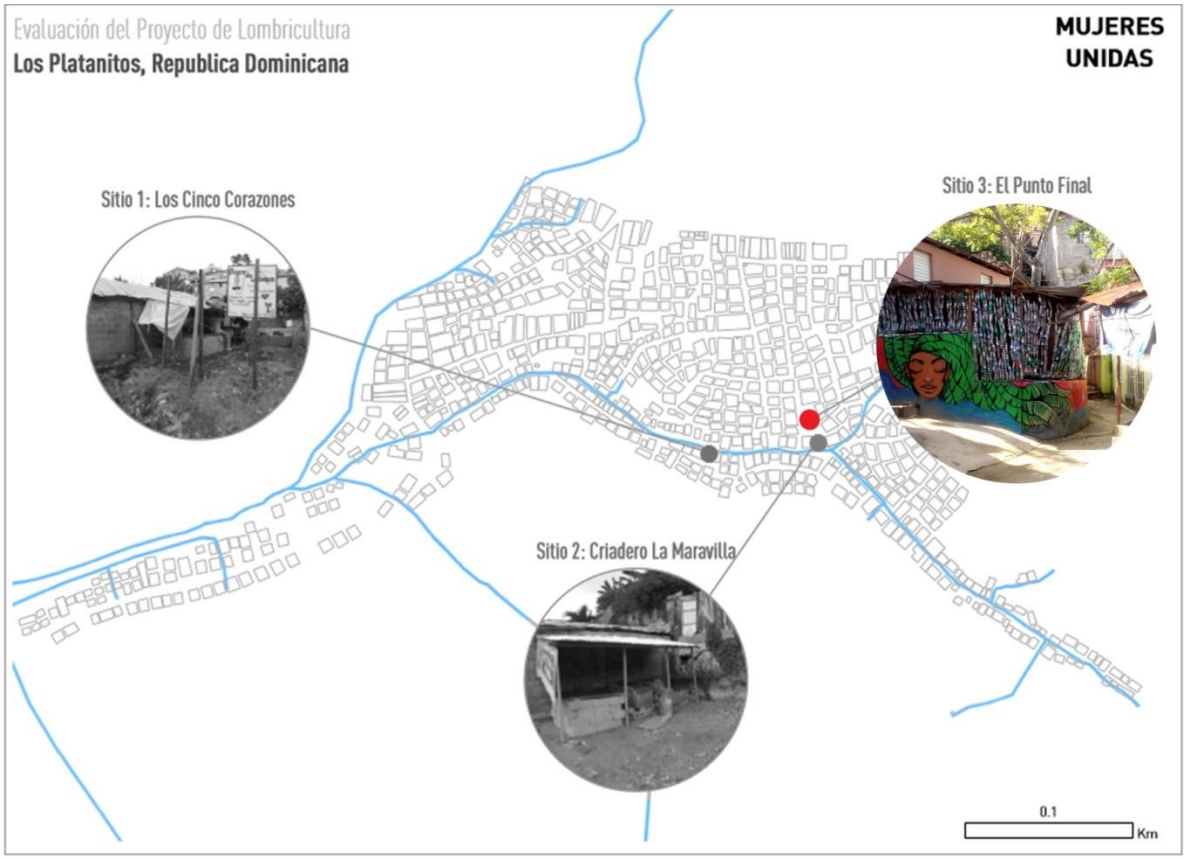
En 2012, les étudiants du Texas s'engagent auprès des habitants de *Los Platanitos* dans la construction de trois sites de lombriculture : *los cinco corazones, criadero la maravilla* et *punto final* (cf. Fig. 86). Des responsabilités ont été assignées à chaque groupe d'habitants : les hommes ont construit les sites et les conteneurs pour les lombrics, les enfants ont produit les panneaux et des matériaux graphiques, et les femmes se sont réunies pour attribuer les noms à chaque site et s'organiser en association pour leur maintien[237]. De ce regroupement des femmes naît l'association *Mujeres Unidas.* Fortement induite par les étudiants du Texas, la création d'une association portée par des femmes répondait à l'objectif visant leur *empowerment* et leur implication dans le projet. Elles ont dû, par la suite, se répartir les responsabilités par rapport à leur temps libre et leurs capacités (savoir lire ou écrire) ainsi que développer des compétences nécessaires à la gestion de déchets organiques. Pour ce dernier point, les étudiants du Texas ont organisé des rencontres avec des professionnels et des

[236] Le *P3 program People, Prosperity and the Planet*, créé depuis 2004 par l'agence de protection environnementale aux États-Unis, organise une compétition de projets sociaux conçus par des étudiants des universités états-uniennes.

[237] Il faudrait ici réaliser une analyse plus approfondie sur la question du genre et sur la manière dont des rôles préétablis sont véhiculés par des groupes externes. Dans le rapport des étudiants de 2012, cette répartition des responsabilités par rapport au genre avait soulevé des questionnements, par exemple, certains hommes voulaient aussi participer pas seulement à la construction des sites, mais aussi à leur maintien. Si les étudiants du Texas ont décidé de répartir les responsabilités de cette façon c'est parce qu'ils ne voulaient pas aller à l'encontre de la distribution des tâches dans la vie quotidienne où, dans une grande partie des ménages du *barrio*, c'est la femme qui s'occupe de la gestion des déchets domestiques. Ils ont ainsi encouragé les femmes pour qu'une organisation parallèle à celle de FUNPLA soit créée pour gérer le poste de lombriculture.

producteurs/exportateurs d'engrais dominicains, pouvant les aider dans l'administration des sites de lombriculture. Elles ont aussi assisté à des formations dans le Jardin Botanique de Saint-Domingue et se sont occupées de définir le statut de l'association.

Figure 86. Localisation géographique des postes de lombriculture dans le *barrio Los Platanitos*.



Source : SLETTO B., BAUMANN D., BOSQUEZ M., BOSSIN M., DALEY E.E., DONOSO R.E., KELLEY M., MUÑOZ S., STOVALL D., STRANGE S.M., THOMEN M., 2008, « El Rincón de los Olvidados. Métodos para el estudio de riesgo y vulnerabilidad en asentamientos precarios », The University of Texas at Austin. Photo à couleur © 2018 Darysleida Sosa V.

En 2016, avec notre entrée sur le terrain, le projet de lombriculture dans le *barrio Los Platanitos* était reconnu des associations locales qui le signalaient comme un projet phare de développement durable communautaire. Le travail des étudiants du Texas avait soulevé l'intérêt tant du gouvernement local que du gouvernement national. En 2014, des représentants de la mairie se sont réunis avec les habitants pour discuter de leurs revendications. Ils demandaient une solution concernant la *cañada* et les inondations qu'elle produisait. En 2015, le président visite le *barrio* et promet l'assainissement de la *cañada Los Platanitos*. Entre temps, seul un site de lombriculture restait en fonctionnement, les autres

sites étaient fermés à cause du problème d'humidité et du manque de moyens pour l'achat de nouveaux lombrics. Mais c'est surtout l'annonce de l'intervention de la *cañada* qui avait provoqué le déclin du projet. Directement touchés par les délocalisations, certains habitants n'avaient plus la possibilité de participer au maintien des postes de lombriculture. En 2017, les travaux d'assainissement de la *cañada* commencent et le dernier poste de lombriculture ferme temporairement faute de ressources humaines et économiques.

Le rapport de 2016 des étudiants de Texas, montre une réflexion plus approfondie sur les impacts du projet d'aménagement de la *cañada* vis-à-vis du réseau communautaire auxquels ils avaient largement contribué. Victimes de leur succès, ils sont passé d'une logique de co-construction avec les habitants à l´adoption d´une posture de conseiller des institutions publiques. Ils proposent une liste des recommandations destiné aux autorités chargées des opérations pour que ce dernier prendre en compte la participation des habitants, la co-construction du projet avec eux et leur capacité d'adaptation. Le document devient aussi un rapport sur la concrétisation des projets autour de l'initiative *The Cañada Projet* et comment cela avait contribué à la revitalisation, parfois même à la construction d'une image positive du *barrio* et au renforcement des mobilisations collectives (Sletto *et al.*, 2016).

S'il semble que l'inscription des habitants du *barrio Los Platanitos* dans des mouvements écocitoyens relève d'une influence externe (les étudiants du Texas), dans leur rapport de 2010, les étudiants ont identifié des manifestations écocitoyennes avant leur arrivée. Ils signalent qu'un groupe d'habitants avait déjà essayé de nettoyer les espaces publics et le cours d'eau qui traverse le *barrio* (*la cañada de Los Platanitos*). Des interpellations avaient été faites aux habitants de la partie haute du *barrio*, accusés de jeter des ordures et d'aggraver la situation des familles de la partie basse, à proximité de la *cañada*[238]. Ainsi, tant dans les aspects revendicatifs que proactifs, les habitants des *barrios* se sont toujours engagés dans des luttes contre la relégation socio-écologique et pour la reconnaissance de leurs droits à un environnement propre. Le projet de lombriculture venait seulement réanimer les mobilisations habitantes et permettait une mise en lumière de

[238] Hillarie Cottam (1999) montre les relations conflictuelles entre les habitants qui habitent dans la partie haute des *barrios* et ceux qui habitent dans la partie base plus près des zones à risques. Voir : COTTAM H., 1999, *Zozobra: the tensions of urban space*, phd, The Open University, 453 p.

l'absence de l'action publique concernant les problématiques urbaines du *barrio* (gestion de déchets et l'assainissement). Notons ici l'incidence d'une sensibilité écologique implicite qui a permis aux étudiants du Texas de développer des projets avec une visée environnementale et en même temps a favorisé la reconnaissance des habitants vis-à-vis de la politique urbaine du gouvernement.

Bien naturellement, le développement de la lombriculture répondait aussi à des enjeux économiques. L'argument souvent utilisé par les étudiants du Texas était de relever que l'engrais produit dans les sites de lombriculture pourrait devenir une source de revenus pour les familles, pour l'association *Mujeres Unidas,* et comment cet argent pourrait être investi dans l'amélioration physique du *barrio* (Sletto *et al.*, 2012). Certains étudiants allaient jusqu'à imaginer la construction d'un magasin pour la vente des plantes et de l'engrais issus du poste de lombriculture. Ils ont choisi avec les femmes de l´association le terrain approprié pour la construction, le dessin de la façade et l'agencement des espaces de ce qui allait devenir la pépinière des *Mujeres Unidas* (cf. Fig. 87).

Figure 87. Projet de design participatif pour la résilience d'Evan Todtz.

Source : TODTZ E., 2018, « Evan Todtz Portfolio 2018 », Texas, Austin, 2018.

Au-delà d'un intérêt économique ou écologique, l'accueil de l'initiative *The cañada Projet* confirme la capacité d'appropriation et de participation des habitants des *barrios.* Ce type de projets a en effet contribué à la revitalisation du *barrio*. Suite à l'arrivée des étudiants du Texas, par exemple, les habitants se sont organisés pour faire connaître le projet et parler avec d'autres habitants de la nécessité de maintenir la propreté du *barrio*. Dans le *barrio La*

Ciénaga, Pascal (habitant du *barrio*) nous avait aussi fait comprendre que pendant son mandat de président du conseil de quartier, il avait constitué un réseau de voisins qui volontairement veillaient à ce que les ménages jettent leurs ordures dans les camions collectes et pas dans la rivière Ozama. Nous avons d´ailleurs pu voir que dès les années 1980 les *movimientos barriales* revendiquaient déjà l'amélioration des conditions environnementales des *barrios*. Nous pouvons même avancer que ces mouvements se sont depuis inscrits dans une démarche de justice environnementale proactive en relation avec un écodéveloppement communautaire, notamment quand ils intègrent des préoccupations sur la santé, sur la dignité humaine et sur la cohésion sociale (Anguelovski, 2014). Reste à savoir si ces actions collectives dans les *barrios* relèvent d'une conscience écologique et sous quelles conditions.

4.4.2.2 La conscience écologique des habitants de *barrios*

D'après la théorie du post-matérialisme d'Inglehart (1970), les habitants des *barrios* n'auraient pas suffisamment de moyens socio-économiques pour développer une conscience écologique, puisque face à leurs besoins matériels, les intérêts plus abstraits d'autonomie individuelle et de qualité de vie resteraient marginaux. Cette théorie[239] considère en effet que la conscience écologique est le résultat d'une évolution des valeurs[240] propre aux populations des pays industrialisés qui auraient vécu, directement ou indirectement, la période de croissance économique en Europe : les Trente Glorieuses. Ces analyses énoncent ainsi une relation intrinsèque entre développement économique et évolution de la pensée. En s'appuyant, d'une part, sur la théorie de la hiérarchie des besoins de Maslow (1954)[241] et

[239] La théorie post-matérialiste a été développée dans une période de croissance économique en Europe (les Trente Glorieuses) et les analyses d'Ingehart sur les évolutions sociales européennes sont contemporaines des travaux sur la société post-industrielle d'Alain Touraine en France et Daniel Bell aux États-Unis qui théorisent l'émergence d'une société capable de surpasser l'époque industrielle pour développer un système basé sur la production de la connaissance et de l'information.

[240] Mercedes Pardo Buendía (2006), définit les valeurs comme l'ensemble de convictions positives ou négatives sur quelque chose (dans ce cas l'environnement) possédant une charge normative et relativement importante par rapport à d'autres choses. Voir : PARDO BUENDÍA M., 2006, « El análisis de la conciencia ecológica en la opinión pública: ¿contradicciones entre valores y comportamiento? », dans *Persona, sociedad y medio ambiente : perspectivas de la investigación social de la sostenibilidad*, Junta de Andalucía. Consejería de Medio Ambiente. Dirección General de Educación Ambiental y Sostenibilidad, p. 72-87.

[241] Cette hypothèse considère que les priorités des individus sont relatives à leur environnement socioéconomique et qu'elles accordent une plus grande importance aux choses rares. Voir : MASLOW A.H., 1954, *Motivation and Personality*, Harper, 442 p.

d'autre part, sur l'hypothèse de la sociabilisation considérant que le système de valeurs est une construction sociale qui se forge avec le temps et les expériences individuelles, Inglehart conclut que c'est seulement après avoir comblé ses besoins physiologiques élémentaires (se nourrir, se loger) que l'individu est en capacité de satisfaire ses intérêts intellectuels, esthétiques et existentiels.

Etienne Schweisguth (1997) prévient pourtant que la théorie d'Inglehart ne prend pas en compte d'autres phénomènes collatéraux et moins optimistes du développement, notamment le chômage, l'échec scolaire ou encore la précarisation des travailleurs. Pour lui, l'évolution des valeurs ne serait pas nécessairement liée au développement économique, mais relèverait plutôt du niveau d'instruction de chaque individu (Schweisguth, 1997). Malgré ces critiques, une place privilégiée aux valeurs post-matérialistes est accordée à l'émergence des mouvements internationaux pour l'environnement tels que *Greenpeace* ou *World Wildlife Fund* (WWF) (Caro, 2009 ; Pardo Buendía, 2006). Le post-matérialisme serait aussi une nouvelle culture légitimée par la pensée d'Alain Touraine (1992), d'Edgar Morin (1993), de Manuel Castells (2001) entre autres (Dartiguepeyrou, 2013).

Mais, jusqu'ici, l'objectif des débats scientifiques était de démontrer l'émergence, le comment et le pourquoi d'une conscience écologique des individus, sans vraiment questionner leur passage à l'action. En effet, nombreux sont ceux qui constatent un décalage entre une conscience écologique affichée et les comportements (Bozonnet, 2007 *;* Geller *et al.*, 1982 ; Maresca *et al.*, 2009 ; Scott et Willits, 1994). La plupart des individus, même conscients des problématiques environnementales, n'arrivaient pas à traduire leurs convictions écologiques en pratique quotidienne. À ce sujet, la théorie VBN (*Value, Belif and Norm*) de Stern (1995) essaie d'apporter quelques éclaircissements. Elle suggère que l'étude de la conscience écologique ne peut pas s'inscrire dans un modèle causal (cause/effets), mais qu'il faudrait rendre compte des facteurs externes, en particulier l'effet médiateur des normes institutionnelles. Les comportements liés à une conscience écologique seraient donc compris dans le triptyque « Valeurs, Croyances et Normes » (Stern *et al.*, 1999), à savoir que même si les individus sont conscients de leur environnement, il faudrait aussi leur attribuer des responsabilités pour qu'ils agissent (Bozonnet, 2007).

Ce qui a été par la suite reprochée à la théorie VBN, c'est le manque de considération de variables situationnelles et contextuelles qui, à l'égal des facteurs moraux et institutionnels, conditionnent la conscience écologique des individus (Fleury-Bahi, 2010). Nous verrons d'ailleurs que ces deux analyses, tant celle de Inglehart que celle de Stern, ont participé dans la construction d'une pensée considérant la conscience écologique comme un phénomène exclusif et caractéristique de certains milieux sociogéographiques. Ceci explique pourquoi déjà en 1987 la *World Commission on Environment and Development* (WCED, Brundtland Commission) considère la pauvreté comme une des principales menaces pour l'environnement. Les « pauvres » dépourvus de conscience écologique seraient obligés de déboiser pour survivre ou, habitant dans des zones à risques, à haute densité et promiscuité, produiraient des écosystèmes critiques socialement et écologiquement (Daher Hechem et Sandoval Luna, 2019). Or, en associant la pauvreté et la dégradation environnementale, le rapport Brundtland génère un postulat homogénéisant qui occulte une diversité d'expériences à l'échelle locale (Tetreault, 2008). Par ailleurs, pour les militants de la *Political Ecology*, la relation pauvreté/dégradation serait souvent mobilisée par les organisations internationales dans le but de gagner le soutien des acteurs gouvernementaux puissants et intéressées par des accords de libre-échange économiques (Tetreault, 2008).

Ce n'est que très récemment qu'une autre théorie vient contredire cette relation réciproque entre pauvreté, dégradation et inconscience écologique. En examinant les conflits environnementaux dans les pays « en développement », Martinez-Alier (2014) parle d'un « écologisme populaire » laissant entendre que la « pauvreté » peut-être une véritable alliée dans la lutte pour la justice environnementale (Martinez-Alier, 2014). Cet écologisme ne serait ni le résultat d'une évolution de valeurs, ni motivé par des idées, par des sentiments abstraits ou par un exercice intellectuel complexe. Il serait plutôt une réponse face à une situation concrète et objective. Cette théorie considère ainsi que la conscience écologique est implicite dans les actions de certains individus « pauvres » (Folchi, 2001).

Si au premier abord, la théorie de l' « écologisme populaire » semblait pertinente pour aborder la sensibilité environnementale des habitants des *barrios,* nous avons compris que d'autres aspects jouaient un rôle dans sa construction ou sa fragilisation. Dans les *barrios*, les moyens socio-économiques, les valeurs, les croyances, les normes ou encore les pratiques -

même si elles peuvent quelquefois être déterminantes- ne permettent pas complètement d'établir la sensibilité environnementale de ses habitants. D'autres facteurs externes tels que l'accès à internet, la sociabilisation à l'intérieur des associations, les échanges avec la *diaspora* dominicaine[242], et les interventions urbaines ont également une incidence. Notons que malgré les efforts des acteurs universitaires dans la construction d'un nouveau système de gestion des déchets organiques dans le *barrio Los Platanitos*, l'initiative a été rapidement accaparée par l'intervention sur la *cañada.* Les habitants ne se sont pas spécialement mobilisés contre les travaux d'assainissement qui affectaient les dynamiques communautaires autour des postes de lombriculture, mais plutôt pour demander la finalisation des travaux et la relocalisation des familles affectées. Ils ont fait appel aux journalistes locaux pour que des images sur l'opération inachevée soient divulguées dans la presse. Ils ont aussi demandé aux étudiants du Texas d'intervernir en leur nom auprès de la municipalité pour que les travaux soient finis.

Cela peut s'expliquer par un décalage entre les intentions des acteurs associatifs et les intérêts des habitants. Par exemple, la lombriculture est perçue comme un projet des étudiants de Texas[243] sans de vraies répercussions physiques sur la structure du *barrio,* alors que l'assainissement de la *cañada* représente un pas de plus vers l'intégration du *barrio* à la « ville formelle ». En réalité, tant pour les habitants que pour les aménageurs dominicains, le modèle de ville écologique se caractérise par l'artificialisation/minéralisation des sols et se traduit dans les *barrios Los Platanitos* par la disparition de la *cañada*.

La sensibilité environnementale des habitants des *barrios* n'est pas cependant mise en cause. Comme il a été constaté par Comby (2015), les classes populaires ne sont pas étrangères aux problématiques environnementales, mais elles se retrouvent éloignées de la conception de l'écologie dominante. Pour lui, le décalage entre les idéologies écologiques officielles et les récits des habitants constitue un frein symbolique à leur intégration sociale (Comby, 2015). Nous verrons que dans certains cas, les habitants des *barrios* assimilent ces

[242] D'après le rapport de l'Institut National de Migration Dominicaine (INM RD) en 2017, près de deux millions de dominicains habitaient dans un pays étranger dont environ 78 % aux États-Unis, 11 % en Espagne et 3 % en Italie. Voir document INM RD, 2017, « Perfil Migratorio de la Republica Dominicana », *Ministerio de interior y policia*.

[243] Les femmes membres de l'association *Mujeres Unidas* font souvent référence aux étudiants du Texas quand elles parlent des lombricomposteurs.

récits dominants sur l'écologie dans un souci d'effacer ou encore de reproduire des stigmates territoriaux.

Écologiquement Sensibles et consciences ? Le cas de Isaac et Fernando

Isaac, (habitants de *La Ciénaga* et militant associatif, 2016) a évoqué la notion de « l'agriculteur urbain »[244]. Il faisait référence à son père qui pendant les années 1980 possédait des terrains en plein centre-ville pour cultiver des légumes. Ces terrains n'existent plus, l'urbanisation accélérée a éliminé toute trace d'activité agricole dans la ville. Issac a pourtant une idée en tête. Il imagine un projet écologique pour son *barrio* : un parc-jardin dans la partie nord de la rivière *Ozama*[245], pas loin de chez lui. Il a beaucoup réfléchi à la manière de réhabiliter cette zone en pente, affectée par les érosions du sol et très polluée par des déchets solides des habitants. Il cherche à concevoir un visuel du projet afin de montrer aux autorités publiques [Municipalités, Ministères] ce que cela pourrait donner si la zone était aménagée correctement. En plantant différentes espèces d'arbres, par plans successifs, son idée est de recréer un écran végétal qui empêcherait les habitants de jeter leurs déchets dans la rivière, et qui en même temps les inviterait à profiter de l'endroit devenu, d'après ses propos « un lieu public et non plus une poubelle géante ».

Dans le *barrio El Libertador*, pendant une visite guidée, nous retrouvons Fernando qui jette une grande quantité de plastique dans la *cañada*. En l'interpellant, il avoue jeter régulièrement ses déchets dans le cours d'eau même si le *barrio* dispose d'un service de collecte des ordures :

> « Bah, parfois, il y a des camions qui descendent ici, mais si vous voulez que je sois sincère, je ne peux pas laisser ça [les plastiques] chez moi en train de faire proliférer des moustiques. Je sais qu'aux États-Unis les gens font du recyclage, mais ici, dans un *barrio*, c'est inimaginable ! Maintenant, ma maison est en chantier et je ne peux pas accumuler les ordures chez moi. En plus, il faut payer les collecteurs d'ordures pour qu'ils débarrassent ce type de déchets encombrants… »
> (Extrait d'entretien 20, Fernando (rencontre informelle), *barrio El Libertador*, 2016).

[244] Traduction personnelle de la phrase en espagnol *campesino urbano.*

[245] La rivière *Ozama* est le principal affluent de la capitale dominicaine. Elle sert de frontière naturelle entre les municipalités du *Distrito Nacional*, Santo Domingo Est et Santo Domingo Nord. Traversant la ville de Saint-Domingue, cette rivière prend sa source dans les chaînes de montagnes de *Yamasa* pour se jeter dans la mer des Caraïbes.

Ces situations de terrain illustrent bien qu'il existe des conflits, des contradictions et des rapports de forces qui participent à la sensibilité environnementale des habitants de *barrios*. Reprenons le cas des militants associatifs qui, en faisant preuve d'une certaine conscience écologique, et même d'altruisme, sont prêts à s'engager dans des projets : Ignacio par exemple, avec son projet de corridor écologique dans les berges de la rivière Ozama, et Lennin (habitant du *barrio La Ciénaga*) avec sa lutte pour la propreté des espaces publics (cf. Extrait d'entretien 18). Ici, il ne s'agit pas seulement d'une sensibilité environnementale, mais d'une intention et d'une mise en pratique. Pour eux, le plus important c'est d'induire les bons comportements de ses voisins en ce qui concerne la gestion des espaces publics même si cela implique certaines formes d'autoritarisme. La sensibilité environnementale est dans ces cas liée à une histoire familiale ou à des intérêts particuliers, et surtout, influencée par les formations et ateliers dispensés par des associations locales.

Pour comprendre les attitudes d'Isaac et Fernando, nous utilisons la classification de Rokeach (1973) qui propose trois types de croyances écologiques : descriptibles, évaluatives et prescriptibles (Rokeach, 1973). Dans les cas présentés, la croyance est descriptible quand le *barrio* est considéré comme un lieu d'emblée insalubre. Ces croyances deviennent évaluatives quand Isaac par exemple, trouve dommage la disparition de l'agriculture urbaine, et ensuite en croyance prescriptible quand il juge nécessaire la construction d'un parc-jardin ou quand, Lennin (militant *Ciudad Alternativa*), appelle à une plus forte régulation des incivilités. Mais, au-delà d'une interprétation sur les *croyances,* il faut également ajouter que le passage à l'action dans le cas d'Isaac est conditionné par une volonté politique, et qu'en aucun moment les habitants ne font partie prenante du projet, notamment parce qu'ils auraient du mal à respecter les règles comme le montre Lennin. Ils adhèrent ainsi aux normes et représentations institutionnelles dominantes et se positionnent à la tête de la structuration sociale des *barrios* pour laisser entendre qu'il existe deux types d'habitants : ceux conscients et sensibles à la protection de l'environnement (ils en font partie) et ceux qui doivent encore être sensibilisés.

Au contraire, la rencontre avec Fernando met en évidence son détachement vis-à-vis des idéologies écologiques dominantes. Dans une logique comparative avec d'autres pays comme les États-Unis, il fait référence aux facteurs contextuels pour insinuer que dans le

barrio, des actions écologiques comme le recyclage ne sont pas possibles. Les étudiants du Texas avaient aussi constaté que les habitats déposaient leurs ordures dans la *cañada* bien qu'ils soient conscients des problèmes de salubrité que cela engendrait. Ils expliquent que si certains continuent à jeter leurs poubelles dans le cours d'eau, c'est surtout par facilité (ne pas vouloir marcher jusqu'aux points de collectes officiels) et par lassitude (en argumentant que d'autres habitants le font aussi).

Ce n'est que très récemment que les facteurs contextuels de la conscience environnementale sont étudiés en psychologie environnementale. Fleury-Bah (2010) considère que des facteurs contextuels tels que les ressources offertes par le milieu ainsi que les moyens économiques et financiers disponibles, conditionnent les gestes écologiques des individus au même titre que les valeurs et les croyances (Fleury-Bahi, 2010). D'après Steg et Vlek (2009), ces facteurs contextuels influencent les comportements des individus de deux manières : de façon directe par exemple quand les habitants de *Los Platanitos* jettent leurs ordures dans la *cañada* puisque les postes d'ordures officiels se trouvent loin de leurs lieux de résidence, et de façon indirecte, quand la raison d'une action répond à des intérêts individuels (Steg et Vlek, 2009). Fernando est en effet prêt à se débarrasser de ces déchets plastiques dans la *cañada* dans l'urgence de désencombrer sa maison.

Si dans certains cas, la sensibilité environnementale semble inhérente aux actions des habitants des *barrios*, elle est aussi subordonnée aux systèmes d'*influences : la* volonté de l'Etat, la sociabilisation avec les associations locales ou internationales (les étudiants du Texas). Dans le cas des *barrios*, il faut aussi intégrer les formes de disqualification socio-spatiale qui reproduisent des rapports de domination dans la construction/promotion de la sensibilité environnementale. Dans l'imaginaire collectif dominicain par exemple, les habitants des *barrios* sont considères comme des individus dépourvus de conscience écologique, et cet apriori est intégré par les habitants des *barrios* eux-mêmes reproduisant ainsi une logique de double stigmatisation (Goffman, 1975). Nous verrons par ailleurs que cet apriori influence la définition des projets d'interventions urbaines, et que ces projets participent souvent à la fragilisation de la conscience écologique.

Mais contrairement, à ces *aprioris* sociaux, la conscience écologique des habitants des *barrios* se construit depuis les années 80 avec les *movimientos barriales* qui luttaient contre la relégation urbaine et revendiquaient la co-construction d´un habitat digne. Depuis, tant la « sociabilisation » (Inglehart, 1970) que le « niveau d´instruction » (Schweisguth, 1997) garanti par les organisations locales, les églises et les ONG, jouent un rôle important dans la transmission des valeurs environnementales. Il ne s´agit pourtant pas d´une conscience écologique qui serait née *a posteriori,* une fois les besoins élémentaires des habitants comblés, mais c´est justement, des besoins immédiats et des situations concrètes (Martinez-Alier, 2014) qui provoqueraient des initiatives écologiques dans un souci de justice environnementale, de droits humains et de droit à la ville.

Conclusion deuxième partie

S'il est toujours d'actualité que les *barrios* constituent un isolat, reproducteur d'homogénéisation sociale et spatiale, ou encore, qu'ils représentent la forme la plus aboutie de l'informalité urbaine et donc une pathologie urbaine qu'il faudrait guérir, c'est parce que des « mythes de la marginalité » persistent toujours et jouent un rôle psychosocial utile (Cottam, 1999 ; Perlman, 2003). En étant le bouc émissaire des problèmes sociétaux (déviance, criminalité perversité), ces espaces légitiment les règles des dominants et adoucissent l'image du reste de la société (Perlman, 2003). Ces mythes ne sont pas sans répercussions dans l'analyse écologique des *barrios* où ils sont considérés comme des obstacles à la durabilité urbaine, notamment quand les conditions socioéconomiques des habitants et leur conscience feraient défaut.

Dans cette deuxième partie, nous nous sommes emparés de ces croyances sur les *barrios* pour en tirer des inférences logiques nous permettant leur confrontation avec la ville durable. Deux approches analytiques ont ainsi été favorisées et développées en parallèle. La première, issue de l'écologie urbaine est exposée dans le chapitre trois (*comprendre l'autoconstruction de l'écosystème barrio*) et déclinée sur deux échelles : l'ordre moral (*les pratiques de l'espace dans le barrio : le dedans, le dehors, l'entre-deux*) et le modèle spatial (*les espaces autoconstruits entre nécessité et créativité*). La démarche employée ici visait à exposer la constitution des espaces à partir des pratiques quotidiennes, des dynamiques et des processus d'adaptation qui y prennent place. Nous avons ainsi expliqué la construction collective de l'espace *barrio* et comment ceci met en évidence des inventions symboliques et des interdépendances. De la *galeria* à la rue en passant par le *cajellon*, et de la construction des maisons, l'autodotation de services et la formation des espaces communs, il a été constaté une hétérogénéité d'usages, des temporalités multiples et des formes d'interrelations qui témoignent d'un développement écosystémique des *barrios*. En étant des espaces à la fois en transition et de transition, bâtis et vécus en même temps par les actions collectives et les pratiques quotidiennes, ces espaces se trouvent en perpétuelle évolution. Ils semblent plus humains que le reste de la ville permettant des appropriations physiques et

symboliques plurielles qui laissent entrevoir leur passé, mais aussi leur potentiel dans le futur (Soares Gonçalves, 2017).

Montrer et décrire les spécificités de la structure écologique des *barrios* a été nécessaire pour le confronter à l'approche sur la durabilité urbaine (cf. chapitre IV). Cela repose sur le constat que certaines caractéristiques spatiales et sociales des *barrios* coïncident avec les paramètres de la ville durable et légitiment une confrontation entre ces deux entités urbaines. Nous avons alors dégagé trois catégories répondant tant à la nature des *barrios* observés pendant les visites de terrain qu'aux paramètres de durabilité urbaine établis dans la littérature scientifique. Ainsi, *les compétences habitantes, la structure urbaine et l'exercice citoyen* se sont constitués en catégories d'analyses à l'interface environnement/société pour illustrer ces points de ressemblance. La capacité d'adaptation, la flexibilité, les quelques attitudes et gestes écologiques des habitants, la prédisposition pour le processus du long terme, la complexité et la compacité de leur structure ainsi que les revendications citoyennes et écocitoyennes révèlent comment les *barrios* répondent de manière pragmatique à une série de paramètres de la ville durable.

Définir les *barrios* comme écologiques du point de vue de la durabilité urbaine a impliqué pourtant un détachement des processus de disqualification portés par les classes dominantes (les aménageurs, les pouvoirs locaux, etc.) et souvent intégrés par les habitants. En d'autres mots, même si nous avons rendu compte des principes de durabilité, ils s'avèrent subordonnés aux stigmates territoriaux liés à l'habitat *barrio.* Ils semblent en outre conditionnés par des *influences* comme les théories de la marginalité, les évènements climatiques, les transferts culturels, les réseaux sociaux, l'intervention des associations locales et internationales, entre autres. Pour nous, ces *influences* interfèrent dans l'écologie urbaine des *barrios* -bouleversement de leur « ordre moral » et de leur « modèle spatial » (Park, 1939)- et s'articulent en faveur ou contre leur développement durable.

La deuxième partie « Lieu où intervenir au nom de la ville durable » retrace plus concrètement une de ces *influences* : les projets et opérations publiques d'interventions urbaines dans les *barrios*. Nous verrons ainsi comment les stigmates territoriaux jouent un rôle central dans la définition de ces projets.

TROISIÈME PARTIE

LE *BARRIO*, LIEU OÙ INTERVENIR AU NOM DE LA VILLE DURABLE

> « L'important est moins de se poser la question de ce que l'écologie urbaine devrait faire, mais bien plutôt de ce que, d'ores et déjà, elle nous fait faire » (Micoud, 2000 p.102).

Du discours à la pratique de l'urbanisme, la ville durable s'impose sans conteste dans la sphère internationale. Héritière du caractère flou, complexe, polysémique et contradictoire de la notion développement durable, son application implique — au moins en théorie — une mise en contexte des politiques publiques pour répondre aux enjeux urbains, transversaux et singuliers de chaque territoire (enjeux sociopolitiques, historiques, culturels, écologiques) (Emelianoff, 2015 ; Mathieu & Guermond, 2011). L'aspect opérationnel de la ville durable se concrétise davantage dans les années 1990, notamment avec la formulation de l'Agenda 21. En s'appuyant sur le constat que la plupart de la population habite dans des zones urbaines et que les villes sont responsables d'environ 75 % de la consommation des ressources mondiales (UN-HABITAT, 2010), le principal défi des acteurs publics serait d'inscrire toute opération urbaine dans une rationalité globale (Burgess, 2003 ; Hamman, 2014). Il s'agit de faire face à une planète « menacée et menaçante » (Dubost et Lizet, 2003) et faire de la ville, la « brique de base » du développement durable (Theys, 2002).

À la fois catégorie d'action et de pensée, la durabilité urbaine provoque deux manifestations parallèles, d'un côté, un intérêt scientifique et de production de savoir comme en témoignent les nombreux ouvrages, revues scientifiques, programmes de recherches nationales et internationales de diverses disciplines qui se sont consacrés à la question[246] (Mathieu et Guermond, 2011), et d'un autre côté, des actions concrètes comme la

[246] Au Canada les revues *Écologie et politique,* n° 29 et *Historiens et Géographes*, n° 347 proposaient déjà en 2004 des numéros spéciaux sur la ville durable. En France, le réseau *Vivapolis* du Ministère de la Transition Economique et de Solidarité cherche à fédérer des acteurs publics et privés dans la conception de villes durables. Voir aussi les appels à projet du CNRS et de l'ADEME pour la ville et les territoires durables. Les axes thématiques des laboratoires de recherches ont saisi la question de la durabilité urbaine. À l'UMR LAVUE jusqu'en 2016 existait un axe thématique appelé « ville durable ». En Amérique latine ce sont les grandes ONG comme OXFAM et organismes internationaux comme UN-HABITAT qui promeuvent la ville durable.

construction d'écoquartiers[247], la ville éponge en Chine, ou encore, le prix Capitale verte de l'Europe[248] qui vise à encourager les villes européennes dans la matérialisation de la ville durable. Ceci est en accord avec des programmes promus par les organismes internationaux comme *Healthy Cities Programme* par l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS), *Sustainable Cities Programme* par UN-HABITAT ou *Environmental Policies for Cities* par l'OECD. Mais, si le passage à l'action semble aussi urgent, c'est bien parce que la conception de la ville durable évoque un imaginaire sur ce qui devrait être la bonne gouvernance urbaine, sur les bonnes manières de traiter l'environnement et d'être en société (Dubost et Lizet, 2003).

En Amérique Latine, la ville durable se présente comme une solution de rattrapage. Elle est censée résoudre les problèmes de croissance démographique qui n'ont pas été accompagnés d'un développement suffisant d'infrastructures, services et logements, et qui ont provoqué des vulnérabilités territoriales liées en partie aux problèmes sanitaires et au surpeuplement (Chacón & Silva, 2005 ; Couret *et al.*, 2005 ; Moreno Pérez, 2017). Sa conception à l'échelle de la région s'inscrit dans une remise en cause du développement comme promoteur des inégalitaires socio-économiques, de financiarisation de l'action publique et la dégradation de l'environnement (Jordán, Rifo et Prado, 2017). Appliquée aux villes latino-américaines, la durabilité urbaine devrait donc permettre de résoudre les problématiques du passé et en même temps de faire face aux enjeux urbains actuels et futurs. Dans ce contexte, l´impératif est bien de garantir une amélioration des conditions matérielles de la ville en termes d´habitabilité et l´accès aux services. Cela est considéré au moins aussi important que le développement du capital social ou la transformation de la gouvernabilité (Jordán, 2003). Par ailleurs, les politiques urbaines durables dans les villes latino-américaines devraient être capables d´exploiter la productivité des milieux urbains pour promouvoir l´inclusion sociale et la réduction de la pauvreté (Jordán, 2003 ; ONU, 2015).

> « La ville durable est celle qui oriente son développement vers un cadre réaliste et réalisable, basé sur les capacités affectives qui existent avec la participation active des personnes qui y vivent, ayant comme référence la connaissance et l'expérience

[247] Voir l'écoquartier Fribourg ou plus d'actualité l'écoquartier « Nanterre cœur université ». Voir aussi l´ouvrage « Ecoquartiers : Secrets de fabrication. Analyse critique d´exemples européens » qui en mobilisant des travaux de recherche sur les écoquartiers en Europe, dévoile une réflexion générale et critique sur leur réalisation. SOUAMI T., 2012, *Ecoquartiers : Secrets de fabrication*, Scrineo, 122 p.

[248] Des villes comme Stockholm (2010) Copenhague (2014), Ljubljana (2016), Oslo (2019) ont été lauréates par leurs politiques urbaines en termes de transport public, gestion des espaces verts, ou mise en place des démarches participatives des habitants.

> quotidienne avec une attention particulière à la coexistence humaine, avec une relation adéquate entre l'homme et la nature, avec une connaissance adéquate des caractéristiques de la société, de sa culture et de ses valeurs, avec la responsabilité éthique de chaque personne impliquée dans le processus, qui considère la connaissance comme le centre du développement, que les hommes bénéficient de l'indice le plus élevé de qualité environnementale et urbaine et de qualité de vie en général et qui répond de manière adéquate aux caractéristiques sociales, culturelles, économiques et sociales du contexte urbain spécifique, dans le cadre des aspects institutionnels et gouvernementaux existants [...] » (Chacón & Silva, 2005 p.76)

Dans la région latino-américaine, le passage à l'action est envisagé à travers les instruments de Gestion Urbaine pour le Développement Durable[249] (Jordan et Simioni, 2002), les projets pour l´amélioration des villes intermédiaires[250] (Bellet Sanfeliu & LLop Torne, 2002 ; Pesci, 2002), ou encore, la contextualisation et la redéfinition d´indicateurs de durabilité urbaine (Hernández Aja, 2009 ; Llop *et al.*, 2019 ; Nacif, 2016 ; Pesci, 2002). Ajoutons à cela l´initiative « *Ciudades Emergentes y Sostenibles* » de la Banque Interaméricaine de Développement (BID), un programme d´assistance technique destiné aux gouvernements locaux dans l´exécution des politiques de durabilité urbaine. En République Dominicaine, la politique de planification urbaine adopte officiellement en 2018 la notion de développement durable comme axe transversal[251] dans la définition des Plans Locaux d'Urbanisme[252].

La ville durable devient ainsi un « identifiant fédérateur » (Hamman, 2014) qui permet des appropriations plurielles. Notons par exemple qu'en Europe les préoccupations se tournent vers des questions méthodologiques pour la transversalité de la ville durable (Emelianoff, 2011), pendant qu´en Amérique Latine, ce sont les conditions matérielles et le réajustement morphologique qui dominent. Mais, si ceci prouve la malléabilité de la notion « ville durable » et les différentes interprétations dont elle fait objet, les actions urbaines qui en découlent, s'accordent systématiquement sur un recours à l'hygiénisme (Couret *et al.*, 2005 ; Dubost & Lizet, 2003). En effet, les objectifs d'« améliorer la qualité de vie », de

[249] Traduction personnelle *de l´espagnol « Instrumentos y Estrategias de Gestión Urbana para el Desarrollo Sostenible (GUDS) ».*

[250] Les villes intermédiaires sont celles qui ont une population entre 50 000 et 1 million d´habitants. Elles assurent les relations entre les zones rurales et urbaines et se constituent souvent comme un territoire que permet aux populations rurales d´accéder aux services et infrastructures publiques.

[251] Le concept de développement durable figure dans la *« Ley de Ordenamiento Territorial y Uso de Suelo en República Dominicana »* en français « loi sur la planification territoriale et l'occupation des sols de la République Dominicaine ». Cette loi a été approuvée en 2018. Précisions apportées par Franklin de Jésus Labour, ancien directeur de planification et développement territorial du DGODT pendant un entretien semi-directif en 2016.

[252] Traduction personnelle de *« Plan de Ordenamiento Territoriale (POT) ».*

« réduire la pollution et les nuisances » demeurent les mêmes que ceux de l'urbanisme fonctionnel et fordiste des années 50. La ville durable comme nouvel avatar des urbanistes et des acteurs publics est alors remise en question, notamment quand elle devient une notion politiquement correcte et un outil de légitimation de l'action publique (Guermond, 2006 ; Hamman, 2014 ; Morvan, 2000).

À cela s'ajoutent d'autres critiques soulevant que la durabilité urbaine ne pourrait être mesurée qu'à l'égard de sa participation dans des processus socio-économiques mondiaux. Un urbanisme durable à portée globale impliquerait la perte des spécificités territoriales et l'application de solutions éloignées des problématiques locales (Castree, 2008 ; Torrés, 2011). Considérée comme faisant partie d'un discours hégémonique, la ville durable provoquerait en outre des processus de marchandisation néolibérale de l'espace urbain tels que la privatisation et l'indifférence de l'action publique (Contreras-Escandón, 2017 ; Harvey, 2005) ou encore, favoriserait des nouveaux processus d´inégalités et ségrégation territorial à travers par exemple la « l´écogentrification » (Blanc et Paddeu, 2018 ; Dooling, 2009). Certains dénoncent d'ailleurs que les acteurs publics dans leur vision économiste et libérale réduisent la ville durable à la « ville économe » (Couret, Oualet et Tamru, 2005).

Ceci renvoie, selon Fabrice Flipo (2014), à un problème de fond sur la notion même de développement durable où le composant « développement » de cette expression — même s'il est mis en cause par les problématiques socio-économiques et environnementales qu'il provoque — reste l'horizon souhaitable pour une grande majorité de l'humanité. Les questions de durabilité sont subalternes face aux revendications pour le développement dans les pays du nord et du sud, qu'ils soient capitalistes ou socialistes[253] (Flipo, 2014). La conception de la ville durable n'échappe point à cette logique : « Quels sont les secteurs techniques à privilégier ? [...] Quels sont les coûts et comment ceux-ci vont être pris en charge par la collectivité ? Les questions d'argent occupent dans le champ de l'environnement une place essentielle. De philosophique, le débat écologique tend très nettement à devenir économique, puis imperceptiblement, à devenir une affaire éminemment politique, puisque,

[253] Les revendications des « gilets jaunes » en France, les manifestations en Chine ou dans les pays de l'Amérique latine sont des exemples.

on le sait, la question “qui paie, combien et pour quoi ?” n’est pas une question d’argent, mais de pouvoir [...] » (Bolay *et al.*, 2000 p.81).

La dernière critique qui est adressée à la ville durable est sa discontinuité dans le système de connaissance, notamment quand des nouvelles manières de travailler l’urbain sont mises en œuvre sans que des changements de référentiels pour l’action soient désignés (Emelianoff, 2011). Certains conseillent aujourd´hui de se détacher du concept de « ville durable » — tant dans la recherche que dans l´action — pour mieux appréhender le futur du développement urbain (Vaguet, Brisset et Eliot, 2011).

Considérée pourtant « une utopie mobilisatrice » (Blanc, Stossel-Ritz et Mathieu, 2012), « une utopie réaliste » (Ducroux, 2002) ou encore « une utopie concrète », la ville durable comme l´utopie de Thomas More issue d´une critique du modèle socioéconomique, influence la manière de penser les établissements urbains (Hamman, 2014). En d´autres mots, il s´agirait d´un idéal qui oriente l´action. En effet, pour Marcel Jollivet (2011) « le développement durable ne peut prendre corps historiquement qu’à travers l’action et la réflexion sur l’action » (Jollivet, 2011 p.115). Comprendre en quoi la ville durable génère de l’innovation et participe au développement social, économique et écologique (le triptyque du développement durable) nécessite donc une analyse du processus de l’action et de ses conséquences sur le territoire.

Dans cette partie du manuscrit, la ville durable est analysée à l’aune des opérations urbaines dans les *barrios*. Nous interrogeons la place qui est attribuée aux *barrios* dans la conception de la ville durable. Comment sont-ils transformés au nom de la durabilité urbaine ? Quel développement est imaginé dans les *barrios* ? Comment les habitants s’approprient-ils de nouveaux aménagements dits « durables » ou « écologiques » ? En voulant comprendre quels sont les effets produits par l’action du pouvoir, nous suivons ici une logique Foucaultienne. Il s’agit d’analyser comment ces interventions dans les *barrios* s´inscrivent dans une démarche de durabilité urbaine. Autrement dit, nous mobilisons l’hypothèse sur les *influences* en prenant comme exemple les opérations de requalification/rénovation urbaine dans les *barrios*. Nous verrons comment dans la conception et la réalisation de ces

interventions, certains aspects de durabilité sont plus valorisés que d'autres au profit des intérêts politiques et économiques.

CHAPITRE V

À LA RECHERCHE D'UN REMÈDE POUR INTERVENIR DANS LES *BARRIOS* : ENTRE UTOPIES, ACTIONS URBAINES ET INJONCTIONS GLOBALES

> « La planification urbaine est une grande déchiqueteuse des souvenirs et des traditions[254] » (Pérez, 1983 p.31).
>
> « Réglementer, chercher à tout prévoir et à tout ordonner serait simplement criminel » (Pierre Kropotkine (1973) cité par Choay, 1965 p.28).

Françoise Choay théorisait déjà en 1965 sur l'automatisme de vouloir lutter contre le « désordre » urbain. À l'époque, c'était la ville industrielle qui demandait un « ordonnancement » : un ensemble de règles et des normes construites et imaginaires qui ont généré des « utopies ». Ces utopistes avaient une fascination pour la question du temps, notamment quand elles étaient tournées vers le passé (Thomas Jefferson, Ralph Waldo Emerson, Henry David Thoreau, Herry Adam, Henry James, Louis Sullivan), ou vers le futur (Franck L. Wright, Le Corbusier, Lewis Mumford). Ces multiples formes d'imaginer et d'ordonner la ville montrent en réalité à quel point l'urbanisme relève d´un acte politique (Hayot, 2002) où se déploie un système de valeurs, d'*influences* et de rapports de domination (Choay, 1965 ; Lefebvre, 1974). De sorte qu'« après avoir qualifié de désordre l'ordre urbain existant, les professionnels de la ville s'efforçaient de lui opposer des ordres imaginaires collectifs et individuels » (Choay, 1965 p.74).

Evelin Gonzales (2015), identifie quatre manières dont les utopies urbaines ont influencé l'ordonnancement de la ville de Saint-Domingue. (1) La construction de la ville coloniale correspond à une utopie d'ordre qui a été reprise ensuite dans les projets de

[254] Traduction personnelle de *« El ornato es un gran triturador de recuerdos y tradiciones »* (Perez, 1983 p.31)

rénovation urbaine pendant la dictature. La construction des *barrios* comme *Villa Juana, Villa Consuelo, Mejoramiento Sociale* en sont les principaux exemples. (2) La cité jardin a inspiré la classe moyenne haute dominicaine dans la construction du quartier *Gascue*[255]. (3) La ville moderne et l'utopie de l'égalité façonnent les modes de construction et le style architectural des édifices publics. (4) Finalement, la ville informelle et l'utopie de l'inclusion justifient des actions autour la disparition (*Ensanche Luperón*), l'éviction (*Hoyo de Chulin, La Zurza*) et la dissimulation des *barrios* (*Villa Duarte*) (González Mueses et Vanessa, 2015).

L'ordonnancement des *barrios*, au-delà de répondre à une construction utopique de la ville, constitue une priorité des acteurs gouvernementaux et associatifs qui cherchent à s'occuper de la question de la « pauvreté ». Aux yeux de ces acteurs, « pauvre » devient une catégorie sociale uniforme qui comporte des individus à assister. Pour Simmel (1981), cette catégorie est définie à partir « des attitudes collectives que la société adopte à son regard… [et elle doit être comprise] par rapport à la réaction sociale qui résulte d'une situation spécifique » (Simmel, 1981 p.14). Dans ce sens, la pauvreté des *barrios* est relative et construite socialement[256].

Or, c'est bien l'impératif de l´« éradication de la pauvreté » qui justifie les interventions urbaines dans les *barrios*. En Amérique Latine, ils représentent la « pauvreté urbaine », les zones où se reproduisent des vulnérabilités économiques et sociales, telles que les faibles revenus et un capital éducatif déficient (Candia Baeza, 2006 ; UN-HABITAT, 2003 ; Winchester, 2006). Ces opérations sont souvent un reflexe issu du modèle de développement employé dans les pays. Entre les années 1930 et 1960, l'Etat dominicain adopte le modèle de *rattrapage* économique qui prône pour l'évolution des sociétés traditionnelles vers les sociétés modernes. Dans cette logique, c'est la croissance économique et la modernisation de la ville qui sont la priorité. Entre 1960 et 1980, les économistes dominicains promeuvent le modèle basé sur la su*bstitution aux importations* et l'industrialisation. A l'époque, la

[255] Quartier pour les classes moyennes supérieures dans la ville de Saint-Domingue.

[256] Selon la méthode CEPAL une personne est pauvre lorsque le revenu par membre de ménage est inférieur à la valeur du seuil de pauvreté ou au montant minimum nécessaire pour subvenir à ses besoins essentiels. La Banque Mondiale utilise le seuil d'un ou deux dollars par jour comme une valeur minimum pour que les individus puissent subvenir à leurs nécessités basiques. En utilisant la méthode un dollar journalier, la Banque Mondiale avait estimé à 52 millions la quantité de personnes se trouvant en situation de pauvreté pendant que le CEPAL comptabilisait 88,4 millions de personnes. La différence vient du fait que la valeur du panier par famille en Amérique Latine dépasse le dollar par jour.

dépendance économique des pays « en voie de développement » envers les pays colonisateurs fait débat et est considérée comme le premier facteur de sous-développement. Apparaît alors les zones industrielles autour desquelles se sont installés des nouveaux *barrios*. A partir des années 90, c'est le *libéralisme économique* et la « main invisible » gestionnaire du marché qui promet de réduire la pauvreté, notamment en encourageant le développement des capacités et l'entreprenariat. Mais, ce dernier accroît encore plus le fossé de la pauvreté, la crise du chômage et la violence urbaine (Ciudad Alternativa, 2018).

Face à la défaite de ces modèles pour remédier la pauvreté urbaine surgissent, alors des propositions alternatives telles que, le *développement humain* et le *développement local*. Le premier est promu par le Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD) qui, influencé par la pensée d'Amartya Sen, définit le *développement humain* comme un modèle démocratique et participatif permettant aux individus d'accéder et de combler leurs principaux besoins en matière d'emploi, de santé, d'éducation et d'environnement (PNUD, 2010). Il s´agit d´accompagner la croissance économique en intégrant des aspects sociaux, d'équité, de justice et de liberté considérés comme indispensables pour le bien-être des individus (Mella, 2019). Dans les *barrios*, la théorie du *développement humain* est à l'origine des formations techniques et politiques imparties par le tiers-secteur (par exemple, la gestion des risques, la création des unités de secours et de l'école de science politique *Mama Tingo* dans le *barrio La Ciénaga*). Le *développement local,* ensuite, prône la décentralisation du pouvoir et le développement des opportunités au niveau local. Ce dernier modèle s´inscrit dans des processus de démocratisation et de développement social ainsi que dans la gestion participative des institutions publiques et la réduction des inégalités à travers une meilleure distribution du produit social et de la croissance économique (Cárdenas, 2002). En termes urbains, cela se traduit par la définition des agendas de développement local comme un outil censé établir un dialogue entre les acteurs civils, publics et associatifs. Le Centro Moltalvo[257] par exemple, a participé dans la création des agendas de développement des *barrios Guachapita, Los Guandules, La Ciénega, María Auxiliadora y Valiente* (Ciudad Alternativa, 2018).

[257] Institution sociale et éducative qui développe des programmes d´accompagnement et de formation sociale ainsi que d´investigation et communication. Cette institution travaille directement avec les habitants des *barrios* dans le Distrito National.

Ces différentes conceptions du développement ont généré principalement deux formes d'intervention. D'un côté, une approche sectorielle et spéculative d'un meilleur avenir pour les populations orienté vers l'amélioration du cadre physique, et de l'autre côté, une approche alternative tournée vers les réalités et histoires locales dont les actions sont souvent mal avisées (Bolay, 2006b).

À Saint-Domingue, entre les années 1930 et 1990, les *barrios* ont subi les traitements décrits par Godard et Mérat (2003) comme des tentatives d'extermination (démolition/expulsion) et des tentatives de disparition (éviter/cacher). Ces traitements liés aux différentes formes de régime politique exerçaient plus ou moins une tolérance urbaine : très restreinte quand il s'agissait des régimes dictatoriaux[258] et moins restreinte quand il s'agissait des régimes démocratiques (Godard et Mérat, 2003). Mais, lorsqu'en République Dominicaine, la structure informelle devient responsable de 75 % de la production de logements (Shlomo, 2001), l'État dominicain commence à s'intéresser aux formes passives et ponctuelles d'intervention urbaine, de régularisation et d'amélioration du cadre de vie des habitants. Il a principalement facilité la construction des infrastructures et la dotation de services (l'eau et l'électricité). D'autres institutions (ministères et ONGs) ont favorisé également ce type d'intervention à travers les rénovations des maisons, l'amélioration des escaliers ou des voies d'accès, etc.

Actuellement, les opérations urbaines adoptent une autre logique, celle de la « transformation urbaine »[259]. Depuis les années 2016, la politique d'intervention urbaine dominicaine adopte la notion de développement durable comme axe transversal, inhérent à toutes les actions urbaines. Or, les professionnels de la ville s'inspirent encore des modèles traditionnels hygiénistes : la *tabula rasa*, de grands travaux d'aménagement et d'assainissement pour intervenir dans les *barrios*. Il s'agit de garantir un espace de vie propre

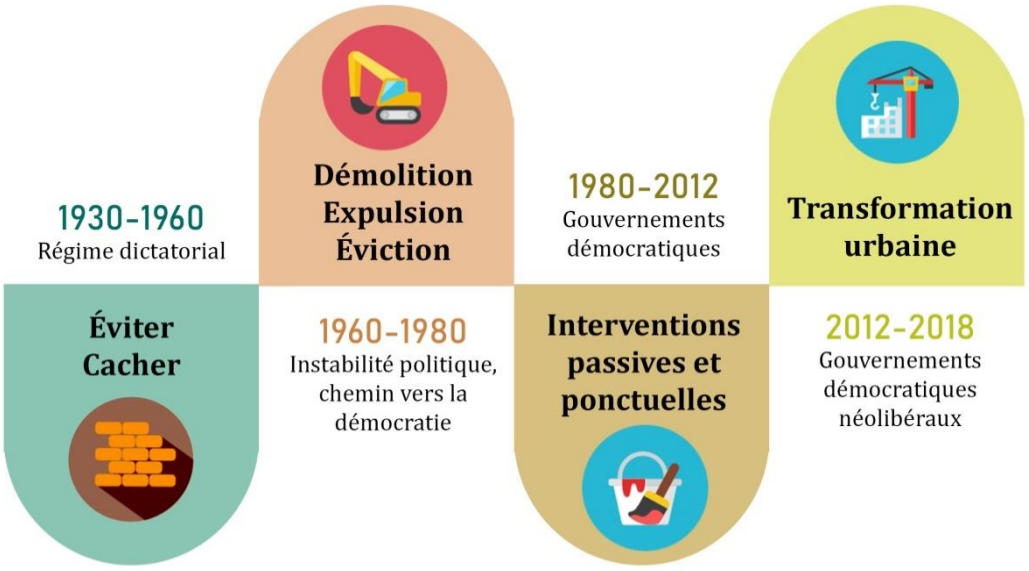
[258] Comme celui du dictateur Trujillo qui en 30 ans avait instauré un régime dictatorial d'oppression et de limitation de l'urbanisation de la ville de Saint-Domingue. De 1930 à 1961 la ville de Saint-Domingue s'est transformée en une ville privée dont l'accès était restreint, seules les personnes autorisées pouvaient l'habiter ou la visiter.

[259] Concept utilisé par le président de la République Dominicaine pendant le discours de présentation du projet « Nuevo Domingo Savio » en mars 2017. Voir le communiqué de presse « Presidente presenta proyecto nuevo Domingo Savio » http://hoy.com.do/presidente-presenta-proyecto-nuevo-domingo-savio/

— un « milieu sain »[260] — aux habitants. Cette tendance est d'ailleurs confirmée par les projets comme l'assainissement de *la cañada Guajimía* et de *la cañada Los Platanitos* ainsi que les projets de rénovation urbaine la *Nueva Barquita* et le *Nuevo Domingo Savio* (cf. Chapitre VI). Dans les quatre cas, l'objectif commun est de minimiser, voire de faire disparaître les risques d'inondation et les problèmes d'insalubrité. Nous constatons cependant que ces risques ne sont pas toujours résolus par l'opération urbaine et que sa réalisation entraîne des répercussions plus profondes d'ordre social, environnemental et culturel.

Dans ce chapitre, nous exposons ces différents traitements (cf. Fig. 88) pour expliquer l´idéal de développement urbain qui est imaginé pour les *barrios* sous prétexte de la protection de l'environnement (5.1) et envisageant la construction de la ville durable sous l'emprise des injonctions internationales (5.2).

Figure 88. Schéma récapitulatif des traitements utilisés pour les opérations urbaines dans les *barrios* à Saint-Domingue



Réalisation : DSV, 2019.

[260] Nous retrouvons ce concept de « milieu sain » (*entorno saludable*) dans la plupart des rapports gouvernementaux comme le concept porteur des projets sans qu'il soit vraiment défini.

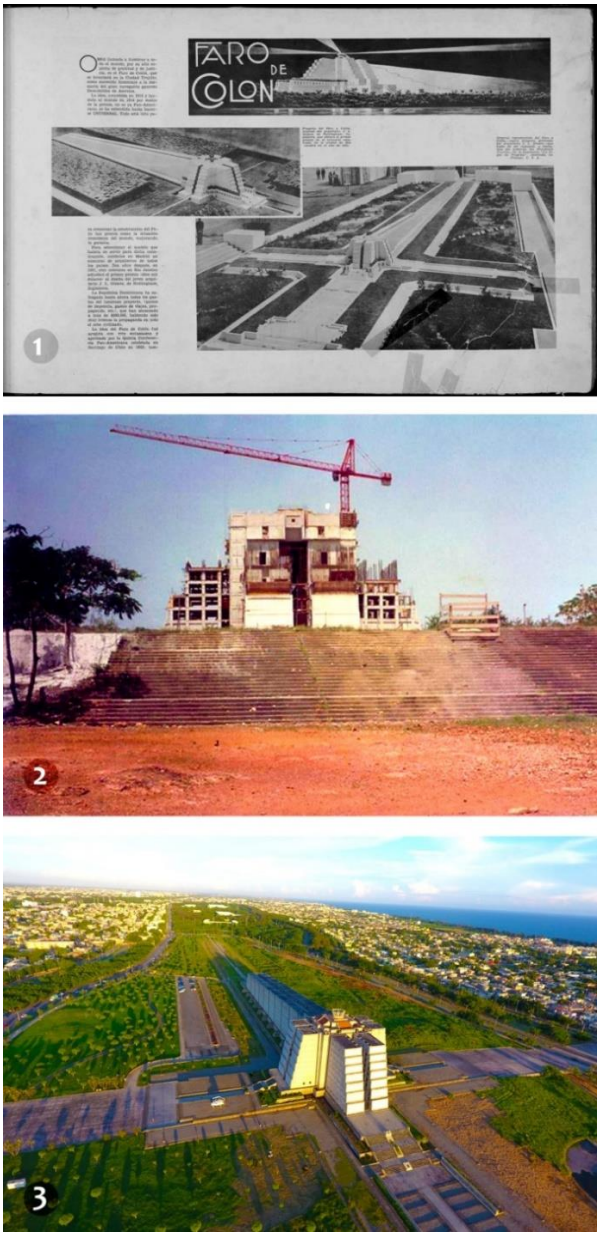
5.1. Entre l'éviction et les formes alternatives d'intervention : les *barrios* face aux modèles urbains d'ordre et d'hygiénisation

À la fin des années 70, les pays ibéro-américains se préparent à la célébration du cinquième centenaire de la « découverte de l'Amérique »[261]. Connu sous l'appelation *V centenario*, cet évènement a été célébré en République Dominicaine et marque un tournant dans l'histoire de la ville de Saint-Domingue. Des vastes travaux d'aménagement ont été réalisés : la construction du Phare de Colomb, la restauration de la cathédrale de Saint-Domingue et de la ville coloniale ainsi que la restitution historique et archéologique des sites coloniaux. Parmi ces travaux, la construction du Phare de Colomb a été le projet le plus polémique. Comparée à un acte de colonialisme[262] lui-même (German et Guevara, 1994), sa construction illustrait clairement les contradictions des villes latino-américaines à l´époque. Pendant que le gouvernement construisait le Phare de Colomb pour illuminer les côtes (cf. Fig. 89), le service d´électricité restait inaccessible pour la plupart des citadins (Luna, 1991). Par ailleurs, la construction du phare avait provoqué l'éviction d´environ 30 000 familles habitant dans le secteur de *Villa Duarte* (*Le barrio Maquiteria* en fait partie). Ces familles ont été majoritairement délogées vers la partie est de la ville sans les conditions, les services et les infrastructures nécessaires (Luna, 1991). Ces expulsions étaient justifiées par l'ampleur de l'évènement, en anticipation au flux significatif des touristes, et en prévoyant de rendre la ville de Saint-Domingue attractive aux potentiels investisseurs internationaux (Morel et Villaman, 1996).

[261] L'intitulé « découverte de l´Amérique » a soulevé une polémique chez les intellectuels latino-américains de l'époque. Certains dénonçaient qu'il s'agissait de la célébration du génocide des autochtones et une insulte à leur mémoire, d'autres le considéraient comme une exaltation impérialiste de l'hispanisme civilisateur. À la fin de 1984 l'historien Leon Padilla propose de ne plus parler de « découverte », mais plutôt de « la rencontre de deux mondes ». Voir : BERNECKER W.L., JAFFÉ V., 1992, « El aniversario del "descubrimiento" de america en el conflicto de opiniones », *Ibero-amerikanisches Archiv*, *18*, 3/4, p. 501-520.

[262] Laurence Feveile (2019) parle des appropriations arbitraires des constructions touristiques dans les villes de Monténégro qui repoussent les autochtones et creusent les écarts entre les touristes et les habitants. Voir : FEVEILE L., 2019, « Territoire habité à l'épreuve du tourisle international », dans *Représenter la transformation ou comment saisir les espaces-temps habités.*, L'oeil d'or.

Figure 89. Le Phare de Colomb



De haut en bas : (1) images du projet architectural de l'architecte Joseph Lea Gleave. Source : Wordpress Imagenes de Nuestra Historia (2013). (2) Photo du processus de construction du phare de Colomb. Source: Wordpress Imagenes de Nuestra Historia (2014) https://imagenesdenuestrahistoria.wordpress.com/category/joseph-lea-gleave/. (3) Photo aérienne du phare de Colomb (2017). Source : http://www.dronestagr.am/republica-dominicana-2/

Encadré 4. Le phare de Colomb et la célébration du V centenaire

Déjà en 1852, Antonio Del Monte y Tejada proposait dans son livre *Historia de Santo Domingo* la construction d'un monument érigé en l'honneur de Christophe Colomb (Del Monte y Tejada, 1890). L'idée est reprise en 1892 pendant la célébration du quatrième centenaire et puis discutée et approuvée en 1923 pendant la Conférence Internationale Américaine à Santiago, Chili. C'est à partir de ces échanges qu'un concours a été lancé. Au total, 1 926 architectes de 44 pays participent et 456 projets sont évalués pour désigner Joseph Lea Gleave comme architecte lauréat. Il propose un phare en forme de croix, inspiré des croyances religieuses du colonisateur qui serait construit dans la ville de Saint-Domingue, première capitale du « Nouveau Monde ». Mais, à cause des Première et Seconde guerres mondiales ainsi que d'une succession de dictatures en Amérique Latine, le projet est abandonné jusqu'à ce que le président dominicain Joaquin Balaguer décide en 1986 d'achever les travaux avec l'aide de l'architecte Teofilo Carbonell. L'édifice est finalement inauguré et ouvert au public en 1992, date de la célébration du cinquième centenaire de la « découverte de l'Amérique ».

Aujourd'hui, même si le phare de Colomb est un des monuments les plus emblématiques de la ville dominicaine, ses installations se trouvent en état de vieillissement et ses espaces extérieurs sont souvent le scénario d'incivilités, surtout la nuit à cause du dysfonctionnement des lampadaires. Par ailleurs, un mur borde le monument et le sépare des *barrios*, notamment du *barrio Maquiteria*. La construction de ce mur avait soulevé plusieurs critiques accusant l'État de vouloir occulter les problèmes de pauvreté urbaine face à un investissement de plusieurs millions pour un monument qui ne bénéficiait pas aux populations locales.

5.1.1 Éloigner les *barrios* pour construire la *cité* idéale

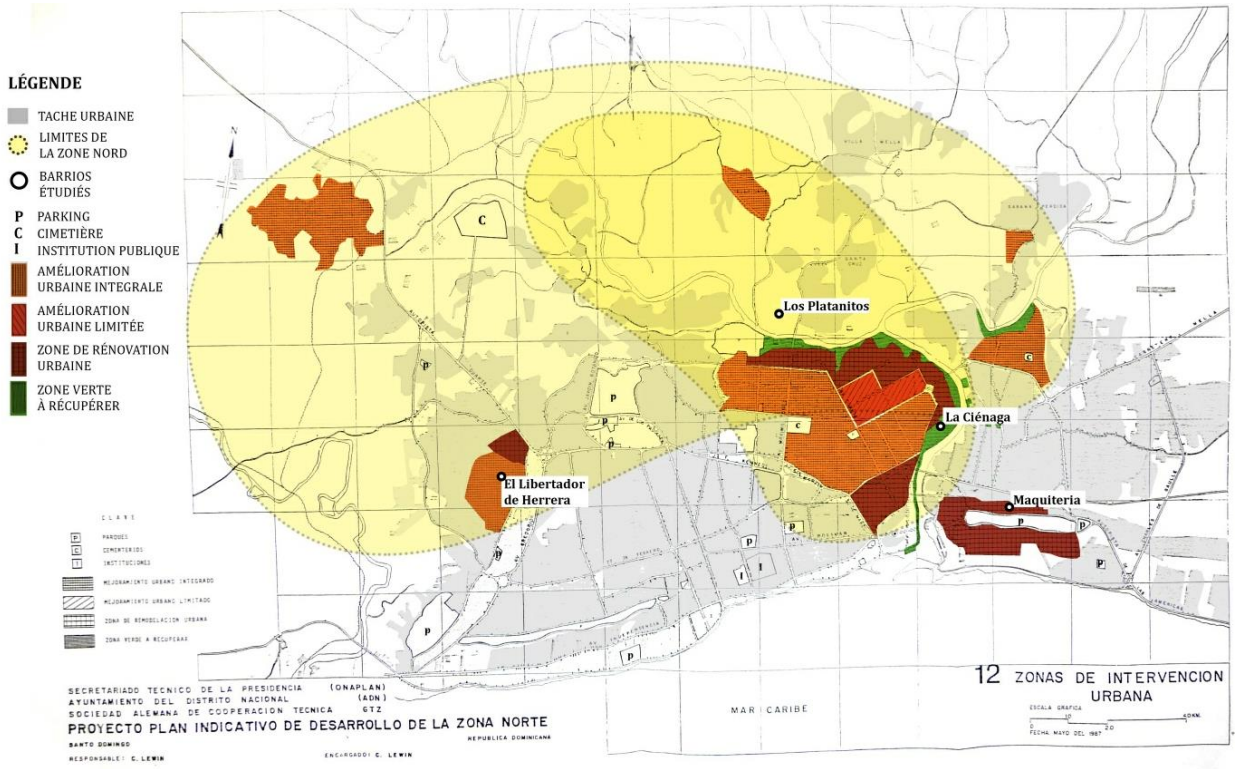
Les préparatifs pour la célébration du *V centenario* deviennent en même temps une occasion de rénover la zone nord de la ville[263] où se trouvent la plupart des *barrios* précaires à l'époque. En 1987, l´Office National de Planification[264] et L'Agence allemande de Coopération Internationale (GTZ son acronyme en allemand), rédigent le plan *indicativo* pour le développement de la zone nord[265] (cf. Fig. 90). Ils proposent de rationaliser et de valoriser le sol urbain à travers plusieurs projets : améliorer l´habitat des *barrios* précaires (éviction de 70 000 personnes[266] et construction de 15 000 logements), régler les problèmes de la circulation (construction d'un boulevard périphérique), réactiver l'économie et diminuer le taux de chômage (construction d´une nouvelle zone franche) et, surtout, embellir la ville (construction d´une trame verte le long de la rivière Ozama)[267]. Ces projets permettent d'imaginer un parcours touristique[268] depuis le port de *Sansouci* -où la rivière Ozama rejoint la mer des Caraïbes- à l'aide d'un bateau. Les visiteurs allaient parcourir un nouveau Saint-Domingue en regardant la ville coloniale à droite, le phare de Colomb à gauche, des écrans végétaux, des parcs et des avenues qui remplaceraient les *barrios* précaires le long de la rivière (cf. Fig. 91). Tous ces travaux devaient être réalisés en cinq ans (de 1987 à 1992) provoquant ainsi une frénésie constructive. Il faut imaginer la ville dominicaine envahie par des travaux d'aménagement sur le plan physique

[263] Dans les années 80, la zone nord comprenait les nouveaux quartiers « pauvres » qui se développaient au nord de la ville coloniale. A la fin des années 90, cette zone comptait une densité de 417 personnes par hectare. Voir : MOREL E., MEJIA M., 1998, « Dominican Republic : urban renewal and evictions in Santo Domingo », dans *Evictions and the Right to Housing*, International Development Research Centre, p. 83-143.
[264] Traduction personnelle d´*Oficina nacional de planificación* (ONAPLA).
[265] Traduction personnelle de *Plan indicativo para el desarrollo de la parte norte de Santo Domingo*.
[266] Ce nombre correspond à la première étape de l´exécution du plan. Pour les années 1992, Il était prévu 125 000 évictions et 400 000 évictions pour les années 2000. Voir : CELA J., 1987, « Espacios urbanos y conflictos sociales: el caso de la zona norte de Santo Domingo », *Ciencia y sociedad*, *XII*, 3, p. 374-359.
[267] Voir Plan *indicativo para el desarrollo de la zona norte de Santo Domingo*, 1987.
[268] Nous verrons dans la deuxième partie de ce chapitre qu'encore aujourd'hui les projets proposés dans cette zone de la ville imaginent un développement touristique, et que ceci implique la gentrification de la zone et la disparition des *barrios* autour. En effet, situés dans des terrains qui étaient avant considérés indésirables par les acteurs publics et privés, ces quartiers sont devenus des terrains de plus en plus centraux et séduisants avec la croissance urbaine. Voir : PERLMAN J., 2017, « Repenser les quartiers précaires : concepts et conséquences de la marginalité », dans *Repenser les quartiers précaires*, (Etudes de l'AFD), p. 41-60.

(avenues et édifices), mais aussi transformée socialement à cause des expulsions des habitants des *barrios.* Comme l´a décrit Hillary Cottam (1999) :

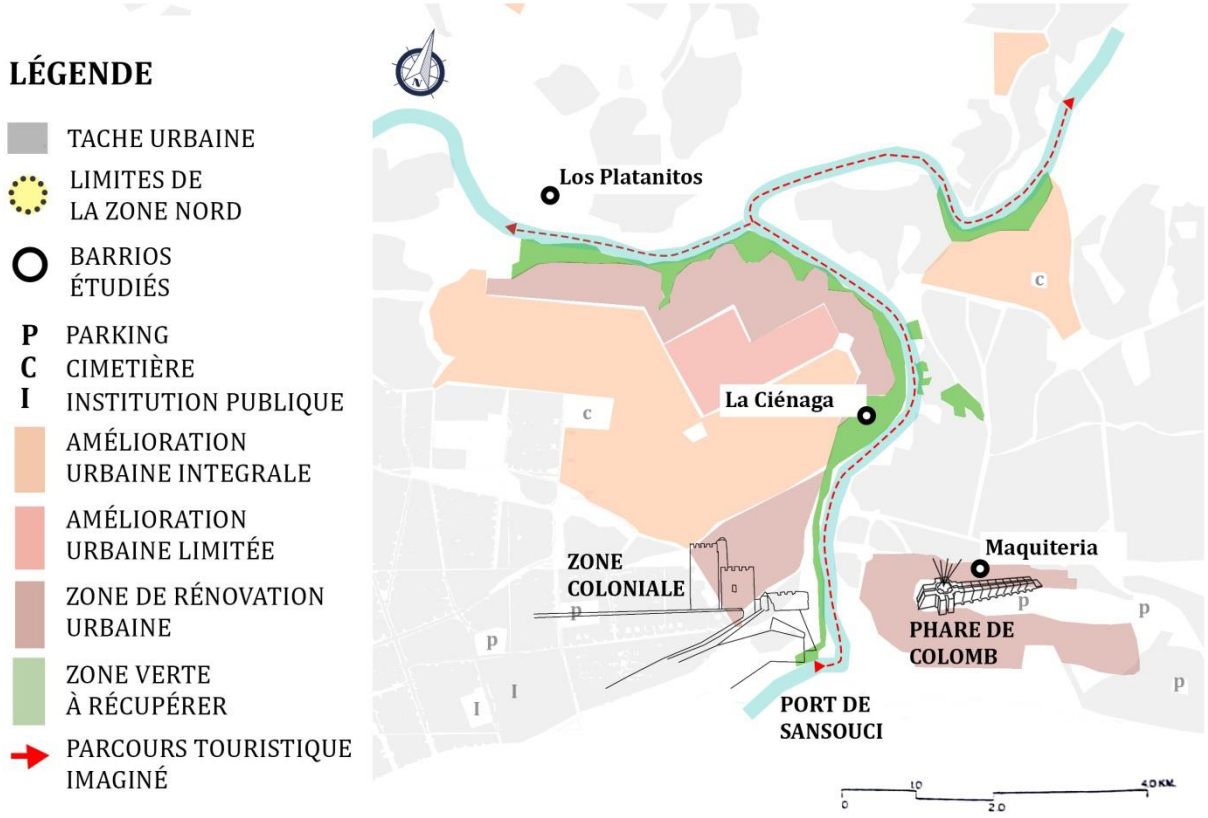
> « La construction de ponts et d'avenues, de parcs et de monuments, a fortement déchiré les quartiers anciens, rasé les *barrios* et arraché le centre de la ville, le cœur colonial de la ville. C'est un changement de ville à la Haussmann, qui se poursuit » (Cottam, 1999 p.403).

Figure 90. Localisation des zones d´intervention



Source : Plan indicatif pour le développement de la zone nord de Santo Domingo, 1987. Couleurs ajoutées et traduction de légende par DSV, 2019.

Figure 91. Parcours touristique imaginé dans le Plan Indicativo pour le développement de la zone nord



Réalisation : DSV, 2019.

Pour certains, ces évictions massives illustraient les véritables objectifs du plan, ceux de modifier la structure sociale de la ville (Cela, 1987; Lozano, 1995) et démontraient l'incapacité d l'État à comprendre les mécanismes de production de l'espace urbain dominicain (Chantada, 1998). Il s´agissait de redistribuer la population urbaine, sortir les « pauvres » de la ville et limiter leurs possibilités d´action revendicative (Cela, 1987). En effet, une grande partie de la population de ces *barrios*[269] avait participé à des mouvements de luttes historiques comme la révolution d´avril 1965[270] ou la grève de 1984[271]. Chez les intellectuels soucieux d'une perte de démocratie,

[269] Ces *barrios* ont été Guajipita*, Los Guandules, La Ciénaga, Gualey, Las Canitas, 24 de abril, Simon Bolivar, Castillo, Cristo Rey, La Zurza*. Voir : CELA J., 1987, « Espacios urbanos y conflictos sociales: el caso de la zona norte de Santo Domingo », *Ciencia y sociedad*, *XII*, 3, p. 374-359.

[270] La Révolution d´avril 1965 a été un mouvement civique militaire contre le coup d'État du président Juan Bosch, accusé de promouvoir un régime communiste et contre l'occupation nord-américaine qui l'a suivi. Cette révolution s'est complètement déroulée dans la ville de Saint-Domingue où des militants d'autres villes du pays se sont réunis.

ces évictions rappelaient la manière de faire et d´intervenir dans la ville de l´époque dictatoriale. Ils parlent d´une culture interventionniste, autoritaire et monumentale qui aurait prédominé depuis les années 1930 (début de la dictature) jusqu´aux années 1990 (dernière période présidentielle de Joaquin Balaguer) (Cela, 1987 ; Morel & Mejia, 1998). De manière générale, ces interventions commandées directement depuis le gouvernement central[272] comprenaient trois dimensions principales : (1) une dimension macroéconomique cherchant une réactivation économique et la génération d'emploi pour affirmer le rôle investisseur/régulateur de l'État[273] (Lozano, 1995) ; (2) une dimension urbaine autour d'une vision monumentale et ségrégationniste et (3) une dimension sociopolitique avec laquelle l'État voulait gagner une légitimité dans les secteurs populaires de la ville (Ruiz Aleph, 2004).

Rappelons qu'en 1956, le dictateur Rafael Trujillo avait défini un plan d'action pour le développement et l'embellissement de la ville comprenant, parmi des nombreux objectifs, « l'élimination des zones précaires, la prévention de la détérioration des zones urbaines et l'aide

Avec une organisation militaire suivant la division territoriale par *barrios,* la population s'est organisée en commandos et a affronté les militaires nord-américains. Voir : MANIGAT L.F., 1965, « La crise dominicaine », *Persée*, 6, p. 1170-1187.

[271] Connue localement comme la *poblada* d'avril de 1984, cette grève a duré trois jours et a eu lieu dans la ville de Saint-Domingue. Les populations des *barrios* se sont manifestées contre l'augmentation la hausse de prix des principaux produits alimentaires et contre l'accord signé avec le Fond Monétaire International (FMI) visant une série de mesures de restriction budgétaires afin de diminuer la dette externe. Plus tard, Naomi Klein (2008) parle de « la stratégie du choc » pour expliquer la politique ultra-libérale du FMI vis-à-vis les pays en développement et son incidence dans des crises économiques et sociales dans ces pays. Voir l'ouvrage de KLEIN N., SAINT-MARTIN L., GAGNÉ P., 2008, *La stratégie du choc : la montée d'un capitalisme du désastre*, Actes Sud (Questions de société).

[272] Le gouvernement local n'a pas été inclus dans la définition du plan. Une délégation pour le développement de la zone nord (CORDENOR son acronyme en espagnol), a été créée. Il s'agit d'une nouvelle instance qui devrait définir les politiques urbaines et les projets d'intervention. En réalité, ceci est dû à un problème de rivalité politique entre le maire de Saint-Domingue et le président qui voyait dans le représentant de la municipalité un adversaire politique dans sa campagne de réélection. Pour certains auteurs, ces actions ont généré une croyance ancrée dans l'esprit des Dominicains entendant que l'État est la seule autorité avec la capacité de résoudre les problématiques urbaines. Voir l'article de LOPEZ D., CEBALLOS J., GUEVARA N., 1995, « Gestion de la ciudad y grupos populares, COPADEBA », *Santo Domingo 2000. Veinte años después*, p. 31-40. Actuellement, le monopole du pouvoir exécutif sur la définition et réalisation des projets destinés à l'amélioration de l'habitat urbain, figure comme une des principales menaces pour la modernisation de la gestion publique. Voir : OPSD, 2017, « Vivienda y bienestar social en República Dominicana », Boletin, *Boletin Observatorio de políticas sociales y desarrollo*, 10, Vicepresidencia de la República Dominicana et Gabinete de coordinación de políticas sociales.

[273] Pour Lozano (2000), la rénovation urbaine coordonnée depuis l'Etat n'est pas une nouveauté, mais plutôt, relève des traits classiques d'une politique économique keynésienne déployée par les gouvernements dominicains depuis 1965. Voir : LOZANO W., 1995, « La construcción social del espacio urbano en Santo Domingo (1950-1990) », *Santo Domingo 2000. Veinte años después*, p. 145-161.

à sa régénération »[274]. Mais, avant même la publication de ce plan, plusieurs expulsions avaient déjà eu lieu[275]. À la fin des années 40, avec la construction du pont Duarte, le premier à connecter les deux côtés de la rivière Ozama, les habitants de *Maquiteria* ont été relogés dans les *barrios* nord de la ville (*La Ciénaga et Los Guandules*). En 1944, pour la construction du *barrio Mejoramiento Social* les habitants du *barrio Galindo*[276], victimes de l'Ouragan San Zenon et occupant les lieux depuis treize ans, ont été obligés de partir. Les habitants de l'ancien *barrio La Faria* ont connu le même sort et ont été déplacés vers le *barrio Cristo Rey* pour la construction de l'aéroport General Andrews[277] (cf. Fig. 93). Si ces délocalisations ont été l'objet d'attributions d'usufruits aux familles en compensation des expulsions, la célébration du *V centenario* venait à nouveau solliciter leur migration vers la nouvelle périphérie de la ville. Cela provoquait de la frustration chez les habitants qui devaient reconstruire leur habitat avec le sentiment d'avoir perdu des années de travaux et d'appropriation des lieux (cf. Fig. 94).

Une partie des habitants étaient quant à eux relogés soit dans des logements de 24 m² avec un coin toilettes et un espace polyvalent (cuisine, chambre, salon), soit dans des logements de 40 m² avec deux chambres (cf. Fig. 92). Ces attributions ont soulevé des polémiques, notamment du fait qu'elles ne correspondaient pas à la compositions des familles des *barrios,* et surtout parce qu'elles participaient au surpeuplement urbain (Cela, 1987). Nous pouvons d'ailleurs attribuer à ce moment, l'émergence d'une « architecture pour les pauvres » (Fathy, 1982), notamment, quand la production du logement en masse révèle de la répétition d'un modèle architectural employé déjà par le régime dictatorial.

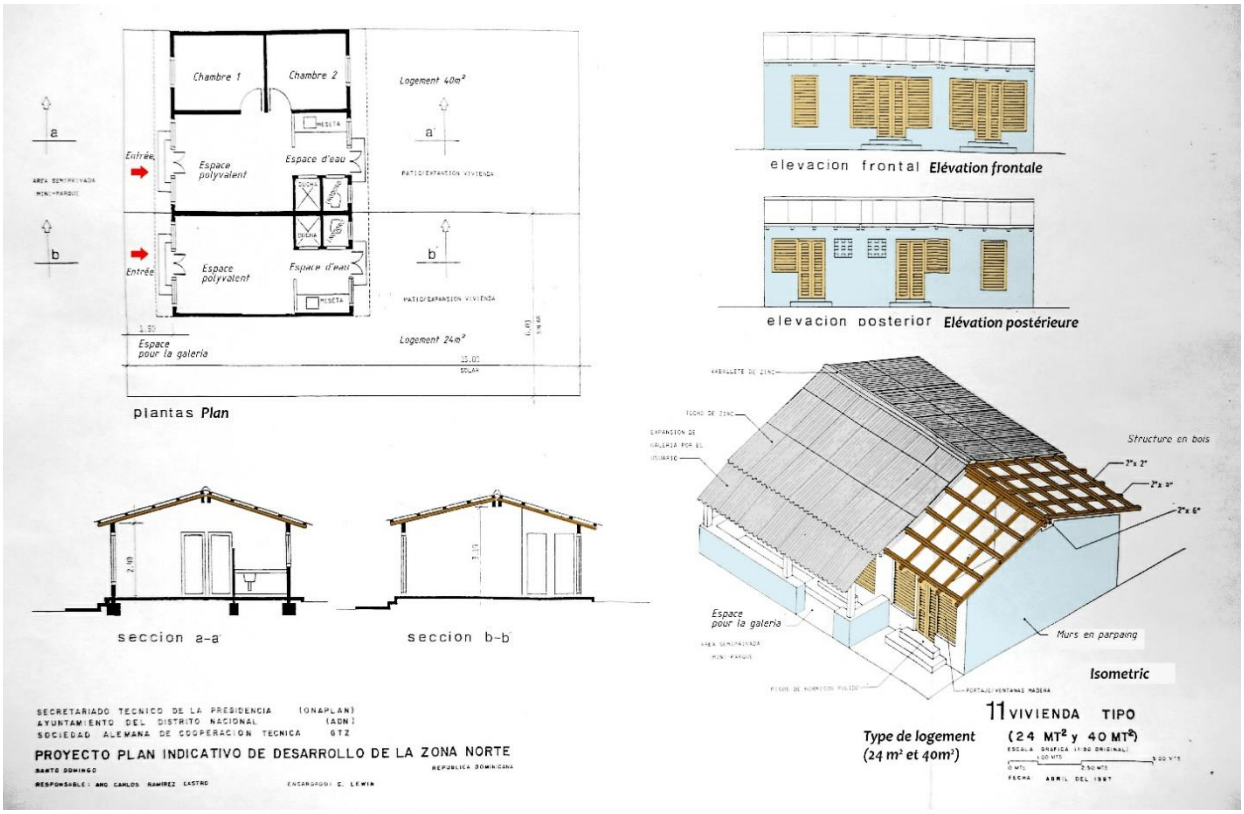
[274] Voir les objectifs du « Plan de la ville de Trujillo et ses futures urbanisations » pour la traduction personnelle de *Plano de la Ciudad Trujillo y sus futuras urbanizaciones.*

[275] Voir annexe 4 où sont listé les principaux décrets pour l'éviction d'établissement humain informels à Saint-Domingue.

[276] Pour Julio Santana (2004), le Plan d'Intervention de la Zone Nord est en lien direct avec l'histoire de l'éviction du *barrio Galindo*. Ceci a été le premier établissement humain informel dominicain à suivre un traitement d'expulsion. Ce mode opératoire, reproducteur des inégalités urbaines a été reproduit par la suite dans les phases d'exécution du plan (Santana, 2004). Le terrain anciennement occupé par le *barrio Galindo* correspond aujourd'hui au quartier *Mejoramiento Social.*

[277] Ancien aéroport de la ville de Saint-Domingue, il se trouvait sur les terrains occupés par les installations du stade *Olimpico* aujourd'hui.

Figure 92. Proposition de deux types des Logements dans le plan *indicativo* pour le développement de la zone nord



Source : ONAPLAN, ADN, GTZ, 1987, « Plan indicativo para el desarrollo de la zona norte de Santo Domingo ». Couleur et traduction : Darysleida Sosa V.

Face à la précipitation dans l'application du programme, les habitants des *barrios* de la zone nord ont essayé de faire valoir leurs usufruits[278]. Sans réponse de la part de l'État, les associations locales telles que COPADEBA, le mouvement *Casa por Casa*[279] et le conseil d'unité populaire[280] se sont mobilisés pour dénoncer les irrégularités du projet : les évictions forcées, les dédommagements déloyaux, la corruption dans l´attribution des logements et le manque de participation et concertation des habitants. Ces dénonciations ont été portées dans des réunions locales par des groupes religieux et dans des colloques internationaux[281] souvent avec la

[278] Certains habitants, notamment ceux qui avaient été expulsés par le Dictateur Trujillo comptaient sur un document d'usufruit qui leurs permettait occuper les terrains et qui servait d'attestation d'un délogement précédent (Morel & Mejia, 1998).

[279] « Maison pour maison » pour sa traduction personnelle en français.

[280] Pour la traduction personnelle de *Consejo de Unidad Popular* CUP.

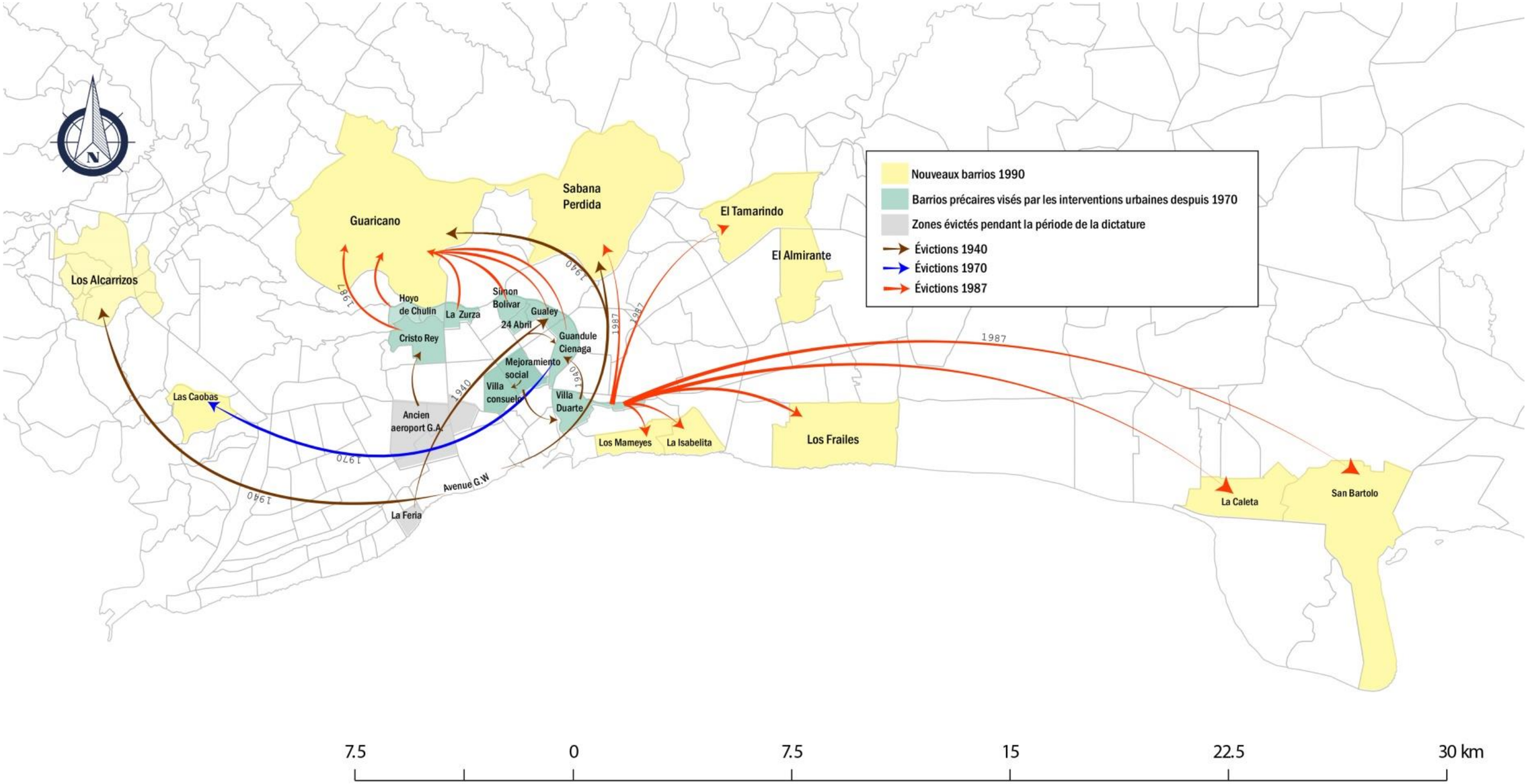
[281] En 1987 ils participent à côté de l'association *Habitat International Coalition* au forum sur l'« année internationale des sans-abri » à Berlin.

collaboration des associations internationales telles qu'*Habitat international coalition* (HIC). Il s'agit d'une mobilisation dans la sphère internationale qui en 1990 a porté ses fruits avec la condamnation du gouvernement dominicain de la part de l'ONU pour violation aux engagements internationaux sur le droit au logement. Ces actions s'inscrivent dans ce qu'Esther Wiesenfeld (1998) appelle « le paradoxe des évictions » signifiant que bien qu'elles affectent la consolidation des *barrios*, elles font émerger des processus de résistance et permettent la construction d'un noyau d'opposition face aux interventions arbitraires.

Ce mode d'emploi (éviction/expulsion) et ses effets (ségrégation, étalement, conflits urbains, précarisation de l'habitat) sont représentatifs d'autres situations vécues en Amérique Latine qui montrent le rôle des grands évènements, et des idéologies économiques et politiques dans la fabrication de l'urbain. Le *V centenario* en 1992 à Saint-Domingue ou, plus récemment, les Jeux Olympiques au Brésil en 2016 deviennent des moteurs de transformation urbaine générant la nécessité de faire de la place dans la ville. Dans cette logique, les quartiers précaires sont les cibles privilégiées et se trouvent souvent au centre des tensions entre intérêts locaux et globaux. En étant considérés comme le contraire à la modernité, écologiquement menaçants et esthétiquement dérangeants, ils sont vus comme une entrave au développement de la « ville globale » (Sassen, 2004) et à la valorisation des sols au profit du marché immobilier.

À Saint-Domingue, en effet, la prolifération urbaine suite aux interventions de la zone Nord ont contribué à redessiner une nouvelle carte urbaine qui a permis aux ménages de classes moyenne et haute de s'approprier l'hégémonie économique de la ville (Lozano, 1995).

Figure 93. Carte synthèse des évictions et mobilité résidentielle des habitants de *barrios* à travers l'histoire



Réalisation : DSV, 2019.

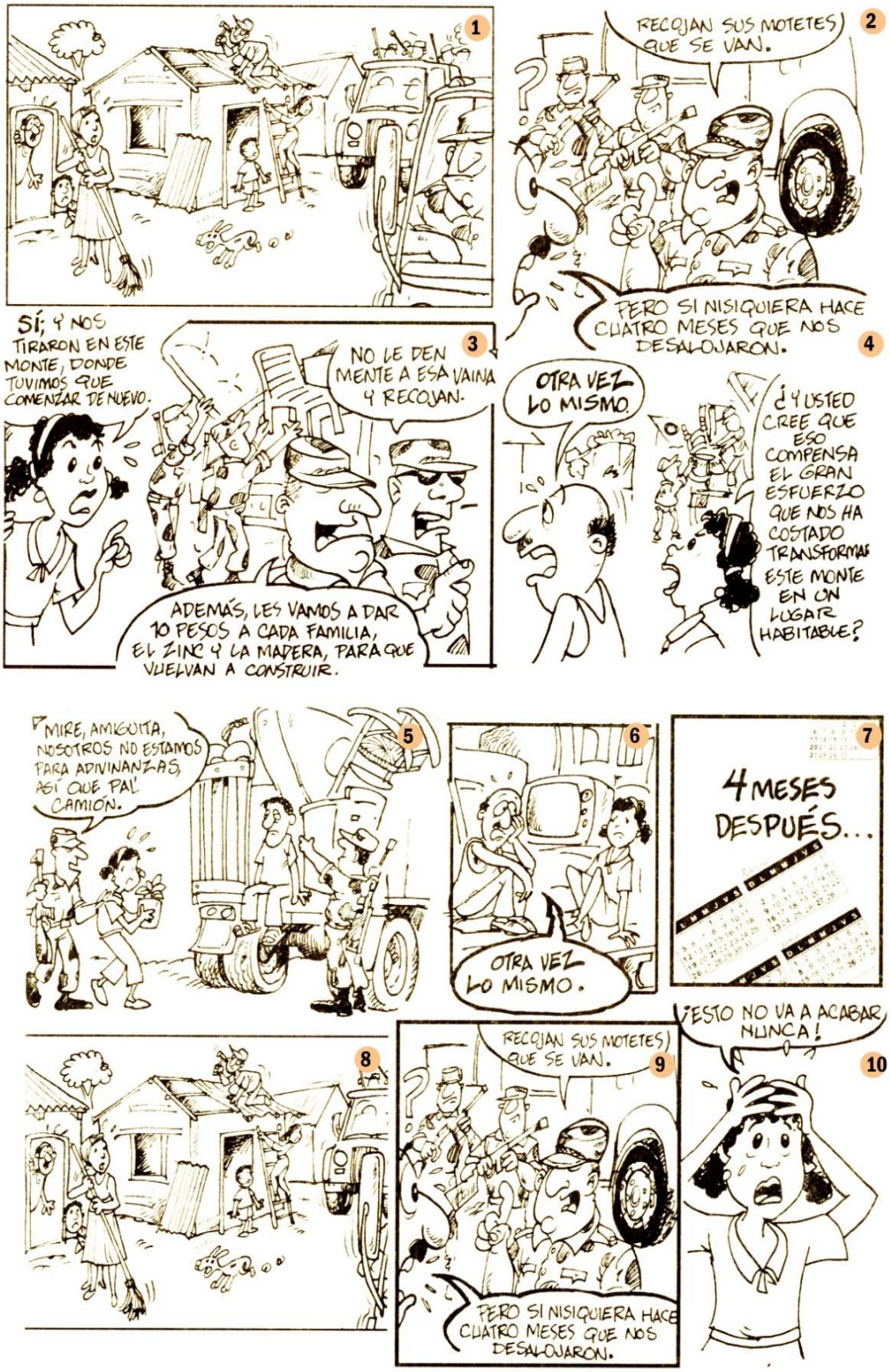


Figure 94. Bande dessinée qui synthétise les constantes évictions des populations des *barrios* à l'époque de la dictature.

Source : Santana, Julio (2004), Zona norte: l'expulsion de los excluidos. Ciudad Alternativa. Traduction du texte : (2) – Récuperez vos affaires, vous partez. – mais il y a quatre mois on a été expulsés… (3) oui, et vous nous avez laissés ici où nous avons dû recommencer à nouveau… - ce n'est pas important, récuperez vos affaires. On va donner dix pesos à chaque famille et les matériaux pour que vous reconstruisiez à nouveau… (4) une autre fois la même chose… - et vous pensez que cette somme est une compensation à l'effort que nous avons déployé dans la transformation de cet endroit pour le rendre habitable. (5) Nous n'avons pas le temps pour les devinettes, montez dans le camion. (6) Une autre fois la même situation. (7) quatre mois plus tard. (9) – Récuperez vos affaires, vous partez. – mais il y a quatre mois on a été expulsés… (10) cette situation ne va jamais finir !

5.1.1.1 « Intégration du concept écologie dans le développement de la zone nord »[282]

Mis à part les évictions et ses effets néfastes tant physiques que sociaux, il nous a paru important de parler du *« Plan Indicativo »* pour le Développement de la zone nord, puisqu'il s'agit du premier plan d'intervention urbaine à Saint-Domingue avec un volet sur l'écologie urbaine[283]. S'appuyant principalement sur une approche environnementaliste, il propose la protection et la création des zones vertes. Il comprend aussi des objectifs de salubrité avec la réalisation d'un bassin de traitement des eaux usées dans les quartiers proches de la rivière Ozama ainsi que la restructuration du système viaire pour faciliter la mobilité intra-urbaine. Pour comprendre cette orientation, il est important de souligner que deux des rédacteurs du plan, l'architecte et ingénieur Lubomir Ficinski Dunin et l'économiste Albeto Paranhos, avaient participé à la conception du plan directeur de la ville de Curitiba dans les années 70 (Valdez, 2015). Cette ville brésilienne malgré une récente stagnation (Hardt, 2019) est reconnue comme pionnière, et souvent surnommée « la ville la plus verte » (Longépé, 2018), elle représente un exemple latino-américain en termes de mobilité et écologie urbaine[284].

Allons encore plus loin dans l'histoire pour constater que le plan de Curitiba mis en œuvre par l'architecte Jaime Lerner, maire de la ville à trois occasions (1970-1990), est une réorientation du plan directeur d'urbanisme imaginé par d'Alfred Agache en 1943. Ce dernier, très attaché aux idéologies urbaines « progressistes » - si l'on croit à la classification des modèles urbains de Françoise Choay (1965) - prône un urbanisme à croissance radiale avec un système viaire centralisé et donne la priorité à une mobilité principalement motorisée. Plus tard, dans les années 70, Jaime Lerner propose un urbanisme plus humaniste et fait « la ville pour les personnes et non pour les voitures », le slogan du gouvernement local. Le système *Bus Rapid*

[282] Nous citons ici l'intitulé de la partie 9.3 du « Plan indicatif pour le développement de la zone Nord ». Voir ONAPLAN, ADN, GTZ, 1987, « Plan indicativo para el desarrollo de la zona norte de Santo Domingo ».

[283] Déjà en 1975 dans le séminaire « Santo Domingo 2000 » certains intervenants parlaient d'écologie urbaine. Voir : VALDEZ C., 1995, « Motivación », *Santo Domingo 2000. Veinte años después*, p. 2-3.

[284] C'est la première ville latino-américaine à avoir développé un système de recyclage urbain. Les autorités de Curitiba ont été à la tête des initiatives telles que l'échange des déchets par des sacs de nourriture et des tickets métro.

Transit (BRT)[285], la mixité fonctionnelle, les programmes de tri sélectif et l´éducation environnementale pour les enfants sont parmi les actions déjà développées par la municipalité de Curitiba dans les années 80. Des interventions ont également eu lieu dans les favelas telles que la construction des logements sociaux et des rues dans un souci d'amélioration de la qualité des logements, le bien-être et la connectivité avec le reste de la ville. Il ne faut pourtant pas oublier le contexte politique du Brésil qui à l'époque se trouvait sous un régime dictatorial au sein duquel des actions arbitraires et oppressantes ont pu avoir lieu sans être révélées.

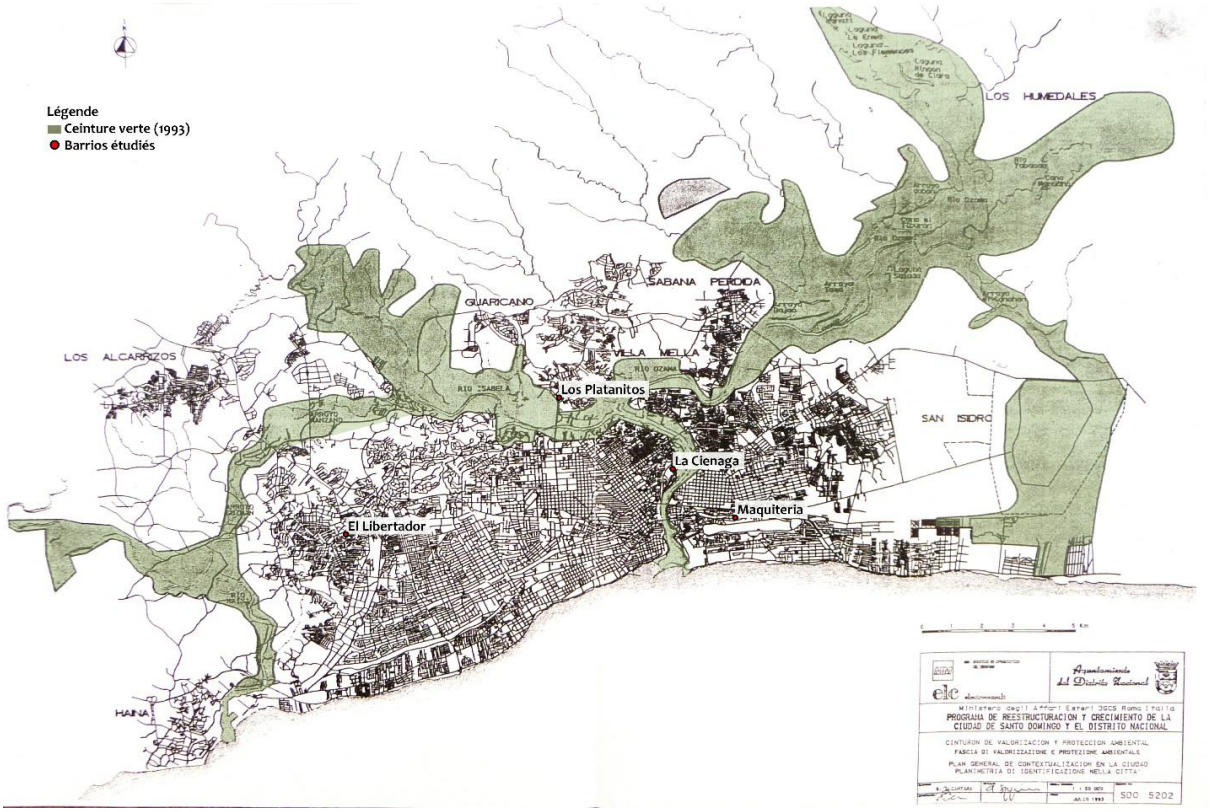
Encadré 5. Le traitement « écologique » des *favelas* à Curitiba

« La première expérience pilote a été mise en œuvre dans la plus ancienne "favela" de Curitiba, située à seulement 2 km du centre-ville. Cette population vivait sur les rives du fleuve, sans aucune sorte d'infrastructure. La municipalité avait évalué l'imminence de l'élaboration et de la mise en œuvre d'un programme de réaménagement et de préservation de l'environnement pour cette zone, et avait besoin de réinstaller ailleurs la population locale. Sensible aux problèmes sociaux qu'un déménagement impliquerait dans la vie de ces personnes, puisqu'elles sont déjà intégrées à cet espace urbain, le gouvernement municipal avait compris qu'il serait intéressant de tenter une expérience novatrice en termes sociaux, en mettant en œuvre le programme des villages artisanaux, dont l'objectif est d'améliorer la qualité de vie de la population à faibles revenus, en permettant leur insertion dans le réseau de production de biens et de services. A cette fin, la municipalité de Curitiba a développé, simultanément à la construction des maisons, un programme de formation intensive de qualification professionnelle ». (Vallicelli, 2002 p.74)

À Saint-Domingue, le *plan indicativo* pour le développement de la zone nord s'inspire de cette façon de planifier la ville et se construit comme un ensemble de propositions et recommandations pour le développement d'une politique de développement urbain destiné aux « habitants des *barrios* à faibles revenus ». La restructuration du système viaire avec la construction de l'avenue *circunvalación* devait permettre de rendre accessibles les terrains de l'Etat, de définir des parcelles dotées de services et infrastructures urbaines, ainsi que de proposer une diversité de solutions en termes de logements pour ces populations. Dans l'ensemble, ces mesures contribuaient à une politique urbaine corrective et préventive pour la régulation de la densité urbaine et la diminution du déficit qualitatif et quantitatif des logements.

[285] Le système *Bus Rapid Transit* (BRT) est un réseau de transport en commun d´articulation des autobus transportant environ 270 passagers, dans des artères principales de la ville de Curitiba.

Figure 95. Plan de délimitation de la ceinture verte de la ville de Saint-Domingue d'après les coordonnées géographiques stipulées dans le décret n° 183-93



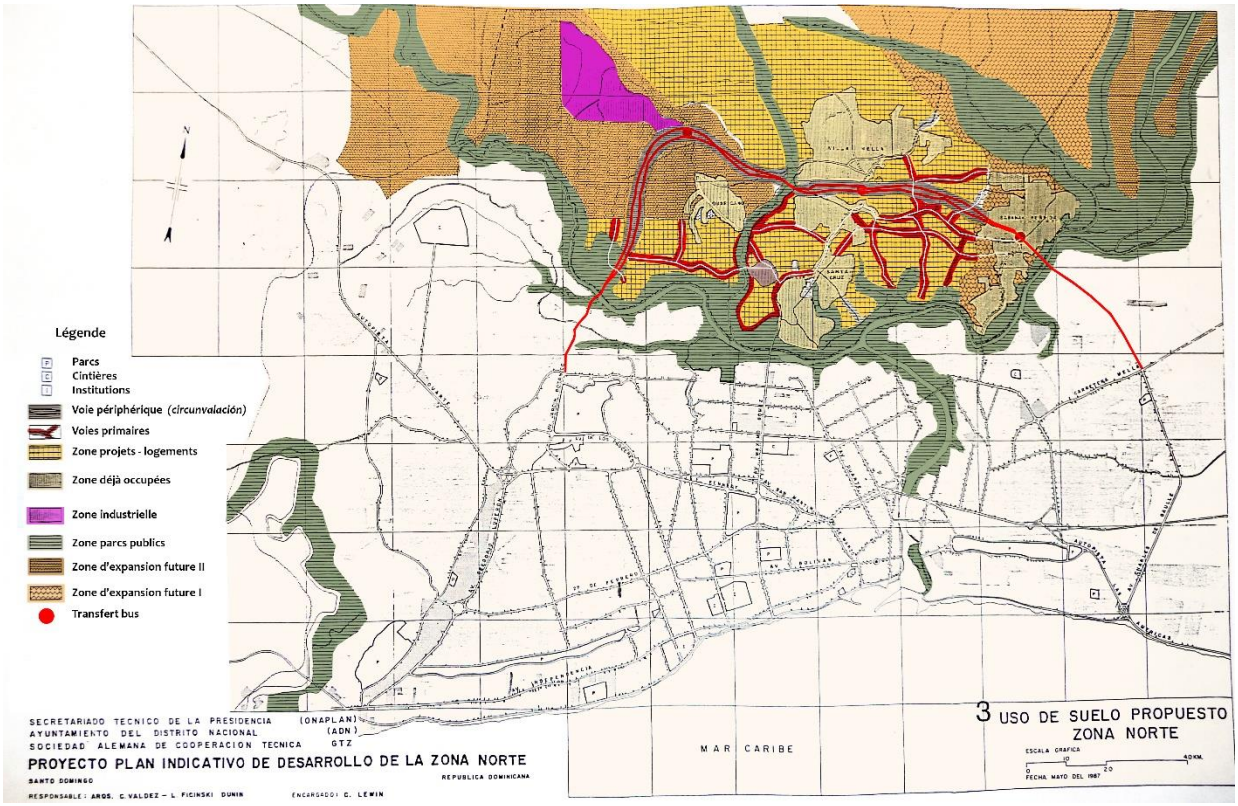
Source : « Plan Director por el desarrollo urbano de la ciudad de Santo Domingo » (1994, p.109). Couleur : DSV, 2019.

Avec « l'intégration du concept écologie dans le développement de la zone nord » (ONAPLAN, ADN et GTZ, 1987 p.80), les rédacteurs du plan proposent la création d'une ceinture verte de 4 700 hectares dont les limites s'étendent le long des rivières et dans les zones vulnérables aux inondations et glissements de terrain. Cette ceinture est composée d'un sanctuaire de faune et de flore et d'une zone de protection de 30 mètres[286] (cf. Fig. 95 et 96). Ils envisagent également la recréation d'un métabolisme urbain avec des alignements d'arbres le long des avenues et des rues résidentielles ainsi que des parcs publics composés de places et aires vertes. Les *cañadas* et rivières constituent ici les zones de préservation et de recréation où aucune édification ne doit être érigée vue leur « fonctionnalité strictement

[286] L'idée de la création d'une Ceinture verte sera par la suite reprise dans le Plan Directeur pour le développement urbain de la ville de Saint-Domingue de 1994 (pour la traduction personnelle de *Plan Director por el Desarrollo Urbano de la Ciudad de Santo Domingo)*. Mais, déjà en 1993, le décret n° 183-93 ordonne la création de la ceinture verte par recommandation de la Commission Nationale des Affaires Urbaines (CONAU, par ses sigles en espagnol).

écologique »(ONAPLAN, ADN et GTZ, 1987 p.81). Le plan prévoit finalement la construction d'usines non polluantes pour limiter la contamination des rivières[287].

Figure 96. Plan de zonage pour l'intervention de la zone Nord



Source : « Plan indicativo para el desarrollo de la zona norte » (1987, p. 15). Couleur et traduction de légende : DSV, 2019.

Nous sommes face à une approche politique-écologique et normative qui rejoint les réflexions de Paul Duvigneaud (1974) sur le métabolisme urbain et l'équilibre entre les milieux urbains et naturels. À ceci s'ajoute un discours de plus en plus fort sur la protection environnementale, promu par les organisations internationales qui se traduit a l´échelle locale par l´assainissement de la ville qui est ici axé sur la rivière (Cottam, 1999). Ce plan est influencé

[287] D'après Miguel Hatton Ceara (1989), dans les années 80, 70 % de la production industrielle était concentrée dans la ville de Saint-Domingue. Il s'agissait des entreprises dédiées à la production de nourriture, des boissons et du tabac, à la fabrication de papier, du métal et à la production des substances chimiques. Voir : CEARA-HATTON M., 1889, *Fomento de las pequeñas y mediana empresa: Elementos macroeconomicos*, Fundacion Friedrich Robert, 85 p.

aussi par l'approche pédagogique initiée par ERE dans les années 70, notamment quand il propose la mise en place des campagnes éducatives destinées aux habitants de *barrios* afin de palier le principal problème environnemental autour de la collecte des poubelles et des dépôts d'ordures informels. Le document introduit par ailleurs deux nouveaux concepts : (1) la « propriété de terrains collectifs » (ONAPLAN, ADN et GTZ, 1987 p.55) comme une disposition pouvant faciliter la responsabilisation collective et la participation des habitants dans la création et la protection de l'environnement, et celui (2) d'« impact environnemental » qui devrait être pris en compte dans les phases d'étude, construction et maintenance du boulevard périphérique.

Force est de constater que ces idées et concepts novateurs introduits par le plan en termes environnementaux et de propriété de sol ont été oubliés durant la phase d'exécution. Loin de reconstituer un équilibre urbain, ce plan a au contraire déclenché une crise urbaine et sociale, comptant environ 180 000 personnes expulsées. Un pourcentage important de ces familles se trouvaient toujours dans les années 90, dans l'attente d'une attribution de logement (Cottam, 1999 ; Morel et Mejia, 1998). La phase d'exécution du plan était devenue une arme de répression, manipulation, intimidation et corruption qui avait provoqué d'une part, la division des organisations locales, et d'autre part, ces actions ont soulevé des faux espoirs aux habitants soucieux de devenir propriétaires (Faxas, 2005). Ainsi, l'objectif « d'intégrer le concept écologie » s'est vu compromis par les évictions massives qui ont directement eu comme conséquence l'étalement urbain, l'occupation des terrains agricoles et la précarisation des nombreuses familles.

5.1.1.2. Eloigner les « *barrios* pauvres » pour préserver l'environnement

En réalité, ce plan répond aux enjeux de protection et de préservation de l'environnement initiés par les mouvements environnementaux au tournant des années 70. Les publications de Rachel Carson (1962) dénonçant les effets néfastes des pesticides, les réflexions de Roderick Nash (1972) sur la dégradation du système terre et du biotope, et les constats de Paul R. Ehrlich (1972) sur la croissance démographique et son incidence dans la dégradation de

l'environnement, sont à l'origine de cette montée environnementaliste (Locher et Quenet, 2009). À tel point qu'en 1972, elles servent de références discursives à la première conférence internationale sur l'environnement humain et influencent la rédaction de la déclaration de Stockholm. Prônant pour la liberté et l'égalité des hommes vivant dans un environnement de qualité et la préservation des ressources naturelles globales afin de garantir le bien-être de générations futures, cette déclaration cherche entre autres, le rattrapage économique et politique des « pays en développement » (voir les principes 10, 11, 12). Il y est conseillé de dégager des ressources pour la préservation de l'environnement, de planifier les villes en adoptant les mesures nécessaires ainsi que d'apporter des solutions face aux problèmes liés à la croissance démographique (voir les principes 15 et 16).

Mais, c'est plus tard, en 1976 à Vancouver pendant la première conférence sur les établissements humains que la problématique urbaine/environnement a été davantage discutée. Connue aujourd'hui comme Habitat I, les principales recommandations de cette conférence suggèrent que l'amélioration du cadre de vie des populations (logement, santé, éducation et loisir) est essentielle à la satisfaction intégrale de leurs besoins. Il s'agit de lutter contre les inégalités sociales, et de prévoir/contrôler l'augmentation de la population vivant dans les zones urbaines. Dans ce sens, il a été recommandé de planifier et de réglementer l'occupation du sol tout en considérant les établissements humains comme instrument et objet de développement. Ceci implique également le développement des politiques publiques pouvant garantir la sécurité foncière aux habitants des quartiers informels. Il faudrait mettre à disposition des terrains aménagés pour le développement des projets de logements, promouvoir l'auto-construction et garantir l'accès aux services publics avec un système tarifaire équitable. Ces mesures, considérées nécessaires pour un « développement écologiquement viable »[288], permettraient en même temps d'assurer la protection de l'environnement, l'intégration, la participation sociale et le maintien des équilibres démographiques entre la zone rurale et la zone urbaine.

[288] Le concept développement durable n'était pas encore employé à l'époque. La déclaration de Vancouver s'appuie sur l'expression « développement écologiquement viable » qui avait été employée en 1968 pendant la conférence sur la biosphère à l'UNESCO.

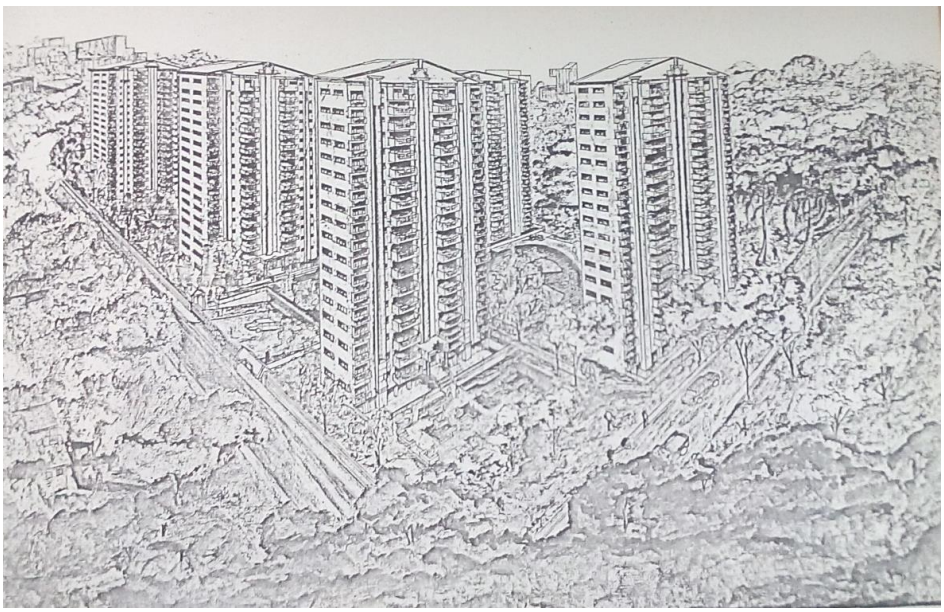
Habitat I a été aussi l'occasion de reconnaitre que les problèmes des établissements humains dans les « pays en développement » ne sont pas seulement économiques et sociaux, mais qu'ils sont influencés par des relations économiques internationales injustes. Ce postulat, déjà discuté en 1974 pendant la conférence des Nations Unies pour le commerce et le développement, préconise pour les pays dits en développement l'adoption d'un nouvel ordre économique international sur des bases plus équitables : *« Trade not Aid »* « le commerce, pas l'aide » (Brunel, 2012). Sont alors envisagés des stratégies de « substitution aux exportations »[289] et le développement local des appareils industriels permettant d'émanciper ces pays des pactes coloniaux (Brunel, 2012 p.13).

En République Dominicaine, la préservation de l'environnement urbain comme objectif prend vraiment de l´ampleur au tournant des années 80. Cela répond aux enjeux démographiques aggravés par les exodes ruraux et les processus d'industrialisation de la ville depuis les années 40. Edmundo Morel Pierret (1991) parle d'un véritable engouement dans la presse de l'époque concernant les devoirs citoyens envers la protection de la nature, les potentialités du pays en termes d'innovation et production énergétique, l'érosion du sol produit de la construction des barrages électriques, les campagnes de reforestation nationales, les conséquences de la contamination des lacs et rivières et les différents décrets interdisant d'y jeter des déchets (Morel Pierret, 1996). En effet, la question environnementale était déjà présente dans le cadre légal. D'après Magdalena Lizardo et Rolando M. Guzmán (2005) un cadre juridique avait été établi dès les années 50 en matière de question environnementale. « Par exemple, la loi sur l'organisation des municipalités (loi 3.455 de 1952) et la loi sur l'organisation du district national (loi 3.456 de 1952), toujours en vigueur, ont établi des attributions et des compétences aux municipalités en matière de protection de l'environnement. Selon ces lois, les gouvernements locaux peuvent dicter les mesures nécessaires pour l'aménagement, l'hygiène, la sécurité et le confort de leurs habitants, à condition que ces mesures n'interfèrent pas avec

[289] En République Dominicaine, les processus d'industrialisation commencent à la fin des années 40 notamment autour de l'industrie sucrière. Ces processus continuent dans les années 60 avec la création des zones franches, telle que la zone industrielle d'Herrera (à proximité du *barrio El Libertador*). Mais déjà pendant la dictature, une production interne était financée par le régime qui souhaitait diminuer les importations des produits étrangers.

d'autres lois. De son côté, la loi sur les urbanisations et l'ornement public (loi 675 de 1944) a donné à chaque municipalité le pouvoir de zoner le territoire où les installations manipulant des substances dangereuses seraient autorisées, tout en établissant des dispositions concernant le maintien du paysage naturel dans les urbanisations » (Lizardo et Guzmán, 2005 p.11).

Figure 97. Des architectes dominicains imaginaient le futur du *barrio* dans la ville de Saint-Domingue en 1988

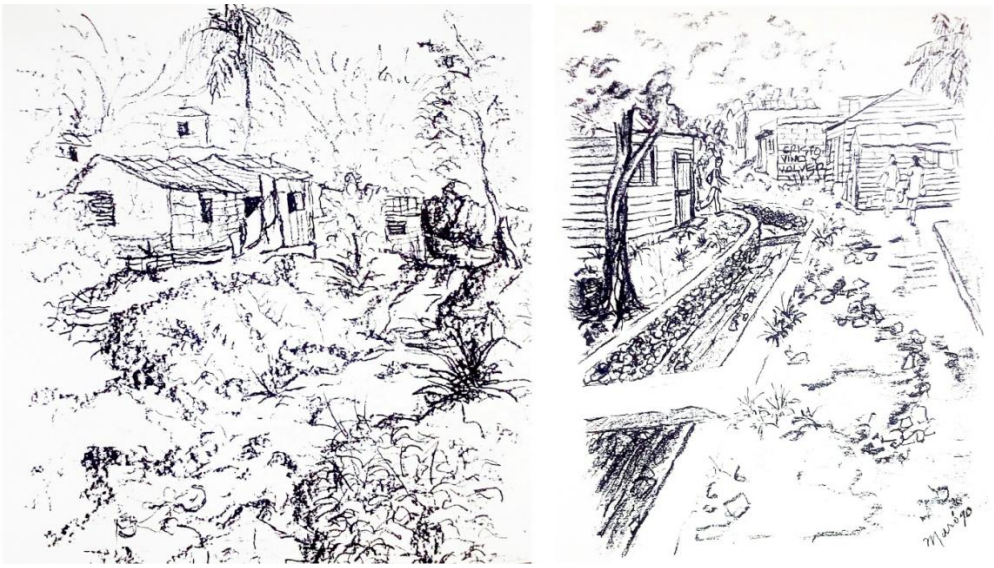


On trouve une influence de Le Corbusier. Source : Piña, D. A., Cruz Olivo, M., D'Oleo, R., & Cohen, J. R. (1988). *Barrio : La Yuca (del Naco). Recuperación de « La Yuca » foco, miseria en un barrio de Santo Domingo.* UASD.

C'est bien dans ce contexte national et international que le *plan indicativo* pour le développement de la zone Nord a été imaginé. Dans le plan, l'aspect écologique est assimilé au concept d'embellissement de la ville et s'inscrit dans une approche hygiéniste de santé publique pour remédier à la surpopulation et aux risques sanitaires. Cette vision nous la trouvons aussi dans les projets des architectes dominicains (cf. Fig. 97). Les concepteurs urbains adhèrent aux discours des ONG considérant que les pays tropicaux, souvent des pays « en développement », sont des paradis qui doivent être préservés des pratiques prédatrices de leurs habitants et d'une croissance démographique significative. L'accent mis sur l'éradication de la pauvreté qui, perçue comme une menace pour l'environnement, fait de ce combat, un combat direct contre les pauvres (Brunel, 2012). Ainsi, contrairement aux villes dans les pays développés où l'industrialisation représente la source des problèmes environnementaux, dans les villes de

Saint-Domingue, c'est la pauvreté urbaine personnifiée par les habitants des *barrios* et leur proximité aux sites de valeurs écologiques (rivières, *cañadas*, lacs) qui s'avère un danger national et aussi global (cf. Fig. 98 et 99).

Figure 98. Croquis des *cañadas* dans les *barrios* à proximité de la rivière Ozama dans les années 1990



Source : These de Celeste Yanet Jiménez Cabral, [et. al.]. 1990. Mejoramiento urbano : área cañada, Bonavide, Guachupita, 27 de febrero, Guandules y la Cienega . UASD.

Figure 99. Photo vue aérienne des *barrios* dans les berges de le rivière Ozama 2017

Source : Site web Urbe http://labarquita.com.do/cuencaozama/la-barquita/nds-proyecto.php et https://arquitexto.com/2018/05/nuevo-domingo-savio/

5.1.2 Formes alternatives d´intervention dans les *barrios*

> « Alors, on assistait aux réunions de COPADEBA. Après on réclamait dans les rues, on marchait tous ensembles et on criait *charlatans*. À midi on faisait sonner les casseroles, on appelait la presse et on prenait la parole devant eux. J´étais citée dans une des pages d´un petit journal que les camarades avaient collé proche des *Barrancones.* On voyait mon nom : Maria Crisostomo […] C´était moi qui informais les autres sur les avancements des travaux parce que je distribuais les repas aux ouvriers. J´amenais des rapports journaliers sur ce qu´ils faisaient : quand ils mettaient de la peinture, quand ils installaient les fenêtres […] Pour moi, ici [*barrio La Ciénaga*] les expulsions ont été moins répressives qu´ailleurs surtout parce qu'on s'était organisés pour se défendre » (Navarro et Mercedes, 1996 p.61)[290].

Les évictions des *barrios* prévues par le *plan indicativo* pour le développement de la zone nord réveillent des mobilisations citoyennes, en particulier, celle des habitants des *barrios La Ciénaga et Los Glandules* qui se sont organisés autour de la création d'un Comité de Défense de Droits des *Barrios*[291]. Ils considèrent que leurs revendications face au projet de l'Etat devaient s'accompagner d'un soutien technique en termes d'aménagement urbain (Mercedes, 1996 ; Ruiz Aleph, 2004). C'est ainsi qu'en 1988 naît « le projet *Ciudad Alternativa* » (Navarro et Mercedes, 1996). Sous l'emblème « Manifestation avec réponse »[292], ils font une contre-proposition au plan de l'État en affirmant que la requalification urbaine devait se faire avec la participation des habitants et que les interventions urbaines devaient bénéficier à une grande majorité en assurant leur survie économique. Ils demandent à l'État d'assurer ainsi d'abord l'accès aux services et puis de réfléchir à un programme d'amélioration des logements.

En 1992, *Ciudad Alternativa* est passée de projet à ONG locale. En combinant savoir technique et savoir populaire, l'idée était de proposer un renouvellement de la ville dans ses dimensions sociales et culturelles, et un changement dans les idéologies communautaires et institutionnelles (Mercedes, 1996). Sans vouloir complètement se détacher des actions de l'État, ils proposaient un basculement de l'approche interventionniste pour passer de la rénovation à l'amélioration urbaine. Cela s'entend comme un processus à partir duquel la population organisée, en partant de ces propres conditions et avec la participation de l'État et des

[290] Traduction personnelle. Voir annexe 8 pour la version en espagnol.
[291] Traduction personnelle de *Comité de defensa de los derechos barriales* COPADEBA.
[292] Traduction personnelle de *« protesta con respuesta ».*

institutions, peut réussir la transformation de son propre habitat (Morel et Villaman, 1996). C'est dans ce sens que *Ciudad Alternativa* assure depuis, un soutien aux manifestations contre les évictions pour le droit au logement digne et une assistance technique au montage de projets communautaires, remplissant ainsi un double rôle de contestation et de conciliation (Mercedes, 1996).

Sous l'influence de Kevin Lynch, *Ciudad Altenativa* définit son « modèle alternatif » comme celui qui prend en compte les hommes, leurs valeurs et croyances, les espaces créés par eux et leurs activités dans le temps (Tejada, 1996). Il se présente comme une critique aux aprioris considérant les *barrios* comme des centres de corruption, lieux de délinquance et promiscuité, et cherche à faire reconnaître l'ensemble des valeurs, des activités et des institutions qui font vivre les *barrios* au-delà des activités déviantes (Morel et Villaman, 1996). Aujourd'hui, *Ciudad Alternativa* se positionne comme la plus ancienne association locale en termes de promotion et de transformation de la ville de Saint-Domingue. Avec l'aide des programmes financés par des institutions internationales et nationales, elle coordonne des travaux d'amélioration et de suivis des *barrios* et anime des campagnes éducatives et participatives.

Ciudad Alternativa n'est pas la seule association dominicaine à s'intéresser au développement urbain des *barrios*, mais retracer son histoire nous a permis d'identifier les modèles d'intervention urbaine considérés comme « alternatifs ». Il s´agit de se positionner face aux dispositions officielles définies souvent par les volontés conjoncturelles et qui se traduisent par des opérations partielles et inopérantes (Ruiz Aleph, 2004). Ainsi, au fil du temps, cette association et d'autres ont promu deux logiques d'intervention, d'une part, « l'amélioration urbaine intégrée » avec la promotion de l'autoconstruction (5.1.2.1), et d'autre part, plus récemment, la « production sociale de l'habitat (PSH) » orientée vers l'autogestion (5.1.2.2).

Dans cette partie du chapitre, nous explorons ces deux formes alternatives d'intervention urbaine afin d'identifier comment y sont comprises les préoccupations écologiques et

environnementales de l'espace *barrio.* Nous verrons qu'entre les actions dites alternatives et les actions de l'État se produisent des oscillations analytiques et que les propositions alternatives sont vite intégrées dans les discours politiques et gouvernementaux sans une transformation significative dans le passage à l'action.

5.1.2.1 L' « Amélioration urbaine intégrale »[293] des *barrios* et la promotion de l'autoconstruction

Pas seulement en République Dominicaine, mais en Amérique latine en général surgit dans les années 80 un engouement autour de l'« amélioration intégrée des *barrios* marginaux »[294]. Définie comme un processus d'intervention à travers lequel la population organisée, consciente de sa condition et en partenariat avec des institutions, réalise les transformations nécessaires à son développement physique, économique et social (ADN, 1997). Cette vision de développement urbain relève ainsi d'une double motivation. Elle prône autant l'intégration des *barrios* à la ville formelle que la conception holistique des politiques urbaine combinant les solutions urbaines avec l'économie, l'environnement et le développement social (Calderón, 1995 ; Vergel-Tovar, 2010). Entre les professionnels de la ville, un consensus semble ainsi se dégager pour considérer cette modèle comme la voie la plus convenable pour définir les opérations destinées aux *barrios* (Brakarz, Rojas et Green, 2002 ; Murillo et Schweitzer, 2011 ; Navarro et Mercedes, 1996 ; Ziccardi, 2012). En République Dominicaine, l'Institut Dominicain de Développement Intégré (IDDI par ses sigles en espagnol) créée depuis 1984 définit le développement intégré comme un système éthique considérant les individus comme membres à part entière d'une communauté qui doivent être traités comme tels. Cela s'explique en partie par le fait que l'amélioration intégrée urbaine mobilise davantage le « capital social » des

[293] Traduction personnelle de *mejoramiento urbano integral*. Dans la littérature française, voir la définition de Guillaume Faburel qui le définit comme une approche censée porter l´idée de généralité par la transversalité. Voir : FABUREL G., 2014, « La mise en politique du développement durable : vers un « nouveau » modèle d'action par les pratiques professionnelles? », *Metropolitiques*.

[294] Le document « Ciudades para todos. La experiencia reciente en programas de Mejoramiento de *Barrios* » publié par le BID en 2002, retrace les expériences d'amélioration intégrée des *barrios* dans différents pays d'Amérique Latine tels que le Chili, la Colombie, le Brésil, l'Argentine et la Bolivie. En Cuba, des commissions pour le développement intégré de la ville ont aussi été créées à la fin des années 80. Voir : PUENTES RAMÍREZ E., 2015, *Mejoramiento integral de barrios y capital social: el caso del Programa SUR Bogotá-Colombia*, phd, E.T.S. Arquitectura (UPM), 250 p.

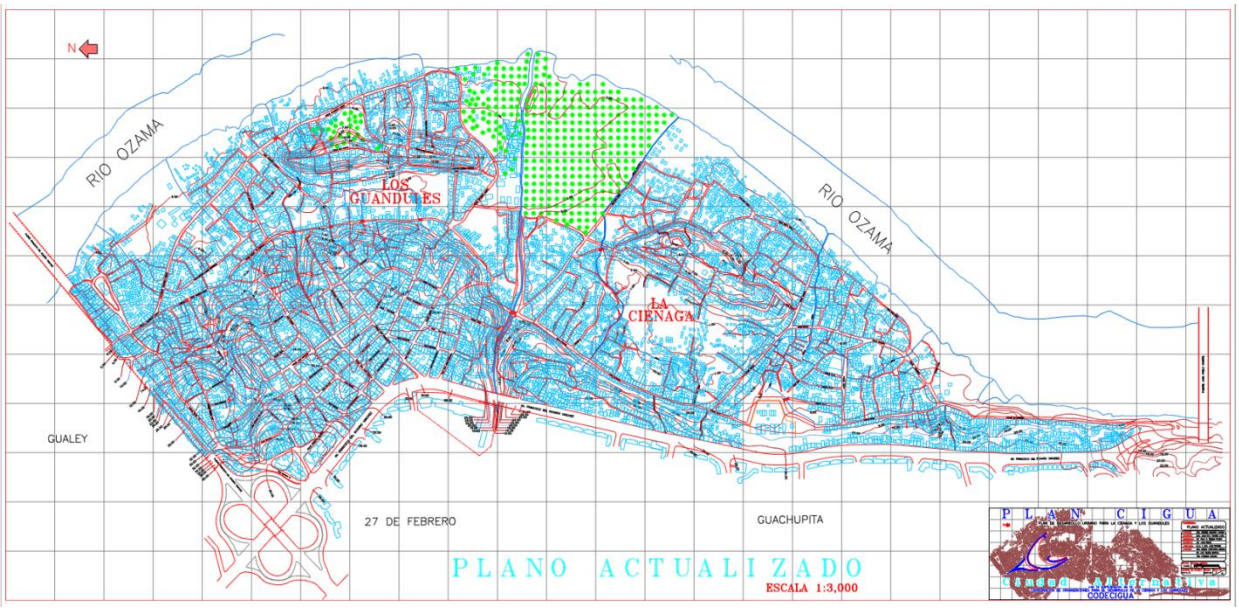
habitants. En effet, il faut s'attarder sur le concept « capital social » développé par Bourdieu (1986), Coleman (1988), Putnam (1995), entre autres, et largement mobilisée par la Banque Interaméricaine de Développement (BID) pour comprendre la popularité des multiples programmes orientés vers l'amélioration intégrée des *barrios*. Le capital social est l´ensemble de réseaux et relations sociales qui se construisent dans une communauté. Sa traduction dans le processus de planification urbaine permettrait de lutter contre la pauvreté et précarité des *barrios*. Dans ce sens, il a été considéré que les programmes urbains nécessitent du capital social pour atteindre ses objectifs, en même temps que le capital social nécessite d'un encadrement pour canaliser ses initiatives (Puentes Ramírez, 2015). C'est bien dans ce cadre-là que les programmes d'amélioration urbaine intégrée des *barrios* trouvent leurs sources.

Nous abordons ici les premiers exemples dominicains issus de ces orientations : le Plan CIGUA[295] qui, autoproclamé par les associations locales comme une vision alternative pour l'intervention urbaine, a été rapidement institutionnalisée avec le plan RESURE [296]. En effet, dans le programme de gouvernement de Danilo Medina 2012-2016 et dans le Plan National Pluriannuel du Secteur Public (PNPSP par ses sigles en espagnol) le développement d'une politique intégrée destinée aux établissements humains est clairement évoqué. Pour ce faire, les documents prévoient la construction de partenariats entre les secteurs public, privé et les acteurs communautaires, et entre le gouvernement national et les municipalités pour l'amélioration des conditions urbaines : construction des logements et dotation des services accessibles aux familles à faibles revenus. Dans le IIIe Forum Latino-Américain et des Caraïbes sur le logement et l'habitat, célébré à Saint-Domingue en 2018, la plupart des intervenants parlent aussi d'amélioration intégrée d'établissement urbain. Cette forme alternative d'intervention urbaine reste donc encore très mobilisée dans les discours des acteurs associatifs et gouvernamentaux.

[295] Acronyme en espagnol de *Plan de Desarrolo Urbano para la Ciénaga y Los Guandules.*
[296] Acronyme en espagnol de *Restructuration socioeconómica, urbana y ecologica de los barrios marginados.*

Le plan CIGUA, l' « amélioration urbaine intégrale » en partant de la participation, la co-construction et l´autoconstruction.

Figure 100. Relevé des *barrios Las Ciénaga* et *Los Guandules* 1994



Source : « Plan de desarrollo urbano para la *Ciénaga* y los Guandules ».

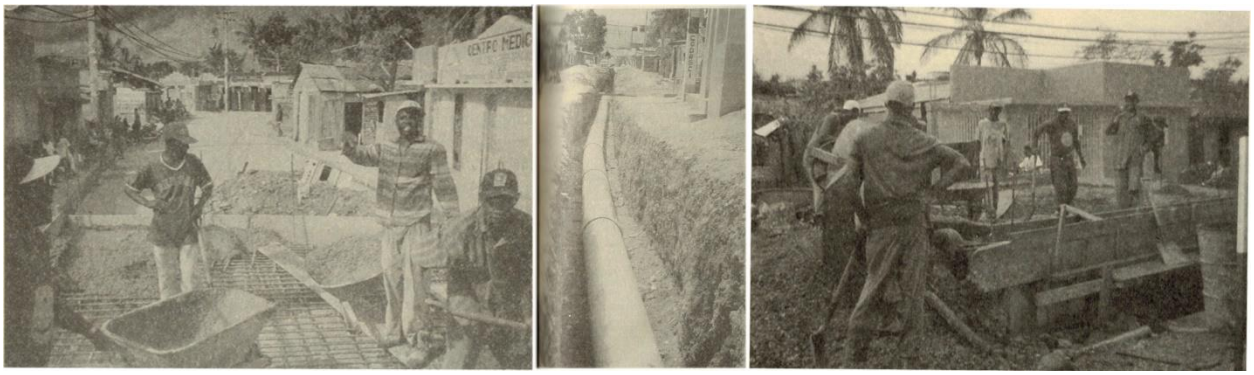
En 1989, les expériences de participation et co-construction avec les habitants des *barrios La Ciénaga y Los Guandules* ont été exposées par les représentants de *Ciudad Alternativa* dans un séminaire d´architecture. Ils ont déclaré avoir été inspirés par le travail de Marina Waisman, architecte argentine qui parlait déjà en 1972 d'une architecture engagée[297], et aussi par les réflexions autour de l'autoconstruction de John Turner[298] pour se positionner contre les opérations urbaines de l'Etat et les expulsions des *barrios* de la zone Nord. Ils expliquent qu'en s'appuyant sur le principe « partir de la réalité » (cf. Fig. 100), les militants de l'association, les habitants et les experts se sont organisés en comité de *cuadra*[299] pour réfléchir ensemble aux problématiques les plus critiques des *barrios*, les causes et les solutions possibles. Ils ont

[297] Waisman, M. (1972). *La estructura histórica del entorno*. Ediciones Nueva Visión.
[298] Turner, J. F. C. (1977). *Vivienda, todo el poder para los usuarios: Hacia la economía en la construcción del entorno*. H. Blume.
[299] En urbanisme, une *cuadra* désigne le segment de rue entre deux intersections.

employé une méthode appelée « réflexion-action-réflexion » considérée comme l´instrument pouvant permettre « la transformation de la réalité sociale » de ces *barrios* (Mercedes, 1996).

À différence des institutions gouvernementales de l´époque qui se contentaient d´un comptage des maisons à démolir et des habitants à déloger, *Ciudad Alternativa* propose des relevés urbains participatifs, quantitatifs et qualitatifs. Chaque comité de *cuadra* devait sur un support graphique partagé (carte, schéma) réaliser un inventaire des logements et des principaux dysfonctionnements (*cañada*, dépôt informel de déchet, canalisation abimée, zone à inondation, rues en mauvais état, etc.). Ces premières actions avaient servi à définir des projets ponctuels d´intervention et faciliter la recherche des financements internationaux (cf. Fig. 101).

Figure 101. Projets réalisés à l'issue du plan *Cigua*



De gauche à droite (1) photos montrant le processus de réaménagement d'une rue dans le *barrio La Ciénaga*. (2) Photo de l'installation des canalisations d'eau potable dans le *barrio La Ciénaga*. (3) Photo de la construction d'un pont piétonnier dans le *barrio La Ciénaga*. Source : « Plan de desarrollo urbano para la *Ciénaga* y los Guandules ».

En 1994, *Ciudad Alternativa* décide de reprendre l´ensemble de ces expériences dans la définition du plan CIGUA. L'objectif de de plan était d´influencer la politique urbaine prévue par le décret No.76-94 concernant la restructuration socio-économique et écologique de six *barrios* marginaux[300] (*La Ciénaga, Los Guandules, Gualey, Simón Bolívar, Capotillo et La Zurza*). Cette fois-ci, un espace officiel et un groupe de coordination et participation (CODECIGUA par ses sigles en espagnol) a été créé. Ils définissent trois objectifs principaux : (1) la transformation physique-environnementale des *barrios* à travers des campagnes de nettoyage des sites naturels

[300] Ceci correspond aux dispositions légales pour la définition du plan RESURE qui sera décrit dans la deuxième partie de du point 5.1.2.1

(*cañadas*, parcs et rivières) et la dotation de services et infrastructures, (2) la transformation des conditions économiques en partant des possibilités et opportunités du contexte, et enfin (3) la transformation des conditions politico-environnementales avec le développement culturel et éducatif pour générer des processus participatifs communautaires.

En réalité, le Plan CIGUA est cosidéré comme un exemple pour les institutions gouvernementales, académiques et associatives en matière de transformation des *barrios* (Navarro, 2004). Il propose ainsi trois règles : intégrer des communautés déjà établies sur le territoire dans la définition des politiques de planification urbaine (participation), examiner les échelles territoriales et les temporalités dans la construction de la ville (flexibilité), et respecter les étapes de la planification urbaine : diagnostic, analyse, formulation de solution et évaluation (méthode). Ceci constitue une stratégie pour l´amélioration urbaine intégrée dont l´objectif est de générer un processus progressif et participatif pour l´intervention de ces *barrios*.

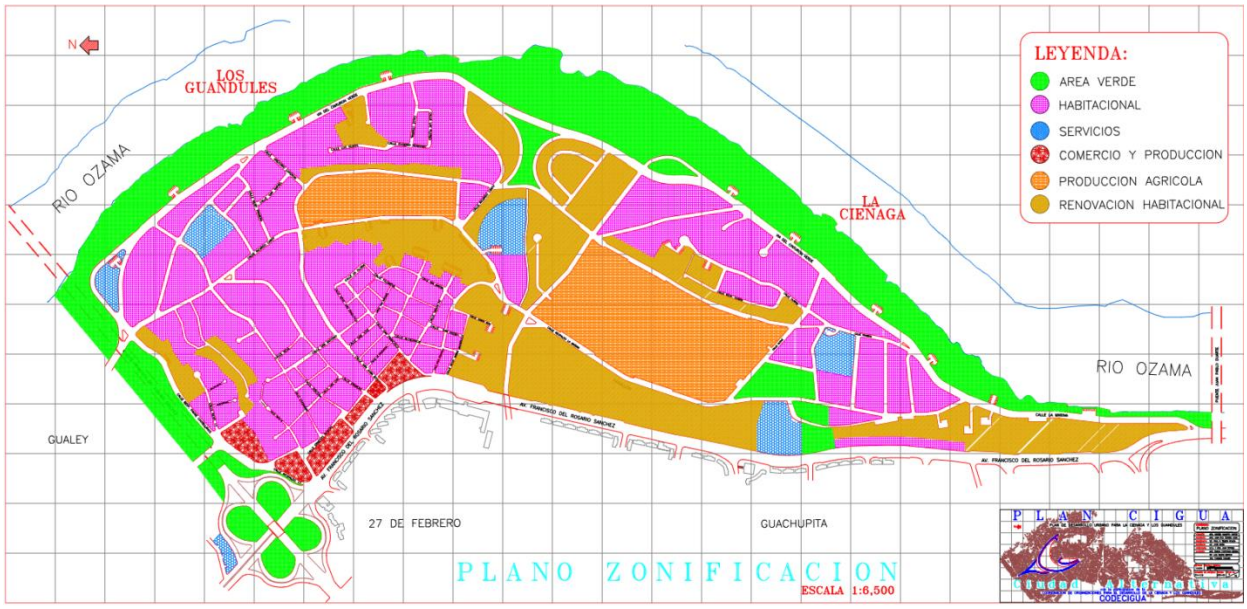
Dans ce sens, le plan CIGUA met à disposition un plan pilote[301] qui retrace l´ensemble des relevés et des projets spécifiques à la réhabilitation des *barrios La Ciénaga y Los Glandules* (cf. Fig. 102). Un zonage fonctionnel des *barrios* (cf. Fig. 103), un phasage des travaux sur les court, moyen et long termes, un réaménagement des voies d´accès ainsi qu´une proposition de régularisation des propriétés des terrains afin de promouvoir l'autoconstruction, figurent parmi les propositions.

[301] Notons ici l'influence du travail de Tuner qui prônait aussi pour le développement des projets pilotes dans le but d'inspirer des solutions locales. La méthode de Patrick Geddes prévoyait aussi les *conservative surgery* dans la mesure où cela permettait de combler un besoin primaire des habitants. Voir : OYÓN J.L., SERRA-PERMANYER M., 2016, « John Turner, un architecte geddesien », *Espaces et sociétés*, *n° 167*, 4, p. 43-61.

Figure 102. Plan général du projet pilote à long terme.

Par ordre d'apparition dans la légende : bâtiment d'habitation, logements progressifs, logements à améliorer, logements en rangées, aire verte, centre médical, centre préscolaire, station pour les mototaxis, poste de police, terrain de sport, salon multifonction, office de production agricole.

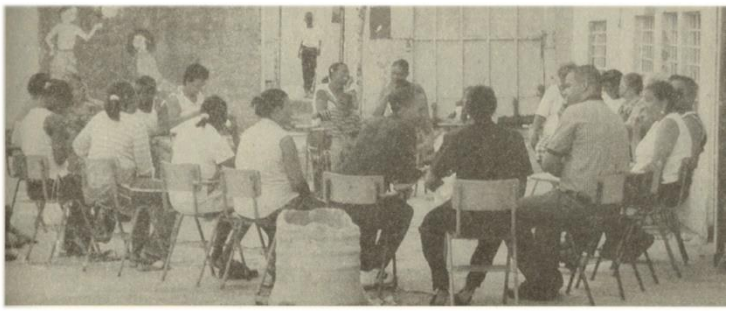
Figure 103. Carte de zonage du projet CIGUA



La couleur verte désigne les espaces verts à construire ou à protéger. La couleur rose correspond aux zones d'habitations. Les équipements sont en couleur bleue, les commerces en rouge et la production agricole en orange. Les zones à rénover se trouvent en couleur marron. Source : document « Plan de desarrollo urbano para la *Ciénaga* y los Guandules » 2004.

En termes d'écologie urbaine, le plan CIGUA s´inscrit dans la même logique environnementaliste et éducative que le *plan Indicativo* pour le développement de la zone nord. Il propose par exemple les mêmes actions d´accompagnement et de sensibilisation de la population pour favoriser leur relation avec la nature ainsi que la création de parcs et des espaces verts. Ceci en signalant que tout projet d´intervention urbaine dans les *barrios* doit donner la priorité à la conservation et la protection des espaces verts déjà existants, à la dotation de services et d'infrastructures, à la rénovation de logements et la construction de nouveaux logements dignes. À cet égard, il envisage une double approche pouvant garantir le développement écologique de ces *barrios*, d´une part des interventions physiques pour la construction des infrastructures, ainsi que la dotation, le traitement d´eaux et des déchets, et d´autre part, des campagnes d´éducation écologique visant à contrôler les sources de pollution et la récupération les cours d´eau et les rivières (cf. Fig. 104).

Figure 104. Photos des réunions autour les campagnes d'éducation écologique et gestion de risque dans les *barrios La Ciénaga* et *Guachupita*



Source : document « Plan de desarrollo urbano para La Ciénaga y Los Guandules », p.31 et p. 49.

Le plan prévoit aussi une zone pour l´agriculture urbaine localisée sur les terrains marécageux qui permettrait de répondre principalement aux objectifs en termes d´économie et d´optimisation de ressource. Cette disposition nous permet de cerner comment certaines propositions du plan avec une connotation économique sont aujourd'hui assimilées à une logique de durabilité urbaine et de pratique écologique. Ceci s´explique par une philosophie autour de l'écologie urbaine encore nouvelle à l´époque. Ce que nous constatons dans l'article d'Andrés Navarro (1996) où il souligne que l´environnement est une thématique clé de

l´association puisque considéré comme un support[302], il doit être favorable au développement des nouvelles formes de relations sociales et à la participation citoyenne (Navarro García, 1994b) :

> « *Ciudad Alternativa* a une vision de l'environnement qui comprend tant les éléments naturels que les facteurs humains… bien que nous soyons conscients des problématiques environnementales de la planète et les problèmes de dégradation de la nature et ses ressources à l'échelle nationale, notre travail se focalise sur l'amélioration des conditions de l'habitat des habitants de *barrios* populaires » (Navarro García, 1994 p.246).

À ce sujet, Jacques Lolive (2010) indique que « dans le cadre d'analyse de la théorie de la justification, [pour les associations] l'environnement existe surtout comme un discours. Du côté des pratiques et des théories aménagistes, l'environnement existe avant tout comme une réalité seconde, dérivée du projet. Il est le plus souvent externalisé et il existe alors que sous forme d'impact, d'effets négatifs non intentionnels causés par le projet » (Lolive, 2010). Le Plan CIGUA prône ainsi une vision anthropocentrique de l´environnement, c'est-à-dire la conservation de la nature dans un sens plus large qui incite à l'usage rationnel des ressources et une gestion de la part des individus (Theys, 2007). C'est une conception symétrique où l'environnement est vu comme un ensemble de relations entre les hommes et le milieu construit (Theys, 2007). Pour les militants de *Ciudad Alternativa*, la gestion de l´environnement devient un moyen permettant une meilleure compréhension des problématiques urbaines. Par conséquent, Il devrait être articulé à la rénovation des logements, la régulation des propriétés de terrains, l´adéquation de voies, la dynamisation économique et la promotion des nouvelles valeurs écologiques (Navarro García, 1994b).

Le plan « RESURE », développement intégré et développement durable

À l'origine du décret N. 76-94, RESURE est un plan d'action coordonné par le Conseil National des Affaires Urbaines (CONAU par ses sigles en espagnol) pour « la restructuration socio-économique, urbaine et écologique des *barrios* marginaux dans les berges des rivières

[302] Jacques Lolive (2010) indique que « dans le cadre d'analyse de la théorie de la justification, [pour les associations] l'environnement existe surtout comme un discours. Du côté des pratiques et des théories aménagistes, l'environnement existe avant tout comme une réalité seconde, dérivée du projet. Il est le plus souvent externalisé et il existe alors que sous forme d'impact, d'effets négatifs non intentionnels causés par le projet ». Voir : LOLIVE J., 2010., « Mobilisations environnementales », dans *Ecologies urbaines - Olivier Coutard , Jean-Pierre Lévy - Librairie Eyrolles*, Economica (Villes), p. 276-302.

Ozama et Isabela »[303]. De ce plan existent deux versions, une de 1994 et une autre de 1996. La première version est présentée comme la continuation des travaux de rénovation urbaine initiés par Balaguer dans les années 60-80. Ce plan déclare que malgré les interventions précédentes, les conditions des *barrios* se sont aggravées, notamment avec l´apparition de nouvelles occupations le long des *cañadas* et d'autres zones à risque d´inondation et glissement de terrain non aptes à la construction de logements. À nouveau, il a été prévu l'expulsion des habitants des *barrios* afin d'assurer la protection de la ceinture verte qui avait été officialisée par le « Plan Directeur pour le Développement de la Ville de Saint-Domingue »[304] (1994). Suite aux tentatives échouées de coordination des travaux entre l´Etat et les organisations locales en 1993, cette première version de RESURE s´appuie sur les décrets n.358-91 et 359-91 qui ordonnaient les interventions dans les *barrios La Ciénaga, Les Guandules,* entre autres *barrios* à proximité de la rivière Ozama[305].

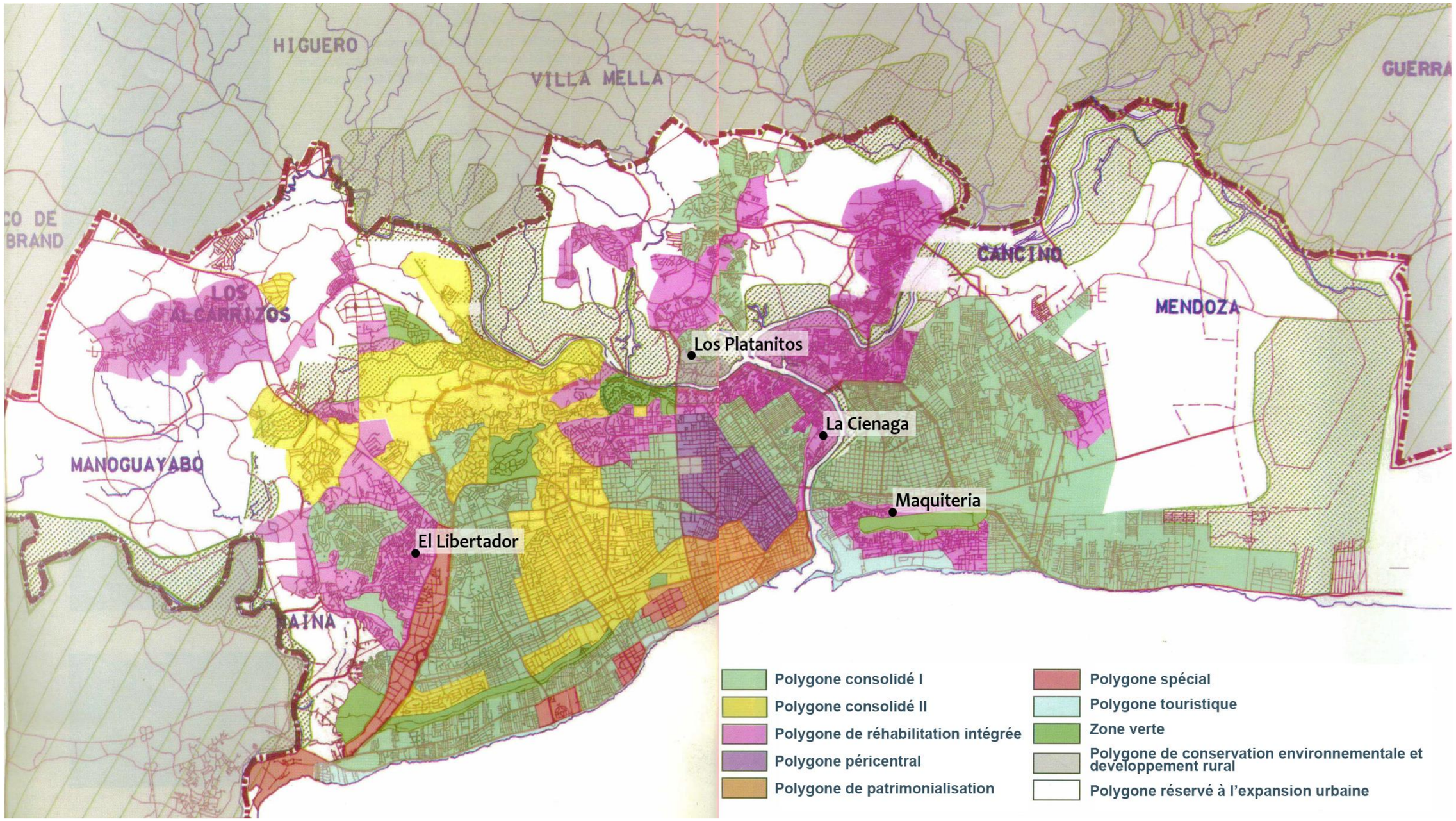
La deuxième version du plan RESURE (1996) établit des nouveaux objectifs concernant principalement l´amélioration physique-environnementale des *barrios* afin de garantir la qualité de vie des populations, le renforcement des organisations communautaires, l'insertion des *barrios* dans la trame urbaine et la protection de la ceinture verte à l´aide des habitants des *barrios* (cf. Fig. 105). Il mobilise ainsi une double approche, d´un côté, le « développement intégrée de l´habitat » inspiré du plan CIGUA prônant l´autoconstruction, le développement progressif et la participation citoyenne, et de l´autre côté, le « développement humain durable » en s´appuyant sur la définition de développement durable définie par l´ONU (cf. Fig. 106).

[303] Pour la traduction personnelle de *Re-estructuración Socio-Económica, Urbana y Ecológica de los Barrios Marginados que bordean los Ríos Ozama e Isabela en la Ciudad de Santo Domingo.*

[304] Pour la traduction personnelle de *« Plan director por el desarrollo de la ciudad de Santo Domingo » (1994).*

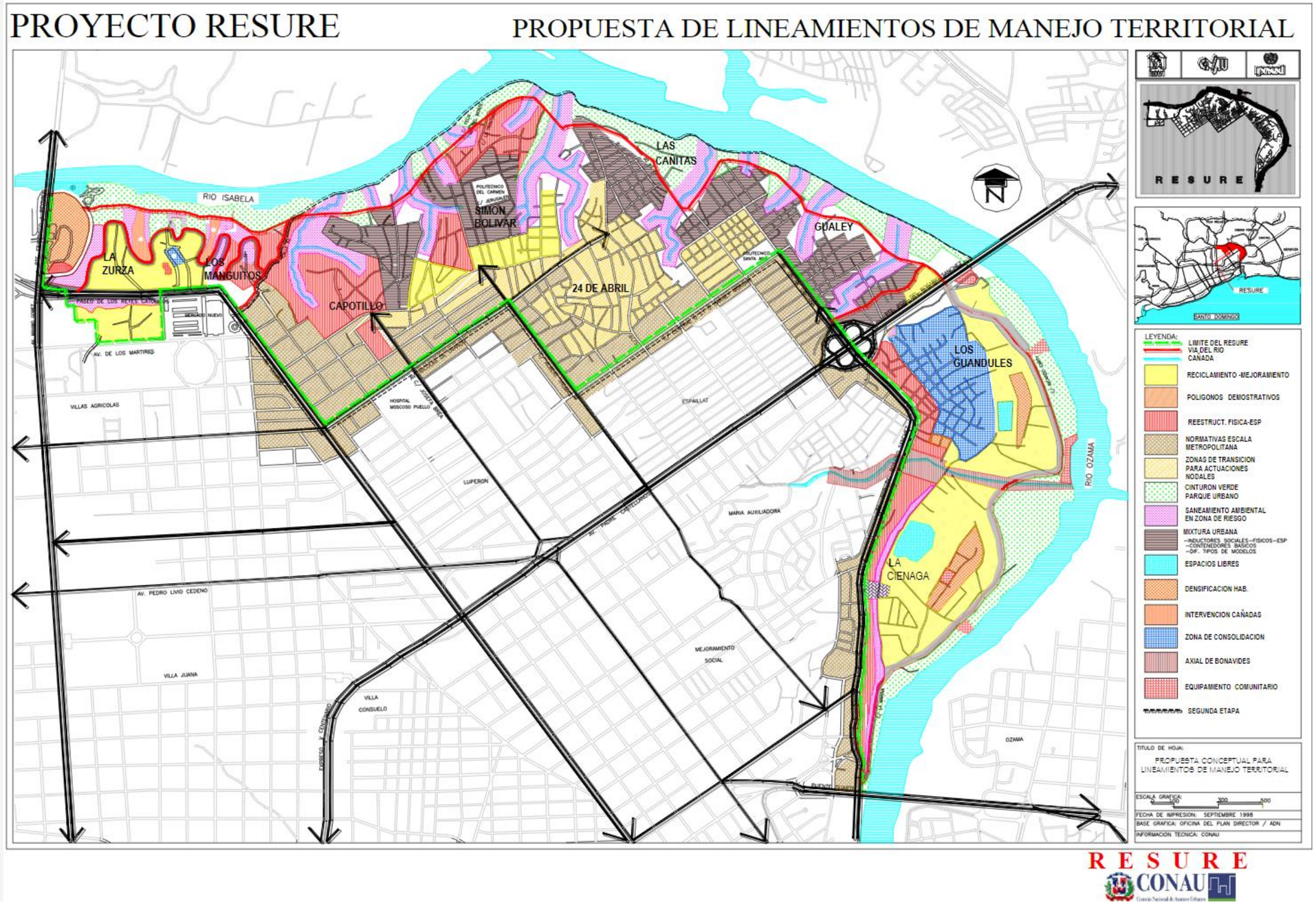
[305] Dans l'année 1991, les *barrios La Ciénaga et La Zurza* ont été militarisés afin d'accomplir les dispositions des décrets n.358-91 et 359-91. Il a été interdit toute construction ou livraison de matériaux de construction dans la zone d'intervention. Pour assurer des travaux d'amélioration de leur habitat, les habitants devaient payer un péage extraofficiel aux militaires. Les habitants se faisaient appeler les « prisonniers de confiance ». Voir : SANTANA J., 2004, *Zona norte : la expulsion de los excluidos*, Ciudad Alternativa, Rep. Dom.

Figure 105. Zonage stratégique de la ville de Saint-Domingue 1994-1998



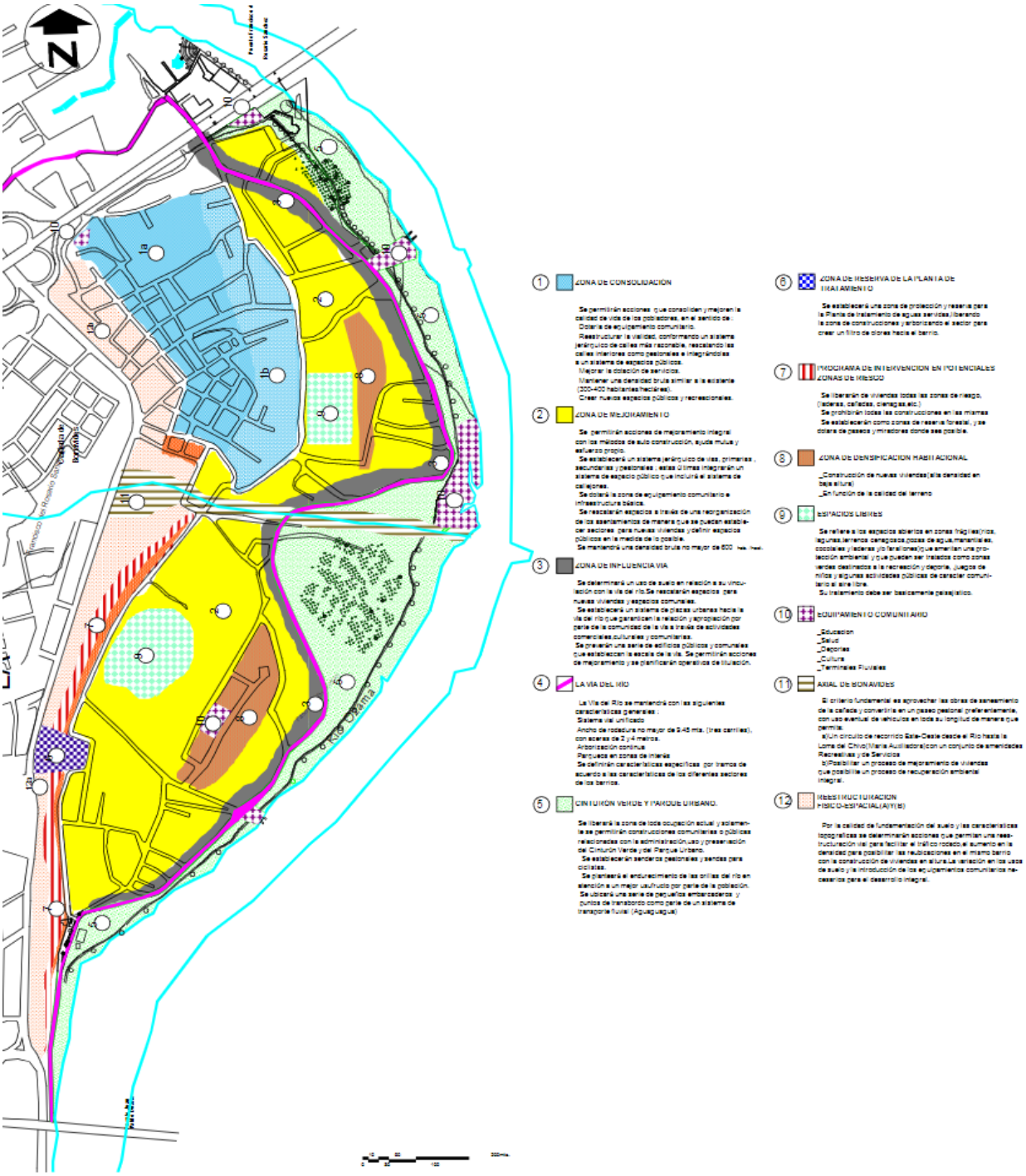
En rose les zones de réhabilitation intégrée. Source : Ayuntamiento del Distrito Nacional, 1997. « Lineamientos del plan director de la ciudad de Santo Domingo ». Traduction personnelle de la légende et de la localisation des *barrios* étudiés.

Figure 106. Proposition de zonage du plan RESURE



SOURCE : CONAU, P.- (dir.), 1999, *Proyecto resure: un proyecto contra la pobreza: informe no. 3*, Santo Domingo, PNUD, 139 p. Traduction personnelle de la légende par ordre d´apparition dans la version en espagnol : Limite du project RESURE. Avenue de la rivière. Cañada. Zone à améliorer. Périmètre démonstratif. Restructuration physique de l'espace. Appliquer normes d'urbanisme. Zones de transition pour les activités multimodales. Ceinture verte et parc urbain. Assainissement environnemental en zone à risque. Mixité urbaine. Espace libre. Zone à densifier. Intervention sur *cañada*. Zone de consolidation urbaine. Axe *cañada Bonavide*. Équipement communautaire. Deuxième étape.

Figure 107. Dispositions du plan RESURE pour l'intervention des *barrios La Ciénaga* et *Los Guandules*



Source : CONAU, P.- (dir.), 1999, *Proyecto resure: un proyecto contra la pobreza: informe no. 3*, Santo Domingo, PNUD, 139 p. Traduction de la légende par ordre d'apparition: 1) Zone de consolidation. 2) Zone d'amélioration. 3) Zone de circulation. 4) L'avenue de la rivière. 5) Ceinture verte et parc urbain. 6) Bassin de traitement d'eau. 7) Zone d'intervention due aux risques de glissement de terrain. 8) Zone à densifier. 9) Espaces Libres. 10) Equipements communautaires. 11) Axe *cañada Bonavide*. 12) Restructuration physique-spatiale.

Pour comprendre les différences idéologiques entre les deux versions du plan, il est important de saisir ce qui se passe dans la sphère internationale autour de la protection de l'environnement et comment ces dynamiques influencent la deuxième version du plan RESURE. En 1992, le sommet de Rio introduit officiellement le concept de développement durable[306] et instaure l'Agenda 21 comme outil de traduction opérationnelle. Des actions pour la coopération internationale, la lutte contre la pauvreté, la promotion des nouveaux modes de consommation, de santé, la surveillance des dynamiques démographiques, la définition d'un modèle de planification urbaine plus viable, entre autres, figurent parmi les recommandations[307]. À partir de ce moment, la notion de développement durable atteint un essor significatif. En Amérique latine, par exemple c'est la déclaration de 1993 de la *Cumbre Iberoamericana*[308] qui exhorte les pays membres (Espagne, Portugal, Angora et les pays de l'Amérique Latine) à respecter ces accords internationaux :

> « La prise en compte des problématiques écologiques mondiales auxquelles les pays ibéro-américains doivent contribuer avec des solutions orientées vers l'élimination de nuisances environnementales et l´élimination de la pauvreté. Cela engage deux angles d'attaque : une meilleure administration des ressources naturelles et le développement de la croissance économique. L´objectif est de construire un nouvel ordre pour un environnement sain et équilibré qui implique de revoir les inégalités du système économique international ». (Déclaration de la *Cumbre Iberoamericana* de 1993 à Salvador de Bahia, Brésil. Point 13)

> « Réussir un meilleur contrôle de la salubrité des populations, éviter la propagation des maladies. (Déclaration de la *Cumbre Iberoamericana* de 1993 à Salvador de Bahia, Brésil. Point 15)

[306] L'expression « développement durable » apparaît pour la première fois dans les années 1980 dans un document intitulé « La stratégie mondiale de la conservation. La conservation des ressources vivantes au service du développement durable ». Voir : BRUNEL S., 2012, *Le développement durable : « Que sais-je ? » n° 3719*, Presses Universitaires de France, 107 p.

[307] Au total 40 recommandations figurent dans le plan d'action pour l'agenda 21 réparties en quatre axes : dimension sociale et économique, conservation et gestion des ressources aux fins du développement, du renforcement du rôle des groupes minoritaires et du moyens d'exécution.

[308] Depuis 1991, la République Dominicaine participe aux *Cumbres Iberoamericanas,* il s´agit d´une réunion annuelle des pays de l´Amérique Latine avec l´Espagne, le Portugal et Andorre dont l´objectif est de renfoncer les liens entre ces pays. Entre 1991 et 1994, différentes réunions ont eu lieu : Mexique (1991), Espagne (1992), Brésil (1993), Colombie (1994). À chaque occasion des accords ont été signés sur la question sociale et l'accès des populations aux services de base.

La déclaration de Barbade de 1994 à l'issue de la Conférence Mondiale sur le Développement Durable des Petits Pays Insulaires en Développement[309] est un autre exemple. Elle reconnaît la nécessité de traduire l'agenda 21 en politiques et actions concrètes afin de mieux structurer les plans nationaux, régionaux et internationaux, et permettre aux États insulaires d'atteindre un développement durable. Cette déclaration préconise la protection environnementale, mais affirme que ces États dépendent de leurs ressources humaines et de leur patrimoine culturel qu'il faut aussi protéger. Dans ce sens, des politiques visant à l'amélioration de la qualité de vie des populations, leur santé, leur bien-être et leur sécurité sont prioritaires. Elle témoigne également que bien que les États insulaires soient ceux qui contribuent le moins au dérèglement climatique, ils sont les plus vulnérables et les plus amenés à souffrir des effets néfastes. C'est pour cette raison qu'elle exhorte à la coopération régionale et fait appel à la responsabilité de la communauté internationale et à son devoir de faciliter le développement de ces États en réduisant les tensions et en garantissant un soutien technique.

En parallèle à la conférence de Barbade (1994), les pays de l'Amérique Centrale (Costa Rica, le Salvador, Guatemala, Honduras, Nicaragua, Panama et Belize) signent l'Alliance pour le Développement Durable[310]. La finalité de cet accord est d'induire des changements progressifs dans la qualité de vie des populations, le développement économique et l'équité sociale ainsi qu'une transformation des méthodes de production et des habitudes de consommation pour l'équilibre écologique. Il s'agit de construire une stratégie « intégrée » pour la coordination, la création des politiques publiques et faire des pays de la région un modèle du développement durable. La République Dominicaine rejoint l'alliance en 1997.

C'est bien dans cette dynamique internationale que le plan RESURE cherche à s'inscrire. En introduisant le concept de développement durable, la protection de l'environnement est assujettie à la nécessité d'améliorer la qualité de vie des habitants des *barrios*. Cependant, sa déclinaison en « développement humain durable » apparaît seulement sous sa forme

[309] Pour la traduction personnelle de *Conferencia Mundial sobre Desarrollo Sostenible de los Pequeños Estados Insulares en Desarrollo.*
[310] Traduction personnelle *La Alianza para el desarrollo sostenible* ALIDES*, 1994.*

conceptuelle et ce sont les dispositions du « développement intégré de l'habitat » qui aident à définir les actions concrètes d'intervention urbaine. La promotion de la participation, le développement de l´accessibilité, les transports en commun, la dotation de services et la construction d'infrastructures urbaines restent les principales démarches opérationnelles. En termes environnementaux, les rivières et les *cañadas* sont considérées comme des sites naturels essentiels dans la relation habitat-ville-nature et doivent être préservés pour permettre aux habitants de profiter de leurs atouts et de leurs potentialités commerciales et d'agrément. Ainsi, l'« amélioration urbaine intégrée » sous sa formulation militante ou le « développement intégré de l´habitat » sous sa formulation depuis les politiques publiques se présente, dans le contexte dominicain, comme le référentiel d'action du développement urbain durable. L'intégralité des aspects socioculturels, économiques et environnementaux promus déjà par l'amélioration urbaine intégrée est inscrite depuis dans une logique de durabilité urbaine (Blancafort Sansó et Reus Martínez, 2019 ; Romero Frieri, 2015).

5.1.2.2 La « Production Sociale de l'Habitat » et le projet « HABISO »

À différence de l´approche « Amélioration Urbaine Intégrale » des années 80 qui se positionnait comme une alternative aux opérations urbaines de type *tabula rasa*, l'approche « Production Sociale de l'Habitat » apparaît dans l'agenda de *Ciudad Alternativa* dans une période d'inaction et de désengagement de l´État vis-à-vis les *barrios*. Sans vraiment l'afficher publiquement, l'approche PSH sert de base pour la définition du projet « Habitat Sain et Durable »[311]. Il s'inscrit dans une démarche fédératrice, de soutien et d'encadrement des actions des groupes d´habitants, des organisations locales et des institutions publiques concernées par l'amélioration du cadre de vie des populations vivant autour du bassin Ozama-Isabela[312]. Il s´agit de placer les habitants au centre d´une plateforme de concertation pour qu´ils définissent, en coopération avec les institutions publiques et privées, les interventions à réaliser dans leurs *barrios*. À cette fin, deux espaces de participation ont été créés : d´abord, à l´échelle territoriale, chaque *barrio* comptait un comité HABISO qui récoltait la parole des habitants et, ensuite, des

[311] Traduction personnelle de H*ábitat Saludable Sostenible* (HABISO).
[312] Neuf *barrios* font partie du projet : *Los Tres Brazos, Los Mina Viejo, El Dique, El Oxígeno, Gualey, Los Guandules, La Ciénaga, Las Cañitas* et *Simón Bolívar*.

réunions d'une unité technique permettaient la discussion et la co-construction des propositions avec les représentants des institutions publiques.

En termes opérationnels, *Ciudad Alternativa* réalisait un travail de repérage pour identifier les parties du budget national destinées, par exemple, à l´aménagement des *barrios* ou à la construction des infrastructures. Une fois ces fractions identifiées, une réunion entre acteurs civils et institutionnels concernés était organisée afin de définir les travaux à prévoir (notamment, le type et l'emplacement des interventions). Il s'agissait également d'administrer les fonds divers octroyés par les institutions publiques et par l'Union Européenne au projet HABISO. Ces financements participatifs ont permis de réaliser des projets de nettoyage et d'assainissement des *cañadas*, de réhabilitation des escaliers, ainsi que des ateliers autour de la question environnementale et sanitaire (cf. Fig. 108 et 109). Un fonds rotatif[313] avait été aussi mis à disposition des habitants qui souhaitaient améliorer ou construire une maison, Ricardo Gonzales, directeur de *Ciudad Alternative* nous avait en effet parler de ce fonds et sa relation avec l'approche PSH :

> « Nous [*Cuidad Alternativa*] croyons en la Production Sociale de l´Habitat. Nous sommes convaincus que les habitants avec leurs propres moyens peuvent améliorer leur milieu de vie. Cela implique trois dimensions : l'amélioration du logement, l'amélioration de leurs environnements proches et l´amélioration de la qualité des services. Quand nous parlons d´habitat nous faisons référence à ces trois points. L'idéal est que ces améliorations soient faite de façon transversale entre la famille, les collectivités, les associations et l´État. Les travaux peuvent se financer à partir d´une coopérative ou une banque solidaire. A cet égard, nous avons lancé un fonds qui s´appelle « fonds coopératif pour le logement communautaire » qui fonctionne dans trois *barrios* : *La Ciénaga, Los Guandules* et *Gualey*. Les familles peuvent faire un crédit équivalent à quatre fois l'épargne par personne. »
> (Extrait d'entretien 21. Ricardo Gonzalez, directeur de *Ciudad Alternativa*, 2016).

[313] Le Fonds coopératif du logement communitaire (FOCOOVIC) promu par Ciudad Alternative, est un crédit rotatif entre les habitants des *barrios* et Ciudad Alternativa. D'abord, il était dédié à l'amélioration des logements en bois et tôle, et au fur et à mesure que le fonds augmentait, il a été possible de construire des logements neufs pour les habitants propriétaires d'un terrain.

Figure 108. Ateliers et activités autours du projet HABISO

Photo de gauche à droite : (1) groupe des jeunes qui participent à une journée de nettoyage des berges de la rivière Ozama en 2015. Source : Presentation de Roman Batista « *2do Foro Internacional : la participación ciudadana en la mejora continua de la calidad de los servicios* » ; (2) inscription murale pour l'éducation environnementale réalisée par les étudiants de l'école *Domingo Savio* en collaboration avec l'artiste *the international muralist*. Source : http://www.theinternationalmuralist.com/

Figure 109. Photos avant et après de l'assainissement de la *cañada La Milagrosa, barrio Los Tres Brazos*

Source : Présentation de Roman Batista « 2do Foro Internacional: la participación ciudadana en la mejora continua de la calidad de los servicios ».

La Production Sociale de l'Habitat est définie comme un ensemble d´actions d´autoproduction incitées par les classes à faibles revenus. Il s'agit d'une stratégie de résistance et une réponse aux inégalités urbaines engendrées par la production de logements capitaliste et néolibérale, et par la construction en masse des logements sociaux inadéquats aux besoins des populations (Di Virgilio, Rodríguez et Sugranyes, 2014). Cette approche cherche à valoriser les capacités autoconstructives et participatives des habitants. En incitant les communautés et les différentes organisations sociales à fixer les aspects fondamentaux de la construction de leur habitat, ils participent à un processus évolutifs qui conduit vers des formes urbaines plus complexes et adaptées (Garcia, 2013 ; Romero & Mesías, 2004). Dans cette logique, les habitants deviennent les acteurs les mieux à même de développer des solutions économiques et écologiques (urbaMonde, 2015).

Jusqu'ici, nous constatons des ressemblances significatives entre le « développement intégral urbain » et « la production sociale de l'habitat ». Ces deux modèles partagent un intérêt pour la participation, la co-construction et l'accompagnement de l'État dans l'intervention et le développement des *barrios*. Pour Di Virgilio (2014), l'approche PSH est, en effet, le résultat des analyses critiques des actions impulsées par les mouvements sociaux et les programmes du BID sur l'amélioration intégrée des *barrios*. Mais, si ces expériences « intégrées » ont servi de cadre empirique dans la définition du PSH, elles ont reproduit les méthodes traditionnelles d'intervention urbaine et de gestion du foncier (Di Virgilio, Rodríguez et Sugranyes, 2014). Ceci, sans compter qu'elles ont également provoqué l'inaction et le désengagement des acteurs publics vis-à-vis des problématiques des *barrios*. Dans ce sens, l´approche PSH envisage un bouleversement des modes d'intervention et de gestion urbaine en se présentant comme une évolution dans la manière dont les organisations sociales définissent les formes alternatives pour la production de l'habitat. Pour ceci, les partisans du PSH militent d'une part, pour la démocratisation des politiques publiques, et d'autre part pour la démarchandisation de l'habitat afin de garantir la liberté de chacun d´aménager son propre lieu de vie.

L'approche PSH veut répondre en outre aux enjeux du développement durable tout en assurant les droits humains, le droit à la ville et le droit à l'accès au logement des populations les plus démunies (urbaMonde, 2015). Cette idée fait écho à la littérature latino-américaine où nombreux sont ceux à considérer que l´activation des processus de production sociale de l´habitat constituent la principale opportunité pour répondre au triple enjeu de cohésion sociale, de durabilité urbaine et de sureté citoyenne (Hernández-Castro, 2009 ; Winchester, 2006 ; Yory, 2015). Ainsi, face à l'hypothèse qu'en 2030, 40 % de la population mondiale habitera dans des logements précaires, la production de la ville par les habitants au-delà d'entretenir les liens sociaux, s'inscrit dans une démarche de construction des villes durables (urbaMonde, 2017).

De facto, l´approche PSH considère les *barrios* comme un exemple de construction sociale qui comporte des caractéristiques de la ville durable telles que la gestion économique des ressources, l'adaptabilité et la flexibilité ou encore la mixité fonctionnelle et la cohésion sociale (Navarro de Corcuera, 2017 ; urbaMonde, 2015). Leur durabilité urbaine est pourtant mise à l'épreuve par des processus de précarisation à l'intérieur même des communautés (location des pièces insalubres, par exemple) et par les conditions de vulnérabilité dues, entre autres, à l'absence des partenariats entre les groupes d'habitants et les institutions publiques pour la dotation des services et des infrastructures. Dans ce contexte, l'approche PSH propose des interventions de réaménagement des *barrios* en s'appuyant sur les capacités de planification des habitants pour les inciter au dialogue avec les institutions publiques. Il s'agit de provoquer un double engagement, d'une part, les habitants s'impliquent dans des processus de participation et acceptent des modifications dans leurs pratiques constructives, et d'autre part, l'État se charge de la définition des politiques de soutien, des nouvelles politiques foncières et des mécanismes de financement adaptés et divers. Ce double engagement, nous le verrons, peut s'avérer inopérable, notamment en ce qui concerne la participation active/constante des habitants des *barrios* et le maintien d'une démarche horizontale entre les habitants, les acteurs publics et associatifs.

Incitée et institutionnalisée par les grands bailleurs internationaux, notamment par la Commission des États-Unis pour les Établissements Humains (CNUEH), la Banque Mondiale (BM) et La Banque Interaméricaine de Développement (BID), l'approche PSH cherche à promouvoir des mécanismes de la « bonne gouvernance » (Quentin, 2005). Il s'agit de décentraliser la participation civile où l'État devient un « facilitateur » pendant que les ONG et le secteur privé s'occupent des problématiques urbaines des quartiers précaires (Quentin, 2005). Cette « bonne gouvernance » se présente comme la principale solution face aux dysfonctionnements politiques, économiques et sociaux des pays en développement.

En République Dominicaine, l'approche PSH a été introduite par l'ONG *Habitat International collation* (HIC). Cette institution aide, depuis les années 80 les associations locales dans la dénonciation des violations de droits humains commis dans les processus d´évictions urbaines. Des organisations dominicaines comme le Réseau Urbain Populaire[314] ou encore la Coopérative pour la Production Sociale du logement et de l´Habitat[315] font partie de cette coalition internationale pour « le droit à l´habitat et la justice sociale »[316]. Pourtant, il a fallu attendre 2015 pour que l'association *Ciudad Alternativa* adopte finalement l´approche PSH comme modèle alternatif pour le développement urbain. Cette nouvelle approche devrait permettre de réunir les experts, les habitants des *barrios* et les institutions publiques et en même temps, favoriser le maintien du pouvoir social communautaire et influencer les politiques publiques.

En 2014, le processus de concertation d'HABISO se matérialise publiquement avec le séminaire/atelier « Développement local durable du bassin Ozama et Isabela »[317] réunissant dans un même espace les institutions publiques, le gouvernement local, les organisations et les ONG locales. Le but était de rédiger un plan de développement pour le bassin à travers de cinq

[314] Traduction personnelle de *Red Urbano Popular.*
[315] Traduction personnelle de *Cooperativa de produccion social de la vivienda y el habitat* (COOPHABITAT). Il s'agit d'une coopérative qui promeut la production de logement comme un droit humain fondamental. Les individus ont le droit de construire leurs lieux de vie avec leur propre effort.
[316] Slogan de l´ONG *Habitat International collation* (HIC).
[317] Traduction personnelle « *Seminario/taller Desarrollo local sostenible de la cuenca Ozama e Izabela* ».

thématiques prioritaires : (1) travail et activité productive, (2) santé et services basiques, (3) éducation (4) logement, aménagement territorial et infrastructures, et (5) environnement et assainissement. À l´issue de cet évènement, le décret 260-14 est approuvé et accorde une priorité absolue à la réhabilitation, à l´assainissement, à la préservation et à l´usage écologique du bassin Ozama-Isabela. Il s'agit de garantir le développement durable, améliorer la qualité de vie et promouvoir l´inclusion sociale de la population du *Gran Santo Domingo*[318]*.* Le décret amène ainsi à la création d´une Commission Présidentielle dont les compétences principales sont de réaliser des études, formuler des plans d´action et servir d´intermédiaire entre les différents acteurs concernés par les problèmes urbains et écologiques liés au bassin.

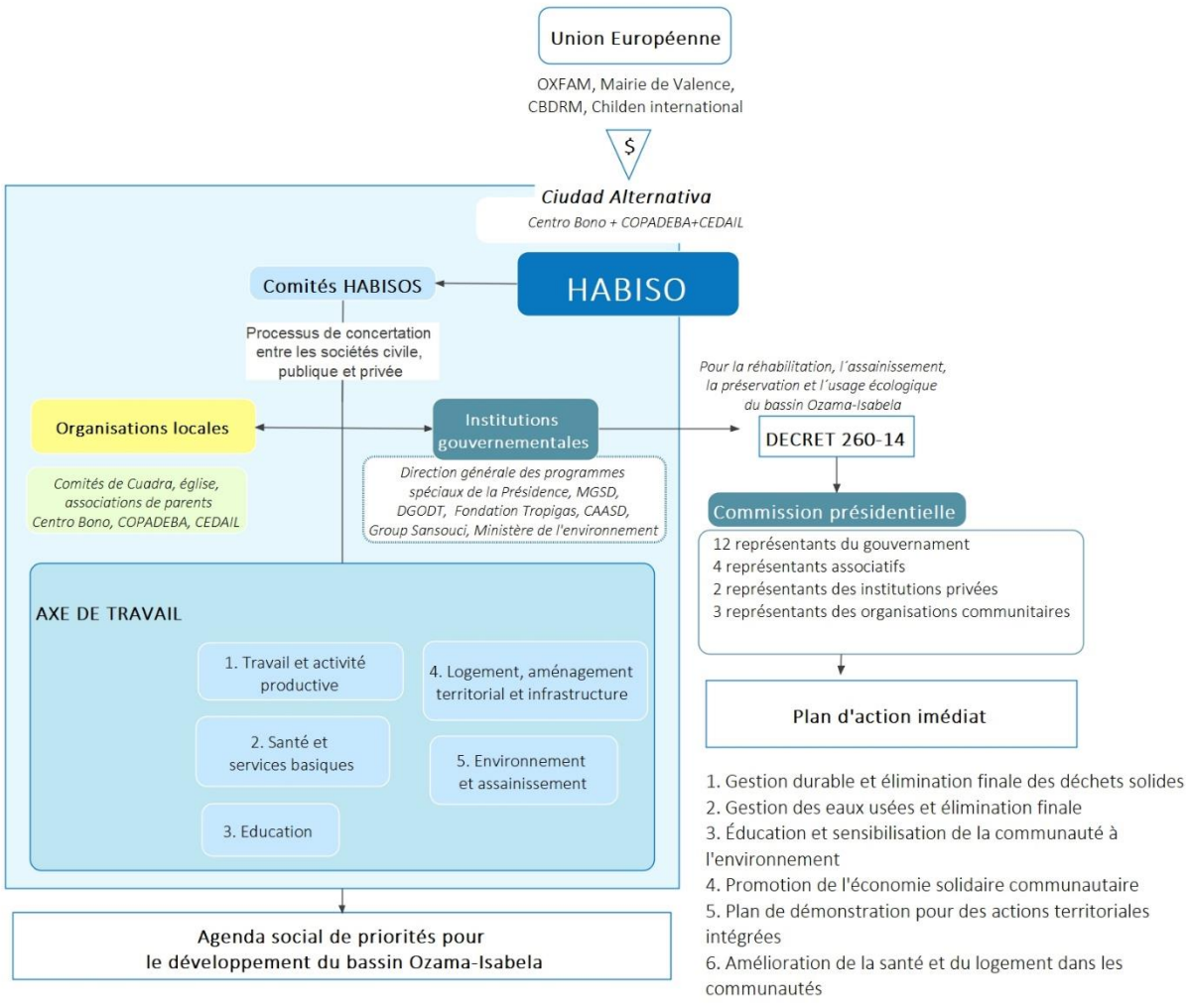
Décrit comme une des principales réussites du projet HABISO, le décret 260-14 instaure officiellement, et pour la première fois, un espace de participation où les associations, les institutions publiques et privées sont amenées au dialogue (cf. Fig. 110).

Avec la réalisation du projet HABISO, l'approche PSH est repris dans la sphère publique en 2016 lors de la célébration du forum international sur « les politiques publiques et la Production Sociale de l'Habitat en République Dominicaine »[319]. Dans l'intérêt de développer des politiques publiques destinées aux groupes à faibles revenus, ce forum s'inscrit en continuité avec d'autres discussions sur l'accès au logement digne[320]. Ces échanges réitèrent la nécessité de suivre une démarche participative dans la construction des politiques publiques, et également de respecter les dispositions établies dans la Stratégie Nationale de Développement 2030[321]. En 2017, pendant le séminaire « Métropolisation et réaménagement durable des *barrios* vulnérables du Grand Santo Domingo »[322], l'approche PSH est présentée officiellement par *Ciudad Alternativa* comme un impératif dans la planification urbaine des villes dominicaines et

[318] Décret n. 260-14.
[319] Traduction personnelle de *« políticas públicas y producción social del hábitat »,* forum international organisé par le bureau de coordination des politiques sociales et la vice-présidence de la République Dominicaine.
[320] En 2015 le bureau de coordination des politiques sociales organise un panel de discussion sur « Le logement digne et la protection sociale : vers une politique de logements inclusifs ». Le projet « *Progresando con solidaridad* » (PROSOLI) a été pensé à partir d'une approche de production sociale de l'habitat.
[321] Plan et objectifs de développement de la République Dominicaine à long terme (2012 – 2030), END2030.
[322] Traduction personnelle de *« Metropolización y reordenamiento sostenible de los barrios vulnerables del Gran Santo Domingo ».*

comme la base conceptuelle d'un nouveau projet de loi sur les logements dignes rédigés par les associations locales[323] (Arbona, 2017).

Figure 110. Schéma du processus de concertation du projet HABISO et de ses répercussions dans la politique de planification urbaine



Réalisation : DSV, 2016.

[323] Le projet de loi sur le logement digne (traduction personnelle de *vivienda digna*) a été rédigé par l'association locale TECHO et le mouvement Casa Ya. Il propose la création d'un ministère du logement qui doit avoir les compétences de définir stratégiquement les politiques des logements, la gestion de subventions et réguler les prix du marché. Cette loi s'inscrit dans le cadre légal de l'article 59 de la constitution dominicaine qui déclare que toute personne a le droit de vivre dans un logement digne avec les services basiques.

Nous verrons par la suite, que la mobilisation de l'approche PSH a participé à l´institutionnalisation et instrumentalisation des processus de participation, posant ainsi la question du rôle des acteurs associatifs, de leur capacité à construire des solutions alternatives et de l´accompagnement/légitimation des initiatives des habitants des *barrios*. En parallèle, nous constatons qu'avec ces formes d'intervention alternatives, les solutions en termes d´aménagement suivent un même idéaltype de construction urbaine qui promeut l´artificialisation et la minéralisation du sol ainsi que l´assainissement et la construction des voies carrossables dans le seul souci d'insertion physique de l'espace *barrio* à la ville. Sans vraiment se soucier des répercussions écologiques et sociales à long terme, ces solutions dessinent donc le contraire de ce que nous pouvons définir en tant qu'actions alternatives.

5.1.3 Interventions ponctuelles : multiplicité d´acteurs pour intervenir dans les *barrios*

Ces programmes alternatifs pour le développement de l'habitat (CIGUA, RESURE, HABISO) font des *barrios* l'endroit où se déploient deux dynamiques parallèles et opposées. D'un côté, la capacité relative d'action de l'État face à la prolifération des *barrios* caractérise les gouvernements dominicains depuis les années 1996, et d'autre côté, une multiplicité d'acteurs intervient ponctuellement dans les *barrios* pour répondre à des logiques humanitaires et clientélistes.

5.1.3.1 La logique humanitaire des ONG

Au *Libertador*, nous avons constaté que les ONG nationales et internationales avaient eu une incidence importante dans la transformation du *barrio*. En 1988 le programme d'aide à l'enfance «*Los Amiguitos*[324]» est lancé dans le quartier. Les familles ayant un enfant entre 0 et 10 ans et vivant en situation de risque (inondation, glissement de terrain, etc.) pouvaient bénéficier de la réhabilitation de leur maison. Il suffisait d'envoyer la demande aux bureaux du

[324] Aucun registre officiel de ce programme n'a été trouvé, nous ne connaissons ni l'origine ni les objectifs précis du programme. Nous nous sommes basés sur les récits des habitants qui avaient abordé ce programme comme une étape dans la construction de leurs maisons.

programme, inscrire l'enfant et prouver la propriété du terrain. Teresa (habitante du *barrio El Libertador*), a été une des bénéficiaires du programme[325]. Elle en a profité pour officialiser l'achat de son terrain en faisant appel au notaire pour certifier le registre cadastral. Son terrain comptait initialement 340 m², mais seulement 160 m² ont été déclarés, le reste a été concédé par Teresa à sa cousine (100 m²) et à sa sœur (80 m²), « pour qu'elles puissent aussi construire leurs propres maisons »[326]. Avec le programme de *Los amigitos*, la maison de Teresa – initialement à moitié en bois- est complètement reconstruite en dur avec des murs et poteaux en béton. Une troisième chambre pour son fil aîné, trop âgé à l´époque pour dormir avec ses frères et sœurs est aussi aménagée. Mais, en 1989, le passage de l'ouragan George détruit la toiture en tôle et Teresa se voit dans l'obligation de couler un toit terrasse en béton afin de se protéger des futurs évènements climatiques. Selon elle, cela a été possible grâce au programme *Los amiguitos* et son aide aux travaux de renforcement structurel de la maison.

L'histoire de Teresa permet d'aborder les logiques humanitaires qui se déploient dans les *barrios* en termes d'amélioration de l'habitat. Pour cela, il faut remonter à l'année 1987, déclarée par les Nations Unies comme l'« année internationale des sans-abri ». Cette période se caractérise par l'émergence de la plupart des ONG en matière d'aide au développement de l'habitat. Il ne s'agit pourtant pas du fruit du hasard. Depuis la déclaration de Stockholm (1972) et la déclaration de Vancouver (1976), la coopération internationale figure parmi les principaux mécanismes d'aide et de solidarité entre les pays "développés" et ceux en "voie de développement". Depuis, les actions des ONG et certains programmes des gouvernements ont été financés par la Banque Mondiale (BM), la Banque Interaméricaine de Développement (BID), l'Union Européenne ou encore, l'Agence de Coopération Bilatérale allemande (GTZ[327]) et MISEREOR[328]. À l'époque, c'est bien les conditions de marginalité des zones urbaines dans les pays "en développement", spécialement, la croissance chaotique des bidonvilles et de quartiers

[325] D'autres familles enquêtées avaient aussi reçu l'aide du programme *Los amiguitos.*
[326] Extrait d'entretien de Teresa, habitante du *barrio El Libertador* 2016.
[327] Le GTZ a financé et participé à la rédaction du *plan indicativo* de la zone nord dont nous exposons les objectifs et conséquences dans la première partie de ce chapitre.
[328] C'est une association créée par l'église catholique allemande pour la lutte contre la pauvreté dans les pays en développement. Ciudad Alternativa a bénéficié des financements de la part de MISEREOR.

informels qui inquiètent les organismes internationaux (Biau, 2016). Plus tard, à ceci s'ajoutent les problématiques de vulnérabilité urbaine face au dérèglement climatique (Audefroy, 2009). Mais, dans les deux cas, ces organismes se positionnent comme les promoteurs d'aide au développement –entre autres- urbain des pays « pauvres » et financent une diversité de programmes et de projets d'intervention dans une logique du cas par cas.

En République Dominicaine les aides issues de la coopération internationale commencent très tôt. Déjà en 1962, la Banque Interaméricaine de développement (BID) avait financé la création d'un organisme pour la construction des logements économiques (cf. annexe 5). Les actions des ONG comme *Ciudad Alternativa* et COPADEBA ont été à leur tour sponsorisées par MISEREOR depuis 1978.

Ciudad Alternativa, Habitat para la Humanidad et Arcoiris, accion para el desarrollo, figurent parmi les associations locales dominicaines ayant une forte incidence dans le développement de l'habitat des *barrios*. Elles encouragent des actes « humanitaires » issus d'une reconversion politique orientée vers la solidarité envers les « pauvres nécessiteux » qui relégués à une vulnérabilité sociale et politique nécessiteraient de l'aide (Collovald, 2015). Ces associations promeuvent le « droit à la ville » (Lefebvre, 1986) et l'idée que l'habitat représente plus qu'un logement, mais tout un environnement physique et social où l'individu peut exercer pleinement sa citoyenneté (UN-HABITAT, 2011). Grâce à des financements nationaux et internationaux, ces associations locales deviennent des acteurs, au même titre que les secteurs public et privé dans la définition des programmes pour l'habitat. Elles constituent ainsi ce qu'Aurélie Quentin (2005) appelle le « tiers-secteur ambigu », puisque ni associées à la sphère privée, ni à la sphère publique, ces organisations se trouvent dans un entre deux (Quentin, 2005).

Mais si ce « tiers-secteur » s'est développé davantage, c'est parce que les préceptes de la « bonne gouvernance » soutenus par le PNUD et le CNUEH attribuent un rôle significatif aux ONG, notamment en ce qui concerne la participation et la légitimation de la parole habitante (Quentin, 2005). Déjà en 1996, la déclaration d'Istanbul prônait pour la décentralisation des

gouvernements locaux et pour une plus forte participation des communautés locales dans les décisions en matière d'intervention urbaine. Les ONG devaient, quant à elles, canaliser les actions du secteur public, du secteur privé et de la société civile afin de garantir l'amélioration des établissements humains. Mais, en s'engagent dans ce rôle intermédiaire, les ONG sont obligées de se doter de compétences de plus en plus spécialisées et techniques (Quentin, 2005). De l'ingénierie urbaine à la gestion de groupes d'habitants en passant par la médiation, ces organisations à but non lucratif jouent sur tous les fronts. Elles doivent s'exercer tant dans des champs opérationnels (réaliser des travaux d'aménagement) que dans les champs politiques (promouvoir leur vision alternative au développement) et encore servir de médiateur entre la société civile et le gouvernement.

Nous l'avons ainsi constaté avec le projet HABISO. *Ciudad Alternativa*, en cherchant à produire des alternatives d'intervention urbaine doit, au même temps, trouver des consensus avec les acteurs publics et privés et faire preuve de ses compétences techniques pour se légitimer en tant qu'acteur dans la production de la ville. Mais, c'est justement ces consensus qui causent la perte en essence de la vision politique et alternative de l'ONG pour la réhabilitation de l'habitat *barrio*. Notons en effet que le projet HABISO reproduit les mêmes solutions urbaines que celles proposées par les acteurs gouvernementaux. Selon Aurélie Quentin (2005), ce triple engagement faiblit significativement la principale vocation des ONG, celle de promouvoir des alternatives au modèle de développement dominant, et ceci s'accompagne d'un détachement de leur rôle politique pour s'inscrire dans des logiques du secteur privé et adhérer aux formes du néolibéralisme (Quentin, 2005). En effet, les lignes d'action de la stratégie nationale de développement dominicain prévoient déjà en 2012 que les associations à but non-lucratif aient des lignes de crédit destinées au microfinancement de logement aux ménages à faibles revenus. À Mumbai aussi, le pouvoir public a transféré une partie de l'offre de logement à bon marché aux ONG (Deboulet, 2007).

En négligeant leur rôle politique et en se rapprochant des logiques plus techniques, les actions des ONG sont rapidement réappropriées par l'État et ses experts. Ces derniers font de la

cause humanitaire un élément de plus dans le schéma bureaucratique, où prédomine une représentation abstraite des « pauvres urbains » et leurs besoins immédiats (Collovald, 2015), et dans la recherche pour combler leurs besoins, se déssinent les formes d'un clientélisme sans scrupules.

5.1.3.2 Les institutions gouvernementales : quand l'humanitaire devient clientélisme

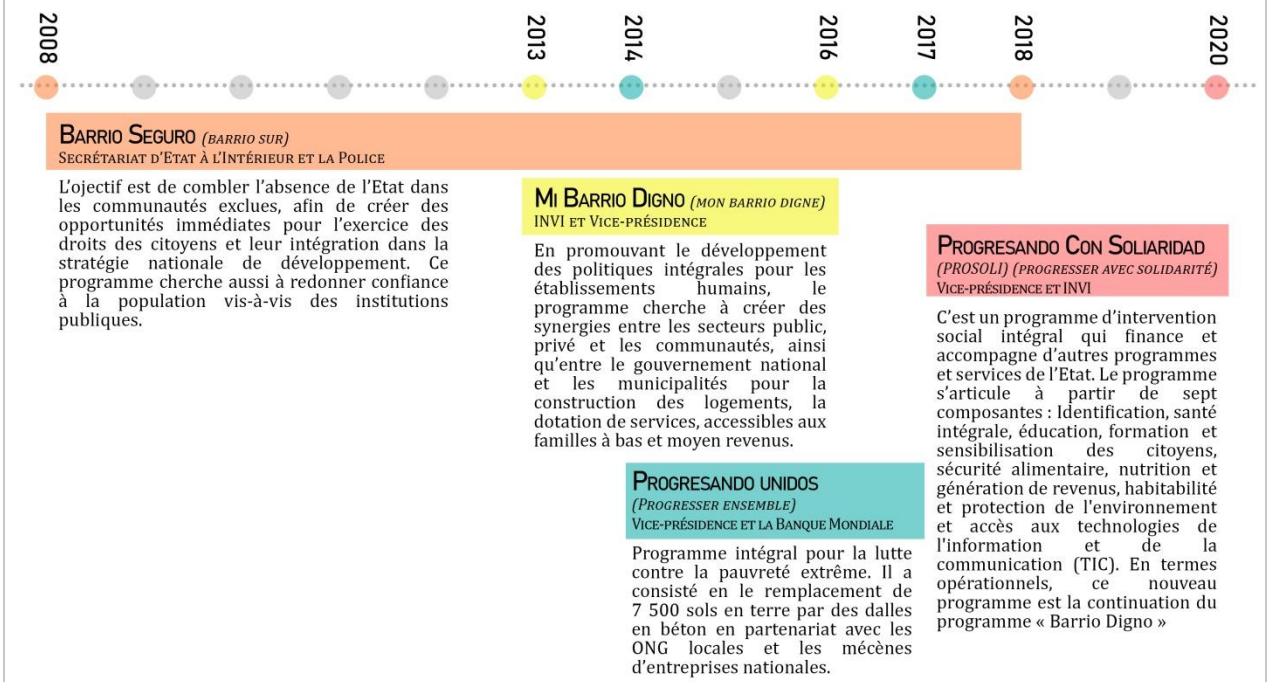
Nous constatons que les institutions, souvent des ONG, mais aussi des institutions gouvernementales, des parties politiques ou encore des entreprises privées utilisent souvent « le label humanitaire » pour intervenir dans les *barrios*[329]. Cela s'avère une démonstration de pouvoir qui loin d'être l'expression d'une vocation altruiste spontanée, renvoie à la quête de légitimité (Collovald, 2015). À Saint-Domingue, le volet « humanitaire » se matérialise souvent à travers les constructions (édifice, maison, rue, trottoir) d'intérêt « social »[330] devenues historiquement les outils des gouvernements pour mettre en avant une image de « progrès » chez les plus démunis (González Mueses et Vanessa, 2015) et renfoncer un clientélisme politique avisé (Del Rosario, 2011).

Plusieurs institutions et organismes publics, hors de leurs champs de compétences affichés, interfèrent dans le développement de l'habitat *barrio.* Un exemple est le cas du programme « *barrio* sur »[331] (2008-2018) du Secrétariat d'État à l'Intérieur et la Police[332] qui à travers le sous-programme « un toit pour mon *barrio* »[333] construisait et achetait des maisons pour les familles en condition de vulnérabilité. En 2010, le sous-programme avait déjà octroyé 65 logements[334]. D'autres institutions comme le Ministère de l'Environnement à travers le programme « *Quisqueya Verde* », le bureau de la vice-présidence à travers le programme

[329] Une révision des articles dans la presse dominicaine nous a permis d'arriver à ce constat. Souvent des vidéos circulent dans les réseaux sociaux pour rendre compte des actions humanitaires de ces organisations.
[330] Le terme « social » est accompagné souvent du terme Programme « Programas sociales » ou de logement « viviendas sociales ».
[331] Traduction personnelle de *« barrio seguro ».*
[332] Traduction personnelle de *Secretaria del Estado Interior y policia.*
[333] Traduction personnelle de « *un techo para mi barrio* ».
[334] Selon le document « Plan Seguridad Democrática : Experiencias Exitosas y Lecciones Aprendidas », Reunión de Expertos en Seguridad Pública Preparatoria de la MISPA III Santiago de Chile 18 y 19 Noviembre, 2010.

«*Progresando con solidaridad*», ou encore, le Ministère de la Présidence dont cinq des conseils et commissions ont aussi réalisé des travaux de réhabilitation de logement dans les *barrios* de la capitale (cf. Annexe 6 et fig. 112).

Figure 111. Ligne de temps et objectifs des principaux programmes d'intervention dans les *barrios* depuis 2008



Sources : Secretaria de Estado de Interior y Policía, 2009, « Memoria anual 2009 de la administración pública » ; INVI, 2013, « Memoria Institucional 2013, Instituto Nacional de la Vivienda » ; Site web du programme Progresando Unidos : https://progresandoconsolidaridad.gob.do/publicaciones/progresando-unidos/ et site web du programme Progresando con Solidaridad : https://progresandoconsolidaridad.gob.do/. Réalisation et conception : DSV, 2019.

Officiellement, l'Etat dominicain compte quatre institutions garantes du développement de l'habitat : les municipalités, l'Institut National du Logement (INVI par son acronyme en espagnol), le Ministère des Œuvres Publiques (MOPC par ses sigles en espagnol) et la Direction Générale d'Aménagement et Développement Territorial (DGODT par ses sigles en espagnol) qui dépend du Ministère de l'Economie, Planification et Développement (MEPyD). Pourtant, treize autres institutions déclarent à la presse ou dans les bilans annuels avoir réalisé des travaux d'amélioration physique dans les *barrios*. Construction, reconstruction et réhabilitation de maisons, changement des sols en terre battue par des dalles en béton, installation de cuisines,

construction d'églises, centres sportifs, entre autres, figurent souvent dans la ligne budgétaire « Construction d'intérêt social » de ces institutions (cf. Annexe 6).

Il s'agit bien d'un doublement de la fonction publique, qui définit la structure de l'État et qui envisage le développement urbain des *barrios* à partir des interventions ponctuelles et pendant un temps défini[335]. Ces interventions dites d'« intérêt social » représentent en effet la matérialisation même du clientélisme politique[336], notamment parce qu'elles instrumentalisent les besoins des plus démunis pour occulter le dysfonctionnement de l'État et son incapacité à garantir les droits des populations (Mateo, 2011). Reconnue comme une des principales faiblesses de la gestion gouvernementale, cette multiplicité d'initiatives institutionnelles provoque la fragmentation de la réponse de l'État face à la problématique de l'habitat ainsi que la désarticulation des dépenses publiques (Del Rosario, 2017 ; Pérez Núñez, 2003). En 2017, l'OXFAM recommandait d'éliminer ces doublons institutionnels en alléguant que cela permettrait de diminuer les actes de corruptions et d'économiser environ RD $ 8 000 millions (133 millions d'euros), suffisamment pour redistribuer équitablement les ressources de l'État dans d'autres secteurs comme

Encadré 6. Le clientélisme

Système extraofficiel d'échange de faveurs et de soutien électoral qui s'est installé durablement dans la politique dominicaine (Gil, 2012), le clientélisme est défini comme un phénomène politique qui reproduit un système de domination entre les classes sociales (Vega, Dalle et Sautu, 2012). Il peut constituer un élément médiateur entre l'Etat et la société civile dans des situations intermédiaires (comme les opérations de requalification d'un *barrio*) que, bien qu'elles ne soient pas spécialement liées à une période d'élections, font partie du fonctionnement général du système politique. En République Dominicaine, par exemple, les fonds publics fonctionnent comme une arme politique et servent au remboursement des faveurs personnelles ou pour récompenser la loyauté de certains groupes sociaux (Cottam, 1999).

En adoptant des stratégies de plus en plus sophistiquées, le clientélisme reste un phénomène très ancré dans la façon de faire la ville en Amérique Latine. Il se cache souvent derrière l'excuse de la solidarité et de l'humanisme fragilisant ainsi les actions collectives et affectant le droit social des individus (Mateo, 2011). Considéré comme un promoteur d'hypercorruption qui convertit l'action de l'État en action personnelle, il façonne pourtant les négociations et les arrangements locaux et rend compte de relations et réseaux sociaux (Combes et Vommaro, 2015 ; Vommaro et Quirós, 2011).

[335] Notons qu'à l'exception du programme « *mi barrio seguro* », la plupart des programmes destinés à l'amélioration des *barrios* ont été limités à quatre ans, ce qui correspond à la durée de la période présidentielle.

[336] Un des objectifs affichés de la Stratégie Nationale de Développement (END) est d'éliminer les pratiques de corruption, patrimonialisation de l'Etat et le clientélisme politique. Voir Axe 1 : Un État social et démocratique en droit (traduction personnelle d'« *Un estado Social y democrático de derecho »).*

l'éducation, la santé et le logement (Jovine et Cañete, 2017).

Mais, si le gouvernement continue à promouvoir ces interventions à petites doses par une multiplicité d'acteurs publics, c'est bien pour répondre à sa propre vision d'urbanité et d'éradication de la pauvreté. Prenons l'exemple du programme « changement des sols en terre battue par des dalles en béton » coordonné par l'INVI, mais aussi par la vice-présidence[337] et *Comunidad Digna* dans des programmes parallèles. Ici, le « sol en terre battue » représente un indicatif[338] de pauvreté et de sous-développement qui alourdit négativement les statistiques. Améliorer la matérialité des maisons dans les *barrios* s'avère donc l'action privilégiée des acteurs publics et associatifs qui en considérant ces actions nécessaires au bien-être social, imaginent générer des dynamiques immobilières et des mobilités sociales ascendantes (Del Rosario, 2017). En d'autres mots, l'amélioration du logement est vue comme une réponse durable face à la pauvreté urbaine (UPPI, 2017).

En République Dominicaine, persiste une vision d'habitabilité orientée sur la matérialité des logements sans prendre en compte les modes d'habiter. Quand il est question de parler de marginalité urbaine à Saint-Domingue, ce sont en effet, les aspects visuels et architecturaux des logements qui la définissent en premier (Candia Baeza, 2006 ; Del Rosario, 2017). Ainsi, le paramètre « matérialité de la maison » fait partie des indicateurs pour calculer le « déficit qualitatif de logements »[339] (cf. Fig. 112). Comptant 1 417 unités, soit 71.4 % des logements existants en 2010 (UPPI, 2017), ces données justifient l'application des programmes publics dirigés vers l'amélioration ponctuelle des maisons dans les *barrios*. Mais, la définition du déficit qualitatif de logement est à pondérer en fonction des représentations culturelles de chaque

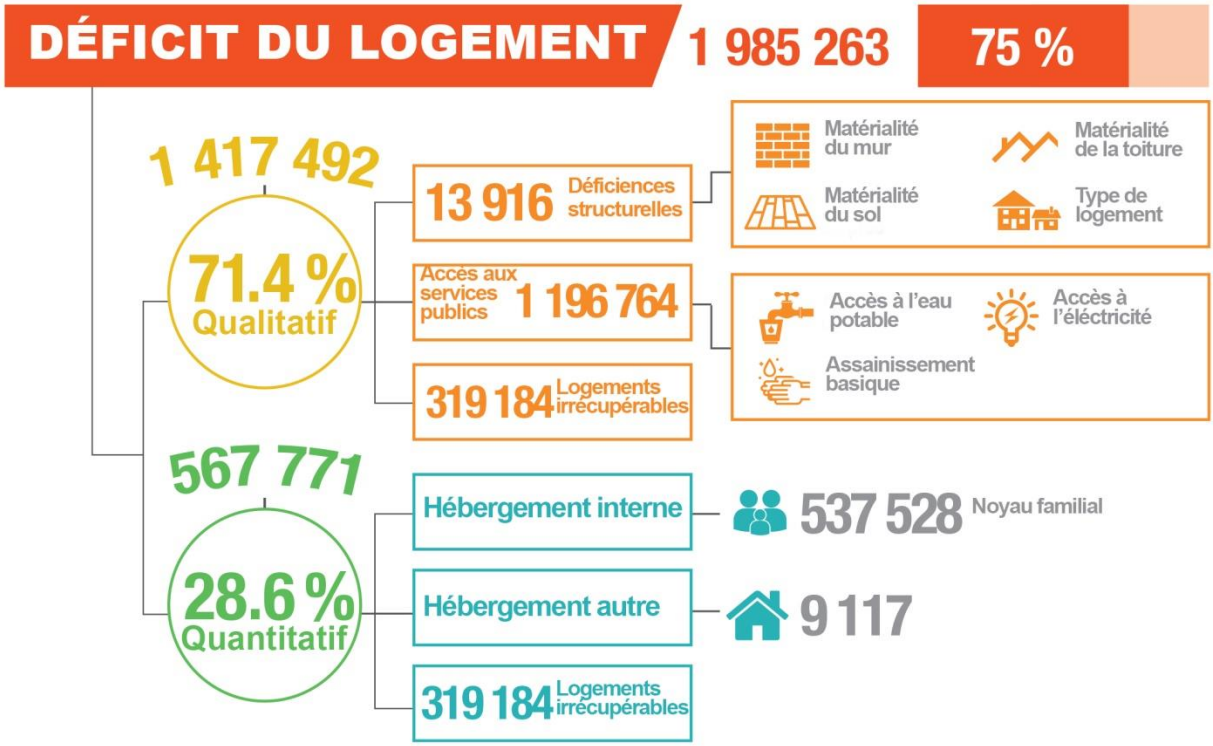
[337] Un exemple est le programme *« progresando Unido »*. Il s'agit d'une initiative de la vice-présidence dominicaine orientée vers la réduction de la pauvreté. Ce programme comprend, entre autres, un axe d'action « habitabilité » à partir duquel ont été réalisées des opérations de changement de sol en terre par des sols en ciment de 7 500 maisons dans des zones précaires.

[338] Le SIUBEN définit cinq indicatifs pouvant nous informer sur la pauvreté urbaine : (1) type de sol des maisons, (2) type de mur, (3) type de toit, (4) équipement des foyers et (5) accès à une source d'eau. Ces indicatifs sont mesurés à partir de l'indice de qualité de vie (ICV). Voir : MORILLO PÉREZ A., 2014, « Atlas Pobreza 2010 », MEPyD.

[339] En République Dominicaine, le déficit de logements est mesuré en tenant compte deux facteurs : (1) le déficit qualitatif qui comportent les logements existants présentant des problèmes structuraux ou d'accès aux services publics et (2) le déficit quantitatif qui décompte le nombre de familles qui a besoin d'un logement et celles dont le logement est irrécupérable ou présente un risque.

pays. Contrairement à Saint-Domingue, dans d'autres pays en Amérique Latine, le sol en terre battue ou les toits en tôle ne symbolisent pas des marques de marginalité urbaine (UN-HABITAT, 2011).

Figure 112. Calcul du déficit de logement en République Dominicaine



Les chiffres correspondent au nombre de logements. Source : DEL ROSARIO J., 2017, « Vivienda y bienestar social en Republica Dominicana », *Observatorio e políticas sociales y desarrollo, vicepresidencia de la Republica Dominicana*, *N.10*, p. 1-12. Traduction personnelle.

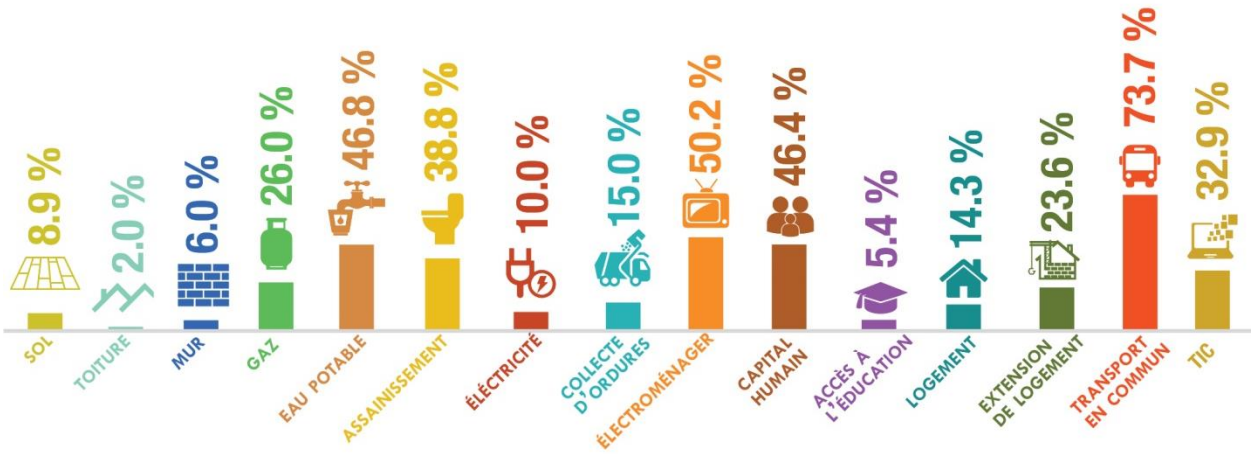
Au-delà des améliorations physiques des logements, les enquêtes auprès des ménages indiquent d'autres besoins prioritaires tels que l'accès au transport en commun, à l'eau potable[340], plus de services publics ou encore, des besoins en électroménager[341] (cf. Fig. 113). En donnant la priorité aux travaux de réhabilitation des maisons, les acteurs publics négligent

[340] L'accès à l'eau a été déclaré par les Nations Unies comme un droit humain essentiel qui garantit le fait de profiter pleinement de la vie et les droits humains. L'article 15 de la constitution dominicaine déclare également l'eau comme un patrimoine national stratégique, d'usage public, inaliénable, imprescriptible et essentiel à la vie. « La consommation humaine de l'eau est une priorité sur n'importe quel autre usage ». Voir : UPPI U. DE POLÍTICAS PÚBLICAS E INNOVACIÓN, 2017, « Sistematización de las consultas ciudadanas en el territorio nacional ».

[341] La catégorie « électroménager » inclut la propriété d'une voiture, un ordinateur ou une climatisation entendant que la possession de ces articles permet d'améliorer les conditions de vie des populations. UPPI U. DE POLÍTICAS PÚBLICAS E INNOVACIÓN, 2017, « Sistematización de las consultas ciudadanas en el territorio nacional ».

d'autres aspects sociaux, de l'habitabilité urbaine, qui sont tout aussi importants que l'aspect physique du logement. Ces actions clientélistes cachées sous le label « humanitaire » sont ainsi contraires au développement urbain intégré préconisé par l'État dominicain. Elles contribuent encore moins aux réflexions sur la durabilité urbaine, notamment quand elles s'accompagnent d'un regard misérabiliste vis-à-vis des habitants et de l'habitat *barrio.*

Figure 113. Pourcentage des besoins insatisfaits chez les ménages à bas revenus



Ce tableau a été réalisé avec la méthode « besoin basiques insatisfaits » (NBI par ses sigles en espagnol). En République Dominicaine, 76.3 % des foyers pauvres, l'équivalent de sept habitants sur dix, n'arrivent pas à satisfaire leurs besoins basiques. Source : DEL ROSARIO J., 2017, « Vivienda y bienestar social en Republica Dominicana », *Observatorio e políticas sociales y desarrollo, vicepresidencia de la Republica Dominicana*, *N.10*, p. 1-12. Traduction personnelle

5.2. La transformation urbaine, les *barrios* face aux injonctions globales de développement

« Transformer les villes » pour atteindre la durabilité urbaine devient un impératif global affirmé[342]. En Amérique Latine, si cette transformation est confrontée aux enjeux de qualité de vie (Hernández Aja, 2009), des risques environnementaux (Fernández, 1996) et de gouvernance (Bolay *et al.*, 2000 ; Winchester, 2006), elle doit surtout répondre aux objectifs de développement -les Objectifs du Millénaire pour le Développement (OMD) et les Objectifs de Développement Durable (ODD)- définis par les organismes internationaux et traduits systématiquement en politiques nationales. Ceci prend de l'ampleur en République Dominicaine où les accords internationaux disposent d'un statut constitutionnel[343] qui permet de légitimer l'intervention dans les *barrios* et de justifier certaines décisions arbitraires en termes environnementaux et urbains. Nous verrons en effet que « la transformation » de la ville dominicaine en ville durable constitue, dans ce contexte aussi, un projet qui vise à remplacer la question sociale –enjeu principal et historique de l'urbanisme- par la question environnementale (Boissonade, 2019). Mais, demeurant un élément discursif, les enjeux environnementaux restent accessoires quand il s'agit d'intervenir dans les *barrios*.

Les accords internationaux ont eu une forte incidence dans la définition de la politique urbaine dominicaine. Le Pacte International Relatif aux Droits Economiques, Sociaux et Culturels (ICESCR[344] par ses sigles en anglais) ratifié en 1978, constitue encore aujourd'hui le principal cadre revendicatif des organisations locales qui considèrent l'amélioration des *barrios* un droit humain[345], et leur intervention, un problème public à portée internationale. D'autres actions comme l'« alliance pour les villes » en 1999, adoptent également cette

[342] Déjà dans la définition des Objectifs pour le Développement Durable (ODD), le terme « transformation » est employé, « transformer le monde à partir de 2015 » (ONU, 2015).

[343] L'article 74 de la constitution dominicaine accorde un statut constitutionnel aux engagements et traités internationaux.

[344] Les pays signataire de ce pacte reconnaissent que « … *l'idéal de l'être humain libre, libéré de la crainte et de la misère, ne peut être réalisé que si des conditions permettant à chacun de jouir de ses droits économiques, sociaux et culturels, aussi bien que de ses droits civils et politiques, sont créées.* » Source : site web du conseil de l'Europe.

[345] En 2009 le document rédigé par les organisations locales : *Cooperativa De Producción Social De La ViviendayY El Habitat, Coophabitat, Consejo De Desarrollo Comunitario De La Caleta, Codecoc Unión Pro Desarrollo De Brisas Del Este, UPROBRISA, Junta De Vecinos Los Ángeles De Villa Esfuerzo, Club Hábitat Del Ensanche Isabelita*, offre un panorama de la situation en matière de droit au logement reconnu par l'article 11 du ICESCR. Voir : « la sociedad civil dominicana de República Dominicana ante el examen periódico universal (EPU) dispusto por el consejo de derechos humanos de la ONU para 2019 ».

logique. Le futur des établissements humains dans les pays en développement dépend des partenariats mondiaux qui devront désormais distribuer des subventions, partager l'information entre les gouvernements locaux et faire des recommandations politiques en matière de gestion urbaine. Leur principal objectif « *cities without slums* » s'inscrit dans une démarche « intégrée et participative » qui cherche à impulser le développement et soutenir les initiatives des « pauvres » (ONU, 2000). Ainsi, en accord avec la vision libérale de l'économiste Hernando de Soto (1987) qui prônait la légalisation des quartiers informels pour doter les pauvres d'un actif économique (un bien immobilier), ces actions intentionnelles encouragent des politiques de marchandisation foncière comme solution à la pauvreté urbaine (Clerc et Deboulet, 2018).

5.2.1 Les *barrios* du millénaire

À Saint-Domingue, c'est notamment les engagements autour des Objectifs du Millénaire pour le Développement (OMD)[346] qui ont influencé durablement la politique et la gestion urbaine. La première manifestation se matérialise dans la création des Unités Municipales de Gestion Environnementale[347] afin d'assurer des synergies entre le ministère de l'Environnement[348] et les collectivités locales. Ses entités devraient s'occuper de l'élimination finale des déchets solides et la gestion des décharges, l'aménagement des berges des rivières et des cours d'eau, la pollution des *cañadas* par les effluents domestiques et industriels ainsi que l'extraction incontrôlée de matériaux granulaires (Lizardo et Guzmán, 2005). Cependant, la coordination entre les deux institutions fait défaut, notamment quand certains départements du ministère de l'Environnement méconnaissent le rôle des gouvernements municipaux et réalisent des actions détachées des orientations locales (Lizardo et Guzmán, 2005).

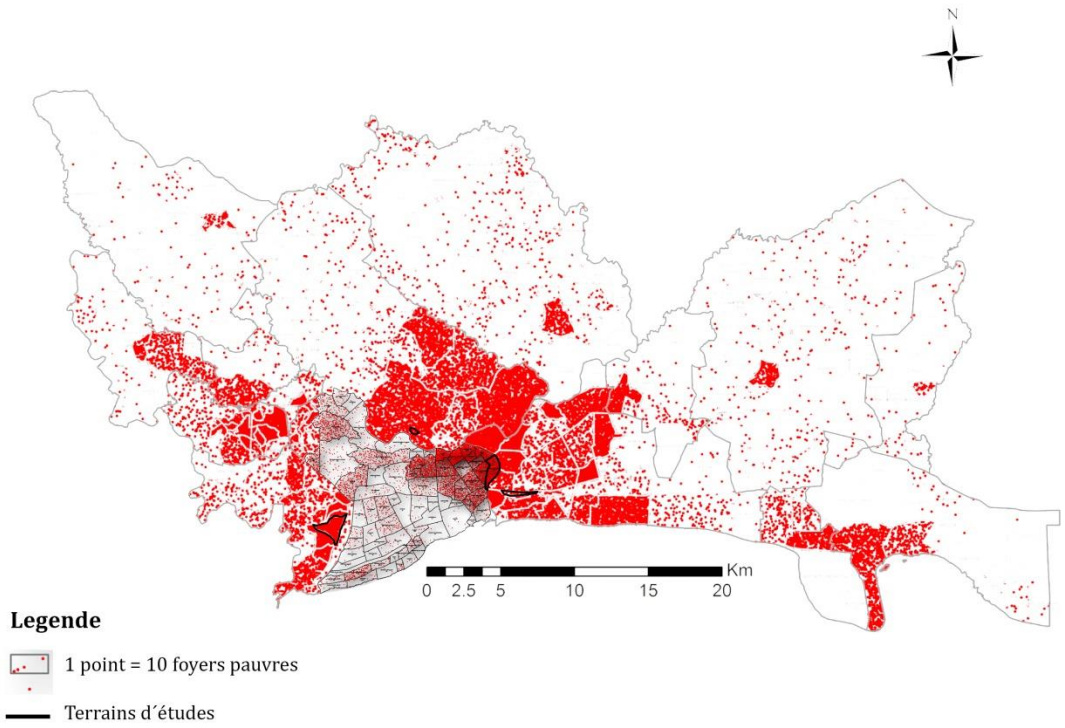
[346] Les Objectifs du Millénaire pour le Développement (OMD) font partie d'un agenda comprenant des engagements mondiaux pour la construction de l'équité et le développement du bien-être des hommes et femmes dans le monde. Il s'agissait de huit objectifs définis collectivement, mesurables et quantifiables. Ces objectifs ont été décrits par les organismes internationaux comme un cadre solide pour attaquer la pauvreté et stimuler les États à promouvoir des actions pour le développement humain des populations. Les ODM ont été adoptés en 2000 à New York suite à la déclaration du millénaire de l'ONU.

[347] Traduction personnelle de *« Unidades de Gestión Ambiental Municipales »* (UGAMS).

[348] La création du Ministère pour l'Environnement dans l'année 2000 confirme aussi une volonté nationale pour adopter les OMD et respecter les consignes sur la protection et la conservation de l'environnement.

La deuxième manifestation peut se résumer par un intérêt relatif pour l'intervention dans les *barrios* pouvant, entre autres, répondre aux objectifs : 7C « Réduire de moitié, pour l'année 2015, le pourcentage de la population qui n'a pas accès à un approvisionnement en eau potable ni à des services d'assainissement de base », et 7D « améliorer sensiblement, pour l'année 2020, les conditions de vie de 100 millions d'habitants des bidonvilles ». Force est de constater que ces OMD ont surtout participé à la définition des programmes gouvernementaux qui traitent les problématiques de l'habitat *barrios* à partir d'une approche homogène -comme nous l'avons déjà montré (cf. partie 5.1.3.2) - et depuis une conception élitiste guidée encore par des représentations sociales et économiques préétablies. À Saint-Domingue, par exemple, les autorités ont appliqué la méthodologie de David Candia Beaza (2006) consistant à traiter des données des recensements nationaux pour identifier et cartographier les logements qui se trouvent en condition de précarité et ainsi localiser les bidonvilles. Cela a été ensuite repris dans la rédaction des atlas de pauvreté (cf. Fig. 114).

Figure 114. Carte de localisation de foyers pauvres dans la ville de Saint-Domingue



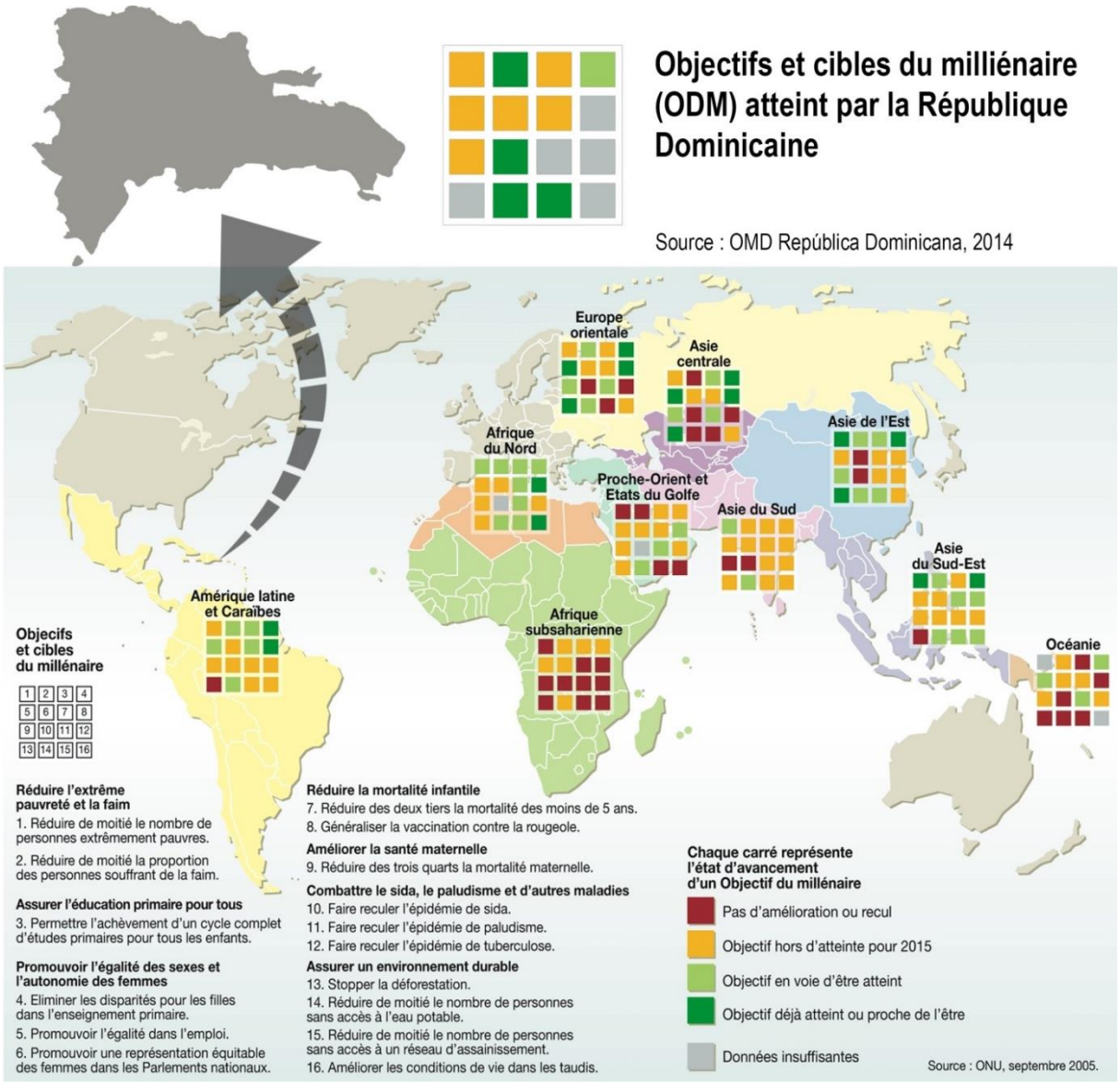
Source : MORILLO PÉREZ A., 2014, « Atlas de la Pobreza 2010. Provincia 01 Distrito Nacional », MEPyD. Et MORILLO PÉREZ A., 2014, « Atlas de la Pobreza 2010. Provincia 32 Santo Domingo », MEPyD. Mise en page et traduction de la légende : DSV, 2019.

Ces actions semble convenir aux organisations internationales qui se fient aux variations statistiques pour annoncer les bien-fondés des OMD (ONU, 2014). D'après le rapport sur les OMD en 2013, l'objectif sur l'accès à l'eau potable et l'assainissement avaient été atteints en République Dominicaine[349]. En 2007, 86.1 % de la population avait accès à l'eau potable, dépassant l'objectif initial qui était fixé à 83.2 % pour l'année 2015. À ceci s'additionne une couverture à 80.6 % du service d'assainissement (MEPyD, 2014). Quant à la proportion de population habitant dans des logements précaires, les statistiques montrent une diminution en 2009, comptant seulement 14.8 % de la population[350] (MEPyD, 2014) (cf. Fig. 115). Mais face à cette réussite, nombreux sont ceux qui dénoncent les résultats mitigés et les conséquences réelles des politiques urbaines issues des OMD. Les quartiers précaires, même en étant une priorité globale, puisque considérés comme l'incarnation de la pauvreté, des inégalités sociales et responsables des problématiques environnementales avérées, ont vu leurs améliorations réduites à l'essentiel (Deboulet, 2016b). Ceci sans compter les effets néolibéraux faisant des pauvres urbains les nouveaux clients des fournisseurs d'électricité ou d'eau potable (Lapeyre, 2006). Par ailleurs, en simplifiant la complexité tant sociale que culturelle de ces quartiers, leur amélioration partielle n'est pas parvenue à anticiper l'émergence des nouvelles formes de précarité urbaine (Bolay, 2006 a ; Deboulet, 2016).

[349] Voir le Système d'information pour les ODM en République Dominicaine créé par le MEPyD, l'ONE et le PNUD. odm.gob.do.

[350] Ces données comprennent les années 2007 (16.2 %) et 1990 (27.9 %) comme référence.

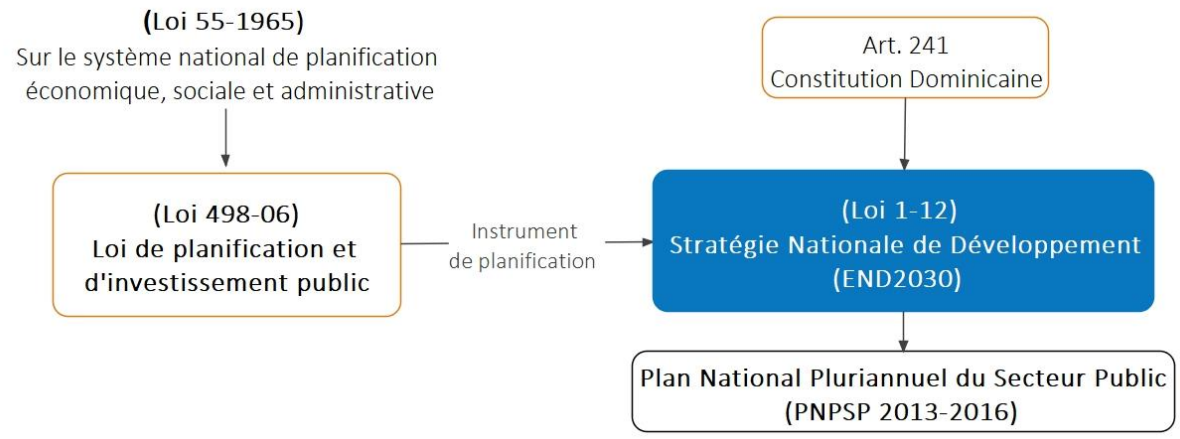
Figure 115. Objectifs et cibles du millénaire atteint par la République Dominicaine en 2014 et par les différentes régions du monde en 2005



Source : https://www.monde-diplomatique.fr/publications/l_atlas_geopolitique/a53457. Ampliation et focus sur la République Dominicaine. Source : ldonnées du site http://odm.gob.do/. Mise en Page : DSV, 2019.

La troisième manifestation des OMD dans la politique gouvernementale dominicaine correspond à la rédaction en 2012 d'une Stratégie Nationale de Développement[351] 2012-2030 (END2030 par ses sigles en espagnol). Il s'agit d'un instrument légal (loi 1-12) et un instrument de planification (loi 498-06) issu d'un processus de concertation entre les institutions publiques et la société civile qui exposent une vision collective du pays à long terme (cf. Fig. 116) (MEPyD, 2012). La END2030 cherche à réduire sensiblement la pauvreté en créant des emplois décents, accroître la compétitivité internationale tout en renforçant les institutions en termes de transparence ainsi qu'assurer meilleure gestion des ressources naturelles et des risques face aux dérèglements climatiques (MEPyD, 2012).

Figure 116. Schéma du cadre légal référent pour la rédaction de la Stratégie Nationale de Développement (END2030)



Réalisation et conception : DSV, 2019.

> « La République Dominicaine est un pays prospère, où les gens vivent dans la dignité, adhèrent à des valeurs éthiques et dans le cadre d'une démocratie participative qui garantit l'état de droit social et démocratique et promeut l'équité, l'égalité des chances, la justice sociale, qui gère et exploite ses ressources pour se développer de manière innovante, durable, équilibrée et intégrée sur le plan territorial et qui s'inscrit

[351] Les OMD et la déclaration de Paris sur l'efficacité de l'aide publique au développement (2005) servent de référents pour la rédaction de la Stratégie Nationale de Développement 2012-2030 (END2030 par ses sigles en espagnol). L'article 14 de la déclaration de Paris sur l'efficacité de l'aide publique au développement accorde que « Les pays partenaires s'engagent à : (1) S'investir du premier rôle dans l'élaboration et la mise en œuvre de leurs stratégies nationales de développement, dans le cadre d'un vaste processus de consultation. (2) Traduire ces stratégies nationales de développement en programmes opérationnels axés sur les résultats intégrant une hiérarchisation des priorités, tels qu'exprimés dans les cadres de dépenses de moyen terme et les budgets annuels. (3) Assurer la conduite de la coordination de l'aide à tous les niveaux et des autres ressources affectées au développement, en consultation avec les donneurs et en encourageant la participation de la société civile et du secteur privé. »

> dans une économie mondiale compétitive.» Vision du pays pour l'année 2030[352] (MEPyD, 2012).

L'intervention dans les *barrios* est justifiée dans la stratégie nationale par l'objectif 2 «une société égalitaire en droit et opportunités», et les objectifs 2.4 «cohésion sociale» et 2.5 «logement digne et milieu sain». Parmi les lignes d'action de l'objectif 2.4 «cohésion territoriale», sont prévus l'application d'un plan national des territoires[353] (2.4.1.3) et le développement intégral et durable des bassins hydrographiques (2.4.2.1). L'objectif 2.5 «logement digne et milieu sain» comprend deux objectifs spécifiques : 2.5.1 «Faciliter l'accès de la population à un logement abordable, sûr et digne, avec sécurité juridique et dans des établissements humains durables et socialement intégrés qui répondent aux critères d'une gestion adéquate des risques et d'accessibilité universelle pour les personnes handicapées physiques et motrices» et 2.5.2 «Garantir l'accès universel à l'eau potable et aux services d'assainissement, dans des conditions de qualité et d'efficacité» (MEPyD, 2012 p.48).

À cheval entre les deux temporalités des objectifs de développement (OMD 2000-2015 et ODD 2015-2030)[354], l'END-2030 institutionnalise ainsi l'adhésion du pays aux engagements internationaux passés et futurs. Ceci ne suppose pourtant pas des changements structurels dans la manière dont l'Etat intervient dans les *barrios*. L'objectif 2.5 de l'END «logement digne et milieu sain» a été par la suite traduit en disposition de protection sociale dans le Plan National Pluriannuel du secteur public (PNPSP 2013-2016). Ce plan prévoyait déjà l'amélioration et/ou la reconstruction de 80 000 logements, et la construction de 5 000 nouvelles unités d'habitation chaque année dotées d'infrastructures et services basiques pour les foyers à faible revenus qui habitent dans des zones à risques.

Ces dispositions sont à l'origine d'une politique urbaine que nous appelons *«el nuevo y la nueva»* adoptée par le gouvernement dominicain à partir l'année 2012, nous y reviendrons dans le chapitre qui va suivre. En s'appropriant des injonctions intentionnelles comme les OMD et plus récemment les ODD, cette politique urbaine justifie une posture

[352] Traduction personnelle. Voir annexe 8 pour la version en espagnol.
[353] Traduction personnelle de « *Plan de ordenamiento territorial* ».
[354] En 2012, l'ONU reconnaît publiquement que les Objectifs du Millénaire pour le Développement (OMD) n'allaient pas être atteints et suggère la préparation d'un agenda post-2015.

interventionniste où les évictions et les tentatives d'expulsions sont légitimées par l'urgence globale.

Tableau 3. Les objectifs mondiaux de développement OMD, ODD et l´END 2030

ODM 2000-2015	ODD 2015-2030	END 2012-2030
OBJECTIF 7 : assurer un environnement durable 7 C (14) Réduire de moitié le nombre de personnes sans accès à l'eau potable 7D (15) Réduire de moitié le nombre de personnes sans accès à un réseau d'assainissement (16) Améliorer les conditions de vie dans les taudis	**OBJECTIF 11 : faire en sorte que les villes et les établissements humains soient ouverts à tous, sûrs, résilients et durables** 11.1 Assurer l'accès de tous à un logement et des services de base adéquats et sûrs, à un coût abordable, et assainir les quartiers de taudis. 11.2 Assurer l'accès de tous à des systèmes de transport sûrs, accessibles et viables, à un coût abordable, en améliorant la sécurité routière, notamment en développant les transports publics, une attention particulière devant être accordée aux besoins des personnes en situation vulnérable, des femmes, des enfants, des personnes handicapées et des personnes âgées. 11.3 Renforcer l'urbanisation inclusive et durable pour tous et les capacités de planification et de gestion participatives, intégrées et durables des établissements humains dans tous les pays. 11.4 Renforcer les efforts de protection et de préservation du patrimoine culturel et naturel mondial. 11.5 Réduire considérablement le nombre de personnes tuées et le nombre de personnes touchées par les catastrophes, y compris celles d'origine hydrique, et réduire considérablement le montant des pertes économiques qui sont dues directement à ces catastrophes exprimées en proportion du produit intérieur brut mondial, l'accent étant mis sur la protection des pauvres et des personnes en situation vulnérable. 11.6 Réduire l'impact environnemental négatif des villes par habitant, en accordant une attention particulière à la qualité de l'air et à la gestion, notamment municipale, des déchets. 11.7 Assurer l'accès de tous, en particulier des femmes et des enfants, des personnes âgées et des personnes handicapées, à des espaces verts et des espaces publics sûrs.	**OBJECTIF 2 : une société égalitaire en droit et opportunités** 2.5 Logement digne et milieu sain. 2.5.1 Faciliter l'accès de la population à un logement abordable, sûr et digne, avec sécurité juridique et dans des établissements humains durables et socialement intégrés qui répondent aux critères d'une gestion adéquate des risques et d'accessibilité universelle pour les personnes handicapées physiques et motrices. 2.5.2 Garantir l'accès universel à l'eau potable et aux services d'assainissement, dans des conditions de qualité et d'efficacité.

Réalisation : DSV, 2019.

5.2.3 Les *barrios* 2030

Les Objectifs pour les Développements Durables (ODD) issus de l'agenda mondial post-2015[355] soulèvent le constat que si les Objectif du Millénaire n'ont pas été complètement atteints, ils ont assuré des actions multilatérales, un développement accéléré et des solutions aux principaux problèmes mondiaux. Un délai supplémentaire de quinze ans et des objectifs plus ambitieux devraient donner l'opportunité aux dirigeants du monde de définir des actions concrètes et de garantir l'éradication de la pauvreté et le développement humain. Ces nouveaux objectifs seraient atteignables grâce à l'économie mondiale et aux avancements technologiques (ONU, 2014).

Les établissements humains, en particulier la ville, continuent à avoir une place privilégiée dans la définition des ODD. Désormais, il ne s'agit plus d'une simple amélioration des conditions de vie des bidonvilles, mais de récréer des « villes inclusives, sûres, résilientes et durables » (ODD objectif 11). C'est dans ce sens que la conférence Habitat III[356], cherchant compléter l'objectif 11 des ODD, réaffirme la nécessité d'une gouvernance urbaine participative, responsable et transparente construite sur trois piliers : des dispositifs interinstitutionnels, des cadres réglementaires et des instruments financiers efficaces[357]. Ces piliers sont compris dans le Nouveau Programme pour les Villes (NPV) et doivent être mis en application par les pays

[355] Lors de la conférence de Rio+20 qui a eu lieu au Brésil en 2012, les organismes internationaux se sont accordés pour définir de nouveaux objectifs de développement devant être atteints en 2030.

[356] Cet évènement a été fortement critiqué. Pour Carrión (2016), la conférence Habitat III n'était pas un sommet de villes pour s'entendre sur les voies de leur développement, mais un salon où les produits urbains étaient mis en valeur. Les espaces de réunion n'ont pas permis de discuter des grandes questions à l'ordre du jour proposé, ni des moyens de les mettre en œuvre. L'auteur soutient également que la notion d'urbain est diluée dans l'Agenda Habitat III dans la définition de l'habitat, qu'il considère comme « une importation conceptuelle des sciences naturelles », et affirme que l'agenda proposé est très général et dépourvu d'objectifs. De même, il assure que les principaux acteurs ne sont pas présents et souligne que la conception d'un programme urbain sans acteurs, sans sujets, sans mouvements sociaux ou partis politiques rend compte d'une façon de voir la ville sans citoyenneté. Voir : CARRIÓN F., 2016, « La "Agenda Oculta" de Habitat III en Quito », *El País*, 14 novembre 2016. Et, CONTRERAS-ESCANDÓN C.H., 2017, « Superar la sostenibilidad urbana: una ruta para América Latina », *Bitácora Urbano Territorial*, *27*, 2, p. 27-34.

[357] Les instruments financiers ont été les éléments manquants dans la version finale du document « Nouveau Programme pour les villes ». Voir : CLERC V., DEBOULET A., 2018, « Quel Nouvel Agenda urbain pour les quartiers précaires ? La fabrique des accords internationaux sur l'urbanisation pour la conférence Habitat III », *Métropoles*, Hors-série 2018.

signataires à travers des stratégies conciliant l'accès au sol, les logements, les infrastructures et les services urbains.

Mais si dorénavant la question urbaine s'inscrit concrètement dans les dynamiques internationales (Ripoll, 2017), elle le fait en adoptant fortement une dimension environnementale. Cela s'explique par l'injonction au développement durable introduit par l'agenda 21 suite au Sommet de la Terre à Rio en 1992, les *conferences of parties* avec des conventions-cadres sur le changement climatique ainsi que les recommandations du groupe thématique de l'ONU sur les villes durables (Clerc et Deboulet, 2018).

> « Nous sommes conscients de l'importance capitale de l'urbanisme et de l'aménagement urbain pour la qualité de vie de nos populations. De concert avec les autorités et les collectivités locales, nous nous emploierons à réaménager et planifier nos villes et nos établissements humains de manière à promouvoir la cohésion sociale et la sécurité physique, ainsi qu'à stimuler l'innovation et l'emploi. Nous réduirons les effets néfastes produits par les activités urbaines et par les produits chimiques dangereux pour la santé et l'environnement, notamment grâce à une gestion écologique et à une utilisation sûre des produits chimiques, à la réduction et au recyclage des déchets et à une utilisation plus rationnelle de l'eau et de l'énergie. Nous nous emploierons également à limiter l'impact des villes sur le système climatique planétaire […] » (ONU, 2015 p.10 paragraphe 34)

En République Dominicaine, pour la première fois, les études se tournent vers l'analyse des centres urbains, leurs productions de déchets, ou encore leurs émissions des GES (Castillo Tió & Castillo Zavala, 2016; TCNCC, 2015). Pour atteindre l'objectif 11, les acteurs publics réfléchissent à une gestion différente des 11 000 tonnes de résidus solides urbains (RSU par ses sigles en espagnol) produits tous les jours à Saint-Domingue, des valeurs qui se trouvent d'ailleurs au-dessus de la moyenne latino-américaine (Alianza ONG, 2018). En ratifiant l'accord de Paris en 2017, le pays s'engage également à la réduction de 25 % ses émissions des GES, notamment pour faire face aux statistiques qui montrent une augmentation significative des émissions entre les années 1990 et 2011[358]. Aujourd'hui ces émissions sont générées par les voitures (20 %), le secteur énergétique (60 %) et les déchets (20 %) (Molina, 2018).

[358] Actualisation du système d'information dominicaine sur les ODM 2015. Source : odm.gob.do.

Dans les *barrios,* le manque de services et infrastructures urbaines de qualité pose problème face aux nouveaux engagements internationaux dont une plus forte planification urbaine est recommandée (Alianza ONG, 2018). Pourtant, comme l´ont souligné Agnès Deboulet et Valérie Clerc (2018), la promotion de la planification urbaine par les organismes internationaux s´inscrit dans un postulat paradoxal qui implique la construction d'espaces normés inaccessibles aux plus démunis, tout en ayant conscience que ceci s´oppose à la définition de la ville inclusive (Clerc et Deboulet, 2018). Ajoutons à ceci qu'en Amérique Latine les préoccupations pour la planification urbaine sont relativement récentes et historiquement liées aux dictatures ferventes de la centralisation urbaine, ou aux classes bourgeoises intéressées par la libération du marché immobilier (Vargas Mera, 2004 ; Zimmerman et Quiróz Rothe, 2015).

D´après le Nouveau Programme pour les Villes, les établissements humains informels sont ceux qui nécessitent le plus d´une gouvernance forte permettant d´empêcher leurs proliférations futures (Sandoval et Sarmiento, 2018). Cette directive est assumée par les pays à l´égard des mots d´ordre internationaux tels que la « résilience urbaine » et la « gestion des risques ». Nous constatons que ce dernier argument constitue un des principales influences des ODD sur la politique urbaine dominicaine, les opérations dans les *barrios*

Encadré 7. Le Nouveau Programme pour les Villes et les *barrios*.

Le Nouveau Programme pour les Villes (NPV) approuvé lors de la conférence Habitat III à Quito, Équateur en 2016 comprend un ensemble de principes collectifs pour le développement durable des villes. La planification et la gestion urbaine apparaissent comme les instruments principaux pour réduire la pauvreté, les inégalités et l'exclusion urbaine (art.5). Il s'agit de promouvoir l'idéal d'« une ville pour tous » et d'atténuer les désaccords entre les acteurs publics et associatifs autour du « droit à la ville ». Dans le document, les taudis et les « implantations sauvages » gardent une place privilégiée, notamment grâce aux précédents accords internationaux (Canada 1976, Turquie 1996 et Rio 2000) qui ont secondé leur amélioration (art.3). À l'horizon de 2030, les politiques urbaines devront prêter une attention particulière aux discriminations dont les habitants des taudis font face (art. 20) ainsi qu'à leur sécurité et à la prévention de la criminalité et de la violence (art. 103). En terme d'aménagement urbain, un consensus autour du « principe de réalité » s'impose pour que les acteurs nationaux acceptent, améliorent et intègrent les quartiers précaires (Clerc & Deboulet, 2018). Il faudra réduire les vulnérabilités de ces quartiers, promouvoir leur résilience en améliorant les logements à risque (art. 77). Susciter la rénovation, la régénération et le rééquipement permettra en outre de réduire la ségrégation spatiale et socio-économique (art. 97) et en même temps de limiter leur prolifération (art. 109). Finalement, une plus grande diversité des mécanismes et des modes de financement est à imaginer pour permettre aux plus démunis d'accéder à un logement digne (cologement, foncier solidaire, autoconstruction, etc.).

sont depuis justifiées par une exigence globale de la maitrise des risques. Reconnue comme un de dix pays du monde les plus faibles financièrement pour faire face aux catastrophes naturelles, la République Dominicaine compte 60 % de territoire (dont les *barrios* font partie) vulnérable aux inondations et aux glissements des terrains (Alianza ONG, 2018). Par ailleurs, la ligne d´action 2.5.1.3 de l´END2030 envisageait déjà en 2012 de *«* Relocaliser les établissements humains dans des conditions de risques liés à des phénomènes naturels, à des sources de pollution ou à des risques liés à l'action humaine *»*[359].

Si la gestion des risques urbains fait consensus tant pour les acteurs internationaux (ONG internationales, bailleurs de fonds, etc.) que pour les gouvernements nationaux, elle permet de raviver l'enjeu de ces quartiers d'être considérés comme des espaces urbains légitimes (Clerc et Deboulet, 2018). À Saint-Domingue, les risques potentiels d'inondation et de glissement de terrain font ressortir l'argument séculaire de la légalité des terrains et justifient l'éviction des *barrios* comme le meilleur remède pour atteindre la résilience urbaine, et en même temps normaliser le foncier.

[359] Traduction personnelle de *« Reubicar los asentamientos en condiciones de riesgo ante fenómenos naturales, focos de contaminación o riesgos derivados de la acción humana ».* Voir : MEPyD, 2012, « Ley 1-12 Estrategia Nacional de Desarrollo 2030 ».

CHAPITRE VI

SOUS INFLUENCES : DE L'INTERVENTION À LA RÉGÉNÉRATION DES *BARRIOS*

Au tournant des années 95, des sociologues dominicains affirment que l'intensité des transformations et expectatives urbaines est *influencée* par les processus de globalisation qui définissent le développement de la ville de Saint-Domingue. La volonté d´une rapide inscription dans les dynamiques de mondialisation explique la principale raison pour laquelle les acteurs publics et privés continuent à interpréter rapidement les enjeux urbains locaux en proposant des solutions déconnectées de la réalité (Calderón, 1995 ; Faxas, 2007). D'autres expliquent également comment ces *influences* externes se répercutent dans la construction d'un imaginaire politique et dans le développement économique dominicain, souvent inspiré des modèles nord-américains ou européens (Bastidas Castañeda, 2003 ; Pérez & Artiles, 1992 ; Sang, 1997). Ces derniers constats illustrent en partie notre hypothèse sur les *influences.* Définie comme toute action suscitant des modifications sur quelqu'un ou quelque chose[360], l'*influence* des interventions urbaines sur le développement durable des *barrios* constitue dans ce chapitre l'hypothèse à démontrer.

Tout au long du manuscrit, nous avons détaillé les différents évènements et actions qui agissent sur le développement des *barrios*. Nous avons illustré le rôle structurant joué par les utopies urbaines d'ordre et de rationalisation depuis les années 60, ainsi que les effets de

[360] Selon la définition du Centre national de ressources textuelles et lexicales du CNRS.
Source : https://www.cnrtl.fr/definition/influence

l'application de principes économiques (la substitution des importations, le libéralisme économique, le développement local, entre autres). Actuellement, l'injonction à la ville durable considérée comme un levier de transformation dans les référentiels pratiques et opérationnels de l'urbain (Emelianoff, 2007 ; Faburel, 2014)- vient compléter cette liste d'idéologies. Elle structure premièrement les dispositions globales qui se répercutent sur l'échelle nationale à travers des actions et politiques (cf. chapitre V), et dans un deuxième temps, ces politiques nationales façonnent à leur tour le développement urbain local. C'est justement la dernière étape que nous abordons ici pour montrer concrètement les *influences*. Il s'agit d'expliquer comment les interventions urbaines au nom de la ville durable agissent réellement sur la durabilité des *barrios* et incitent aux pratiques écologiques. En d'autres mots, dans quelle mesure les *barrios, s*ont-ils plus ou moins « écologiques », plus ou moins « durables » après ces interventions ?

Pour répondre à cette question, nous rappelons que la notion d'*influence* est utilisée ici pour faire référence, entre autres, aux interventions urbaines, ses référentiels idéologiques et ses effets à court, moyen et long termes. Cette *influence* conditionnerait les transformations écologiques et de durabilité urbaine des *barrios* à plusieurs degrés : dans certains cas, en les potentialisant et dans d'autres cas, en les effaçant.

Ce n'est pas la première fois que des analyses sont faites sur les jeux d'*influences* agissant sur un système social ou urbain. Goffman (1961) parle de l'*influence* des institutions sur les individus. Simmel (1902) et Agier (1996) reconnaissent que les échanges en milieux urbains *influencent* les comportements et les ambitions des individus. Être *sous influence* est compris comme *être sous domination* dans le sens de Foucault (1975) pour qui la domination s'insère dans un contexte de stratégie et d'adaptation. Nous pouvons également penser à Bourdieu (1998), qui parle de l'intériorisation de la domination (*être légitimement influent ou sous influence*) et de comment les dominants légitiment leurs rapports de domination en s'appuyant sur des conceptions sociales (homme, femme, riche, pauvre, scolarisé, analphabète, etc.).

Nombreux sont ceux à admettre l'*influence* du capital et du capitalisme dans la production et la gestion de l'espace urbain où l'hégémonie d'une classe prévaut en exerçant une « violence répressive » (Castells, 2002 ; Harvey, 1992 ; Lefebvre, 1974). Ces *influences* s'observent d'ailleurs dans les processus de globalisation (Sassen, 2012), notamment lorsque les fluctuations de cycles d'expansion ou récessions de l'économie mondiale *influencent* la composition et la structure sociale des *barrios* (Sabatini, 1981). Plus récemment, Valérie Clerc (2017) parle de l'*influence* des représentations spatiales et sociales sur lesquelles les acteurs publics s'appuient pour l'élaboration des projets et politiques urbaines. Elle explique que le type d'opération (réhabilitation, rénovation, éviction d'un quartier) dépend des représentations des dominés et de ce qu'il considèrent pertinent face aux quartiers, par exemple, où habitent des opposants politiques, les quartiers avec de la valeur foncière ou les quartiers à forte concentration du tissu social et économique (Clerc, 2017).

Si pour ces chercheurs, le système social et économique tout comme les représentations et les échanges globaux constituent les principales *influences* du développement urbain, d'autres attribuent à l'espace lui-même un pouvoir d'*influence* important. C'est le cas des partisans de la théorie de l´« effet de quartier » (*efecto barrio* en espagnol ou *neighbourhood effect* en anglais) qui désigne l'incidence d'un quartier (du milieu physique et du voisinage, milieu social) sur le comportement des individus. Dans cette logique, les *barrios* seraient des entités urbaines suffisamment isolées et désavantagées pour *influencer* et déterminer les conditions socio-économiques des individus qui l'habitent (Bacqué & Fol, 2007 ; Lupton, 2003). Cette théorie est à la base d'un grand nombre de recherches aux États-Unis dans les années 80 qui ont essayé de démontrer les effets des quartiers sur les enfants et leur relation avec les phénomènes sociaux tels que la délinquance, les taux de grossesses juvéniles ou encore, l'échec scolaire. Récemment, une autre approche sur l'effet de quartier souligne que l'*influence* de ces quartiers est à mesurer par rapport à l'*influence* de l'action publique elle-même. Dans cette perspective l'effet de quartier est redéfini comme l'incidence de l'État sur l'espace urbain, qui à partir de l'action ou

l'inaction génère des impacts directs et produit souvent des processus de la ségrégation urbaine (Wacquant, 2014).

L'*influence* des inégalités dans la construction de la durabilité urbaine constitue également le cadrage épistémologique de l'Écologie politique urbaine (EPU). Pour cette dernière, les conditions matérielles associées à l'environnement urbain sont *influencées* par les processus sociaux, politiques et économiques inégaux répondant à une structure et une organisation des relations de pouvoir. À titre d'exemple, la dégradation de l'environnement des *barrios*, ne serait pas un effet direct de leur densité (comme souvent exposé par les aménageurs dominicains), mais il s'agirait d'un résultat direct du modèle de développement en lien avec la distribution inégale de ressources. C'est dans ce sens que l'Écologie politique urbaine prône l'analyse des processus d'urbanisation et ses conséquences socio-environnementales dans une perspective constructiviste en tenant compte des rapports de domination et des processus de normalisation (Contreras-Escandón, 2017).

En étudiant les interventions dites « durables » dans les *barrios,* nous empruntons en partie une démarche d'Écologie politique urbaine, notamment lorsque nous cherchons à établir quelles sont les conséquences socio-environnementales de ces actions. Néanmoins, nous souhaitons compléter cette analyse avec la mise en perspective des rapports de domination tout en tenant compte des actions « infrapolitiques de dominés » (Scott, 2008) et des « différentiels de prises » (Chateauraynaud, 2015). En d'autres mots, « Pour élucider les types d'emprises à l'œuvre, il faut non seulement examiner les procédés utilisés par les personnes et les groupes pour créer, renforcer ou annihiler des relations de pouvoirs, mais aussi regarder comment les actions ou les interprétations parviennent à se doter d'un degré suffisant de légitimité » (Chateauraynaud, 2015). C'est dans ce sens que la notion d'*influence* joue un rôle important. Analyser ces interventions en termes d'*influence* nous permet de montrer comment les habitants des *barrios* arrivent à se soustraire de leur statut et à faire valoir leur autonomie individuelle et collective, tout en utilisant ces interventions urbaines comme support

idéologique. Nous verrons que les *barrios* deviennent des habitats bricolés entre les actions officielles de réhabilitation urbaine (6.1) et les aménagements des habitants avant, pendant et après les interventions. Ces actions, tant les officielles que les officieuses, s'inscrivent dans un processus simultané d'*influences* qui produit souvent de la normalisation tant dans construction de la ville que dans la redéfinition de la citoyenneté des habitants des *barrios* (6.2).

6.1. Les interventions dans les *barrios* pour atteindre la ville durable

> « Le plan de la ville progressiste n'est pas lié aux contraintes de la tradition culturelle ; il veut n'être que l'expression d'une démiurgique liberté de la raison, mise au service de l'efficacité et de l'esthétique. Ce sont ces deux impératifs qui confèrent à l'espace du modèle progressiste ses caractéristiques particulières » (Choay, 1965 p.35).

Depuis les années 2000, deux types d'intervention sont privilégiés par les autorités dominicaines en termes de réhabilitation urbaine des *barrios*. D'un côté, les réhabilitations dites *in situ* (*slum upgrading)*, considérées comme des interventions « douces » et progressives, cherchent à améliorer les conditions physiques des *barrios* tout en préservant les structures urbaines et réseaux sociaux construits par les habitants. Il s'agit de doter les *barrios* des services et infrastructures basiques tels que l'eau, l'électricité, l'assainissement et la mobilité afin de les intégrer au tissu urbain formel et en même temps, réduire les inégalités sociales et urbaines. D'un autre côté, des opérations de restructuration urbaine des *barrios* sont réalisées et impliquent la remise aux normes des *barrios* par rapport aux standards urbains. Dans ce sens, la dotation de services et la construction des infrastructures s'accompagnent d'un grand nombre de déplacements d'habitants. Ce sont des interventions de type « normalisation » (Varnai et Moles, 2018), qui représentent l'option privilégiée quand il s'agit d'intervenir les *barrios* à risques.

Ces travaux de réhabilitation coïncident avec ce qui Patricia Rrapi (2017) appelle « l'état d'urgence écologique » (Rrapi, 2017), notamment quand l'État s'autorise des registres d'actions juridiques exceptionnelles pour faire face au risque d'inondation comme nous le verrons dans le projet du *Nuevo Domingo Savio*. Mais, si le risque devient le nouveau *leitmotiv* des plans de réhabilitation des *barrios,* à Saint-Domingue, les interventions incarnent un idéal type de la ville progressiste « au service de l'efficacité et l'esthétique » -comme le décrit l'extrait de Françoise Choay (1995) cité dans l'épigraphe- faisant des *barrios* la cible des outils de planification urbaine conventionnels. Par conséquent, même si ces interventions sont censées répondre aux enjeux sociaux et de durabilité urbaine, elles se retrouvent au contraire à les accentuer.

Face à l'impératif global du développement durable, l'intervention dans les *barrios* devient ainsi une politique gouvernementale. Les actions actuelles visent à réduire les risques d'inondation et de pollution qui seraient les principales causes des vulnérabilités socio-économiques et environnementales de ces quartiers (Sanchez-Rodriguez, 2013). Nous avons distingué deux stratégies principales déployées dans la ville de Saint-Domingue, la première consiste à faire disparaitre les *cañadas* (6.1.1) et la deuxième, à éloigner les habitants des *barrios* des rivières (6.1.2), en particulier de la rivière Ozama.

6.1.1 Fais disparaître les *cañadas* !

> « Non, je n'habite pas dans un *barrio*, mais dans mon quartier il y a une *cañada* à proximité et les gens l'ont occupée. Ils ont abimé mon quartier. C'est pour cela que je vais bientôt déménager […] je vais déménager au centre-ville »
> (Extrait d'entretien 22. Eunis, étudiant UASD, 2016).

> « Nous voulons être la voix de ceux qui ne l'ont pas ». - Qui sont ces gens qui n'ont pas de voix ? - « Tu ne sais pas ? Ceux qui habitent dans la *cañada*, personne ne les entend. Il y a de gens qui demandent la construction d'une petite maison, mais personne ne les écoute. Ils ne peuvent pas la financer eux-mêmes. Alors notre objectif est de trouver le bon interlocuteur pour aider les populations les plus vulnérables. Nous sommes un mouvement politique reconnu et c'est pour cela que nous sommes devenus la voix de ceux qui ne l'ont pas. »
> (Extrait d'entretien 23. Juan, dirigeant d'un Mouvement Municipal Progressiste, 2017).

Les *cañadas* sont des ruisseaux pollués qui traversent souvent les *barrios* aggravant les risques d'inondation et de propagation de maladies. Comme nous l'avons montré dans les extraits ci-dessus, elles constituent un attribut socialement dénigrant. L'expression « habitants de la *cañada* »[361] désigne les populations les plus pauvres et les plus vulnérables des *barrios*. Il s'agit d'un lieu souvent méprisé qui soulève des émotions inconfortables et contradictoires telles que l'angoisse et la fascination (Cottam, 1999).

> « Les *cañadas* sont des sites d'agression : le passage agressif, la petite dispute […] Les *cañadas* en revanche fournissent des points d'observation utiles […] contrôlés et patrouillés par les petits délinquants qui peuvent remarquer les intrusions des patrouilles de police et les mouvements des bandes adverses » (p.74). « Après coup, ce sont des histoires qui divertissent à peu près de la même manière que la *cañada* elle-même (dans un endroit où il se passe peu de choses) exerce une fascination réticente ; horribles, mais qui sont irrésistibles […] elles sont également nécessaires parce que, malgré la répugnance ressentie pour la *cañada* et les manières désobligeantes dont on parle […] ces lieux deviennent *de facto* des espaces sociaux » (p.75). « Pour les enfants, la *cañada* est un espace de jeu, un espace d'imagination. La possibilité de contamination, le fait de savoir qu'il s'agit d'endroits interdits d'une certaine manière, est source d'excitation et fait partie du plaisir » (p.79). « La *cañada* est une pierre angulaire des histoires du *barrio*, fréquemment utilisée pour illustrer des expériences, des idées et des sentiments qui vont au-delà de l'effet direct de la construction elle-même […] Ces histoires révèlent que la *cañada* n'est pas seulement un endroit où l'on jette des déchets, mais aussi un lieu où l'on range les angoisses mentales et les détritus émotionnels. Le cloaque des eaux usées du quartier est un nœud de tension émotionnelle et sociale : un marqueur de tout ce qui

[361] Traduction personnelle de *« el que vive en la cañada »*

> est malsain, tant dans le quartier que dans sa propre vie et son propre soi » (p.81). « Les *cañadas* […] véritables monuments ou espaces de loisirs, elles servent d'entre-deux […] personnifiées, se donnent une identité propre… [et ceci] en partie à cause du rôle déterminant qu'"elles" jouent chaque jour dans la vie des résidents, mais aussi parce que les résidents sont en quelque sorte incapables de prendre leurs distances par rapport à tout ce que la *cañada* symbolise » (p.85). (Cottam, 1999)

Pour cette raison et de manière unanime, tant pour les acteurs publics que pour les habitants, la disparition de la *cañada* représente un pas vers le progrès, l'illusion que la disparition de la *cañada* provoquerait aussi la disparition de la pauvreté urbaine. Vus sous cet angle, les projets d'assainissement des *cañadas* sont les opérations les plus répandues : ils permettent aux acteurs gouvernementaux de revendiquer une approche écologique comme nous le verrons dans les cas de la *cañada Guajimía* et la cañada *Los Platanitos.* Cependant, les effets de ces interventions en termes sociaux et environnementaux n'ont jamais été étudiés. Les autorités publiques minimisent leur impact et utilisent le terme d'assainissement pour nier le caractère interventionniste de ces actions, et ceci malgré le fait qu'elles prennent des décisions en matière de planification (désignation d'usage des sols pour la construction des logements et des voies carrossables). Malgré la volonté nationale qui valorise ces interventions, les cas étudiés montrent des changements significatifs dans la vie quotidienne, dans les pratiques des habitants, ainsi que dans la relation d'interdépendance entre les habitants et la *cañada*.

6.1.1.1 La *cañada Guajimía*

Au *barrio El Libertador,* c'est la *cañada Guajimía,* principal drainage naturel du système urbain à l'ouest de la ville de Saint-Domingue qui a connu une intervention. Composée de différents affluents, la *cañada Guajimía* est un bassin de 13,58 km de long qui traverse différentes communautés et se jette dans la rivière Haina (la deuxième plus importante de la ville). En 2009, environ 250 000 personnes habitaient autour de la *cañada* (DESSAU, 2009). Il s'agit d'une zone considérée comme à haut risque en termes d'inondations et de santé publique à la suite du passage de l'ouragan George depuis 1998, qui avait provoqué de fortes inondations et un grand nombre de pertes humaines.

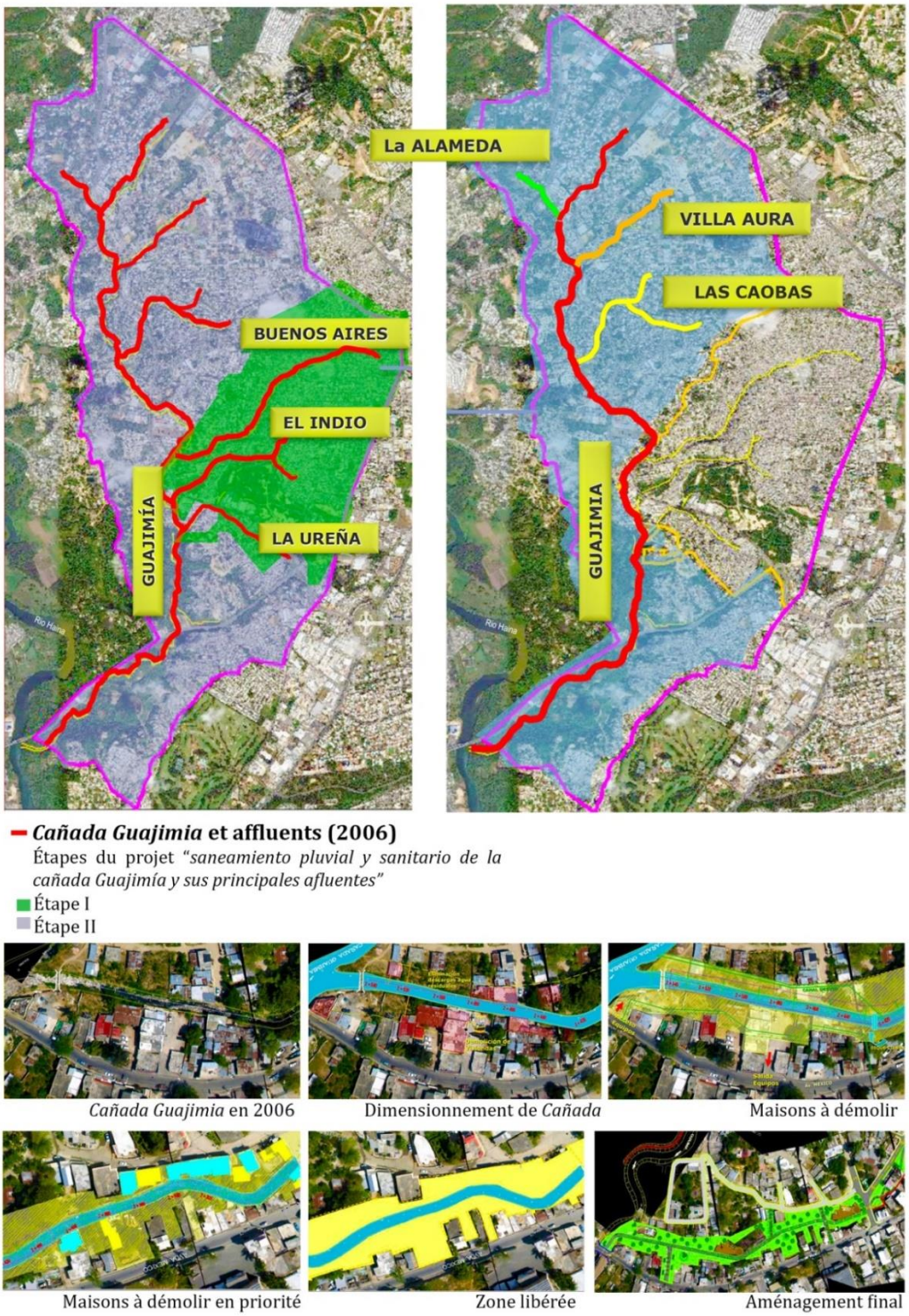
En 2002, la Corporation des Aqueducs et de l'Assainissement de Saint-Domingue (CAASD) confie à l'agence DESSAU Can-Américan (DCA) la planification et l'exécution du projet « assainissement pluvial et sanitaire de la *cañada Guajimía* et de ses principaux affluents »[362]. Le contrat comprenait les travaux d'ingénierie, les études d'impact environnemental et social, la préparation du programme de relogement des familles et sa mise en œuvre, ainsi que la supervision technique et environnementale de la construction (DESSAU, 2009). L'objectif principal était d'améliorer les conditions de vie de la population autour de la *cañada*. Les responsables du projet ont conçu un plan comprenant deux actions parallèles : (1) un recensement des familles à reloger et, par conséquent, la construction de bâtiments de logements sociaux (cf. Fig. 117), (2) l'assainissement de la *cañada* et la construction d'une voie carrossable au-dessus de la zone d'intervention (cf. Fig. 118).

Figure 117. Projet d'assainissement de la *cañada Guajimía*

De gauche à droite : (1) Bâtiments pour le relogement des familles de la *cañada Guajimía.* Source : Listin Diario. (2) Avant et après l'intervention de la *cañada.* Source : DESSAU, 2009, « Informe de Evaluacion de Efectos Ambientales y Plan de Gestion Ambiental », Proyecto de Saneamiento Pluvial y Sanitario de la *Cañada Guajimía* Fase II Addenda, O/Ref.: 014-P000502-1500-041-EN-0300-00.

[362] Pour la traduction personnelle de *« Saneamiento pluvial y sanitario de la cañada Guajimía y sus principales afluentes »*.

Figure 118. Étapes et processus du projet d'assainissement de la *cañada Guajimía*



Source : (DESSEAU, 2006, 2007 et 2009). Mise en page : DSV, 2018.

En 2006, la presse dominicaine annonce le début des travaux. Le gouvernement canadien accorde un prêt de 83 millions de dollars pour l'exécution de la première phase comprenant l'intervention sur les zones les plus denses - considérées comme la principale cause de contamination de la *cañada* - et d'une deuxième phase d'intervention autour des zones urbaines formelles où seuls les travaux de nettoyage et de réévaluation du paysage ont été effectués. Le projet comprenait également la construction d'une station d'épuration pour la purification des eaux usées. Toutefois, en raison du coût de construction et d'entretien de ces installations, il a été décidé d'installer un émissaire sous-marin qui déverserait les déchets solides directement dans les profondeurs de la mer des Caraïbes.

Entre 2007 et 2014, les travaux d'assainissement ont été paralysés laissant la première partie du projet inachevée. Le manque de ressources économiques et une nouvelle demande de prêt expliquent cette décision. De plus, la société DESSAU est dissoute en 2011, suite à la dénonciation par la commission du gouvernement canadien des pratiques frauduleuses (participation dissimulée et financement de partis politiques). Les travaux reprennent finalement début 2016, cette fois-ci avec le financement de la *Canadian Commercial Corporation*. La CAASD passe des contrats avec des entreprises locales et prend en charge les travaux d'ingénierie pour le dernier tronçon. Désormais les conditions de relogement des familles changent, les ingénieurs de la CAASD proposent la construction des logements individuels dans les zones libérées à l'intérieur même du quartier (cf. Fig. 119).

Si les aménageurs décident d'occuper ces espaces, c'est notamment parce que l'expérience des premiers travaux a montré que les espaces libérés précédemment ont été rapidement occupés par de nouvelles familles (De la Rosa, 2018a). Il y a même eu des actes de violence physique entre voisins qui se disputaient le terrain. Les observations sur le terrain ont également relevé l'essor des constructions le long de la nouvelle rue : maisons, petits magasins et construction de chambre de stockage...

« La plupart de personnes qui ont été délogées ici ont vendu leurs appartements pour pas cher et sont allées acheter là-bas [*barrio El Libertador*] à nouveau. À certains les restait encore un bout de jardin et ils en ont profité pour construire une petite pièce. »
(Extrait d'entretien 24. Armando, habitant relogé en 2012 lors de la première étape d'assainissement de la *cañada Guajimía*, 2016)

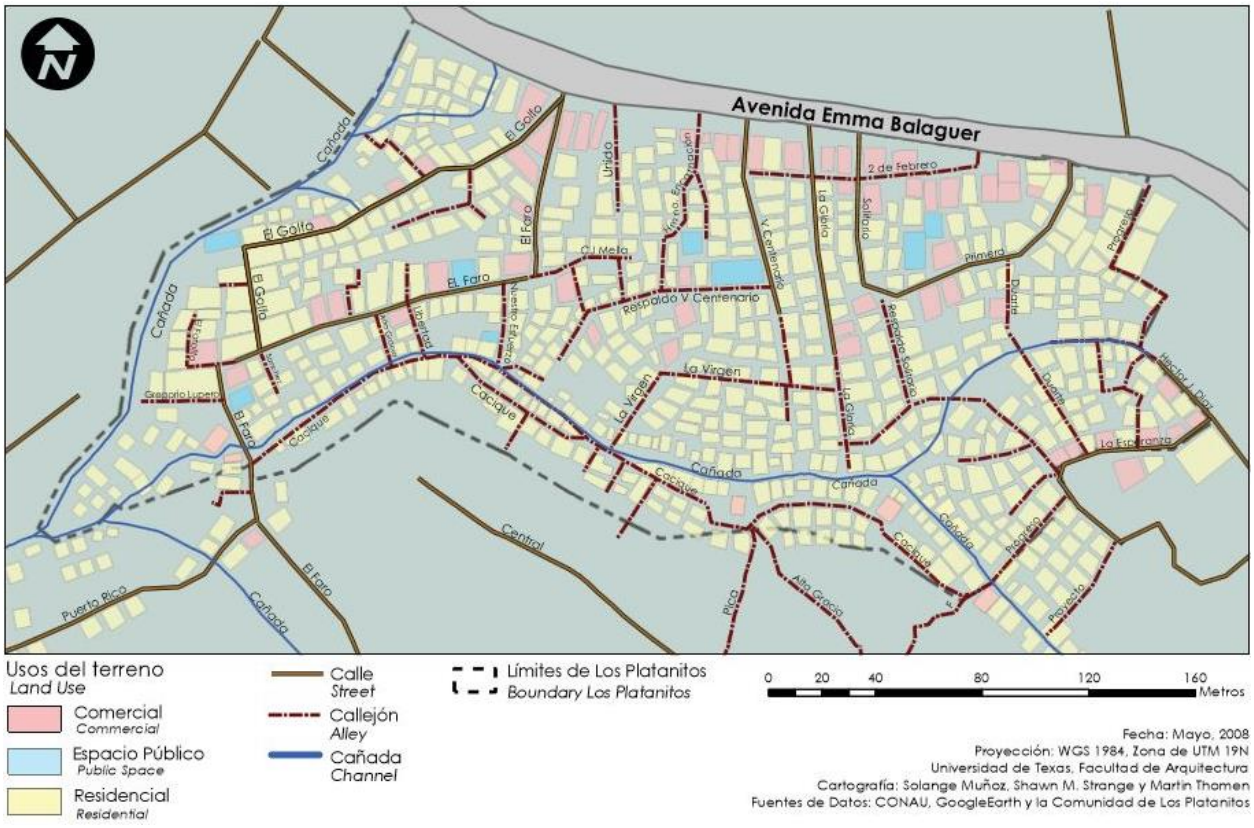
Figure 119. Photos de la construction des logements individuels par la CAASD avant (2016) /après (2017)

© 2016, 2017 Darysleida Sosa V.

6.1.1.2 La *cañada* de *Los Platanitos*

La *cañada* de *Los Platanitos* est le drainage naturel qui fait partie du réseau hydrographique de la municipalité de Saint-Domingue Nord. Ce bassin traverse le *barrio Los Platanitos* dans le secteur de *Guaricanos* et converge avec deux autres ruisseaux au sud-ouest de la municipalité (cf. Fig. 120). Les eaux de la *cañada* se déversent dans la zone appelée « la piscine », située dans le parc National du Mirador Norte[363], et atteignent finalement l'embouchure de la rivière Yaguasa.

Figure 120. Carte du *barrio Los Platanitos* et des principales *cañadas* qui le traversent



Source : SLETTO B., BAUMANN D., BOSQUEZ M., BOSSIN M., DALEY E.E., DONOSO R.E., KELLEY M., MUÑOZ S., STOVALL D., STRANGE S.M., THOMEN M., 2008, « El Rincón de los Olvidados. Métodos para el estudio de riesgo y vulnerabilidad en asentamientos precarios », The University of Texas at Austin.

[363] Ce parc fait partie de la ceinture verte de la ville de Saint-Domingue.

Figure 121. Photos sur l'environnement de la *cañada Los Platanitos*

Source : SLETTO B., BAUMANN D., BOSQUEZ M., BOSSIN M., DALEY E.E., DONOSO R.E., KELLEY M., MUÑOZ S., STOVALL D., STRANGE S.M., THOMEN M., 2008, « El Rincón de los Olvidados. Métodos para el estudio de riesgo y vulnerabilidad en asentamientos precarios », The University of Texas at Austin.

En 2016, lors d'une *« visita sorpresa »*[364], le Président de la République promet aux habitants du *barrio Los Platanitos* l'assainissement de la *cañada* et la construction d'une nouvelle voie d'accès. Les travaux ont commencé rapidement en 2017 et ont inclus la canalisation de 1 315 mètres de l'affluent, au profit de 18 000 habitants. La fiche technique du projet décrit la *cañada Los Platanitos* comme un lieu pollué où se diffusent des maladies facilement transmissibles par piqûres de moustiques. Les maisons construites à proximité de la *cañada* sont fréquemment exposées au risque d'inondation pendant la saison des pluies. Pour ces raisons, la canalisation de l'affluent et la relocalisation des familles affectées allaient permettre de créer les « bonnes conditions écologiques » du *barrio* (CAASD, s.d.).

La première partie des travaux a été exécutée dans les dix premiers mois de 2017. Les maisons situées près de la *cañada* ont été détruites et les familles touchées ont été relogées dans des maisons sous-louées par le CAASD dans le même quartier. Puis, les travaux ont été arrêtés, laissant une partie de *la cañada* découverte et les nouvelles voies d'accès inachevées (cf. Fig. 122). Cela a provoqué des inondations, le débordement des parties non couvertes et le désespoir des familles qui attendaient d'être relogées.

[364] La *« visita sorpresa »* est un programme de visites surprises stratégiques du Président de la République Danilo Medina dont l´objectif est « d'accroître la productivité, de créer des emplois et de lutter contre la pauvreté ». Depuis 2017, cette stratégie inclut l'environnement comme nouveau domaine d'action.
Voir https://mapre.gob.do/visitassorpresa/

Figure 122. Photo de la *cañada Los Platanitos* après la première intervention

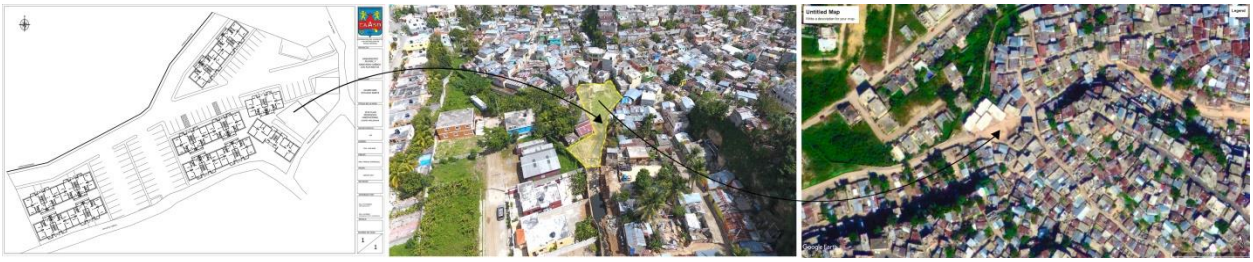
© 2017 Darysleida Sosa V.

> « Ils [les fonctionaires de la CAASD] m'ont fait déménager ici, mais je ne veux pas vivre ici […] Regardez comment je suis assise ici [sur un escalier à l'extérieur de la maison]. Je ne peux pas rester longtemps dans cette maison humide et puante […] Allez-y, regardez vous-mêmes les conditions […] Ils ne m'ont rien demandé ou consulté, ils m'ont juste dit : "va chez M. Valentino". J'étais très bouleversée ! Je ne voulais pas déménager ici, mais on m'a dit que ce n'était que pour trois mois. Je l'ai cru, mais cela fait six mois ! Ils n'ont rien fait et je suis ici à passer mon temps à travailler dans la maison de quelqu'un d'autre. Je te dis honnêtement, je veux juste partir d'ici, mais je ne peux pas parce que je suis obligée d'attendre. »
> (Extrait d'entretien 25. Morena, habitante du *barrio Los Platanitos*, 2017).

Si Morena sente l'obligation « d'attendre », c'est parce que le projet d'assainissement de la *cañada Los Platanitos* prévoyait la construction de 150 logements à « intérêt social » sur le terrain libéré après l'intervention, et complètement dépouillée de son seul bien matériel (sa maison), elle attendait l'attribution d'un appartement social pour compenser sa perte. Constatons ici un renouveau des irrégularités dans le processus de relogement des habitants touchés par le projet. Elles répondent en réalité à deux convictions populaires parallèles. D'une part, les acteurs publics considèrent que les habitants des *barrios* sont des personnes inconscientes, qui doivent apprendre à vivre en ville et qui peuvent patienter puisqu'ils seraient habitués à vivre en situation de précarité. D'autre part, les habitants des *barrios* estiment être dans leur plein droit en exigeant des conditions minimales de relogement ainsi qu'une compensation pour les biens matériels perdus pendant le processus d'intervention, même si ces derniers sont issus du marché informel. En effet, le droit au logement est inscrit dans l'article 59 de la constitution dominicaine. Cependant, il n'existe pas de réglementation sur les conditions

de relogement de la population, ce qui conduit à des actions bricolées (comme la location d'appartements précaires dans un même quartier pendant l'intervention) adoptées par les acteurs publics.

Figure 123. Projet de logement dans le *barrio Los Platanitos*



De gauche à droite : (a) Proposition de projet pour les logements destinés aux habitants délogés suite aux travaux de la *cañada Los Platanitos*. Source : Document technique de la CAASD. (b) Emplacement du projet de logement. Source : Document technique de la CAASD : Document de présentation du projet, octobre 2016. (c) Image de Google Earth prise en décembre 2018.

Figure 124. Pendant et après les travaux dans le *barrio Los Platanitos*

Figure 125. Pendant et après la construction des maisons individuelles dans le *barrio Los Platanitos*

Source : Listin Diario, 2019.

Les travaux de coffrage de la *cañada* ont été officiellement achevés au premier trimestre de 2019[365], ils comprenaient l'asphaltage des rues et des trottoirs, ainsi que l'installation des lumières. Seulement 16 appartements ont été livrés dans cette période. Dans une conférence de presse, le directeur de la CAASD a annoncé la construction de 72 appartements dans une deuxième phase du projet. En juillet 2019, 10 maisons le long de la nouvelle rue ont été également construites (cf. Fig. 123, 124, 125).

6.1.1.3 Au-delà de la menace, la valeur écologique de la *cañada*

> « Ça ne vaut pas la peine d'aménager la *cañada* et de reloger les habitants dans des résidences, si de toute façon les personnes adoptent les mêmes pratiques et suivent leurs habitudes. Je pense que la seule façon de faire face à ce constat est de montrer aux habitants une autre façon de vivre, plus durable et en harmonie avec l'environnement. Ils doivent changer leurs réalités eux-mêmes […] Les habitants des *barrios* pensent qu'en construisant une maison, ils deviennent les propriétaires d'un terrain. Après, ils gagnent un peu d'argent, mais ils ne pensent pas à déménager de cet endroit. Au contraire, ils investissent et construisent à nouveau un étage sur la maison de leur mère. On peut facilement trouver des immeubles à 3 étages à côté de la *cañada*. Ils trouvent que cela est normal parce qu'ils sont habitués […] En réalité, en réfléchissant bien, ce n'est pas le fait d'habiter à proximité de la *cañada* mais c'est la façon qu'ils l'habitent. En effet, s'ils avaient une bonne gestion de leurs déchets, il n'y aurait pas de problème. On peut tout à fait habiter à proximité de la *cañada* et vivre dignement. »
> (Extrait d'entretien 26. Jenifer étudiante en Architecture UASD, 2016).

Le paradoxe d'habiter à proximité de la *cañada* (insigne sociogéographique dévalorisant) et d'y vivre dignement est exposé brièvement dans l'extrait ci-dessus. Le raisonnement de l'étudiante interviewée montre en effet que l'existence de la *cañada,* vue d'abord comme la principale menace, n'est finalement pas la principale source de vulnérabilité, ce qui est également constaté en retraçant les étapes des interventions dans les *cañadas Guajimía* et *Los Platanitos*. Des contradictions structurent ces processus d'intervention urbaine dite « durable » qui, comme nous le verrons, sont conditionnés par la volonté politique ou par la présence/absence d'institutions internationales.

[365] Différents journaux nationaux ont fait des reportages sur le projet et ont annoncé l'achèvement des travaux de la *cañada Los Platanitos* : Elcaribe.com.do « Cañada Los Platanitos fue saneada 100% ». Acento.com.do "CAASD afirma cañada Los Platanitos en SDN ha sido saneada".

Figure 126. *Cañada Guajimía,* avant la deuxième étape des travaux d'assainissement

© 2016 Darysleida Sosa V.

En décrivant les *cañadas* uniquement comme une menace, la valeur et le potentiel environnementaux qu'elles représentent, en termes de qualité urbaine et de biodiversité sont dissimulés. Aucun des cas présentés ne tient compte des espèces végétales et animales qui se développent dans les *cañadas*. L'inventaire des espèces décrit dans l'étude d'impact environnemental pour l'assainissement du ruisseau *Guajimía* n'inclut pas le *barrio* et n'étudie que la zone où la station d'épuration devait être installée. À *Los Platanitos*, aucune étude d'impact environnemental, aucun inventaire des espèces n'a été réalisé. Les autorités les ont déclarés inutiles compte tenu de l'ampleur du projet. De même, les « formes d'interdépendance » (Grafmeyer et Authier, 2015b) entre les habitants et la *cañada* ont été complètement ignorées. Par exemple, Fanny, membre de l'association *Mujeres Unidas* qui participe au projet communautaire de lombriculture, utilisait les feuilles d'un arbre au bord de la *cañada de Los Platanitos* pour les placer autour du lombricompost et protéger les lombrics des fourmis. Cela garantissait la continuité du travail de transformation de la matière organique en

engrais, or une fois les travaux d'assainissement réalisés, l'arbre disparaît et le projet de lombriculture s'arrête.

Si historiquement, la relation entre l'habitant et la *cañada* a été décrite comme une relation émetteur-récepteur de déchets (ordures, eaux usées, etc.) (OPSD, 2017a), dans les *barrios*, cette relation doit être présentée sous l'angle de risques-bénéfice. Pour certains *buzos*, la *cañada* représente une source de revenus puisqu'ils y récupèrent les plastiques et les meubles pour les recycler ou les réutiliser (Cf. chapitre IV). Par temps de pluie, elle permet aux habitants d'observer la montée des eaux et de se préparer aux éventuelles inondations. Pourtant, dans les projets d'assainissement, ces pratiques écologiques sont ignorées et aucune mesure alternative n'est prise pour les valoriser.

Avec l'ambition de limiter les liens entre les habitants et la *cañada* en construisant une rue, les autorités pensent éliminer les pratiques non désirées, notamment l'accumulation des déchets. Cependant, les observations de terrain montrent qu'après l'intervention de la *cañada*, certains habitants surélèvent les égouts pour y déposer les déchets non récupérés par les camions poubelles (comme c'est le cas pour les matériaux de construction). Alors, bien que la *cañada* ait physiquement disparu dans le *barrio*, elle continue d'exister dans l'imaginaire collectif comme un lieu privilégié pour le dépôt des déchets.

Cela montre le clivage entre l'interprétation du développement urbain durable (pensée technicienne) et les pratiques des habitants (Lefebvre, 1974). Le manque d'implication de la population concernée ne facilite pas l'adaptation des stratégies de développement urbain durable. Selon Stern (1999), le passage de la conscience environnementale à la pratique écologique comprend trois éléments : les valeurs, les croyances et les normes (la théorie VBN, valeurs, croyances et normes). La croyance serait l'élément le plus important dans le passage de la prise de conscience à la pratique écologique. Il faut être conscient de l'environnement pour pouvoir attribuer des responsabilités et ensuite agir (Folchi, 2001). Cependant, dans les cas présentés, seule la norme est valorisée par l'assainissement de la *cañada*, en laissant de côté les valeurs et les croyances. En ce sens, nous pouvons avancer que l'intervention urbaine elle-même

et, dans le cas particulier, l'assainissement des *cañadas*, n'est pas suffisante pour changer le comportement des individus vers des pratiques plus écologiques, et encore moins pour contribuer au développement urbain durable de la ville dominicaine.

De plus, les deux projets s'éloignent des tendances actuelles en terme d'intervention urbaine durable qui misent sur le sauvetage des rivières et des affluents urbains pour la requalification des espaces publics et la revalorisation des services écosystémiques dans la ville. La proposition du maire espagnol Jacobo Moreira qui vise à découvrir les zones couvertes de la rivière Gafos dans le quartier de Campolongo, et la proposition de l'architecte mexicain Elias Cattan pour la régénération de la rivière Piedad au Mexique en sont quelques exemples. Ces propositions tentent à améliorer les aspects paysagers, à renaturaliser les zones hostiles de la ville, à promouvoir de nouvelles formes de mobilité et à recréer des espaces de loisirs pour favoriser la relation entre les citoyens et leur environnement immédiat.

L'assainissement des *cañadas* favorise au contraire la reproduction précaire de la ville formelle quand elle est appliquée aux *barrios*, en d'autres mots, ces interventions sous-estiment les aspects du paysage et l'importance de l'espace public. Si les *barrios El Libertador* et *Los Platanitos* sont aujourd'hui moins « vulnérables » aux catastrophes naturelles, puisqu'ils disposent d'un système sanitaire, ces interventions motivées par l'immédiateté politique (visites surprises), génèrent d'autres vulnérabilités socio-environnementales.

Ces interventions se traduisent par une série d'actions technocratiques qui vont à l'encontre des pratiques écologiques locales. Bien que la qualité de l'eau, l'usage du sol et de l'énergie soient des éléments sociaux de base, le développement urbain dépend également des transformations, des pratiques et des dynamiques locales autour d'un environnement naturel et bâti (Bolay et Schmid, 2004). Les exemples de l'activité de recyclage des *buzos* dans la *cañada Guajimía* et l'initiative de lombriculture dans le *barrios Los Platanitos* qui ont été ignorés, sont des preuves que ces types d'interventions urbaines produisent une altération dans

l'interdépendance entre les individus et leur environnement. Nous reviendrons sur ce point plus tard.

6.1.2 Éloigner les habitants des *barrios* de la rivière. La politique urbaine *la nueva/el nuevo*

Trente ans après le *plan indicativo* de la zone nord et suite aux multiples initiatives telles que les plans RESURE et la CIGUA (cf. chapitre V), les réaménagements des *barrios* autour de la rivière Ozama deviennent à nouveau une priorité au tournant des années 2000. Les événements climatiques de plus en plus accrus, en particulier les ouragans, tempêtes et pluies torrentielles, affectent la vie et la stabilité de ces *barrios* et représentent un coût humain et économique considérable pour le pays. En 2008, le *barrio La Barquita*[366] est dans la ligne de mire de la presse locale qui met l'accent sur les inondations successives suite à l'ouragan Olga (2001), la tempête Fey (2008) et l'ouragan Sandy (2012), et font appel à l'État pour l'intervenir (Diario Libre, 2008 ; Firstpost, 2010).

Figure 127. Photos d'inondation dans le *barrio La Barquita*

Source : Diario Libre, 2008 et Listin Diario, 2010.

En 2014, le gouvernement central lance le projet *La Nueva Barquita*. Pour ce faire, le décret présidentiel n° 201-14 crée l'unité exécutrice pour la rénovation du *barrio La Barquita* et

[366] Le *barrio La Barquita* se trouve dans la municipalité de Saint-Domingue Est. Ses habitants vivent en général de la pêche et du transport fluvial.

ses alentours (URBE par son acronyme en espagnol). Cette institution, dirigée par des personnalités issues du secteur privé, s'appuie sur le modèle « intégré » d'intervention urbaine, sociale et environnementale. Ils proposent la construction d'un nouveau quartier dans le secteur *La Javilla* à Saint-Domingue Nord (à environ 2 kilomètres de l'ancien *barrio La Barquita*) pour reloger les 6 000 habitants exposés aux situations de risques, notamment ceux dont les maisons se trouvaient dans une cote inférieure au repère des crues de la rivière. Le projet est justifié par une approche de durabilité urbaine, de gestion des risques et de réduction du déficit de logements. Le projet promet de restaurer la cohésion sociale, la mixité urbaine et d'augmenter la qualité de vie aussi bien pour les familles délogées que pour les habitants des *barrios* à proximité. Il s'agit d'améliorer l'accès aux nouvelles infrastructures urbaines, aux réseaux des transports en commun et au parc fluvial prévu sur les terrains libérés dans le *barrio La Barquita*[367]. D'autres objectifs tels que l'amélioration de la gestion de déchets, la gestion des eaux usées et la valorisation de la Ceinture verte de Saint-Domingue font aussi partie du programme (cf. Fig. 128).

[367] Le Parc Fluvial *La Barquita* est un projet de récupération des sols publics et de protection des berges de la rivière Ozama. L'objectif du projet est de restituer les caractéristiques environnementales à travers, notamment la plantation massive des espèces endémiques. Voir URBE, 2015, « Acte de constitución proyecto Parque Fluvial La Barquita ».

Figure 128. Communication du ministère de la Présidence sur le projet « La Nueva Barquita » en 2016

Source : presidencia.gob.do/infografia/la-nueva-barquita. « *La nueva Barquita, La Javilla* (quartier), *Sabana Perdida* (Section), *Santo Domingo Norte* (Municipalité). 6 000 personnes, 1 637 familles en 1 780 appartements, 112 immeubles. Services basiques : électricité, eau potable, système de gaz commun. Trois bassins versants écologiques et autosuffisants fonctionnent 24 heures/24, les sept jours de la semaine. Moins de consommation d'énergie, moins de pollution, élimination des mauvaises odeurs, réduction des épidémies, très faible coût de maintenance et des eaux résiduelles qui aident à l'environnement. 90 locaux commerciaux, places et parcs publics, trois garderies, centres médicaux, églises, centres éducatifs, station de police et bureau du ministère public. Lycées et centres sportifs, terrain de baseball, football, piste cyclable et 1 km de circuit vélocross. 54 hectares d'infrastructures, 13 procédures de licences publiques, 40 entreprises de construction. Au total, RD $ 4000 millions d'inversions (l'équivalent à 80 millions d'euros).

Introduire cette partie du chapitre avec une brève présentation du projet *La Nueva Barquita* est nécessaire pour expliquer le mode opératoire et les référentiels idéologiques utilisés lors de l'intervention dans le *barrios Domingo Savio* (*La Ciénaga y Los Guandules*). Reconnue comme un exemple de développement urbain durable en République Dominicaine[368], *La Nueva Barquita* est la première manifestation d'une politique urbaine que nous appelons ici *la nueva/el nuevo.*

[368] D'après le propos de Patricia Cuevas (2016), directrice générale d'URBE pendant la cérémonie d'inauguration de la *Nueva Barquita*.

6.1.2.1 *El Nuevo Domingo Savio*

En 2017, un an après la concrétisation du projet *La Nueva Barquita,* le gouvernement annonce la dotation de 150 millions de dollars (139 millions d'euros) pour l'intervention dans le *barrio Domingo Savio*. Confronté aux risques d'inondations, de glissements de terrain ainsi qu'aux problèmes de violence et d'insalubrité, ce *barrio* a été choisi, en autres, parce qu'il constitue le *barrio* le plus dense de la capitale[369].

Le projet est dénommé « *el Nuevo Domingo Savio* » (NDS), il vise à libérer l'espace urbain pour faciliter la circulation (éviction de 1500 familles) tout en récupérant les zones vulnérables autour de la rivière Ozama. La vidéo[370] de présentation du projet montre en effet les futurs aménagements le long des 3,7 kilomètres de la berge occidentale de la rivière, le tout lié par un boulevard périphérique (*la avenida del Rio*[371]) et des infrastructures culturelles et sportives. La construction des écoles et lycées, le réaménagement des ruelles internes et *callejones,* la replantation des arbres, la dotation de services électrique et d'eau potable ainsi que l'assainissement des *cañadas* figurent également dans le programme.

> « Que ressentiriez-vous si vous saviez que plus de 45000 personnes auront la possibilité d'améliorer leur qualité de vie, en ayant accès à des services de base tels que le logement, l'eau potable, des crèches, des espaces verts, un système de transport efficace, etc. ? C'est bien le rêve de milliers de Dominicains habitant dans les *barrios La Ciénaga et Los Guandules*, qui pendant des années ont vécu dans des conditions difficiles […] Avec le projet "*Nuevo Domingo Savio*", vivre dignement sera devenu une réalité, grâce au Président »[372]. (D'après le site du ministère de la Présidence, lien *proyectos especiales*)

[369] D'après le rapport de l'observatoire de sécurité citadine en République Dominicaine, en 2010 le *barrio* comptait une densité de 40 000 habitant/km^2. Voir OSC-RD, 2014, « Análisis geográfico y sociodemográfico de las comunidades priorizadas », IT-SC 002, Rep. Dom.

[370] *Increíble lo que piensa hacer Danilo Medina, entérate en este video | Nuevo Domingo Savio*. (8 mai 2017). Consulté 26 de mayo de 2020, de https://www.youtube.com/watch?v=WYkgdbxYU38&t=143s.

[371] Nous retrouvons la même proposition dans le projet CIGUA (*La via del cinturon verde*) et dans le projet RESURE (La via del rio).

[372] Traduction personnelle. Voir annexe 7 pour lire la version en espagnol. Source : https://mapre.gob.do/proyectos-especiales/proyecto-nuevo-domingo-savio/.

Nous décrivons ici la deuxième manifestation de la politique urbaine *la nueva/el nuevo* inscrit dans l'impératif global de « transformation urbaine » et de mise en œuvre des Objectifs de Développement Durable (cf. chapitre V). Il s'agit aussi d'une politique qui reproduit les tendances en termes d'aménagement urbain en Amérique latine. En d'autres mots, ces actions cherchent à réduire le nombre de quartiers marginaux en les connectant avec le reste de la ville[373] d'une part, et d'autre part, elle évoque les logiques de sécurisation (militarisation, systèmes d'alerte, etc.) et moralisation (éliminer et éviter les pratiques déviantes et incivilités) appliquées à l'espace urbain. Ainsi le laisse entendre le discours de présentation du projet du Président dominicain :

> « Nous voulons restaurer la dignité des personnes. C'est pourquoi nous sommes venus ici vous proposer ce projet afin que vous puissiez rejoindre la vie civilisée… Vous allez vivre dans un *barrio* formel comme vous le méritez »[374]. (D'après les propos du Président pendant le discours de présentation du projet *Nuevo Domingo Savio* aux habitants du *barrio,* mars 2017)

Le *Nuevo Domingo Savio* est d'abord l'histoire d'une éviction

Présentée comme un projet humaniste, progressiste et durable, l'intervention dans le *barrio Domingo Savio* a fait l'objet d'un consensus national[375]. Il a réveillé des attentes chez les habitants du *barrio* désireux d'accéder à un logement d'intérêt social. Or, pour certains, le projet n'était pertinent que si l'État reconnaissait sa dette sociale vis-à-vis de cette communauté, notamment en admettant l'abus de pouvoir et les violations des droits qui ont affecté la vie des habitants depuis les années 70 (De la Rosa, 2017a). Dans ce sens, les organisations locales demandaient le respect du droit constitutionnel au logement digne, qui impliquait de loger les familles à proximité de leur lieu de vie, dans des logements comportant l'accès aux services de

[373] Les projets de dotation d'infrastructures dans les *barrios* des pays tels que Honduras, Jamaïque, Brésil avec le projet de *Favela-Barrio* sont des exemples.

[374] Traduction personnelle. Voir annexe 8 pour lire la version en espagnol.
Source : https://www.youtube.com/watch?v=iNE1CT70NHM&feature=emb_logo

[375] En 2018, l'éditorial du journal national *Listin Diario* affirme que le projet est positif et que personne ne peut s'y opposer (Listin Diario, 2018). David Arbona (2018) dénonce une campagne de l'État pour discréditer toute personne qui s'oppose ou critique le projet. Voir Arrbona D. (2018) « Los desalojos y el derecho a la vivienda en Domingo Savio ». *El Grillo.*

base. Ces dernières revendications ont en effet été prises en compte par URBE qui dans un premier temps a proposé différentes options pour le relogement des habitants : (1) la construction des maisons à l'intérieur du *barrio* pour les familles délogées, (2) l'attribution des logements encore disponibles dans le quartier la *Nueva Barquita* ou bien (3) des dédommagements économiques pour les familles qui souhaitaient déménager ailleurs (Ramírez, 2017).

Pourtant, la catégorie d' « envahisseurs illégaux » pour se référer aux habitants du *barrio* est revenue souvent dans le discours des représentants d'URBE rappelant ainsi des logiques de délégitimation. D'ailleurs, après l'annonce du projet, les représentants d'URBE, le président lui-même et les autorités religieuses avaient livré une bataille médiatique contre les nouveaux envahisseurs considérant qu'ils attentaient à la stabilité budgétaire du projet. Les autorités sont allées jusqu'à demander aux habitants (qu'ils considéraient comme des envahisseurs) de dénoncer les nouveaux envahisseurs afin de garantir la réalisation du projet (De la Rosa, 2017b). Cet inversement du stigmate s'avérait une opportunité pour instaurer une stratégie de délation soutenue par les acteurs publics, sans que leurs actions soient remises en question. Comme l'explique un des architectes chargés du projet, les ennemis du projet sont les nouveaux envahisseurs :

> « Nous essayons d'être le plus respectueux des droits. Si la famille vivait là quand nous avons fait le recensement, tout va bien, mais s'il s'agit d'un nouvel envahisseur, les choses changent. Nous avons en effet constaté qu'après l'annonce du projet, de nouveaux envahisseurs ont construit des maisons, principalement au bord de la rivière. » (Extrait d'entretien 27. Juan Milet, Architecte d'URBE, 2018).

Ce processus de délégitimation s'est accéléré en 2018 à la suite de la publication d'un article dans la presse qui interprète les conclusions du diagnostic urbain fait par URBE. Il y est précisé que « la majorité des habitants du *barrio La Ciénaga y Los Guandules* vivaient du commerce informel, du trafic de drogue et du combat de coqs »[376]. Des généralités agressives et stigmatisantes niées par les associations locales qui ont répondu dans un autre communiqué de

[376] Voir RAMÍREZ J.M., 2018, « En Domingo Savio mayoría vive de chiripeo, drogas y gallerismo », *Hoy Digital*.

presse où ils font valoir la diversité et l'honnêteté des habitants du *barrio*[377]. À ceci s'additionne les réactions des jeunes sur les réseaux sociaux qui à travers les mots-clés *#somosCIGUA* et *#somosdomingosavio* revendiquaient la fierté d'habiter dans leur *barrio* en publiant leurs statuts professionnels, qu'ils soient étudiants ou employés[378]. Cette mauvaise interprétation du diagnostic était pourtant démontrable. Nous avons comptabilisé sept références au mot *droga* dans l'article, alors qu'il n'a été mentionné qu'une seule fois dans le diagnostic. Ni le combat de coqs ni le commerce illégal ne sont mentionnés dans le rapport. Ce qui fait croire qu'en réalité, l'article cherchait à discréditer les habitants du *barrio* et renforcer le consensus national autour de leur éviction.

Au même moment, les terrains occupés par le *barrio* ont été déclarés inaptes à l'urbanisation. Des simulations ont révélé que d'ici 50 ans, 67 % de la zone allaient être inondés. À cela s'ajoutent les risques sismiques et les mauvaises conditions du sol à proximité de la nappe phréatique (De la Cruz, 2018). Par conséquent, la possibilité de reloger les habitants à l'intérieur même du *barrio* a été écartée. Les représentants d'URBE ont alors proposé une reformulation du projet. Or seules les conditions du relogement ont été revues, la construction du boulevard périphérique, des écoles et d'un marché communautaire ont été maintenues dans le programme. Rappelons que le décret présidentiel n° 358-9 de 1991 déclarait également la zone non urbanisable, le décret 183-93 démarquait la zone occupée par le *barrio* comme partie de la Ceinture verte de Santo Domingo. Dans les deux cas, les réglementations n'ont pas empêché des aménagements passés et ponctuels comme l'assainissement des *cañadas*, la rénovation de maisons, la construction d'une école et une station de pompiers réalisé par la municipalité et les organismes internationaux.

[377] Voir RAMÍREZ J.M., 2018, « Comunitarios afirman mayoría Ciénega y Guandules es honesta », *Hoy Digital*.
[378] Cela s'inscrit dans une campagne médiatique à travers la compte Instagram @elnidodelacigua. En 2020, ce blog comptait 499 abonnés et 121 publications. *El Nido de Cigua* est défini comme un « projet de jeunesse qui lutte pour le développement intégré de *La Ciénaga* et *Los Guandules* (*barrio Domingo Savio*) pour influencer la transformation de la République Dominicaine ».

Sur les trois options de relogement initialement prévues, seule celle du dédommagement économique a été adoptée. Elle s'appuie sur trois critères : l'ancienneté résidentielle dans le *barrio*, la composition familiale et le prix d'achat initial de la maison[379]. Les représentants d'URBE, convaincus des difficultés pour les habitants d'intégrer le système formel de l'urbanisation, proposent aussi un accompagnement personnalisé. Il s'agit d'aider les familles dans l'acquisition d'un nouveau logement compatible avec leur niveau de vie et à proximité de leurs réseaux sociaux et familiaux. Cette solution est présentée comme la plus avantageuse puisque d'une part, la localisation du *barrio* en plein centre de la zone métropolitaine rappelait la raréfaction du foncier et donc l'impossibilité de reloger les habitants à proximité du *barrio*. D'autre part, le déplacement massif en périphérie n'était pas envisageable au regard des répercussions sociales et économiques connues de cette action. Cependant, pour Arbona (2020), ceci signifiait surtout qu'URBE attribuait une valeur uniquement monétaire au droit constitutionnel d'accès au logement et par ordre de conséquence, l'État continuait à financer le marché informel du logement[380].

> « S'ils n'ont pas d'argent pour nous construire une maison qu'ils nous laissent ici tranquilles, on ne dérange personne » (déclaration d'une habitante aux presses télévisées NoticiasSIN en 2018).

Côté habitant, la reformulation du projet NDS avait provoqué une confusion généralisée, des agitations et des affrontements. Les organisations locales expliquaient que le manque d'information effrayait les habitants qui ne savaient pas où ils allaient vivre. Les familles avaient peur de rester dans la rue sans avoir suffisamment d'argent pour acheter une maison[381]. Une partie des habitants était en accord avec le dédommagement économique, mais une autre

[379] Selon les propos exposés par la représentante d'URBE dans les moyens de communication. Voir https://www.youtube.com/watch?v=h1Ed6Nme2NM. Aucun document sur le site de l'Unité exécutrice ne parle officiellement des critères de dédommagement.

[380] Selon les propos de l'architecte David Arbona pendant le cineforum sur le court métrage #batata de Marte, J. J. (2020). *Batata, capítulo #2, corto-documental y cine forum virtual*. https://www.youtube.com/watch?v=O7n6R8IHwCY

[381] Début 2018, différents médias de communication donnent la parole aux habitants du *barrio Domingo Savio* qui exposent leurs inquiétudes.

partie souhaitait être relogée et réclamait un échange de « un logement pour un logement »[382] (DiarioDigitalRD, 2019). Malgré les affolements, en septembre 2018, URBE annonce le début des évictions et la démolition des maisons dans le *barrio Los Guandules*. Ces actions ont provoqué quinze mobilisations des habitants entre 2018 et 2019 (cf. Fig. 129). Les habitants et les organisations locales ont réclamé le respect des droits, l'arrêt des évictions répressives[383] et un nouveau processus participatif. Les représentants d'URBE sont accusés de forcer les négociations et d'exercer une violence psychologique quand les familles sont en désaccord avec le montant des indemnisations (Centro Montalvo, 2018). Selon les organisations locales, les négociations ont été faites à huis clos et en présence des militaires facilitant ainsi la soumission des habitants à la volonté des autorités.

Figure 129. Photos des manifestations contre le processus de dédommagement dans le *barrio Domingo Savio*.

De gauche à droite : (1) « *Pour qui est réellement le projet Nuevo Domingo Sabio ?»,* (2) « Nous sommes d'accord et voulons le projet, mais nous ne sommes pas d'accord avec la façon dont il est conduit » (3), « Nous n'exigeons pas le projet *La Barquita* mais au moins un foyer », (4) « Non aux mauvais traitements des familles affectées ». Traduction personnelle. © 2019 Ricardo Gonzales.

Ces mobilisations marquent l'accélération d'une bataille médiatique entre les organisations locales qui dénonçaient d'un côté l'abus de pouvoir et le manque de participation, et de l'autre côté, le démenti de ces déclarations de la part d'URBE, qui accusait à son tour les

[382] Traduction personnelle de l'expression en espagnol « *casa por casa* ».
[383] En 2018, les habitants de *Los Guandules* se sont plaints de n'avoir pas été prévenus de leur expulsion réalisée très tôt dans la matinée. Voir EL DÍA, 2018, « Desalojan unas 20 familias de Los Guandules », *El Día*. MOTA TELEMIN S., 2019, « Construcción de área verde de nuevo Domingo Savio está en proceso de iniciar », *Listin Diario*.

nouveaux envahisseurs de provoquer le chaos pour profiter du système[384]. Un autre épisode de cette bataille médiatique se produit pendant l'été 2019 quand l'attention est tournée sur le pourcentage des personnes restées dans le *barrio*. Alors que l'URBE déclarait que seules 38 %[385] des familles étaient restées, les organisations locales parlaient de 60 % des familles dont les activités commerciales et la source de travail se trouvaient à l'intérieur du *barrio*. Ces dernières affirmaient que le projet avait en réalité accru les vulnérabilités urbaines et sociales et la surpopulation du quartier, notamment en raison de la non-conformité au droit à un logement digne[386].

En 2019, le ministère de la Présidence rend public le processus d'éviction à travers une série de vidéos YouTube pour démentir les accusations des associations locales. Ils montrent le processus de délogement, le montant des indemnisations, le processus d'accompagnement et surtout la joie des habitants de sortir du *barrio* :

> « Les faire sortir [les habitants à proximité de la rivière] du bord de la rivière est plutôt bien, car quand la rivière monte, toutes les maisons sont remplies d'eau et beaucoup des familles passent un mauvais moment » [habitante A]. Nous gouvernons pour transformer l'environnement et la qualité de vie des familles dans le Nuevo Domingo Savio [voix off]. « Il y a beaucoup de gens qui sont heureux, émerveillés » [habitant B].
> À ce jour, 3107 personnes issues de 1047 familles et 87 locaux commerciaux ont été relocalisés [voix off]. « Avec ce projet, nous nous sentons bien parce qu'il va bénéficier à beaucoup de familles » [habitante A].
> Nous allons vous expliquer comment nous travaillons pour les personnes dans le *barrio* car pour URBE, les habitants sont le principal atout du projet. La première chose que nous avons faite a été d'enregistrer les familles du *barrio*. Nous avons effectué un suivi avec les membres de la communauté pour valider le recensement avec leur participation. Les familles enregistrées sont transférées de la zone à haut risque avec l'aide et le soutien nécessaires pour qu'elles puissent amorcer un changement positif dans leur vie. Nous réalisons une réunion pour informer chaque famille du montant de son indemnisation et pour la signature du formulaire de libération. Notre engagement est de transférer chaque famille avec l'argent en main [voix off]. « L'argent est suffisant pour

[384] De fausses informations ont aussi été divulguées dans la presse. Un homme s'est présenté avec un décret de 1942 pour dénoncer les évictions abusives.
[385] Les représentants d'URBE à travers le site du ministère de la Présidence ont déclaré : « Les familles ont été déplacées à l'endroit qu'elles ont indiqué. 38 % sont restées dans le *barrio*, 58 % vivent maintenant dans la zone métropolitaine, 3 % ont choisi d'aller dans une autre ville, et il y a un 1 % de cas particuliers qui ont été transférés dans un centre de soins ».
[386] Voir RED DE NOTICIAS, 2019, « OJO: CA revela mayoría desalojados se queda zona Domingo Savio », *Red de noticias*.

> acheter et épargner » [habitant B]. « C'est un changement pour le progrès et maintenant je dois seulement travailler pour l'avenir » [habitante C].
> Chaque famille est récompensée selon les critères de composition des ménages et les évaluations cadastrales qui prennent en compte les améliorations apportées par les habitants [voix off]. « Ils font bien leur travail et prennent soin des meubles quand ils font de déménagement. Je suis satisfaite » [habitante A].
> C'est un projet gouvernemental qui transforme l'environnement de la rivière Ozama et les conditions de vie de 40 000 personnes qui vivent dans les *barrios La Ciénaga* et *Los Guandules*. *Domingo Savio* sera transformé en un exemple d'ordre, de sécurité et de bonne vie en communauté [voix off].[387] (Ministerio de la Presidencia, 2019).

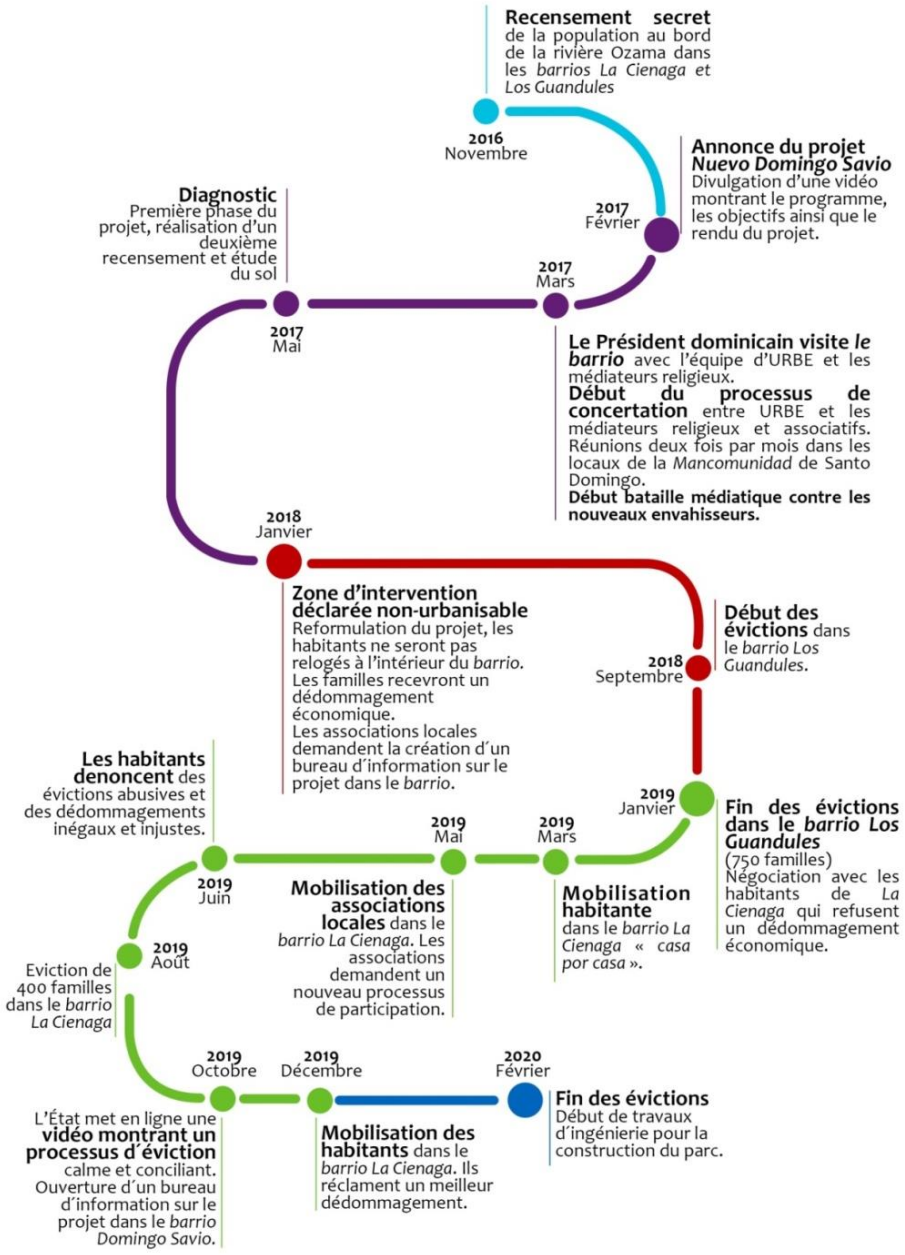
L'investissement de l'État dans cette bataille médiatique confirme sa volonté de légitimer ses actions et en même temps disqualifier la parole des associations locales et des habitants insatisfaits des indemnisations. Marqués par une contradiction diamétrale, les promoteurs du projet sont rattrapés par les principes de l'intervention urbaine intégrée et du postulat « droit à la ville », qui en pratique se voient réduits à l'éviction d'une population sans plan de suivi effectif. À cela s'ajoute le rôle déficient de l'État pour veiller au respect des droits de l'Homme et au droit au logement (Arbona, 2018). C'est pour cette raison qu'entre l'annonce du projet NDS et l'achèvement du processus d'éviction de la population à risque, l'unité exécutrice a changé souvent son discours afin de maintenir la légitimité du projet (cf. Fig. 130). D'abord en accord avec les associations locales, elle propose un ensemble de choix de relogement aux habitants, mais dans le même temps elle instaure un système de délation et de rivalité entre les nouveaux et les anciens envahisseurs. Puis, elle délégitime le travail des associations locales et s'inscrit dans une bataille médiatique accusant directement des groupes d'habitants de vouloir saboter les opérations et d'empêcher à la grande majorité de profiter des indemnisations justes. Finalement, elle invisibilise les populations délogées dans son discours pour se concentrer sur les populations restantes dans le *barrio,* présentées comme les véritables bénéficiaires du projet :

> « En réalité, les grands bénéficiaires ne sont pas les personnes qui reçoivent la compensation économique, mais les 37000 personnes qui resteront dans le quartier. Ils profiteront de meilleures conditions d'accessibilité grâce à l'avenue en cours de construction, qui leur permettra de se rendre aux universités, avec un transport adéquat. Les personnes qui étudient à l'Université pourront monter dans un bus, et auront

[387] Transcription et traduction personnelles. Source : https://www.youtube.com/watch?v=1OJkime1U6o

également accès au métro et au Téléphérique de Saint-Domingue »[388] (déclaration de Patricia Cueva, coordinatrice générale d'URBE, 2019).

Figure 130. Rétrospective du projet *Nuevo Domingo Savio* 2016-2020.



Réalisation et conception DSV, 2020.

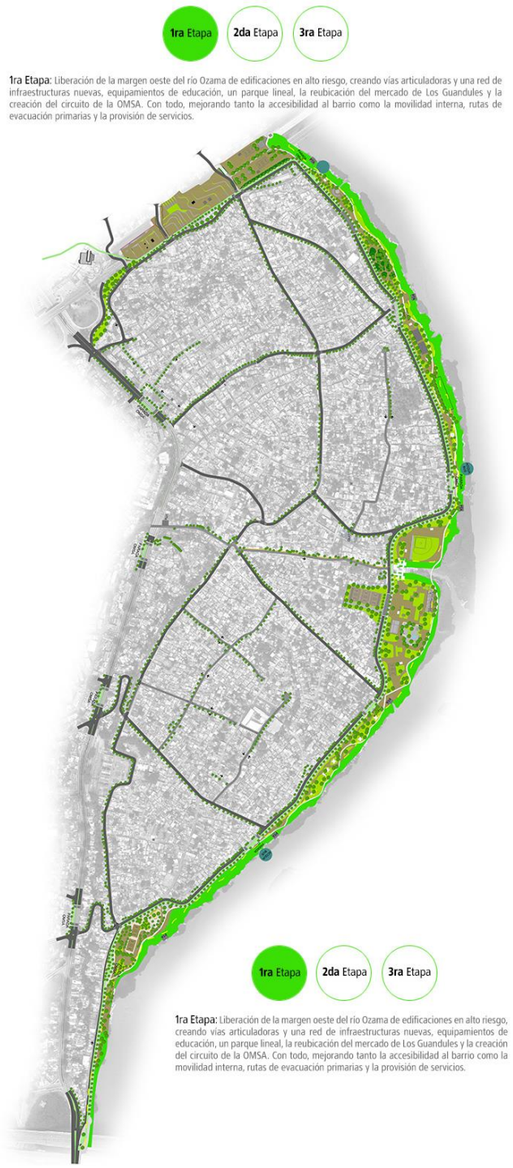
[388] D'après les propos de Patricia Cueva apparus dans l'article de RECONOCIDOS.NET, 2019, « Nuevo Domingo Savio, otra gran revolución de dignidad humana impulsada por Danilo Medina », *Reconocidos.net*.

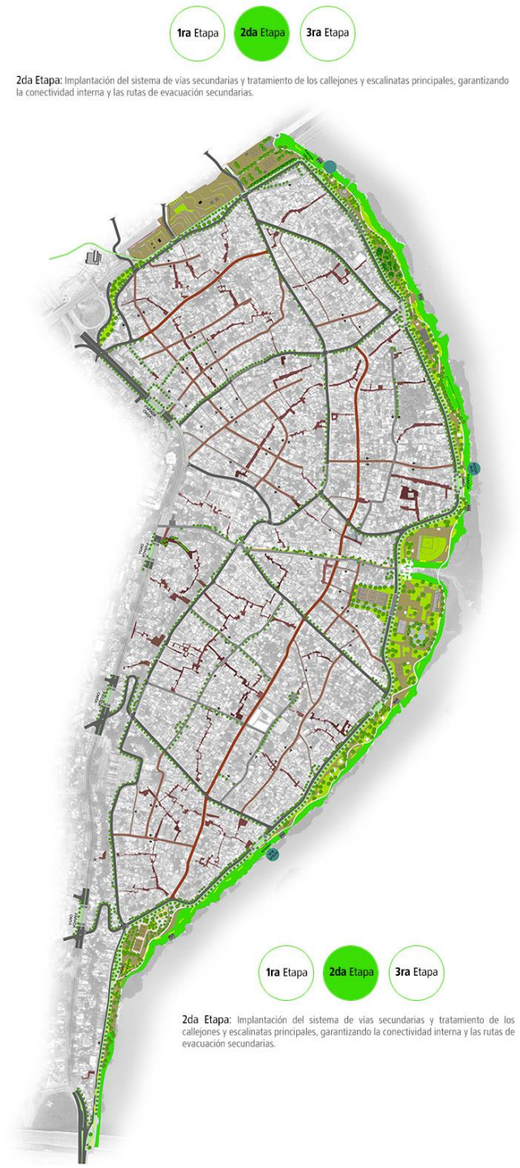
URBE et son mode opératoire

Pour comprendre la politique *la nueva/el nuevo,* il est nécessaire de comprendre le mode opératoire et la nature juridique de l'unité exécutrice URBE. Elle remplit tout d'abord la fonction de maitre d'ouvrage et de maitre d'œuvre qui, en association avec le gouvernement central décide où, quand et comment reproduire le modèle. En effet, tant la décision d'intervenir dans *La Barquita* que celle d'intervenir dans le *Domingo Savio* ont été prises à huis clos par le président de la République et le directeur général d'URBE. Ensuite une approche participative s'est déployée tout en limitant la divulgation d'information (annonce du projet) et la collecte d'opinions et demandes de la population visée (niveau consultatif). À cet effet, des intermédiaires religieux[389] et des représentants des organisations locales ont été désignés comme responsables pour transmettre la parole des habitants à l'unité exécutrice qui a défini par la suite un cahier de charges. Par exemple, les représentants des habitants du *barrio Domingo Savio*, ont demandé la construction d'écoles, de centres sportifs et de crèches[390]. Un projet a été ainsi défini en tenant compte des besoins des habitants et des conditions du terrain. Dans le cas du *Nuevo Domingo Savio*, l'unité exécutrice a sollicité (sans appel à projet) les services de l'*@telier Metopolitano* dirigé par l'architecte Jorge Mario Jáuregui[391] qui a prédéfini un projet en trois étapes (cf. Fig. 131). Finalement, les modalités de dédommagement ont été fixées par URBE en collaboration avec la Direction Générale de Biens Nationaux et les Bureaux du Cadastre, et ajustées ensuite en fonction de la composition des familles. Ce dernier ajustement de l'indemnisation est appelé la « valeur sociale »[392] du logement.

[389] Dans les deux cas d'intervention, des représentants des églises catholique, évangéliste et adventiste constituent les intermédiaires privilégiés entre URBE et les habitants.
[390] Nous avons assisté aux réunions dans la *Mancomunidad* où ont été éxposées les principales demandes des habitants du *barrio Domingo Savio*.
[391] Cet architecte avait aussi contribué à la réalisation de *La Nueva Barquita* en tant que consultant.
[392] D'après le propos de Juan Milet, Architecte d'URBE, entretien semi-directif en 2018.

Figure 131. Les trois Étapes du projet *Nuevo Domingo Savio*





1ère étape. Libération de la rive ouest de la rivière Ozama, créant un nouveau maillage de routes et un réseau de nouvelles infrastructures, des équipements éducatifs, un parc linéaire, le déplacement du marché et la création du circuit OMSA. Il s'agit de l'amélioration de l'accessibilité au quartier et de la mobilité interne, des voies d'évacuation principales et de la fourniture de services.

2ème étape. Mise en place d'un système de routes secondaires et traitement des *callejones* et escaliers, assurant ainsi les liaisons internes et les voies d'évacuation secondaires.

3ème étape. Traitement complet des *callejones* et escaliers du quartier, en apportant un nouveau reseau de voies de desserte pour chaque maison.

© 2017 URBE

Arrêtons-nous sur l'approche participative adoptée par URBE et regardons plus en détail pourquoi elle a été la source principale des conflits. Trois intermédiaires religieux - un représentant de l'église catholique, de l'église évangéliste et de l'église adventiste - avaient été désignés directement par le gouvernement central pour mener le processus participatif et former ce qu'ils ont appelé la commission *Ad hoc.* La fonction de cette commission était de travailler en association avec le Conseil des Organisations de Foi et de Base communautaires dans le *barrio La Ciénaga*[393] et l'association Coordinatrice pour le Développement de *La Ciénaga*[394]. Cette commission devait coordonner les travaux et faire remonter les décisions prises dans le *Conseil Ampliado* : espace regroupant un représentant de chaque association dans le *barrio* et des membres de l'*Asamblea* communautaire, cette dernière émanant des habitants. Cet organigramme (cf. Fig. 132), considéré comme « le plus démocratique »[395], était censé permettre à la commission *Ad hoc* de gérer un double flux d'informations : transmettre les demandes des habitants à URBE et informer le conseil *Ampliado* sur les actions et dispositions d'URBE concernant le projet au sein d'une table de discussion créée par la *Mancomunidad*[396].

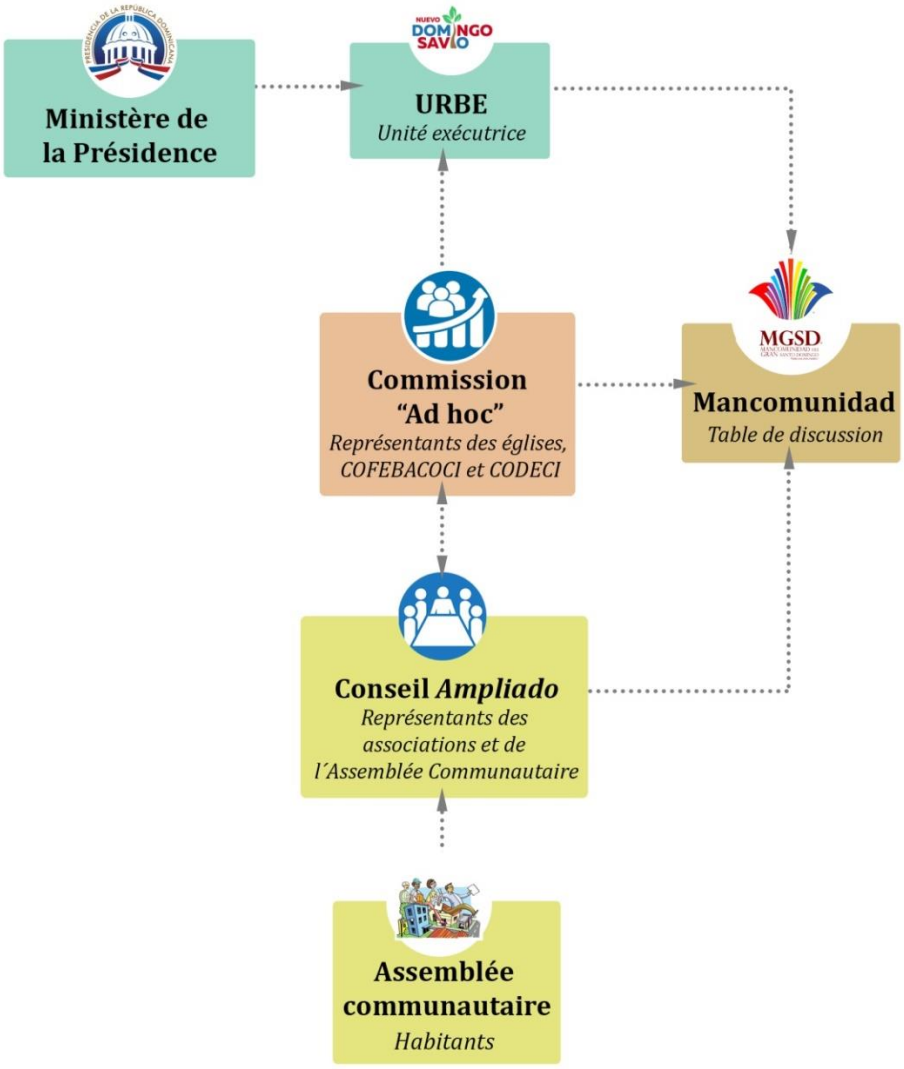
Pourtant, le fonctionnement de cette organisation posait problème. D'abord parce qu'il existait des conflits internes entre les représentants de COFEBACOCI et CODECI. Ensuite, certaines associations se sont plaintes de ne pas avoir été convoquées pour participer au Conseil *Ampliado*[397] et celles convoquées ont dénoncé un contrôle de l'information qui aliénait toute action ou pouvoir d'actions des associations.

> (1) « Étant représentant associatif, j'ai reçu beaucoup de questions via le group WhatsApp de la part de la communauté, mais je n'avais pas de réponses à leur donner ». (2) « Certaines familles ne savent pas si elles peuvent continuer avec leurs projets de construction ou de réhabilitation de leur maison, elles attendent qu'on leur apporte des informations sur le déroulement du projet ». (3) « Je suis vraiment très en colère avec ce

[393] Traduction personnelle *« Consejo de Organizaciones de Fe y Base Comunitaria de La Ciénaga »* COFEBACOCI.
[394] Traduction personnelle « *Cordinadora para el Desarrollo de La Ciénaga* » CODECI.
[395] D'après les propos de Macoby, entretien semi-directif 2017.
[396] La *mancomunidad* est une entité intermunicipale créée par la loi n° 176-07 dont le principal objectif est d'identifier et traiter les problèmes communs dans les onze municipalités qui composent les provinces de Saint-Domingue.
[397] Les réunions de *Ciudad Alternativa* ont souvent servi d'écho pour les associations absentes du processus.

conseil *Ampliado*. Nous n'avons reçu aucune information sur les travaux qu'URBE a commencé la semaine dernière. Les gens nous demandent et nous ne savons pas quoi dire. Il faut qu'URBE informe les associations locales des actions qu'elle entreprend parce que les gens nous font confiance et ça évite aussi des problèmes » (paroles extraites de la réunion du Conseil *Ampliado* avec les représentants des associations du *barrio Domingo Savio, Casa de la justicia*, 2017)

Figure 132. Organigramme du processus de consultation et flux d'information et demandes sur le projet NDS



Réalisation : DSV, 2019.

En effet, le contrôle de l'information de la part d'URBE rompait l'organisation du processus de participation. Certains dénoncent que seule une des associations du *barrio* restait en communication directe avec URBE et que ceci affectait la communication entre les associations locales[398]. Pourtant tant pour l'architecte d'URBE que pour le représentant catholique, le contrôle de l'information était nécessaire pour garantir le correct déroulement du projet

> « Il y a un contrôle de l'information très fort de la part de URBE. Tout ne peut pas être communiqué, donc tout n'est pas discutable […] Les informations qui ont été publiées par URBE se rapportent aux actions concrètes qui donnent une appréciation générale du projet sans entrer dans les détails pour que les gens ne sachent pas exactement ce qui sera fait. Ceci est une décision politique […] Il ne s'agit pas seulement de prévenir l'arrivée de nouveaux envahisseurs, mais aussi d'éviter de générer de faux espoirs chez les habitants. C'est ce qui s'est passé avec le thème du logement. En effet, les autorités avaient promu un projet de logement, mais quand les études de sol ont stipulé qu'il était impossible de construire dans cette zone, les personnes ont été très déçues […] À la fin, nous pouvons prendre de bonnes décisions et proposer la meilleure intervention, mais les habitants attendent toujours plus, et donc ils n'apprécient pas les interventions puisqu'ils attendaient d'autres actions. Alors, c'est une décision politique d'URBE de communiquer seulement ce qu'elle est en mesure d'exécuter et ce qu'elle fera concrètement dans le temps restant. Par rapport à ces informations, il s'agit maintenant de faire valoir combien le *barrio* gagne en terme de qualité de vie. »
> (Extrait d'entretien 28. Jon Ugarte, architecte 2018)

> « Si l'institution donne beaucoup d'informations, le projet va être un chaos. Nous avons des personnes qui construisent des maisons après l'annonce du projet. Des gens qui sont venus de l'extérieur, mais aussi des gens de l'intérieur du *barrio* qui construisent des maisons pour profiter des indemnisations. Et puis il y a des gens vivant depuis longtemps dans le *barrio* qui se disent ''Je vais voir qui veut bien me vendre sa maison''. Ils descendent ici, dans la zone la plus vulnérable et achètent des maisons pour RD $50 000, RD $100 000 [1 000/ 2 000 euros]. La personne qui vend, parce qu'elle est désespérée, parce qu'elle veut partir de là, part ailleurs pour vivre dans les mêmes conditions dans un autre *barrio*. Alors c'est ça le problème […] Vous me demandez ''avez-vous toutes les informations ?'' Je vais dire non, nous n'avons pas toutes les informations, ça pourrait être la faute de l'URBE, mais en regardant le côté positif, s'ils transmettent toutes leurs informations, tant de choses vont mal se passer au sein des mêmes des associations du *barrio*, qu'ils finiront pour saboter l'intervention […] »
> (Extrait d'entretien 29. Macoby, représentants catholiques du NDS 2017)

[398] Information recueillie lors d'une réunion à *Ciudad Alternativa* sur le projet *Nuevo Domingo Savio* (2018).

Le strict contrôle de l'information de la part d'URBE ainsi que la reformulation du projet en 2018 marquent le déclin du processus de participation pensé initialement par la commission *Ad hoc*. Les représentants religieux catholiques se sont retournés contre l'unité exécutrice en dénonçant les évictions violentes et en soutenant les manifestations habitantes (Centro Montalvo, 2018). URBE reformule alors sa propre approche participative, rompt la communication avec les intermédiaires religieux et les associations communautaires, en privilégiant désormais un travail de consultation directe avec les habitants concernés. Ils sont ainsi passés d'une logique collective à un traitement individuel qui a provoqué le démantèlement des mouvements sociaux.

> « Après avoir identifié les associations leaders de la communauté et avoir travaillé avec elles […] c'est les habitants eux-mêmes qui ont décidé de ne pas avoir d'intermédiaire »[399] (Déclaration de Patricia Cueva, coordinatrice générale d'URBE, 2019).

Détailler ces *modus operandi* permet de montrer que la nature et les compétences octroyées à cette unité exécutrice en termes d'aménagement et développement urbain posent question. En étant un mandataire direct du ministère de la Présidence, l'existence de cette unité nuit au principe de décentralisation et atteste du dysfonctionnement des institutions de l'État. Cette unité s'empare d'ailleurs des compétences des gouvernements locaux qui voient leur rôle réduit à la délivrance immédiate de permis de construire sans temps de réflexion ou débat. Le contrôle de l'information délégitime le pouvoir d'action des associations locales et déstructure l'organisation existante dans le *barrio.* Un exemple est la construction de trois écoles à l'intérieur du *barrio* dont les terrains ainsi que le nombre de personnes à déloger ont été accordés, mais aucune information à ce propos n'a été présentée publiquement afin d'éviter toute spéculation ou mobilisation habitante[400].

[399] D'après les propos de Patricia Cueva apparus dans l'article de RECONOCIDOS.NET, 2019, « Nuevo Domingo Savio, otra gran revolución de dignidad humana impulsada por Danilo Medina », *Reconocidos.net*.
[400] Selon les propos recueillis lors de l'entretien semi-directif avec Jon Ugarte 2018.

Ce n'est pas la première fois qu'un service de la Présidence est créé à des fins d'intervention urbaine, rapelons le CORDENOR fondé pour l'exécution du plan *indicativo* pour le développement de la zone nord (Cf. Chapitre V) ou encore le CONAU[401] pour la définition et réalisation du projet RESURE. Les trois unités exécutrices ont déployé la même méthode d'intervention et les mêmes approches participatives corruptibles dans les *barrios*.

Les compétences ponctuelles et les limitations temporelles auxquelles URBE a dû faire face pour réaliser le projet empêchaient toute logique d'intervention urbaine intégrée. Dans ce sens, dès le lancement du projet, la promesse était intenable. Il s'agissait en réalité de résoudre un problème de forme sans s'attaquer aux problèmes de fond (la redéfinition du référentiel d'action, la stigmatisation urbaine, etc.). À cela s'additionne un manque de communication avec les associations locales et un manque de transparence caractéristique de la plupart des projets et des opérations réalisées dans ce *barrio*. Le contrôle de l'information, au lieu de minimiser les spéculations et les attentes des habitants, comme initialement envisagé par les représentants d'URBE, a eu l'effet inverse, avec l'augmentation du nombre de conflits et la confusion généralisée[402].

Pour Juan Luis Corporán (2018), ceci montre une perversité politique dans le mode d'intervention et de gestion des projets urbains destinés aux *barrios*. Il dénonce trois effets pervers : (1) un état d'angoisse généralisée due à la désinformation, conséquence d'un processus participatif où les habitants ne sont pas intégrés dans la définition du projet, (2) la délégitimation des habitants considérés comme des envahisseurs nouveaux ou anciens, et (3) l'incitation à la peur quand les gestionnaires du projet persuadent que du « bon comportement » de l'habitant dépend l'exécution correcte du projet (Corporán, 2018). Les représentants de

[401] Par son acronyme en espagnol, *Consejo Nacional de Asuntos Urbanos,* créé par le décret No 184-97.
[402] Encore en décembre 2019, les associations locales dénonçaient le manque de volonté d'URBE de vouloir établir un dialogue clair avec la communauté qui demande un traitement digne et plus d'information sur le projet. Voir ACENTO.DO, 2019, « Exigen retomar diálogo en Proyecto Nuevo Domingo Savio », *Acento*.

Ciudad Altenativa parlaient d'ailleurs d'un « discours chantage »[403] et d'une logique néolibérale où le temps d'exécution du projet pesait plus que les familles dans la balance du projet. Pour eux, le *modus operandi* d'URBE se résumait ainsi :

> « Pour URBE, il faut en finir avec les évictions rapidement… et celle qui est en désaccord, c'est une mauvaise personne qu'il faut discréditer. »[404] (Résumé de la logique d'intervention de URBE par un des membres de *Ciudad Alternativa* lors d'une réunion de discussion sur le projet *Nuevo Domingo Savio* dans les locaux de *Ciudad Alternativa,* 2018)

La durabilité urbaine et le potentiel touristique sous silence du *Nuevo Domingo Savio*

> « Eh bien, pour être honnête avec toi […] de mon point de vue, les problèmes sont si importants et si fondamentaux dans ce *barrio,* notamment au niveau de la séparation des eaux usées et de l'eau potable, que tenter d'atteindre un état de durabilité urbaine comme dans certains pays d'Europe, ce n'est pas irréalisable, mais il est très difficile d'y arriver quand on doit faire un si grand chemin et avec tant de difficultés. »
> (Extrait d'entretien 30. Jon Ugarte, architecte, 2018)

Proclamé officiellement comme un projet de régénération environnementale et de développement urbain durable, le projet NDS cherche à améliorer les conditions d'habitabilité et réduire les risques environnementaux du *barrio* (Valdez, 2018). Pour cela, certains aspects du projet sont publiquement assumés, en particulier trois : (1) déloger les familles habitant à proximité de la rivière Ozama afin de libérer l'espace correspondant à la ceinture verte et en même temps diminuer les risques d'inondation, (2) promouvoir une gestion des déchets efficace et (3) raccorder le *barrio* au système d'assainissement collectif.

Ces aspects préfigurent une vision de la construction de la durabilité urbaine qui s'articule autour des deux actions parallèles et contraires. Pour les concepteurs du projet, il s'agit

[403] Traduction personnelle de *« discurso chantajista »,* expression utilisée lors d'une réunion de discussion *Ciudad Alternativa* sur le projet *Nuevo Domingo Savio.*

[404] Les mêmes propos ont été exposés par Macoby, représentant catholique pour le NDS lors d'un entretien en visioconférence en 2020.

d'une part, de protéger la nature (la rivière Ozama) de l'action humaine (les habitants des *barrios*), et d'autre part, de protéger les habitants de la nature (les inondations) en normalisant leur rapport à travers la délimitation des fonctions dans l'espace urbain. Cette vision dite de durabilité urbaine se traduit concrètement par la construction d'un parc le long de la berge de la rivière, la végétalisation des axes principaux, la construction des « points propres »[405] pour assurer une gestion partagée des déchets et la dotation d'un système d'assainissement.

> « L'idée du projet est de récupérer les berges de la rivière et le convertir en espace public […] cela rejoint les tendances actuelles en terme d'aménagement urbain qui consiste à profiter des espaces naturels pour construire des espaces de recréation… »
> (Extrait d'entretien 31. Jon Ugarte, architecte 2018)

Pourtant, d'autres logiques sont dissimulées derrières ces actions concrètes. Dégager la berge de la rivière, par exemple, signifie aussi la récupération d'un espace donc seuls les habitants du *barrio* profitent. Lieu privilégié, en plein centre-ville, le NDS vise à remédier à ce que nous appelons l'inégalité *socio-environnementale détournée*. En d'autres mots, les acteurs institutionnels considèrent injuste qu'une population appartenant à d'autres strates sociales plus aisées ne puisse pas accéder à cet espace et leurs services écosystémiques. Il s'agit donc de récupérer un milieu dont les atouts environnementaux sont négligés, voire malmenés par les habitants actuels :

> « L'objectif du projet est d'essayer de récupérer la rivière comme faisant partie de la ville, puisqu'aujourd'hui, la ville tourne pratiquement le dos à la rivière. Mis à part les *barrios* pauvres, la ville n'habite pas dans la rivière. »
> (Extrait d'entretien 32. Jon Ugarte, architecte, 2018)

Cela rejoint l'intérêt historique pour le potentiel touristique de la zone (cf. Chapitre V), mais cette fois-ci et à partir des années 2000, ce sont les acteurs privés qui s'y intéressent directement. En 2005, l'État cède 450 000 m^2 de terrain de la berge orientale de la rivière à un groupe d'investisseurs dominicains avec pour vocation de changer l'horizon de la ville. Naît ainsi le projet *Sansoucí*, conjuguant des activités portuaires, nautiques et touristiques (cf. Fig. 133).

[405] Les « points propres » sont des espaces localisés dans le parc destinés au dépôt des ordures. Ils seront conçus pour permettre le tri du plastique et de cette façon, garantir une gestion des déchets partagée entre les habitants et les associations locales qui s'occupent actuellement de collecter les ordures et la municipalité.

Situé dans une zone stratégique sur la rivière *Ozama* avec un accès à la mer des Caraïbes, entre la ville coloniale et le secteur de *Villa Duarte*, ce projet cherche à aménager le front maritime le plus moderne de la région. En 2012, influencé par la visite du pays et la conférence du prix Nobel Mohan Munasinghe, *SanSoucí Holdings* crée conjointement avec d'autres entreprises la *Coalición Rio,* il s'agit d'une coalition pour la sauvegarde et la réhabilitation des rivières Ozama et Isabela. En 2014, l'État incorpore ces acteurs privés dans la Commission présidentielle chargé de définir un plan d'action pour la réhabilitation du bassin (décret n° 260-14). Ce dernier serait par la suite mis en œuvre par URBE (décret n° 201-14) à travers l'intervention dans les *barrios La Barquita* et *Domingo Savio*.

Figure 133. De gauche à droite : Rendu et plan masse 2030 du projet *Sansoucí.*

Source : SOTO W., 2015, « Sansouci: Gran inversión urbanística en Santo Domingo », *Periódico elDinero*.

> « L'hypothèse est qu'il existe des acteurs du secteur privé qui préconisent la récupération de la rivière pour son exploitation, et à partir de la zone coloniale, faire ce qui a toujours été voulu pour la rivière Ozama, à savoir qu'elle devienne un attrait touristique […] Analyser URBE et sa proposition d'intervention est très intéressant puisque la ville de Saint-Domingue a beaucoup de déficiences qui empêchent le secteur privé de faire des affaires. Quels sont ces problèmes ? Le problème de la propriété foncière, la question de la pollution, la question de la zone coloniale et du tourisme […] »
> (Extrait d'entretien 33. David Arbona, Membre de Ciudad Alternativa, 2017)

Le biologiste dominicain William Gutierrez, consultant de la *Colicion Rio* confirme cette hypothèse et déclare en 2016 à la presse locale combien le potentiel touristique du bassin

Ozama est sous-estimé (Clemente, 2016). Pour lui, la rivière devrait pouvoir accueillir des embarcations touristiques pour rendre accessible les réserves naturelles de la zone, actuellement inexploitables touristiquement parlant, à cause de la pollution de la rivière. Ceci constitue le troisième élément (après le risque d'inondation et la protection de la rivière) qui participe au consensus national pour l'éviction des *barrios*. Ici, les aspects de durabilité du projet NDS sont assujettis au développement des atouts touristiques de la zone pouvant idéalement profiter tant aux habitants dans les alentours qu'aux investisseurs privés et publics. L'argument « développement touristique » justifie ainsi l'éviction, voire l'invisibilité des plus pauvres du centre-ville :

> « Je me rappelle d'une réunion où un groupe de politiques est venu nous présenter un projet pour couvrir toute la zone avec du bambou pour que les touristes ne soient pas choqués par la misère des *barrios* autour de la rivière. Je suis tout de suite intervenu pour dire que c'était inconcevable de gâcher la vue des habitants de *barrios* seulement pour avantager quelques touristes, ils ont aussi droit à cette vue ! »
> (Extrait d'entretien 34. Macoby représentant catholique NDS, 2020)

Pourtant, l'objectif « exploitation touristique » de la rivière *Ozama* reste absente dans la définition du projet de NDS. Cela est probablement dû aux précédentes opérations, qui en affichant ouvertement

Encadré 8. Tourisme dans les *barrios*

Au Brésil et en Colombie, des politiques publiques promeuvent le tourisme urbain de quartiers informels. Dans la *favela Rocihna* à Rio de Janeiro ou dans la *Comuna 13* à Medellín se développe ce que certains appellent le « post-tourisme » (Bachimon et al., 2014 ; Norrild, 2009). Une nouvelle forme de consommation du tourisme qui attire les individus intéressés par l'authenticité des sites de pauvreté comme moyen pour aborder leurs inquiétudes, leurs craintes et leurs préoccupations concernant ce qui se passe dans le monde (López Zapata et al., 2017). Les *barrios* apparaissent ainsi comme les lieux stratégiques permettant aux gouvernements locaux de développer, à travers le tourisme, du marketing urbain et de redynamiser les aspects sociaux et culturels de la ville (Hernández García, 2012). Suivant cette logique, Willian Ramos agent touristique dominicain propose depuis 2019 un parcours touristique dans le *barrio Gualey*. Il s'appuyant sur l'infrastructure, les réseaux et les espaces communautaires déjà existants dans le *barrio* (le téléphérique de Saint-Domingue, les associations de pêcheurs et l'étang connu comme la *poza del chino*. Ces initiatives s'inscrivent, d'après Christian Álvarez López (2019), dans la logique du marché qui profite de la misère du monde pour en tirer des profits économiques. Si le tourisme devient une option pour ces quartiers, cela affecte leur production et leur reproduction. « L'appropriation des pratiques touristiques implique des transformations d'où émergent aussi des contradictions, des conflits et des nouvelles formes de précarité » (Álvarez López & Giovanny, 2019 p.10). L'auteur a par exemple identifié de nouvelles formes de mendicité ainsi qu'une tendance à scénariser les espaces qui accueillaient les touristes occultant la réalité des habitants (militarisation, précarité).

cet objectif, promouvaient des actions inhumaines et abusives vis-à-vis des populations du *barrio*. Afficher l'objectif « développement durable urbain de *barrios* » vient donc remplacer superficiellement, en particulier dans les discours, une intention réelle pour le développement touristique de la zone autour de la rivière. C'est la raison pour laquelle le projet *Nuevo Domingo Savio* ne cherche pas à améliorer l'environnement à travers une « maitrise sociale novatrice » (Bolay et Schmid, 2004) en assurant l'intégration et l'acceptation des groupes sociaux déjà établis, mais plutôt en appliquant des principes techniques qui renforcent la fragmentation spatiale et la ségrégation urbaine. Ainsi, derrière les objectifs officiels souvent mobilisés dans les discours de « diminution des risques », de « renforcement de la dignité humaine », de l'« élimination des inégalités urbaines » et de l'« amélioration de la qualité environnementale », la réhabilitation des *barrios* vise en réalité la dispersion des populations paupérisées et leur expulsion du centre-ville, tout en limitant leur possibilité de résistance collective (Faburel, 2018 ; Prévôt-Schapira, 2014), et cela, pour le profit des groupes au pouvoir.

6.2. L'idéal d'urbain et d'urbanité qui s'impose aux habitants des *barrios*

Les opérations évoquées précédemment ont en commun qu'elles désignent un idéal type. Elles laissent entendre que des paramètres prédéfinis dans l'intervention dans les *barrios* n'ont que très peu évolué depuis la fondation de la ville de Saint-Domingue. En effet, dès la colonisation, la ville dominicaine est imprégnée des principes urbains portant sur des modèles de rationalisation, d'efficacité et d'optimisation. Si le Dictateur Trujillo et le Président Balaguer sont généralement tenus responsables des principaux bouleversements dans la construction de l'urbain dominicain, ils convient de souligner que leurs actions s'inscrivent en réalité en continuité d'une tradition urbaine préservant la narration colonisatrice de Nicolas d'Ovando, fondateur de la ville coloniale (Chantada, 1998 ; Cottam, 1999 ; Morel et Villaman, 1996).

Les stratégies d'intervention urbaine déployées par les gouvernements du XXIe siècle - « faire disparaitre les *cañadas* » et « éloigner les *barrios* de la rivière » - s'inscrivent aussi dans cette tradition. Elles se caractérisent premièrement par l'homogénéisation urbaine (6.2.1) dont la principale référence est le plan hippodamien de la *Ciudad Trujillo* (cf. Chapitre I), puis l'artificialisation des sols (6.2.2) trouve ses sources dans la construction même de la ville coloniale. Un exemple pour illustrer ce fait est la minéralisation de *Las Mercedes* qui était une des plus longues *cañadas* de la ville coloniale à l'époque (Cottam, 1999). Finalement, ces interventions promeuvent un développement rapide souvent guidé par une temporalité politique (6.2.3) qui peut se résumer dans la populaire expression du président Joaquin Balaguer « gouverner c'est construire »[406]. Ces trois stratégies influencent ainsi les interventions visant la

[406] Traduction personnelle de l´espagnol « *gobernar es construir* ». Voir OFININA NACIONAL DE PRESUPUESTO, 1995, « Balance : gobernar es construir 1986-1995. Inversiones ajustadas por el gobierno del Dr. Balaguer por provicia del 16 de agosto del 1986 al 31 de mayo de 1995. », La Oficina, Rep. Dom., Ofinina Nacional de Presupuesto.

formalisation des *barrios* et conditionnent les caractéristiques que doivent avoir la ville dominicaine pour atteindre la durabilité urbaine.

6.2.1 Devenir un quartier résidentiel. L'homogénéisation de l'habitat *barrio*

> Pendant une visite guidée avec Domingo, un homme nous croise dans la rue et nous demande : « Savez-vous quand ils vont finir les travaux dans la rue et finir de couvrir la *cañada Guajimía* ? », « Ils sont en train d'y travailler, beaucoup de maisons ont déjà été construites » Domingo lui répond. « Oui, j'ai vu qu'ils ont presque terminé les maisons. Je suis tellement content de voir la *cañada* disparaître. On n'aura plus à se préoccuper des mauvaises odeurs ». À ceci Domingo lui répondre : « Oui, notre *barrio* va devenir un quartier résidentiel, vous verrez. »
>
> (Note de terrain 6. Visite guidée du *barrio El Libertador* avec Domingo, 2016)

Si l'homogénéisation urbaine a été fortement critiquée notamment par Rem Koolhaas (2011) à travers la ville générique et le *Junkspace* (Koolhaas, 2011) et par Henri Lefebvre (1974) dans sa lutte contre l'uniformisation de l'espace promue par le capitalisme (Ezquerra, 2013; Lefebvre, 1974), dans les *barrios* elle est doublement légitimée. D'une part, elle autorise aux aménageurs des actions de normalisation et de remise à niveau, et d'autre part, elle promet aux habitants la revalorisation positive de leur quartier. Ce processus d'homogénéisation est censé résoudre des problèmes d'accès liés aux services et aux infrastructures et garantir l'intégration des *barrios* à la ville formelle.

Les échanges informels comme montrés ci-dessus nous ont permis en effet de visualiser ces processus d'homogénéisation progressive de l'habitat *barrio* tant dans la dimension urbaine que résidentielle. Voyons maintenant le récit de Teresa pour déchiffrer d´avantage ce processus.

La construction de la maison de Teresa commence vraiment quelques semaines avant les expulsions du quartier *Manganagua*. En 1976, les propriétaires officiels du foncier ont demandé

aux familles de quitter les lieux en étant flexibles sur les dates d'évacuation et en permettant aux familles d'emporter avec eux les matériaux de construction. Pour Teresa et son mari, récupérer la structure en bois qui leur servait d'abri dans le *barrio Manganagua*, leur a permis de finir la construction d'une nouvelle maison dans le *barrio El Libertador*. Ils déménagent alors officiellement en septembre de 1976 avec une facture en main certifiant l'achat d'un terrain de 340 m² et dont les limites s'étendaient au nord jusqu'à la *cañada Guajimía* et au sud jusqu'à un chemin en terre. Ils commencent par construire une pièce. Ils utilisent du béton pour les fondations et des parpaings pour la partie inférieure des murs. Les murs en bois et la toiture en tôle, récupérés de l'ancienne construction, sont installés dans la partie supérieure de la maison. Entre 1976 et 1980, ils construisent une cuisine et une chambre pour s'abriter, et progressivement une *galeria*, un salon, une cuisine, deux chambres et une petite salle d'eau quand la famille s'agrandit et que les économies suivent. Les travaux ne sont pas vraiment aboutis à l'époque, il n'y a pas de finitions sur les murs et le sol est encore en terre.

En 1985, les médecins diagnostiquent un cancer au mari de Teresa, ce qui l'empêche de continuer les travaux. Teresa décide alors de travailler comme femme de ménage à Gazcue[407] pour pouvoir subvenir aux besoins de sa famille et payer les soins de son mari. En 1988, elle bénéficie du programme *Los Amiguitos* et renforce sa maison en remplaçant les murs en bois par des murs en béton. Teresa profite aussi de cette occasion pour construire une troisième chambre destinée à son fils ainé, trop âgé selon elle pour dormir avec ses frères et sœurs. En 1989, le passage de l'ouragan George détruit la toiture en tôle et Teresa décide de couler un toit plat en béton afin de se protéger des futures intempéries. Cela lui permet également d'imaginer un nouvel aménagement à l'étage. En 2015, une partie du terrain de Teresa est concernée par les travaux d'assainissement de la *cañada Guajimía*. Les ingénieurs ont utilisé un bout de son jardin pour la construction de la rue qui remplace la *cañada.* Teresa nous raconte ses négociations avec les ingénieurs :

[407] Quartier pour les classes moyennes hautes dans la ville de Saint-Domingue.

« Les ingénieurs disent qu'ils vont examiner mon cas. Mais, vous savez, ce projet produit beaucoup d'incertitudes. Ils n'ont pas encore indiqué où ils vont reloger les personnes affectées par ces travaux. Un voisin dit connaitre les terrains où ces familles seront relogées, mais apparemment l'État n'arrive pas à se mettre d'accord avec le propriétaire pour les acheter. Moi-même, j'ai demandé à l'ingénieur si les gens affectés par les travaux allaient être relogés dans des appartements. Il m'a répondu que non, qu'ils allaient construire des maisons à l'intérieur du *barrio.* Vous voyez ? Chacun a une information différente. Je ne sais pas ce qu'il faut croire […]

[…] J'ai aussi profité de cette conversation avec l'ingénieur pour lui parler de mon cas. Je lui ai dit que j'allais seulement lui demander $ RD 100000 pesos (2000 €) comme dédommagement pour les arbres et le bout de terrain, et qu'on allait le laisser comme cela. Mais, l'ingénieur m'a expliqué que comme je n'avais ni une maison ni une pièce, et donc comme ils n'avaient rien à démolir sur mon terrain, ils ne pouvaient pas m'offrir plus de $ RD 55000 pesos (1000 €). Je n'ai pas accepté. J'ai été bête de demander cette somme. Un voisin m'avait recommandé de demander plus d'argent, parce qu'ils coupent toujours la poire en deux. L'ingénieur avait même amené un contrat pour que je fasse une signature, mais je n'ai pas signé. Mon terrain est légal ! Il a même été mesuré par un géomètre. Alors, le lendemain j'ai décidé d'aller directement aux bureaux de la CAASD pour notifier que j'avais refusé l'offre. Mais là-bas, ils ne savaient même pas qu'il y avait un processus de négociation avec moi. En réalité, l'ingénieur avec qui j'étais en train de négocier n'était pas la bonne personne, il voulait m'arnaquer ! J'ai parlé avec le directeur et ils ont finalement décidé qu'ils allaient venir rénover la façade de ma maison. Ils ont envoyé un ingénieur pour qu'il prenne les dimensions. Ils trouveront des ouvriers pour construire ce qu'il me manque. Je sais que je ne peux pas demander un dédommagement très élevé à l'État, mais je pense qu'ils vont résoudre ma situation. Peut-être pas comme je l'espérais, mais ils ne vont pas me laisser en attente… Je suis amie avec les ouvriers de la CAASD, je leur donne du café et parfois à manger, vous comprenez, je fais mes contacts au cas où […]

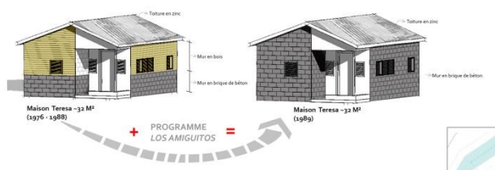
[…] Au début de l'année, pendant l'inauguration des travaux, le directeur de la CAASD est venu au *barrio* et il a promis à ceux qui ont une maison à double entrée à cause des interventions de la *cañada*, d'être aidés pour construire une nouvelle façade. Nous sommes donc en train d'attendre ceci […] Vous voyez le propriétaire de la maison en bois que l'on voit au milieu de la montée, le directeur de la CAASD lui a promis de démolir sa maison et de lui construire une nouvelle maison avec une façade du côté de la nouvelle rue […] L'autre jour, j'ai parlé avec l'ingénieur, il m'a dit qu'ici [depuis le jardin de Teresa vers la nouvelle rue], on peut faire une excavation profonde pour recréer une structure pour l'extension de ma maison et la construction de ma façade vers la nouvelle rue. Il m'a dit qu'il faut faire des poteaux en béton armé avec des tiges en acier de 1 cm. Il faut une bonne structure en acier pour faire tenir la façade. Comme ça je peux aussi construire une entrée vers la chambre de mon fils et l'agrandir… En bas je pense faire une place de parking fermée avec des portes qui descendent parce qu'ici il y beaucoup de cambrioleurs. De l'autre côté, j'aimerais faire construire un escalier. C'est-à-dire qu'une fois qu'on arrive à sa maison on peut descendre de la voiture, fermer la porte du garage et monter par les escaliers en toute sécurité. »
(Extrait d'entretien 35. Teresa, habitante du *barrio El Libertador*, 2016)

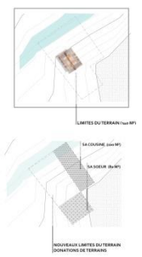
Ces extraits d'entretien permettent d'établir une corrélation entre l'homogénéisation de la politique urbaine -issue des processus de ségrégation et des interventions partielles- et l'homogénéisation résidentielle souvent caractérisées par la réhabilitation de la maison et la sécurisation (cf. Fig. 134).

Figure 134. Traduction graphique de l'entretien de Teresa et évolution de la construction de sa maison

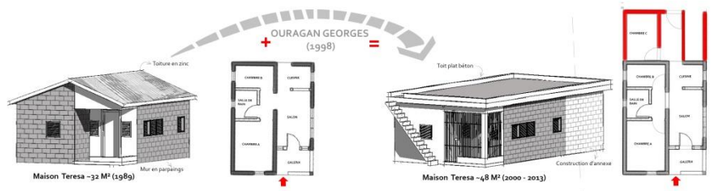
MIGRATION ET PARCOURS RÉSIDENTIEL

1er STADE DE LA CONSTRUCTION
De la maison de *Manganagua* à la maison du *barrio El Libertador*





2éme STADE DE LA CONSTRUCTION
Los amiguitos était un programme social des années 1987-1988 qui aidait les familles du barrio *El Libertador* à reconstruire leurs maisons. Cette association a été mentionnée par trois personnes interrogées, mais nous n'avons pas trouvé des sources officielles pour confirmer son existence.



3éme STADE DE LA CONSTRUCTION
Une toiture en béton et une nouvelle chambre

TERESA

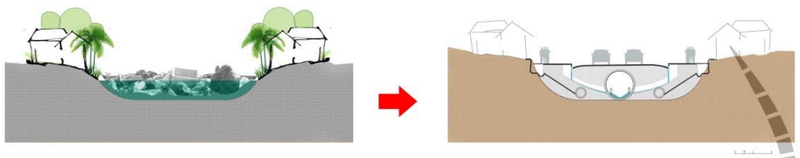
Teresa habite au *Libertador* depuis 1976. Elle est veuve et elle habite avec sa fille benjamine.

Nous avons rencontrés Teresa plusieurs fois. Son amitié avec notre informateur faisait qu'à la fin des visites guidées nous finissions chez elle pour prendre le goûter. De cette façon, elle nous a révélé peu à peu l'histoire de sa maison.

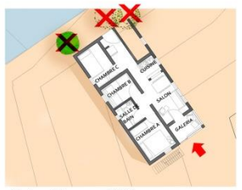
Pour la traduction graphique des entretiens avec Teresa, nous identifions huit moments d´entretien :

1. **Le dernier déménagement** (parcours résidentiel)
2. **La construction de la maison** (1er stade de la construction)
3. **Le programme *Los Amiguitos*** (2éme stade de la construction)
4. **Les donations de terrains** (légalisation de terrains)
5. **L'ouragan George** (3éme stade de la construction)
6. **Une nouvelle façade** (Aménagement de la cañada Guajimia)
7. **Une nouvelle maison** (projet)
8. **L'héritage de Teresa**

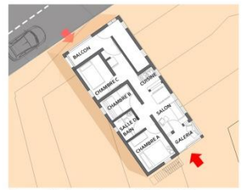
L'évolution de la maison de Teresa



AMENAGEMENT DE *LA CAÑADA DE GUAJIMIA*
Cañada Guajimia était un cours d´eau pollué. Aujourd'hui elle a été remplacée (physiquement) par une rue.

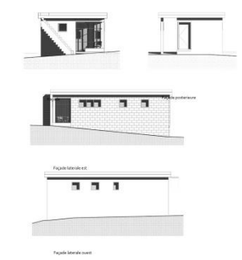


Maison Teresa ~48 M²
(Abattage d'arbres - Nouvelle façade)

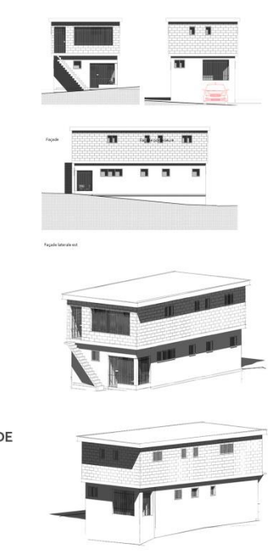


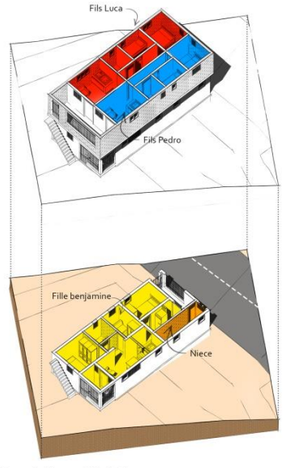
Future Maison Teresa RDC~56 M²
(Nouvelle rue)

Future Maison de Teresa, premier étage ~62 M²
(Projet)



NOUVELLE RUE = NOUVELLE FAÇADE
NOUVELLE MAISON





Héritage de Teresa (Projet)

Réalisation et conception : DSV, 2018.

6.2.1.1 L'homogénéisation de la politique urbaine

> « On veut vous faire croire que la répétition représente l'ordre. Malheureusement, une régularité élémentaire et militaire et des systèmes signifiants d'ordre fonctionnel coïncident rarement en ce monde. Lorsque les urbanistes et les planificateurs essaient de trouver un plan susceptible de faire apparaître clairement le "squelette" d'une ville (les autoroutes et promenades sont également élues à cet effet), ils font fausse route. Une cité ne se fait pas de pièces et de morceaux, comme un édifice à ossature métallique - ou même, une ruche ou un corail. La structure d'une ville se résout en un mélange de fonctions, et nous ne nous approchons jamais plus près de ses secrets structurels que lorsque nous nous occupons des conditions qui engendrent sa diversité » (Jane Jacobs 1961 citée par Choay p. 378).

Regardons d'abord les processus d'homogénéisation à l'issue de politiques urbaines qui cherchent, comme l'avait dénoncé Jane Jacobs (1961), une normalisation de la ville. Nous verrons qu'à Saint-Domingue cela favorise la ségrégation urbaine et la délégitimation de l'habitat *barrio* en tant qu'espace urbain.

L'homogénéisation par ségrégation urbaine

L'extrait d'entretien de Teresa montre comment l'homogénéisation se construit par le biais de la ségrégation urbaine, notamment quand elle a été expulsée du quartier *Manganagua* réservé aujourd'hui aux classes moyennes hautes.

En effet, l'homogénéisation sociospatiale est une des principales caractéristiques de la ségrégation urbaine. Définie comme un terme polysémique qui désigne à la fois « un état de séparation et l'action de séparer », elle est la plupart du temps assimilée aux anciens *Ghetto*s de l'Italie, des États-Unis et d'Afrique du Sud résultat des politiques publiques d'*Apartheid* (Oberti et Préteceille, 2016). Objet d'études important aux États-Unis et en Europe, la ségrégation urbaine a été particulièrement étudiée par les sociologues de l'Ecole de Chicago. Ces derniers cherchaient à déterminer ses causes et ses effets ainsi que son lien avec la délinquance et la difficulté d'intégration sociale des populations issues de l'immigration. En France, les sociologues investissent la notion de ségrégation urbaine dans les années 1970, notamment pour dénoncer les conditions de quartiers populaires marqués par des conditions socioéconomiques

défavorables (plus haut taux de pauvreté, de chômage et une forte présence d'immigrés) (Oberti et Préteceille, 2016).

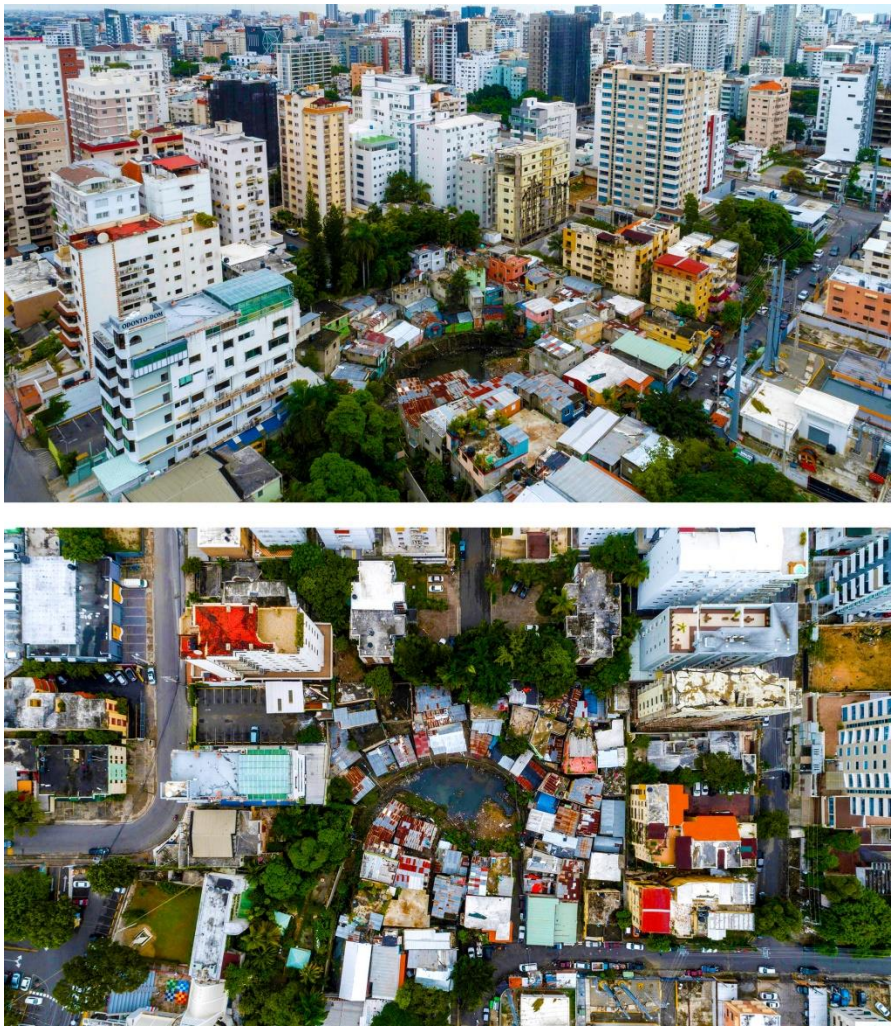
En Amérique Latine, l'attention est portée sur une ségrégation qui est à la fois socioéconomique et socioculturelle (Clichevsky, 2000). Il s'agit d'une concentration sociospatiale chargée de subjectivité, de perception, de réputation et de stigmatisation territoriale (Sabatini, 2013). En ce sens, l'objet d'étude porte sur la concentration des élites autour de ressources et services urbains inaccessibles aux classes sociales moins favorisées (Rodríguez & Arriagada, 2004; Torres, 2001). Ici, les variables d'ethnicité ou de migration, caractéristiques des études nord-américaines et européennes, restent secondaires par rapport aux variables de statuts socioéconomiques et de prestige social. Ces dernières variables participent ainsi d'un côté, à la construction d'une trame urbaine dessinée par l'action du marché immobilier et d'un autre côté, par la densification et la multiplication des quartiers précaires.

En République Dominicaine, la ségrégation urbaine n'a pas été l'objet de recherches approfondies[408]. Elle est souvent appréhendée comme une conséquence directe des inégalités de revenus qui empêcherait une frange de la population urbaine d'accéder au marché immobilier et à la propriété foncière. Cela expliquerait la séparation symbolique et matérielle entre les *barrios* et le reste de la ville (cf. Fig. 135). Dans cette logique, la ségrégation urbaine est associée exclusivement à l'existence des *barrios,* notamment due à la situation socio-économique homogène des habitants. Cependant, une étude comparative réalisée dans différentes villes Latino-Américaines, parmi lesquelles se distingue la ville de Saint-Domingue, montre que les quartiers résidentiels où habitent les populations au plus haut niveau socio-économique présentent des niveaux d'homogénéisation urbaine plus élevés (Rodríguez Vignoli, 2014). Les *barrios*, comme nous l'avons illustrée (cf. Chapitre III et IV), se caractérisent par une

[408] Récemment, le facteur tourisme est introduit comme un facteur incident dans les processus de la ségrégation urbaine des pays des Caraïbes. Voir González, J. (2015). *Ciudades en transición. Procesos urbanos y políticas de rehabilitación en contextos diferenciados : Centro Histórico de La Habana y Ciudad Colonial de Santo Domingo*.

hétérogénéité socio-économique et spatiale invisibilisée dans la littérature et les études urbaines dominicaines. Mais, ceci n'est pas une spécificité locale, en France aussi, même si le qualificatif de ségrégué est attribué aux quartiers des grands ensembles et des logements sociaux, les études montrent qu'ils constituent des espaces avec des profils sociaux divers, au-delà des caractéristiques spatiales, et contrairement à d'autres quartiers exclusifs plus homogènes avec une concentration des catégories socioéconomiques aisées (Oberti et Préteceille, 2016). Cela montre bien une tendance à l'homogénéisation de la pauvreté quand bien même d'autres classes seraient plus homogènes.

Figure 135. Images du *barrio Paraiso*



Source : BAZIL P., 2018, « Las cicatrices de la ciudad », *diariolibre*.

Les *barrios* sont donc des espaces « différentiels » (Lefebvre, 1970) qui à travers leurs contradictions inhérentes et leurs potentialités de conflits participent à la lutte contre l'homogénéisation urbaine et l'appropriation des « espaces de différence » (Ezquerra, 2013). La ségrégation urbaine dominicaine est en réalité une conséquence des évictions de populations précaires menée par des acteurs publics ou privés qui ont activement participé aux processus d'homogénéisation urbaine de la ville de Saint-Domingue. La construction du quartier *Manganagua,* cause de l'expulsion de la famille de Teresa, est un des multiples exemples des actions des acteurs privés. Cet exemple illustre l'application d'une logique capitaliste qui se traduit par une hiérarchisation des groupes sociaux selon leurs revenus. Cette logique économique semble pourtant moins frappante que les logiques institutionnelles où la promotion de la ségrégation urbaine s'articule autour d'un manque de politiques de régulation du secteur immobilier d'une part, et des politiques urbaines réduites à la construction de logements d'intérêt social, d'autre part. Tel est le cas des complexes résidentiels *Guajimía* I, II, III, IV et la *Nueva Barquita* construits pour loger les populations vivant au bord de la *cañada* et de la rivière Ozama. Dans les deux cas, seule une catégorie de la population des *barrios* est ciblée (les plus démunis), faisant de ces projets d'habitations des lieux privilégiés de concentration de handicaps sociaux et économiques.

L'homogénéisation par l'assainissement de la *cañada*

D'après Guénola Capron (2004, p.110) « Un espace serait homogène, soit quand il est isotrope, indifférencié, non qualifié socialement ni spatialement, soit quand, dans ses formes, il est entièrement standardisé… L'homogénéisation […] n'est pas seulement sociale, c'est aussi celle […], de l'habitat et de l'habiter, compris comme l'ensemble des pratiques, des usages, des modes d'investissement de l'espace qui renvoient à l'expérience urbaine ».

Le récit de Teresa souligne en effet le rôle de l'action publique dans la constitution du *Junkspace* (Koolhaas, 2011). Son cas illustre comme les acteurs publics cherchent à supprimer tout élément spatial et comportement social imprévisible de l'espace *barrio* à travers les idéaux

de planification urbaine. L'intervention dans la *cañada*, son assainissement et la construction de la nouvelle rue s'inscrivent dans ce processus de normalisation urbaine dont l'objectif est de faire des *barrios* des quartiers résidentiels. Cette vision prévoit des entrées directes depuis la rue pour chaque maison, un garage, et des accès aux services de manière individuelle. L'intérêt porté par Teresa au renouvellement de sa façade en est un des effets. Le recouvrement des *cañadas* et l'asphalte de rue devient ainsi les projets phares des institutions publiques comme la CAASD qui répètent le même mode opératoire dans les différents *barrios* de la capitale dominicaine[409]. A ce titre, ils participent à véhiculer un idéal type quant à la manière avec laquelle les *barrios,* ses habitants et leurs maisons doivent être reconfiguré pour faire partie de la ville.

Cette homogénéisation de l'action urbaine pose question à différents niveaux. Elle révèle premièrement une convergence stricte entre fonction et forme en prenant le zonage urbain comme modèle de développement. Elle se cristallise ensuite par une incapacité d'innovation de l'action publique qui emploie les mêmes solutions uniformes de façon systématique dans des territoires et contextes urbains différents. Cela explique pourquoi face à l'impératif de durabilité urbaine, le caractère homogène de l'action publique se renforce et acquiert une plus forte légitimité. Finalement, ces actions illustrent un ensemble de normes dominantes instaurées durablement qui définissent les subjectivités collectives sur la configuration de l'habitat et en particulier, sur comment réhabiliter l'espace *barrio* pour qu'il devienne acceptable.

Selon Farrés Delgado et Mataran Ruiz (2014), si ces processus d'homogénéisations sont puissants, c'est parce que les discours théoriques et méthodologiques ne questionnent pas la place privilégiée du savoir scientifique par rapport au savoir citoyen. Ce dernier reste marginal dans la production de connaissance pendant que les pratiques professionnelles monopolisent les

[409] Cette recherche illustre, en particulier, les cas de la *Cañada Guajimia* et de la *cañada Los Platanitos.* Cependant, d'autres *barrios* comme *La Ciénaga, Los Guandules, Guachupita* et *Las Cañitas* et autres *cañadas* ont également connu une intervention suivant le même mode opératoire de recouvrement des *cañadas* pour la construction de voies d'accès.

prises de décisions sur la conception de l'habitat. Dans cette logique, les dominants s'autorisent l'application de modèles et de normes relatives à l'idéal de la vie urbaine en définissant une hiérarchie où ce qui est « urbain » prédomine sur ce qui est « non urbain » (Farrés Delgado et Matarán Ruiz, 2014). Ainsi, les connaissances techniques sur l'aménagement, le dessin et la planification urbaine restent supérieurs aux enseignements issus de l'habitat traditionnel, vernaculaire ou populaire. Cette hiérarchie dans le savoir est d'ailleurs assimilée et accepté par les habitants qui tirent profit des modèles prônés par les experts pour gagner en confort et prestige social. Or les pratiques constructives populaires telles que la construction progressive, verticale et économe de l'habitat restent incompatibles avec des réglementations urbaines trop strictes. Ce dernier permet aux habitants de garder une marge de manœuvre et de combiner ainsi les différentes formes de savoir.

6.2.1.2 L'homogénéisation résidentielle

L'homogénéisation de l'action publique est en relation directe avec l'homogénéisation résidentielle. Nous avons constaté deux principales manifestations dans les *barrios* : (1) la réhabilitation et (2) la sécurisation de la maison.

L'homogénéisation par la réhabilitation de la maison.

Dans le récit de Teresa, le processus d'homogénéisation se construit également à travers la rénovation des maisons par l'entremise des organisations caritatives nationales ou étrangères. La normalisation de l'habitat est souvent décrite comme un projet de domination issue d'une relation de pouvoir (Stavrides, 2015) est ici clairement exposé. Ceci réaffirme l'existence d'un projet civilisateur moderne inspiré de théories urbaines dominantes qui promeuvent la perte de l'identité urbaine-architecturale locale (Farrés Delgado et Matarán Ruiz, 2014). Pour certains ces actions s'inscrivent d'ailleurs dans un processus de colonisation dissimulé dans les aides humanitaires et légitiment une « nouvelle forme de souveraineté de l'occident » (Atlani-Duault & Dozon, 2011 ; Bancel, 2005).

La reconstruction de la maison « en dur » constitue donc une proposition modernisatrice qui trouve ses sources dans l'apogée de la construction en ciment armé, les préceptes des Congrès Internationaux d'Architecture Moderne (CIAM) et à l'échelle locale, dans la politique *varrilla y cemento*[410] du Président Joaquin Balaguer. Ce mode de requalification des maisons dans les *barrios* devient tant une réponse face au risque qu'un symbole de progrès, de civilisation et d'urbanité. Pourtant, la prise en compte du caractère homogénéisant de ces actions reste marginale puisque dans l'idéal, il s'agit d'assurer des changements sociaux, culturels et économiques de l'habitat. En d'autres mots, ces actions s'inscrivent dans une logique de rattrapage en s'inspirant des modèles employés dans les pays industrialisés pour penser l'avenir de l'habitat *barrio*.

Ce processus d'homogénéisation empêche pourtant toute expérimentation avec d'autres formes et techniques de construction qui seraient plus en harmonie avec l'environnement. Si nous considérons les préceptes de la durabilité urbaine, tels que la promotion de la diversité, la flexibilité et l'économie de ressources, la reconstruction en dur de la maison n'est qu'une parmi les multiples solutions pouvant être adoptées dans les *barrios*. Rappelons que le secteur construction représente au niveau mondial 39% des émissions des gaz à effet de serre, notamment à cause de sa consommation énergétique. En République Dominicaine, cette industrie a entraîné les extractions massives de sable et gravier en provoquant ainsi la diminution du débit des eaux dans les rivières (Mejía, 2019).

L'homogénéisation par la sécurisation

Le quatrième moment d'homogénéisation est d'ordre résidentiel et répond au phénomène que Briceño-León (2002) appelle « la nouvelle violence sociale et urbaine latino-américaine ». Selon lui, cette violence s'inscrit dans l'impossibilité pour les jeunes générations dans les quartiers précaires à atteindre des niveaux de consommation élevés, à hauteur des

[410] *Varilla y cemento* est la dénomination de la politique urbaine du président Joaquin Balaguer et fait allusion à l'ensemble de projets de construction des logements à intérêt social et infrastructures urbaines réalisées entre 1966 et 1996.

normes sociales perçues. Cette exclusion de la société de consommation cristallise une nouvelle violence sociale, notamment quand les aspirations économiques et sociales ne sont pas assouvies au regard des règles sociales à l'œuvre (Briceño-León, 2002). Cette nouvelle violence urbaine serait une des principales causes de l'homogénéisation résidentielle[411], un phénomène souvent assimilé aux quartiers fermés en Amérique Latine (García Sánchez et Villá, 2001), mais qui s'est de plus en plus répandus dans les *barrios* dominicains.

« Tendance lourde de l'évolution de la ville », l'homogénéisation résidentielle s'accompagne d'un processus d'enfermement, de sécurisation et d'autonomisation (Capron, 2004). Nous l'avons constaté dans l'extrait d'entretien de Teresa quand elle décrit une série de dispositifs d'aménagement qui lui permettraient de recréer un *entre soi* en toute sécurité. Pour Roberta (habitante de la *Nueva Barquita,* 2016), il s'agit surtout d'une recherche de tranquillité qui symboliquement se matérialise avec l'installation d'une porte en fer dans son nouveau logement. Or ce dispositif est interdit par les autorités et l'impossibilité de pouvoir l'installer lui rendait la vie et l'adaptation au nouveau quartier très difficile :

> « J'ai demandé plusieurs fois l'autorisation pour l'installation d'un grillage en fer, mais à chaque fois les administrateurs m'ont dit non. Je ne me sens pas vraiment en sécurité ici […] Les personnes qui habitent dans cet immeuble ne sont pas les mêmes voisins que j'avais dans *La Barquita*… Là où on habitait, on avait deux portes en fer… Je pense qu'une des erreurs de conception de cet appartement, c'est qu'il n'a qu'une seule porte, une seule sortie, imaginez ce que cela signifie en cas d'incendie […] C'est vraiment ennuyeux ! Parfois, je ne supporte pas de vivre ici. Moi, ce que j'aime, c'est la tranquillité et ça, je ne l'ai pas ici. »
> (Extrait d'entretien 36. Roberta, ancien habitant *du barrio La Barquita*, 2016)

Pour Guénola Capron (2004), plus que la volonté d'un effacement et d'un lissage des différences, l'homogénéisation résidentielle est avant tout une recherche de soi-même. À travers la sécurisation de leurs logements, les habitants des *barrios* s'autorisent une attestation de propriété les rendant moins vulnérables tant face à un éventuel cambrioleur, que face aux

[411] En 2019, le *Global Peace Index* (GPI) évaluait à 68 % la part des personnes ayant peur de marcher dans les rues dominicaines. Institute for Economics & Peace. (2019). *Global Peace Index 2019*.

éventuels processus d'éviction. Ce *repli sur soi* n'est pourtant pas sans conséquence sur le plan civique. García Sánchez et Villá (2001) parlent d'une urbanité qui se construit à travers « la sémantique de la peur » où la violence est omniprésente au quotidien. Les habitants n'auraient pas seulement peur des actes de violence, mais aussi de la proximité vis-à-vis de l'autre, l'inconnu, fragilisant ainsi les liens citoyens nécessaires à la convivialité et à la mobilisation sociale. D'ailleurs pour Olivier Mongin (2010), la vie urbaine ne serait jamais une question de protection, mais au contraire d'exposition. « Si on ne joue que la protection, on tue l'espace public, et on tue la démocratie. Paradoxalement c'est dans les grandes métropoles que peuvent se réinventer des modalités de sécurité et de protection. Pour cela il faut approfondir une citoyenneté politique et une citoyenneté sociale dans des espaces cohérents, qui ont du sens » (Olivier Mongin cité par Faburel, 2018 p.252).

Dans les *barrios*, cette homogénéisation par sécurisation de l'habitat relève de ce que Luis B. Peña Reyes (2016) appelle la *securinormativité*[412]. Il s´agit d´un ensemble de règles et d´appropriations de l´espace qui se construisent face aux expériences de méfiance et individualisme social (Peña Reyes, 2016). La porte d´entrée et les clôtures en fer qui entourent les *galerias* sont les inventions techniques qui façonnent les pratiques quotidiennes et le rapport à l´espace public. Nous l´avons ainsi signalé en décrivant la routine matinale de Maria Luisa (habitant du *barrio El Libertador*) qui vend du café tous les matins à partir de 5 heures, mais qui attend qu´il soit 9 heures quand l´affluence de passantes augmente pour ouvrir les portes en fer de sa *galeria* (cf. Chapitre III).

Tout bien considéré, tant la ségrégation urbaine, l'assainissement de la *cañada* que la réhabilitation et la sécurisation de la maison dans les *barrios* participent aux tentatives d'homogénéisation globale de la ville de Saint-Domingue. Ces actions ségrégatives et normatives influencent ainsi la façon dont la ville est construite et vécue. En cherchant à effacer les différences structurelles de l'habitat *barrio*, la politique urbaine dominicaine laisse peu de place

[412] Traduction personnelle de la notion « *securonormatividad* ».

à l'expérimentation, et dès lors, s'écarte des prédispositions en termes de durabilité. L'homogénéisation de l'habitat *barrio* présage également le maintien d'un décalage idéologique sur le développement urbain entre les pays du Nord et du Sud. Par exemple, pendant que certains chercheurs décrivent l'habitat informel comme une source d'inspiration pour repenser l'urbain (Damon, 2017; Deboulet, 2016a; Duhau, 2013; Lussault, 2016), en République Dominicaine, les décideurs s'obstinent à en voir que les mauvais aspects.

6.2.2 La suprématie de l'asphalte et l'artificialisation du sol

> « Regardez, ils ont fini les travaux d'asphalte de la rue. Le *barrios* est maintenant beaucoup plus propre […] Oui, je suis satisfait des travaux, mais je pense qu'ils [CAASD] auraient dû au moins transformer cet espace en zone verte, planter des buissons qui ne poussent pas beaucoup, qui n'ont pas besoin de beaucoup d'entretien […] Bref, ils auraient pu faire quelque chose de joli […] Ici c'est un terrain fertile […] Mais déjà les gens se battent pour construire là […] Regardez ce terrain, c'est du gâchis […] Il ne fallait pas laisser cet espace vide. Vous verrez, il est probable qu'il devienne une décharge […] Vous voyez la petite maison là-bas, elle est toute neuve, le maître bâtisseur a coupé un citronnier pour faire la terrasse, vous voyez ? »
> (Extrait d'entretien 37. Domingo, habitante du *barrio El Libertador*, commentaires pendant une visite guidée, 2017)

Garantissant la formalisation des *barrios* et la réduction des vulnérabilités urbaines liées à l'insalubrité, l'asphalte de la rue devient la solution privilégiée pour les décideurs publics. Ce procédé rendant les voies étanches et résistantes a été utilisé pour la première fois en Suisse où se trouve encore aujourd'hui une mine d'asphalte. En France, la rue Bergère à Paris est la première à avoir été asphaltée par l'ingénieur Henry Darcy en 1850. Avec le temps, les mines d'asphalte laissent place au nouveau bitume constitué de pétrole, largement commercialisé par les États-Unis en Amérique. En République Dominicaine, c'est l'entreprise nord-américaine *Barrett Manufacturing Co* qui avec un produit appelé *Tarvia* s'est occupée de l'asphalte des principales avenues de Saint-Domingue dans les années 30. Depuis, le procédé a été répété sur tout le territoire au point qu'en 2015, la République Dominicaine occupait la cinquième place dans les pays latino-américains avec le plus fort réseau d'infrastructures viaires (De la Cruz Noboa, 2015). Le développement de ces infrastructures apparaît en effet dans la plupart des

programmes gouvernementaux depuis les années 90 comme un objectif à atteindre et devient synonyme de qualité de vie et un atout économique, en particulier puisqu´il facilite le transport des produits agricoles et rend accessible les services et zones touristiques (Moya Pons, 2019).

Dans les *barrios,* l'asphalte des rues constitue également un signe d'habitabilité et de développement urbain. C'est pour cela que depuis 2007, le ministère des travaux publics[413] exécute un plan national d'asphalte qui est massivement déployé dans les différents *barrios* du pays (cf. Fig. 136). Ici, à l'image de la pensée d'Edward Glaeser (2011)[414], rendre le sol imperméable en promouvant son artificialisation n'apparaît pas comme un enjeu environnemental, mais comme un avantage territorial et écologique pour « rendre digne l'habitat *barrio* »[415].

Figure 136. L'asphalte des rues dans les *barrios*

De gauche à droite : (1) Photo d'asphalte des barrios autour du téléphérique (MOPC, 2018 Source : http://www.mopc.gob.do/noticias/mopc-ejecuta-vasto-plan-de-asfaltado-en-calles-y-carreteras-de-distintas-comunidades/) et (2) asphalte des barrios dans los Alcarrizos photo de la municipalité (2019). Source : http://ayuntamientolosalcarrizos.gob.do/continua-programa-de-asfalto-en-los-alcarrizos/

[413] Traduction personnelle de « *Ministerio de Obras Públicas* » MOPC.
[414] Voir Glaeser, E. (2011). *Triumph of the City: How Urban Spaces Make Us Human*. Pan Macmillan.
[415] Rendre digne l'habitat *barrios* figure toujours dans les communiqués de presse du ministère des affaires publiques comme un l'objectif principal de ces actions.

En complément de l'asphalte des rues, l'assainissement des *cañadas* est la deuxième action inscrite dans le processus d'artificialisation. Ceci n'est pourtant pas sans conséquence sur le plan social et les pratiques quotidiennes. Les nouvelles rues qui remplacent les *cañadas Guajimía* et *Platanitos* par exemple, permettent désormais d'imaginer une mobilité motorisée qui était auparavant restreinte. À la fin de l'intervention, certains habitants construisaient des garages et d'autres garaient leurs voitures le long de la rue. Se déplacer à pied dans les *barrios* devient ainsi un stigmate (Rumbo, 1998)[416]. Autrement dit, il s'agit d'une pratique pour les « pauvres » qui disparaît au profit des pratiques citadines dictées par les normes urbaines capitalistes : la consommation, la vitesse, l'enfermement, l'individualisation (Davis, 2008). Auparavant, les chemins (à côté de la *cañada*) servaient d'espace collectif privilégié pour les familles (Cottam, 1999 ; Vargas, 1998), d'espace-terrasse lorsqu'il faisait très chaud, où se tenaient des réunions quotidiennes entre voisins et où les enfants improvisaient des aires de jeux. Après la construction de la rue, les habitants doivent négocier et adapter leurs pratiques à la vitesse et au passage des voitures.

Figure 137. Terrains libérés et nouvelles constructions lors de l'assainissement de la *cañada Guajimía*

©2018 Darysleida Sosa V.

[416] Nous parlons de l'expression « *el peatón no es gente* », « le piéton n'est pas une personne » (traduction personnelle), expression devenue populaire au début des années 70 suite à l'inauguration des avenues principales de la capitale où les autorités ont oublié de signaler les passages piétons.

D'autres solutions auraient pu être envisagées pour l'assainissement de la *cañada*, notamment la transformation en espace public et la promotion des mobilités alternatives (vélo, petits bateaux), comme dans le cas du projet Caño Martin Peña à Porto Rico. Cependant, la construction de la rue matérialise les « idéaux progressistes » (Kokoreff, 1991) des interventions urbaines destinées aux *barrios* considérant que la transformation radicale de l'espace est le principal moteur de leur développement.

En réalité, dans l'imaginaire collectif, les *barrios* et les *cañadas* sont une mauvaise combinaison. Peu d'acteurs publics imaginent d'autres solutions que celle de remplacer la *cañada* par une rue. Cela permet d'éviter tout un processus de travail social qui impliquerait à la fois la participation active des communautés et une volonté gouvernementale de traiter en profondeur les questions sociales et environnementales dans ces zones urbaines.

6.2.2.1 L'artificialisation des sols dans les *barrios* pour les rendre moins vulnérables

> Maintenant, après l'intervention de la *cañada,* il n'y a plus d'inondations ?
>
> « Ah non ma chère, c'est bien le contraire ! Maintenant, l'eau n'a plus d'issue. Avant, au moins quand la *cañada* était là et qu'il pleuvait beaucoup, l'eau partait doucement. Maintenant que la *cañada* n'est plus là, l'eau revient ici et remplit cet espace d'ordures [la place de la lombriculture…] Regardez, nous avons perdu du riz, du sucre, nous avons perdu beaucoup de choses parce que tout l'espace se remplit d'eau. Cette maison là-bas est souvent inondée d'eau […] Il y a quelque mois, les étudiants du Texas sont revenus et ils ont vu toute cette eau stagnante. Ils ont tout de suite enregistré une vidéo pour aller se plaindre au conseil municipal […] Regardez ce foyer, une famille de 7 personnes, juste là, la CAASD a détruit leur salle de bain, pour installer une fosse septique. Maintenant ils n'ont plus de salle de bain et on doit supporter cette installation incomplète, les mauvaises odeurs et les moustiques. Ces pauvres gens ont attrapé la grippe, ils ne dorment plus […] »
> (Extrait d'entretien 38.Fanny, habitante du *barrio Los Platanitos*, 2017)

L'assainissement de la *cañada* et sa substitution par des voies d'accès répondent aux impératifs des politiques publiques de lutte contre les vulnérabilités territoriales, parmi lesquelles se trouvent : la forte densification, le manque de planification urbaine et l'existence même des *barrios* (Dorrejo, 2015 ; Gómez De Travesedo & Saenz Ramírez, 2009 ; MEPyD, 2016).

Alors que ces vulnérabilités sont d'origine et de nature différentes, les solutions continuent à se formuler autour de la minéralisation du sol. Pourtant, les études scientifiques ont, à de multiples reprises, démontré la relation négative entre artificialisation des sols et vulnérabilité territoriale, notamment quand il s'agit de faire face au dérèglement climatique (Bani & Yonkeu, 2016; Jiménez Herrero, 2016; Rueda Palenzuela, 1995)[417]. Comme le montre l'extrait d'entretien de Fanny, à Saint-Domingue, cette artificialisation massive a fortement contribué à l'aggravation des inondations. En 2018, 60 % du territoire dominicain est considéré comme vulnérable aux inondations (Gutiérrez, 2018) et, bien que les *barrios* soient les principaux concernés, c'est en réalité la ville entière qui en subit les conséquences (cf. Fig. 138).

Figure 138.: Inondation de logements d'intérêt social à la suite de l'ouragan (de gauche à droite)

Source : (Gutiérrez, 2018). Carte des risques d'inondation dans le territoire dominicain, en rouge niveau très élevé, en orange niveau élevé. Source : DGODT, 2013, *Amenazas y riesgos naturales República Dominicana: compendio de mapas*, Santo Domingo, Dirección General de Ordenamiento y Desarrollo Territorial, 136 p.

Selon le rapport dominicain pour Habitat III, l'artificialisation et la consommation des sols à Saint-Domingue est d'environ 8,86 km^2 par an. Ceci serait principalement dû à l'expansion des zones urbaines et à une absence de régulation de l'usage du sol. En ce sens, la stratégie nationale de développements (END2030) - dans le point 2.4 sur la cohésion territoriale - prévoit la régulation des sols comme une réponse aux enjeux de soutenabilité urbaine et de protection des ressources naturelles (MEPyD, 2016). Cependant, dans la pratique urbaine, la minéralisation

[417] En France, par exemple certaines mairies lancent désormais des permis de débitumer afin de promouvoir une plus forte végétalisation des quartiers.

des sols n'est pas perçue comme un enjeu écologique, mais plutôt comme un mal nécessaire pour normaliser/formaliser les *barrios*. Ces actions reproduisent ainsi un système de vulnérabilité constante où « toutes les tentatives pour sortir de la fragilité ou de la vulnérabilité par la sophistication technique, ne font en fait que rajouter des risques au risque » (Lussault, 2009, p.1).

Nouveau *leitmotiv* des politiques urbaines, la lutte contre la vulnérabilité sert tant à justifier l'éviction de populations à risque que les interventions ponctuelles, spécialement celles amenant à l'artificialisation du sol. Ces actions véhiculent une approche binaire cause/effet des facteurs du risque. Or la vulnérabilité urbaine est un sujet complexe et multidimensionnel, notamment dans les pays en développement où des facteurs non structurels et non mesurables en sont souvent les sources (Chardon, 2010). Prenons par exemple, le délogement de population -également considéré comme un outil d'atténuation de risque - mais qui dans la pratique devient un amplificateur de vulnérabilité sociale et urbaine (Arbona, 2018 ; Brain Valenzuela *et al.*, 2010 ; Chardon, 2010 ; German & Guevara, 1994 ; Skewes, 2005). D'après Chardon (2010), cela prouve l'écart entre la théorie et la pratique quant aux référents d'actions urbaines pour traiter les vulnérabilités. En effet, en étant hantée par la vulnérabilité, la question urbaine encourage la croyance que dans l'avenir, l'urbain sera anéanti par une catastrophe imminente et que la seule échappatoire serait la transformation radicale de l'organisation urbaine (Lussault, 2009). Cette conception absolue de la fragilisation du système urbain pose question en raison des actions déployées pour y faire face, et des résultats mitigés qui en résultent. Selon Michel Lussault (2009), pour appréhender la vulnérabilité, il faudrait au contraire accepter le « principe d'incertitude et du paradoxe » et le positionner à la base des nouvelles réflexions urbaines. Cela implique aussi d'accepter un possible dialogue entre le formel et l'informel dans une approche sur l'urbain qui n'est pas forcément normée ou standardisée (Lussault, 2009).

> « Il ne faut pas considérer pas la vulnérabilité comme quelque chose qui nous menace de disparition mais plus comme quelque chose qui fonde notre capacité à exister ce qui évidemment change un peu la donne. C'est parce qu'ils sont vulnérables que les systèmes seront dynamiques. C'est parce qu'ils sont exposés à la fragilité que les systèmes évoluent, développent, sophistiquent, créent de nouvelles compétences, de

> nouveaux savoirs, de nouveaux instruments […] La vulnérabilité est notre avenir et notre carburant » (Lussault, 2009, p.1).

C'est probablement la pensée qui guide la construction antisismique japonaise quand la capacité de résistance des bâtiments est assurée par une structure flexible qui accueille et s'adapte aux phénomènes naturels. C'est aussi le cas des maisons sur pilotis à Cambodge et au Myanmar qui affrontent et s'adaptent aux caractéristiques des sols. Dans les *barrios,* l'enjeu des opérations urbaines est probablement d'accepter et de maintinir les rapports d'interdépendance entre les habitants et leur milieu.

6.2.2.2 Jusqu'aux limites de l'artificialisation : le rapport ambigu au milieu

L'idée de départ de ce projet de recherche était d'apporter des éléments de compréhension quant à l'écologie des *barrios* à partir de trois hypothèses. Premièrement, nous partions du postulat que la population des *barrios* à Saint-Domingue, issue de l'exode rural, maintiendrait une attache traditionnelle forte avec la terre ainsi qu'un intérêt social et économique à cultiver les sols[418]. Cette hypothèse rejoignait les problèmes économiques et la difficulté de la vie en ville, encourageant la recherche de moyens de subsistance autonomes comme les jardins potagers. Enfin, l'installation des habitants sur des terrains nus (non urbanisés) leur aurait imposé de respecter et de s'adapter au milieu, par exemple en tenant compte de la végétation spontanée et de la topographie des lieux. En peu de mots, nous supposions l'existence d'une relation symbiotique entre les habitants et le milieu *barrio*. Nous avons cependant compris que l'idée de progrès des nouvelles générations, le clientélisme politique et en particulier, la reproduction du modèle de la « ville formelle » dans l'intervention de ces *barrios* jouaient un rôle important dans l'évolution de cette relation. En appliquant le modèle formel comme idéal de ville et l'artificialisation/minéralisation des sols comme les caractéristiques d'une bonne configuration urbaine, la politique urbaine dominicaine aurait fini

[418] Cette hypothèse a été également énoncée dans le rapport qui décrit le processus de création de quatre centres de lombriculture dans le *barrio* Los Platanitos. Voir : Bjørn SLETTO, *et al*., *Los cinco corazones. Desarrollo integral y salud ambiental a través de la lombricultura comunitaria*, Santo Domingo, Université de Texas Austin, 2012.

par effacer petit à petit les spécificités des *barrios*, leurs biodiversités ou encore l'interdépendance habitant/milieu (cf. Chapitre III).

Ces dernières observations ont été d'autant plus évidentes lorsque nous avons constaté le recul de la végétation au fur et à mesure que le *barrio* s'imprègne du modèle de la ville formelle (cf. Fig. 139). Les espaces d'agrément disparaissent autant dans l'espace public que dans les espaces privés et la végétation spontanée est neutralisée lors des interventions urbaines comme dans le cas du *barrio El Libertador* (cf. Fig. 140). Alors que le règlement d'urbanisme stipule qu'un minimum de 5 % de zone verte doit être prévu lors des interventions urbaines, - et même si ces espaces figurent dans les plans des interventions telles que l'assainissement des *cañada*s- dans la phase d'exécution, la norme n'est pas respectée et les espaces d'agrément manquent à la fin des travaux. Ces opérations inachevées au-delà de dévaloriser les pratiques locales, reproduisent aussi et de manière précaire, les caractéristiques de la ville formelle.

Figure 139. Coupe du *barrio* El Libertador, dégradation des zones vertes.

Réalisation et conception : DSV, 2017. © 2017 Darysleida Sosa Valdez.

Figure 140. Évolution dans le temps d'un espace de végétation spontanée lors de l'assainissement de la *Cañada Guajimía*

Photo 2016 prise pendant les travaux, photo 2017 prise après les travaux et photo 2018 prise un an après la fin de travaux © 2016-2018 Darysleida Sosa V.

À la place d'une occupation de type parc ou jardin, les espaces libérés sont vite occupés par de nouvelles constructions. En effet, dans les *barrios El Libertador* et *Los Platanitos*, les nouvelles rues se répercutent par une nouvelle dynamique de construction. Les maisons qui avaient le dos tourné à la *cañada* sont modifiées pour faire face à la rue. Lors de la fin des travaux, les terrains libérés sont rapidement occupés et constituent une source de conflit entre les nouveaux et les anciens habitants. Les habitants relogés considèrent que les terrains restants, où se trouvaient leurs maisons auparavant leurs appartiennent toujours. Ils imaginent pouvoir exploiter ces bouts de terrain, aussi petits soient-ils pour construire des logements locatifs ou des locaux commerciaux pour avoir une source de revenus (cf. Fig. 141 et 142).

Figure 141. Nouvelles constructions après l'intervention de la *cañada Guajimía* (deux premières images) et *Los Platanitos* (troisième image).

Figure 142. Avant et après, des maisons dans les berges de la cañada dans le *barrio El Libertador.*

© 2016-2018 Darysleida Sosa V.

Désormais, couper un arbre (sans le replanter) pour agrandir la maison ou pour construire un escalier devient la norme chez les habitants qui reproduisent les principes des interventions urbaines officielles. Ici, la perméabilité du sol, assurée en grande partie par la présence des couches végétalisées, est complètement négligée au profit d'un unique modèle urbain. Les normes sont finalement celles des aménageurs qui pratiquent encore un urbanisme « bulldozer » où l'artificialisation de l'habitat s'avère être le remède privilégié pour effacer les caractéristiques de l'organisation rurale des *barrios*. Il s'agit d'une appropriation du modèle de l'action publique urbaine par les habitants et l'habitat *barrio* qui avait déjà été décrite par Hillary Cottam (1999, p.295) :

> « L'attitude des résidents envers leur *barrio*, leur maison, leur identité est influencée par ce qu'ils perçoivent comme les "normes" au-dessus du pont. Il s'agit d'une relation complexe et multiple qui est rarement aperçue par les décideurs politiques […] Il s'agit d'une relation qui influence silencieusement à la fois l'élaboration des politiques et la manière dont elles sont reçues. »

Actuellement, les quelques solutions cherchant à remédier au problème d'artificialisation des sols dans les aires urbaines, le font depuis une approche d'*éloignement* des habitants des *barrios.* Il s'agit d'un *éloignement* non seulement spatial, mais aussi culturel et technique. Telle est la caractéristique de trois projets proposés par URBE : (1) le parc écologique fluvial *La Nueva Barquita*[419]*,* (2) le versant de phytoépuration des eaux usées construit au milieu des habitations dans le quartier de *La Nueva Barquita* et (3) le parc du *Nuevo Domingo Savio*. Dans les trois cas, les habitants jouent un rôle soit de perturbateurs, soit d'inadaptés. Prenons l'exemple du parc fluvial censé réhabiliter naturellement les aires inondables du *barrio La Barquita,* mais, qui dans la pratique est confronté au problème d'accumulation des déchets venant des *barrios* et des *cañadas* alentour (De la Rosa, 2018a). En parlant du versant de phytoépuration, Roberto et sa femme Carmen, habitants de *La Nueva Barquita* et dont leur maison se trouve juste en face du versant, se plaignent toujours des mauvaises odeurs et de la présence insoutenable des

[419] Traduction personnelle de « *Parque ecológico fluvial La Nueva Barquita* ». Il s'agit d'un parc construit sur les terrains libérés lors du relogement des habitants dans le *barrio La Barquita*.

moustiques, au point qu'ils n'osent pas sortir la nuit de peur de se faire piquer et d'attraper une maladie (par exemple la dengue).

À en croire les architectes dominicains des années 90, si ces solutions promues par la politique urbaine sont inadaptées au style de vie des habitants des *barrios*, c'est notamment, parce qu'ils ne sont pas prêts à habiter dans la ville formelle. En d'autres mots, ils manquent d'éducation, de discipline et du sens civique jugés nécessaires pour s'adapter aux idéaux de la ville moderne. Par ailleurs, ces interventions urbaines préconisent implicitement et explicitement la figure d'un citoyen obéissant (propos de Gustavo Morel et Harry Carbonell recueillis par Cottam, 1999). Encore d'actualité, cette croyance resurgit comme un argument incontestable pour justifier l'échec des interventions urbaines dans les *barrios*.

Cependant, face aux enjeux de durabilité urbaine, nous assistons à un bouleversement des codes de l'action urbaine où l'artificialisation (rigidité, étanchéité) de l'habitat est à repenser en faveur de plus d'adaptabilité, de solidarité et de citoyenneté : des caractéristiques écologiques dont les *barrios* étudiés font preuve (cf. Chapitre IV). Dans cette logique, l'enjeu ne serait plus celui d'intégrer les *barrios* et ses habitants à la ville formelle, mais au contraire de reproduire et de généraliser de la meilleure manière possible leurs atouts dans le reste de la ville. Le paradigme est ainsi inverse faisant des *barrios* une référence pour l´action urbaine.

6.2.3 *Las visitas sorpresas*[420]: la construction urbaine guidée par l'urgence de l'action publique.

La troisième spécificité des interventions dans les *barrios* renvoie à l'urgence de l'action publique. Françoise Choay parlait déjà en 1965 d'un aménagement basé sur l'information qui est dans la pratique heurté par les habitudes et par une vision réduite à l'immédiateté. Dans la France des années 60, en cherchant à traiter rapidement la pression démographique et le déficit de logements, l'action publique tend à négliger les aspects globaux et concertés de l'intervention urbaine en employant des solutions préétablies (Choay, 1965). Plus récemment, l'impératif de durabilité urbaine légitime aussi l'efficacité de l'action et prône un modèle d'« ici et maintenant ». Cela laisse place aux nouveaux acteurs comme les ONG qui déploient des objectifs atteignables et mesurables à très court terme (Lolive, 2010). En Amérique Latine, cela se traduit par l'inaboutissement et l'envers de l'action publique, notamment quand les politiques urbaines produisent autant des perturbations qu'elles n'en résolvent (Aguilera & Smart, 2017 ; Perraudin, 2017). Nous l'avons ainsi illustré dans les cas présentés.

À Saint-Domingue, l'urgence de l'action publique est davantage structurée par la temporalité des régimes électoraux. Les discutions lors d'une réunion du conseil *ampliado* pour le projet *Nuevo Domingo Savio* illustrent la relation entre le projet de requalification du *barrio* et les temporalités électorales :

> (1) « Si Danilo continue, c'est un succès ». (2) « Il n'est pas conseillé de promouvoir ouvertement la réélection du Président à cause du projet *Nuevo Domingo Savio*… il ne s'agit pas d'une question politique puisque cela signifierait que nous tombons dans le clientélisme politique. Il est vrai que les choses sont incertaines dans ce pays, il est vrai que nous n'avons pas un projet d'État […] ce qui serait bien ce serait de faire de cette opération un projet d'État […] une priorité nationale ». (3) « J'espère vraiment que ce projet n'est pas un projet de réélection présidentielle, mais un projet répondant à une vision globale de la ville de Saint-Domingue. » (Paroles récoltées lors de la réunion du Conseil *Ampliado* avec les représentants des associations du *barrio Domingo Savio,* 2017)

[420] La *« visita sorpresa »* est un programme de visites surprises stratégiques du Président de la République Danilo Medina. A la suite de ces visites, des projets et plans publics sont financés.

Notons que les deux projets de la politique *La nueva/el nuevo* ont été annoncés deux ans avant la fin des mandats présidentiels. La réalisation de *La Nueva Barquita* aurait facilité la première réélection du président Danilo Medina (2016-2020) et l'annonce du *Nuevo Domingo Savio* réveillait les soupçons d'une troisième réélection (2020-2024) qui serait assurée par l'achèvement du projet. Dans les deux cas, les solutions apportées ont été assujetties à un temps prédéfini (deux ans) et reproduisent des schémas préétablis (relogement, éviction, niveau minimum de participation de la population). Cette urgence, encadrée par un temps électoral, réduit le processus de réflexion de l'action urbaine et par conséquent, abandonne la prise en compte du contexte local.

Depuis 2012, l'immédiateté dans l'action publique devient un élément structurant de la politique urbaine dominicaine et se matérialise à travers les *Visitas Sorpresas* du président. Il s'agit d'un mécanisme de propagande, de promotion personnelle du mandataire et d'une nouvelle forme de clientélisme qui autorise la distribution de ressources publiques à des fins électorales et affecte le bon fonctionnement des institutions de l'État (Bolivar Díaz, 2019; Pimentel Florenzán, 2015). Des opposants politiques considèrent ces visites comme une dépense superflue étant donné que les municipalités ne reçoivent pas entièrement les dotations globales de fonctionnements essentielles pour remplir leur exercice de décentralisation[421] (Bolivar Díaz, 2019). *Ciudad Alternativa* a également dénoncé le fait que le budget octroyé à URBE pour la réalisation du projet NDS était supérieur au budget annuel assigné à l'institut national du logement (INVI)[422]. Alors, cette stratégie dite de « gestion démocratique » (Bolivar Díaz, 2019) provoque en réalité une dépendance entre les visites du président et l'urgence du passage à l'action. L'extrait suivant d'un entretien informel avec un fonctionnaire de la CAASD l'illustre :

[421] La loi n° 176-07 sur les municipalités établit les principes de décentralisation, déconcentration, concurrence, coordination et subsidiarité censés garantir la démocratie locale, la participation, la concertation et l'équité de genres.

[422] Selon les propos de l'architecte David Arbona pendant le ciné forum sur le court métrage #batata de Marte, J. J. (2020). *Batata, capítulo #2, corto-documental y cine forum virtual*.
https://www.youtube.com/watch?v=O7n6R8IHwCY

> « Vous savez, nous n'avons pas pu faire les études sociologiques ou environnementales que vous cherchez. L'intervention sur la *cañada Los Platanitos*, c'est le Président qui l'avait promise lors d'une visite surprise et nous ne pouvons qu'exécuter ses ordres rapidement. » (Entretien informel avec un fonctionnaire de la CAASD, 2018)

Cette subordination de l'action urbaine aux *visitas sorpresas* a fait que la plupart des projets décrits dans ce chapitre (leur conception, leur annonce, leur reprise) ont été conditionnés par la volonté du mandataire. En 2012, la première visite dans le *barrio La Barquita* faisait suite à l'annonce du projet la *Nueva Barquita*. Aussitôt, les visites surprises ont été organisées par des dirigeants politiques communautaires et se sont multipliées dans différents *barrios*[423]. *El Libertador* a bénéficié de deux *visitas sorpresas* : en 2016 pour relancer la deuxième étape du projet d'assainissement de la *cañada Guajimía* et en 2017 pour annoncer la rénovation des maisons autour de la nouvelle rue. Toujours grâce aux visites surprises, les habitants du *barrio Los Platanitos* se voient promettre l'assainissement des *cañadas* en 2016 (cf. Fig. 143) et en 2017 les habitants de *La Ciénaga* sont témoins de la présentation du projet *Nuevo Domingo Savio* par le Président en personne.

Les *visitas sorpresas* ont ainsi provoqué la subordination des professionnels et des fonctionnaires de l´Etat au pouvoir central. Elles ont aussi participé au développement d'une « culture de l'immédiateté »[424] généralisée où la notion de processus disparaît tant dans l'action des institutions publiques que dans l'imaginaire des habitants :

> « Quand le projet NDS a été annoncé, les gens pensaient que c'était pour tout de suite. Depuis février aucune maison n'a été détruite et les gens désespèrent, parce qu'ils ne comprennent pas la culture du gouvernement, tout est un processus […] les gens du *barrio* pensent que si le gouvernement doit faire quelque chose, ils doivent le faire tout de suite […] Alors les gens du *barrio* ne sont pas sortis de cette pensée d'immédiateté et c'est le problème que nous avons maintenant. »
> (Extrait d'entretien 39. Macoby représentant religieux NDS 2017)

[423] En 2018, les visites surprises sont documentées dans un livre. Voir, FERNÁNDEZ F., 2018, *Visitas sorpresa. Un camino de acercamiento y desarrollo humano*, Lourdes Saleme y asociados, Santo Domingo, R. D, Amigo del Hogar, 312 p.
[424] D'après le propos de Macoby (2017) pendant un entretien semi-directif sur le projet *Nuevo Domingo Savio.*

Figure 143. Photos des visites surprises dans le *barrio El Libertador*, 2017 (à gauche) et dans le *barrio Los Platanitos*, 2016 (à droite).

Source : presidencia.gob.do

L'urgence de l'action publique provoque par conséquent un sentiment d'inachèvement comme nous l'avons constaté dans les cas du NDS et de l'assainissement de la *cañada Los Platanitos* où l'impératif politique exige une accélération, voire une élimination du temps de réflexion et d'analyse du référentiel de l'action dans l'urbain. Ces opérations se caractérisent ainsi par l'application indiscriminée de solutions et de schémas préexistants, des actions inachevées issues de processus improvisés, et par des séquelles irréversibles dans la sphère sociale et environnementale (rupture de la structure sociale, homogénéisation, artificialisation de l'habitat). Malgré les bilans négatifs, ces interventions bénéficient encore d'un soutien international et d'un consensus national légitimés par trois allégations : (1) l'ambition ultime de devenir un pays « développé », (2) une croyance aveugle dans les bien-fondés du « Progrès » technique et (3) l'illusion de l'ascension sociale.

6.2.3.1 Monter en catégorie : de ville « en développement » à ville « développée ».

Les conférences Habitat I, II, III font de la ville le nouvel objet de mesure pour évaluer le niveau de développement des pays. Les villes deviennent les principaux catalyseurs de croissance économique, de prospérité et de développement social à grande échelle (Glaeser, 2019 ; Libertun, 2019). Pour la plupart des organismes internationaux, la croissance rapide des zones urbaines est une circonstance opportune pour augmenter la productivité et garantir la qualité de vie des populations. Pourtant, pour y arriver, les villes dans les pays dits « en voie de développement » doivent encore relever divers défis en matière d'infrastructures et de services ainsi que de cohésion et équité sociales. Des programmes de rattrapage et de renforcement d'aménagement urbain sont alors financés par les banques de développement comme le BID, la Banque Mondiale et le CAF (Banque de développement d'Amérique Latine). En République Dominicaine, les professionnels de la ville portent la conviction que le développement des villes dominicaines nécessite des opérations de réajustements, et que seule une plus forte planification urbaine aiderait à réduire le marché urbain informel et renforcerait le *leadership* des preneurs de décisions (Dorrejo, 2015 ; MEPyD, 2014, 2016).

Dans l'idéal, Saint-Domingue doit se transformer en ville monde, en ville dynamique en favorisant les flux des mouvements et les échanges commerciaux, tout en étant attractive vis-à-vis des investisseurs internationaux. Il s'agit d'un développement urbain *stricto sensu* basé sur les principes d'efficacité, d'optimisation et de compétitivité qui, à en croire les propos de Guillaume Faburel (2018), devient synonyme de barbarie. Pour lui, au même titre que les logiques du développement, la métropolisation légitime un projet politique de réorganisation de pouvoir avec des fins et des moyens incertains, qui favorise les nouvelles élites du capitalisme avancé, et incite au narcissisme, à l'égoïsme et à l'individualisme possessif (Faburel, 2018). À ceci s'additionnent les conséquences environnementales d'un développement focalisé sur la croissance économique où les pays pour atteindre le statut de « développés » doivent entreprendre le même chemin que les pays industrialisés, bien que cela signifie l'épuisement de ressources naturelles (Gligo, 2006 ; Sunkel *et al.*, 1980).

Cette conviction généralisée repose sur la theorie de Simon Kuwnets (1955) qui suppose que la croissance économique assure le passage d'une ville « en développement » à une ville « développée ». Ce dernier établit qu'il existe une réciprocité entre le niveau de croissance économique d'un pays et la réduction des inégalités sociales (Kuznets, 1955). Plus tard, d'autres réinterprètent la courbe de Kuznets et l'associent au domaine de l'environnement stipulant une corrélation entre revenu et dégradation environnementale (Grossman et Krueger, 1996). Si cette relation -accumulation de richesse, diminution des inégalités et protection environnementale- a été fortement critiquée, notamment par le caractère incomplet théoriquement et empiriquement, elle continue à influencer les manières de penser les interventions urbaines dans des pays comme la République Dominicaine.

Dans cette conception du développement, les *barrios* n'ont pas de place dans la ville. Ils représentent ce qu'il faut éliminer pour atteindre le statut de pays « développé ». Ils cristallisent l'ensemble d'obstacles à dépasser : pauvreté, insécurité, insalubrité, etc. Ici tout modèle de développement alternatif est ignorée au profit d'un idéal reposant sur la croissance économique (Dávila Cruz *et al.*, 2017 ; Prévôt-Schapira, 2014).

> « Inscrits dans des rapports de force qu'ils tendent à percevoir et simultanément, contribuent à présenter comme naturels et inévitables (*there is no alternative*), élus et experts territoriaux semblent ainsi incapables de concevoir d'autres perspectives que celle de la croissance urbaine, de la compétitivité territoriale et du développement productiviste. Dès lors, point d'autres saluts pour les espaces en marge de cette croissance urbaine que de relier au plus vite la surmodernité urbaine marchande. Et point d'horizon pour les populations les plus faiblement dotées, les moins bien loties, ou qui aspireraient simplement à vivre autrement » (Faburel, 2018, p.226).

Comme d'autres villes dans le monde, Saint-Domingue se prête aussi aux processus d'évaluation et de positionnement dans des classements internationaux. Ces derniers cherchent à inciter les actions des gouvernements locaux dans la définition de politiques publiques de restructuration et d'amélioration des villes pour qu'elles soient plus compétitives. C'est par

exemple l'objectif du « *Ranking Municipal* » de SISMAP[425], un système de surveillance et de classement de l'action municipale dominicaine créée en 2015.

Ces logiques plus compétitives et moins coopératives sont à l'origine de ce que David Harvey (1989) désigne comme des « agendas entrepreneuriaux » issus du tournant néolibéral de la politique urbaine. Plus récemment, Fernando Carrión (2016) parle d'une « l'agenda occulte » dissimulé dans les programmes globaux pour les villes. Pour lui, l'urbanisme d'aujourd'hui se construit autour de jargons superflus. Les entités internationales proposent des solutions à tout problème en associant le mot « ville » avec les enjeux actuels. Par exemple, contre la violence en ville on verra apparaitre « la ville sûre », contre l'exclusion sociale, la « ville inclusive », ou encore, « ville résiliente » pour faire face aux vulnérabilités urbaines. À ceci s'ajoutent les *best practices* : un ensemble de modèles qui posent question en termes d'intégrité de l´action urbaine (Carrión, 2016).

Bien que la notion de « durabilité » devrait pouvoir participer à la conception d'un nouveau modèle de développement, force est de constater qu'elle fait aussi partie de la liste des jargons de « l'agenda occulte » (Carrión, 2016). Cela notamment, quand il est proposé la construction d'une « ville durable » toujours à partir des préceptes du fordisme des années 40 (Dávila Cruz *et al.*, 2017 ; De Miguel & Tavares, 2015 ; Hamman, 2014). En Amérique Latine, la durabilité urbaine se traduit par une vision asymétrique et fragmentée des relations entre les individus et la nature, et fait de ces questions un enjeu secondaire face aux problèmes de chômage, de santé publique, d'accès aux services et aux infrastructures (Gligo, 2006). Ancré dans les discours politiques et économiques des pays, le développement devient ainsi une invention théorique consolidée à travers une pensée anthropocentrique et un style de vie qui renvoient aux imaginaires et idéaux sociaux rationalistes, modernes et progressistes (Dávila Cruz, Munévar Quintero et Giraldo Quintero, 2017). Par ailleurs, notre ambition de confronter les *barrios* aux préceptes de durabilité urbaine (cf. Chapitre IV) va justement à l'encontre de cette

[425] Acronyme espagnol de « *Sistema de Monitoreo de la Administración Pública* ».

vision réductrice du développement, remettant en question les idéologies du progrès et de la valeur ajoutée du processus de modernisation urbaine.

6.2.3.2 « Le progrès se construit »[426]

> « Le progressisme est un néologisme qui sert à désigner les idéologies inspirées par la foi dans le progrès. Il s'agit d'un modèle spatial lié […] au rationalisme et à une conception de l'individu humain comme type universel, identique en tout temps et en tous lieux » (Armand Fargues, 1996 p.171)

Parlons justement de l'idéal du « progrès » dominicain comme un des imaginaires exerçant une influence constante sur les actions et la construction de l'urbain. Défini par les intellectuels et politiciens américains positivistes du XIX^{e} siècle, le progressisme prône la transformation des nations en États modernes avec de grandes villes électrifiées, industrialisées, connectées et organisées autour de formes de gouvernances représentatives (Mateo, 2016 ; Perroux, 1967). Pour George Simmel, le progrès résulte pourtant d'un ensemble d'idéaux et de valeurs subjectives qui ne répondent pas à une réalité historique (George Simmel 1984 cité par Taguieff, 2011). Max Weber considère le terme inapproprié pour évaluer le niveau de développement d'une société, puisque son usage se limite à la notion de « moyens » disponibles à des fins établies, mais qui ne devrait jamais s'utiliser dans la sphère des évaluations ultimes (Max Weber 1986 cité par Taguieff, 2011). Encore, pour William Pfaff (1995), tous les efforts intellectuels politiques et moraux appuyés sur le progrès ont été épuisés faisant de cette notion une « idée morte ». Or, selon Taguieff (2011), si cette idée relève à la fois d'un mythe, du religieux et de l'utopie, elle mérite une attention particulière, notamment vis-à-vis les formes actuelles de revendication progressistes. En effet, l'idée du progrès n'a jamais été aussi vivante et présente dans l'actualité mondiale. Elle est remise au goût du jour par l'impératif du « développement durable » qui encourage le progrès technique et technologique pour faire face à la crise environnementale de la planète.

[426] L'expression « le progrès se construit » est le slogan employé en 2019 par un mouvement des partisans de l'actuel Président Danilo Medina qui plaidaient pour la valorisation de l'œuvre du mandataire et la possibilité d'un troisième mandat.

Alors que le progrès redevient à la mode dans le monde, en République Dominicaine il n'a jamais quitté l'imaginaire collectif. « Le retour au progrès » ou « alliés pour le progrès » ont été les slogans des campagnes présidentielles depuis les années 30. Interprété différemment par chaque mandataire, le progrès a été synonyme d'ordre politique avec la création des États démocratiques (Mateo, 2004), ou bien compris comme une question de compétitivité et de rationalisation des services de l'État (Medina, 2018). Dans tous les cas, ces idéaux ont été assombris par les actions clientélistes, la corruption de l'État, et ont servi d'alibi aux groupes de pouvoir et aux formes d'autoritarisme (Mateo, 2016). D'ailleurs cela explique pourquoi, même si le progrès continue à être une aspiration collective, les dernières évaluations de sa perception ont été négatives pour 77 % des Dominicains (Latibarómetro, 2018).

Dans ce contexte, l'urbain est fortement revendiqué dans les imaginaires progressistes. Le gouvernement parle de « construire le progrès » (Salazar, 2019) à travers la réhabilitation et la dotation de services dans les *barrios*, une nouvelle offre de transport en commun (métro et téléphérique) et de nouvelles alliances publiques-privées pour la construction de logements d' « intérêt social ». L'aménagement et la planification urbaine deviennent ainsi synonymes de progrès, mais ils sont confrontés à un ensemble d'éléments culturels qui désignent ce qu'Émilie Doré (2008) appelle une « modernisation tronquée ». Il s'agit d'un processus de modernisation déséquilibré, ambigu et contradictoire qui trouve ses sources dans la colonisation et reproduit les mêmes systèmes de stigmatisation sociale et discrimination territoriale (Doré, 2008). Pour d'autres, c'est le résultat des multiples politiques urbaines à « double visage » qui promouvaient d'un côté un urbanisme moderne à travers des logements sociaux et de l'autre côté un laisser faire des urbanisations populaires pour maintenir les structures clientélistes (Connolly, 2013 ; Wiesenfeld, 1998). Les constructions informelles suite à l'assainissement de la *cañada Guajimía* ou encore les cérémonies de veillée funéraire traditionnelles non-autorisées dans la *Nueva*

Barquita[427] sont des exemples d'actions qui persistent malgré des opérations urbaines considérées comme objets ultimes du progrès.

En outre, l'idéal du progrès dominicain répond à un ensemble de représentations occidentales qui utilisent des stéréotypes sur ce qui doit être ou non considéré comme urbain. Cela conduit à un processus de ségrégation et d'auto-ségrégation sociale généralisée, d'artificialisation et de perte d'identité nationale, le tout porté par une politique publique de l'urgence qui promet un progrès rapide, mais finalement éphémère :

> « Choisis tes mots, il faut parler de manière très claire pour que ces gens te comprennent. Si tu y vas, vas-y sans rien [bijoux, argent…] Certes, beaucoup de choses ont changé depuis l'assainissement de la *cañada* et depuis la construction de l'école. Mais, tu sais, ça reste quand même un *barrio.* » (Conversation informelle avec Yanirza, habitante du *barrio El Libertador* 2016)

6.2.3.3 Construire ou sortir du *barrio*, l'illusion d'une ascension sociale

L'illusion des habitants des *barrios* d'une ascension sociale est la troisième raison qui justifie une acceptation générale des opérations urbaines souvent incohérentes et incomplètes. Elles permettent d'imaginer d'un côté un projet de reconstruction ou de revalorisation de la maison pour ceux qui restent dans les *barrios*. C'est le cas de Teresa qui, en 2017, suite aux négociations avec la CAASD, assiste à la construction de sa nouvelle façade. Comme convenu, l'institution avait financé les travaux. Bien que déçue d'un chantier mal mené qui a provoqué des problèmes d'infiltration dans la toiture, en 2018, Teresa se dit être satisfaite des travaux d'assainissement de la *cañada* et des travaux de rénovation de sa maison. Elle s'accommode désormais des nouveaux meubles dans son salon. Malgré des travaux incomplets, ce qui est important à ses yeux, c'est qu'un nouvel appartement au premier étage de la maison soit construit pour ses enfants.

[427] En espagnol dominicain on parle de *velatorio.* Il s'agit d'une cérémonie de veillée funéraire qui se réalise dans la maison (mais souvent, déborde dans la rue) où les voisins sont invités à manger et dire adieu au défunt. En 2017, une confrontation entre le corps policier et un groupe d'habitants de la *Nueva Barquita* a eu lieu à cause d'une veillée funéraire. Les autorités ont déclaré l'interdiction de ce type d'activité dans le quartier et la famille concernée justifiait cette pratique par le manque de moyen financier pour faire la veillée dans un funérarium.

D'un autre côté, ces interventions révèlent d'un imaginaire collectif qui établit le fait que sortir du *barrio* est un signe de progrès et d'ascension sociale atteignable rapidement par l'obtention d'un logement d'intérêt social. En effet, pour Armando, habitant du *Redencial Guajimía III,* le changement fut flagrant. Il décrit son ancien logement dans le *barrio El Libertador* comme un endroit hostile, précaire et dangereux pour sa famille, notamment à cause de la proximité avec la *cañada.* « Vivre dans la *cañada*[428] » provoquait chez lui un sentiment combiné de dégoût et de honte. C'est pourquoi les travaux d'assainissement du ruisseau étaient selon lui nécessaires et urgents, surtout au regard de la maladie de ses enfants (anémie falciforme), souvent fragilisés par leur exposition à un degré élevé de pollution de la *cañada*.

Dans le passé, ce qui avait poussé Armando à construire une maison dans le *barrio*, ce n'était pas tant une condition de migrant rural, comme souvent mentionnée par les théories de la marginalité urbaine latino-américaines (Nun, 1971 ; Quijano, 1971 ; Sabatini, 1981), mais plutôt un changement de situation familiale (mariage) et des contraintes économiques (paiement de loyer). Il est en effet né au *Libertador* et fait partie de la deuxième génération des habitants qui disposent d'un réseau familial consolidé et d'une connaissance globale des ressources territoriales et sociales du *barrio*. Largement utilisés, ces réseaux ont été indispensables pour la réalisation de son projet lui permettant par exemple d'occuper une portion du terrain de sa mère, ou encore, de négocier les modalités de co-construction de sa maison avec le voisin le plus proche (disposition des éléments structurels, des fenêtres et des types de matériaux).

Lors de l'entretien avec Armando, il nous a avoué avoir quitté le *barrio* quelques années avant l'intervention de la CAASD. À la naissance de son deuxième enfant, il avait mis en location la pièce qui lui servait de maison dans le *barrio* et était parti habiter dans un autre quartier. Incrédule à l'époque, il n'imaginait pas la matérialisation du projet d'assainissement de la *cañada*. « Grâce à Dieu, je suis sorti de la *cañada !* » s'exclame-t-il. Mais, quelques années plus

[428] Expression utilisée par les habitants de *barrios* pour désigner les personnes qui habitent à proximité de la *cañada*. En espagnol, cette expression indique un lieu et une condition sociale, *« los que viven en la cañada… »*

tard, l'intervention était imminente et Armando se rend compte que les propriétaires qui n'occupaient pas leur maison dans le *barrio* n'avaient pas le droit à un appartement de dédommagement. Il a alors décidé de revenir occuper sa maison et de la réaménager pour demander un appartement type T3 :

> « Je dois être honnête avec vous […] Ma maison n'était qu'une pièce, mais je sais que l'État arnaque beaucoup de monde. Alors, avant d'être recensé, j'ai réaménagé la salle de bains en deuxième chambre pour faire croire aux évaluateurs que j'avais deux chambres. J'ai mis un lit dans l'ancienne salle de bain. L'espace était tellement petit qu'on ne pouvait même pas ouvrir la porte. Quand les évaluateurs ont visité ma maison, ils l'ont regardée de l'extérieur et se sont dits — "une chambre !" Je suis tout de suite intervenu pour demander aux évaluateurs d'entrer et leur montrer la deuxième chambre (salles de bain reconvertie). Ils ont été surpris et m'ont dit que j'étais un *barbare*. Eh oui, j'étais bien un *barbare*, mais il me fallait une deuxième chambre pour le bien de ma famille ».

Ces moyens déployés par Armando pour obtenir un appartement plus grand s'inscrivent dans une liste de négociations entre lui et les porteurs du projet (CAASD). L'appartement de deux chambres attribué à sa mère avait aussi été une source de conflits, notamment puisque son ancienne maison comprenait trois chambres. « On a dû se battre et on n'a pas accepté cela. Moi, je suis un activiste, les ingénieurs me connaissaient bien », affirme Armando pour nous expliquer ensuite sa démarche. Il avait accepté dans un premier temps que sa mère soit relogée dans un appartement de deux chambres à condition qu'un document certifiant qu'un dédommagement inférieur à celui stipulé dans les règlements du projet lui avait été remis. Dans l'idéal, ce document pouvait lui permettre de demander un changement d'appartement dans le cas où d'autres logements sociaux seraient construits. Mais sans une réponse de la part des porteurs du projet, il décida d'utiliser un autre moyen de pression :

> « J'ai demandé aux ingénieurs de me laisser détruire et nettoyer le terrain où se trouvait ma maison et celle de ma mère. C'était malin de ma part parce que je n'ai pas tout détruit, j'ai laissé une chambre. Quand les ingénieurs ont vu que je n'avais pas tout détruit, ils m'ont appelé pour me demander ce que j'avais fait ! Alors, je leur ai répondu qu'ils me devaient une chambre, et qu'ils pouvaient me laisser celle-là ».

Selon Armando, sa condition d'« habitant de *barrio* » faisait que les ingénieurs ne prenaient pas au sérieux sa demande d'attestation. Il a dû insister, rencontrer plusieurs fois la secrétaire du projet et menacer de divulguer le problème à la presse. C'était un bras de fer qui impliquait même de mobiliser son réseau politique et militant.

> « Vous savez, je suis très impliqué et j'aime bien trouver des solutions pour le bien commun, mais il ne faut pas penser que j'allais rester tranquille pour quelque chose qui me concernait personnellement. J'ai lutté pour défendre mes droits ! La dernière fois que je suis allé les voir, j'ai vu un fonctionnaire très réputé qui est venu pour une réunion, j'ai profité de la rencontre pour le saluer à l'entrée des bureaux de la CAASD, je voulais que la secrétaire se rende compte que je connaissais des gens influents […] Quelques jours plus tard, la secrétaire m'a appelé pour m'annoncer qu'ils avaient trouvé un appartement de trois pièces pour ma mère ».

Cette forte mobilisation de ressources culturelles et sociales montre la maîtrise d'Armando des codes et des discours dominants. En connaissant les points de faiblesse de ses interlocuteurs, il a pu exploiter les failles du système et obtenir le dédommagement souhaité. En effet, être propriétaire d'un logement d'intérêt social, donne à Armando la sensation d'avoir une certaine stabilité résidentielle. Pourtant, il imagine déjà pouvoir vendre ou louer son appartement pour construire une maison dans un autre *barrio* à proximité du *Libertador*.

Motivé par l'illusion d'une ascension sociale –qui, comme nous l'avons montré, est conditionnée par la maison (possession, caractéristiques constructives et localisation, cf. chapitre III)-, ces récits illustrent un ensemble de stratégies/stratagèmes habitants dont Teresa et Armando ont fait usage pour atteindre leurs objectifs. La construction d'une façade et l'obtention d'un logement d'intérêt social représentent pour eux un tremplin vers une meilleure forme d'habiter, d'accès aux services et infrastructures urbaines, ou encore la possibilité de pouvoir réfléchir à un projet de construction dans un autre *barrio*.

L'importance accordée à la sortie du *barrio* pour atteindre certain statut social serait la conséquence directe de la contradiction « attachement/rejet » à laquelle sont soumis les habitants. Alejandra Lazo et Rodrigo Calderon (2010) ont constaté que si les individus se sentent bien dans leurs *barrios* puisqu'ils retrouvent des réseaux d'entraide, ils expriment également un

rejet et une envie de partir. Selon les auteurs, ceci est dû en grande partie aux acteurs publics qui interviennent sans prendre en compte les dynamiques sociales et participent au renforcement de territoires stigmatisés tant de l'extérieur que de l'intérieur (Lazo et Calderón, 2010). En effet, la migration urbaine fait partie, entre autres[429], des stratégies habitantes face à la stigmatisation territoriale (Sabatini, 2013 ; Wacquant *et al.*, 2014). À ce sujet, Loïc Wacquant (2014) propose la notion de « topographie du discrédit » pour étudier la reproduction du stigmate territorial à travers les actions des institutions et acteurs gouvernementaux, associatifs et académiques, ainsi que la presse. Certains architectes et urbanistes latino-américains considèrent en outre que ces stigmates peuvent être résolus avec la requalification spatiale des *barrios* (Erazo Espinosa et Bolívar, 2013). Mais pour Alfredo Santillán Cornejo (2017), ces approximations théoriques et empiriques montrent que l'activation du tissu social n'implique pas seulement l'amélioration physique de l'habitat précaire, mais, qu'il faut inclure la reconnaissance et le prestige des habitants. Il suggère que l'étude des stigmates territoriaux soit faite en considerant la topophilie, les émotions et les affections à travers lesquelles se construisent les relations entre les sujets et les lieux (Santillán Cornejo, 2017).

Les adeptes de la théorie des dominations verraient dans le rejet du *barrio* par ses propres habitants un exemple des rapports entre dominants (les décideurs) et dominés (les habitants des *barrios*), dont l'emprise empêche tout acte politique. Or, face aux actions publiques de plus en plus néolibérales cherchant à déposséder voire dissoudre les relations des habitants avec leur milieu de vie, nous constatons un ensemble de *prises* développées par les habitants des *barrios*. Le premier constat révèle ce que Matthieu Giroud (2015) dénomme « résister en habitant » et définit comme un ensemble de pratiques résidentielles et quotidiennes inscrites dans l'espace et le temps de manière significative. Il évoque notamment les pratiques

[429] D'autres stratégies habitantes ont été aussi identifiées dans la littérature latino-américaine, telles que : la non-divulgation de leur adresse, l'abstention d'inviter d'autres personnes chez eux, le fait de se réfugier au sein de la cellule familiale, la restriction de leur participation à des groupes locaux. Voir SANTILLÁN CORNEJO A.M., 2017, « El sentir frente a la estigmatización territorial. Travesías de topofilia en el Sur de Quito », *Revista INVI*, *32*, 91, p. 189-210.

qui contribuent à « la préservation de l'accès aux ressources urbaines (équipements, services, espace public, mais aussi réseaux sociaux, familiaux et amicaux) » (Giroud, 2015). Roberto et Carmen habitants de la *Nueva Barquita* par exemple vont régulièrement dans leur ancien *barrio* pour acheter leurs médicaments. Armando continue à réaliser ses courses dans les petites épiceries du *barrio El Libertador*. D'ailleurs, la première fois que nous nous sommes rencontrés, il venait chercher sa femme au salon de coiffure du *barrio*.

> « Cette manière d'habiter, ce partir pour revenir, en perpétuant une appropriation territoriale, peut être interprétée alors comme une volonté de garder prise sur certaines ressources (surtout symboliques et sociales) du quartier, même si cette volonté n'apparaît qu'indirectement, voire de manière inconsciente dans les discours […] Certaines pratiques, même si elles ne sont pas forcément qualifiées au premier abord comme actes de résistance par leurs auteurs, peuvent avoir un effet transformateur des territoires, qui est d'autant plus significatif quand il s'inscrit par ailleurs dans un sentiment et une expérience de liberté entière, au moment où la pratique se fait » (Giroud, 2015, p.1).

En outre, si nous partons de l'idée que tout ce qui contribue à bouleverser les rapports de pouvoir est une « lutte politique » (Pinet, 2016), la pause-café offerte par Teresa aux ingénieurs, la poignée de main entre Armando et le « fonctionnaire très réputé » et « le partir pour revenir » des habitants relogés sont tous en soit des actes politiques. En exploitant les failles des politiques urbaines –l'incohérence, l'incomplétude et l'immédiateté des interventions-, les habitants mettent en œuvre un « acte de faire » (Certeau, Giard et Mayol, 1990). Il s'agit d'un ensemble de ruses qui transforment les rapports de pouvoir entre les habitants et les institutions. C'est aussi la capacité de choisir une voie d'entendement au-delà de la relation dominé-dominant pour définir un positionnement où les relations de pouvoirs sont les plus favorables (Pinet, 2016). Dans les *barrios*, nous l'avons montré, ces luttes politiques se construisent par des actes et dans des situations ponctuelles où le renversement du rapport de pouvoir devient autant une fin en soi (l'acquisition d'un appartement) que le moyen en vue d'une fin (la rénovation d'une façade pour revaloriser la maison et intégrer peut-être le marché immobilier informel).

Interpréter ces ruses comme des actes politiques et d'émancipation signifie pourtant de comprendre que l'objectif des habitants n'est pas tant de sortir du « système », ou de légitimer

leur propre, mais au contraire de se faire une place dans la ville d'une société capitaliste. Même si cela implique l'effacement des spécifiques écologiques des *barrios* (cf. Chapitre III) et leurs caractéristiques de durabilité urbaine (cf. Chapitre IV), le but est de jouir aussi des bien-fondés de la ville globale, du progrès et de la croissance économique vantés par les opérations urbaines. De ces manifestations concrètes et idéologiques naît l'intérêt de réfléchir aux interventions dans les *barrios* à partir de la notion d'*influence.* Entendue comme une force décisive dans le processus d'intervention et de régénération des *barrios*, ces influences façonnent un idéal urbain et d'urbanité homogène. En ce sens, la liberté et le bien-vivre dépend de la consommation matérielle et spatiale, bien que cela soit contraire aux objectifs de durabilité urbaine revendiqués par les mêmes projets d'intervention. Ainsi, n'arrivant jamais à respecter ses engagements, les interventions dans les *barrios* font de la promesse du progrès et de l'ascension sociale un mirage collectif.

Au risque de répéter ce qui disent déjà les « objecteurs de croissance » (Mongeau, 2007), une réinvention de la politique urbaine, n'est pas possible sans une remise en cause de notre actuel modèle de développement. En effet, si la requalification/réhabilitation des *barrios* se trouve au centre des préoccupations globales et locales, c'est dans l'intérêt d'un capitalisme effréné qui cherche encore à justifier le bien-fondé de l'accumulation du capital, l'endettement et la consommation. Rappelons que l'argument principal des économistes dominicains dans les années 80, exigeant la prise en charge des habitants des *barrios,* était celui de leur incapacité à accumuler de la richesse et par conséquent d'intégrer la société de consommation. Des études récentes montrent cependant l'évolution du marché des « consommateurs pauvres » (Choplin & Pliez, 2018 ; Gorge, 2014), qui à travers des stratégies de survie et d'un pouvoir d'achat contextuel, remettent en question les conceptualisations classiques de la pauvreté. En ce qui concerne la gestion de l'urbain, ce phénomène est visible à travers les programmes publics/privés d'électrification (Lapeyre, 2006) et les programmes de régulation foncière des bidonvilles (Deboulet, 2016b) qui, inscrits dans une vision d'économie libérale et promettant l'éradication de la pauvreté, font des habitants des nouveaux consommateurs urbains.

En réalité, la mise en cause de la croissance économique ou du capitalisme, n'ont jamais été l'objectif du développement durable qui prône plutôt sa régulation et la satisfaction des besoins des plus démunis (Felli, 2015). Cela explique les raisons des politiques de rattrapages économiques financées par les organisations internationales. Cette logique de rattrapage est pourtant mathématiquement non viable. Dans le monde nous comptons seulement 16 % de pays riches ou dits industrialisés. Attendre le développement économique de 84 % des pays restants pour résoudre les problèmes environnementaux signifie l'épuisement total de nos ressources. C'est dans cette optique que notre confrontation entre durabilité et précarité urbaine invite à repenser les modèles de développement dominants et leurs influences dans la construction, réhabilitation et régénération des *barrios*.

D'autres réflexions soulignent la nécessité de réfléchir l'habitat urbain et sa réhabilitation depuis la philosophie amérindienne du « *buen vivir* » (M. Rodríguez *et al.*, 2016 ; Solano Meneses *et al.*, 2019). Défini comme un paradigme en construction, le *buen vivir* critique la notion occidentale du développement et préconise la réactivation des valeurs personnelles, culturelles, politiques, tout en renforçant l'idée d'équité dans les sociétés et la défense de l'environnement (Reyes Pontet et London, 2018). En termes urbains cela se traduit par la prise en compte des aspects tant techniques, environnementaux que des niveaux de satisfaction des habitants (Solano Meneses, García Luna Villagrán et Hoyos Martínez, 2019). Les opérations urbaines pensées depuis la philosophie du *buen vivir* devraient aussi assurer les droits et l'intégrité des habitants, notamment en considérant des aspects plus subjectifs de la planification urbaine (Delgado Ramos, 2015). Dans cette perspective, il ne s'agit pas seulement d'« une proposition théorique, mais aussi d'une pratique sociale qui, bien que restreinte, devrait servir d'inspiration pour transformer la réalité actuelle » (Unceta Satrústegui, 2013 p.203). Ainsi au-delà de servir à critiquer les modèles de développement capitaliste, nous voyons dans la philosophie du *buen vivir* une alternative possible au système d'influence qui régit les interventions urbaines dans les *barrios*.

Conclusion troisième partie

Afin de comprendre comment les interventions dans les *barrios* sont effectuées au nom de la « ville durable », cette dernière partie du manuscrit expose les différentes utopies et actions urbaines passées (cf. Chapitre V) et contemporaines (cf. Chapitre VI). Ces actions, guidées par des injonctions globales contradictoires (accords internationaux, programmes pour les villes et objectifs de développement), définissent le rôle et la place des *barrios* dans la construction de la durabilité urbaine.

Les résultats soulignent que l'imaginaire de développement durable dominant -et souvent aussi alternatif- se joint à une liste d'allégations qui cherchent à effacer les *barrios* du paysage urbain. Tout d'abord dans les années 70, ils représentent la principale menace face à la protection de l'environnement en raison notamment, d'une croissance démographie soutenue. Puis dans les années 80, l'action urbaine investit le champ de la pauvreté en prônant son éradication et fait des *barrios* l'antithèse écologique et esthétique du développement urbain. Finalement, les opérations urbaines des années 90 ratifient officiellement une approche d'*éloignement* spatial, culturel et technique des *barrios* par rapport au reste de la ville, qui influence toujours aujourd'hui les référents de l'action et de la politique urbaine locale.

Se trouvant au centre des tensions entre intérêts locaux et globaux, ces opérations répondent en outre à une recherche d'ordre, d'efficacité, d'attractivité et de compétitivité. Ces caractéristiques sont prescrites par les organisations internationales à travers des *best practices* qui cherchent à garantir le développement de la ville de Saint-Domingue, où les *barrios* représentent les principaux obstacles. Il s'agit de rattraper les « villes mondes » des pays développés et de construire l'hégémonie du savoir scientifique sur le savoir populaire. En ce sens, l'idéal de ville durable dominicaine se présente sous la forme de « ville prométhéenne » (Cavin et Bourg, 2010) où la durabilité urbaine est conditionnée à l'artificialisation illimitée du sol : la disparition de *cañadas*, la construction des voies carrossables et des logements sociaux.

Le tout est légitimé par une croyance dans le progrès technique et technologique, censé corriger dans le futur les effets de ces actions sur l'environnement.

L'application des préceptes de durabilité urbaine s'avère pourtant un *pharmakon.* En d'autres mots, ils sont simultanément un remède puisqu'ils facilitent l'accès aux services et infrastructures aux habitants des *barrios*, et un poison en particulier quand dans le contexte dominicain ils servent d'alibi et soutiennent le discours politiquement correct. En effet, la durabilité urbaine peut participer de la légitimation de l'éviction des populations indésirables du centre-ville, assurer des réseaux clientélaires, ou encore dissimuler les intentions économiques et ségrégatives vis-à-vis de certains groupes sociaux.

À ceci s'additionne la logique actuelle de « transformation urbaine », mot d'ordre international qui justifie une posture interventionniste et revigore un ensemble de normes et représentations subjectives ancrées dans l'imaginaire collectif dominicain depuis la colonisation (urbain versus non urbain, formel versus informel, ancien envahisseur versus nouvel envahisseur). En pratique, cela se traduit par des opérations dont la vision de la durabilité urbaine s'articule autour des actions parallèles, contraires et incomplètes menées par l'immédiateté de l'action publique, l'homogénéisation et l'artificialisation de l'habitat. Par conséquent, elles participent à la reproduction précaire de la ville formelle en effaçant sitôt les composants écologiques (notamment, les formes d'interdépendance entre les habitants et leur milieu) et les caractéristiques de durabilité urbaine des *barrios* incompatibles avec les promesses d'ascension sociale, et en raison de ce qui permet ou pas la normalisation urbaine.

L'analyse de cette apparente remise aux normes des *barrios* conduite ici comme une *influence*, permet d'observer les processus parallèles de mobilité résidentielle (*barrio* - logement social - retour au *barrio*), l'apparition de nouveaux marchés immobiliers informels et la régénération de nouveaux *barrios* dans un « différentiel de *prise* » (Chateauraynaud, 2015) entre les acteurs publics et les habitants. Les répercussions de ces interventions sur la structure de la

ville et les *barrios* sont pourtant absentes du débat public qui n'en voit que les vertus. Ces opérations se présentent donc comme la seule option qui, même en favorisant la reproduction des vulnérabilités urbaines, arrivent à légitimer leur propre nécessité, bouclant ainsi la boucle de l'action urbaine dominicaine.

CONCLUSION GÉNÉRALE

> « Si vous voulez faire l'expérience venez avec moi, demandez à n'importe lequel de mes voisins, et ils vont tous vous répondre qu'ils habitent dans un *residencial* [quartier fermé]. Moi, je pense que c'est plutôt un *barrio*. Même s'il est différent des autres *barrios*, puisqu'il n'y pas des *callejones* ou des escaliers, on y retrouve toutes les caractéristiques sociales, notamment en termes de comportements, que les habitants déploient dans un *barrio.* »
> (Extrait d'entretien 40. Jennifer étudiante en Architecture UASD, 2016)

Répondre à la question comment les *barrios* participent à la définition des principes d'écologie et de durabilité urbaines impliquait l'affrontement d'un triple paradoxe. Au niveau local, comme le montre l'extrait d'entretien de Jennifer, les *barrios* sont à la fois des quartiers stigmatisés, mais aussi le reflet d'une réalité urbaine, historique et culturelle. Dans la sphère internationale, des programmes parallèles promeuvent tant les actions humanitaires et d'amélioration de l'habitat que les opérations des gouvernements visant l'expulsion des *barrios* des centres-villes. À cela se joint une dernière contradiction, celle des réflexions actuelles sur la durabilité des villes latino-américaines à partir des expériences venant des pays du Nord.

Au centre de cette toile complexe composée de niveaux multiscalaires et interconnectés, les *barrios* étudiés dans cette thèse ont permis une mise en perspective critique sur la durabilité et la précarité urbaine. Il s'agissait d'une tentative pour reconnaître la place des *barrios* dans le changement social et urbain qui prédispose à la construction de la ville durable. Ce fut aussi la réactualisation d'études urbaines dominicaines où les *barrios* ont été souvent décrits à partir des théories de marginalité et des postulats économiques. En considérant la précarité et la durabilité urbaine comme des instruments d'analyse, nous avons mis en lumière ce que les acteurs font en leur nom et ce qu'il en résulte en termes de représentations, valeurs et pratiques habitantes.

Traduire ces intentions de recherche a entraîné l'adoption d'un positionnement épistémologique et méthodologique nous permettant une remise en question des postulats

établis sur la durabilité des *barrios*. En proposant une entrée par le terrain, cette thèse montre les situations et les rencontres qui ont amené à la construction de l'objet de recherche. Nous avons assumé l'enquête comme la principale source de connaissance a une période déterminée (Cicourel, 2011). L'accent a été ainsi mis sur le contexte local depuis une approche interactionniste pour explorer les ambiguïtés et les paradoxes de la construction réelle et imaginaire de la ville de demain.

Trois parties ont structuré le manuscrit qui se conclut ici. La première a retracé le rôle historique joué par les *barrios* dans la configuration et l'évolution de la trame urbaine dominicaine. À partir des observations réalisées dans quatre *barrios*, nous avons exposé leur diversité temporaire, sociale et géographique. Nous décrivons aussi la méthodologie employée et les différents ajustements dans le temps de l'enquête qui ont été nécessaires pour appréhender l'articulation entre l'écologie, la durabilité et la précarité urbaine.

Dans la deuxième partie, les *barrios* ont été redéfinis en tant qu'écosystème où se déploient des modes d'interdépendance entre habitants et milieu. En renouant avec l'esprit de l'écologie urbaine enseigné par Robert Park, nous avons esquissé l'« ordre moral » et le « modèle spatial » qui détermine le processus d'autoconstruction et la pratique de l'espace *barrio*. L'habitant a été mis au centre d'une confrontation entre *barrio* et ville durable pour expliquer comment les *formes d'adaptation*, *d'organisation* et *l'exercice citoyen* le rendent compétent. L'objectif était moins de faire l'éloge de la débrouillardise que d'effacer les limites entre les gestes par dénuement et les gestes par conscience écologique. Nous avons ainsi dévoilé les formes de mise à l'écart et de stigmatisation sociospatiale qui, entretenues par les aménageurs, les pouvoirs locaux et les habitants eux-mêmes empêchent les rapprochements entre *barrio* et durabilité urbaine.

La troisième partie, enfin, a révélé comment les opérations urbaines justifiées par des impératifs globaux d'éradication de la pauvreté participent en réalité à la reproduction précaire de la ville formelle et la régénération des *barrios*. Nous avons illustré les référentiels d'action

pour une « durabilité urbaine dominicaine » qui, dans ce contexte, se construisent à partir des *influences* telles que les utopies urbaines d'ordre et rationalisation, les théories socio-économiques, les transferts culturels, les politiques publiques nationales, entre autres. En revendiquant les préceptes de la ville durable, les projets de requalification des *barrios* se caractérisent par l'*immédiateté* de l'action publique, l'*homogénéisation* de l'habitat et l'*artificialisation* des sols. Ces opérations bénéficient pourtant d'un consensus national et sont justifiées d'une part, par l'ambition de progrès et de rattrapage des « villes mondes », et d'autre part, par l'illusion d'ascension sociale des habitants des *barrios*.

La réécriture d'une histoire urbaine

Inscrits dans une approche transcalaire et diachronique, les évènements retracés dans cette thèse dévoilent la construction historique des processus locaux de disqualification sociale et de délégitimation de l'espace *barrio*. Rendus invisibles par la cartographie jusqu'en 1972, les *barrios* et leur rôle dans le développement de la capitale dominicaine ont été sous-estimés. Relégués à une sous-culture urbaine, seule leur disparition permettrait la construction de la ville contemporaine dominicaine. Cette logique arbitraire trouve ses sources dans un récit national marqué par un héritage colonial, qui en s'étant imposé face aux formes d'habitat autochtones[430], perdure et façonne les logiques actuelles des projets urbains. En effet, autant pour les gouvernements dictatoriaux que démocratiques, les idéaux urbains et d'urbanité restent ceux importés des pays développés. Tout a été mis en œuvre pour nettoyer l'image de la ville et la rendre plus attractive, compétitive, voire touristique[431]. En ce sens, les *barrios* constituent un obstacle, un lieu où intervenir au nom de la ville moderne (1930-1980), la ville monde (1990-2000) et la ville durable (2000-2019).

[430] Par forme d'habitat autonome nous faisons référence à l'habitat des Amérindiens *taïno* qui se trouvaient dans l'île de l'Hispaniola à l'arrivée des colonisateurs espagnols.

[431] En 2017, le secteur du tourisme en République Dominicaine représentait 38 % de l'économie nationale. Depuis l'année 2012, plusieurs mesures économiques et dispositions gouvernementales ont été prises pour augmenter le flux des touristes nationaux et internationaux. Voir rapport rédigé par Díaz Mora, O. (2018). *Importancia y Evolución del Turismo en la República Dominicana 2012-2017*. Banco Central de la República Dominicana.

Réécrire l'histoire des *barrios* à partir de leur cycle de vie (autoconstruction, intervention et régénération) a permis de confirmer que l'existence des *barrios* et leur développement progressif ne sont pas seulement le résultat des exodes ruraux ou des politiques urbaines défaillantes, mais qu'il s'agit d'un phénomène multifactoriel. Nous avons relevé des facteurs économiques liés à l'acquisition des terrains et au commerce informel. Des facteurs socioculturels déterminent les réseaux d'entraide, la stratification de classes sociales, les comportements et les modes de vie à l'intérieur des *barrios*. Les nombreux récits sur la construction des maisons, l'installation des services, les mobilités résidentielles ont révélé aussi des aspects politiques relatifs à l'organisation et l'autogestion de ces quartiers. Parallèlement, ils laissent entrevoir l'incidence des aides humanitaires internationales et les formes de clientélisme national qui favorisent le développement des *barrios*. En promouvant une représentation abstraite de la pauvreté urbaine, les institutions (ONG nationales et internationales, ministères et municipalités) légitiment leurs actes « solidaires » ou - comme ils sont désignés localement - « d'intérêt social ». Finalement, cette perspective historique rend compte de rapports contradictoires : des formes d'attachement et de rejet qui expliquent les envies des habitants de vouloir partir des *barrios* pour ensuite revenir ou les reproduire ailleurs.

L'effet boomerang de l'action urbaine

Ce fut avec une impression de déjà-vu que nous avons appris les nouvelles interventions urbaines dans les *barrios.* De « nouvelles », elles n'ont que l'appellation (*La Nueva Barquita,* 2014 *et El Nuevo Domingo Savio,* 2017). L'examen des projets précédents a suffi pour illustrer les analogies d'un mode opératoire qui reste le même depuis les années 60. Il s'est toujours limité à l'élimination des *cañadas*, l'éloignement des *barrios* des rivières et la construction en masse de logements sociaux. Dans les meilleurs des cas, les habitants ont été délogés à l'intérieur même du *barrio* dans des maisons individuelles sans qualité architecturale. Les processus de participation et de concertation se sont caractérisés par la divulgation sous-contrôle des informations afin d'éviter tout débat public. À cela se joint une remise en cause du droit d'occupation des habitants justifiant ainsi les expulsions abusives.

Alors qu'officiellement ces actions étaient censées reproduire localement les préceptes de durabilité urbaine, elles ont au contraire provoqué un dérèglement social et environnemental. D'abord en encourageant l'individualisme et le repli sur soi, elles ont fait des *barrios* les centres des conflits entre les anciens et les nouveaux arrivants. La solidarité, l'entraide des habitants ainsi que le fonctionnement décentralisé des institutions publiques ont été éprouvés par un projet national pour « construire le progrès »[432] de manière rapide. Ont été ensuite compromises les formes d'interdépendances entre les habitants et leur milieu immédiat. Des pratiques écologiques telles que le recyclage, le compostage, la réutilisation ont été rendus invisibles, illégitimes et non conciliables avec l'idéal « urbain » des aménageurs, celui de transformer Saint-Domingue dans une ville « *prométhéenne* » (Cavin et Bourg, 2010), artificielle, homogène et « générique » (Koolhaas, 2011). Nous avons d'ailleurs montré les conséquences de ces opérations sur les pratiques habitantes, qui en saisissant les normes urbaines dominantes, se sont livrés à une frénésie constructive.

Ces constats démontrent l'incapacité de la politique urbaine dominicaine à transformer durablement les *barrios* sans un vrai renouvellement, voire un détachement des représentations fordiste et capitaliste de la ville. Il faudrait premièrement accepter qu'en combinant une structure complexe et compacte, un exercice citoyen et des capacités d'adaptation individuelles et collectives, les *barrios* soient d'ores et déjà des exemples locaux de durabilité urbaine (Berry-Chikhaoui & Deboulet, 2002 ; Brillembourg, 2004 ; Damon, 2017 ; Friedman, 2003 ; Saglio-Yatzimirsky, 2002 ; Sosa Valdez, 2016). Dans ce sens, l'enjeu actuel ne serait plus celui d'intégrer les *barrios* à la ville formelle, mais au contraire, reproduire et généraliser de la meilleure manière possible leurs atouts écologiques dans le reste de la ville.

Il conviendrait deuxièmement d'admettre les interconnexions entre les *barrios* et d'autres échelles territoriales. À ce sujet, nous avons signalé la relation historique entre éviction, homogénéisation et polarisation urbaine de la capitale dominicaine. La promotion de la

[432] L'expression « le progrès se construit » s'est popularisé en République Dominicaine dans les années 2019 pour designer l'ensemble d'actions en termes d'aménagement et planification urbaine qui avaient été faites par le gouvernement de Danilo Medina depuis l'année 2012.

minéralisation et de l'artificialisation des sols dans les *barrios,* considérée comme nécessaire face aux risques d'inondation et les problèmes d'insalubrité, n'est pas sans incidence au niveau national. Ces mesures contribuent, entre autres, à la disparition des couches végétales et à l'intensité des évènements climatiques de plus en plus fréquents.

Cet effet *boomerang* questionne finalement le potentiel des actions urbaines et leur capacité à résorber les vulnérabilités territoriales qui, à en croire Michel Lussault (2016) ne sont pas à résoudre, mais à accepter. Assumer la fragilité du système urbain serait ainsi le premier pas vers la construction de politiques urbaines plus ingénieuses et adaptées aux conditions locales. Ce serait d'ailleurs une opportunité pour repositionner les *barrios* - et d'autres formes d'habitat similaires - dans les débats globaux sur la durabilité urbaine, non plus comme un ensemble de pauvres nécessiteux, mais comme des espaces clés pour la transformation de l'action urbaine.

Les *barrios* autoconstruits, précaires et écologiques sous influences

Repenser les politiques d'intervention dans l'espace *barrio* implique pourtant une remise en question des approches analytiques autour de la marginalisation et l'effet quartier. En signalant les *influences* qui conditionnent le développement des *barrios*, cette thèse a exposé un ensemble de relations et d'interrelations qui attestent la capacité des habitants à admettre des processus plus globaux en termes sociaux, économiques et culturels. L'adoption du discours écologique par les *buzos* (recycleurs informels) pour défendre leur activité, l'utilisation des normes environnementales pour demander un dédommagement suite à la destruction d'un jardin privé ou encore, la contestation sur la qualité architecturale et urbaine des opérations de requalification des *barrios* en sont quelques exemples. Sous l'*influence* d'autres formes de représentation sociale et spatiale, les habitants mobilisent des ressources et apprennent les éléments de fonctionnement/dysfonctionnement du système pour équilibrer les rapports de pouvoir avec les autorités publiques et le tiers-secteur. Dans ce sens, les relations dominant-dominé ont été modifiées par les *ruses* et les multiples *prises* permettant aux habitants de trouver des moyens d'entente en matière de compensation et de légitimation sociale.

La perception des *influences* admet également un détachement des idées préconçues sur la causalité entre précarité et durabilité urbaine. Les conjectures binaires stipulant une corrélation entre condition de précarité et conscience écologique, ou le contraire, que les conditions de pauvreté empêcheraient toute approximation durable de l'espace *barrio* n'ont pas suffi à dénouer l'ampleur de notre problématique. Nous avons montré qu'autant l'autoconstruction, la précarisation que la durabilité de ces quartiers dépendent des événements historiques, des idéaux sociaux et culturels mobilisés dans les projets d'aménagement urbain, des aléas climatiques, des objectifs et dispositions internationales. En appréhendant les *influences*, ont été ainsi repérées les fluctuations entre les valeurs et les représentations qui modifient constamment les imaginaires des habitants en ce qui concerne la construction et l'évolution de leur habitat.

Ces jeux d'*influences* ont été d'autant plus évidents lors de deux événements qui ont marqué la vie urbaine dominicaine en début de l'année 2020. Le premier, en février, concerne une mobilisation civile en raison de l'annulation des élections municipales. Suite à la mise en place et la défaillance du système de vote automatisé, un groupe de jeunes a manifesté devant l'institution censée garantir le suffrage. Ils réclamaient la démission des autorités et la poursuite en justice des techniciens responsables. À la différence d'autres manifestations urbaines en République Dominicaine, celle-ci s'est caractérisée par une mobilisation accrue des réseaux sociaux[433] et par la participation de différentes classes sociales. Les *popis* (fils des riches) et les *wawawa*[434] (jeunes des *barrios*) se sont retrouvés ensemble sur la Place du Drapeau[435] pour discuter de l'avenir de la démocratie dominicaine[436]. Les représentants des partis politiques ont

[433] Lors de l'annulation des élections municipales, c'est une publication dans le réseau social Twitter qui avait fait appel à manifester. Partagée 143 fois et *liked* par 500 personnes en une heure, cette publication marque le début d'un mouvement de jeunes Dominicains auxquels vont se joindre d'autres personnalités publiques. Voir CARRASCO L., 2020, « El tuit que puso a los Millennials en el primer plano de la protesta », *Listin Diario*, 2020.

[434] Voir ROSARIO B., 2020, « "Popis" o "Wawawa", jóvenes y artistas protestan por tercer día frente a la Junta Central Electoral | Hoy Digital »,.

[435] En espagnol *La Plaza de la Bandera,* est un monument patriotique construit pour rendre hommage au drapeau de la république en tant que symbole de l'Indépendance et la démocratie dominicaine. Voir EL NACIONAL, 2020, « Plaza de la Bandera », 2020, p. opinión.

[436] Des haut-parleurs ont été installés pour que les jeunes puissent s'exprimer librement. « Il était très important que chacun sente qu'il pouvait parler, qu'il pouvait donner son opinion, donner des idées et éduquer les autres. Une manifestation sans porte-parole et sans éducation n'a pas de sens. Cette manifestation nous a tous rassemblés,

été expulsés des manifestations pour assurer la neutralité du mouvement. Trois règles étaient imposées : (1) manifester de manière pacifique pour éviter tout affrontement avec les forces de l'ordre, (2) les actes bienveillants tels que les dons de bouteilles d'eau, de sandwiches, de cartons pour la création de pancartes étaient bien reçus et finalement, à l'image des manifestants à Hong Kong en 2019, (3) les manifestants dominicains assuraient aussi la propreté des lieux à la fin de chaque journée pendant les deux semaines de protestation.

Cette mobilisation a été rapidement rattrapée par la pandémie Covid-19 qui éclate dans le pays au milieu du mois de mars. Face au tourisme de masse, et l'arrivée des expatriés dominicains d'Europe et des États-Unis, le virus a gagné de plus en plus de terrain. Si initialement il a été considéré comme un « virus pour les riches »[437], il a réveillé les préoccupations autour des conditions sanitaires dans les *barrios*. Les associations locales ont attiré l'attention sur le manque de branchements aux réseaux d'eau potable, d'assainissement et le surpeuplement des foyers qui empêchaient le respect des mesures de distanciation sociale[438]. Pour réduire les risques de propagation, l'état d'urgence national prévoyait un couvre-feu la nuit à partir de 18 heures. Cette disposition nationale s'avérait pourtant incompatible avec les activités nocturnes dans les *barrios* et le commerce informel. La police s'est alors autorisée l'arrestation de tous ceux qui se trouvaient dans la rue, même en face de chez eux (*en el frente*). Ces mesures n'ont cependant pas empêché l'organisation des meetings politiques à l'intérieur des *barrios* où se sont déployés les mécanismes habituels du clientélisme. Malgré les risques de contamination, la célébration des élections présidentielles[439] justifiait les rassemblements organisés par le candidat officiel du parti politique au pouvoir. Cela a provoqué une augmentation significative de cas et la saturation des hôpitaux. Au moment où nous écrivons ce texte conclusif, le pays se prépare pour une deuxième période de confinement.

---

alors écoutons-nous, écoutons tout le monde ici » d'après les paroles de Carla Faxas, productrice et cinéaste. Voir ACENTO, 2020, « Protestas frente a la JCE llegan al octavo día », 2020.

[437] D'après les déclarations du ministre de la Santé, les premières personnes présentant des symptômes de corona virus en République Dominicaine appartenaient aux classes sociales aisées. Voir URIBE M., 2020, « En RD, coronavirus ha dado más a los ricos | Hoy Digital »,.

[438] Voir RODRÍGUEZ S., 2020, « Coronavirus llegó ya a los *barrios* dominicanos | Hoy Digital ».

[439] En République Dominicaine les élections présidentielles se sont célébrées le 16 mai, mais, à cause de la pandémie covid-19, la date a été reportée au 5 juillet.

En rectifiant notre hypothèse sur les *influences*, ces derniers événements permettent d'illustrer le basculement des représentations collectives accordées à l'habitat et l'habiter dans les *barrios*. Si la participation massive dans la manifestation a été perçue comme une preuve de conscience citoyenne et de capacité à vivre et lutter ensemble, la pandémie Covid-19 réactive à nouveau les processus de disqualification sociale, de victimisation et de stigmatisation spatiale[440]. Aux problèmes sanitaires déjà existants dans les *barrios* s'ajoute la crise sanitaire globale. Les mesures de confinement de l'État rappellent les inégalités sociales et urbaines sur l'impossibilité pour certains de travailler à distance, de rester enfermés chez eux ou encore, d'assurer le respect des gestes barrières. Les ONG internationales et locales réinvoquent l'accès au logement « digne » et remobilisent les préceptes de la conception urbaine hygiéniste[441]. Les *barrios* sont ainsi mis au centre d'une crise mondiale qui trouve ses sources dans les dérèglements écosystémiques causés par les activités anthropiques à l'échelle mondiale[442].

L'*influence* de ces différentes échelles (locales, nationales, globales) dont cette thèse a rendu compte, invite à décentrer le regard sur les caractéristiques uniquement morphologiques, non-normatives des *barrios* et à s'interroger plutôt sur ce dont ils sont le reflet. C'est-à-dire l'ensemble des aspects socioculturels et historiques qui ont conditionné leur auto-construction, leur intervention et leur régénération.

[440] Rappelons aussi l'épidémie de la rougeole en 1991 à l'origine du décret présidentiel interdisant toute nouvelle construction dans le *barrio La Ciénaga* qui avait créé un système de péage clandestin entre habitants et militaires.
[441] À ce sujet, voir l'article d'EUROSOCIAL, 2020, « La COVID-19 en los asentamientos precarios y la vivienda social en América Central y República Dominicana », *Eurosocial*.
[442] Les écologistes font le rapprochement entre crises environnementales et la crise covid-19 qui serait à l'origine de la déforestation et l'agriculture intensive. Voir entretien de MORAND S., 2020, « La crise du coronavirus est une crise écologique », 2020. Voir aussi, SCHMITSDORF P., 2020, « La crise sanitaire du Coronavirus est aussi une crise environnementale », *Le Journal International*.

Les *barrios* et la ville durable

Avec un regard d'architecte-urbaniste, réfléchir sur la durabilité urbaine dans le fond et dans la forme qu'elle prend dans les *barrios* relève d'un exercice exigeant et stimulant. En essayant de trouver les analogies et les contradictions à l'œuvre, nous avons été confrontés au basculement de nos propres imaginaires sur les *barrios* et la ville durable. Ni fatalité urbaine ni remède ultime, ces entités sont à repenser au prisme des enjeux actuels et situés. Cela ouvre des perspectives analytiques là où les actions normatives pour aborder la précarité ont été épuisées. L'observation de l'habitat *barrio* permettrait ainsi un regard plus large des impacts des politiques publiques sur les vulnérabilités, la ségrégation urbaine ou encore sur les processus démocratiques locaux.

L'un des constats est l'apparition de nouvelles formes de précarité et d'informalité urbaine suite aux interventions dites « durables » dans les *barrios.* Les premières réflexions à ce sujet seront abordées dans l'ouvrage collectif *Habiter les villes latino-américaines*[443] où nous essayons d'explorer les manifestations spatiales (dans les nouveaux *barrios*, dans les *residenciales)* et leur causalité. En filigrane, a été également esquissée l'émergence d'un argument local autour d'une *inégalité socio-environnementale détournée*, à savoir que les habitants des *barrios* auraient un accès privilégié aux espaces naturels de la ville. L'analyse de cette spécificité dominicaine croisée avec les thématiques autour du tourisme urbain permettrait de mettre en exergue les enjeux environnementaux de la cohésion sociale et territoriale. Finalement, l'étude des stratégies habitantes, leurs détournements des normes et des espaces s'inscrit dans les réflexions autour des *pratiques d'émancipation urbaines* au sein de l'axe 4 du LAVUE. Face aux injonctions internationales et dispositifs institutionnels pour la construction de la ville durable, l'objectif est de rendre compte dans une publication collective les arrangements et les formes de résistance des habitants pour réexaminer les rapports de domination.

[443] Suite au colloque international « Habiter les villes latino-américaines » en octobre 2019 que nous avons co-organisé en collaboration avec le LAVUE et l'Institut de Hautes Etudes Latino-Américains, un ouvrage collectif est en cours d'édition. Le livre comprendra trois parties dont celle que nous coordonnons sur les relations entre la précarité, l'informalité et les interventions urbaines dans les différents pays d'Amérique Latine.

Enfin, si nous avons vu dans l'étude des *barrios* une opportunité pour questionner la ville durable, c'est notamment parce que cela permettait de saisir la complexité de la transformation urbaine. Être autant ou plus inventif que les habitants dans la construction de leur écosystème *barrio,* s'avère le défi des politiques urbaines contemporaines. Cela rejoint la création de dispositifs internationaux et leur capacité à admettre les représentations et les pratiques locales qui, bien que considérées souvent comme non-normatives, sont écologiquement légitimes.

BIBLIOGRAPHIE

ABRAMO P., 2012, « La ciudad com-fusa: mercado y producción de la estructura urbana en las grandes metrópolis latinoamericanas », *EURE (Santiago)*, *38*, 114, pp. 35-69.

ACENTO, 2020, « Protestas frente a la JCE llegan al octavo día », *acento.com.do*.

ACENTO, 2019, « Exigen retomar diálogo en Proyecto Nuevo Domingo Savio », *acento.com.do*.

ADEUS 218, 2016, « Complexité urbaine et politiques. Les villes comme systèmes », *Les notes de l'ADEUS*.

ADN, 1997, *Lineamientos del plan director de la ciudad de Santo Domingo*, Ayuntamiento del Distrito Nacional, Oficina del Plan Director, 34 p.

ADN, 2016, « Evaluación de la vulnerabilidad climática del Distrito Nacional para el Plan de Ordenamiento Territorial », *sismap.gob.do*.

AGIER M., 1996, « Les savoirs urbains de l'anthropologie », *Enquête. Archives de la revue Enquête*, 4, pp. 35-58.

AGUILERA T., SMART A., 2017, « Squatting, North, South and Turnabout: A Dialogue Comparing Illegal Housing Research », dans *Public Goods versus Economic Interests: Global Perspectives on the History of Squatting*, London, Routledge, 318 p.

ALCALÁ PALLINI L., 2007, « Dimensiones urbanas del problema habitacional. El caso de la ciudad de Resistencia, Argentina », *Revista INVI*, *22*, 59, pp. 35-68.

ALEMAR L.E., 1980, *La Ciudad de Santo Domingo: Santo Domingo, Ciudad Trujillo*, Editora de Santo Domingo, 392 p.

ALIANZA ONG, 2018, « Informe de Seguimiento a la Implementación de la Agenda 2030 en República Dominicana », *action4sd.org.*

ALMÁNZAR J.A., 1997, *Panorama sociocultural de la República Dominicana*, BPR Publishers, 112 p.

ÁLVAREZ E., NÚÑEZ M., MECERREYES C., 2006, « Seguimiento de los Objetivos de Desarrollo del Milenio (ODM) en el sector del Hábitat », *Quórum. Revista de Pensamiento Iberoamericano*.

ÁLVAREZ J., OBJÍO O., 2007, *Cultura política autoritaria dominicana*, La Escalera, 350 p.

ÁLVAREZ Y., 2018, « Los recicladores informales se sustentan mientras ayudan a cuidar el medio ambiente », *Periódico el Dinero*.

AMPHOUX P., GROSJEAN G., SALOMON J., 2001, « La densité urbaine », Research Report, Rapport de recherche IREC n°142, Institut de Recherche sur l'Environnement Construit.

ANDÚJAR PERSINAL C., 2019, « Los movimientos sociales », *Acento.do*

ANGUELOVSKI I., 2014, *Neighborhood as Refuge: Community Reconstruction, Place Remaking, and Environmental Justice in the City*, MIT Press, 295 p.

ANTINOE FIALLO J., 2001, « Identidades, movimientos sociales y acción política y educativa alternativas », *Ciencia y sociaedad*, 2001, pp. 333-351.

ARBONA D., 2017, « Hacia una Producción Social del Hábitat », *ciudadalternativa.org.do*

ARBONA D., 2018, « Los desalojos y el derecho a la vivienda en Domingo Savio (1 de 3) », *elgrillo.do*

ARENDT H., RICOEUR P., 1988, *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, 406 p.

ARFUCH L., 2002, *El espacio biográfico: dilemas de la subjetividad contemporánea*, Fondo de Cultura Económica, 282 p.

ARMAND FARGUES M., 1996, « L'environnement urbain entre écologie et urbanisme », dans LE BRIS E. (dir.), *Villes du sud : sur la route d'Istanbul*, Paris, ORSTOM, pp. 167-199.

ARNOLD A., CARLIN M., KREIMER A., 2003, *Building Safer Cities. The Future of Disaster Risk*, The World Bank (Disaster Risk Management), 324 p.

ASCHER F., 2008, *Les nouveaux compromis urbains*, Editions de l'Aube, 141 p.

ASCHER F., APEL-MULLER M., 2007, *La rue est à nous- tous!*, Au diable Vauvert, 314 p.

ASDE, 2015, « Plan municipal de desarrollo Santo Domingo Este. 2015-2025 », *ayuntamientosde.gob.do*.

ATELIER METROPOLITANO, URBE, 2017, « Informe diagnóstico urbano. Domingo Savio - La Cienaga y Los Guandules », *STD-NDS-D-UR-00-R00*.

ATLANI-DUAULT L., DOZON J.-P., 2011, « Colonisation, développement, aide humanitaire. Pour une anthropologie de l'aide internationale », *Ethnologie francaise*, *41*, 3, pp. 393-403.

AUDEFROY J., 2009, « Vivienda y ayuda humanitaria. Los antecedentes de las acciones frente a los desastres », *Trace. Travaux et recherches dans les Amériques du Centre*, 56.

AUGÉ M., 1992, *Non-lieux: introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Éd. du Seuil, 149 p.

BACHELARD G., 1958, *La poétique de l'espace*, Presses universitaires de France, 232 p.

BACQUÉ M.-H., FOL S., 2007, « Effets de quartier : enjeux scientifiques et politiques de l'importation d'une controverse » dans AUTHIER J.Y., BACQUÉ M.H., GUÉRIN-PACE F. (dir.), *Le Quartier. Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales*, La Découverte, pp. 181-193.

BALASSE M.F., 2008, « Un projet de numérisation: Les Archives de la Juridiction Immobilière de la République Dominicaine », *Arhivelor*, 2, pp. 68-86.

BALLESTEROS V.L., CUADROS URREGO Y., BOTERO BOTERO S., LÓPEZ ARANGO Y., 2008, « Biological risk factors in informal recyclers of Medellín city, 2005 », *Revista Facultad Nacional de Salud Pública*, *26*, 2, pp. 169-177.

BANCEL N., 2005, « Le colonialisme : un projet humanitaire ? », p. 11.

BANI S.S., YONKEU S., 2016, « Risques d´inondation dans la ville de Ouagadougou : cartographie des zones a risques et mesures de prevention », *Journal Ouest-Africain des Sciences de Gestion IS*, *1*, p. 19.

BARBAULT R., ATRAMENTOWICZ M., 2010, *Les invasions biologiques, une question de natures et de sociétés*, Editions Quæ, (Synthèses), 192 p.

BARBERO W., MOLON M., 1995, *La cienaga y los guandules*, Milano, Unicopli, 92 p.

BARCA S., 2015, « Sur l'écologie de la classe ouvrière : un aperçu historique et transnational », *Ecologie politique*, *50*, 1, traduit par KENFAK C.-E., pp. 23-40.

BARLES S., BLANC N., 2016, *Ecologie urbaine - Sur le terrain*, Economica, (villes), 378 p.

BARNIER V., TUCOULET C., 1999, « Avant propos », dans *Ville et environnement. De l'écologie urbaine à la ville durable*, La documentation Française, pp. 3-5.

BARROS S.L., 2012, « Definiciones y espacialidades de barrio, arrabal, parroquia, districto y suburbio y términos afines. Recife: los barrios centrales y del 'Conjunto Urbano de Casa Forte' », *Revista de Urbanismo*, *14*, 26, pp. 43-76.

BASTIDAS CASTAÑEDA A., 2003, *Desarrollo económico y social de la República Dominicana, 1990-2000*, INTEC, 452 p.

BÉAL V., GAUTHIER M., PINSON G., 2011, *Le développement durable changera-t-il la ville ? Le regard des sciences sociales*, Publications de l'université de Saint-Etienne, 457 p.

BECKER H.S., 2002, *Les ficelles du métier: comment conduire sa recherche en sciences sociales*, La Découverte, 352 p.

BECKERMAN W., 1992, *Economic Development and the Environment*, World Bank Publications, 50 p.

BELL D.R., 2005, « Liberal Environmental Citizenship », *Environmental Politics*, *14*, 2, pp. 179-194.

BELLET SANFELIU C., LLOP TORNE J.M., 2002, « Las líneas de trabajo del programa UIA-CIMES: ciudades intermedias y urbanización mundial », dans *Las nuevas funciones urbanas: gestión para la ciudad sostenible*, Cepal, pp. 33-45.

BENELLI N., CORTEEL D., DEBARY O., FLORIN B., LE LAY S., RÉTIF S., 2017, *Que faire des restes ?: le réemploi dans les sociétés d'accumulation*, Paris, France, Presses de Sciences Po, 111 p.

BERNECKER W.L., JAFFÉ V., 1992, « El aniversario del "descubrimiento" de américa en el conflicto de opiniones », *Ibero-amerikanisches Archiv*, *18*, 3/4, pp. 501-520.

BERROETA H., 2012, *Barrio, espacio público y comunidad. Programa de doctorado Espacio Público y Regeneración Urbana: Arte, Teoría y Conservación del Patrimonio*, Thèse de doctorat, 332 p.

BERRY-CHIKHAOUI I., DEBOULET A., 2002, « Les compétences des citadins : enjeux et illustrations à propos du monde arabe », *L'Homme la Societe*, *143-144*, 1, pp. 65-85.

BIAU D., 2016, « De Vancouver 76 et Istanbul 96 à Quito 2016, une continuité des défis urbains et des engagements politique », *PCM*, pp. 6-12.

BLANC M., STOSSEL-RITZ J., MATHIEU N., 2012, *Développement Durable, Communautés Et Sociétés: Dynamiques Socio-anthropologiques*, Brussels ; New York, European Interuniversity Press, 231 p.

BLANC N., 1998, « 1925-1990 : l'écologie urbaine et le rapport ville-nature », *L'Espace géographique*, *27*, 4, pp. 289-299.

BLANC N., PADDEU F., 2018, « L'environnementalisme ordinaire. Transformer l'espace public métropolitain à bas bruit », *EspacesTemps*, p. 16.

BLANCAFORT SANSÓ J., REUS MARTÍNEZ P., 2019, « La regeneración urbana integral: el paso hacia la sostenibilidad de las ciudades », *Paisaje Transversal*.

BLANCHARD J.-F., 2015, « Carrel M. et Neveu C. (dir.), Citoyennetés ordinaires. Pour une approche renouvelée des pratiques citoyennes », *Lectures*.

BLANCHET A., 1985, *L'Entretien dans les sciences sociales: l'écoute, la parole et le sens*, Dunod, 289 p.

BLANCHET A., GOTMAN A., 1992, *L'enquête et ses méthodes: l'entretien*, Nathan, 125 p.

BLUMER H., 1986, *Symbolic Interactionism: Perspective and Method*, University of California Press, 228 p.

BOBBIO L., MELÉ P., 2015, « Introduction. Les relations paradoxales entre conflit et participation », *Participations*, *13*, 3, pp. 7-33.

BOCHET B., 2007, « Débat ville étalée - ville compacte : la réponse des projets lausannois », *Société d'Etudes Economiques et Sociales / RES*, *55*, pp. 95-108.

BOISSONADE J., 2019, « Éléments pour une critique de la ville durable », dans *Représenter la transformation ou comment saisir les espaces-temps habités.* L' Oeil d'Or, pp. 190-196.

BOLAY J.-C., 2006a, « Le bidonville ou le mal-développement humain », *Revue urbanisme*, *351*, pp. 75-80.

BOLAY J.-C., 2006b, « Slums and Urban Development: Questions on Society and Globalisation », *The European Journal of Development Research*, *18*, 2, pp. 284-298.

BOLAY J.-C., PEDRAZZINI Y., RABINOVICH A., 2000, « Quel sens au «développement durable» dans l'urbanisation du tiers-monde ? », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, *86*, 1, pp. 77-84.

BOLAY J.-C., SCHMID M., 2004, *Coopération et développement durable: vers un partenariat scientifique nord-sud*, PPUR presses polytechniques, 170 p.

BOLIVAR B. T., 1987, *La production du cadre bâti dans les Barrios à Caracas. . . : un chantier permanent !*, Thèse de doctorat, Université Paris-Est Créteil Val de Marne (UPEC).

BOLIVAR B. T., 1994, « La ciudad-barrio mas allá de las apariencias », *Tribuna del investigador*, *1*, 2, pp. 101-110.

BOLIVAR DÍAZ J., 2019, « La gran sorpresa de las visitas », *Acento.do*.

BONETTI M., 1994, *Habiter: le bricolage imaginaire de l'espace*, Hommes & perspectives, 230 p.

BORJA J., 1975, *Movimientos sociales urbanos*, Ediciones Siap-Planteos : Distribuidor exclusivo, Ediciones Nueva Visión, 140 p.

BORSDORF A., 2003, « Cómo modelar el desarrollo y la dinámica de la ciudad latinoamericana », *Revista EURE - Revista de Estudios Urbano Regionales*, *29*, 86.

BOUILLON F., 2007, « Les compétences précaires en question : réflexions à partir des squats marseillais », *La Découverte*, pp. 189-206.

BOUILLON F., 2009, *Les mondes du squat: Productions d'un habitat illégal et compétences des citadins disqualifiés*, Presses Universitaires de France, 258 p.

BOUILLON F., FRESIA M., TALLIO V., 2005, *Terrains sensibles: expériences actuelles de l'anthropologie*, Centre d'études africaines EHESS, 216 p.

BOZONNET J.-P., 2007, « De la conscience écologique aux pratiques : Comment expliquer le hiatus entre attitudes environnementalistes et les comportements », *PACTE-Politiques publiques, Action Politique, Territoire*, p. 19.

BRAIN VALENZUELA I., PRIETO SUÁREZ J.J., SABATINI DOWNEY F., 2010, « Vivir en Campamentos: ¿Camino hacia la vivienda formal o estrategia de localización para enfrentar la vulnerabilidad? », *EURE (Santiago)*, *36*, 109, pp. 111-141.

BRAKARZ J., ROJAS E., GREEN M., 2002, *Ciudades para todos. La experiencia reciente en programas de mejoramiento de barrios*, Washington, D.C., Banco Interamericano de Desarrollo, 130 p.

BREHENY M., 1996, « Centrist, Decentrist and compromisers: views on the future of urban form », dans *The Compact City: A Sustainable Urban Form?*, London ; New York : E & FN Spon, Elizabeth Burton, Mike Jenks, Katie Williams, pp. 10-29.

BRICEÑO-LEÓN R., 2002, « La nueva violencia urbana de América Latina », *Sociologias*, 8, pp. 34-51.

BRILLEMBOURG C., 2004, « The new slum urbanism of Caracas, invasions and settlements, Colonialism, democracy, capitalism and devil worship », *Architectural design*, 2, pp. 77-81.

BRILLEMBOURG TAMAYO A., KLUMPNER H., 2013, *Torre David: Informal Vertical Communities*, Lars Müller, 415 p.

BRUNEL S., 2012, *Le développement durable: « Que sais-je ? » n° 3719*, Presses Universitaires de France, 107 p.

BUCHELI H., GONZALEZ-ALVAREZ A., GOUSSOT E., 2015, « Maîtriser l´imperméabilisation des sols. Enjeux et méthodes », *aurba.org*.

BURGESS R., 2003, « Ciudad y sostenibilidad. Desarrollo urbano sostenible », dans *La ciudad inclusiva*, CEPAL, pp. 193-214.

BUSQUETS J., GRAU J.B., 1999, *La urbanización marginal*, Univ. Politèc. de Catalunya, 251 p.

CAASD, s.f., « Ficha Tecnica. “Obras complementarias al saneamiento pluvial y sanitario de la cañada Los Platanitos" ».

CALDERÓN R., 1995, « El fenomeno urbano dominicano en los umbrales del siglo XXI », *Santo Domingo 2000. Veinte años después*, pp. 1-11.

CALZADO RODRÍGUEZ W.M., 1990, *Origen y desarrollo histroico-social del barrio guachupita*, Thèse de doctorat, Santo Domingo, UASD, 105 p.

CANDIA BAEZA D., 2006, *Metas Del Milenio Y Tugurios: Una Metodologia Utilizando Datos Censales*, Santiago, Chile, United Nations, 68 p.

CÂNDIDO A., 1964, *Os Parceiros do Rio Bonito: estudos sôbre o caipira paulista e a transformação dos seus meios de vida*, J. Olympio, 249 p.

CAPRON G., 2004, « Les ensembles résidentiels sécurisés dans les Amériques: une lecture critique de la littérature », *L'Espace geographique*, *tome 33*, 2, pp. 97-113.

CÁRDENAS N., 2002, « El desarrollo local su conceptualización y procesos », *Provincia*, 8, pp. 53-76.

CARLTON I., 2009, « Histories of Transit-Oriented Development: Perspectives on the Development of the TOD Concept » *University of California,* p. 24.

CARO C., 2009, *Le développement de la conscience environnementale et l’émergence de l’écologie politique dans l’espace public en France et en Allemagne, 1960-1990.*, Thèse de doctorat, Paris, France, Université de la Sorbonne Nouvelle, 542 p.

CARPENTIER S., 2006, « Structuration urbaine et typologie des communes luxembourgeoises pour l’étude de la mobilité quotidienne », *Population et territoire*, p. 20.

CARRASCO L., 2020, « El tuit que puso a los Millennials en el primer plano de la protesta », *Listin Diario*.

CARREL M., NEVEU C., COLLECTIF, 2014, *Citoyennetés ordinaires. Pour une approche renouvelée des pratiques citoyennes*, Paris, Karthala, 328 p.

CARRIÓN F., 2016, « La “Agenda Oculta” de Habitat III en Quito », *El País*.

CARRIOU C., RATOUIS O., 2014, « Quels modèles pour l’urbanisme durable ? », *Métropolitiques*.

CARVAJALINO BAYONA H., BURAGLIA D, PEDRO G, 1998, *El barrio: fragmento de ciudad*, Santa Fe de Bogotá, D.C., Barrio Taller, 100 p.

CASSIA P., 2006, « Le droit de la rue, Summary », *Pouvoirs*, 116, pp. 65-85.

CASTELLANO CALDERA C., PÉREZ VALECILLOS T., 2003, « El espacio barrio y su espacio comunitario, un método para la estructuración de lo urbano », *Revista INVI*, *18*, 48.

CASTELLANOS G., 2014, « Gran Santo Domingo: crónica de una metrópoli anunciada », *diariolibre.com.*

CASTELLS M., 1974, *Luttes urbaines*, FeniXX, 126 p.

CASTELLS M., 1997, *Movimientos sociales urbanos*, Siglo Veintiuno Editores, 131 p.

CASTELLS M., 2002, *La Cuestion Urbana*, Siglo XXI Ediciones, 517 p.

CASTILLO FÉLIZ H.A., 2013, *Evaluación de ecobarrios en Europa y su posible traslación al contexto Latinoamericano*, Thèse de doctorat, E.T.S. Arquitectura (UPM), 252 p.

CASTILLO TIÓ R., CASTILLO ZAVALA O.A., 2016, « Diagnóstico situacional preliminar de los residuos sólidos al 2016 en la República Dominicana » *ICMA*, p. 34.

CASTREE N., 2005, *Nature*, Psychology Press, 512 p.

CASTREE N., 2008, « Neoliberalising Nature: The Logics of Deregulation and Reregulation », *Environment and Planning A: Economy and Space*, *40*, 1, pp. 131-152.

CAVIN J.S., BOURG D., 2010, « Deux conceptions de la durabilité urbaine : ville prométhéenne versus ville orphique », dans PAQUOT T., CHRIS Y., (Dir.) *Philosophie de l'environnement et milieux urbains*, La Découverte, pp. 117-136.

CEARA HATTON M., 2013, « Desigualdad, pobreza y bajos salarios », *Acento.com.do*.

CEARA-HATTON M., 1889, *Fomento de las pequeñas y mediana empresa: Elementos macroeconomicos*, Fundacion Friedrich Rbert, 85 p.

CECAPO, 1987, *Barrios populares: organización y lucha política*, Santo Domingo, CECAPO, 103 p.

CEFAÏ D., 2010, *L'engagement ethnographique*, Ecole des hautes études en sciences sociales, 637 p.

CELA J., 1987, « Espacios urbanos y conflictos sociales: el caso de la zona norte de Santo Domingo », *Ciencia y sociedad*, *XII*, 3, pp. 374-359.

CELA J., 1996, « En busca de alternativas. La problemática habitacional en Santo Domingo », dans *Antología Urbana*, 1er édition, Ciudad Alternativa, pp. 317-327.

CELA J., 1999, « Tan cerca, tan lejos. La cultura de la pobreza », *Folletos informativos manos unidad,* p. 43.

CELA J., 2001, *La otra cara de la pobreza*, Centro de Estudios Sociales P. Juan Montalvo S.J., 138 p.

CELA J., DUARTE I., GOMEZ C.J., 1987, *Población, crecimiento urbano y barrios marginados en Santo Domingo, D.N.*, Inst. Dominicano de Desarrollo Integral, 82 p.

CENTRO MONTALVO, 2018, « Párrocos y Centro Montalvo desaprueban desalojo violento en Los Guandules », *Centro Montalvo*.

CEPAL, 2016, *Statistical Yearbook for Latin America and the Caribbean 2015*, United Nations, 398 p.

CERTEAU M. DE, 1999, *La Invención de lo Cotidiano, 2: Habitar, Cocinar*, traduit par PESCADOR A., Revised edition, México D.F., Universidad Iberamericano, 271 p.

CERTEAU M. DE, GIARD L., MAYOL P., 1990, *L'invention du quotidien: Arts de faire*, Gallimard, 418 p.

CHACÓN R.M., SILVA D., 2005, « Las ciudades hacia el desarrollo sostenible », *Ábaco*, 44/45, pp. 71-78.

CHANTADA A., 1996, « El desarrollo Urbano de Santo Domingo. Un enfoque Crítico », dans *Antología Urbana*, 1er édition, Ciudad Alternativa, pp. 317-327.

CHANTADA A., 1998, *Del proceso de urbanización a la planificación urbana de Santo Domingo: (la política urbana del gobierno del Dr. Balaguer, 1986-1992)*, Editora Universitaria--UASD, Dirección de Publicaciones, 364 p.

CHANTADA A., 2005, « Globlalización, Isla Artificial y nuevos Ghettos », *hoy.com.do*.

CHANTADA A., s. d., « Ciudadanía, memoria e identidad espacial. A propósito del puerto de Santo Domingo y la Muralla Trujillo », *hoy.com.do*.

CHANVALLON S., HÉAS S., 2012, « L'Homme et la Nature : en quête/enquête sensible, Man and Nature: senses and sensitivities », *Natures Sciences Sociétés*, *19*, 4, pp. 355-364.

CHAPOULIE J.-M., 2008, « Malentendus transatlantiques. La tradition de Chicago, Park et la sociologie française », *L'Homme. Revue française d'anthropologie*, 187-188, pp. 223-246.

CHARDON A.-C., 2010, « Reasentar un hábitat vulnerable: Teoría versus Praxis », *Revista INVI*, *25*, 70, pp. 17-75.

CHARLES A., SADOUX S., NOVARINA G., 2008, « L'Urban renaissance, la ville selon Richard Rogers », dans *Vers une renaissance anglaise ? : Dix ans de politique travailliste de la ville*, Presses Sorbonne Nouvelle, pp. 19-33.

CHATEAURAYNAUD F., 2015, « L'emprise comme expérience. Enquêtes pragmatiques et théories du pouvoir », *SociologieS*, p. 16.

CHECO J.C., 2008, *Imágenes insulares: cartografía histórica dominicana*, Banco Popular Dominicano, 418 p.

CHOAY F., 1965, *L'urbanisme, utopies et réalités: une anthologie*, Edition du seuil, (points), 445 p.

CHOPLIN A., PLIEZ O., 2018, *La mondialisation des pauvres - Loin de Wall Street et de Davos*, Média Diffusion, 102 p.

CICOUREL A.V., 2011, *Método y medida en sociología*, CIS, 274 p.

CIUDAD ALTERNATIVA, 2018, « Santo Domingo Norte. Agenda de desarrollo local ».

CLARKE J., COLL K., 2014, *Disputing citizenship*, Policy Press, 273 p.

CLEMENTE C., 2016, « Ozama podría ser un Atractivo Turístico », *Listin Diario*.

CLERC V., 2017, « Haro sur l'informel. Le foncier dans le traitement des quartiers precaires, espaces de competition du politique : Cambodge, Liban, Syrie », dans *Repenser les quartiers précaires*, (Etudes de l'AFD), pp. 113-126.

CLERC V., CRIQUI L., JOSSE G., 2017, « Urbanisation autonome : pour une autre action urbaine sur les quartiers précaires », *Métropolitiques*.

CLERC V., DEBOULET A., 2018, « Quel Nouvel Agenda urbain pour les quartiers précaires ? La fabrique des accords internationaux sur l'urbanisation pour la conférence Habitat III », *Métropoles*, Hors-série 2018.

CLICHEVSKY N., 2000, *Informalidad y segregación urbana en América Latina: una aproximación*, CEPAL 57 p.

COLLOVALD A., 2015, « 1. L'humanitaire expert : le désencastrement d'une cause politique », dans LECHIEN M.-H., ROZIER S., WILLEMEZ L. (dirs.), *L'humanitaire ou le management des dévouements : Enquête sur un militantisme de «solidarité internationale» en faveur du Tiers-Monde*, Rennes, Presses universitaires de Rennes (Res publica), pp. 19-47.

COLOMBERT M., DE CHASTENET C., DIAB Y., GOBIN C., HERFRAY G., JARRIN T., PEUPORTIER B., TARDIEU C., TROCMÉ M., 2011, « Analyse de cycle de vie à l'échelle du quartier : un outil d'aide à la décision? », *EUE Environnement Urbain*.

COMBES H., VOMMARO G., 2015, *Sociologie du clientélisme*, La Découverte (Repères), 128 p.

COMBY J.-B., 2015, « À propos de la dépossession écologique des classes populaires », *Savoir/Agir*, *33*, 3, pp. 23-30.

CONAN M., 1988, « États-Unis et Canada : La sécurité publique dans les quartiers », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, *40*, 1, pp. 73-83.

CONAU, 2007, « Santo Domingo. Perspectiva de medio ambiente urbano » *GEO Santo Domingo*.

CONNOLLY P., 2013, « La Ciudad y el Hábitat Popular: Paradigma Latinoamericana », dans RAMÍREZ B. R. ET PRADILLA E., (Dir.) *Teorías sobre la Ciudad en América Latina. II,* pp. 505-562.

CONTRERAS-ESCANDÓN C.H., 2017, « Superar la sostenibilidad urbana: una ruta para América Latina », *Bitácora Urbano Territorial*, *27*, 2, pp. 27-34.

CORAGGIO J.-L., 2015, « L'économie sociale et solidaire et son institutionnalisation en Amérique latine : cinq pays, cinq processus », *Revue Francaise de Socio-Economie*, *15*, 1, pp. 233-252.

CORDERO W., 2002, « El bohío dominicano: de lo real a lo simbólico », *El Pajar: Cuaderno de Etnografía Canaria*, 14, pp. 103-128.

CORPORÁN J.L., 2018, « Proyecto Nuevo Domingo Savio, al borde de la perversidad política », *Ciudadalternativa.org.do*.

COTTAM H., 1999, *Zozobra: the tensions of urban space*, Thèse de doctorat, The Open University, 453 p.

COURET D., OUALET A., TAMRU B., 2005, « L'introuvable ville durable », dans *la ville durable du politique au scientifique,* Éditions Quæ, pp. 45-56.

CRONON W., 1996, *Uncommon Ground: Rethinking the Human Place in Nature*, W. W. Norton, 566 p.

DAHER HECHEM A.E., SANDOVAL LUNA A. DEL R., 2019, « Habitat y ecología de la pobreza », *Urbano*, *19*, 33, pp. 6-14.

DAMON J., 2017, *Un monde de bidonvilles - Migrations et urbanisme informel*, Le Seuil, 100 p.

DANTES DÍAZ J., 2015, « Comisión de Titulación: 80% de inmuebles en ciudades carecen de documentos definitivos », *Acento.com.do*.

DARTIGUEPEYROU C., 2013, « Où en sommes-nous de notre conscience écologique ? », *Vraiment durable*, *n° 4*, 2, pp. 15-28.

DÁVILA CRUZ C.A., MUNÉVAR QUINTERO C.A., GIRALDO QUINTERO R., 2017, « Territorios, margen y los mapas de la fragmentación. La creación de sujetos de desarrollo y sujetos de marginalidad », *Civilizar: Ciencias Sociales y Humanas*, *17*, 32, pp. 93-104.

DAVIS M., 2007, *Le pire des mondes possibles: de l'explosion urbaine au bidonville global*, La Découverte, 249 p.

DAVIS M., 2008, *Paradis infernaux: les villes hallucinées du néo-capitalisme*, Les Prairies ordinaires, 315 p.

DE BIASE A., ZANINI P., 2018, *Esplorazioni temporali di un quartiere: *atlas# 1 Verona*, Laa Recherches, 127 p.

DE LA CRUZ NOBOA L.F., 2015, « La República Dominicana, en quinta posición en el ránking latinoamericano de carreteras », *Carreteras Pan-Americana*.

DE LA CRUZ S.B., 2018, « Declaran no urbanizable zona del Proyecto Domingo Savio », *Listin Diario*.

DE LA ROSA A., 2017a, « Domingo Savio: Una vieja deuda social acumulada sin respuesta todavía », *Diario Libre*.

DE LA ROSA A., 2017b, « "Los invasores" es el gran desafío en el proyecto "Nuevo Domingo Savio" », *Diario Libre*.

DE LA ROSA A., 2018a, « Guajimía y el dilema de muchos por retornar a zonas vulnerables », *Diario Libre*.

DE LA ROSA A., 2018b, « Cabildo de Santo Domingo Este busca solución a problema de la basura que llega al parque de La Barquita », *Diario Libre*.

DE MIGUEL C.J., TAVARES M., 2015, *El desafío de la sostenibilidad ambiental en América Latina y el Caribe. Textos seleccionados 2012-2014*, CEPAL 148 p.

DEBOULET A., 2007, « Restructurer l'habitat précaire. Récits de « meilleures pratiques » », *Espaces et societes*, *131*, 4, pp. 67-83.

DEBOULET A., 2016a, *Repenser les quartiers précaires*, SALENSON I. (dir.), 273 p.

DEBOULET A., 2016b, « Le rêve mondial d'un univers urbain sans "bidonvilles" », *Multitudes*, *64*, 3, pp. 121-130.

DEBOUT L., 2014, « Repenser le modèle de développement durable dans les pays arabes, une puissance locale inattendue », dans *La gouvernance de la ville durable entre déclin et réinventions. Une comparaison Nord/Sud*, Presses universitaires de Rennes, Rennes (Presses universitaires de), pp. 143-167.

DEL ROSARIO J., 2011, « Cambio social y posmodernidad : una reflexión desde la isla », dans *Premio Ensayo pedro Francisco Bonó*, Ediciones Funglode, (Colección premios FUNGLODE), pp. 11-65.

DEL ROSARIO J., 2017, « Vivienda y bienestar social en República Dominicana », *Observatorio e políticas sociales y desarrollo, vicepresidencia de la República Dominicana*, 10, pp. 1-12.

DELGADO E., 2015, « Sólo 53% de los clientes tiene energía eléctrica las 24 horas », *Periódico elDinero*.

DELGADO RAMOS G.C., 2015, « Ciudad y buen vivir: ecología política urbana y alternativas para el bien común », *Theomai journal*, 32, pp. 36-56.

DENZIN N.K., LINCOLN Y.S., 1998, « Introduction: entering the field of qualitative research », dans *Strategies of Qualitative Inquiry*, Thousand Oaks: Sage, pp. 1-34.

DESSAU, 2009, « Informe de Evaluación de Efectos Ambientales y Plan de Gestión Ambiental », Proyecto de Saneamiento Pluvial y Sanitario de la Cañada Guajimía Fase II Addenda, O/Ref.: 014-P000502-1500-041-EN-0300-00.

DESSE R.-P., FRANÇOIS A., HOLVOET M., SAWTSCHUK J., 2017, « Introduction. Adapter les territoires aux changements climatiques : transition urbanistique et aménagement de l'espace », *Norois. Environnement, aménagement, société*, 245, pp. 7-13.

DGODT, 2013, *Amenazas y riesgos naturales República Dominicana: compendio de mapas*, Santo Domingo, Dirección General de Ordenamiento y Desarrollo Territorial, 136 p.

DI VIRGILIO M., RODRÍGUEZ M., SUGRANYES A., 2014, *Producción social del hábitat : abordajes conceptuales, prácticas de investigación y experiencias en las principales ciudades del Cono Sur*, Café de las Ciudades, 444 p.

DIAB Y., 2012, « Comment la notion de ville durable peut-elle faire evoluer la gestion des villes dans les pays du sud ? », *CNAM*.

DIARIO LIBRE, 2008, « Se repite drama de las inundaciones en La Barquita y otros barrios », *Diario Libre*.

DIARIODIGITALRD, 2019, « Organizaciones denuncian abusos por proyecto Nuevo Domingo Savio », *diariodigitalrd.com.do*.

DÍAZ K., 2017, « Duquesa, un vertedero fuera de control », *Diario Libre*.

DOBSON A., 2007, « Environmental citizenship: towards sustainable development », *Sustainable Development*, *15*, 5, pp. 276-285.

DONOUGH W.M., BRAUNGART M., 2012, *Cradle to cradle: Créer et recycler à l'infini*, Alternatives éditions, 229 p.

DOOLING S., 2009, « Ecological Gentrification: A Research Agenda Exploring Justice in the City », *International Journal of Urban and Regional Research*, *33*, 3, pp. 621-639.

DORÉ E., 2008, « La marginalidad urbana en su contexto: modernización truncada y conductas de los marginales », *Sociológica (México)*, *23*, 67, pp. 81-105.

DORREJO E., 2015, « Liderar el desarrollo urbano », *Acento.do*.

DOUZANT-ROSENFELD D., FAXAS L., 1993, « Équipements urbains et services de remplacement : le cas de Santo Domingo (République dominicaine) », *Revue Tiers Monde*, *34*, 133, pp. 139-151.

DRUMMOND D., 1981, *Architectes des favelas*, Dunod, 112 p.

DUARTE I., 1980, *Capitalismo y superpoblación en Santo Domingo: mercado de trabajo rural y ejército de reserva urbano*, CODIA, 566 p.

DUBOST F., LIZET B., 2003, « La nature dans la cité: de l'hygiénisme au développement durable », *Communications*, 74, pp. 5-18.

DUCROUX A.-M., 2002, *Les nouveaux utopistes du développement durable*, Editions Autrement, 342 p.

DUHAU E., 2013, « La ciudad informal: ¿precariedad persistente o hábitat progresivo? », dans *Los lugares del hábitat y la inclusión*, FLASCO-CLASCO-MIDUM, pp. 59-88.

DURAN V.M., NUNEZ E.J.B.G., 2009, *Arquitectura Popular Dominicana*, Popular, 393 p.

DURAND-LASSERVE A., TRIBILLON J.-F., 2000, « Quelles réponses à l'illégalité des quartiers dans les villes en développement ? », *aitec.reseau-ipam.org*.

DUVIGNEAUD P., DENAYER-DE SMET S., 1977, « L'écosystème URBS: L'écosystème urbain bruxellois », *Scope*.

EHRLICH P.R., 1972, *La bombe P*, Fayard, 268 p.

EIU, 2017, « Avances y desafíos para el reciclaje inclusivo: Evaluación de 12 ciudades de América Latina y el Caribe » *IRR*.

EL DÍA, 2018, « Desalojan unas 20 familias de Los Guandules », *El Día*.

EL NACIONAL, 2020, « Plaza de la Bandera », *elnacional.com.do*.

EMELIANOFF C., 2000, « L'écologie urbaine entre science et urbanisme », *Quaderni*, *43*, 1, pp. 85-99.

EMELIANOFF C., 2007, « La ville durable : l'hypothèse d'un tournant urbanistique en Europe », *L'Information geographique*, *71*, 3, pp. 48-65.

EMELIANOFF C., 2011, « La ville durable en quête de Transversalité », dans MATHIEU N., GUERMOND Y., (dir.), *La ville durable, du politique au scientifique,* Éditions Quae, pp. 129-142.

EMELIANOFF C., 2015, « La ville durable, question à la recherche », dans DEBIZET G., GODIER P. (dir.), *Architecture et Urbanisme durables - Modèles et savoirs*, Cahiers Ramau, 7, pp. 266-276.

ENCARNACIÓN JIMÉNEZ P., 2004, *La revolución de la pobreza: el uso de la pobreza como chantaje político : la quiebra del Banco de los Trabajadores y del cooperativismo nacional, peculado vs. pobreza*, Editora Manati', 276 p.

ERAZO ESPINOSA J.F., BOLÍVAR T., 2013, *Los lugares del hábitat y la inclusión,* FLASCO, CLACSO, MIDUVI, 591 p.

ESPINAL R., 2016, « No es populismo, es clientelismo », *Hoy Digital*.

EUROSOCIAL, 2020, « La COVID-19 en los asentamientos precarios y la vivienda social en América Central y República Dominicana », *Eurosocial*.

EZQUERRA D.B., 2013, « La tesis de la producción del espacio en Henri Lefebvre y sus críticos: un enfoque a tomar en consideración », *Quid 16. Revista del Área de Estudios Urbanos*, *0*, 3, pp. 119-135.

FABUREL G., 2014, « La mise en politique du développement durable : vers un « nouveau » modèle d'action par les pratiques professionnelles? », *metropolitiques*.

FABUREL G., 2018, *Les métropoles barbares: Démondialiser la ville, désurbaniser la terre*, Le Passager Clandestin, 380 p.

FARRÉS DELGADO Y., MATARÁN RUIZ A., 2014, « Hacia una teoría urbana transmoderna y decolonial: una introducción », *Polis. Revista Latinoamericana*, 37.

FATHY H., 1982, *Arquitectura para los pobres*, Extemporáneos, 266 p.

FAXAS L., 2005, *République dominicaine: système politique et mouvement populaire, 1961-1990*, Presses Univ. du Mirail, 508 p.

FAXAS L., 2007, *El mito roto: sistema político y movimiento popular en la República Dominicana, 1961-1990*, Siglo XXI, 369 p.

FELLI R., 2015, « La durabilité ou l'escamotage du développement durable », *Raisons politiques*, *60*, 4, pp. 149-160.

FERMIN CAAMAÑO J., 2009, « Los Mina orienta », *blogspot*.

FERNÁNDEZ F., 2018, *Visitas sorpresa. Un camino de acercamiento y desarrollo humano*, Lourdes Saleme y asociados, Santo Domingo, R. D, Amigo del Hogar, 312 p.

FERNÁNDEZ M.A., 1996, *Ciudades en riesgo: degradación ambiental, riesgos urbanos y desastres en América Latina*, Soluciones Practicas, 200 p.

FEVEILE L., 2019, « Territoire habité à l'épreuve du tourisme international », dans BONZANI S., GUEZ A. (dir.), *Représenter la transformation ou comment saisir les espaces-temps habités.*, L'oeil d'or, pp. 239-246.

FIDÈLE B., REGUEILLET A.-G., CORDETTE J., 2010, *De l'Ile Espagnole à la République Dominicaine d'aujourd'hui*, KARTHALA Editions, 346 p.

FIRSTPOST, 2010, « Hurricane Sandy Images: Not just NYC, the Caribbean also suffered », *World News*.

FLEURY-BAHI G., 2010, « Les comportements écologiques », *Le point sur... Psychologie*, pp. 73-96.

FLIPO F., 2014, « Les trois conceptions du développement durable », dans *Développement durable et territoires*, *5*, 3.

FOLCHI D. M., 2001, « Conflictos de contenido ambiental y ecologismo de los pobres : no siempre pobres, ni siempre ecologistas. », *EP -El ecologismo popular a debate*, *22*, pp. 79-101.

FOUCHIER V., 1998, *Les densités urbaines et le développement durable: le cas de l'Île-de-France et des villes nouvelles*, Secrétariat général du groupe central des villes nouvelles, 224 p.

FOURNIAU J.-M., 2007, « L'expérience démocratique des « citoyens en tant que riverains » dans les conflits d'aménagement », *Revue européenne des sciences sociales. European Journal of Social Sciences*, XLV-136, pp. 149-179.

FOURNIER P., ARBORIO A.-M., 2010, *L'observation directe: L'enquête et ses méthodes*, Armand Colin, 89 p.

FRIEDMAN Y., 1978, *L'architecture de survie: où s'invente aujourd'hui le monde de demain*, Casterman, 184 p.

FRIEDMAN Y., 2003, *L'architecture de survie: une philosophie de la pauvreté*, éditions de l'éclat, 228 p.

GADY A., 1996, « Contre Haussmann », *Commentaire*, *Numéro 75*, 3, pp. 645-657.

GALLASTEGUI VEGA J., GALEA ALARCÓN J., 2008, *El barrio como unidad operativa para el desarrollo local*, Grupo Editorial Lumen, 123 p.

GARCIA C., 1967, *Como se vive en un barrio de Santiago*, Universidad Catolica Madre y Maestra (Estudios), 115 p.

GARCÍA ROMERO B., ZACARÍAS MEJÍA M., 1987, « La sobrepoblación relativa, espacio y culture. Un estudio de caso. », *Estudios Sociales*, 99, pp. 47-61.

GARCIA SANCHEZ P.J., 2002, *Formes et conflits d'urbanité à Caracas. Enquête sur l'écologie et l'ordre public*, Thèse de doctorat, Paris, Ecole des hautes études en sciences sociales EHESS, 644 p.

GARCÍA SÁNCHEZ P.J., 2006, « Entre urbanité et ordre public. Une écologie de l'usage des places à Caracas », *Espaces et sociétés*, *126*, 3, pp. 103-118.

GARCÍA SÁNCHEZ P.J., 2007, « Caracas : (habiter la) ville « fragilisée », (se rendre compétent dans la) cité vulnérable », dans *Villes internationales*, La Découverte, pp. 169-188.

GARCÍA SÁNCHEZ P.J., VILLÁ M., 2001, « De la sociabilidad vigilante a la urbanidad privativa. Homogeneización residencial, usos citadinos y ciudadanía en Caracas », *Perfiles latinoamericanos*, 19, pp. 57–82.

GARCÍA-DOMÉNECH S., 2017, « El rol del espacio público en la sostenibilidad de la ciudad contemporánea: La cultura urbana mediterránea en Europa. », *AUS [Arquitectura / Urbanismo / Sustentabilidad]*, 21, pp. 44-50.

GARDUÑO R.A., 2018, « Ejercicio de ciudadanía », *Vanguardia*.

GAYET-VIAUD C., BIDET A., MÉNER E.L., 2019, « Enquêter sur la portée politique des rapports en public », *Politix*, *125*, 1, pp. 7-30.

GEHL J., AVIA J.S., 2006, *La humanización del espacio urbano: La vida social entre los edificios*, traduit par LABRADOR M.T.V., Edición: 1, Barcelona, Editorial Reverte, 217 p.

GELLER E.S., WINETT R.A., EVERETT P.B., 1982, *Preserving the environment: new strategies for behavior change*, Pergamon Press, 364 p.

GENAO NÚÑEZ W., 2018, « Populismo y dictadura en República Dominicana: ¿Desarrolló el régimen de Rafael L. Trujillo Molina un discurso y una política social y económica cercana al populismo clásico? », *Diálogos Revista Electrónica*, pp. 92-119.

GERMAN M., GUEVARA N., 1994, « Desalojos y remodelación urbana en Santo Domingo », dans *Antología Urbana*, Editora Corripio, Ciudad Alternativa (Ciudad Alternativa), pp. 13-18.

GERMANI G., IANNI O., TELLA T.S.D., 1973, *Populismo y contradicciones de clase en Latinoamérica*, Ediciones Era, 160 p.

GIROUD M., 2015, « Résister en habitant », *Hyperville|Ville & Collective.*

GLAESER E., 2011, *Triumph of the City: How Urban Spaces Make Us Human*, Pan Macmillan, 317 p.

GLAESER E., 2019, *El triunfo de las ciudades: Cómo nuestra gran creación nos hace más ricos, más listos, más sostenibles,* 001 édition, Madrid, TAURUS, 384 p.

GLASER B.G., STRAUSS A.L., 1967, *The Discovery of Grounded Theory: Strategies for Qualitative Research*, Aldine, 292 p.

GLIGO N., 2006, *Estilos de desarrollo y medio ambiente en América Latina, un cuarto de siglo después*, CEPAL, 109 p.

GOBIERNO DOMINCANO J., 1993, *Renovación urbana en Santo Domingo 1986-1994: Historia de un proceso que ha transformado barriadas temerarias o suicidas incorporándolas al tejido urbano con nuevas oportunidades de redención*, Santo Domingo, Editora Robiou, 186 p.

GODARD F., 1990, « Sur le concept de stratégie », dans *Strategies residentielles Actes du Seminaire organise*, INED, p. 459.

GODARD H., MÉRAT M.-M., 2003, « Les occupations de terres urbaines : l'illégalité toléré voire encouragée », *Mapa Monde*, pp. 35-36.

GODIN M.-C., 2007, « La prévention et la génération des déchets », *Rapport analytique sur l'état de l'environnement wallon 2006-2007*, Le Ministre wallon de l'Environnement.

GOFFMAN E., 1975, *Stigmate: les usages sociaux des handicaps*, Les Éditions de Minuit, 175 p.

GOFFMAN E., 1979, *Relaciones en público: microestudios del orden público*, Alianza, 379 p.

GOLDMAN M., A. SCHURMAN R., 2000, « Closing the "Great Divide": New Social Theory on Society and Nature », *Annual Review of Sociology*, *26*, 1, pp. 563-584.

GÓMEZ DE TRAVESEDO N., SAENZ RAMÍREZ P., 2009, « Análisis de riesgos de desastres y vulnerabilidades en la República Dominicana. Documento de contribución al Sistema Nacional de Prevención, Mitigación y Respuesta a Desastres », Plan de Acción DIPECHO para El Caribe, VI, Santo Domingo, R. D, p. 111.

GÓMEZ LENDE S., 2006, « Sistemas de objetos y sistemas de acciones: producción del espacio y construcción social de la naturaleza », *Revista geográfica venezolana,47, 2, 2006,* pp. *225-256*.

GÓMEZ L., 1980, *Algunos cambios en la comunidad campesina dominicana (1920-1970)*, Santo Domingo, Universidad Autónoma de Santo Domingo, Centro Dominicano de Investigaciones Antropológicas (Cuadernos del CENDIA no. 9), 44 p.

GÓMEZ MATA E., ROSAS CHAVARRÍA D., 2018, « Ciudad compacta, ciudad difusa. Políticas de redensificación en México », dans *Perspectivas teóricas, globalización e intervenciones públicas para el desarrollo regional*, México, Universidad Nacional Autónoma de México y Asociación Mexicana de Ciencias para el Desarrollo Regional A.C, Coeditores, pp. 317-334.

GONZÁLEZ J., 2015, *Ciudades en transición. Procesos urbanos y políticas de rehabilitación en contextos diferenciados: Centro Histórico de La Habana y Ciudad Colonial de Santo Domingo,* UIB, 273 p.

GONZALEZ J., 2015, « Buzos », *El Nacional*.

GONZÁLEZ MUESES E.V., VANESSA E., 2015, *Sobre la vivienda social dominicana en el siglo XX : caso de Santo Domingo*, Thèse de doctorat, 127 p.

GORGE H., 2014, *Appartenir à la société de consommation en étant travailleur pauvre : une approche socio-historique de la construction de la figure du consommateur pauvre*, Thèse de doctorat, Université du Droit et de la Santé - Lille II, 680 p.

GRAFMEYER Y., AUTHIER J.-Y., 2015a, *L'école de Chicago: naissance de l'écologie urbaine*, Armand Colin, 99 p.

GRAFMEYER Y., AUTHIER J.-Y., 2015b, *Sociologie urbaine - 4e édition*, Armand Colin, 99 p.

GRAFMEYER Y., JOSEPH I., 1979, *L'école de Chicago: naissance de l'écologie urbaine*, Champ urbain, 377 p.

GROSSMAN G.M., KRUEGER A.B., 1996, « The inverted-U: what does it mean ? », *Environment and Development Economics*, *1*, 1, pp. 119-122.

GUERMOND Y., 2006, « Repenser l'urbanisme par le développement durable ? », *Natures Sciences Societes*, *14*, 1, pp. 80-83.

GUERRERO T., 2012, « El terrible delito de vivir en un barrio pobre de República Dominicana », *Acento.do*.

GUESNERIE R., 1997, *A economia de mercado*, Editora Ática, 119 p.

GUHA R., MARTINEZ-ALIER J., 1997, *Varieties of Environmentalism: Essays North & South*, London, Earthscan Ltd, 247 p.

GUILLEMETTE F., LUCKERHOFF J., 2009, « L'induction en méthodologie de la théorisation enracinée (MTE) - PDF », *Approches Inductives II*, pp. 4-21.

GUTIÉRREZ M., 2018, « RD, con un 60% de su territorio vulnerable a las inundaciones, amaneció con el agua al cuello », *Acento.do*.

GUTIÉRREZ R., 2002, *Arquitectura y urbanismo en Iberoamérica*, Guida Editori, 812 p.

HABERMAS J., LAUNAY M.B. DE, 1988, *L'espace public: archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Payot, 324 p.

HAËNTJENS J., 2011, *La ville frugale: un modèle pour préparer l'après-pétrole*, Fyp, 141 p.

HAJEK I., 2018, *De la ville durable à la nature en ville*, Presses Universitaires du Septentrion, 320 p.

HAMMAN P., 2014, « Repenser la ville à l'heure des injonctions au développement durable », *Questions de communication*, pp. 81-101.

HARDT M., 2019, « Os desafios urbanos para a Curitiba dos próximos anos », *Gazeta do Povo*.

HARVEY D., 1992, *The Condition of Postmodernity: An Enquiry into the Origins of Cultural Change*, Wiley, 392 p.

HARVEY D., 1996, « Cities or urbanization? », *City*, *1*, 1-2, pp. 38-61.

HARVEY D., 2005, *Spaces of Neoliberalization: Towards a Theory of Uneven Geographical Development*, Franz Steiner Verlag, 148 p.

HARVEY D., 2015, *Villes rebelles: Du droit à la ville à la révolution urbaine*, Buchet/Chastel, 203 p.

HAYOT A., 2002, « Pour une anthropologie de la ville et dans la ville : questions de méthodes », *Revue européenne des migrations internationales*, *18*, 18-3, pp. 93-105.

HAZARD S., 1873, *Santo Domingo : past and present, with a glance at Hayti*, New York : Harper & Brothers, 648 p.

HEIDEGGER M., 1958, *The Question of Being*, Rowman & Littlefield, 114 p.

HELBERT Y., 1998, *Des jardins familiaux dans nos villes: jardins, jardinage & politiques urbaines*, Fondation de France, 63 p.

HÉRAN F., 2015, « La ville durable, nouveau modèle urbain ou changement de paradigme ? », *Métropolitiques*.

HERMIDA M.A., HERMIDA C., CABRERA N., CALLE C., 2015, « La densidad urbana como variable de análisis de la ciudad: El caso de Cuenca, Ecuador », *EURE (Santiago)*, *41*, 124, pp. 25-44.

HERNÁNDEZ AJA A., 2009, « Calidad de vida y medio ambiente urbano: indicadores locales de sostenibilidad y calidad de vida urbana », *Revista INVI*, *24*, 65, pp. 79-111.

HERNÁNDEZ B., RIVERA B. E., BAUTISTA C. R., 1990, *Modelos de asentamientos urbanos en barrios marginados con respecto al uso de suelo*, Thèse de doctorat, Santo Domingo, UASD, 180 p.

HERNÁNDEZ DE PADRÓN M.I., 2006, « La pobreza urbana, organizaciones de barrio y las redes de solidaridad locales », *Fermentum. Revista Venezolana de Sociología y Antropología*, *16*, 45, pp. 268-278.

HERNANDEZ GARCIA J., 2013, « Construcción social de espacio público en barrios populares de Bogotá », *Revista INVI*, *28*, 78, pp. 143-178.

HERNÁNDEZ-CASTRO N.L., 2009, « Reconocimiento de la autoproducción social del hábitat en Bogotá », *Cuadernos De Vivienda y Urbanismo*, pp. 210-230.

HILMAN M., 1996, « In favor of the compact city », dans *The compact city, a sustainable urban form?*, Taylor & Francis, Elizabeth Burton, Mike Jenks, Katie Williams, p. 360.

HIROJO S., 2009, « Los nunca idos que regresan, de la Ciénaga a las Caobas: Un mito por decreto », *Estudios Sociales*, 2009, pp. 93-103.

HOMBRADOS MENDIETA M.I., MONTALBÁN M., GÓMEZ L., 1994, « Hacinamiento y representación espacial del barrio », *Interpretación social y gestión del entorno: aproximaciones desde la psicología ambiental, 2, (Tomo II),* pp. 366-372.

HORTON F.E., REYNOLDS D.R., 2016, « Effects of Urban Spatial Structure on Individual Behavior », *Economic Geography*.

HULME M., 2017, « Climate Change, Concept of », dans *International Encyclopedia of Geography*, American Cancer Society, pp. 1-6.

HUTIN C., GOULET P., 2009, *L'enseignement de Soweto: construire librement*, Actes Sud, 110 p.

ISIN E.F., NIELSEN G.M., 2013, *Acts of Citizenship*, Zed Books Ltd., 319 p.

ITURRA L., JIRÓN P., 2015, « Siguiendo trayectorias, dibujando trayectos. Construcción de diagramas desde la experiencia de los habitantes. », *Aquitectura, Urbanismo, Sostenibilidad*, 20.

JACOBS J., 1961, *The Death and Life of Great American Cities*, Vintage Books, 466 p.

JACOBS J., 2016, *The Death and Life of Great American Cities*, Knopf Doubleday Publishing Group, 466 p.

JIMÉNEZ HERRERO L.M., 2016, *Hacia ciudades y territorios inteligentes, resilientes y sostenibles*, Bubok, 360 p.

JOLLIVET M., 2011, *Le développement durable, de l'utopie au concept.. De nouveaux chantiers pour la recherche,* Nature, Sciences et Sociétés, 288 p.

JORDÁN R., 2003, « Ciudad y desarrollo en América Latina y el Caribe », dans *Gestión urbana para el desarrollo sostenible en América Latina y el Caribe*, CEPAL, pp. 43-68.

JORDÁN R., RIFO L., PRADO A., 2017, *Desarrollo sostenible, urbanización y desigualdad en América Latina y el Caribe. Dinámicas y desafíos para el cambio estructural*, CEPAL, 427 p.

JORDAN R., SIMIONI D., 2002, « Hacia una nueva modalidad de gestión urbana », dans *Las nuevas funciones urbanas: gestión para la ciudad sostenible*, pp. 9-30.

JOSEPH I., 1992, « L'espace public comme lieu de l'action », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, *57*, 1, pp. 211-217.

JOSEPH I., 1993, « Du bon usage de l'école de Chicago », dans *Ville, exclusion et citoyenneté: Entretiens de la ville II*, Editions Esprit, pp. 69-96.

JOSEPH I., 1997, *La Ville sans qualités*, FeniXX, 333 p.

JOSEPH I., 2004, « Goffmann et l'écologie urbaine », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, *95*, 1, pp. 130-133.

JOVINE R., CAÑETE R., 2017, « Se buscan: recursos para garantizar derechos cálculo del espacio fiscal para reorientar los recursos públicos malgastados a la garantía de derechos », *OXFAM*, P. 86.

KLEIN N., SAINT-MARTIN L., GAGNÉ P., 2008, *La stratégie du choc: la montée d'un capitalisme du désastre*, Actes Sud (Questions de société), 669 p.

KOKOREFF M., 1991, « La propreté du métropolitain : Vers un ordre post-hygiéniste ? », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, *53*, 1, pp. 93-102.

KOOLHAAS R., 2011, *Junkspace: repenser radicalement l'espace urbain*, Payot & Rivages, 120 p.

KUBLER G., 1957, *Ars Hispaniae: Arquitectura de los siglos XVII y XVIII*, Editorial Plus-Ultra, 390 p.

KUZNETS S., 1955, « Economic Growth and Income Inequality », *The American Economic Review*, *45*, 1, pp. 1-28.

LANNOY P., 2004, « Quand Robert Park écrit « La ville » (1915). Essai de scientométrie qualitative, Abstract », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, *11*, 2, pp. 157-184.

LAPEYRE F., 2006, « Objectifs du millénaire pour le développement : outils de développement ou cheval de Troie des politiques néolibérales ? », *Alternatives Sud*, *13*, 1, pp. 9.

LATIBARÓMETRO C., 2018, « Informe 2018 », *Banco de datos en linea*.

LATOUR B., 2013, *Nous n'avons jamais été modernes*, La Découverte, 120 p.

LAZO A., CALDERÓN R., 2010, « El barrio: espacio en construcción. Aproximación exploratoria a un barrio pobre de la periferia de Santiago de Chile », *L'Ordinaire des Amériques*, 214.

LEFEBVRE H., 1970, *Le manifeste différentialiste*, Gallimard, 196 p.

LEFEBVRE H., 1974, *La Production de l'espace*, Economica, 518 p.

LEFEBVRE H., 1986, *Le droit à la ville*, SEUIL, 164 p.

LEFEBVRE H., RÉGULIER C., 1985, « Le projet rythmanalytique », *Communications*, *41*, 1, pp. 191-199.

LENTINI M., PALERO D., 1997, « El hacinamiento: la dimensión no visible del déficit habitacional », *Revista INVI*, *12*, 31.

LÉVI-STRAUSS C., 1949, *Les structures élémentaires de la parenté*, Presses universitaires de France, 676 p.

LIBERTUN N., 2019, « Las ciudades como catalizadoras del desarrollo económico y social a escala masiva », *Ciudades Sostenibles*.

LIRIANDO J., 2010, « Robo de electricidad es coordinado por mafia », *Listin Diario*.

LISTIN DIARIO, 2018, « El nuevo Domingo Savio », *Listin Diario*.

LIZARDO M., GUZMÁN R.M., 2005, *Coordinación de las políticas fiscales y ambientales en la República Dominicana*, CEPAL, 84 p.

LLOP J.M., IGLESIAS B.M., VARGAS R., BLANC F., 2019, « Las ciudades intermedias: concepto y dimensiones », *Ciudades*, 22, pp. 23-43.

LOCHER F., QUENET G., 2009, « L'histoire environnementale : origines, enjeux et perspectives d'un nouveau chantier », *Revue d'histoire moderne contemporaine*, *56-4*, 4, pp. 7-38.

LOLIVE J., 2010, « Mobilisations environnementales », dans COUTARD O. et LÉVY J.-P. (Dir.) *Ecologies urbaines,* Economica (Villes), pp. 276-302.

LONGÉPÉ É., 2018, « Brésil : Curitiba, « la ville la plus verte » grâce à ses nombreuses initiatives », *POSITIVR*.

LOPES M.A. DE S., 2005, *De costumbres y leyes: abigeato y derechos de propiedad en Chihuahua durante el porfiriato*, El Colegio de Michoacán A.C., 304 p.

LOPEZ D., CEBALLOS J., GUEVARA N., 1995, « Gestion de la ciudad y grupos populares, COPADEBA », *Santo Domingo 2000. Veinte años después*, pp. 31-40.

LOW S.M., 2010, *On the Plaza: The Politics of Public Space and Culture*, University of Texas Press, 262 p.

LOZANO W., 1995, « La construcción social del espacio urbano en Santo Domingo (1950-1990) », *Santo Domingo 2000. Veinte años después*, pp. 145-161.

LOZANO W., DUARTE I., REYES O.F., 1997, *La Urbanización de la Pobreza: Urbanización, Trabajo y Desigualdad Social en Santo Domingo*, FLACSO, Programa República Dominicana, 296 p.

LUCIANO F., 2013, « De cómo Guajimia pasó de arroyuelo a Cañada », *Acento.do*.

LUNA L., 1991, « Balaguer se impone. En medio de carencias, Dominicana se prepara para festejar con lujo el V Centenario », *Proceso*.

LUPTON R., 2003, « Neighbourhood Effects: Can We Measure Them and Does it Matter? », *SSRN Scholarly Paper*, Social Science Research Network.

LUSSAULT M., 2009, « La vulnérabilité urbaine, notre horizon ? », *babel.hypotheses*.

LUSSAULT M., 2016, « L'informel comme principe », *Tous urbains*, *15*, 3, pp. 34-35.

MACLAREN V., 1996, *Élaboration d'indicateurs de durabilité urbaine : gros plan sur l'expérience canadienne*, I C U R R Press, 177 p.

MAGIS K., 2010, « Community Resilience: An Indicator of Social Sustainability », *Society & Natural Resources*, *23*, 5, pp. 401-416.

MAGNAN A.K., 2010, « Questions de recherche autour de l'adaptation au changement climatique », *Natures Sciences Societes*, *18*, 3, pp. 329-333.

MANCEBO F., 2010, *Le développement durable*, Armand Colin, 251 p.

MANIGAT L.F., 1965, « La crise dominicaine », *Persée*, 6, pp. 1170-1187.

MARBOEUF J., 2006, *Jardin ouvrier*, Editions Lansman, 62 p.

MARC J.-V., 2011, « Le jardin créole à Fort-de-France : stratégie de résistance face à la pauvreté ? », *VertigO*, 11, 1.

MARESCA B., DUJIN A., PICARD R., 2009, *La consommation d'énergie dans l'habitat entre... - Centre de recherche pour l'étude et l'observati... - Centre de recherche pour l'étude et l'observati...*, Crédoc, 87 p.

MARSH G.P., 1864, *Man and Nature: Or, Physical Geography as Modified by Human Action*, C. Scribner, 592 p.

MARTINEZ E., 1999, *La ciudad y otros ensayos de ecología urbana*, Ediciones del Serbal, 148 p.

MARTINEZ-ALIER J., 2014, *L'écologisme des pauvres: une étude des conflits environnementaux dans le monde*, Les Petits Matins, 670 p.

MASLOW A.H., 1954, *Motivation and Personality*, Harper, 442 p.

MASSEY D., 2004, « Geographies of Responsibility », *Geografiska Annaler*: Series B, Human Geography, 86,1, pp. 5-18.

MATEO A., 2004, *Mito y cultura en la era de Trujillo*, Editora Manati', 234 p.

MATEO A., 2011, « Una teoría sobre el clientelismo dominicano », *Acento.do.*

MATEO A., 2016, « La ideología del progreso (2) », *AlMomento.net*.

MATHIEU N., GUERMOND Y., 2011, *La ville durable, du politique au scientifique,* Éditions Quae, 286 p.

MATOS OGANDO C.V., CASADO RAMOS A., ELLIS MACHUCA M.A., 1983, *Renovación urbana del Barrio Buenos Aires*, Thèse de doctorat, Santo Domingo, UASD, 210 p.

MAUMI C., 2016, « Pour une écologie humaine, de Patrick Geddes à Benton MacKaye », *Espaces et sociétés*, *167*, 4, pp. 27-42.

MAUSS M., 2013, *Essai sur le don*, République des Lettres, 449 p.

MCGUIRK J., 2015, *Radical Cities: Across Latin America in Search of a New Architecture*, Verso Books, 288 p.

MEDINA D., 2018, « Discurso de Rendición de Cuentas del Excelentísimo Señor Presidente de la República, Lic. Danilo Medina ante la Asamblea Nacional », p. 12.

MEJÍA M., 2019, « La impunidad mengua los ríos dominicanos », *Diario Libre*.

MELÉ P., 2016, « ¿Qué producen los conflictos urbanos? », dans *EL derecho a la ciudad en América Latina, Visiones desde la política*, UNAM, Coordinación de Humanidades, pp. 127-158.

MELIA S., PARKHURST G., BARTON H., 2011, « The paradox of intensification », *Transport Policy*, *18*, 1, pp. 46-52.

MELLA P., 2019, « Reflexiones Sobre El Desarrollo Humano Dominicano », *bono.edu.do.*

MÉNDEZ M., 2015, « Los chiriperos rostro del trabajo informal », *Listin Diario*.

MEPYD, 2012, « Ley 1-12 Estrategia Nacional de Desarrollo 2030 ».

MEPYD, 2014, « Objetios de desarrollo del milenio. Informe de seguimiento 2013 ».

MEPYD, 2016, « Informe nacional sobre vivienda y desarrollo urbano sostenible ».

MERCEDES A., 1996, « Ciudad Alternativa, un paso hacia la participación popular », dans *Anologia Urbana*, Ciudad alternativa, pp. 456-461.

MERLIN P., CHOAY F., 1988, *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*, Presses universitaires de France, 723 p.

MERTENAT C.C., 2013, *Entre ville complexe et projet urbain durable, l'exemple de l'Agence d'Écologie Urbaine de Barcelone*, Thèse de doctorat, Université de Montréal, 187 p.

MICOUD A., 2000, « L'écologie urbaine comme utopie contemporaine », *Quaderni*, *43*, 1, pp. 101-116.

MINAYA L., 2011, *El callejón de las flores: cuentos eróticos*, Santuario, 76 p.

MINISTERIO DE LA PRESIDENCIA, 2019, « Nuevo Domingo Savio. Da para comprar y guardar », *You Tube*.

MOLINA T., 2018, « La huella del carbono dominicana se expande », *Diario Libre*.

MONGEAU S., 2007, *Objecteurs de croissance: pour sortir de l'impasse, la décroissance*, Éditions Écosociété, 139 p.

MONGIN O., 2010, « Où vont les villes? – Entretien avec Olivier Mongin », *Urbanisme - Aménagement*.

MORAND S., 2020, « La crise du coronavirus est une crise écologique », *Libération.fr*.

MORANGE M., SPIRE A., 2017, « Mise en ordre, mise aux normes et droit à la ville : perspectives croisées depuis les villes du Sud », *Métropoles*, 21.

MORÉ G.L., DOMINGUEZ RODRIGUEZ M., 2013, « El polígono central de Santo Domingo: 50 años de desarrollo urbano », *Archivos de arquitectura Antillana*, *47*.

MORÉ G.L., PRIETO VICIOSO E., PÉREZ MONTÁS E., DELMONTE J.E., 2008, *Historias para la construcción de la arquitectura dominicana (1492-2008)*, Grupo León Jiménez (Centenario), 476 p.

MOREL E., MEJIA M., 1998, « Dominican Republic : urban renewal and evictions in Santo Domingo », dans *Evictions and the Right to Housing*, International Development Research Centre, pp. 83-143.

MOREL E., VILLAMAN M., 1996, « Remodelación urbana, desmovilización popular y respuesta a las organizaciones populares », dans *Antología Urbana*, (Ciudad Alternativa), pp. 433-411.

MOREL PIERRET E., 1996, « Cuenca Hidrográfica y urbanización : Posibilidades y límites de una gestión coordinada en la prestación de los servicios de agua y saneamiento en asentamientos humanos de la ciudad de Santo Domingo. », dans *Antología Urbana*, (Ciudad Alternativa), pp. 183-198.

MORENO OLMOS S.H., 2008, « La habitabilidad urbana como condición de calidad de vida », *Palapa*, *3*, 2, pp. 47-54.

MORENO PÉREZ S., 2017, « El debate sobre el desarrollo sustentable o sostenible y las experiencias internacionales de desarrollo urbano sustentable », *Centro de estudios sociales y de Opinión Pública*, p. 26.

MORILLO PÉREZ A., 2014b, « Atlas de la Pobreza 2010. Provincia 32 Santo Domingo », *MEPyD.*

MORILLO PÉREZ A., 2014a, « Atlas de la Pobreza 2010. Provincia 01 Distrito Nacional », *MEPyD*.

MORVAN B., 2000, « Le développement durable : une utopie politiquement correcte », *Quaderni*, *41*, 1, pp. 91-107.

MOYA PONS F., 2019, *Infraestructuras: Las Bases Físicas del Desarrollo Dominicano*, Santo Domingo, R. D, Amido del Hogar, 456 p.

MUNIZAGA VIGIL G., 1999, *Macroarquitectura: tipologías y estrategias de desarrollo urbano*, Ediciones Universidad Católica de Chile, 392 p.

MURILLO F., SCHWEITZER M., 2011, « Planear el barrio. Urbanismo participativo para construir el derecho a la ciudad », *urbanhabitat*, p. 42.

NACIF N., 2016, « Diseño De Indicadores Urbanos De Sustentabilidad. El Caso Del Gran San Juan En Argentina », *Urbano*, 34, pp. 6-15.

NÆSS P., SANDBERG S.L., ROE P.G., 1996, « Energy use for transportation in 22 Nordic towns », *Scandinavian Housing and Planning Research*, *13*, 2, pp. 79-97.

NAOUFAL N., 2016, « Connexions entre la justice environnementale, l'écologisme populaire et l'écocitoyenneté », *VertigO,16*, 1, p. 27.

NASH R., 1976, *The American Environment: Readings in the History of Conservation*, McGraw-Hill Companies, 364 p.

NAVARRO A., 2004, *Plan Cigua. Plan de desarrollo urbano para la Cienaga y los Guandules*, Ciudad Alternativa, 93 p.

NAVARRO A., MERCEDES A., 1996, « Organizaciones barriales, mejoramiento urbano y desarrollo de la ciudad », dans *Antologia Urbana*, Ciudad Alternativa, p. 57.

NAVARRO DE CORCUERA L., 2017, *IBES/ Iniciativa de Barrios Emergentes y Sostenibles. Herramientas aplicadas para la regeneración de áreas vulnerables. Caso de estudio-aplicación en Cancino Adentro, Santo Domingo Este.*, masters, CITDH, 138 p.

NAVARRO GARCÍA A., 1994a, « Desarrollo urbano en República Dominicana : preocupaciones y espectativas », dans *Antología Urbana*, Editora Corripio, Ciudad Alternativa (Ciudad Alternativa), pp. 13-18.

NAVARRO GARCÍA A., 1994b, « La cuestión del medio ambiente en Ciudad Alternativa », dans *Antología Urbana*, Editora Corripio, Ciudad Alternativa (Ciudad Alternativa), pp. 239-247.

NEVEU C., 2011, « Démocratie participative et mouvements sociaux : entre domestication et ensauvagement ? », *Participations*, *1*, 1, pp. 186-209.

NEWMAN O., 1996, *Creating Defensible Space*, DIANE Publishing, 139 p.

NEWMAN P., KENWORTHY J., 1999, *Sustainability and Cities: Overcoming Automobile Dependence*, Island Press, 468 p.

NEZ H., 2011, « Nature et légitimités des savoirs citoyens dans l'urbanisme participatif. Une enquête ethnographique à Paris », *Sociologie*, 4, 2.

NOVOTNY P., 2000, *Where We Live, Work and Play: The Environmental Justice Movement and the Struggle for a New Environmentalism*, Westport, Conn, Praeger, 136 p.

NOWIK L., AZAMMAM S., SAJOUX M., 2010, « L'évolution de la cohabitation intergénérationnelle au Maroc : les solidarités privées mises à l'épreuve ? », *AIDELF*.

NUN J., 1971, *Superpoblacion relativa, ejercito industrial de reserva y masa marginal*, CEPAL, 43 p.

NUÑEZ ZORRILLA M.D.P., 2011, *Arquitectura Vernácula Y Colonial Dominicana*, Master Arquitectura y Sostenibilidad : Herramientas de Diseño y Técnicas de Control Medioambiental, Universitat Politècnica de Catalunya, 33 p.

OBERTI M., PRÉTECEILLE E., 2016, *La ségrégation urbaine*, La Découverte, 124 p.

OCDE, 1996, *Politiques novatrices pour un développement urbain durable. La ville écologique*, Paris, Organization for Economic Co-operation and Development, 218 p.

OFICINA NACIONAL DE PRESUPUESTO, 1995, « Balance : gobernar es construir 1986-1995. Inversiones ajustadas por el gobierno del Dr. Balaguer por provicia del 16 de agosto del 1986 al 31 de mayo de 1995 », *La Oficina, Rep. Dom., Ofinina Nacional de Presupuesto*.

ONAPLAN, ADN, GTZ, 1987, « Plan indicativo para el desarrollo de la zona norte de Santo Domingo », p. 147.

ONE, 2013a, « XI Censo nacional de poblacion y vivienda 2010. Caracteristicas del entorno de la vivienda y el hogar », 7.

ONE, 2013b, « Panorama estadístico. Hacinamiento en República Dominicana à partir de datos del IX censo de población y vivienda 2010 », *Panorama estadístico*, 62.

ONE, 2016, « Estimaciones y proyecciones nacionales de poblacion 1950-2100. Proyecciones derivadas: Proyecciones sub-nacionales de poblacion 2000-2030 », IV.

ONU, 2000, « La Alianza de las Ciudades ».

ONU, 2014, « El camino hacia la dignidad para 2030: acabar con lapobreza y transformar vidas protegiendo el planeta. Informe de síntesis del Secretario General sobre la agenda de desarrollo sostenible después de 2015 ».

ONU, 2015, « Transformar nuestro mundo: la Agenda 2030 para el Desarrollo Sostenible ».

ONU-HABITAT I, 1976, « The Vancouver Declaration On Human Settlements », Vancouver, Canada.

OPSD, 2017a, « Boletín 11 Residuos sólidos urbanos en república dominicana: desafío y oportunidad para una gestión de desechos ambientalmente sostenible », *Boletín Observatorio de Políticas Sociales y Desarrollo 11*, Vicepresidencia de la República Dominicana et Gabinete de coordinación de políticas sociales.

OPSD, 2017b, « Boletín 10, Vivienda y bienestar social en República Dominicana », Boletin, *Boletín Observatorio de políticas sociales y desarrollo* 10, Vicepresidencia de la República Dominicana et Gabinete de coordinación de políticas sociales.

ORDUÑA GAÑÁN M.Á., 2016, *Barrios y sostenibilidad: la aplicación de criterios sociales, medioambientales y económicos en el diseño y evaluación de procesos de regeneración urbana sostenible en ciudades europeas*, Thèse de doctorat, 546 p.

OSC-RD, 2014, « Análisis geográfico y sociodemográfico de las comunidades priorizadas », IT-SC 002, Rep. Dom.

OYÓN J.L., SERRA-PERMANYER M., 2016, « John Turner, un architecte geddesien », *Espaces et sociétés*, *167*, 4, pp. 43-61.

PANTALEÓN D., 1983, « Un barrio se estudia a sí mismo: un estudio socio-económico del barrio de Los Guandules », *Estudios sociales*, p. 3-29.

PARDO BUENDÍA M., 2006, « El análisis de la conciencia ecológica en la opinión pública: ¿contradicciones entre valores y comportamiento? », dans *Persona, sociedad y medio ambiente : perspectivas de la investigación social de la sostenibilidad*, Junta de Andalucía. Consejería de Medio Ambiente. Dirección General de Educación Ambiental y Sostenibilidad, pp. 72-87.

PARDO M., 1998, « La sociedad del desperdicio: hacia una sociología de los residuos en las sociedades modernas contemporáneas », *Universidad Pública de Navarra-Fundación Fernando de los Ríos*, pp.79-91.

PARIN C., 2012, « Un regard à l'épreuve du temps », dans *Déclin et survie des grandes villes américaines*, Parenthèses Editions, (Eupalinos), pp. 5-11.

PARK R.E., 1939, « La ciudad, fenómeno natural », dans *La ciudad y otros ensayos de ecología urbana*, La estrella polar, Ediciones del Serba, pp. 9-16.

PARK R.E., BURGESS E.W., 1925, *The City*, University of Chicago Press, 251 p.

PASSINI J., 2001, *La ciudad medieval: de la casa al tejido urbano : actas del primer Curso de Historia Medieval organizado por la Universidad de Castilla-La Mancha*, Univ de Castilla La Mancha, 343 p.

PATTON M.Q., 2002, *Qualitative Research & Evaluation Methods*, SAGE, 692 p.

PEÑA REYES L.B., 2016, « Securonormatividad. La sociabilidad urbana vista a través de las prácticas de la vigilancia cotidiana », *URVIO. Revista Latinoamericana de Estudios de Seguridad*, 18, pp. 104-123.

PÉREC G., 1985, *Espèces d'espaces*, Galilée, Denoel/Gonthier, 130 p.

PÉREZ C., ARTILES L., 1992, *Movimientos sociales dominicanos: identidad y dilemas*, INTEC, 166 p.

PÉREZ LÓPEZ R., BARRAGÁN RODRÍGUEZ L., 2012, « Construcción social de un espacio público en la ciudad de México: la plaza Zarco y sus jóvenes », *Nueva antropología*, *25*, 76, pp. 13-32.

PÉREZ L.R., 2013, *Urbanía*, Editorial Fundación Global Democracia y Desarrollo, FUNGLODE, 45 p.

PÉREZ MADERA I., ACOSTA TORIBIO M.O., 1991, *Mejoramiento urbano Los Guandules, Cañada Bonávide y La Ciénaga, Santo Domingo, D.N*, Thèse de doctorat, Santo Domingo, UASD, 205 p.

PÉREZ M.E., 1983, *Recuerdos del barrio de San Miguel*, Ediciones de Taller, 169 p.

PÉREZ MONTÁS E., 1998, *La ciudad del Ozama: 500 años de historia urbana*, BPR Publishers, 550 p.

PÉREZ NÚÑEZ C., 2003, *Descentralización, municipio y gestión urbana*, CEP : Instituto Tecnológico de Santo Domingo, 260 p.

PÉRGOLIS J.C., G L.F.O., HERNÁNDEZ D.M., 1998, *La ciudad de los milagros y las fiestas: redes y nodos en las creencias y la rumba en Bogotá*, Observatorio de Cultura Urbana, 136 p.

PERLMAN J., 1980, *Myth of Marginality: Urban Poverty and Politics in Rio de Janeiro*, Berkeley, Calif., University of California Press, 365 p.

PERLMAN J., 2017, « Repenser les quartiers précaires : concepts et conséquences de la marginalité », dans *Repenser les quartiers précaires*, (Etudes de l'AFD), pp. 41-60.

PERLMAN J.E., 2003, « Marginality: from myth to reality in the favelas of Rio de Janeiro, 1969-2002 », dans *Chronic Poverty and Development Policy*, Chronic Poverty Research Centre (CPRC).

PERRAUDIN A., 2017, « Faire place aux minorités dans le centre de Mexico. Des squats à la propriété, enjeux et limites d'une politique de résorption de l'habitat irrégulier », *Métropoles*, 21.

PERROUX F., 1967, « Note sur la ville considérée comme pole de développement et comme foyer du progrès », *Revue Tiers Monde*, *8*, 32, pp. 1147-1158.

PESCI R., 2002, « Las líneas de trabajo del programa UIA-CIMES: ciudades intermedias y urbanización mundial », dans *Las nuevas funciones urbanas: gestión para la ciudad sostenible*, pp. 33-45.

PÉTONNET C., LEROI-GOURHAN A., 1979, *On est tous dans le brouillard: ethnologie des banlieues*, Galilée, 259 p.

PFAFF W., 1996, « Du progrès : réflexions sur une idée morte », *Commentaire*, *74*, 2, pp. 385-392.

PIMENTEL FLORENZÁN C.E., 2015, « Visitas sorpresas del presidente », *Acento*.

PINEDO LÓPEZ J., OCHOA C., GALVÁN G., 2015, « La urbanización marginal como alternativa de vivienda: un estado del arte », *Memorias*, *12*.

PINET N., 2016, « Pratiques politiques subalternes dans un quartier populaire de Tokyo: des formes de résistance? », *Cultures Conflits*, *101*, 1, pp. 35-56.

PINSON D., 2016, « L'habitat, relevé et révélé par le dessin : observer l'espace construit et son appropriation , The Habitat, Described and Revealed Through Drawing: Observing Constructed Space and its Appropriation », *Espaces et sociétés*, 164-165, pp. 49-66.

PÍREZ P., 2000, *Servicios urbanos y equidad en América Latina. Un panorama con base en algunos casos*, Santiago de Chile, CEPAL, 88 p.

PNUD, 2010, « Rapport mondial sur le développement humain », Paris, *Economica*.

POL E., CASTRECHINI A., 2002, « City-Identity-Sustainability Research NetworkFinal Words », *Environment and Behavior - ENVIRON BEHAV*, *34*, pp. 150-160.

PONCE M., 2017, « Comunitarios reclaman el arreglo de calles », *Periódico El Caribe*.

PRÉVÔT-SCHAPIRA M.-F., 2014, « Buenos Aires. Le développement durable à l'épreuve du "Sud" », dans RIVIÈRE D'ARC H. (dir.), *Centres de villes durables en Amérique latine : exorciser les précarités ? : Mexico - Mérida (Yucatàn) - São Paulo - Recife - Buenos Aires*, Paris, Éditions de l'IHEAL (Travaux et mémoires), pp. 247-279.

PRIETO VICIOSO E., 2007, « La arquitectura indígena en La Española », *Clío*, 2007, pp. 113-150.

PUECH M., 2015, *Développement durable : un avenir à faire soi-même*, Humensis, 176 p.

PUENTES RAMÍREZ E., 2015, *Mejoramiento integral de barrios y capital social: el caso del Programa SUR Bogotá-Colombia*, Thèse de doctorat, E.T.S. Arquitectura (UPM), 250 p.

QUENTIN A., 2005, « ONG et politiques publiques d'habitat urbain : réflexions à partir de l'Équateur et du Venezuela », *Autrepart*, *35*, 3, pp. 39-56.

QUIJANO A., 1971, « La formación de un universo marginal en las ciudades de América Latina », *Scribd*, *3*, pp. 320-356.

RAMÍREZ L., 2017, « En 3 años estará listo el Nuevo Domingo Savio », *Hoy Digital*.

RAMÍREZ MORILLO B., 1991, *El populismo en la República Dominicana*, Editora Cumbre, 162 p.

RAMÓN FLORES, 1997, « La escuela básica de la zona marginal de Santo Domingo (Un estudio comparativo de la organización industrial del servicio de educación en la República Dominicana) », *BDI*, R-304, p. 35.

RANCIER O., s. d., « Las categorías existenciales de la ciudad De Santo Domingo », *Cielo Naranja.com*.

RANCIER O., s. d., « Instrucciones para Santo Domingo », *Cielo Naranja*.

RANKOVIC A., PACTEAU C., ABBADIE L., 2012, « Services écosystémiques et adaptation urbaine interscalaire au changement climatique : un essai d'articulation », *VertigO*, Hors-série 12.

RAPOPORT A., 1978, *Aspectos humanos de la forma urbana: hacia una confrontación de las Ciencias Sociales con el diseño de la forma urbana*, Gustavo Gili, 381 p.

RECONOCIDOS.NET, 2019, « Nuevo Domingo Savio, otra gran revolución de dignidad humana impulsada por Danilo Medina », *Reconocidos.net*.

RED DE NOTICIAS, 2019, « OJO: CA revela mayoría desalojados se queda zona Domingo Savio », *Red de noticias*.

RENAULD V., 2014, *Fabrication et usage des écoquartiers: Essai critique sur la généralisation de l'aménagement durable en France*, PPUR Presses polytechniques, 126 p.

REVELLI B., 2015, « Réguler les conflits dans la rue : l'insertion de la logistique dans le centre-ville de Toulouse. Note de recherche », *Sud-Ouest européen. Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, 40, pp. 115-126.

REVET S., 2006, « Le risque négocié. Conflits et ajustements autour de la reconstruction de Vargas (Venezuela) », *Autrepart*, 37, pp. 163-181.

REVET S., 2011, « Penser et affronter les désastres : un panorama des recherches en sciences sociales et des politiques internationales », *Critique internationale*, *52*, 3, pp. 157-173.

REY A., 1992, *Dictionnaire historique de la langue française*, Dictionnaires Le Robert, 1196 p.

REYES PONTET M.D., LONDON S., 2018, « Análisis de la situación de los barrios vulnerables de Bahía Blanca: las desventajas medioambientales como contribución a las trampas de pobreza », p. 4.

RIBOULOT-CHETRIT M., 2015, « Les jardins privés : de nouveaux espaces clés pour la gestion de la biodiversité dans les agglomérations ? », *Articulo - Journal of Urban Research*, 6.

RIPOLL S., 2017, « La question urbaine au prisme des Nations unies: Retour sur la conférence « Habitat III » », *Revue internationale des études du développement*, 232, pp. 141-162.

RISOM J., MADRIZ M., 2018, « Embracing the Paradox of Planning for Informality », *Next city*.

ROCHEFORT M., 1988, « Problèmes généraux de la production du logement des pauvres », *Revue Tiers Monde*, *29*, 116, pp. 1045-1054.

RODRÍGUEZ J., ARRIAGADA C., 2004, « Segregación Residencial en la Ciudad Latinoamericana », *EURE (Santiago)*, *30*, 89, pp. 05-24.

RODRÍGUEZ M., GRONDONA-OPAZO G., ERAZO ESPINOSA J.F., FESTJENS J., 2016, « Disputas Urbano-Populares : Creatividad Y Antagonismos Para La Construcción De Barrios Del Buen Vivir En Quito, Ecuador », dans *Ciudades populares en disputa ¿Acceso a suelo urbano para todos?*, Ediciones Abya-Yala, Ecuador, Editorial Abya-Yala, p. 33-65.

RODRÍGUEZ M., SEGURA A., OTANEZ M., 1991, *Autoconcepto, frustación social y autorealización en chiriperos del barrio Gualey. Un estudio exploratorio-descriptivo.*, Licence, Universidad Autonoma de Santo Domingo, 128 p.

RODRÍGUEZ SIERRA J.F., 2018, « Villa Duarte es cuna de la historia de los dominicanos, mereces verdaderas respuestas », *Periódico El Caribe*.

RODRÍGUEZ S., 2020, « Coronavirus llegó ya a los barrios dominicanos », *Hoy Digital*.

RODRÍGUEZ VIGNOLI J., 2014, « ¿Está disminuyendo la segregación residencial socioeconómica en las grandes ciudades de América Latina?: un análisis con datos recientes y con énfasis en el papel de la migración intrametropolitana », p. 26.

ROGERS R., 1998, *Cities For A Small Planet*, Basic Books, 194 p.

ROGERS R., 2008, *Des villes durables pour une petite planète*, GUMUCHDJIAN P. (dir.), Le Moniteur, 216 p.

SADOUX S., 2010, « Guérir la ville : entretien avec Richard Rogers », *revue Urbanisme*.

ROKEACH M., 1973, *The nature of human values*, Free Press, 456 p.

ROLNIK R., 2017, *La guerra de los lugares: la colonización de la tierra y la vivienda en la era de las finanzas*, Lom Ediciones, 357 p.

ROMERO FRIERI F., 2015, « La sostenibilidad urbana en el desarrollo integral de la ciudad », *Sociedad Colombiana de Arauitectos*.

ROMERO G., MESÍAS R., 2004, *La participacion en el Diseno Urbano y Arquitectonico en la Produccion Social Del Habitat*, UNAM, 140 p.

ROSARIO B., 2020, « "Popis" o "Wawawa", jóvenes y artistas protestan por tercer día frente a la Junta Central Electoral », *Hoy Digital*.

ROSARIO M. B.Y., 2006, « Detrás del muro », *Sistema Informativo de Salud*.

RRAPI P., 2017, « Changement climatique et urgence environnementale. L'hypothèse de l'État d'urgence écologique », dans *L'état d'urgence : de l'exception à la banalisation*, 1re édition, Nanterre, Presses universitaires de Paris Ouest, pp. 181-195.

RUEDA PALENZUELA S., 1995, *Ecologia urbana: Barcelona i la seva regió metropolitana com a referents*, Beta Editorial, 266 p.

RUEDAS S., DE CÁCERES R., CUCHI A., BRAU L., 2012, *El Urbanismo ecológico: su aplicación en el diseño de un ecobarrio en Figueres*, Agencia de Ecología Urbana de Barcelona, 304 p.

RUIZ ALEPH R., 2004, *Sistematización de la experiencia, planificación urbana participativa la Ciénaga y los Guandules*, Ciudad Alternativa, 89 p.

RUMBO, 1998, « El peatón no es gente », p. 20.

SABATINI F., 1981, « La dimensión ambiental de la pobreza urbana en las teorías latinoamericanas de marginalidad », *Revista EURE - Revista de Estudios Urbano Regionales*, *8*, 23.

SABATINI F., 2013, « La segregación social del espacio en las ciudades de América Latina », *IDB*.

SAEZ GIRALDEZ E., GARCÍA CALDERÓN J., ROCH PEÑA F., 2010, « La ciudad desde la casa: ciudades espontáneas en Lima », *Revista INVI*, *25*, 70.

SAGLIO-YATZIMIRSKY M.-C., 2002, *Intouchable Bombay: le bidonville des travailleurs du cuir*, CNRS éditions, 340 p.

SAHEB Y., 2008, « Analyse critique des quartiers durables », *lafabriquedelacite.com*.

SALAZAR H., 2019, « El progreso se construye trabajando ¡Siga presidente! », *Noticias SIN*.

SANCHEZ-RODRIGUEZ R., 2013, *Respuestas Urbanas al Cambio Climático en América Latina,* CEPAL, 160 p.

SANDOVAL V., SARMIENTO J., 2018, « Una mirada desde la gobernanza del riesgo y la resiliencia urbana en América Latina y el Caribe: Los asentamientos informales en la Nueva Agenda Urbana », *2*, pp. 38-52.

SANG M.-K.A., 1997, *Una utopía inconclusa: Expaillat y el liberalismo dominicano del siglo XIX*, INTEC, 506 p.

SANTANA J., 2004, *Zona norte : la expulsión de los excluidos*, Ciudad Alternativa, Rep. Dom, 68 p.

SANTILLÁN CORNEJO A.M., 2017, « El sentir frente a la estigmatización territorial. Travesías de topofilia en el Sur de Quito », *Revista INVI*, *32*, 91, pp. 189-210.

SARAVÍ G.A., 2004, « Segregación urbana y espacio público: los jóvenes en enclaves de pobreza estructural », *CEPAL*, 83.

SASSEN S., 2004, « Introduire le concept de ville globale », *Raisons politiques*, *15*, 3, pp. 9-23.

SASSEN S., 2012, « Urban Capabilities: An essay on our Challenges And Differences », *Journal of International Affairs*, *65*, 2, pp. 85-95.

SAUVÉ L., 2014, « Au cœur des questions socio-écologiques : des savoirs à construire, des compétences à développer », *Éducation relative à l'environnement. Regards - Recherches - Réflexions*, 11, p. 18.

SCHMITT C., 2011, *Writings on War*, Polity, 257 p.

SCHWEISGUTH É., 1997, « Le post-matérialisme revisité : R. Inglehart persiste et signe », *Revue française de science politique*, *47*, 5, pp. 653-659.

SCOTT D., WILLITS F.K., 1994, « Environmental attitudes and behavior: A Pennsylvania survey », *Environment and Behavior*, *26*, 2, pp. 239-260.

SCOTT J.C., 2008, *Domination and the Arts of Resistance: Hidden Transcripts*, Yale University Press, 272 p.

SEEPYD, BCRD, BANQUE MONDIALE, 2007, « La Informalidad en el mercado laboral urbano de la República Dominicana ».

SEGAUD M., 2010, *Anthropologie de l'espace: Habiter, fonder, distribuer, transformer*, Armand Colin, 187 p.

SEGOVIA O., OVIEDO E., 2000, « Espacios Públicos en la ciudad y el barrio », dans *Espacio público, participación y ciudadanía*, Ediciones SUR, Chile, Olga Segovia y Guillermo Dascal, pp. 51-69.

SEN A., 1999, *Commodities and Capabilities*, OUP India, 102 p.

SÈVE B., 2013, *De haut en bas: Philosophie des listes*, Seuil, 160 p.

SHLOMO A., 2001, « Política de vivienda en la República Dominicana: diagnosis y guías de acción », *Rapport BDI*.

SILVA J., 2015, « The Tower of David », *reuters.com*.

SIMMEL G., 1981, *Les pauvres*, Quadrige, 102 p.

SIMÓN ROJO M., HERNÁNDEZ AJA A., 2011, « Herramientas para evaluar la sostenibilidad de las intervenciones urbanas en barrios: Sustainability assessment tools for urban design at neighbourhood scale », *Informes de la Construccion,* 63.

SIMONET G., 2009, « Le Concept d'Adaptation : Polysémie Interdisciplinaire Et Implication Pour les Changements Climatiques », *Natures Sciences Sociétés*, *17*, 4, pp. 392–401.

SIMONET G., 2017, « Note de recherche. L'adaptation, un concept systémique pour mieux panser les changements climatiques », *Norois. Environnement, aménagement, société*, 245, pp. 113-125.

SINTOMER Y., 2008, « Du savoir d'usage au métier de citoyen ? », *Raisons politiques*, 31, pp. 115-133.

SKEWES J.C., 2005, « De invasor a deudor: el éxodo desde los campamentos a las viviendas sociales en chile », dans *Los con techos. Un desafio para la politica de vivienda*, Ediciones sur, Olga Segovia y Guillermo Dascal, pp. 101-122.

SLETTO B., BAUMANN D., BOSQUEZ M., BOSSIN M., DALEY E.E., DONOSO R.E., KELLEY M., MUÑOZ S., STOVALL D., STRANGE S.M., THOMEN M., 2008, « El Rincón de los Olvidados. Métodos para el estudio de riesgo y vulnerabilidad en asentamientos precarios », The University of Texas at Austin.

SLETTO B., CARTE L., CASEY G., DIAZ O., ENGELMAN L., HERSHAW E., MARTINEZ V., MCQUEEN G., MURAIDA L., PUSCH C., 2010, « Hacia un camino limpio. Gestión comunitaría de desechos sólidos en asentamientos precarios », The University of Texas at Austin.

SLETTO B., CLIFTON M., DÁVILA T., DÍAZ O., DIE R., GENOVA J., RIZZO R., ROJAS D., ROSENBARGER B., SERTZEN P., BRIGMON N., 2012, « Los cinco corazones. Desarrollo integral y salud ambiental a través de la lombricultura comunitaría », 3, Santo Domingo, Université de Texas Austin.

SLETTO B., LAMIÑA A.M., OLIVER D., OTERO S., PERDUE B., REYES SANCHEZ A., RUBIO-ZEPEDA J., TABORY S., TODTZ E., VASUDEVAN R., 2016, « Entrelazando miradas. Hacia una nueva visión de la infraestructura socio-comunitaría », The University of Texas at Austin.

SMEDLEY T., 2013, « Sustainable urban design: lessons to be taken from slums », *The Guardian*.

SOARES GONÇALVES R., 2016, « Quelle régularisation foncière pour les villes brésiliennes ? Défis et obstacles », *Métropolitiques*.

SOARES GONÇALVES R., 2017, « L'informalité comme une ressource urbaine ? Le cas des favelas de Rio de Janeiro », *EchoGéo*, 39.

SOJA E.W., 2013, *Seeking Spatial Justice*, U of Minnesota Press, 277 p.

SOLANO MENESES E.E., GARCÍA LUNA VILLAGRÁN G.A., HOYOS MARTÍNEZ J.E., 2019, « Sustentabilidad y vivienda como derecho al buen vivir », dans *Desafíos de la ordenación territorial, planeación integral y gobernanza en Iberoamérica en el siglo XXI,* RIDOT UAEM, pp. 54-66.

SOSA VALDEZ D., 2016, « ¿Por qué Santo Domingo es una no-ciudad? », *Acento.do*.

SOTO H. DE, GHERSI E., GHIBELLINI M., PERÚ) I.L. Y D. (LIMA, 1987, *El otro sendero: la revolución informal*, Editorial Oveja Negra, 362 p.

SOTO W., 2015, « SanSouci: Gran inversión urbanística en Santo Domingo », *Periódico elDinero*.

SOUAMI T., 2012, *Ecoquartiers : Secrets de fabrication*, Scrineo, 122 p.

SOUBEYRAN O., BERDOULAY V., 2010, *L'écologie urbaine et l'urbanisme: Aux fondements des enjeux actuels*, La Découverte, 275 p.

SPENGLER O., 1948, *Le Déclin de l'Occident, esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle: Perspectives de l'histoire universelle*, Gallimard, 467 p.

STAPP W.B., 1969, « The Concept of Environmental Education », *Environmental Education*, *1*, 1, pp. 30-31.

STAVRIDES S., 2015, « Normalización y excepción en la metrópolis contemporánea » dans *Enclaves de riesgo: gobierno neoliberal, desigualdad y control social,* Traficantes de Sueños, pp. 107-126.

STEG L., VLEK C. A. J., 2009, « Encouraging pro-environmental behaviour: An integrative review and research agenda », *Journal of Environmental Psychology*, *29*, 3, pp. 309-317.

STERN P., DIETZ T., ABEL T., GUAGNANO G., KALOF L., 1999, « A Value-Belief-Norm Theory of Support for Social Movements: The Case of Environmentalism », *Human Ecology Review*, pp. 81-97.

SUNKEL O., GLIGO N., 1980, « Estilos de desarrollo y medio ambiente en la América Latina », *CEPAL N., PNUMA*.

TAGUIEFF P.-A., 2011, *Le Sens du progrès: Une approche historique et philosophique*, Flammarion, 455 p.

TANNER T., 1980, « Significant Life Experiences: A New Research Area in Environmental Education », *The Journal of Environmental Education*, *11*, 4, pp. 20-24.

TAPIA BARRÍA V., 2015, « ¿De qué hablamos cuando hablamos de barrio? Trayectoria del concepto de barrio y apuntes para su problematización », *Revista Antropologías del Sur*, 3, pp. 121-135.

TAYLOR E.B., 2013, *Materializing Poverty: How the Poor Transform Their Lives*, Rowman & Littlefield, 193 p.

TCNCC, 2015, « Inventario Nacional de Gases de Efecto Invernadero (INGEI) De la República Dominicana Año Base 2010 », *bioelectricidad.org*.

TEJADA J.J., 1996, « Ciudad Alternativa. Articución de la ciudad », dans *Antología Urbana*, Ciudad Alternativa, pp. 367-378.

TEJEDA LACHAPEL J.M., VALENZUELA GARCÍA J.R., 2008, *Evaluación de impactos ambientales a la gran cañada del Jardin Botánico Nacional*, Thèse de doctorat, Santo Domingo, UASD, 169 p.

TERSIGNI S., 2016, « Quartiers populaires, une visite guidée », *Métropolitiques*.

TETREAULT D.V., 2008, « En torno al medio ambiente: una revisión de cuatro debates », *Espiral (Guadalajara)*, *14*, 42, pp. 41-72.

THEYS J., 2002, « L'approche territoriale du " développement durable ", condition d'une prise en compte de sa dimension sociale », *Développement durable et territoires. Économie, géographie, politique, droit, sociologie*, Dossier 1.

THEYS J., 2007, « Pourquoi les préoccupations sociales et environnementales s'ignorent-elles mutuellement ? Un essai d'interprétation à partir du thème des inégalités écologiques », dans *Environnement et inégalités sociales*, Université de Bruxelles, pp. 23-27.

THEYS J., 2015, « Le climat : une question de temps », *Natures Sciences Societes*, *Supplément*, 3, pp. 1-2.

THOMAS L., COUSINS W., 1996, « The compact city : A successful, desirable and achievable Urban form? », dans *The Compact city : a sustainable urban form?*, London ; New York : E & FN Spon, M Jenks; Elizabeth Burton; Katie Williams, pp. 45-55.

THYS P., 2001, « A Porto Alegre, c'est la population qui trace les destinées de la ville via "le budget participatif " ou par une co-élaboration du budget de la ville », *citego.org*.

TORRE C., 2013, « El populismo latinoamericano: entre la democratización y el autoritarismo », *Nueva Sociedad | Democracia y política en América Latina*.

TORRÉS E., 2011, « La ville durable : quelques enjeux théoriques et pratiques », dans MATHIEU N., GUERMOND Y., (dir.), *La ville durable, du politique au scientifique,* Éditions Quae, pp. 57-69.

TORRES H.A., 2001, « Cambios socioterritoriales en Buenos Aires durante la década de 1990 », *EURE (Santiago)*, *27*, 80, pp. 33-56.

TORRES J., JOVINE R., RODRÍGUEZ J., PUJALS B., 2017, *Las marcas de la política habitacional. Vivienda, derechos humanos y fiscalidad en Republica Dominicana*, Ciudad Alternativa, 246 p.

TOUBIN M., LHOMME S., DIAB Y., SERRE D., LAGANIER R., 2012, « La Résilience urbaine : un nouveau concept opérationnel vecteur de durabilité urbaine ? », *Développement durable et territoires. Économie, géographie, politique, droit, sociologie*, 3, 1, p. 19.

UNCETA SATRÚSTEGUI K., 2013, « Decrecimiento y Buen Vivir ¿Paradigmas convergentes ? Debates sobre el postdesarrollo en Europa y América Latina », *Economía mundial,* 35, p. 197-216.

UN-HABITAT, 2003, *The Challenge of Slums: Global Report on Human Settlements, 2003*, UN-HABITAT, 341 p.

UN-HABITAT, 2010, *Estado de las ciudades de América Latina y el Caribe,* UN-HABITAT, 196 p.

UN-HABITAT, 2011, « affordable land and haising en latin american and the caribbean ».

UPPI U. DE POLÍTICAS PÚBLICAS E INNOVACIÓN, 2017, « Sistematización de las consultas ciudadanas en el territorio nacional ».

URBAMONDE, 2015, « Production sociale de l´habitat ».

URBAMONDE, 2017, « Plataforma Producción social del hábitat ».

URIBE M., 2020, « En RD, coronavirus ha dado más a los ricos », *Hoy Digital*.

VAGUET A., BRISSET S., ELIOT E., 2011, « La ville durable en quête de Transversalité », dans MATHIEU N., GUERMOND Y., (dir.), *La ville durable, du politique au scientifique,* Éditions Quae, pp. 129-142.

VALDEZ C., 1995, « Motivación », *Santo Domingo 2000. Veinte años después*, pp. 2-3.

VALDEZ C., 2015, *Historia crítica de la ciudad de Santo Domingo*, Unphu, 165 p.

VALDEZ M., 2018, « Nuevo Domingo Savio », *Arquitexto.com*.

VALENZUELA L., JUSTINIANO C., ARAOS C., KATZ C., 2010, « Sustentabilidad en espacios colectivos de barrios vulnerables », *Boletín CF+S*, 42/43.

VALLADARES ANGUIANO R., 2015, *Diversas visiones de la habitabilidad*, Red Nacional de Habitabilidad Urbana, 33 p.

VARGAS MERA R., 2004, *Tendencias urbanísticas en América Latina y el Caribe: la situación a finales del siglo XX*, Amigo del Hogar, 206 p.

VARGAS T., 1998, *De la casa a la calle: estudio de la familia y la vecindad en un barrio de Santo Domingo*, Centro de Estudios Sociales P. Juan Montalvo, S.J., 190 p.

VARGAS T., 2000, « Movimientos sociales urbanos en la República Dominicana. Acercamiento a la lectura cultural de su realidad », *LASA*, p. 17.

VARNAI B., MOLES O., 2018, « Problématiques d'habitat des quartiers précaires en milieu urbain », *CRAterre*, p. 59.

VEGA L., DALLE P., SAUTU R., 2008, « Clientelismo político y reproducción de la pobreza en una comunidad indígena del norte argentino », dans *Bogotá, Siglo del Hombre*, pp. 319-345.

VELÁSQUEZ E., 2014, « Una ciudad sostenible reduce la pobreza y las desigualdades », *elpais.com*.

VERDIER MARTINEZ M.-L., 2010, « Approche anthropologique de la co-construction d'identites ecocitoyennes », *AREF*, p. 11.

VERGEL-TOVAR C.E., 2010, « Asentamientos precarios: Una aproximación para su mejoramiento integral y prevención », *DEARQ : Journal of Architecture*.

VÉRON N., 1997, « L'autre Haussmann », *Commentaire*, *77*, 1, pp. 151-153.

VICTORIANO A., 2006, « Memoria y espacio en Santo Domingo », *cielonaranja.com*.

VITIELLO A., 2013, « L'exercice de la citoyenneté. Délibération, participation et éducation démocratiques », *Participations*, *5*, 1, pp. 201-226.

VOMMARO G., QUIRÓS J., 2011, « "Usted vino por su propia decisión": repensar el clientelismo en clave etnográfica », *Desacatos*, pp. 65-84.

WACKERNAGEL M., REES W., 1998, *Our Ecological Footprint: Reducing Human Impact on the Earth*, New Society Publishers, 178 p.

WACQUANT L., 2014, *Parias urbains: Ghetto - Banlieues - État*, La Découverte, 460 p.

WACQUANT L., SLATER T., BORGES PEREIRA V., 2014, « Territorial stigmatization in action », *Revista INVI*, *29*, 82, pp. 219-240.

WIESENFELD E., 1998, « Entre la invasión y la consolidación de barrios: análisis psicosocial de la resistencia al desalojo », *Estud. psicol. (Natal) 3*, 1, pp. 33-51.

WILHEIM J., 1982, *Medio ambiente y urbanización*, Consejo Latinoamericano de Ciencias Sociales, 216 p.

WINCHESTER L., 2006, « Desafíos para el desarrollo sostenible de las ciudades en América Latina y El Caribe », *EURE (Santiago)*, *32*, 96, pp. 7-25.

YORY C.M., 2015, *La construcción social del hábitat: Como estrategia de integración social, sustentabilidad urbana y seguridad ciudadana*, Universidad Piloto de Colombia, 475 p.

ZICCARDI A., 2012, « Espacio público y participación ciudadana. El caso del Programa Comunitário de Mejoramiento Barrial de la Ciudad de México », *Gestión y Política Pública*, pp. 187-226.

ZIMMERMAN L.H., QUIRÓZ ROTHE H., 2015, *Ciudad Compacta: Del Concepto a la Práctica*, Universidad Nacional Autónoma de México, 309 p.

TABLE DES FIGURES

FIGURE 1. LOCALISATION DE LA VILLE DE SAINT-DOMINGUE. 21
FIGURE 2 : SCHÈMA DES *BARRIOS* VERSUS LA VILLE DURABLE 27
FIGURE 3. VILLAGES PRÉCAIRES AUTOUR DE LA VILLE COLONIALE. 31
FIGURE 4 : EXTENSION URBAINE DE LA VILLE DE SAINT-DOMINGUE. 33
FIGURE 5 : CYCLE DE VIE DU *BARRIO*. 40
FIGURE 6 : DIVISION ACTUELLE TERRITORIALE DU *GRAN SANTO DOMINGO*. 46
FIGURE 7. CARTE DE LA VILLE COLONIALE EN 1785. 50
FIGURE 8. CARTE DE LA VILLE DE SAINT-DOMINGUE EN 1846 51
FIGURE 9. CARTE LOCALISATION DE LA COMMUNE *SAN CARLOS* (EN ROSE). 53
FIGURE 10. CARTE DE SAINT-DOMINGUE RÉALISÉE PAR ERNESTO PARADAS EN 1924. 56
FIGURE 11. CARTE DE LA CIUDAD TRUJILLO, 1957. 58
FIGURE 12. PLAN DE RÉNOVATION URBAINE DE LA *CIUDAD TRUJILLO* RÉALISÉ PAR LES ARCHITECTES VARGAS MERA ET SOLOV, 1938. 60
FIGURE 13. COMPLEXE DE LOGEMENTS SOCIAUX *LAS CAOBAS*, 1976 63
FIGURE 14. PHOTO DU *BARRIO GUACHUPITA* DANS LES ANNÉES 70 64
FIGURE 15 : PHOTO *BARRIO HOYO DE CHULIN* PRISE EN 1989 (À GAUCHE), PHOTO DU PROJET DE LOGEMENT SOCIAL « *PUERTO ISABELA* » OÙ ONT ÉTÉ LOGÉES LES FAMILLES DU *BARRIO HOYO DE CHULIN* (À DROITE). 64
FIGURE 16. LOCALISATION DES *BARRIOS* DANS LA VILLE DE SANTO DOMINGO EN 1981 65
FIGURE 17. RÉACTION DES CARICATURISTES DOMINICAINS SUR LE PROJET DU PRÉSIDENT LÉONEL FERNANDEZ (1996-2012) DE RECONSTRUIRE LA VILLE DE SAINT-DOMINGUE À L'IMAGE DE NEW YORK. 67
FIGURE 18. PROJET DE L'ÎLE ARTIFICIELLE NOVO MONDO XXI DE L'ARCHITECTE PEDRO J. BORRELL (2005). 68
FIGURE 19. PHOTO MONTAGE DE LA VISION DE KARIN ABU, CANDIDAT AUX MUNICIPALES EN 2016 ET CANDIDAT À LA PRÉSIDENCE EN 2018 68
FIGURE 20. LE *BARRIO LAS 800TA* (PARTIE INFERIEUR DE LA PHOTO), ET LE QUARTIER FERMÉ *ALTOS D'ARROYO HONDO III* (PARTIE SUPÉRIEURE). 69
FIGURE 21. CARTE DE LOCALISATION DES *BARRIOS* MENTIONNÉS DANS CE CHAPITRE. 71
FIGURE 22 : LOCALISATION GÉOGRAPHIQUE DES *BARRIOS* À SAINT-DOMINGUE PAR CATÉGORIES. 74
FIGURE 23 : LOCALISATION DE *BARRIOS* VISITÉS. 77
FIGURE 24. SECTEUR *EL LIBERTADOR*, VUE SATELLITE, CONFIGURATION URBAINE ET ÉVOLUTION DE LA SURFACE BÂTIE 79
FIGURE 25. DIVISION PAR *BARRIO* DU SECTEUR *LIBERTADOR DE HERRERA*. 80
FIGURE 26. ETAPES DE L´OPÉRATION POUR L´ASSAINISSEMENT DE LA *CAÑADA GUAJIMÍA*. 81

FIGURE 27 : PHOTO *BARRIO EL LIBERTADOR*. EXÉCUTION DE LA DEUXIÈME ÉTAPE DU PROJET D'ASSAINISSEMENT DE LA *CAÑADA GUAJINÍA*.82
FIGURE 28. CARTE DIVISION ADMINISTRATIVE DU *DISTRITO NACIONAL*. LOCALISATION DU *BARRIO LA CIÉNAGA*. 84
FIGURE 29. PHOTOS DU *BARRIO LA CIÉNAGA* EN 1993. 85
FIGURE 30. DENSIFICATION DU SECTEUR *DOMINGO SAVIO* ENTRE 1959 ET 1993. 85
FIGURE 31 : PHOTO DU *BARRIO LA CIÉNAGA* PENDANT LA VISITE DES ZONES AFFECTÉES PAR LES INONDATIONS APRÈS LE PASSAGE DE L'OURAGAN MATHIEU..... 86
FIGURE 32 : PHOTO AÉRIENNE DU *BARRIO LA CIÉNAGA* ET *LOS GUANDULES*..... 88
FIGURE 33. VUE SATELLITE ET LOCALISATION DU *BARRIO LOS PLATANITOS*..... 89
FIGURE 34. PHOTO DU *BARRIO LOS PLATANITOS* 90
FIGURE 35. LOCALISATION DES POSTES DE LOMBRICULTURE DANS LE *BARRIO LOS PLATANITOS* (À GAUCHE), EN ROUGE LE SEUL POSTE EN FONCTIONNEMENT EN 2016..... 91
FIGURE 36. VUE SATELLITE ET LOCALISATION DU *BARRIO MAQUITERIA*..... 92
FIGURE 37. PLANS ANCIENS DE LA VILLE DE SAINT-DOMINGUE. IDENTIFICATION DU *BARRIO MAQUITERIA* À L'EST DE LA VILLE FORTIFIÉ 93
FIGURE 38. VUE AÉRIENNE DU *BARRIO MAQUITERIA* ET ALENTOURS 95
FIGURE 39. CARTES INDIQUANT LES PARCOURS DANS LES *BARRIOS EL LIBERTADOR ET LOS PLATANITOS* ENTRE 2016 ET 2017..... 105
FIGURE 40. CONTEXTE DES ENTRETIENS RÉALISÉS..... 107
FIGURE 41. PHOTOS DES ESCALIERS ET LISTE DES ACTIVITÉS QUOTIDIENNES OBSERVÉES PENDANT LES VISITES DE TERRAIN 108
FIGURE 42. TRADUCTION GRAPHIQUE DE L´ENTRETIEN DE LUZ ET ESTEBAN, HABITANTS DU *BARRIO EL LIBERTADOR* 111
FIGURE 43. LA *GALERIA* DANS LES DIFFÉRENTS HABITATS DOMINICAINS 125
FIGURE 44. PHOTOS DE LA *GALERIA* ET LISTE DES ACTIVITÉS QUOTIDIENNES OBSERVÉES PENDANT LES VISITES DE TERRAIN 127
FIGURE 45. PHOTO D'UNE *GALERIA* VÉGÉTALISÉE DANS LE *BARRIO LA CIÉNAGA* 129
FIGURE 46. SCHÉMA DE LA MAISON ET SA CONTINUITÉ DANS LA RUE 132
FIGURE 47.USAGE DE LA RUE DANS LES *BARRIOS*..... 134
FIGURE 48. PHOTOS DES RUES ET LISTE DES ACTIVITÉS QUOTIDIENNES OBSERVÉES PENDANT LES VISITES DE TERRAIN..... 136
FIGURE 49. PHOTOS DES *CALLEJONES* ET LISTE DES ACTIVITÉS QUOTIDIENNES OBSERVÉES PENDANT LES VISITES DE TERRAIN. 141
FIGURE 50. CROQUIS D'UN *CALLEJON* ET D'UN ENSEMBLE DE MAISONS AUTOUR D'UN ESCALIER DANS LES ANNÉES 1990 (DE GAUCHE À DROITE) 142
FIGURE 51. TRADUCTION GRAPHIQUE DE L'ENTRETIEN DE LUZ ET ESTEBAN, ÉVOLUTION ET PROCESSUS DE CONSTRUCTION DE LEUR MAISON 148
FIGURE 52. TRADUCTION GRAPHIQUE DE L'ENTRETIEN DE MARIA, ÉVOLUTION ET PROCESSUS DE CONSTRUCTION DE SA MAISON..... 150
FIGURE 53. PLAN DE MAISON EN LOCATION OÙ HABITE DOMINGO (À GAUCHE) ET PLAN DE L'APPARTEMENT QUE CONSTRUIT DOMINGO SUR LA MAISON DE SA MÈRE (À DROITE) 153
FIGURE 54. PHOTOS ILLUSTRANT LES CATÉGORIES « MAISON EN BON ÉTAT » ET « MAISON EN MAUVAIS ÉTAT » 156
FIGURE 55. TYPOLOGIE DES MAISONS D'APRÈS LES OBSERVATIONS ET LES VISITES DES *BARRIOS*..... 157
FIGURE 56. CARTE DE MOBILITÉ RÉSIDENTIELLE DES PERSONNES RENCONTRÉES..... 160

FIGURE 57. DISPOSITIFS CONTRE LES DÉCHETS DANS LES LIEUX PUBLICS 165
FIGURE 58. PHOTOS ILLUSTRANT L'ARRIVÉE DU CAMION À ORDURES DANS LE *BARRIO BUENOS AIRES* 167
FIGURE 59. ÉVOLUTION DE L'ESPACE OÙ SE RETROUVENT LES JOUEURS DE POKER AVANT ET APRÈS L'INTERVENTION DE LA *CAÑADA GUAJIMÍA* 170
FIGURE 60. PLAN ET PHOTOS DE LA « PLACE » DE LA LOMBRICULTURE 174
FIGURE 61. PHOTOS DE L'ANCIEN CHANTIER NAVAL *EL DISQUE* 176
FIGURE 62. COMPARAISON ENTRE LA VISIÓN DE VINCENT CALLEBAUT SUR LA VILLE DE DEMAIN (PREMIÈRE IMAGE) ET CELLE D´OLALEKAN JEYIFOUS QUAND IL IMAGINE LES *SHANTY-MEGASTRUCTURES* (DEUXIÈME IMAGE) 184
FIGURE 63. IMAGES DE LA TOUR DE DAVID, CARACAS, VENEZUELA 185
FIGURE 64. SCHÉMA DE SYNTHÈSE SUR LES THÉORIES DE LA MARGINALITÉ EN AMÉRIQUE LATINE ET LES ÉTUDES SUR LA MARGINALITÉ EN RÉPUBLIQUES DOMINICAINE 188
FIGURE 65. SCHÉMA DE LA MAISON DE GISELA 200
FIGURE 66. ENFANT À LA RECHERCHE DES SACS DANS LA CAÑADA DE *GUAJIMÍA*. 206
FIGURE 67. SCHÉMA D'ACTEURS FORMELS ET INFORMELS DU SYSTÈME DE RECYCLAGE DOMINICAIN. 210
FIGURE 68. LE RÉEMPLOI DANS LES *BARRIOS*. 212
FIGURE 69. JARDINS DE TERESA, HABITANTE DU *BARRIO EL LIBERTADOR* 216
FIGURE 70. JARDIN POTAGER PRIVÉ DÉCOUVERT PENDANT UNE VISITE GUIDÉE DU *BARRIO EL LIBERTADOR* 217
FIGURE 71. SYNTHÈSE DES PRINCIPES, ENJEUX ET INDICATEURS SÉLECTIONNÉS POUR LE PROJET DE LA VILLE ESPAGNOLE DE SÉVILLE 222
FIGURE 72. RELEVÉ DES ACTIVITÉS DANS LA RUE ANACAONA *DU BARRIO EL LIBERTADOR* 225
FIGURE 73. COMMERCES DANS LES *BARRIOS* 226
FIGURE 74. CARTE D'OCCUPATION DU SOL DES *BARRIOS LA CIÉNAGA* ET *LOS GUANDULES*. 227
FIGURE 75. CARTE D'OCCUPATION DU SOL DU *BARRIO LOS PLATANITOS*. 228
FIGURE 76. SCHÉMA SUR LE PRINCIPE COMPLEXITÉ ET LES ENJEUX DE LA BIODIVERSITÉ 229
FIGURE 77. PHOTO PANORAMIQUE DE LA RUE ANACAONA DANS LE *BARRIO EL LIBERTADOR* 230
FIGURE 78. CARTE DE L´ESPACE PUBLIC, MOBILIERS URBAINS ET ESPACE VÉGÉTALISÉS DU *BARRIO LA CIÉNAGA* 230
FIGURE 79. PHOTOS DES *CAÑADAS* DANS *LES BARRIOS EL LIBERTADOR* (PREMIÈRE ET DEUXIÈME PHOTO À GAUCHE) ET *LOS PLATANITOS* (TROISIÈME PHOTO À DROITE) 231
FIGURE 80. PHOTOS DE LA COMMUNAUTÉ MUNICIPIO.DO POUR DÉNONCER LES RUES DE LA VILLE QUI N'ONT PAS ENCORE ÉTÉ ASPHALTÉES 233
FIGURE 81 CARTE DES DENSITÉS PAR *BARRIOS* ÉTUDIÉS. SOURCE DES DONNÉES ONE (2010) 236
FIGURE 82. CARTE DE SURPEUPLEMENT DU *BARRIO LA CIÉNAGA* 238
FIGURE 83. MODÈLE DE DÉVELOPPEMENT STRUCTUREL DE LA VILLE LATINO-AMÉRICAINE 240
FIGURE 84. SCHÉMA DE LA VILLE KALÉIDOSCOPIQUE LATINO-AMÉRICAINE 241
FIGURE 85. LES *BARRIOS* DANS LES MOBILISATIONS CIVILES. 249
FIGURE 86. LOCALISATION GÉOGRAPHIQUE DES POSTES DE LOMBRICULTURE DANS LE *BARRIO LOS PLATANITOS*. 258

FIGURE 87. PROJET DE DESIGN PARTICIPATIF POUR LA RÉSILIENCE D'EVAN TODTZ. 260
FIGURE 88. SCHÉMA RÉCAPITULATIF DES TRAITEMENTS UTILISÉS POUR LES OPÉRATIONS URBAINES DANS LES *BARRIOS* À SAINT-DOMINGUE 283
FIGURE 89. LE PHARE DE COLOMB 286
FIGURE 90. LOCALISATION DES ZONES D´INTERVENTION 288
FIGURE 91. PARCOURS TOURISTIQUE IMAGINÉ DANS LE PLAN INDICATIVO POUR LE DÉVELOPPEMENT DE LA ZONE NORD 289
FIGURE 92. PROPOSITION DE DEUX TYPES DES LOGEMENTS DANS LE PLAN *INDICATIVO* POUR LE DÉVELOPPEMENT DE LA ZONE NORD 292
FIGURE 93. CARTE SYNTHÈSE DES ÉVICTIONS ET MOBILITÉ RÉSIDENTIELLE DES HABITANTS DE *BARRIOS* À TRAVERS L´HISTOIRE 294
FIGURE 94. BANDE DESSINÉE QUI SYNTHÉTISE LES CONSTANTES ÉVICTIONS DES POPULATIONS DES *BARRIOS* À L'ÉPOQUE DE LA DICTATURE. 296
FIGURE 95. PLAN DE DÉLIMITATION DE LA CEINTURE VERTE DE LA VILLE DE SAINT-DOMINGUE D'APRÈS LES COORDONNÉES GÉOGRAPHIQUES STIPULÉES DANS LE DÉCRET N° 183-93 299
FIGURE 96. PLAN DE ZONAGE POUR L'INTERVENTION DE LA ZONE NORD 300
FIGURE 97. DES ARCHITECTES DOMINICAINS IMAGINAIENT LE FUTUR DU *BARRIO* DANS LA VILLE DE SAINT-DOMINGUE EN 1988 304
FIGURE 98. CROQUIS DES *CAÑADAS* DANS LES *BARRIOS* À PROXIMITÉ DE LA RIVIÈRE OZAMA DANS LES ANNÉES 1990 305
FIGURE 99. PHOTO VUE AÉRIENNE DES *BARRIOS* DANS LES BERGES DE LE RIVIÈRE OZAMA 2017 305
FIGURE 100. RELEVÉ DES *BARRIOS LAS CIÉNAGA* ET *LOS GUANDULES* 1994 310
FIGURE 101. PROJETS RÉALISÉS À L'ISSUE DU PLAN *CIGUA* 311
FIGURE 102. PLAN GÉNÉRAL DU PROJET PILOTE À LONG TERME. 313
FIGURE 103. CARTE DE ZONAGE DU PROJET CIGUA 313
FIGURE 104. PHOTOS DES RÉUNIONS AUTOUR LES CAMPAGNES D'ÉDUCATION ÉCOLOGIQUE ET GESTION DE RISQUE DANS LES *BARRIOS LA CIÉNAGA* ET *GUACHUPITA* 314
FIGURE 105. ZONAGE STRATÉGIQUE DE LA VILLE DE SAINT-DOMINGUE 1994-1998 317
FIGURE 106. PROPOSITION DE ZONAGE DU PLAN RESURE 318
FIGURE 107. DISPOSITIONS DU PLAN RESURE POUR L'INTERVENTION DES *BARRIOS LA CIÉNAGA* ET *LOS GUANDULES* 319
FIGURE 108. ATELIERS ET ACTIVITÉS AUTOURS DU PROJET HABISO 324
FIGURE 109. PHOTOS AVANT ET APRÈS DE L'ASSAINISSEMENT DE LA *CAÑADA LA MILAGROSA, BARRIO LOS TRES BRAZOS* 324
FIGURE 110. SCHÉMA DU PROCESSUS DE CONCERTATION DU PROJET HABISO ET DE SES RÉPERCUSSIONS DANS LA POLITIQUE DE PLANIFICATION URBAINE 329
FIGURE 111. LIGNE DE TEMPS ET OBJECTIFS DES PRINCIPAUX PROGRAMMES D'INTERVENTION DANS LES *BARRIOS* DEPUIS 2008 335
FIGURE 112. CALCUL DU DÉFICIT DE LOGEMENT EN RÉPUBLIQUE DOMINICAINE 338
FIGURE 113. POURCENTAGE DES BESOINS INSATISFAITS CHEZ LES MÉNAGES À BAS REVENUS 339
FIGURE 114. CARTE DE LOCALISATION DE FOYERS PAUVRES DANS LA VILLE DE SAINT-DOMINGUE 343
FIGURE 115. OBJECTIFS ET CIBLES DU MILLÉNAIRE ATTEINT PAR LA RÉPUBLIQUE DOMINICAINE EN 2014 ET PAR LES DIFFÉRENTES RÉGIONS DU MONDE EN 2005 345

FIGURE 116. SCHÉMA DU CADRE LÉGAL RÉFÉRENT POUR LA RÉDACTION DE LA STRATÉGIE NATIONALE DE DÉVELOPPEMENT (END2030)346
FIGURE 117. PROJET D'ASSAINISSEMENT DE LA *CAÑADA GUAJIMÍA* 361
FIGURE 118. ÉTAPES ET PROCESSUS DU PROJET D'ASSAINISSEMENT DE LA *CAÑADA GUAJIMÍA* 362
FIGURE 119. PHOTOS DE LA CONSTRUCTION DES LOGEMENTS INDIVIDUELS PAR LA CAASD AVANT (2016) /APRÈS (2017)..... 364
FIGURE 120. CARTE DU *BARRIO LOS PLATANITOS* ET DES PRINCIPALES *CAÑADAS* QUI LE TRAVERSENT 365
FIGURE 121. PHOTOS SUR L'ENVIRONNEMENT DE LA *CAÑADA LOS PLATANITOS* 366
FIGURE 122. PHOTO DE LA *CAÑADA LOS PLATANITOS* APRÈS LA PREMIÈRE INTERVENTION 367
FIGURE 123. PROJET DE LOGEMENT DANS LE *BARRIO LOS PLATANITOS* 368
FIGURE 124. PENDANT ET APRÈS LES TRAVAUX DANS LE *BARRIO LOS PLATANITOS*..... 368
FIGURE 125. PENDANT ET APRÈS LA CONSTRUCTION DES MAISONS INDIVIDUELLES DANS LE *BARRIO LOS PLATANITOS*..... 368
FIGURE 126. *CAÑADA GUAJIMÍA,* AVANT LA DEUXIÈME ÉTAPE DES TRAVAUX D'ASSAINISSEMENT 370
FIGURE 127. PHOTOS D'INONDATION DANS LE *BARRIO LA BARQUITA* 373
FIGURE 128. COMMUNICATION DU MINISTÈRE DE LA PRÉSIDENCE SUR LE PROJET « LA NUEVA BARQUITA » EN 2016 375
FIGURE 129. PHOTOS DES MANIFESTATIONS CONTRE LE PROCESSUS DE DÉDOMMAGEMENT DANS LE *BARRIO DOMINGO SAVIO*. 381
FIGURE 130. RÉTROSPECTIVE DU PROJET *NUEVO DOMINGO SAVIO* 2016-2020. 384
FIGURE 131. LES TROIS ÉTAPES DU PROJET *NUEVO DOMINGO SAVIO* 386
FIGURE 132. ORGANIGRAMME DU PROCESSUS DE CONSULTATION ET FLUX D'INFORMATION ET DEMANDES SUR LE PROJET NDS 389
FIGURE 133. DE GAUCHE À DROITE : RENDU ET PLAN MASSE 2030 DU PROJET *SANSOUCÍ.* 395
FIGURE 134. TRADUCTION GRAPHIQUE DE L'ENTRETIEN DE TERESA ET ÉVOLUTION DE LA CONSTRUCTION DE SA MAISON..... 403
FIGURE 135. IMAGES DU *BARRIO PARAISO*..... 407
FIGURE 136. L'ASPHALTE DES RUES DANS LES *BARRIOS* 415
FIGURE 137. TERRAINS LIBÉRÉS ET NOUVELLES CONSTRUCTIONS LORS DE L'ASSAINISSEMENT DE LA *CAÑADA GUAJIMÍA* 416
FIGURE 138.: INONDATION DE LOGEMENTS D'INTÉRÊT SOCIAL À LA SUITE DE L'OURAGAN (DE GAUCHE À DROITE) 418
FIGURE 139. COUPE DU *BARRIO* EL LIBERTADOR, DÉGRADATION DES ZONES VERTES. 421
FIGURE 140. ÉVOLUTION DANS LE TEMPS D'UN ESPACE DE VÉGÉTATION SPONTANÉE LORS DE L'ASSAINISSEMENT DE LA *CAÑADA GUAJIMÍA* 422
FIGURE 141. NOUVELLES CONSTRUCTIONS APRÈS L'INTERVENTION DE LA *CAÑADA GUAJIMÍA* (DEUX PREMIÈRES IMAGES) ET *LOS PLATANITOS* (TROISIÈME IMAGE). 423
FIGURE 142. AVANT ET APRÈS, DES MAISONS DANS LES BERGES DE LA CAÑADA DANS LE *BARRIO EL LIBERTADOR.* 423
FIGURE 143. PHOTOS DES VISITES SURPRISES DANS LE *BARRIO EL LIBERTADOR*, 2017 (À GAUCHE) ET DANS LE *BARRIO LOS PLATANITOS*, 2016 (À DROITE). 429

TABLE DES TABLEAUX

TABLEAU 1. RÉSUMÉ CADRAGE D'ENQUÊTE 99
TABLEAU 2. PORTRAIT DES INFORMATEURS DE TERRAIN 101
TABLEAU 3. LES OBJECTIFS MONDIAUX DE DÉVELOPPEMENT OMD, ODD ET L´END 2030 348

TABLE DES ENCADRÉS

ENCADRÉ 1. LA CULTURE DE LA PAUVRETÉ 187
ENCADRÉ 2. LA GESTION DU RISQUE EN RÉPUBLIQUE DOMINICAINE 199
ENCADRÉ 3. LOS MOVIMIENTOS BARRIALES 248
ENCADRÉ 4. LE PHARE DE COLOMB ET LA CÉLÉBRATION DU V CENTENAIRE 286
ENCADRÉ 5. LE TRAITEMENT « ÉCOLOGIQUE » DES *FAVELAS* À CURITIBA 298
ENCADRÉ 6. LE CLIENTÉLISME 336
ENCADRÉ 7. LE NOUVEAU PROGRAMME POUR LES VILLES ET LES *BARRIOS*. 351
ENCADRÉ 8. TOURISME DANS LES *BARRIOS* 396

TABLE DES EXTRAITS DES ENTRETIENS

(EXTRAIT D'ENTRETIEN 1. TERESA, HABITANTE DU *BARRIO EL LIBERTADOR,* 2016). 26
(EXTRAIT D'ENTRETIEN 2. NICOLE, ÉTUDIANTE D'ARCHITECTURE UASD, 2016). 73
(EXTRAIT D'ENTRETIEN 3. ALEXANDRA OVIEDO, DIRECTRICE DU DÉPARTEMENT DE PLANIFICATION URBAINE SDO, 2016). 80
(EXTRAIT D'ENTRETIEN 4. DOMINGO, COMMENTAIRE PENDANT UNE VISITE GUIDÉE DU *BARRIO EL LIBERTADOR*, 2016) 100
(EXTRAIT D'ENTRETIEN 5. DOMINGO, HABITANT DU *BARRIO EL LIBERTADOR*, 2016). 140
(EXTRAIT D'ENTRETIEN 6. LUZ MARIA AGUIAR, HABITANTE DU *BARRIO EL LIBERTADOR,* 2017). 154
(EXTRAIT D'ENTRETIEN 7. RADHAMES SOSA ET SATURNINO VALDEZ, EMPLOYÉES DE LA MUNICIPALITÉ À SAINT-DOMINGUE OESTE DANS L'UNITÉ DE GESTION ENVIRONNEMENTALE, 2016). 165
(EXTRAIT D'ENTRETIEN 8. EZÉQUIEL, INGÉNIEUR CIUDAD ALTERNATIVA, 2016) 190
(EXTRAIT D'ENTRETIEN 9, ISAAT, MILITANT CIUDAD ALTERNATIVA, 2016) 190

(Extrait d'entretien 10. Enrique, représentant de la Red Comunitaria de emergencia dans le *barrio La Ciénaga* et président de l'association des parents, 2016) 198
(Extrait d'entretien 11. Enrique, représentante de la *Red Comunitaria de emergencia* dans le *barrio La Ciénaga* et président de l'association des parents, 2016). 200
(Extrait d'entretien 12. Melvin, habitant du *barrio El Libertador,* 2016) 201
(Extrait d'entretien 13. Domingo habitant du *barrio El Libertador*, 2016) 216
(Extrait d'entretien 14. Pascual habitant du *barrio La Ciénaga* 2016) 216
(Extrait d'entretien 15. Catalino, habitant du *barrio* Los Platanitos, 2016). 250
(Extrait d'entretien 16. Isaat, habitant du *barrio La Ciénaga* et militant de ciudad Alternativa, 2016). 251
(Extrait d'entretien 17. Moreno, habitant du *barrio Maquiteria,* 2016). 251
(Extrait d'entretien 18. Amelia, habitante du *barrio Maquiteria,* 2016). 251
(Extrait d'entretien 19. Lennin, militant *Ciudad Alternativa*, 2016). 252
(Extrait d'entretien 20, Fernando (rencontre informelle), *barrio El Libertador*, 2016). 265
(Extrait d'entretien 21. Ricardo Gonzalez, directeur de *Ciudad Alternativa*, 2016). 323
(Extrait d'entretien 22. Eunis, étudiant UASD, 2016). 359
(Extrait d'entretien 23. Juan, dirigeant d'un Mouvement Municipal Progressiste, 2017). 359
(Extrait d'entretien 24. Armando, habitant relogé en 2012 lors de la première étape d'assainissement de la *cañada Guajimía*, 2016) 364
(Extrait d'entretien 25. Morena, habitante du *barrio Los Platanitos*, 2017). 367
(Extrait d'entretien 26. Jenifer étudiante en Architecture UASD, 2016). 369
(Extrait d'entretien 27. Juan Milet, Architecte d'URBE, 2018). 378
(Extrait d'entretien 28. Jon Ugarte, architecte 2018) 390
(Extrait d'entretien 29. Macoby, représentants catholiques du NDS 2017) 390
(Extrait d'entretien 30. Jon Ugarte, architecte, 2018) 393
(Extrait d'entretien 31. Jon Ugarte, architecte 2018) 394
(Extrait d'entretien 32. Jon Ugarte, architecte, 2018) 394
(Extrait d'entretien 33. David Arbona, Membre de Ciudad Alternativa, 2017) 395
(Extrait d'entretien 34. Macoby représentant catholique NDS, 2020) 396
(Extrait d'entretien 35. Teresa, habitante du *barrio El Libertador*, 2016) 401
(Extrait d'entretien 36. Roberta, ancien habitant *du barrio La Barquita*, 2016) 412
(Extrait d'entretien 37. Domingo, habitante du *barrio El Libertador*, commentaires pendant une visite guidée, 2017) ... 414
(Extrait d'entretien 38.Fanny, habitante du *barrio Los Platanitos*, 2017) 417
(Extrait d'entretien 39. Macoby représentant religieux NDS 2017) 428
(Extrait d'entretien 40. Jennifer étudiante en Architecture UASD, 2016) 447

TABLE DES NOTES DE TERRAIN

(NOTE DE TERRAIN 1. SOCIO-HISTOIRE DE SOI, 2015) 17
(NOTE DE TERRAIN 2. CONVERSATION PENDANT LA VISITE GUIDÉE DU *BARRIO EL LIBERTADOR* AVEC DOMINGO, 2016). 115
(NOTE DE TERRAIN 3. RENCONTRE AVEC GISELA, HABITANTE DU *BARRIO LA CIÉNAGA*, 2016) 197
(NOTE DE TERRAIN 4. DOMINGO PENDANT UNE VISITÉ GUIDÉE DANS LE *BARRIO EL LIBERTADOR*, 2016). 206
(NOTE DE TERRAIN 5. VISITE GUIDÉE *BARRIO EL LIBERTADOR* AVEC DOMINGO, 2016) 221
(NOTE DE TERRAIN 6. VISITE GUIDÉE DU *BARRIO EL LIBERTADOR* AVEC DOMINGO, 2016) 399

GLOSSAIRE

Baï, *n. m.* Au Vietnam, endroit pour entreposer des matériaux à recycler.

Barrancones, *n. m.* Construction de plain-pied, rectangulaire, sans cloisons et de grandes dimensions, destinée à accueillir une troupe, un groupe d'ouvriers ou de travailleurs. À Saint-Domingue, des sinistrés suite aux ouragans ont été souvent relogées dans des *barrancones*. Habitation temporaire lors des catastrophes naturelles.

Barrial, *adj.* Qui se comporte comme un habitant du *barrio.* Synonyme de mal élevé, brouillant, pauvre, agressif.

Buzo, buzos, *n. m.* Plongeur en français. En espagnol dominicaine le *buzo* est un éboueur informel.

Cañana, cañadas, *n. f.* Cours d'eau naturel de petite taille. En République Dominicaine, les *cañadas* font partie des ressources hydriques du pays. Avec l'urbanisation, Ces cours d'eau se sont transformés en égouts à ciel ouvert et en dépotoirs. Espace public. En cas d'emergence, les *cañadas* peuvent servir de voies d'accès et d'évacuation d'urgence.

Ciénaga, *n. f.* Marécage en français. Terrain spongieux, saturé d'eau, impropre à la culture, où s'étendent des marais. Utilisé pour dénommer un des *barrios* qui se trouvent autour de la rivière Ozama.

Colmado, colmadon, *n. m.* Établissement commercial de proximité où sont vendus des produits alimentaires et autres. C'est à la fois une épicerie, un bar et un lieu de rencontres. Le *colmado* relève de la culture populaire dominicaine traditionnelle.

Empanada, empanadas, *n. f.* Chausson frit fait à base de pête feuilletée enveloppant une farce qui selon chaque région est composée de fromage, de viande ou de légumes.

Galeria, galerias, *n. f.* Espace mi-clos situé devant la maison, espace de socialisation, seuil d'entrée à la maison ou espace intermédiaire entre la rue et la maison.

Gazcue, *n. m.* Quartier au centre de Saint-Domingue où habite une population de classe moyenne.

Patio, *n. m.* En République Dominicaine, espace situé derrière la maison. Jardin, débarrage derrière la maison. Cour intérieure à ciel ouverte entourée de plusieurs maisons.

Pesos, *n. m.* Unité monétaire de la République Dominicaine.

Platano, platanito, *n. m.* Banana plantain en français.

Visita sorpresa, *n. f.* Outil gouvernemental qui consiste en rend visite à un groupe de personnes par surprise dans leur ville ou quartier. Ces visites sont à l'origine des programmes de développement ou d'intervention urbaine.

ANNEXES

Annexe 1. Liste des entretiens

NOM	OCCUPATION	HABITE ICI DEPUIS ?	MOBILITE RÉSIDENTIELLE	LIEU DE RENCONTRE	TYPE D'ENTRETIEN ET DATE
Domingo	Agent-lien communautaire (hôpital)	Depuis naissance 1978	*Libertador* (maison familier) – *Libertador* (maison en location) – *Libertador* (maison propriétaire)	Lieu public	Visite guidée, récit de vie (2016, 2017, 2018, 2019, 2020)
Melvin	Coiffeur, barbier	Depuis naissance 1975	*Libertador* (maison familier) mère (Barahona) père (Hato Mayor)	Commerce	Récit de vie (2016)
Julio	-	N. 1974		Commerce	Informatif (2016)
Teresa	Mère au foyer, babysitting	1976	*Manganagua – Libertador*	Maison	Récit de vie (2016, 2017, 2018)
Maria	Couturière, décoratrice d'intérieur	1992	*Barahona* – la 17 – *Ciénaga* – *Libertador*	Maison	Récit de vie (2016, 2018)
Maria Luisa	Vendeuse de thé, coiffeuse	1972	*Libertador*	Commerce	Informatif (2016)
Elsa	Professeure	Depuis naissance 1980	*Libertador – Guajimía* II	Commerce	Informatif (2016)
Luz Aguiar	Commerçante, professeur d'art et danse	Depuis naissance 1970	Père (Villa Juana) -*Libertador*	Maison	Informatif (2016)
Tumuno	Mécanicien	Depuis naissance 1968	*Libertador*	Maison	Informatif (2016)
Luz	Mère au foyer	1990	San Pedro de Macorís – *Palma de Herrera –Libertador*	Maison	Récit de vie (2016, 2017, 2018)
Esteban	Vendeur	1990	San Pedro de Macorís – *Palma de Herrera –Libertador*	Maison	Récit de vie (2016, 2017, 2018)
Policier municipal	Retraité	-	*Libertador*	Lieu public	Informatif (2016)
Joueur de poker	-	1982	*La 17 – El Libertador*	Lieu public	Informel (2016)
Pedrito	Intérim	Depuis naissance 1980	*Libertador*	Lieu public	Informel (2016)
Elena	Secrétaire	Depuis naissance 1986	*Libertador*	Maison	Informatif (2016)
Président de la Croix Rouge	Travailleur bénévole	1974	Santo Domingo Este – *Libertador*	Association	Informatif (2016)

NOM	OCCUPATION	HABITE ICI DEPUIS?	MOBILITE RÉSIDENTIELLE	LIEU DE RENCONTRE	TYPE D'ENTRETIEN ET DATE
Antonia	Retraitée	1990	*Libertador*	Lieu public	Informatif (2016)
Pablito	Terrasier, menuisier	1992	*Barrio* de la capitale	Lieu public	Informatif (2016)
Yolanda et Rafael	Mère au foyer, ancien militaire	1996*	*Los Tres Brazos - El Libertador*	*Cañada* El Indio	Informatif (2016)
Nino en cañada	-	Depuis naissance 2006	*Libertador*	*Cañada* El Indio	Informel (2016)
M. Polluer	-	-	*Libertador*	*Cañada* El Indio	Informel (2016)
Armando	Commerçant	Depuis naissance 1978	*Libertador* – Résidentiel *Guajimía III*	Appartement	Récit de vie (2016)
Enrique	Leader communautaire		*Ciénaga*	École la *Ciénaga Virgen del Carmen*	Visite guidée, Informatif (2016)
Dame A	Femme au foyer	2009	*Ciénaga*	Maison	Informatif (2016)
Gisela	Commise de cuisine	2000	*Azua* – autre barrio – *Ciénaga* – *Ciénaga*	Maison	Récit de vie (2016)
Virginia	Étudiante	2000	*Ciénaga*	Lieu public	Informatif (2016)
Pascual	Ouvrier, ancien président du conseil du quartier	-	*Ciénaga*	Maison Gisela	Informatif (2016)
Dame I	Vendeuse de vêtements	-	*Barquita-La Nueva Barquita*	Commerce	Informatif (2016)
Roberto	Militaire retraité	-	*Barquita-La Nueva Barquita*	Appartement	Récit de vie (2016)
Carmen	Femme au foyer	-	*Barquita-La Nueva Barquita*	Appartement	Informatif (2016)
Sobrina Roberto	Femme au foyer	-	*Barquita-La Nueva Barquita*		Informatif (2016)
Fanny	Vendeuse d'*empanadas*	1986	Haiti – P*latanitos*	Lieu public et maison	Récit de vie (2016, 2017, 2018)
Catalino	Ouvrier et coordinateur local COPADEBA	-	*Platanitos*	Lieu public	Informatif (2016)
Santa	Femme au foyer	-	*Platanitos*	Lieu public	Informatif (2017)
Morena	Femme de ménage	-	*Platanitos*	Maison	Informatif (2017)
Morena	-	-	*Platanitos*	Maison	Informel (2017)
Dame C	-	-	*Platanitos*		Informel (2017)
Amelia	Femme au foyer	1985	Banica-*Maquiteria-Americas*	Maison familiale	Récit de vie (2016)
Moreno	Ingénieur	Depuis naissance 1987	*Platanitos - Platanitos*	Maison familiale	Visite guidée, Informatif (2016)
Marilin	Femme au foyer	2006	Elias Piñas - *Platanitos*	Maison	Informatif (2016)
Gladis	Femme au foyer	1979	*Ciénaga-Platanitos*	Maison	Récit de vie (2016)

NOM	OCCUPATION	HABITE ICI DEPUIS?	MOBILITE RÉSIDENTIELLE	LIEU DE RENCONTRE	TYPE D'ENTRETIEN ET DATE
Jorgina	Coiffeuse	Depuis naissance 1990	*Platanitos*	Maison familiale	Informatif (2016)
Eduard	Ingénieur CAASD	-	-	*Cañada* El Indio	Informatif (2016)
Miguel	Architecte CAASD	-	-	Institution CAASD	Informatif (2016, 2018)
Marina	Militante COPADEBA	-	-	Lieu public	Informatif (2016)
Exequiel	Ingénieur *Ciudad Alternativa*	-	-	Locaux *Ciudad Alternativa*	Informatif (2016, 2018)
Issat	Militante *Ciudad Alternativa*	-	-	Locaux *Ciudad Alternativa*	Informatif (2016, 2018)
Lennin	Militante *Ciudad Alternativa*	-	-	Locaux *Ciudad Alternativa*	Informatif (2016)
Ricardo	Directeur de projet *Ciudad Alternativa*	-	-	Locaux *Ciudad Alternativa*	Informatif (2016, 2017, 2018, 2019, 2020)
Franklin	DGODT	-	-	Institution DGODT	Informatif (2016)
Omar	DGODT	-	-	Institution DGODT	Informatif (2016)
Alejandra	Directrice de planification urbaine	-	-	Mairie de SDOuest	Informatif (2016)
Johnny	Directeur administratif	-	-	Mairie de SDOuest	Informatif (2016, 2017)
Juan	Employé *Mini Cabildo barrio El Libertador*	1986	*Villa Tapia – Sabana Perdida – Libertador*	Locaux *Mini Cabildo*	Récit de vie et informatif (2016)
Mateo	Employé *Mini Cabildo barrio El Libertador*	1974	-	Locaux *Mini Cabildo*	Informatif (2016)
Ramon	Directeur *Mini Cabildo barrio El Libertador*	-	San Francisco de Macoris - *Libertador*	Locaux *Mini Cabildo*	Informatif (2016)
Radhames	Directeur de l'Unité de gestion environnementale SDOuest	-	-	Bibliothèque municipale SDOuest	Informatif (2016)
Saturnino	Employé Unité de gestion environnementale SDOuest	-	-	Bibliothèque municipale SDOuest	Informatif (2016)
Eunis	Étudiant en architecture UASD	-	-	École d'architecture UASD	Collectif (2016)
Nicole	Étudiant en architecture UASD	-	-	École d'architecture UASD	Collectif (2016)

NOM	OCCUPATION	HABITE ICI DEPUIS?	MOBILITE RÉSIDENTIELLE	LIEU DE RENCONTRE	TYPE D'ENTRETIEN ET DATE
Jennifer	Étudiant en architecture UASD	-	-	École d'architecture UASD	Collectif (2016)
Arnold	Étudiant en architecture UASD	-	-	École d'architecture UASD	Collectif (2016)
Mairenis	Étudiant en architecture UASD	-	-	École d'architecture UASD	Collectif (2016)
Macobi	Prêtre jésuite	-	-	Locaux du Centre Bono	Visite guidée et informatif (2017, 2020)
David	Architecte *Ciudad Alternativa*	-	-	Locaux *Ciudad Alternativa*	Informatif (2017, 2018, 2019, 2020)
Fatima	Directrice *Ciudad Alternativa*	-	-	Locaux *Ciudad Alternativa*	Informatif (2017)
11 acteurs publics et associatifs	*Mancomunidad*	-	-	Locaux *Mancomunidad*	Réunion, informatif, collectif (2017)
18 acteurs associatifs	Assemblée communautaire	-	-	*Casa de la justicia La Ciénaga*	Réunion, informatif, collectif (2017)
15 acteurs associatifs	Réunion *Ciudad Alternativa*	-		Locaux *de Ciudad Alternativa*	Réunion, informatif, collectif (2018)
4 acteurs associatifs	Réunion *Ciudad Alternativa*	-		Locaux *de Ciudad Alternativa*	Réunion, informatif, collectif (2018)
Juan	Architect URBE	-	-	Locaux URBE	Informatif (2017)
John	Architect Atelier Metropolitano	-	-	Lieu public	Informatif (2018)
Victoria	Directrice planification urbaine *Distrito Nacional*	-	-		Informatif (2018)

Annexe 2. Indicateurs de durabilité urbaine appliquée à l'échelle du quartier (état de l'art)

Modèle C.E.C

Urbanisme à trois niveaux (ville de Sevilla)

Ce modèle prône l'utilisation efficace de ressources naturelles et une approche intégrée de l'espace urbain. Le modèle propose l'application d'un urbanisme souterrain (gestion des services et des flux), d'un urbanisme en hauteur (gestion de l'environnement) et d'un urbanisme en surface (organisation de la vie publique). Il s'agit d'une vision systémique de la composition urbaine des quartiers.

Nous pouvons émettre quelques réserves à l'égard de ces indicateurs, notamment le manque des aspects économiques et sociaux comme l'emploi ou la participation habitante.

Source : *Agencia de ecologia urbana de Barcelona*

COMPACITÉ

- Proximité des espaces publics
- Organisation des réseaux de transports public et privé
- Parking pour vélo et voiture
- Charge et décharge
- Accès aux transports publics
- Éventails de services

EFFICIENCE

- Ensoleillement et émissions de chaleurs (dans le cas de *barrios*, plutôt les ombres)
- Collecte d'eau de pluie
- Captation de l'énergie (solaire, éolienne)
- Confort thermique
- Confort acoustique
- Confort lumineux
- Perméabilité du sol
- Conditions hydrauliques
- Espace vert

COMPLEXITÉ

- Réutilisation des espaces résiduels
- Diversité urbaine
- Paysage urbain

Modèle SAHEB

Évaluation des quartiers Durables existante.

Ce modèle propose un ensemble de cibles et d'enjeux à prendre en compte pour évaluer des quartiers durables en Europe. Bien que le contexte ne soit pas le même, ce document nous a aidés à identifier des éléments pour construire une grille d'évaluation de durabilité. Les *barrios* sont ici considérés comme des quartiers comprenant d'ores et déjà des caractéristiques écologiques.

Nous pouvons regretter l'importance accordée par ce modèle aux données quantitatives.

Source : SAHEB Y., 2008, « Analyse critique des quartiers durables », La Fabrique de la Cité.

ÉQUITÉ SOCIALE

- Mixité sociale
- Mixité intergénérationnelle
- Mixité fonctionnelle

EFFICIENCE ÉCONOMIQUE

- Coût du projet (non appliqué)
- Contribution à des activités économiques de la collectivité (paiement des impôts)
- Emplois

DURABILITÉ ENVIRONNEMENTALE

Réduction des émissions de Gaz à effet de serre

- Énergie (réduction des besoins énergétiques des bâtiments = design bioclimatique - production de l'énergie)
- Mobilité (accès au transport public -réduction de l'utilisation de la voiture)

Préservation des ressources

- Compacité
- Biodiversité (assurer la continuité biologique et favoriser la biodiversité)
- Eau (réduction des besoins en eau, réutilisation des eaux de pluie et réutilisation des eaux usées)
- Matériaux (récupération, recyclage, locaux)

Amélioration de la qualité de vie

- Aération interne
- Confort thermique
- TIC (Technologie de l'Information et de la Communication)
- Sécurité
- Jardinage
- Accessibilité
- Déchets (tri, recyclage, réduction de déchet)

PARTICIPATION CITOYENNE

- Participation citoyenne
- Éducation citoyenne et environnementale

Modèle Grafmeyer et Authier
Dimensions de l'espace urbain dans leur interprétation de durabilité.

Yves Grafmeyer et Jean Yves Authier (2015) définissent les trois dimensions dont est composé l'espace urbain. L'imbrication de ces dimensions permettrait le développement urbain durable.

Source : GRAFMEYER Y., AUTHIER J.-Y., 2015, *Sociologie urbaine - 4e édition*, Armand Colin, 99 p.

LA RENCONTRE (la proximité)
- Compacité
- Mixité
- Participation

LA MOSAÏQUE (la complexité)
- Recyclage
- Modularité
- Flexiblilité

LA CENTRALITÉ (l'agencement des activités)
- Participationt
- Compacité
- Mixité

Modèle les trois axes du développement durable

Ce modèle propose un ensemble de critères à appliquer dans le cas du renouvellement urbain. Les indicateurs suivent les trois piliers du développement durable : environnement, socioculturel et économique. Ces catégories sont pourtant transversales. Les auteurs qui ont proposé ces indicateurs indiquent qu'ils s'entrecroisent et rendent l'évaluation des quartiers difficile.

Source : ORDUÑA GAÑÁN M.Á., 2016, *Barrios y sostenibilidad : la aplicación de criterios sociales, medioambientales y económicos en el diseño y evaluación de procesos de regeneración urbana sostenible en ciudades europeas*, Thèse de doctorat. CASTILLO FÉLIZ H.A., 2013, *Evaluación de ecobarrios en Europa y su posible traslación al contexto Latinoamericano*, phd, E.T.S. Arquitectura (UPM).

AXE ENVIRONNEMENTAL
- Compacité
- Mixité/diversité
- Mobilité/accessibilité
- Qualité de vie – écogestes
- Décentralisation
- Cycles urbains (eau, énergie, matériaux, déchets)
- Bioclimatisation (*galerias*)
- Usage des sols
- Espaces verts

AXE SOCIOCULTUREL
- Leadership local
- Population initiale
- Cohésion sociale
- Participation
- Sécurité
- Utilisation des espaces verts et espaces publics

AXE ÉCONOMIQUE
- Économie des ressources
- Gestion des budgets – autogestion
- Paiement des impôts
- Création d'emplois
- Économie verte, économie locale
- Financements privés

Modèle de Richard Rogers

La ville durable comme ville aux multiples visages

Richard Rogers (2008) propose trois objectifs auxquels doivent répondre les architectes et aménageurs urbains : objectifs physique, écologique et social.

Source : ROGERS R., 2008, *Des villes durables pour une petite planète*, GUMUCHDJIAN P. (dir.), Paris, Le Moniteur, 216 p.

OBJECTIF PHYSIQUE

- Ville belle (elle doit conjuguer les arts pour émerveiller l'esprit)
- Ville créatrice (permettre l'expérimentation, capacité d'adaptation aux changements rapides)
- Ville compacte (optimisation de la proximité et protection des zones naturelles)

OBJECTIF ÉCOLOGIQUE

- Ville écologique (minimiser les impacts environnementaux, équilibre entre les habitants et l'environnement bâti, sûreté des infrastructures)

OBJECTIF SOCIAL

- Ville juste (distribution équitable des services)
- Ville conviviale (favoriser les échanges, l'accès aux espaces publics et le libre déplacement)
- Ville diversifiée (diversité d'activités qui permet une vie publique épanouie)

Annexe 3. Plans et projets d'interventions urbaines en relation avec les *barrios* de Saint-Domingue.

PLANS NATIONAUX	
DESCRIPTION	OBJECTIFS
PLANOS DE LA CIUDAD DE TRUJILLO Y SUS FUTURAS URBANIZACIONES **Localisation :** La Ciudad Trujillo **Période :** 1956-1961 **Institution :** Conseil Administratif du Distrito Nacional (*Consejo Administrativo del distrito nacional*)	▪ Créer l'article 106 de la constitution dominicaine sur le développement et l'embellissement de la ville de Saint-Domingue en intégrant un tiers du budget national à la réalisation de travaux d'aménagement ▪ Contrôler la croissance urbaine. Promouvoir la croissance ordonnée et harmonieuse de la ville ▪ Prévoir le zonage fonctionnel de la ville ▪ Construire des voies d'accès, canaliser la circulation par la création d´autoroutes ▪ Modifier les parcelles et la trame des voies dans des zones aménagées ▪ **Éliminer les bidonvilles, éviter la dégradation des zones urbaines et aider à leur régénération** ▪ Introduire des aires publiques et privées d'usage collectif non prévues dans les plans d'urbanisation
PLAN INDICATIVO PARA EL DESARROLLO DE LA ZONA NORTE DE SANTO DOMINGO **Localisation :** Santo Domingo *extra-muros* **Période :** 1987 **Institution :** ONAPLAN (*Oficina nacional de planificacion*), ADN (*Ayuntamiento del Distrito Nacional*) GTZ (*Deutsche gesellschaft fur technishe zusammenarbeit*)	▪ Délimiter un périphérique autour de la ville pour faciliter la circulation entre le secteur sud avec le secteur nord de la ville ▪ Résoudre les problèmes de logements ▪ Fournir une offre de terrains viabilisés avec des infrastructures, équipements et services urbains accessibles aux ménages à faibles revenus ▪ Construire 15000 logements ▪ Organiser et planifier les densifications futures ▪ Créer de la plus-value sur les terrains qui seront touchés par un boulevard ▪ Faciliter la création de services de transport public ▪ Construire et délimiter des zones industrielles ▪ Encourqger les constructions de microentreprises ▪ Construire d'une station de d´épuration des eaux usées dans les zones proches au fleuve Ozama ▪ Proposer la construction d'une ceinture verte autour de la ville ▪ Créer la corporation CORDENOR
PLAN DIRECTEUR PARA EL DESARROLLO URBANO DE LA CIUDAD DE SANTO DOMINGO **Localisation :** Distrito Nacional **Période :** 1990 – 1994 **Institution :** Ayuntamiento del distrito nacional	▪ Faire de Saint-Domingue une Métropole ▪ Proposer la décentralisation administrative de la ville avec la création de *mini-cabildos* (unité de gouvernance territoriale par quartier) ▪ Harmoniser l'occupation du sol, la réhabilitation urbaine des *barrios* populaires et la légalisation des terrains ▪ Faciliter les financements pour la rénovation de maisons aux familles aux faibles revenus ▪ Donner priorité aux réseaux de transport public collectifs ▪ Construire un tramway avec la capacité de transporter 40000 personnes

	▪ Créer une trame verte auteur de la ville de Saint-Domingue de 14000 hectares s'étendant 50 kilomètres ▪ Réaliser l'assainissement des ruisseaux pollués ▪ Construire des marchés de proximité afin d'éviter des grands déplacements ▪ Construire un système de collecte et de traitement des déchets avec la méthode d'enfouissement sanitaire et recyclage ▪ Garantir la participation des groupes organisés de la ville
RD2044 **Localisation :** à l'échelle nationale **Période :** 2015 - 2044 **Institution :** FUNGLODE	▪ Améliorer la qualité des services et la dotation d'infrastructures (eau, énergie, transport, santé et logement) ▪ Diversifier l'offre touristique et culturelle - construction d'infrastructures qui bénéficient au paysage de la ville ▪ Produire des emplois à travers un processus d'industrialisation ▪ Financer des infrastructures pour faciliter l´accès aux centres de formations et le développement personnel (écoles, centres de recherches et de divulgation de recherches) ▪ Construire des espaces pour la participation citoyenne ▪ Construire des centres institutionnels gouvernementaux pour la valorisation du patrimoine historique et monumental ▪ Affirmer le développement durable comme axe transversal de toute intervention future ▪ Faire l'interconnexion entre les zones rurales et les zones urbaines
PLANS LOCAUX PAR *BARRIO*	
PLAN CIGUA **Localisation :** *Barrios* La *Ciénaga* et Los Guandules **Période :** 1980 **Institution :** *Ciudad Alternativa* et CODECIGUA	▪ Élever le niveau de vie des populations vivant dans les *barrios La Ciénaga* et *Los Guandules* ▪ Promouvoir le développement des conditions matérielles ▪ Promouvoir des nouvelles formes d'échange social et de mécanisme de gestion participative dans la construction de l'habitat ▪ Valoriser les potentialités des *barrios* ▪ Transformer les conditions physico-environnementales des *barrios*, à travers l'assainissement, l'instauration des infrastructures et des équipements publics ▪ Doter de services individuels et collectifs ▪ Améliorer les logements existants ▪ Transformer les conditions économiques à travers l'amélioration des revenus et leur capacité de consommation ▪ Transformer les conditions socio-environnementales à travers le développement des expressions culturelles et entretenir les relations communautaires ▪ Encourager la participation citoyenne dans le processus de formulation, d'exécution et de supervision des travaux d'aménagement urbain
PLAN RESURE **Localisation :** *Barrios* : *La Ciénaga, los Guandules, Gualey, Las cañitas, 24 de abril, Simón Bolívar, El Capotillo, Los manguitos* et *las Zurza*	▪ Garantir le développement urbain intégré : l'autogestion, le développement progressif et la participation habitante ▪ Identifier les statuts de légalité des terrains ▪ Récupérer et nettoyer les rivières Ozama et Isabela ▪ Construire une autoroute le long des berges de la rivière Osama et Isabela

Période : 1994 - 1999 **Institution :** CONAU - INVI - PNUD	▪ Améliorer les infrastructures urbaines dans les *barrios* ▪ Construire des logements sociaux pour les familles en situation de risque d'inondation ▪ Connecter les *barrios* à la trame urbaine existante ▪ Protéger les trames verte et bleue ▪ Lutter contre la pauvreté urbaine
PROGRAMA D´*ACCION BARRIAL* **Localisation :** *Barrios* : *La Ciénaga, los Guandules, Gualey, Las cañitas, Simón Bolívar, El Capotillo* et *las Zurza* **Période :** 2009 **Institution :** Ayuntamiento del Distrito Nacional	▪ Améliorer l'habitat à travers un processus participatif ▪ Réduire les niveaux de contamination de la rivière Ozama et Isabela ▪ Régénérer la faune et la flore propres aux endroits naturels autour de la rivière Ozama et Isabela ▪ Créer un programme continu d'assainissement environnemental ▪ Réduire les vulnérabilités sociales et environnementales dans les *barrios* ▪ Assurer la continuité des programmes d'interventions précédents ▪ Réaliser des interventions ponctuelles : construction d´une usine de traitement des ordures, élimination de dépôts d'ordures informels, pavement des rues, construction des pompes funèbres, constructions de garderies d'enfants, etc. (projets par *barrios*, nous citons ceux qui correspondent au *barrio La Ciénaga*) ▪ Reloger les familles en risque d'inondation ▪ Construire des écoles et des centres d'attention aux citoyens
PROJETS DE LOGEMENT D'INTÉRÊT SOCIAL	
PROJET *LOS MINAS* **Localisation :** *Barrios* affectés *Los Guandules, Las Ciénaga* et *Guachupita* **Période :** 1959 **Institution :** Conseil Administratif du *Distrito Nacional*	▪ Déplacer de populations se trouvant dans les *barrios Los Guandules, Las Ciénaga, Guachupita* dans le secteur *Los Minas* ▪ Réguler et équilibrer les densités territoriales dans la ville de Saint-Domingue ▪ Construire des logements dignes pour une population vivant en dessous des standards » ▪ Doter des services, des équipements et des infrastructures urbaines
PROJET « LAS CAOBAS » **Localisation :** *Barrio La Ciénaga* **Période :** 1968 - 1978 **Institution :** Conseil Administratif du *Distrito Nacional*	▪ Reloger les victimes de l'ouragan David (habitants de *La Ciénaga*) ▪ Construire des logements collectifs et individuels ▪ Construire une école, un restaurant communautaire, un dispensaire médical, un poste de police et des aires sportives
PROJET "LA NUEVA BARQUITA" **Localisation :** *La Barquita* **Période :** 2012 - 2016 **Institution** : *Comisión de Readecuación de La Barquita* URBE	▪ Déplacer et reloger des habitants soumis aux risques d'inondation ▪ Se positionner comme une référente en termes de construction de logement social avec une approche durable ▪ Améliorer la qualité de vie des habitants relogés et des habitants non relogés ▪ Promouvoir la cohésion sociale à travers de l'éducation des habitants ▪ Encourager la participation des acteurs publics, privés et civils ▪ Récupérer la zone dédiée aux trames verte et bleue ▪ Permettre la régénération de l'économie locale du *barrio* en expérimentant l'usage mixte du territoire.

	▪ Améliorer les voies d'accès afin de faciliter l'utilisation et l'intégration de transport public (terrestre et fluvial)
INTERVENTIONS URBAINES	
HABISO **Localisation :** *barrios La Ciénaga, Los Guandules, Gualey, Las Cañitas, 24 de Abril, Simón Bolívar, El Capotillo, Los Manguitos* et *La Zurza* **Période :** 2013 - 2015 **Institution** : *Ciudad Alternativa*	▪ Améliorer la qualité de vie des habitants des *barrios* ▪ Recréer un habitat sain ▪ Réfléchir autour de l'habitat "informel" et sa relation au milieu urbain ▪ Construire des routes de secours, des trottoirs, nettoyer les cours d'eau pollués et installer des systèmes d'évacuation sanitaires avec l'aide des habitants ▪ Réaliser des campagnes d'orientation et sensibilisation sur l'environnement ▪ Garantir la mobilité urbaine ▪ Inciter àla rédaction d'une loi sur la concertation publique et la participation citoyenne
PROJET « ASSAINISSEMENT DE LA CAÑADA DE *GUAJIMÍA* » **Localisation :** Buenos Aires de Herrera **Période :** 2009 - 2013 **Institution :** CAASD, gouvernement de Canada	▪ Réaliser l'assainissement du cours d'eau *Guajimía* ▪ Reloger des populations soumises aux risques d'inondation ▪ Garantir le développement écologique et durable de la ville de Saint-Domingue ▪ Construire une voie d'accès ▪ Former les populations à la vie en collectif ▪ Convertir en zones vertes les espaces libérés lors de l'opération urbaine
PROJETS « *LOS AMIGITOS* » **Localisation :** *barrio* el Libertador **Période :** 1989-1990 **Institution :** (N.I)	▪ Rénover des maisons dans les *barrios*
CONSTRUCTION DU PHARE À CHRISTOPHER COLUMBUS **Localisation :** Maquiteria **Période :** 1948-1986 **Institution :** (N.I)	▪ Commémorer l'arrivée de Christophe Columb sur le sol Américain ▪ Déplacer la population se trouvant dans la zone du projet
DÉTOURNEMENT DE L'AVENUE *LAS AMERICAS* **Localisation :** *Las Americas, Maquiteria* **Période :** 2001 **Institution :** OISOE (*Oficina De Ingenieros Supervisores De Obras Del Estado*)	▪ Agrandir l'avenue *Las Americas* ▪ Faciliter les voies rapides ▪ Construire une route réservée au transport public ▪ Construire des passages à niveau, des ponts piétons et des stations-service ▪ Permettre aux voyageurs et touristes de profiter du paysage ▪ Déloger les populations dans la zone d'intervention

EL NUEVO DOMINGO SAVIO **Localisation :** *Domingo Savio : La Ciénaga* et *Los Guandules* **Période :** 2017 - 2020 **Institution :** URBE (*Comisión de readecuación de la barquita*)	▪ Récupérer les berges de la rivière Ozama afin d'articuler le *barrio* au reste de la ville ▪ Déloger les populations en risque d'inondation ▪ Doter de voies d'accès et d'un système sanitaire ▪ Garantir la participation citoyenne dans la conception du projet ▪ Nettoyer des berges de la rivière Ozama ▪ Construire d'une avenue le long des berges de la rivière ▪ Construire des stations de bus ▪ Créer des issues de secours ▪ Construire des espaces récréatifs et des équipements (parc fluvial, station de bus, marchés-écoles) ▪ Réhabiliter des voies d'accès internes (rues et ruelles)
PROJET ASSAINISSEMENT DE LA *CAÑADA LOS PLATANITOS* **Localisation :** *barrio Los Platanitos* **Période :** 2016 - 2020 **Institution :** CAASD	▪ Réaliser l'assainissement pluvial et sanitaire du cours d'eau pollué à partir de la canalisation des principaux affluents ▪ Réduire les risques d'inondation et les risques sanitaires ▪ Nettoyer 2000 mètres linéaires de *Cañada* ▪ Construire de 100 logements sur place (dans les espaces libérés suite aux opérations)
PROGRAMME *GROWING UP IN LOS PLATANITOS* **Localisation :** *barrio* Los Platanitos **Période :** 2018 - 2018 **Institution :** Université Austin Texas	▪ Travailler avec la communauté locale et les municipalités afin de définir des solutions techniques pour la planification et la construction des infrastructures dans le *barrio* ▪ Réaliser des études empiriques et techniques ▪ Créer des rapports sur les activités réalisées entre les étudiants et les populations locales ▪ S'inspirer des problématiques du *barrio* pour réaliser des projets de recherche sur l'informalité et la durabilité urbaine
AUTRES	
SABAMAR (*Aducción de Agua y Saneamiento en barrios Urbanos Marginales de Santo Domingo*) **Localisation :** *barrios La Ciénaga, Los Guandules, Maria Auxiliadora, La Zurza, Capotillo y Los Tres Brazos* **Période :** 2002 - 2006 **Institution :** ONFED (*Oficina del ordenador nacional para los fondos europeos*)	▪ Créer un système de collecte d'ordures dirigé par des microentreprises locales ▪ Lutter contre la pauvreté en générant des emplois durables ▪ Réduire les risques de maladies à cause des tas d´ordures ▪ Inclure la parité dans les activités du projet ▪ Promouvoir la participation et la mobilisation communautaire ▪ Associer les ONGs dans le suivi des projets (ENDE-dominicana, IDDI, Centro Juan Montalvo et *Ciudad Alternativa*) ▪ Encourager les activités de collecte d'ordures, délimiter les rôles des acteurs locaux et municipaux ▪ Délimiter des zones géographiques et les horaires de fonctionnement de chaque entreprise communautaire ▪ Élaborer des campagnes d'information, communication et sensibilisation sur le traitement des déchets et l'hygiène dans les foyers ▪ Créer des programmes éducatifs pour éveiller la conscience des populations les plus jeunes sur les risques sanitaires et environnementaux du déchet ▪ Inciter à la solidarité entre voisins

COALITION RIO **Localisation :** Rivières Ozama et Isabela **Période :** 2012 **Institution :** *Fundacion Tropical*	▪ Réaliser l'assainissement et la réhabilitation des rivières Ozama Isabela ▪ Contribuer au développement durable de la République Dominicaine ▪ Créer un cadre de référence pour l'intervention d'autres rivières polluées ▪ Contribuer à l'amélioration de la qualité de vie des populations autour des fleuves et rivières ▪ Établir des synergies entre les différents acteurs (communautés, municipalités, entreprises privées, etc.) ▪ Diffuser des informations et connaissances générées par des recherches scientifiques ▪ Identifier des bonnes pratiques écologiques ▪ Chercher des financements, donations et favoriser la coopération internationale ▪ Élaborer un plan de récupération des rivières « *plan maestro de rescate de las cuencas altas, medias y baja de los ríos Ozama e Isabela* »
UNIDOS POR LA VIDA DE LOS RÍOS **Localisation :** *barrios* autour des rivières Ozama, Isabela et Yaguasa **Période :** 2013 **Institution :** CEDAF, Escoba, Ecoanbiental Dominicana, Undsazurza, Fundaproreba, Funsaco, Fucosaguscigua et Fundamapu	▪ Évailler la concience citoyenne et sensibiliser les citoyens à la pollution des rivières de la ville de Saint-Domingue ▪ Initier les citoyens àla collecte des ordures autour des rivières ▪ Former des agents relais dans la gestion des déchets ▪ Réaliser des ateliers de formation ▪ Réaliser des visites porte à porte afin de sensibiliser à la mobilisation pour le nettoyage des rivières ▪ Réaliser des campagnes de nettoyage des rivières
VIDA PARA EL OZAMA **Localisation :** *barrio el Dique* **Période :** 2013 **Institution :** Église catholique, Banreservas, Bureau de la première dame	▪ Transformer les espaces où il y a des déchets en zones habitables ▪ Améliorer la qualité de vie des habitants du *barrio El Dique* ▪ Offrir des formations techniques aux jeunes du *barrio* ▪ Échanger des déchets plastiques par de la nourriture ▪ Construire un hôpital et une pharmacie flottante pour donner de l´assistance rapide aux populations alentours ▪ Favoriser les crédits solidaires pour la communauté

Annexe 4. Liste des décrets gouvernementaux pour l'éviction ou le réaménagement des *barrios*

Décrets présidentiel	Synthèse
N° 2053 (1944)	Acquisition des terrains du *barrio Galindo* pour la construction du *barrio Mejoramiento Social* et des édifices de logements « modernes et hygiéniques pour les classes travailleuses ».
N° 2388 (1945)	Ce décret établit l'expropriation des familles habitants dans les terrains du *barrio Galindo* et assigne au trésor public les compétences de négociations et dédommagement des habitants et propriétaires des parcelles.
N° 1421 (1956)	Ordre d'expropriation pour l'acquisition des terrains dans la zone nord, déclarés d'utilité publique et d'intérêt social. Aujourd'hui ces terrains comprennent la zone de *Capotillo* jusqu'à *Villa Mella.*
N° 1337-75 (1975)	Expropriations des habitants se trouvant dans les *barrios La Ciénaga* et *Los Guandules.*
N° 358-91 (1991)	Expropriation des habitants se trouvant dans les *barrios La Ciénaga* et *Los Guandules* et attribution de logements seulement aux familles dont les conditions sociale et culturelle le justifient ; interdiction de toute construction jusqu'à la réalisation du projet de logement.
N° 155-94 (1994)	Déclare de haut intérêt social l'attribution des titres de propriété aux habitants des *barrios La Ciénaga et Los Guandules*.
N° 16-13 (2014)	Déclare priorité absolue la requalification du *barrio La Barquita* et la création d'une commission pour la définition des opérations urbaines.
N° 201-14 (2014)	Création de l'unité exécutrice pour la réhabilitation du *barrio La Barquita* (URBE), dont la mission est d'exécuter et de mettre en œuvre les travaux de génie civil nécessaires au relogement des habitants de *La Barquita* et d'améliorer l'accès des habitants qui restent dans le *barrio La Barquita* aux services d'eau potable, d'énergie, des écoles, des églises et des terrains de sport, entre autres.

Annexe 5. Liste des projets de réhabilitation urbaine financés par la banque interaméricaine de développement (BID)

DATE	US $ millions	PROJET	OBJECTIF
2017	0,82	Laboratoire d'innovation et intelligence territoriale pour les villes dominicaines. *Laboratorio de Innovación e Inteligencia Territorial para Ciudades Dominicanas*	Création d'un laboratoire d'innovation et intelligence territoriale pour la ville de Saint-Domingue afin d'étudier ses principaux problèmes urbains depuis une logique d'*empowerment* et innovation territoriale. *Conectar los problemas que afrontan las ciudades dominicanas n el potencial emprendedor e innovador que existe en las mismas mediante la puesta en marcha de un Laboratorio de Innovación e Inteligencia Territorial para ciudades (RD-LAB)*
2015	225	Banque ADEMI : Accès à l'amélioration de logement pour les personnes à faibles revenus en RD. *Banco Ademi : Acceso a Mejoramiento de Viviendas para la BdeP en RD.*	Élargir les financements pour les programmes d'amélioration des logements des familles à faibles revenus, habitants des *barrios* et zones périphériques à l'est, au nord et au sud de la République Dominicaine. *Expansión del financiamiento de mejoramiento de viviendas a familias de bajos ingresos, residentes en barrios y áreas suburbanas en las zonas este, norte y sur de la República Dominicana.*
2003	0,13	Système de surveillance et évaluation pour les programmes de logements. *Sistemas de Monitoreo y Evaluación para los Programas de Vivienda*	Développer et tester une méthodologie pour la surveillance et l'évaluation effective de l'exécution des programmes des logements. *Desarrollar y probar las metodologías para monitorear y evaluar efectivamente la ejecución de los programas del vivienda.*
2001	0,2	Plan de réhabilitation de la ville coloniale. *Plan Revitalizacion Ciudad Santo Domingo*	Conception d'un plan régulateur et de réhabilitation de la ville coloniale Saint-Domingue. Ce plan a permis de définir un instrument de réglementation et développement économique et social, et de promouvoir la participation de tous les secteurs (public, privé, ONG, entre autres) pour la coordination d'intervention dans cette zone. *Formulación de un Plan Regulador y de revitalización de la CC. Esto permitirá a la Ciudad Colonial contar con un instrumento de reglamentación y desarrollo económico y social, y promover la participación de todos los sectores involucrados (públicos, privados, sin fines de lucro, entre otros) en la revitalización del Centro Histórico y en la coordinación y el fomento de la intervención municipal y estatal en esa parte de la ciudad.*

DATE	US $ millions	PROJET	OBJECTIF
2001	0,75	Politique du logement pour les populations à faibles revenus. *Politica Vivienda Segmento Bajo Ingreso*	(a) Définition et application d'une nouvelle politique de logement et d'un cadre institutionnel et légal permettant l'optimisation des interventions des secteurs public et privé. (b) Conception d'un instrument qui permettra une meilleure répartition de ressources fiscales pour l'amélioration des conditions des logements destinés aux classes sociales à faibles revenus. *a) Definición e implementación de una nueva política de vivienda y un marco institucional y legal que optimice las intervención del sector público y facilite el desempeño del sector privado; y b) rediseñar instrumentos que permitan que los recursos fiscales sean destinados a mejorar las condiciones de vivienda de los segmentos de bajos ingresos de la población.*
1994	30	Programme Promotion des initiatives communautaires. *Programa Promoción de Iniciativas Comunitarias*	
1979	0,1	Reconstruction de logements endommagés. *Reconstruccion de Viviendas Danadas*	
1976	0,22	Développement urbain de Saint-Domingue. *Desarrollo Urbano de Santo Domingo*	
1962	3,48	Habitations des familles à faibles revenus. *Habitaciones Familias Bajos Ingresos*	
1962	0,02	Création d'organismes pour les logements économiques. *Creacion de Organismo Para Viv. economic.*	

Source : https://www.iadb.org/en/project

Annexe 6. Liste des institutions de l'État ayant financé des opérations de requalification urbaine dans les *barrios*

Institution publique	Projets (liste non exhaustive)
Ministerio de Obras Públicas y Comunicaciones (MOPC) Mission : Gérer le secteur des travaux publics et des communications à travers la réglementation, la planification, la construction et l'entretien des infrastructures physiques nécessaire au développement socioéconomique durable de la République Dominicaine.	▪ Journée « *Pinta mi barrio* » (Peindre mon barrio) (2017) dans les *barrios El Caliche* et *Cristo Rey* Source : https://caribbeandigital.net/mopc-inicia-en-sectores-del-dn-jornada-navidena-pinta-mi-barrio/ ▪ Construction de maisons dans le *barrio La Barquita* (2013). Source : http://ciudadalternativa.org.do/wp-content/uploads/2015/12/poblacion-y-vivienda-un-desencuentro-hacia-la-exclusion.pdf)
Instituto Nacional de vivienda (INVI) Mission : Formuler, concevoir et exécuter des projets de logement, en intégrant tous les secteurs, publics et privés dans la production de logements afin d'atteindre les objectifs de l'État dominicain en matière de politique du logement, pour le bénéfice de chaque famille qui ne possède pas un logement, remplissant ainsi un rôle social.	▪ Programme « Mi barrio digno » (Mon *barrio* digne) (depuis 2013) ▪ L'amélioration et construction de logements - fait partie des services offerts par l'institution. Le demandeur doit avoir le titre de propriété de sa maison, la structure de la maison doit être récupérable et la maison ne doit pas se trouver en zone à risque. ▪ Le changement du sol en terre battue en dalle de béton figure parmi les services de l'institution. Le demandeur doit seulement démontrer qui n'a pas beaucoup de ressources. ▪ Identification et diagnostic des logements vulnérables dans les *barrios* de *Sabana Perdida* par ordenance directe du président (2019). Source : https://teleantillas.com.do/nacionales/realizan-levantamiento-de-viviendas-para-familias-vulnerables-en-sabana-perdida/
Doublons	
Instituto de Auxilios y Viviendas (INAVI) Mission : Contribuer à élever le niveau de vie des fonctionnaires et des pauvres en concevant, mettant en place et développant des services et des programmes d'assistance sociale, ainsi qu'en assurant la sécurité et le bien-être, en réalisant des travaux et des services d'amélioration sociale, à caractère non spéculatif.	▪ Dans le budget officiel de l'institution apparait une ligne budgétaire destinée à la construction de logement (2013).

Liga Municipal Dominicana Mission : Développer et exercer un leadership constructif et proactif dans la promotion du développement municipal, à travers l'assistance technique, la formation et la production d'informations en creant des politiques publiques qui contribuent au renforcement des capacités et à la qualité des services municipaux.	▪ Reconstruction et réparation de logements, églises, cafés, salles funéraires, stations de police, casernes et zones vertes et de récréation. Source : mémoire institutionnelle 2015.
Ministère de la présidence	
Programa sociales de la presidencia Mission : Garantir l'efficacité et l'efficience de la stratégie et des politiques sociales du Gouvernement, en coordonant les programmes et les actions des institutions qui composent le Cabinet dans le domaine de la demande sociale et du développement intégré des familles dominicaines vivant en situation de vulnérabilité et pauvreté.	▪ Programme « *Mi barrio digno* » (Mon barrio digne) (depuis 2013). ▪ Construction de logements dans le Distrito Nacional (2013). ▪ Équipement des cuisines dans 30 foyers des barrios à Saint-Domingue. ▪ Programme « *Quisqueya digna* », réparation de 46000 logements dans les barrios du pays. Source : https://canal4rd.com/noticias/nacionales/quisqueya-digna-llega-a-su-beneficiara-500-mil
Oficina de Ingenieros Supervisores de Obras del Estado (OISOE) Mission : Coordonner, exécuter et superviser la passation des marchés de travaux d'infrastructure gouvernementaux, dans un cadre de transparence et d'engagement pour le développement du pays et de ses citoyens, en utilisant les meilleures pratiques d'ingénierie et en respectant l'environnement.	▪ Construction de 120 appartements dans le *barrio Hainamosa* (2013). Source : http://www.oisoe.gob.do/index.php/component/k2/item/247 ▪ Construction et rénovation des écoles, assainissement d'une *cañada* du *barrio Cristo Rey* et asphalte de plusieurs rue dans les *barrios* de la capitale (2014). Source : https://www.diariolibre.com/actualidad/oficina-supervisora-ejecut-obras-por-rd4270-millones-YYDL42247 ▪ Reconstruction des escaliers dans le *barrio Los Platanitos* (2017). Source : échange informel avec les habitants du *barrio Los Platanitos*.
Consejo Interinstitucional para Coordinación de Viviendas (CCII) Mission : Coordonner l'ensemble des actions menées par le Cabinet de coordination de la politique sociale dans le domaine de la protection sociale.	▪ Une ligne budgétaire destinée à la construction de logements. Source : budget du 2013.

Comisión Presidencial de Apoyo al Desarrollo Barrial (CPADB) Mission : Promouvoir le développement des quartiers par l'évaluation, l´établissement des priorités et la négociation des besoins socio-économiques afin de concevoir et de mettre en œuvre des politiques et des programmes sociaux avec les institutions du gouvernement central, les gouvernements municipaux et les organisations communautaires.	▪ Donation de meubles, électroménagers, matériels de construction et rations de nourriture. Source : Instagram @cpadbrd ▪ Réhabilitation du club sportif. Source : https://eldia.com.do/comision-barrial-reinaugura-club-recreativo-en-santo-domingo-norte/ ▪ Journée de nettoyage dans le *barrio Los Guaricanos* Source : http://www.diariodominicano.com/dominicana-hoy/2012/02/27/105597/desarrollo-barrial-realiza-jornada-de-saneamiento-en-los-guaricanos ▪ Construction de maison en partenariat avec un candidat à la maire de Saint-Domingue Est. Source : https://www.youtube.com/watch?v=oMYRY9uhE5Q_
Comunidad digna Mission : Promouvoir le développement intégré des personnes, groupes et communautés vivant dans la pauvreté et l'indigence, en les faisant participer activement au processus de création de conditions individuelles et sociales qui améliorent la qualité de vie en termes économique, politique, social et culturel.	▪ Construction y Réhabilitation d'infrastructure dans les *barrios* ▪ Changer les sols en terre pour des dalles en béton. ▪ Changer les zincs de toitures, cuisines, etc. Source : http://www.comunidaddigna.gob.do/index.php/noticias?start=14_
Autres institutions	
Despacho de la primera dama Bureau de la Première Dame de la République Dominicaine Mission : Soutenir, promouvoir et exécuter des programmes et des projets qui contribuent à améliorer la qualité de vie des familles vulnérables, en mettant l'accent sur l'inclusion sociale des enfants et des adolescents à risque et handicapés, avec la collaboration des organismes publics, de la société civile et des organisations internationales.	▪ Réhabilitation des écoles dans les *barrios*. ▪ Construction de centres d'intérêt communautaires. Source : mémoire institutionnelle 2017
Vicepresidencia de la République Dominicaine	▪ Programme « *Progresando con solidaridad* » qui implique des travaux d'amélioration du logement dans les barrios à travers l'axe Habitabilité et environnement. Voir « l'arbre du progrès » Source : https://progresandoconsolidaridad.gob.do/nuestras-familias/el-arbol-del-progreso/ ▪ Programme *« Progresando unidos »* qui finance des travaux de changement des sols en terre par des sols en ciment. Source : mémoire institutionnelle 2012

Secretaria De Estado De Interior Y Policía Mission : Garantir la sécurité des citoyens et l'exercice des droits de la population, en promouvant l'ordre public par une culture de la paix et une politique d'intégrité institutionnelle qui implique la société, afin de maintenir les valeurs démocratiques (intruction civique).	▪ Programme « *Mi Barrio Seguro* » et ses sous-programmes : (1) Financement des microentreprises pour les barrios et (2) *« Un techo para mi barrio »* (2008-2018).
Consejo Estatal de Azucar (CEA) Mission : Superviser, préserver et accroître la qualité des biens et services offerts par l'institution, en fonction des exigences du marché, des exigences du développement et de la technologie, en préservant l'environnement et en contribuant au bien-être des collaborateurs liés d'une manière ou d'une autre à l'institution.	▪ Programme de réparation de logement. Source : mémoire institutionnelle 2017
Corporación del Acueducto y Alcantarillado de Santo Domingo (CAASD) Mission : Travailler avec la population du Districto National et de la province de Saint-Domingue pour fournir des services d'eau potable, de collecte des eaux usées et d'assainissement, en couvrant les besoins, en contribuant à la protection de l'environnement, en valorisant le capital humain et en utilisant de manière transparente les ressources qu'elle gère.	▪ Construction d'appartements pour les habitants relogés du *barrio El Libertador.* ▪ Construction des maisons pour dédommager les habitants du *barrio El Libertador* à l'issue de l'assainissement de la cañada *Guajimía*. ▪ Construction d'appartements pour dédommager les habitants du *barrio Los Platanitos.*
Ministerio de medio ambiente y recursos naturales Mission : Conduire la gestion de l'environnement, des écosystèmes et des ressources naturelles, afin de contribuer au développement durable.	▪ Programme « Quisqueya Verde », rehabilitation des logements. Source : http://ciudadalternativa.org.do/wp-content/uploads/2015/12/poblacion-y-vivienda-un-desencuentro-hacia-la-exclusion.pdf/_

Annexe 7. Version en espagnol des extraits des entretiens

Teresa, 2016
Habitante du *barrio el Libertador*
Extrait d'entretien 1, p. 26
"Aqui pienso construir un garage cerrado con una de esas puertas que suben y que bajan. Del otro lado, me gustaría construir una escalera, para cuando uno llegue a la casa, uno pueda salir del carro, cerrar la puerta del garaje y subir las escaleras en toda seguridad... [Más tarde en la conversación con una actitud orgullosa] Sabes, trabajé durante 14 años como trabajadora en Gazcue..."

Nicole, 2016
Étudiante d'architecture UASD
Extrait d'entretien 2, p. 73
"¡Uao, fue muy impresionante! Nunca había visto una situación como esa... Vivo en un Residencial y aunque detrás hay un barrio, no sé cómo se llama y nunca he entrado.- ¿ la visita del barrio la hicieron a pie? - ¡No! Desde el carro, el profesor nos había dicho que tuviéramos mucho cuidado y que teníamos que ver de lejitos."

Alexandra Oviedo, 2016
Directrice du département de planification urbaine SDO. Extrait d'entretien 3, p. 80
"*Hace diez años, Libertador era aún más complicado. La gente construía muy cerca de la cañada y a veces directamente sobre ella. Intentamos cubrir la cañada con un encofrado de hormigón, pero la gente continuó a construir sobre el encofrado de nuevo. Al cubrir la cañada, en lugar de despejar el espacio público, preparamos el terreno para que la gente continúe construyendo casas."*

Domingo, 2016
Habitant du *barrio El Libertador*
Extrait d'entretien 4, p.100
"Este barrio está conformado por tres calles principales: la calle primera, la calle San Atón y la calle El Libertador, todas son calles en pendiente, uno tienes que subir y bajar todo el tiempo. Sobre todo, hay muchos callejones y muchas escaleras. Uno puede tomar cualquiera de los callejones para salir de aquí. De hecho, es mucho más conveniente moverse por los callejones, pero hay que saber. Los conozco muy bien porque durante mi adolescencia, hice muchos desareglos. "

Domingo, 2016
Habitant du *barrio El Libertador*
Extrait d'entretien 5, p.140
"Aquí hay muchos callejones y muchas escaleras, cruzando cualquier callejón uno puede salir a otra calle. Es mucho más fácil moverse por los callejones, pero hay que conocerlos. Yo conozco bien porque hice muchas travesuras cuando chiquito."

Luz Maria Aguiar, 2017
Habitante du *barrio El Libertador*
Extrait d'entretien 6, p. 154
"*Mi madre y yo abrimos una escuela de formación para niños, adolescentes y adultos. Tratamos de inculcar más que una buena educación, otra forma de ver la vida, una ocupación a las cabezas ansiosas. Hoy tenemos la ayuda de un diputado que ha financiado el alquiler de un salón. Pero hemos estado trabajando en el patio de la casa de mi madre durante más de 20 años. Actualmente tenemos 300 niños, incluyendo 116 niñas que están inscritas en clases de ballet clásico. Las niñas son aceptadas desde que tienen tres años y los niños a los siete años. También hay cursos de pintura, decoración y creación de objetos decorativos con desechos plásticos y cartón. Cada año, se ofrece al menos una formación musical y talleres de cocina [...] Todos los objetos se comercializan, lo que permite a la gente ganar cierta autonomía económica."*

Radhames Sosa et Saturnino Valdez, 2016
Employées de la municipalité à Saint-Domingue Oeste dans l'unité de gestion environnementale
Extrait d'entretien 7, p.165
"Hemos intentado eliminar los puntos improvisados de recogida de basura. Pero cuando fuimos, nos detuvo un grupo de niños entre 8 y 13 años. Ellos pedían que estos puntos se dejaran pourque de ahí ganaban un poco de dinero, trasportando la basura de los habitantes del barrio que pagan unos pesos

para deshacerse de ella. Estos puntos improvisados habían sido creados por los niños[..] esos niños No vivían en esa zona residencial sino en el barrio de al lado[..]. Había unos 15 niños que estaban en primera línea."

Ezéquiel, 2016

Ingénieur Ciudad Alternativa
Extrait d'entretien 8, p. 190
¿Qué significa para ti la ciudad sostenible? – "Una ciudad en la que la gente recibe un buen salario [...] No sé, es un concepto que abarca muchas cosas... la construcción de vías de acceso, la prestación de servicios [...] No sé si he dicho esto antes, pero creo que los ingresos de la gente son bastante fundamentales."

Isaat, 2016

Militant Ciudad Alternativa
Extrait d'entretien 9, p. 190
"La ciudad sostenible es ante todo el respeto al medio ambiente que nos rodea, pero esto no puede hacerse sin una fuente segura de ingresos. Entonces, debe haber espacios abiertos donde los jóvenes puedan ser entretenidos. Por ejemplo, donde vivo hay dos pabellones deportivos que suelen ser ocupados por pequeños grupos de delincuentes y que impiden a otros jóvenes utilizar las instalaciones [...] ya ves a dónde quiero llegar con esto, no puedo imaginar ninguna sostenibilidad urbana si estas formas de exclusión todavía existen."

Enrique, 2016

Représentante de la *Red Comunitaria de emergencia* dans le *barrio La Ciénaga* et président de l'association des parents
Extrait d'entretien 10, p. 198
"Ayer, por iniciativa propia, hablé con los bomberos por que se arreglen un salón para recibir a los refugiados en caso de un gran desastre. ¡Gracias a Dios! No lo necesitábamos [...] Pero ya usted sabe, todavía hay familias en zonas de riesgo que tuvieron que ser trasladadas. Así que hablé con el Director de Defensa Civil, que nos prestó una furgoneta para trasladar a las familias más expuestas a las inundaciones. Al final, ayudamos a 65 familias que fueron desplazadas a las casas de familiares o vecinos."

Enrique, 2016

Représentante de la Red Comunitaria de emergencia dans le *barrio La Ciénaga* et président de l'association des parents
Extrait d'entretien 11, p. 200
"El problema con la gente de aquí es que nunca quieren dejar sus cosas. A veces he tratado de convencer a las familias para que se vayan, pero se niegan. A menudo me dicen que no saldrán de sus casas hasta que tengan una promesa de reubicación del presidente."

Melvin, 2016

Habitant du barrio El Libertador
Extrait d'entretien 12, p. 201
"Tenía 4 años cuando el huracán David golpeó el barrio. Recuerdo que mi cama voló al jardín de la casa del vecino, justo al lado de su árbol de aguacate. La nevera del vecino estaba en el techo de la casa para evitar que se volaran las planchas de zinc [...] También recuerdo cómo el viento retorcía la barra de metal de la entrada de la lavandería [...] El problema en ese momento no era el número de personas que vivían en el barrio, sino el mal estado de las casas que estaban hechas de chapa y cartón. De hecho, la gente usaba el cartón después del huracán para encender un fuego y cocinar [se ríe...] Oh sí, comer durante las lluvias era lo único que me gustaba. Teniamos derecho a comer maicena. Mi madre solía hacernos sándwiches de sardina muy calientes, ¡eran deliciosos! [...] Lo que menos me gustaba era que teníamos que caminar hasta el río en Manoguayabo [a 4 km de distancia] para lavar la ropa. Además, no teníamos electricidad ni agua corriente [...] En casa, lo único que quedaba era el suelo, las paredes y el techo, todo fue arrancado por el huracán [...] ¡Honestamente, fue increíble! Recuerdo que mi familia y yo nos refugiamos en la única casa con techo de hormigón. Otras personas se habían refugiado en la casa de la Zarzuela. Colgaron hamacas en el techo. Cuando el viento soplaba muy fuerte, la gente en las hamacas se levantaba junto con el techo [se ríe...] Algunas personas también cuentan la historia de un bebé que se cayó por las escaleras a causa del viento. Aparentemente, estaba muy cerca de la puerta y el viento se lo llevó [...] Pero, te diré una cosa, todo tiene su lado positivo. Por ejemplo, mi padre dijo que era la última vez que haría una casa de madera. Cuando reconstruimos la casa, la hicimos en block. Después del huracán David, casi todos dejaron de construir casas de madera [...] te diré algo. Tuve un trauma en ese huracán. Me corté con una hoja de zinc que salió del techo del vecino.

Me dieron 17 puntos sin anestesia cuando tenía 4 años. Después de eso, desarrollé una fobia a la lluvia. Cada vez que se pronosticaba un huracán, mi corazón latía muy rápido, incluso cuando llovía un poco o incluso cuando estaba un poco gris [...] Fue mucho más tarde, con el huracán George, que pude superar este miedo, especialmente porque tenía que cuidar de mis hijos.

Domingo, 2016

Habitant du *barrio El Libertador*
Extrait d'entretien 13, p.216
"Sólo unas pocas personas se dedican a la jardinería, eso es más del ámbito privado. La jardinería es en realidad una actividad para la gente pobre del barrio. Si quiero verduras o frutas, voy directamente al supermercado."

Pascual, 2016

Habitant du *barrio La Ciénaga*
Extrait d'entretien 14, p.216
"La gente de aquí prefiere construir una casa que tener un jardín. Sólo las mujeres decoran las galerías con pequeñas macetas. Si quieren verduras, se las piden a la familias del campo."

Catalino, 2016

Habitant du *barrio Los Platanitos*
Extrait d'entretien 15, p. 250
"COPADEBA es una institución que lucha por los derechos de los barrios. Esta organización se encarga de informarnos sobre cómo comportarnos en los barrios, es decir, las estrategias que debemos adoptar ante los abusos de los dominantes. Aprendemos qué derechos corresponden a las personas que viven en los barrios, en resumen, COPADEBA es una escuela. Aprendemos mucho, sobre todo a identificar los abusos, por ejemplo, qué hacer si te despiden de una empresa privada..."

Isaat, 2016

Habitant du *barrio La Ciénaga* et militant de *ciudad Alternativa,*
Extrait d'entretien 16, p. 251
"Casa Ya de una campaña liderada por el Foro Ciudadano y coordinada por la Red Urbana Popular. Exigimos al Estado, específicamente al Senado de la República, que apruebe una ley de vivienda y hábitat, así como la regulación de la construcción de viviendas dentro de los barrios. No sé si sabes que en este país hay un déficit cualitativo de más de dos millones de hogares. Todavía hay viviendas sin acceso a los servicios, en zonas vulnerables y en zonas de riesgo, personas que viven en condiciones de hacinamiento con sus familias [...] Por eso Casa Ya es un movimiento fuerte, hemos hecho varias manifestaciones para pedir al Estado la aprobación de esta ley. Hemos recibido el apoyo de más de un centenar de asociaciones que también quieren un aumento del presupuesto nacional para la construcción de viviendas sociales. También exigimos la reducción de las instituciones públicas que trabajan en el tema de la vivienda. Es increíble que a pesar de que existe el INVI, una institución que debe ocuparse exclusivamente del tema de la vivienda, en este país todas las instituciones quieren construir viviendas: municipios, ministerios, ¡la Primera Dama! Esta es la razón principal del desperdicio de recursos del Estado, ya que se permite a un número impensable de instituciones interferir en la cuestión y la producción de viviendas. Actualmente, el Estado hace mucho ruido mediático para comunicar sobre los nuevos proyectos de vivienda social, pero que en realidad no son tan numerosos. Los proyectos en curso en Boca Cachon, La Nueva Barquita y Ciudad Juan Bosch, sólo el de La Nueva Barquita está realmente dirigido a las poblaciones del barrio, los demás benefician a las clases medias y al sector inmobiliario. Además, las cifras no se equivocan, la inversión pública en vivienda ha disminuido en un 0,03% en comparación con el año pasado."

Moreno, 2016

Habitant du *barrio Maquiteria*
Extrait d'entretien 17, p. 251
"El año pasado, un camión vino a verter sus residuos en las alcantarillas del barrio casi todas las noches. Cuando uno se despertaba, el barrio estaba lleno de basura que producía malos olores. Junto con los vecinos, decidimos esperar hasta tarde en la noche para atrapar a la persona que estaba tirando la basura. No fue una sorpresa que fuera una empresa privada. La gente se enojó y decidió hacer guardia con nosotros la noche siguiente para atrapar el conductor [...] Por eso creo que la junta de vecinos no funciona muy bien, porque nosotros y los vecinos resolvimos el problema."

Amelia, 2016

Habitante du barrio Maquiteria
Extrait d'entretien 18, p. 251
"Esta zona de aquí siempre ha sido muy limpia. Los vecinos no se atreven a dejarnos basura delante de nuestra casa. Respetan este callejón porque saben que somos los más limpios del barrio."

Lennin, 2016

Militant *Ciudad Alternativa*
Extrait d'entretien 19, p. 252
"Vivo en Villa Consuelo. Soy miembro de la iglesia y soy clubista. También soy entrenador deportivo. Me preocupan los problemas de mi barrio y eso me ha causado algunos problemas con otros vecinos que no tienen la misma visión que yo sobre la limpieza de las áreas deportivas, especialmente con los comerciantes y los políticos. No te lo niego, tengo una posición bastante rígida sobre ese tema. Hay una ley que prohíbe tirar basura en la calle y en los espacios públicos y la gente que lo hace debe ir a la cárcel, ¡punto! Ya me he quedado despierto toda la noche para estar atento y ver a los vecinos que dejaban fundas de basura en las zonas deportivas. Incluso hice una lista que llevé al destacamento de la policía…"

Fernando, 2016

Habitante *barrio El Libertador*
Extrait d'entretien 20, p. 265
"Bueno, a veces hay camiones que vienen hasta aquí, pero si quieres que sea honesto, no puedo dejar esto [plásticos] en mi casa criando mosquitos. Sé que en los Estados Unidos la gente recicla, pero aquí, en un barrio, ¡es inimaginable! Ahora mismo mi casa está en construcción y no puedo acumular basura. Además, si uno quiere deshacerse de ese tipo de basura voluminosa, uno tienes que pagar a los recolectores"

Ricardo Gonzalez, 2016

Directeur de *Ciudad Alternativa*
Extrait d'entretien 21, p. 323
"Nosotros [Ciudad Alternativa] creemos en la Producción Social del habitat. Estamos convencidos de que los habitantes con sus propios medios pueden mejorar su entorno de vida. Esto implica tres dimensiones: mejorar la vivienda, mejorar su entorno inmediato y mejorar la calidad del servicio. Cuando hablamos de vivienda nos referimos a estos tres puntos. Lo ideal sería que estas mejoras se hicieran transversalmente entre la familia, las comunidades, las asociaciones y el Estado. La obra puede ser financiada por una cooperativa o un banco solidario. A este respecto, hemos lanzado un fondo llamado "fondo cooperativo para la vivienda comunitaria" que opera en tres barrios: La Ciénaga, Los Guandules y Gualey. Las familias pueden hacer un crédito equivalente a cuatro veces sus ahorros."

Eunis, 2016

Etudiant UASD,
Extrait d'entretien 22, p. 359
"No, no vivo en un barrio, pero en mi barrio hay una cañada cerca y la gente la ha ocupado. Ellos han ido dañaron mi vecindario. Por eso me voy a mudar pronto [...] Me voy a mudar al centro."

Juan, 2017

Dirigeant d'un mouvement municipal progressiste,
Extrait d'entretien 23, p. 359
"Queremos ser la voz de los que no tienenvoz". - ¿Quiénes son estas personas que no tienen voz? - ¿No lo sabes? Los que viven en la cañada y nadie los escucha. Hay gente que pide que se construya una pequeña casa, pero nadie les escucha. No pueden financiarlo ellos mismos. Así que nuestro objetivo es encontrar a la persona adecuada para ayudar a las personas más vulnerables. Somos un movimiento político reconocido y por eso nos hemos convertido en la voz de los que no tienen voz."

Armando, 2016

Habitant de *Guajimía* III
Extrait d'entretien 24, p. 364
"La mayoría de los desplazados aquí vendieron sus apartamentos a bajo precio y fueron a comprar allá [barrio El Libertador] de nuevo. A algunos les quedaba un trozo de jardín y aprovecharon la oportunidad para construir una pequeña habitación."

Morena, 2017

Habitante du *barrio Los platanitos*
Extrait d'entretien 25, p. 367
"Ellos [funcionarios del CAASD] me hicieron mudarme aquí, pero yo no quiero vivir aquí... Mira cómo estoy sentada aquí [en una escalera fuera de la casa]. No puedo quedarme mucho tiempo dentro de esa casa húmeda y apestosa [...] Adelante, vean usted mismas las condiciones [...] No me preguntaron ni me consultaron, sólo dijeron, "vayan a la casa del Sr. Valentino". ¡Estaba muy enojada! No quería mudarme aquí, pero me dijeron que era sólo por tres meses. Me lo creí, ¡pero han pasado seis meses! No han hecho nada y yo estoy aquí pasando mi tiempo trabajando en la casa de otro. Te lo digo sinceramente, sólo quiero salir de aquí, pero no puedo porque tengo que esperar."

Jenifer, 2016
Étudiante en Architecture UASD
Extrait d'entretien 26, p.369
"*No vale la pena cubrir la cañada y trasladar a los habitantes a los residenciales, si la gente adopta las mismas prácticas y sigue sus hábitos de todos modos. Creo que la única forma de abordar esto es mostrar a los habitantes otra forma de vida, más sostenible y en armonía con el medio ambiente. Ellos mismos tienen que cambiar sus realidades […] La gente de los barrios piensa que construyendo una casa se convierten en los dueños de un pedazo de tierra. Después, ganan algo de dinero, pero no piensan en mudarse de ese lugar. Al contrario, invierten y construyen otro piso en la casa de su madre. Puedes encontrar fácilmente edificios de 3 pisos junto a la cañada. Piensan que es normal porque están acostumbrados a ello [...] En realidad, si lo piensas, no es el hecho de que vivan cerca de la cañada sino la forma en que viven allí. De hecho, si tuvieran una buena gestión de los residuos, no habría ningún problema. Es perfectamente posible vivir cerca de la cañada y vivir con dignidad.*"

Juan Milet, 2018
Architecte d'URBE
Extrait d'entretien 27, p. 378
"Tratamos de ser los más respetuosos de los derechos. Si la familia vivía allí cuando hicimos el censo, está bien, pero si es un nuevo invasor, las cosas cambian. Hemos encontrado que después de que el proyecto fue anunciado, nuevos invasores han construido casas, principalmente en la orilla del río."

Jon Ugarte, 2018
Architecte d'URBE
Extrait d'entretien 28, p. 390
"Hay un fuerte control de la información por parte de URBE. No todo puede ser comunicado, por lo que no todo es cuestionable [...] La información que ha sido publicada por URBE se refiere a acciones concretas que dan una apreciación general del proyecto sin entrar en detalles para que la gente no sepa exactamente lo que se hará. Se trata de una decisión política [...] No sólo se trata de prevenir nuevos invasores, sino también de evitar generar falsas esperanzas entre los habitantes. Eso es lo que pasó con el tema de la vivienda. De hecho, las autoridades habían promovido un proyecto de viviendas, pero cuando los estudios de suelos indicaron que era imposible construir en esta zona, la gente se decepcionó mucho... Al final, podemos tomar buenas decisiones y proponer la mejor intervención, pero los habitantes siempre esperan más, y por lo tanto no aprecian las intervenciones porque esperaban otras acciones. Por lo tanto, es una decisión política de la URBE comunicar sólo lo que es capaz de llevar a cabo y lo que realmente hará en el tiempo restante. En relación con esta información, se trata ahora de mostrar cuánto gana el barrio en términos de calidad de vida."

Macoby, 2017
Représentants catholiques du NDS
Extrait d'entretien 29, p.390
"Si la institución da mucha información, el proyecto será un caos. Tenemos gente construyendo casas después de que se anunció el proyecto. Gente que vino de fuera, pero también gente desde dentro del barrio que está construyendo casas para aprovechar la compensación. Y luego hay gente que vive en el barrio desde hace mucho tiempo que dice: "Veré quién me vende su casa". Vienen aquí, en la zona más vulnerable y compran casas por RD $50.000, RD $100.000 [1000/2000 euros]. La persona que vende, porque está desesperada, porque quiere salir de allí, o bien para vivir en las mismas condiciones en otro barrio. Así que ese es el problema [...] Si me preguntas "¿tienes toda la información?" Voy a decirte que no, no tenemos toda la información, puede ser culpa de la URBE, pero mirando el lado positivo, si pasan toda la información, van a salir tantas cosas mal dentro de las mismas asociaciones del barrio, que terminarán saboteando la intervención [...]"

Jon Ugarte, 2018
Architecte d'URBE
Extrait d'entretien 30, p. 393
"Bueno piensa que siéndote sincero, desde mi punto de vista, no te digo que sea un planteamiento, desde mi punto de vista, las problemáticas son tan grandes y tan básicas en el barrio a nivel de separación de aguas residuales y agua potable que pretender llegar a un estado de sostenibilidad como en algunos países en Europa, no es inviable pero es muy difícil llegar hasta ahí cuando te queda por hacer un camino tan grande y con tanta dificultad."

Jon Ugarte, 2018
Architecte d'URBE
Extrait d'entretien 31, p. 394
"*La idea del proyecto es rescatar los bordes del río como área de esparcimiento…. Porque la tendencia hoy en día, en el mundo es intentar aprovechar lo que son los espacios naturales, lugares de recreación…"*

Jon Ugarte, 2018

Architecte d'URBE
Extrait d'entretien 32, p. 394
"Un poco la línea es intentar recuperar el rio como parte de la ciudad, porque hoy en día la ciudad da la espalda al rio básicamente. Quitando lo que son los barrios pobres, la ciudad no vive en el rio."

David Arbona, 2017

Membre de *Ciudad Alternativa*
Extrait d'entretien 33, p. 395
"La hipótesis es que hay actores del sector privado que abogan por la recuperación del río para su explotación, y de la zona colonial, para hacer lo que siempre se ha querido del río Ozama, es decir, convertirlo en un atractivo turístico [...] Analizar URBE y su propuesta de intervención es muy interesante porque la ciudad de Santo Domingo tiene muchas deficiencias que impiden al sector privado hacer negocios. ¿Cuáles son estos problemas? El problema de la tenencia de la tierra, la cuestión de la contaminación, la cuestión de la zona colonial y el turismo [...]".

Macoby, 2020

Représentant catholique NDS
Extrait d'entretien 34, p. 396
"*Recuerdo una reunión en la que un grupo de políticos vino a presentarnos un proyecto para cubrir toda la zona con bambú para que los turistas no se escandalizaran por la miseria de los barrios alrededor del río. Intervine inmediatamente para decir que era inconcebible estropear la vista de los habitantes del barrio sólo para beneficiar a unos pocos turistas, ¡ellos también tienen derecho a esta vista!"*

Teresa, 2016

Habitante du *barrio El Libertador*
Extrait d'entretien 35, p. 401
"Los ingenieros dicen que van a investigar mi caso. Pero, ya sabes, hay mucha incertidumbre en este proyecto. Aún no han indicado dónde van a reubicar a las personas afectadas por la cañada. Un vecino dice que conoce el terreno donde las familias serán reubicadas, pero aparentemente el estado no se ha puesto de acuerdo con el dueño. Yo misma le pregunté al ingeniero si las personas afectadas por la obra serían trasladadas a apartamentos. Me dijo que no, que iban a construir casas dentro del barrio. ¿Ves lo que quiero decir? Cada uno tiene una información diferente. No sé sabe en quien creer [...]
Aproveché esa conversación con el ingeniero para hablarle de mi caso. Le dije que sólo le iba a pedir RD$ 100.000 pesos (2000 euros) como compensación por las matas y el terreno, y que lo íbamos a dejar así. Pero el ingeniero explicó que como no tenía casa ni habitación construida ahí, y por lo tanto no tenían nada que demoler en mi terreno, no podían ofrecerme más de RD 55.000 pesos (1000 euros). No acepté. Yo me puse bruta al pedir esa cantidad. Un vecino me recomendó que pidiera más dinero, porque siempre cortan la mitad. El ingeniero incluso había traído un contrato para que lo firmara, pero no lo firmé. ¡Mi tierra es legal! Incluso fue medido por un agrimensor. Así que al día siguiente decidí ir directamente a las oficinas del CAASD para notificarles que había rechazado la oferta. Pero allá, ni siquiera sabían que había un proceso de negociación conmigo. El ingeniero con el que estaba negociando no era la persona adecuada, quería estafarme. Hablé con el director del proyecto y finalmente decidieron que vendrían a renovar el frente de mi casa. Enviaron a un ingeniero para tomar las dimensiones. Me asignaron unos trabajadores para construir lo que necesito. Sé que no puedo pedirle al gobierno una compensación muy alta, pero creo que resolverán mi situación. Soy amigo de los ingenieros supervisores del CAASD, les doy sus cafecitos de vez en cuando, y a veces hasta su comida, ya sabes, hago mis contactos por si acaso [...]
A principios de año, durante la inauguración de las obras, el director del CAASD vino al barrio y prometió a los que tienen una casa con doble entrada por las intervenciones de la cañada, que se les ayudaría a construir una nueva fachada. El director del CAASD le prometió construir una nueva fachada a un lado de la nueva calle [...] El otro día, Hablé con el ingeniero, me dijo que aquí [desde el jardín de Teresa hasta la nueva calle], podemos hacer una excavación profunda para recrear una estructura para la extensión de mi casa y la construcción de mi entrada a la nueva calle. Me dijo que necesito dos columnas con barras de acero de 1 cm. Necesito una buena estructura de acero para sostener la fachada. Así también puedo construir una entrada al cuarto de mi hijo y ampliarlo [...] Abajo estoy pensando en hacer un estacionamiento cerrado con puertas que bajen porque aquí hay muchos ladrones. En el otro lado, me gustaría construir una escalera. Eso significa que una vez que llegues a tu casa puedes salir del coche, cerrar la puerta del garaje y subir las escaleras con seguridad."

Roberta, 2016

Ancien habitant du *barrio La Barquita*
Extrait d'entretien 36, p. 412
"He pedido permiso varias veces para instalar una puerta de hierro, pero cada vez los administradores me dicen que no. No me siento realmente segura aquí [...] La gente que vive en este edificio no son los mismos vecinos que tenía en La Barquita [...] Donde vivíamos, teníamos dos puertas de hierro... Creo que uno de los errores en el diseño de este apartamento es que tiene una sola puerta, una sola salida, imagínese lo que eso significa en caso de incendio [...] ¡Es realmente incomodo! A veces no soporto vivir aquí. Lo que me gusta es la paz y la tranquilidad, y no la tengo aquí."

Domingo, 2017

Habitante du *barrio El Libertador*, commentaires pendant une visite guidée,
Extrait d'entretien 37. P.414
"Mire, terminaron el asfalto en la calle. Los barrios están mucho más limpios ahora [...] Sí, estoy contento con el trabajo, pero creo que ellos [CAASD] debieron al menos haber convertir este espacio en una zona verde, plantar unas maticas, de esas que no crecen mucho, que no necesiten mucho mantenimiento [...] En fin, podrían haber hecho algo bueno [...] Esta es una tierra fértil [...] Pero la gente ya está luchando por construir aquí [...] Mira esta tierra, es un desperdicio [...] No debieron haber dejado este espacio vacío. Ves la casita de allí, es nueva, el maestro de obras ha cortado un limonero para hacer la terraza, ves [...]"

Fanny, 2017

Habitante du *barrio Los Platanitos*
Extrait d'entretien 38, p. 417
"- ¿Ahora, después de la intervención de la cañada, no hay más inundaciones? - ¡Ah no, querida, es todo lo contrario! Ahora el agua no tiene salida. Antes, al menos cuando la cañada estaba allí y llovía mucho, el agua se iba lentamente. Ahora que la cañada no está, el agua vuelve aquí y llena este espacio con basura [la plaza de lombricultura] Mira, perdimos el arroz, el azúcar, perdimos muchas cosas porque todo el espacio se llena de agua. Esa casa de allí se inunda a menudo con agua [...] Hace unos meses, los estudiantes de Texas volvieron y vieron toda esa agua estancada. Inmediatamente grabaron un video para ir a hablar con el síndico... Mira esta casa, una familia de siete, justo ahí, el CAASD destruyó su baño, para instalar una fosa séptica. Ahora ya no tienen baño y tenemos que soportar esta instalación incompleta, los malos olores y los mosquitos. Esta pobre gente se ha enfermado con gripe, ya no duermen..."

Macoby, 2017

Représentant religieux NDS
Extrait d'entretien 39, p. 428
"Cuando se anunció el proyecto de la NDS, la gente pensó que era de una vez. Desde febrero no se ha destruido ninguna casa y la gente está desesperada, porque no entienden la cultura del gobierno, todo es un proceso [...] la gente del barrio piensa que si el gobierno tiene que hacer algo, tiene que hacerlo de inmediato [...] La gente del barrio no ha salido de este pensamiento de inmediatez y ese es el problema que tenemos ahora."

Jennifer, 2016

Étudiante en Architecture UASD
Extrait d'entretien 40, p. 447
"Si quiere hacer el experimento, venga conmigo, preguntele a cualquiera de mis vecinos, y todos les dirán que viven en un residencial. Para mí es un barrio. Aunque es diferente de otros barrios, porque no hay callejones ni escaleras, tiene todas las características sociales, sobre todo en cuanto al comportamiento, que tiene la gente en un barrio."

Annexe 8. Version en espagnol d'autres traductions personnelles

Vendeurs ambulants

Note de bas de page n° 102

"Venga vecina que le traigo la caña pá que le saque el juguito, compro nevera vieja, trate viejo, cama vieja hasta me llevo la batería vieja. Venga vecina que llevo uvas pá que la chupe, el huevo y el salami el salami y el huevo, llevo remolacha para la muchacha, Aquí llevo Tayota para la gordota, compre su mata chiquita de orquídea pá que le hable cuando se sienta triste […]"

source : remolacha.net «Guagua anunciadoras y el doble sentido."

Gorge Celas (1996)

Note de bas de page n° 114

"El otro día visitaba una familia en la Ciénaga, junto al rio Ozama. Una casita de madera vieja y techo de zinc. La cocina aún no tiene piso de cemento. Y a en frente se levantaba las primeras filas de blocks. La señora me mostraba la casa como su logro mayor : "por fin casa propia". Ella y su marido están ahorrando para mejorarla. Un sitio tranquilo, una bella vista al rio. Un patio con un palo de sombra y más de veinte especies vegetales diferentes. Una sala acogedora con un juego de muebles, un poco viejo pero en buen estado, sus cuadros y sus cortinas. Un vecindario con el que se entiende bien […]"

Voir : CELA J., 1996, « En busca de alternativas. La problemática habitacional en Santo Domingo », *Antologia Urbana*, 1er édition, Ciudad Alternativa, p. 317 -327.

Navarro & Mercedes (1996)

Note de bas de page n° 289

"… Entonces, hacíamos reuniones de COPADEBA, Victor y mucha gente; después hacíamos muchos piquetes… nos poníamos a marchar todo esto por aquí; a vocear "vallejo charlatán…"; a las 12:00 soñábamos los calderos; llamábamos a la prensa, y mucha gente hablábamos. Yo salí en primera página en un periodiquito, y lo pusieron así, pegado de los barrancones. Ahí estaba mi nombre: María Crisóstomo… Yo era la que daba informe de cómo iban los edificios, por medio a que yo, todos los días, andaba esto, porque yo les regaba la comida a los trabajadores. Yo le decía: están pintando, están poniendo persianas, están haciendo esto, están haciendo lo otro […] para mí, el desalojo fue menos represivo que los de otras partes, por medio a que ya nosotros, aquí, estábamos organizados para defendernos"

Voir : NAVARRO A., MERCEDES A., 1996, « Organizaciones barriales, mejoramiento urbano y desarrollo de la ciudad », *Antología Urbana*, Ciudad Alternativa, p. 57.

Vision du pays pour l'année 2030

Note de bas de page n° 352

"República Dominicana es un país próspero, donde las personas viven dignamente, apegadas a valores éticos y en el marco de una democracia participativa que garantiza el Estado social y democrático de derecho y promueve la equidad, la igualdad de oportunidades, la justicia social, que gestiona y aprovecha sus recursos para desarrollarse de forma innovadora, sostenible y territorialmente equilibrada e integrada y se inserta competitivamente en la economía global"

Voir : MEPYD, 2012, « Ley 1-12 Estrategia Nacional de Desarrollo 2030 ».

Description projet NDS

Note de bas de page n° 372

"*¿Qué sentirías si supieras que más de 45,000 personas tendrán la oportunidad de mejorar su calidad de vida, con acceso a servicios básicos como vivienda, agua limpia, estancias infantiles, áreas verdes, un sistema de transporte eficaz y más? Esto es algo que ya no solo está en lo sueños de miles de dominicanos de La Ciénaga y Los Guandules, que por años han vivido en condiciones dificultosas para subsistir y garantizar el bienestar de sus familias, pues ya vivir con dignidad se ha vuelto una realidad, gracias al presidente Danilo Medina."*

Source :
https://mapre.gob.do/proyectos-especiales/proyecto-nuevo-domingo-savio/

Propos du Président sur le NDS¨

Note de bas de page n° 374

"*Nosotros queremos devolverles la dignidad como personas, para eso venimos esta tarde aquí, para que ustedes también puedan decir que se incorporan a la*

vida civilizada… entonces tendrán un barrio formal como ustedes se lo merecen."
Source :
https://www.youtube.com/watch?v=iNE1CT70NHM&feature=emb

Déclaration d'une habitante NDS, 2018
p. 380
"Si ellos no tienen dinero para construirle a uno su casa, que nos dejen tranquilos, que nosotros no estamos arriba de sus cabezas"
Source :
https://www.youtube.com/watch?v=VAxUusmLwEY&ab_channel=NoticiasSIN

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ 3

REMERCIEMENTS 9

LISTE D´ABRÉVIATIONS 11

SOMMAIRE 13

AVANT-PROPOS 17

INTRODUCTION 19

À la recherche de l'écologie et la durabilité urbaine des *barrios* 23

Les *barrios* de Saint-Domingue comme objet d'étude 28

Barrio : les approches conceptuelles 29

Les *barrios* face à la dualité de la ville « formelle » et de la ville « informelle » 31

Les *barrios* à l'épreuve des interventions urbaines : entre insalubrité et conscience écologique 36

Le cycle de vie des *barrios* et la structure du texte 39

PREMIÈRE PARTIE 43

AU-DELÀ DE L'HISTOIRE RACONTÉE, SAINT-DOMINGUE ET SES *BARRIOS* 45

CHAPITRE I 47

LE RÔLE DE *BARRIOS* DANS LA CONSTRUCTION DE LA VILLE DE SAINT-DOMINGUE 47

1.1. LA VILLE COLONIALE ET LES PREMIERS *BARRIOS* 49

1.1.1. Le village de Los Minas *51*

1.1.2. La commune de San Carlos *52*

1.2. LA VILLE SUR COMMANDE, LE PRIVILÈGE DE VIVRE DANS LA CAPITALE (1916-1961) 55

1.2.1. Saint-Domingue à l'américaine *55*

1.2.2. De Santo Domingo à Ciudad Trujillo *57*

1.3. LES *BARRIOS* SUR COMMANDE (1960-1996) 61

1.3.1. Le bâtisseur Joaquin Balaguer *62*

1.4. LA VILLE ET SES *BARRIOS* (1996-2015) 67

CHAPITRE II 73

UN VOYAGE VERS L'ORDINAIRE MÉCONNU 73

2.1. QUATRE *BARRIOS* À SAINT-DOMINGUE. 77
2.1.1 Le barrio El Libertador *78*
2.1.2 Le barrio La Ciénaga *83*
2.1.3 Le barrio Los Platanitos *89*
2.1.4 Le barrio Maquiteria *92*
2.2. SAISIR LE *BARRIO* DANS SA COMPLEXITÉ, LA MÉTHODOLOGIE DE RECHERCHE. 97
2.2.1 Les informateurs *100*
2.2.2 La production de données verbales et écrites *103*
2.2.3 L'observation directe et l'analyse par l'espace *109*
2.2.4 La restitution des données du terrain *110*
CONCLUSION PREMIÈRE PARTIE 112

DEUXIEME PARTIE 113

LE *BARRIO*, UN ÉCOSYSTÈME AUTOCONSTRUIT 115

CHAPITRE III 121

COMPRENDRE L'AUTOCONSTRUCTION DE L'ÉCOSYSTÈME *BARRIO* 121

3.1. LES PRATIQUES DE L'ESPACE DANS LE *BARRIO* : LE DEDANS, LE DEHORS, L'ENTRE-DEUX 123
3.1.1 Prendre le café dans la galeria de Maria Luisa *123*
3.1.1.1 Habiter la *galeria* 124
3.1.1.2 Construire et aménager l'espace *galeria* 128
3.1.1.3 Montre-moi ta *galeria* et je te dirai qui tu es 130
3.1.2 Jouer aux cartes sur les trottoirs, jouer dans la rue avec les enfants *131*
3.1.2.1 Espace représentatif 133
3.1.2.2 Espace commercial 135
3.1.2.3 Espace de conflit 138
3.1.3 Se cacher dans un callejon. *139*
3.1.3.1 À qui appartient le *callejon* ? 142
3.2. LES ESPACES AUTOCONSTRUITS ENTRE NÉCESSITÉ ET CRÉATIVITÉ 145
3.2.1 Toujours en chantier : la maison *145*
La maison témoin 147
De la *mejora* à la maison 149
3.2.1.1 La maison est aussi l'atelier, la garderie, l'asile, l'école 152
3.2.1.2 Les typologies des maisons 155
3.2.1.3 La maison, source de densification urbaine 158
3.2.2 S'autodoter, partager certains services, voler d'autres *162*
3.2.2.1 Consommateur *bis* 162

3.2.2.2 Les marchands de services 164
3.2.3 Les coins de rues et d'autres appropriations collectives de l'espace barrio. 168
3.2.3.1 Les coins de rue des joueurs de poker, appropriation et vulnérabilité urbaine 169
3.2.3.2 Les espaces publics, support des initiatives « écologiques » 173
La « place » de la lombriculture 173
El Dique recyclage 175

CHAPITRE IV 179

CONFRONTER LA VILLE DURABLE AUX *BARRIOS* 179

4.1. A LA CROISÉE DES THÉORIES DE MARGINALITÉ ET DES VARIABLES DE DURABILITÉ URBAINE. 183
4.1.1. Les théories de marginalité pour expliquer les barrios 186
4.1.2 De la marginalité à la durabilité urbaine ? 190
4.2. LES « COMPÉTENCES HABITANTES » AU PRISME DU DÉVELOPPEMENT DURABLE : LES FORMES D'ADAPTATION ET LES ÉCO-GESTES 193
4.2.1 S'adapter au changement climatique comme aux conditions de vie 195
4.2.1.1 Gisela, l'habituée des ouragans 197
4.2.1.2 Les souvenirs orages de Melvin 201
4.2.2 La reproduction d'écogestes 205
4.2.2.1 Les *buzos* : les recycleurs informels urbains 206
4.2.2.2 Décorer ou meubler sa maison avec des éléments récupérés 211
4.2.2.3 Le rapport aux jardins des habitants des *barrios* 215
4.3. UNE STRUCTURE URBAINE COMPLEXE ET COMPACTE 221
4.3.1 Chaos ou complexité de l´espace barrio 223
4.3.1.1 L'organisation complexe de l'espace *barrio* 225
4.3.1.2 La biodiversité pour garantir la complexité des *barrios* 229
4.3.2 Ce que l'étude de la compacité révèle des barrios 233
4.3.2.1 Démentir la relation densité/surpeuplement 237
4.3.2.2 Les modèles compacts et intermittents des villes latino-américaines 239
4.3.2.3 Les *barrios* et l'enjeu de la compacité 241
4.4. L'EXERCICE CITOYEN ET ÉCOCITOYEN DANS LES *BARRIOS :* ENTRE APPROPRIATION, PARTICIPATION ET CONSCIENCE ÉCOLOGIQUE 245
4.4.1 Être à la fois habitant du barrio et citoyen 245
4.4.1.1 De la citoyenneté des classes « populaires » en Amérique Latine à celle des *barrios* à Saint-Domingue 246
4.4.2 Du citoyen à l'écocitoyen, la conscience écologique des habitants des barrios 253
4.4.2.1 L'inscription des *barrios* dans les mouvements écocitoyens globaux 254
L'initiative *The Cañada Projet* 256
4.4.2.2 La conscience écologique des habitants de *barrios* 261

Écologiquement Sensibles et consciences ? Le cas de Isaac et Fernando 265
CONCLUSION DEUXIÈME PARTIE 269
TROISIÈME PARTIE 271
LE *BARRIO*, LIEU OÙ INTERVENIR AU NOM DE LA VILLE DURABLE 273
CHAPITRE V 279
À LA RECHERCHE D'UN REMÈDE POUR INTERVENIR DANS LES *BARRIOS* : ENTRE UTOPIES, ACTIONS URBAINES ET INJONCTIONS GLOBALES 279
5.1. ENTRE L'ÉVICTION ET LES FORMES ALTERNATIVES D'INTERVENTION : LES *BARRIOS* FACE AUX MODÈLES URBAINS D'ORDRE ET D'HYGIÉNISATION 285
5.1.1 Éloigner les barrios pour construire la cité idéale 287
5.1.1.1 « Intégration du concept écologie dans le développement de la zone nord » 297
5.1.1.2. Eloigner les « *barrios* pauvres » pour préserver l'environnement 301
5.1.2 Formes alternatives d´intervention dans les barrios 306
5.1.2.1 L' « Amélioration urbaine intégrale » des *barrios* et la promotion de l'autoconstruction 308
Le plan CIGUA, l' « amélioration urbaine intégrale » en partant de la participation, la co-construction et l´autoconstruction. 310
Le plan « RESURE », développement intégré et développement durable 315
5.1.2.2 La « Production Sociale de l'Habitat » et le projet « HABISO » 322
5.1.3 Interventions ponctuelles : multiplicité d´acteurs pour intervenir dans les barrios 330
5.1.3.1 La logique humanitaire des ONG 330
5.1.3.2 Les institutions gouvernementales : quand l'humanitaire devient clientélisme 334
5.2. LA TRANSFORMATION URBAINE, LES *BARRIOS* FACE AUX INJONCTIONS GLOBALES DE DÉVELOPPEMENT 341
5.2.1 Les barrios du millénaire 342
5.2.3 Les barrios 2030 349
CHAPITRE VI 353
SOUS INFLUENCES : DE L'INTERVENTION À LA RÉGÉNÉRATION DES *BARRIOS* 353
6.1. LES INTERVENTIONS DANS LES *BARRIOS* POUR ATTEINDRE LA VILLE DURABLE 357
6.1.1 Fais disparaître les cañadas !..... 359
6.1.1.1 La *cañada Guajimía* 360
6.1.1.2 La *cañada* de *Los Platanitos* 365
6.1.1.3 Au-delà de la menace, la valeur écologique de la *cañada* 369
6.1.2 Éloigner les habitants des barrios de la rivière. La politique urbaine la nueva/el nuevo 373
6.1.2.1 *El Nuevo Domingo Savio* 376
Le *Nuevo Domingo Savio* est d'abord l'histoire d'une éviction 377

URBE et son mode opératoire 385
La durabilité urbaine et le potentiel touristique sous silence du *Nuevo Domingo Savio* 393
6.2. L'IDÉAL D'URBAIN ET D'URBANITÉ QUI S'IMPOSE AUX HABITANTS DES *BARRIOS* 398
6.2.1 Devenir un quartier résidentiel. L'homogénéisation de l'habitat barrio 399
6.2.1.1 L'homogénéisation de la politique urbaine 405
L'homogénéisation par ségrégation urbaine 405
L'homogénéisation par l'assainissement de la *cañada* 408
6.2.1.2 L'homogénéisation résidentielle 410
L'homogénéisation par la réhabilitation de la maison. 410
L'homogénéisation par la sécurisation 411
6.2.2 La suprématie de l'asphalte et l'artificialisation du sol 414
6.2.2.1 L'artificialisation des sols dans les *barrios* pour les rendre moins vulnérables 417
6.2.2.2 Jusqu'aux limites de l'artificialisation : le rapport ambigu au milieu 420
6.2.3 Las visitas sorpresas : la construction urbaine guidée par l'urgence de l'action publique. 426
6.2.3.1 Monter en catégorie : de ville « en développement » à ville « développée ». 430
6.2.3.2 « Le progrès se construit » 433
6.2.3.3 Construire ou sortir du *barrio*, l'illusion d'une ascension sociale 435
CONCLUSION TROISIÈME PARTIE 443
CONCLUSION GÉNÉRALE 447
La réécriture d'une histoire urbaine 449
L'effet boomerang de l'action urbaine 450
Les *barrios* autoconstruits, précaires et écologiques sous influences 452
Les *barrios* et la ville durable 456
BIBLIOGRAPHIE 459
TABLE DES FIGURES 495
TABLE DES TABLEAUX 500
TABLE DES ENCADRÉS 500
TABLE DES EXTRAITS DES ENTRETIENS 500
TABLE DES NOTES DE TERRAIN 502
GLOSSAIRE 503
ANNEXES 505
Annexe 1. Liste des entretiens 505
Annexe 2. Indicateurs de durabilité urbaine appliquée à l'échelle du quartier (état de l'art) 509
Annexe 3. Plans et projets d'interventions urbaines en relation avec les *barrios* de Saint-Domingue 513

Annexe 4. Liste des décrets gouvernementaux pour l'éviction ou le réaménagement des *barrios* 519
Annexe 5. Liste des projets de réhabilitation urbaine financés par la banque interaméricaine de développement (BID) 520
Annexe 6. Liste des institutions de l'État ayant financé des opérations de requalification urbaine dans les *barrios* 522
Annexe 7. Version en espagnol des extraits des entretiens 526
Annexe 8. Version en espagnol d'autres traductions personnelles 533

TABLE DES MATIÈRES 535